


600087586/



CAMOENS

ET

LES LUSIADES

CAMOENS

ET

LES LUSIADES

Paris. — Impr. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

CAMOENS

ET

LES LUSIADES

ÉTUDE

BIOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUIVIE DU POËME ANNOTÉ

PAR

CLOVIS LAMARRE

DOCTEUR ÈS LETTRES, ADMINISTRATEUR DE SAINTE-BARBE





PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1878

INTRODUCTION

Les plus anciennes productions de la langue portugaise furent des romans de chevalerie. La guerre, l'amour et la religion étaient les sources principales de l'inspiration poétique, les chevaliers se plaisant à raconter leurs exploits, leurs peines et leurs espérances. D'une langue harmonieuse[1] et sous le beau ciel du Portugal la poésie était née de bonne heure[2]. Elle trouva souvent de puissants protecteurs dans les princes du pays, poëtes eux-mêmes, tels que Denis, Alphonse IV, Pèdre le Justicier, dom Pèdre et Jean II[3].

1. Les Portugais et les Espagnols soutiennent respectivement la prééminence de leur langue. Quoi qu'il en soit des titres sur lesquels ils fondent leurs prétentions, ces derniers ont su rendre justice à la flexibilité, à la délicatesse et à l'expression mélodieuse de l'idiome rival, en le surnommant la langue des fleurs.

2. Les seigneurs du midi de la France qui avaient suivi Henri de Bourgogne lors de son établissement en Portugal, devaient naturellement chercher à faire revivre, dans leur nouvelle patrie, les traditions de cette suave poésie des troubadours, qui les avait tant charmés dans l'ancienne.

3. Pour l'étude historique de la littérature portugaise on doit con-

La matière ne manquait pas aux chants des poëtes. L'histoire des Portugais est une des plus dramatiques et des plus merveilleuses. D'abord, pour se constituer, pendant deux siècles ils luttent tout à la fois contre l'orgueil castillan et la puissance des Maures : de village en village, ils s'avancent des bords du Minho jusqu'à l'Océan, et nulle part peut-être la chevalerie chrétienne ne produit de plus beaux et de plus nombreux exemples de bravoure, d'indépendance et de fierté. Rappelons seulement Alphonse Henriquez, Egas Moniz, Bernard Froias, Perez Correa, Martin Freitas, et Giraldo Giraldez.

Puis, à peine ont-ils conquis leurs frontières naturelles, ils rejettent sur la terre musulmane la guerre qu'elle leur a si souvent envoyée. Et bientôt les rivages de l'Afrique sont reconnus, le cap des Tempêtes est doublé, le Brésil découvert, le grand Océan traversé, les Indes retrouvées, l'Asie soumise depuis Socotora jusqu'à Malacca, jusqu'à Macao, jusqu'aux Moluques. Maîtres

sulter la *Bibliotheca lusitana, historica, critica e cronologica*, de Diogo Barbosa Machado (Lisbonne, 1741-52, 4 vol. in-folio); l'*Histoire de la poésie et de l'éloquence chez les peuples modernes*, de Bouterneck, professeur à l'université de Goettingue (1801-1819, 12 vol. in-8o); l'*Histoire de la littérature du midi de l'Europe*, de Simonde de Sismondi (Paris, 1813, 4 vol. in-8o, 3e édit., 1829); le *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal*, par M. Ferd. Denis (Paris, 1826, 1 vol. in-12); plusieurs notices de l'*Annuaire des Deux-Mondes; l'Essai statistique* de Balbi, qui contient (t. II, p. 23 et appendice) une histoire abrégée de la langue et de la littérature portugaises; le *Tableau politique et commercial de la monarchie portugaise*, de M. Charles Vogel (Paris, Guillaumin, 1860, 1 vol. in-8o), dans le chap. III, §§ 3 et 4.

de l'Hindoustan, ils étendent leurs entreprises sur l'Arabie, sur la Perse, sur l'Indo-Chine, sur l'Océanie. Par eux des voies nouvelles s'ouvrent au commerce des nations, et Lisbonne apparaît un moment comme le centre de toutes les affaires du monde.

Les noms de leurs navigateurs, avec celui de Christophe Colomb[1], resteront immortels. En travaillant pour leur patrie, dom Henri, Barthélemy Diaz, Vasco de Gama, Alvarez Cabral, Almeida, Albuquerque ont travaillé pour l'humanité ; ils lui ont fait connaître sa demeure tout entière.

On comprend quel aliment nouveau, quelle impulsion considérable tant de découvertes merveilleuses et tant d'exploits[2] donnèrent tout à coup à la poésie nationale. Quel dut être en effet l'enthousiasme de ce petit peuple si faible par le nombre, devenu, en un siècle, si puissant par ses conquêtes lointaines ! Quelle impression dut

1. Christophe Colomb s'était lié à Lisbonne avec un marin nommé Perestrello, qu'il avait accompagné à Porto-Santo et dont il avait épousé la fille. Lorsque les Génois eurent repoussé ses offres, il vint s'adresser à Jean II de Portugal, et ce ne fut qu'après avoir été éconduit par ce prince qu'il passa en Espagne, où il postula pendant huit années auprès de Ferdinand et d'Isabelle avant d'obtenir les trois vaisseaux avec lesquels il partit de Palos, le 3 août 1492.

2. Ce fut à cette époque aussi que le latin qui jusque-là avait été pour les Portugais, comme pour tous les autres peuples de l'Europe, la langue des savants, théologiens, philosophes, jurisconsultes et historiens, fut remplacé par la langue du pays dans les œuvres écrites en prose. Jean de Barros, dans son grand travail sur *l'Asie portugaise*, qui est une histoire, divisée en quatre décades ou quarante livres, des découvertes et conquêtes en Orient, contribua beaucoup à imprimer à la langue portugaise un caractère, une physionomie distincte.

produire sur l'imagination des hommes cet ensemble grandiose d'actions héroïques et presque surhumaines ! Les poëtes n'avaient plus rien à inventer pour émouvoir : le récit véridique des faits dépassait les plus audacieuses fictions.

Alors parurent de remarquables épopées, telles que le *siége de Diu* par Cortereal[1] et le *poëme de Nuno Alvarez Pereira* par Lobo[2]. Et si aujourd'hui, dans les pays étrangers, on ne connaît pas toutes ces œuvres autant qu'elles le méritent, c'est que le nom glorieux de Camoens brille de beaucoup au-dessus de tous les autres et les a pour ainsi dire effacés.

Lorsque Camoens publia pour la première fois son poëme, en 1572, il excita une profonde émotion dans toutes les classes de la société portugaise ; le succès fut immense ; les *Lusiades*, chose inouïe pour le temps et pour le pays, obtinrent une seconde édition dans la même année. « Il est certain, dit Faria e Souza, dont l'aïeul Estacio de Faria avait été l'ami du poëte, que ses écrits furent fort estimés en sa vie, et qu'en raison de cela sa personne était vue avec admiration à Lisbonne ; car, dès qu'il paraissait dans quelque rue, tous les pas-

1. Cortereal, Jeronimo, mort en 1593, a raconté aussi, dans un poëme de 17 chants, le naufrage et la mort de Manoel Souza de *Sepulveda*, décrits dans les stances 46-48 du V° chant des *Lusiades*. Dans une autre épopée de 15 chants, en espagnol, intitulée *Austriada*, il a célébré la victoire de Lépante.

2. Lobo, Rodriguez, outre le poëme épique dont Nuno Alvarez Pereira est le héros, a laissé trois romans pastoraux : *le Printemps*, *le Berger voyageur* et *le Désenchanté*, dont la poésie pleine de fraîcheur lui valut le surnom de Théocrite portugais.

sants s'arrêtaient jusqu'à ce qu'il eût disparu. » Sa renommée se répandit rapidement chez les peuples voisins, et le plus grand poëte qu'ait produit l'Italie, le Tasse, qui devait faire paraître, cinq ans après, la *Jérusalem délivrée*, s'honora en lui rendant hommage dans un de ses plus beaux sonnets[1]. Les octaves de Camoens devinrent des chants populaires : quatre-vingts ans après sa mort, devant les murs de Colombo, les soldats portugais, excédés de fatigue et de besoins, ranimaient leur courage en répétant en chœur ses stances patriotiques.

C'est que Camoens n'avait cherché le sujet de son poëme ni dans le siége d'une ville, ni dans le simple épisode d'une guerre : il avait fait entrer dans son plan tout ce qui pouvait rehausser la gloire de son pays, toute cette série d'actions éclatantes qui, après avoir établi l'indépendance de la nation portugaise, l'avaient conduite graduellement à l'établissement du vaste empire fondé en Asie. Ce n'est pas un héros qu'il célèbre, c'est un peuple de héros, c'est la race entière de Lusus, *os Lusiadas*,

1. Vasco, le cui felici ardite antenne
Incontro al sol che ne riporta il giorno
Spiegar le vele, e fer colà ritorno
Ove egli par che di cadere accenne ;
Non più di te per aspro mar te sostenne
Quel, che fece al Ciclope oltraggio, e scorno,
Nè chi turbò l'arpie nel suo soggiorno,
Nè diè più bel subjetto a colte penne.
Ed or quella del colto e buon Luigi
Tant' oltre stende il glorioso volo,
Che i tuoi spalmati legni andar men lunge :
Ond' a quelli a cui s'alza il nostro polo
Ed a chi ferma incontra i suoi vestigi
Per lui del corso tuo la fama aggiunge.

aussi grande par ses découvertes maritimes que par ses conquêtes militaires : « Je chante, dit-il[1] les enfants de Lusus : Mars et Neptune ont marché devant eux. » Et ses chants sont un hymne continu à la patrie. « Son livre, « a dit un noble et très-savant Portugais[2], doit être « aussi précieux pour nous que l'Iliade pour les Grecs. Si « Homère a chanté les temps héroïques de la Grèce, « Camoens a chanté les exploits de nos aïeux. Les *Lu-* « *siades* sont les archives de l'héroïsme : chaque famille « noble y retrouve son nom et les belles actions de ses « ancêtres. Chaque ville ou château s'y trouve mentionné. « Les Portugais vivront dans la postérité par Camoens, « comme les Grecs par Homère et les Romains par Vir- « gile. Qui d'entre nous n'éprouverait pas pour ce grand « poëte un enthousiasme de reconnaissance ? »

Les louanges que les historiens et les savants de toutes les nations ont prodiguées de tout temps à Camoens, prouvent que, si les Portugais le chérissent et le vénèrent comme leur poëte national, les étrangers aussi voient en lui un grand génie et une belle âme. Nous éprouvons, en le lisant, que les nobles sentiments qu'il a exprimés ont été les siens, et qu'il eut en lui-même les vertus de ses héros. Nous sentons quels furent son courage dans les combats, son désintéressement, la noblesse de son caractère et la fermeté de son esprit. Pendant de longues

1. Eu canto o peito illustre Lusitano,
A quem Neptuno e Marte obedeceram.
(I, 3.)

2. Dom Jose Maria de Souza-Botelho, dans sa belle édition des *Lusiades* (Paris, F. Didot, 1817, in-4°, et 1819, in-8°).

années d'une infortune imméritée, jamais le malheur ne lui arracha dans ses écrits une parole indigne de sa fierté[1] : jamais de sa plume ne s'échappa un mot d'adulation ou de servilité. Aussi prend-on avec lui une haute idée de la nature humaine : ce n'est plus seulement la vaillance, le pays et l'éclat du Portugal qu'on admire ; on s'attache à la vertu même, à la patrie, à la gloire ; on tend à s'élever. La lecture des *Lusiades* est une lecture saine et fortifiante : nous pouvons affirmer que l'œuvre est bonne, et qu'elle est belle. *Quand une lecture vous élève l'esprit*, dit La Bruyère, *et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et généreux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier.*

1. C'est à la patrie que je consacre ma lyre. On ne me verra point demander à la fortune le prix de mes travaux ; j'ose l'attendre de la postérité :

Vereis amor da patria, não movido
De premio vil ; mas alto, e quasi eterno.
(I, 10.)

CAMOENS

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

I

VIE DE CAMOENS

Sa naissance

La famille des Camoens était originaire de la Galice. Elle tirait son nom d'un antique château appelé Caamanos, situé près du promontoire de Nérée, aujourd'hui le cap Finistère. A la suite d'une querelle qui s'éleva entre eux et les Castera, leurs voisins, et qui coûta la vie à un de ceux-ci, Vasco Pires de Caamanos quitta la Galice, en 1370, et vint demander asile au roi dom Fernand, qui non-seulement l'accueillit avec empressement, mais lui accorda des terres, la seigneurie de plusieurs villes et l'entrée au Conseil. Après la mort de dom Fernand, ce Vasco Pires prit parti pour la fille de son bienfaiteur, dona Béatrix, contre Jean I[er], et, vaincu avec elle à Aljubarota, fut fait prisonnier et dépouillé de tous ses biens. Il ne conserva que le do-

maine d'Evora, qui fut érigé par ses descendants en un fief que le peuple appela Camocyra.

Vasco Pires eut trois enfants. Le second, Jean Vaz, s'illustra au service d'Alphonse V, en Afrique et en Castille, de 1438 à 1481. Il fut le père d'Antonio Vaz, qui épousa dona Guiomar de Gama, parente de Vasco de Gama, et ce fut un fils d'Antonio, Simon Vaz, qui, marié à Anna de Sà e Macedo, d'une famille noble de Santarem, donna naissance au poëte.

On a longtemps discuté si Luiz de Camoens était né en 1517, 1524 ou 1525. John Adamson, dans la biographie très-étendue qu'il a composée[1], démontre suffisamment[2] que la première date ne peut être admise. Il ne reste donc de doute que sur les deux autres; mais il ne s'agit dans tous les cas que d'une différence de quelques mois. Et ainsi Camoens naquit à l'époque même où Vasco de Gama, à qui il était uni, comme nous venons de le voir, par les liens du sang, allait terminer sa glorieuse carrière aux Indes en qualité de vice-roi.

Lisbonne fut sa ville natale : ses parents y demeuraient dans la Mouraria, ou quartier des Maures,

1. *Memoirs of the life and writings of Camoens* (London, 1820, 2 vol. in-12).

2. La meilleure preuve est un extrait des registres de la *Maison des Indes*, découverts par Manoel de Faria, et dans lesquels sont notés l'âge de Camoens et l'époque de son entrée au service d'outre-mer. Cette pièce est datée de 1550 et donne à Camoens l'âge de vingt-cinq ans : « Luiz de Camoens, fils de Simão Vaz et de Anna de Sà, demeurant à Lisbonne en la Mouraria, écuyer, âgé de vingt-cinq ans, de barbe rousse, a donné son père pour répondant. Il part sur le vaisseau *São Pedro dos Burgalezes*, sur lequel le vice-roi dom Alfonso de Noronha se rend aux Indes. »

paroisse de Saint-Sébastien. Deux autres villes, Coïmbre et Santarem, prétendirent à l'honneur de l'avoir vu naître; mais leurs prétentions ne reposent sur aucune preuve, et Camoens lui-même semble bien indiquer Lisbonne pour sa véritable patrie, lorsque, banni de cette ville et relégué à Santarem, il se compare, dans sa troisième élégie, à Ovide exilé.

Ses études

Nous ne savons presque rien de ses premières années : nous n'en trouvons dans ses écrits aucun souvenir. Encore enfant, il perdit sa mère. Son père appartenait à une branche cadette; comme tous les cadets de Portugal, il avait peu de fortune et était appelé souvent au loin par le service militaire.

Ce fut vers l'âge de treize ans que Camoens vint à l'université de Coïmbre pour y continuer ses études, qu'il avait sans doute commencées à l'école de Santa-Cruz.

L'université de Coïmbre, transférée à Lisbonne depuis 1377, venait d'être rétablie au lieu de sa fondation. Le roi Jean III, en la reconstituant, avait voulu que le Portugal ne se montrât pas, pour l'enseignement et les hautes études, inférieur aux autres États de l'Europe. Il s'y attachait comme à l'un des objets les plus importants de son gouvernement, et il se faisait rendre compte des travaux des colléges à ce point, dit-on, qu'il connaissait par leurs noms, étant doué d'une rare mémoire, tous les écoliers qui en suivaient

les cours[1]. Il désirait donner à ses établissements scolaires un éclat au moins égal à celui qu'avait acquis, dès son origine, à Bordeaux, le collége de Guyenne[2], et dont jouissait depuis longtemps déjà, à Paris, le collége de Sainte-Barbe, où sa munificence entretenait cinquante boursiers portugais[3]. Il avait donc appelé de France, d'Allemagne et d'Espagne des savants éminents, tels que Jacques de Govéa, l'ancien recteur de l'université de Paris, l'ancien principal de Sainte-Barbe, un des plus habiles humanistes de son temps; l'helléniste Vincent Fabricius; le mathématicien Pedro Nunès; le naturaliste Brissot[4].

Au milieu de ces professeurs illustres, Camoens

1. Diogo Barbosa, *Bibliotheca lusitana*, II, 569.

2. Fondé, en 1534, par le Portugais André de Govéa, ancien professeur de Sainte-Barbe.

3. Le Portugais Jacques de Govéa, principal de Sainte-Barbe depuis 1520, avait obtenu de Jean III cette belle fondation en 1526. « L'université de Paris, dit M. Jules Quicherat, s'enorgueillit d'une préférence qui la relevait aux yeux de l'Europe, et si l'on en conçut quelque jalousie à l'étranger, on ne laissa pas d'applaudir l'hommage public qu'un roi puissant rendait aux lettres. » Voir l'épître de Vivès au roi de Portugal en tête du traité *De causis corruptarum artium*.

Consultez le tome Ier de l'ouvrage que M. J. Quicherat a intitulé : *Histoire de Sainte-Barbe, collége, communauté, institution* (Hachette. 3 vol. in-8, 1860). Dans ce consciencieux et excellent travail, tout en s'attachant spécialement aux faits particuliers qui intéressent Sainte-Barbe, le savant directeur de l'École des Chartes expose avec clarté et précision, dans plusieurs chapitres du tome Ier, ce qu'étaient l'enseignement général et la valeur des études à l'époque dont nous parlons ici.

4. Un peu plus tard, il appela le principal du collége de Guyenne, André de Govéa, qui, au dire de Montaigne (l. I, ch. xxv), « était sans comparaison le plus grand principal de France, » et qui se rendit en Portugal avec Grouchy et Guérente, Jacques de Teyre, dont les vers ont été loués par Théodore de Bèze, un autre Portugais appelé Antonio Mende, Arnoul Fabricius de Bazas, Élie Vinet et le célèbre

apprit tout ce qu'on pouvait apprendre en son temps. Les beautés d'Homère et de Virgile, qu'il devait si bien imiter plus tard, lui furent dévoilées et expliquées. Il acquit les notions les plus utiles de la science, et se livra avec amour à l'étude de cette histoire du Portugal, qu'il devait célébrer avec tant d'éclat, et dont les antiquités étaient alors recherchées et retrouvées par le gouverneur des enfants du roi, le très-érudit André de Résende[1]. Les lectures historiques ne lui manquèrent pas : la belle histoire de Fernand Lopez de Castanheda[2] venait de paraître ainsi que les deux premières décades de Barros[3].

Georges Buchanan. Mais leur arrivée ne date que de l'année 1547, et Camoens avait alors quitté l'université de Coïmbre.

Nous devons avouer d'ailleurs que tous ces savants qui accompagnèrent André de Govéa, n'eurent pas à s'en féliciter longtemps. Après sa mort, qui eut lieu l'année suivante (9 juin 1548), ils tombèrent en disgrâce. Georges Buchanan, mis en prison à cause d'une satire contre les cordeliers, fut heureux de pouvoir s'embarquer pour l'Angleterre. Jacques de Teyre et ses amis, attaqués dans leurs doctrines par des adversaires occultes, furent en butte à des dénonciations qui faillirent les brouiller avec le Saint-Office, et un jour, le provincial des jésuites, avec un ordre signé du roi, prit possession de leur maison. C'est ainsi que l'université de Coïmbre devait être bientôt assujettie à la société de Jésus. (*Compendio historico de estado da Universidade de Coimbra no tempo da invasão dos denominados jesuitas*, p. 3. Lisbonne, 1771).

1. Lucius André de Résende, né à Evora en 1498, mort en 1573, a laissé, avec des poésies latines et un ouvrage de grammaire, deux ouvrages d'érudition remarquable : *Deliciæ Lusitanorum* et *De antiquitatibus Lusitaniæ*.

2. Après avoir exploré l'Asie portugaise pendant vingt ans, il était devenu garde des archives de l'université de Coïmbre. Son histoire *De la découverte et de la conquête des Indes* fut traduite en français, en italien et en espagnol. On l'a encore réimprimée dans ces derniers temps. (Lisbonne, 1833, 7 vol. in-8.)

3. Ces deux décades parurent en 1532 ; la troisième ne fut publiée qu'en 1563.

Puis, dans ses heures de loisir, alors qu'il devait, pour quelques moments, délaisser les lectures sérieuses et les études abstraites, il put joindre à la connaissance des poëtes anciens celle des poëtes de son pays. Les épîtres et les odes, rimées en un excellent style, de Sa de Miranda et d'Antonio Ferreira, qui dans la suite fut surnommé l'Horace du Portugal, n'étaient pas encore imprimées ; mais les étudiants de l'université s'en communiquaient les copies manuscrites. Camoens sans doute était de ceux qui les recherchaient avec le plus d'empressement. Et quelle ne devait pas être sa prédilection pour le Cancioneiro de Garcia de Résende[1], ce recueil de sonnets, d'églogues et d'élégies, de chants populaires, amoureux et chevaleresques, semblables à ceux de nos troubadours, et dans lequel se trouvaient réunies les plus charmantes productions de deux cents poëtes. Il allait se promener solitaire vers les belles eaux[2] du Mondego, qui lui rappelaient le triste souvenir de la malheureuse Inez ; et là, il lisait avec transport les plaintes amères et les âpres poésies de dom Pedro. Déjà l'écolier se sentait poëte : l'ardeur qu'il éprouvait en son âme sensible, s'exprimait en vers. Ses premiers essais furent antérieurs à sa sortie de l'université.

1. Ce *cancioneiro* avait été imprimé dès 1516, une vingtaine d'années après l'introduction de l'imprimerie en Portugal.

2. Doces e claras aguas do Mondego... (Sonn. CXXXIII.)

Sa jeunesse et son exil

Ses études terminées, Camoens revint à Lisbonne; il n'avait pas vingt ans. La noblesse de sa naissance, qui n'était pas assez relevée pour qu'il fût reçu à la cour, lui permit du moins d'être présenté aux personnages les plus éminents et de former liaison avec les jeunes gens des plus hautes familles. Ses premières poésies, qui dénotaient un grand talent et une étude approfondie des bons modèles, l'avaient déjà fait remarquer : son imagination romanesque, la douceur et la facilité qu'il montrait dans le commerce de la vie, lui créaient aisément de nouvelles relations, et, pour ceux-là mêmes qui ignoraient encore son mérite, les avantages physiques dont il jouissait, étaient de nature à donner de lui une opinion avantageuse. Ses contemporains nous ont conservé son portrait[1]. « Il avait, dit Manoël Severim de Faria, la taille moyenne, le visage

1. Manoel Correa, son ami, possédait un portrait de lui : Faria e Souza le fit graver en regard du sien, dans son *Commentaire des Lusiades*, en 1639. Dès 1624, Manoel Severim de Faria, le premier commentateur qui essaya d'extraire des œuvres mêmes du poëte les renseignements sur les parties obscures de sa vie, avait publié, dans ses *Discursos varios e politicos* (in-4°), une gravure dont l'original appartenait, disait-il, à son neveu Gaspard Severim. La ressemblance de ces deux gravures permet de croire qu'elles ont été faites d'après une même peinture. Quant à la médaille qui a été frappée en 1582 et que le biographe anglais John Adamson a fait graver en 1820 dans son ouvrage (t. II, p. 270), elle était la copie d'un portrait peint, appartenant au marquis de Niza, neuvième descendant de Vasco de Gama.

plein, le front un peu avancé, le nez aquilin, les cheveux d'un blond safrané, l'abord riant et gracieux, surtout dans sa jeunesse. » Ainsi orné de tous les avantages que peuvent donner la nature et l'éducation, il avait, comme nous le voyons par les sonnets, les odes et les églogues qu'il composait alors, de nombreuses amitiés : les plus illustres étaient celles de dom Constantin de Bragance et de dom Emmanuel de Portugal; les plus douces, celles de dona Francisca de Aragão et de dona Guiomar de Blasfé. Mais,

. . . . Quem pode livrar-se por ventura
Dos laços que amor arma brandamente?

« Comment, dit-il, échapper aux piéges qu'amour sait nous tendre[1]. » Et nous ne pouvons pas affirmer que, dans les élans de sa légèreté juvénile, sa muse, semblable au papillon printanier qui butine, n'erra pas plus d'une fois d'une fleur sur une autre. N'avoue-t-il pas lui-même « qu'au temps où il avait l'habitude de vivre d'amour, il n'était pas toujours attaché à la même reine, mais que, tantôt libre et tantôt esclave, il changeait de flammes et brûlait diversement[2] ? »

1. Comment échapper aux piéges qu'il sait nous tendre entre les lis et les roses, entre l'or d'une blonde chevelure et l'albâtre qui se dérobe sous un voile transparent ! Comment résister au pouvoir d'une tête enchanteresse? Plus dangereuse que celle de Méduse, qui transformait les cœurs en rochers, elle les change en brasiers dévorants. Quel mortel est à l'épreuve d'un coup d'œil, d'un sourire de la beauté? Quelle défense opposer à des charmes célestes qui pénètrent les âmes et ne laissent plus sentir que le besoin d'aimer? (*Lus.*, fin du ch. III.)

2. Sonnet VII.

Pour le malheur de sa vie, il ne tarda pas à rencontrer celle qui devait captiver et fixer son cœur. Ce fut, paraît-il, un vendredi saint et dans une église, qu'il la vit pour la première fois. Il est resté quelque doute sur le nom de cette dame; très-probablement, ce fut dona Catarina de Atayde; mais Camoens, qui s'est plu à dépeindre souvent[1] dans ses vers celle qu'il aimait, ne l'a jamais nommée, et pourquoi, après trois siècles, voudrions-nous aujourd'hui, par des commentaires ingénieux, affirmer une indiscrétion dont il eut la délicatesse de se garder toute sa vie? Tout ce que nous pouvons dire avec certitude, c'est qu'elle était dame du palais, d'une très-haute naissance, d'une grande beauté, et qu'il conçut pour elle un amour tel qu'il était capable de le sentir, tel qu'il le peint dans des vers passionnés.

« Je suis en proie à un état indéfinissable; je frissonne et je brûle en même temps; je pleure et je ris au même instant, sans en savoir la cause. J'embrasse le monde entier et je ne puis rien étreindre. Toutes mes facultés sont bouleversées; mon âme exhale un feu terrible, des ruisseaux de larmes coulent de mes yeux. Tantôt j'espère, tantôt je me décourage; quelquefois je tombe dans le délire, d'autres fois ma raison revient. Je suis sur la terre, et ma pensée traverse l'espace. En une heure, je vis une année; en mille années, je n'en puis trouver une qui me satisfasse. Si quelqu'un me demande pourquoi je suis ainsi, je répondrai que je

1. Il l'a célébrée sous le nom de Dinamene, de Violante, et, le plus souvent, de *Natercia*, anagramme inexact de *Catarina*.

l'ignore. Je soupçonne cependant, Madame, que c'est pour vous avoir vue[1]. »

Celle qui était l'objet de tant d'amour resta-t-elle insensible? Nous ne le supposons pas. Les expressions dont il se sert au début de cet attachement, peignent souvent l'inquiétude de son amour : nulle part, elles n'indiquent qu'il ait été dédaigné. Mais le poëte était pauvre, et les riches parents de la dame, pour prévenir une union qu'ils ne voulaient pas approuver, l'obligèrent, par un ordre d'exil, à s'éloigner de Lisbonne. Il dut se retirer dans le pays que côtoie le haut Tage, probablement à Santarem.

Son exil dura deux ans. Pendant ce temps, il composa une partie de ses poésies légères, intitulées *Rimas*, des sonnets où il déplore les peines de l'absence et la rigueur d'un châtiment immérité. Il écrivit aussi trois

1. Sonnet IX. — Plus tard, lorsqu'il était dans l'Inde, il parlait avec la même chaleur des premières impressions qu'il avait éprouvées. « Elle avait, comme il me sembla, une forme humaine; mais elle resplendissait d'un éclat divin. Sa taille et sa démarche étaient si charmantes, qu'à sa vue tout mal se changeait en bien. En elle, ombre et lumière, tout excédait le pouvoir de la nature... J'ignore comment la flamme de ses regards savait dérober les cœurs qui, par les yeux, s'élançaient subtilement vers elle; peu à peu, elle attirait les miens d'une manière invincible, comme le soleil ardent pompe insensiblement la moiteur d'une voile humide. Un visage pur et transparent, pour lequel les noms de beau et de charmant ne sont qu'un insuffisant éloge; un doux et attrayant regard qui ravissait les âmes, telles ont été les herbes magiques que le ciel m'a fait boire, et qui, pendant de longues années, m'ont tenu transformé en un autre être et rendu si content de ma métamorphose, que je trouvais dans mes illusions un remède à mes chagrins. Je plaçais un bandeau devant mes yeux pour me cacher mon infortune, qui croissait comme un enfant élevé par les soins d'un maître pour lequel il grandit. » (Cançao XI. Trad. de M. Ch. Magnin.)

pièces de théâtre qui montrent que son talent savait se plier à tous les genres, mais qui prouvent en même temps qu'il n'avait pas pour la comédie une vocation bien marquée. Il avait vu à Lisbonne plusieurs pièces de Gil Vicente[1], qui jouissait à cette époque d'une grande réputation, et il le prit naturellement pour modèle. La première de ses comédies *El Rey Seleuco* est du comique le moins noble; mais le dialogue en est naturel et piquant et les *redondilhas* qu'il y mêle, ne sont pas sans élégance. La seconde, les *Amphitrioes*, est meilleure, puisqu'elle est une imitation de Plaute. La troisième, *Filodemo*, est une série de scènes, tantôt bouffonnes, tantôt sérieuses, et qui ne présentent guère que des qualités de style. Ces ébauches théâtrales sont loin de pouvoir être comparées à ses autres productions[2]. Il ne s'en occupa, sans nul doute, que pour se créer à lui-même quelques délassements

1. Gil Vicente, né en 1480, mort en 1557, composa un grand nombre de pièces; des *autos* ou mystères, des comédies, des tragi-comédies, des farces et des pantomimes. On dit qu'Érasme apprit le portugais uniquement pour les lire. Elles ont été imprimées à Hambourg, 1834, 3 vol. in-8.

2. Voir ce qu'en dit dom Jose-Maria de Souza-Botelho. Voici le jugement que ce critique portugais porte sur les *Rimas*, sur les poésies diverses de Camoens, qu'il compare aux productions de Pétrarque : « La même pureté de langage, la même délicatesse de pensées; mais Camoens a plus de verve et de franchise que Pétrarque. Tous deux ont brûlé d'une passion aussi pure que malheureuse : tous deux ont survécu à l'objet de leurs amours; mais les circonstances de la vie de chacun d'eux ont rendu bien différentes des situations qui, au premier coup d'œil, se ressemblent si fort. Pétrarque vécut heureux, riche, estimé et recherché des grands. Il habitait la cour ou sa délicieuse maison des champs, cultivant paisiblement les lettres dans le pays le plus beau et le plus civilisé du monde. Camoens, au contraire, fut pauvre,

dans sa solitude, et pour distraire son esprit de la pensée de son malheur.

Ce fut dans le même temps que l'idée lui vint de composer un poëme dans lequel il associerait l'esprit moderne à la forme antique, et célébrerait la gloire des héros de son pays. Il conçut alors tout le plan des *Lusiades* et en écrivit plusieurs chants. Par là, il devait acquérir la gloire, non-seulement de créer la langue épique en Portugal, mais d'être, parmi les modernes, un des premiers qui eût composé une épopée digne de ce nom. Le Tasse et Milton, en effet, ne vinrent qu'après lui; le Trissin, qui avait essayé d'imiter Homère et Virgile, était resté, dans son *Italia liberata*, beaucoup trop inférieur à ses modèles; le Pulci et le Bojardo avaient, il est vrai, par leurs ouvrages, donné naissance à un nouveau genre que l'Arioste illustra par son fameux roman de chevalerie, *Orlando furioso*,

persécuté, banni, et passa presque toute sa vie loin de son pays, dans des climats inhospitaliers, pouvant à peine donner à l'étude quelques moments, dérobés au tumulte des armes et troublés par l'injustice et l'ingratitude de ses compatriotes. Remarquons encore que Pétrarque eut le temps de se corriger, de perfectionner et de publier lui-même ses poésies, avantage dont Camoens fut privé. Et malgré des fortunes diverses, Camoens, loin d'être inférieur au premier poëte de l'Italie en ce genre, lui est supérieur en quelques parties.

« L'imagination de Camoens a été très-fertile en sonnets, et si, dans cette ample collection faite après sa mort avec peu de discernement, il s'en trouve quelques-uns de faibles, il en est un très-grand nombre de bons, et beaucoup d'excellents. Les uns respirent la grâce, la délicatesse et l'amour; les autres, une profonde mélancolie. Aucun poëte n'a mieux connu le caractère de ce petit poëme; aucun surtout n'a eu plus que lui le don d'imprimer à ses vers la sensibilité de son âme et de la communiquer à ses lecteurs. — Dans ses *Romances*, il a suivi la manière de Pétrarque... C'est le même charme de style. »

mais leurs compositions, quoique belles, ne pouvaient être comparées aux épopées de l'antiquité. Nous ne pouvons citer avant les *Lusiades* que la *Divine Comédie* du Dante, publiée dès 1472.

Voyages en Afrique

Camoens eut l'autorisation de rentrer à Lisbonne en 1548. Il est probable que les parents de sa maîtresse n'avaient plus rien à craindre, et qu'ils avaient profité de l'absence du poëte pour la marier à quelque seigneur de leur choix. Nous avons de cette époque de sa vie plusieurs poésies où les plaintes qu'il exprime sur l'inconstance et le manque de foi, sont touchantes :

« Le cygne, quand il sent approcher l'heure qui met un terme à sa vie, élève sur la rive solitaire une voix plus mélancolique et des chants plus harmonieux. Il voudrait voir son existence se prolonger; il pleure son pénible départ; il célèbre douloureusement la fin de son triste voyage. Ainsi, Madame, quand je vis la triste fin de mes amours et me sentis arrivé à la dernière crise, je déplorai, avec une plus suave harmonie, vos rigueurs, votre manque de foi et mon amour[1]. »

Le désespoir qu'il éprouva, et peut-être aussi la situation difficile dans laquelle il se trouvait, lui firent

1. Sonnet XI-III. — Un peu plus tard, dans sa première lettre écrite de l'Inde, il se plaint « d'avoir vu son lierre bien-aimé séparé de lui et attaché à un autre mur. »

prendre la détermination de s'éloigner. Il eut tout d'abord l'intention de partir immédiatement pour l'Inde avec le vice-roi dom Alphonse de Noronha ; mais, au moment d'exécuter ce projet, pour des raisons que nous ne connaissons pas, il aima mieux passer en Afrique. C'était là, d'ailleurs, que la jeunesse portugaise faisait ordinairement ses premières armes. Il s'y conduisit avec bravoure et y fut blessé : « Mars, comme il le dit, lui fit goûter ses fruits amers ; » il perdit l'œil droit dans une affaire contre les Maures devant la ville de Ceuta ; il était alors sur un navire commandé par son père, qui mourut peu de temps après.

Les trois années qu'il passa en Afrique ne furent pas seulement employées à tenir l'épée. En bravant les dangers des héros, en poursuivant la même gloire qu'eux, il célébrait ceux qui l'avaient précédé dans la carrière, et, comme on ne dit fort bien que ce qu'on éprouve soi-même, les descriptions guerrières qu'il introduisait dans son poëme, avaient un accent de vérité que ne peut faire entendre aussi nettement celui qui, dans sa vie, n'a jamais tenu que la plume [1].

D'après l'esprit chevaleresque du temps, il pouvait croire que les actions d'éclat qu'il venait d'accomplir, que la blessure qu'il avait reçue, lui permettraient de rentrer à Lisbonne avec honneur. Comptait-il sur

1. Il est prouvé que, lorsque Camoens partit pour l'Inde, il avait déjà écrit six chants des *Lusiades*. Il avait dû en composer deux ou trois en Afrique. — Sa seconde élégie : *Aquelle que de amor*, et sa poésie misanthropique : *Quem pode ser no mundo tão quieto*, où il déplore *le désordre du monde*, ont été faites à la même date.

quelque récompense? ou n'espérait-il pas plutôt que la réputation militaire qu'il venait d'acquérir, en le parant d'une gloire nouvelle, ferait une nouvelle et puissante impression sur l'esprit de celle qu'il aimait? Il revint donc d'Afrique, mais il ne tarda pas à reconnaître que toutes ses espérances étaient vaines. Il ne trouva que déception, et sa situation devenant plus triste, son cœur plus douloureusement affecté, il résolut de s'embarquer pour l'Inde. Où pouvait-il être mieux, pensait-il, pour chanter l'expédition de Vasco de Gama, que sur le théâtre même des conquêtes portugaises?

Voyage aux Indes

Il partit sur le *Sao Bento*, un des quatre vaisseaux qui composaient l'escadre expédiée pour les Indes, en 1553, sous le commandement d'Alvarez Cabral. Lorsqu'il quitta le rivage, il dit lui-même qu'il s'écria comme Scipion : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os!* Cette plainte est la seule qu'il ait jamais exprimée contre son pays, et remarquons d'ailleurs qu'au moment où il la proférait, il allait aux contrées les plus éloignées dans l'intention de combattre pour cette même patrie qui avait méconnu ses services [1].

1. « Monts paternels, écrit-il au V[e] chant des *Lusiades* en pensant à ce départ, terre chérie, bords fortunés du Tage, nous vous quittions, mais nos cœurs et nos tristes pensées vous restaient. Cintra fuyait dans l'éloignement ; ses riantes collines s'effaçaient peu à peu ; nos yeux ne pouvaient s'en détacher. La terre enfin s'évanouit entièrement : nous ne vîmes plus que le ciel et les eaux. »

Une tempête ayant assailli et dispersé la petite flotte au passage du cap de Bonne-Espérance, le *Sao Bento* fut le seul vaisseau portugais qui parvint aux Indes cette année-là. Le vice-roi était alors Alphonse de Noronha, qui était sur le point d'entreprendre une expédition contre le souverain de l'île de Chembé ou de Pimenta, parce que, plusieurs fois, il avait attaqué sur leur territoire les princes de Porca et de Cochin, alliés des Portugais. Cette entreprise lointaine, sur la côte de Malabar, dans la direction du cap Comorin, pouvait être glorieuse. Camoens, qui était impatient de se signaler, n'hésita pas à accompagner le vice-roi, et contribua pour sa part à la victoire qui fut remportée. Ce fait d'armes est raconté dans une de ses élégies avec une simplicité d'expression et une modestie qui en rehaussent encore le mérite [1].

De retour à Goa, en 1554, il apprit la mort de son meilleur ami, dom Antonio de Noronha, qui avait été tué l'année précédente, à l'âge de dix-sept ans, par les Maures de Tétuan dans un combat livré près de Ceuta. Il lui témoigna dans plusieurs poésies sa tendresse et ses regrets [2].

Son séjour à Goa ne fut pas de longue durée. Malheureusement pour lui, le vice-roi, qui avait pu apprécier son mérite, fut rappelé en Europe dès le 23 septembre 1554, et remplacé par dom Pedro de

1. Huma ilha, que o Rei de Porca tem,
E que o Rei de Pimenta lhe tomara
Fomos tomar lha, e succedeo nos bem. (Élég. I.)

2. Ire égl.; 12e et 229e sonnet.

Mascarenhas, qu'il ne connaissait pas et qui lui-même ne devait garder le pouvoir que quelques mois.

Le nouveau gouvèrneur, à peine installé, résolut une nouvelle expédition. Il arma trois navires de haut bord et cinq flûtes, dont il confia le commandement à dom Manoel de Vasconcellos, capitaine intelligent et expérimenté, qui déjà s'était distingué dans la mer Rouge.

Les républiques maritimes de l'Italie, la *superbe* Gênes et la *dominante* Venise, qui naguère allaient chercher en Égypte les richesses des Indes, accumulées par les Maures, et qui de là n'avaient qu'à les répandre sur l'Europe entière, en tirant de ce trafic un profit considérable pour elles-mêmes, avaient vu avec désespoir Vasco de Gama ouvrir une nouvelle route au commerce de l'Orient. Cette route, il est vrai, en contournant toute l'Afrique, était plus longue et plus dangereuse que l'ancienne : mais les marchandises, en échappant aux mains avides des Arabes, des Égyptiens et des Italiens, arrivaient en Europe, par l'intermédiaire des Portugais, à des prix beaucoup plus modérés. Il en était résulté que Venise, l'Égypte et l'Arabie, unies par leur intérêt commun, inquiétaient, autant qu'elles le pouvaient, la tranquillité du commerce portugais, et que les vice-rois des Indes, dès les premiers temps, avaient dû porter leurs forces du côté de la mer Rouge. Albuquerque s'y était surtout attaché. Dans l'île de Socotora, entre la mer Rouge et la mer d'Oman, à l'issue du redoutable détroit que les Arabes ont surnommé la *Porte des larmes* (Bab-el-Mandeb), il

avait élevé la forteresse de Çoco, qu'il avait munie d'une bonne garnison. Puis, ayant reconnu plus tard, à quarante kilomètres sud de la riche Moka, dans l'Arabie Heureuse, que la ville d'Aden[1], sur le golfe du même nom, assurait encore mieux que Socotora la possession de la mer, il avait voulu s'en emparer. Enfin, pour compléter son œuvre par la domination du golfe Persique, il avait occupé, à l'entrée de ce golfe, la petite île de Géran, qui, célèbre depuis le onzième siècle sous le nom d'Ormuz, était pour les Maures le plus riche entrepôt du commerce indien. Dès lors, la suprématie des Portugais avait été bien établie ; mais leurs rivaux n'en continuaient pas moins de les inquiéter par des actes incessants de piraterie.

L'expédition ordonnée par dom Pedro de Mascarenhas avait précisément pour but d'arrêter ces pirates qui, sous la conduite d'un corsaire redoutable du nom de Safar, avaient récemment causé de grandes pertes aux Portugais. Camoens partit avec dom Manoel de Vasconcellos au mois de février 1555.

L'escadre, selon l'ordre qu'elle avait reçu, alla croiser à l'entrée de la mer Rouge, devant le stérile et triste mont Félix, au nord du cap de Guardafui. Elle y resta plusieurs mois et l'ennemi ne parut pas. Il fallut attendre la saison d'hiver, sous un soleil ardent, en vue de ces rivages incultes, sans occasion de se signaler. « Là, dit-il, dans cette lointaine et âpre partie du

1. Les Anglais ont reconnu, comme Albuquerque, l'importance de cette position ; ils s'en sont rendus maîtres depuis peu et en ont fait le Gibraltar de la mer Rouge.

monde, la destinée a voulu que ma brève existence laissât une courte partie d'elle-même, afin que ma vie fût dispersée comme par lambeaux dans le monde entier[1]. » Et de cette affreuse solitude, de ces flots irrités, « qui se pressent pour entrer dans la gorge du détroit, » il reporte sa pensée aux rives du Tage, à son pays natal, à celle qu'il y a laissée. Il demande de ses nouvelles aux vents qui soufflent de la contrée où elle habite ; il demande aux oiseaux qui volent au-dessus de lui, s'ils l'ont vue, ce qu'elle faisait, ce qu'elle disait. « Ah ! s'écrie-t-il, si du moins de tant de fatigues je retirais seulement l'avantage de savoir avec certitude qu'une heure viendra où les yeux que je voyais se souviendront de moi... Si, quoique bien tard, devenue compatissante, elle éprouvait un peu de regret et s'accusait elle-même de cruauté ! Cela seul, si je le savais, pourrait être un repos pour ce qui me reste de vie et adoucirait mes souffrances. » Et ainsi son amour le suit partout. Les tempêtes et les combats, toutes les vicissitudes d'une vie d'aventures, l'immensité des mers qui le séparent d'elle, ne peuvent effacer de son esprit l'image qui le persécute.

Ce ne fut qu'après avoir hiverné à Ormuz que l'escadre revint à Gôa, en 1555. Depuis quatre mois déjà, dom Francisco Barreto y avait succédé à dom Pedro de Mascarenhas. Pour le moment, il n'était plus question d'aucune expédition, et Camoens put espérer quel-

1. Cançao X.

ques jours de tranquillité dans cette capitale des Indes, où il débarquait pour la troisième fois, mais où il n'avait encore séjourné que bien peu de temps.

A cette époque, Goa resplendissait de tout l'éclat de son opulence. Dans sa position presque inexpugnable, au centre de l'Asie méridionale, avec ses deux vastes ports, elle tenait superbement le rang que lui avait assigné le génie d'Albuquerque. Depuis qu'elle était devenue la place d'armes et l'entrepôt général de l'empire portugais, elle s'était couverte rapidement de constructions magnifiques, de vastes églises, de puissants arsenaux : elle était si riche qu'on ne l'appelait plus que Goa la *Dorée*.

Mais, en même temps que les richesses arrivaient aux mains des Portugais et que le luxe envahissait leurs demeures, les mauvaises passions s'emparaient de leurs esprits. Déjà disparaissaient la fierté des caractères, la pureté des mœurs, l'amour désintéressé du pays. Éblouis par leur trop grande fortune, ils oubliaient qu'elle avait eu pour fondement les vertus chevaleresques de leurs devanciers, et l'Asie commençait à ne plus être à leurs yeux qu'une proie facile à partager : dans leurs exactions tyranniques, ils se montraient souvent sans pitié pour la misère des vaincus.

Camoens, indigné de cette dégénération des mœurs et de cet avilissement des âmes, ne put comprimer longtemps sa noble indignation. Il l'exhala dans une satire, qu'il intitula : *Disparatas da India*, dans laquelle il peignit vigoureusement les folies des Eu-

ropéens en Orient. En conjurant ses concitoyens de mettre un terme à leurs excès, il leur fit entendre les accents sévères de la voix de l'honneur et du devoir.

Le vice-roi Barreto, quoiqu'il ne fût pas nommé dans cette satire, fut vivement choqué de la peinture trop vraie des désordres qu'il autorisait par son exemple, ou qu'il ne savait pas réprimer. Il se persuada que le poëte n'avait pu flétrir le vice sans l'attaquer lui-même, et il se vengea. Camoens expia en prison sa vertueuse colère, et, bientôt après, dès le commencement de l'année 1556, fut exilé aux îles Moluques, à douze cents lieues au delà de Goa.

Son exil des Indes

Nous ne savons pas d'une manière précise ce qu'il devint pendant les trois premières années de son exil. Il est seulement probable qu'il s'arrêta un moment à Malacca avant de se rendre aux Moluques, qu'il visita l'île de Ternate, dont il nous a fait la description dans sa sixième *Cançâo*, et qu'il habita ensuite dans l'île de Tidor. Il est à peu près prouvé que ce fut à cette époque qu'il reçut, à l'extrémité du monde connu, la nouvelle de la mort de celle qu'il aimait. Aucun malheur ne pouvait lui être plus sensible. Il en ressentit une profonde douleur, dont nous retrouvons l'expression dans les poésies qu'il composa sur ce lamentable événement. « Si là-haut, dit-il, dans la demeure céleste où tu es montée, il est permis de se

souvenir de notre monde, n'oublie pas l'amour ardent que tu as vu briller si pur dans mes yeux; et si tu crois que le chagrin qui m'est resté du malheur sans remède de t'avoir perdue mérite de toi quelque retour, demande à Dieu, qui a abrégé tes années, qu'il m'enlève d'ici, pour te revoir, aussi vite qu'il t'a enlevée [1]. »

Pendant qu'il se livrait à son affliction, un fait important pour lui s'était passé à Goa, le 3 septembre 1558 : dom Constantino de Bragança avait remplacé comme vice-roi Francisco Barreto.

Le nouveau gouverneur était frère de l'un des amis les plus dévoués de Camoens, et ne tarda pas à réparer l'injustice de son prédécesseur. Il ne rappela pas immédiatement Camoens à Goa, mais il le nomma curateur des successions à Macao, et ce poste honorable, qui n'était pas beaucoup en rapport avec les goûts d'un poëte, ami de la gloire militaire, lui offrit du moins le moyen de sortir de cette misère contre laquelle il avait eu sans cesse à lutter depuis sa sortie de l'université de Coïmbre.

La ville de Macao, où nous le trouvons établi en 1559, avait été fondée récemment par les Portugais, qui en faisaient l'entrepôt de leur commerce avec la Chine : elle était loin encore de ce degré de prospérité qu'elle devait atteindre plus tard, mais déjà elle avait acquis

1. Sonnet XIX. — Dom Jose Maria de Souza, dans une lettre qu'il a écrite à John Adamson, a cherché à établir que Camoens n'aurait perdu sa maîtresse que vers l'année 1564 ; mais la plupart des commentateurs n'ont pas admis cette conjecture.

une certaine importance et offrait une résidence moins triste que l'île de Tidor. Il y passa tranquillement les deux dernières années de son exil, consacrant à la composition de son poëme tout le temps que ne réclamaient pas ses nouvelles fonctions. C'est une tradition qu'il aimait à s'éloigner des bruits de la ville, et à aller, à l'abri de toutes distractions, en présence de l'Océan, travailler dans la grotte de Patané, que les habitants de Macao montrent encore aujourd'hui sous le nom de grotte de Camoens.

Retour à Goa

Il avait amassé quelques ressources et pouvait espérer vivre désormais dans une modeste aisance, lorsqu'il obtint du vice-roi l'autorisation de revenir à Goa. Heureux de la fin de son exil, il s'embarqua aussitôt avec tout ce qu'il possédait. Mais sa mauvaise fortune voulut que, près de la côte de Camboge, à l'embouchure du fleuve Mécom, le vaisseau qui le portait touchât sur un écueil. Appuyé sur une planche brisée, avec l'aide d'un fidèle serviteur javanais [1], appelé Antonio, qu'il avait depuis peu, il se sauva à grand'peine à la nage, n'emportant de ce naufrage que le plus cher de ses trésors, le manuscrit des *Lusiades* [2]. La petite

1. Nicéron. *Mémoires*, t. XXXVII.

2. Camoens, au X[e] chant des *Lusiades*, rappelle cet événement dans une apostrophe au fleuve Mécom : « Fleuve secourable ! un jour tes bords hospitaliers sauveront du naufrage un poétique trésor, déjà

fortune qu'il avait laborieusement acquise fut complétement perdue.

En attendant une occasion favorable pour retourner à Goa, il profita de l'hospitalité qui lui fut offerte par les Chinois établis sur les bords du fleuve. Ce fut là, selon toute probabilité, qu'il composa les *redondilhas*, où il paraphrase admirablement le fameux psaume des filles de Sion en exil : *Super flumina Babylonis*, et auxquelles Lope de Vega, dans le prologue du poëme de saint Isidore, ne craint pas d'accorder l'épithète de *merveilleuses*. Il ne fut de retour dans la capitale des Indes qu'au commencement de l'année 1561.

Il reçut du vice-roi l'accueil bienveillant qu'il espérait. Il lui en témoigna peu après sa reconnaissance en lui adressant les stances bien connues

Como nos vossos hombros taõ constantes,...

qui commencent par une imitation évidente de l'épître dédiée par Horace à Auguste,

Quum tot sustineas et tanta negotia solus[1].

Dans ce morceau, il célèbre la prise récente de Damâo,

trempé de l'onde amère ; seul débris échappé aux écueils d'un océan perfide, aux tempêtes, aux dangers sans nombre, à toutes les misères qui accableront cet exilé dont la lyre harmonieuse aura plus de gloire que de bonheur ! »

Este receberá placido e brando,
No seu regaço, os cantos, que molhados
Vem do naufragio triste, e miserando,
Dos procellosos baixos escapados ;
Das fomes, dos perigos grandes, quando
Será o injusto mando executado
Naquelle, cuja lyra sonorosa
Será mais affamada que ditosa.

1. Ép. II, 1.

loue dom Constantino d'avoir réprimé les désordres qui s'étaient introduits dans l'armée non moins que dans la ville, et tout en faisant l'éloge de son bienfaiteur, il rappelle brièvement les abus du gouvernement précédent et leur funeste influence sur la conduite du peuple indiscipliné de Goa [1]. Telle est la seule vengeance qu'il tire de ses ennemis, et encore a-t-il la générosité de ne prononcer aucun nom, pas même celui de Francisco Barreto. Quant aux louanges qu'il décerne à dom Constantino, elles sont discrètes, et l'histoire d'ailleurs, dans son jugement impartial, les a confirmées.

Sous la haute protection dont il se sentait honoré, Camoens vécut quelque temps à peu près heureux. La douleur qu'il avait ressentie de la perte de sa maîtresse, s'amortissait peu à peu ; il revoyait de nombreux amis [2], et, dans leur société, il retrouvait sa bonne humeur et la gaieté naturelle de son caractère. Nous devons remarquer à ce propos que, si ses poésies sont pour la plupart mélancoliques, la tristesse qu'elles expriment, tint beaucoup moins à son tempérament

1. . . . . Povo indomito
Costumado á largueza, e á soltura
Do pesado governo que acabava.
(*Estancias a D. Const. de Bragança*).

2. « C'est dans ce temps que, rendu tout à fait à la culture des lettres, il réunit dans un banquet poétique plusieurs gentilshommes de ses amis, et leur offrit à chacun, pour premier service, un léger tribut de sa muse ressuscitée. » (J. M. de Souza-Botelho). — Ces gentilshommes étaient : dom Francisco d'Almeyda, Francisco de Mello, João Lopes Leitão, dom Vasco de Atayde et Heitor de Sylveira.

qu'aux malheurs successifs dont il fut frappé. « Il était, dit son biographe Manoel de Faria e Souza, naturellement enclin à la joie et fort allègre ; il lui arrivait de dire et de faire mille plaisanteries galantes, dignes d'un cavalier. »

La tranquillité dont il jouit alors dura bien peu de temps ; dès le mois de septembre 1561, son protecteur partit pour Lisbonne, laissant le pouvoir au comte do Redondo. Celui-ci n'était pas défavorable au poëte ; il estimait son talent ; mais il ne l'avait pas connu personnellement et ne lui devait pas une bienveillance aussi active que dom Constantino. Les ennemis de Camoens, ceux qui, cinq ans auparavant, s'étaient sentis atteints par les vers satiriques des *Disparatas*, jugèrent le moment propice pour le persécuter de nouveau. Ils l'accusèrent d'avoir commis certaines malversations dans ses fonctions de curateur des successions à Macao ; ils le firent incarcérer et mettre en jugement. Camoens n'eut pas de peine à se justifier; mais au moment où, sorti pur de cette calomnieuse accusation, il devait recouvrer sa liberté, un gentilhomme de Goa, qui, sous le gouvernement de Barreto, avait eu le commandement de dix vaisseaux de guerre, Miguel Rodriguez Coutinho, surnommé *Fios seccos* (fils secs), à cause de sa dureté et de sa sordide avarice, lui intenta une nouvelle poursuite judiciaire en se constituant créancier, et le fit retenir en prison pour une ancienne dette de deux cents creuzades. Sans prendre au sérieux cette seconde accusation, Camoens se contenta d'adresser sur son persécuteur une épi-

gramme spirituelle[1] au vice-roi, qui s'empressa de le délivrer.

Nous n'avons pas beaucoup de renseignements précis sur sa vie pendant les quelques années qui suivirent. Nous savons seulement qu'il passait l'hiver à Goa, où il se livrait à l'étude, et qu'au retour de la belle saison, il s'engageait dans les expéditions maritimes que les Portugais dirigeaient de cette ville vers les diverses parties de leur empire. Il est certain qu'en lui le soldat ne fut jamais inférieur au poëte[2] et que ses compagnons d'armes ne vantèrent pas moins son courage que son esprit. Ils auraient pu vanter aussi sa généreuse amitié ; car, tandis que, malgré sa pauvreté, il ne réclamait pour lui-même aucune récompense de ses services, il profita plus d'une fois de la grande estime dans laquelle on le tenait, pour appeler la bienveillante attention du comte do Redondo sur ceux de ses amis qui en avaient le plus besoin. Nous voyons, par une de ses odes, qu'il recommanda de cette façon un ancien professeur de l'université de Coïmbre, le savant Garcia da Orta qui, par amour de la science, était venu à Goa et préparait un grand travail sur les plantes de l'Inde ; nous avons également de

1. Redondilhas a Miguel Rodriguez Coutinho de alcunha *fios seccos*. Cette pièce est la seule où le poëte indique le nom d'un de ses ennemis : elle est écrite d'ailleurs sur le ton de la plaisanterie et joue tout entière sur le surnom de *fios seccos*.

2. Il a pu dire lui-même à la fin du X[e] chant des *Lusiades* : « J'ai, pour te servir un bras fait aux armes, pour te chanter, une voix chère aux Muses. »

Para servir-vos, braço ás armas feito,
Para cantar-vos, mente ás Musas dada.

lui quelques vers par lesquels il sollicita quelque argent en faveur d'un brave gentilhomme, Heitor [1] da Sylveira.

De 1562 à 1567, ce fut ainsi que vécut Camoens, tantôt combattant, tantôt écrivant, et mêlant parfois, il faut le dire, à tous ses travaux de passagères amours. Il ne resta pas insensible, paraît-il, aux charmes d'une certaine dame portugaise qui, peu après l'avoir connu, dut quitter les Indes pour retourner à Lisbonne, et qui périt par un naufrage au milieu de la traversée. Dans plusieurs poésies, il nous a exprimé successivement comment sa beauté l'avait surpris, quels regrets lui causa son départ et combien il pleura sa mort [2]. Il célébra aussi, un peu plus tard, une belle esclave noire, nommée Barbara [3].

Mais vers la fin de son séjour à Goa, il s'opéra dans son caractère un changement très-notable. Cette gaieté naturelle, dont nous avons parlé, et que jusqu'alors il n'avait jamais perdue momentanément que dans ses plus grands malheurs, fit place à une mélancolie, à une tristesse continue. Ses ennemis, il est vrai, étaient réduits au silence, et le comte do Redondo, mort le 19 février 1564, avait eu pour successeur l'ancien

1. C'est en jouant sur le prénom de son ami Hector que le poëte sollicite pour lui cette faveur : « De doctes livres nous apprennent que la colère du grand Achille donna la mort à l'Hector troyen. Voilà maintenant que la faim va tuer notre Hector lusitanien. Il court risque d'être accablé par son adversaire, si votre main secourable ne s'interpose et ne met les combattants hors de lice. »

2. Voir les sonnets 23, 30, 53, 99, 168, 170 et 173.

3. Ode X.

vice-roi dom Antonio de Noronha, qui certainement lui portait intérêt. Mais ce qu'il voyait aux Indes, ce qu'il apprenait du Portugal, lui causait les plus vives inquiétudes sur l'avenir de sa patrie. Et lorsqu'il faisait un retour sur lui-même, que de sujets d'abattement, de préoccupations douloureuses n'avait-il pas! Les illusions de sa jeunesse, les espérances de son âge mûr avaient été détruites. Un seul désir lui revenait au cœur : c'était de retourner dans ce pays natal qu'il s'était promis autrefois de ne plus revoir; c'était de livrer à ses concitoyens ce grand poëme auquel il avait travaillé vingt années, et qui enfin allait être terminé. Mais pourrait-il jamais se rendre à Lisbonne? De quelles ressources userait-il pour un tel voyage? Et, une fois arrivé, quelle réception espérer? Comment publierait-il l'œuvre en laquelle il avait confiance, et qui, dans sa fière conviction, devait immortaliser son nom?

Départ de Goa

Vers la fin de l'année 1567, une occasion se présenta de quitter Goa. Pedro Barreto, qui venait d'obtenir la capitainerie de Mozambique, s'apprêtait à partir pour Sofala, et désireux, disait-il, de jouir de sa société, lui offrait de l'emmener avec lui dans cette résidence de l'Afrique orientale, d'où il lui serait ensuite plus facile de gagner le Portugal. Camoens s'empressa d'accepter une offre qui lui permettait de faire tout de suite la moitié du voyage tant désiré, persuadé qu'il

trouverait prochainement le moyen de l'accomplir jusqu'au bout. Il s'embarqua pour Sofala et y arriva sans encombre. Mais à peine débarqué, Pedro Barreto lui fit payer cher le prétendu service qu'il lui avait rendu : il abusa de la dépendance dans laquelle il l'avait mis, à ce point qu'il prétendit bientôt ne voir en lui qu'une espèce de serviteur. Camoens, dont la noble fierté ne pouvait subir de pareilles exigences, rompit complétement avec lui, et fut alors réduit, dans ce pays qu'il ne connaissait pas, à la plus profonde misère. Plus d'une fois, il manqua de vêtements et de nourriture. Mais les souffrances qu'il eut à supporter, ne triomphèrent pas de sa tranquillité d'âme : Diogo do Couto[1] nous raconte, dans ses *Décades*, qu'en ce temps-là même il corrigea avec ardeur les *Lusiades* et travailla également à un ouvrage[2] rempli de savoir et de philosophie.

Une circonstance inespérée vint mettre un terme à cette sorte de captivité. Dom Antonio de Noronha, qui avait été remplacé dans le gouvernement des Indes par dom Luiz de Atayde, en retournant à Lisbonne, relâcha sur la côte de Mozambique. Avec lui se trouvaient plusieurs amis de Camoens, cet Heitor da Sylveira dont nous avons déjà parlé, Antonio Cabral,

1. Diogo do Couto, né à Lisbonne en 1542, a écrit la suite des *Décades* de J. de Barros. Il mourut à Goa, en 1616.

2. Il ajoute que cet ouvrage, intitulé *Parnasse de Luiz de Camoens*, lui fut volé ; mais on croit généralement que ce manuscrit, auquel Camoens travaillait en même temps qu'à ses *Lusiades*, était le recueil de ses *rimas varias*, qu'il aurait bien voulu publier à la même époque que son poëme.

Luiz da Veyga, Duarte de Abreu, Antonio Sarraô et l'historien Diogo do Couto. Ils lui offrirent de l'emmener avec eux, et déjà il s'apprêtait avec bonheur à quitter Sofala, lorsque Pedro Barreto exigea, comme condition absolue de son départ, le remboursement d'une somme de vingt mille reis[1], qu'il prétendait avoir dépensée pour lui en le transportant de Goa jusqu'en Afrique. Ses amis ne reculèrent pas devant ce sacrifice; ils firent entre eux une collecte et payèrent l'avare gouverneur : « A ce vil prix, dit Manoel de Faria, furent achetés la liberté de Camoens et l'honneur de Barreto. » Il eut enfin la faculté de prendre passage sur le *Santa-Fé* et arriva en vue de Lisbonne à la fin de l'année 1569.

Rentrée à Lisbonne. Publication des Lusiades

Cette ville venait d'être en proie à toutes les horreurs de la peste ; depuis quatorze mois, soixante-dix mille personnes avaient succombé[2], et, bien que le fléau commençât à se calmer, les plus grandes précautions étaient encore prises à l'égard des voyageurs. L'embouchure du Tage était fermée, la quarantaine, que dut subir le *Santa-Fé*, dura plusieurs mois, et, pendant ce temps, Camoens eut la douleur de voir mourir auprès de lui son plus fidèle ami, Heitor da Sylveira. Ce ne fut qu'en juin 1570 qu'il lui fut permis de ren-

1. Un peu plus de cent francs.
2. Chronique de São Domingos, VI, 9.

trer à Lisbonne : il y avait plus de dix-sept ans qu'il en était sorti.

Mais que de changements, depuis son départ, avaient eu lieu dans sa ville natale ! et que de tristes pressentiments durent assaillir son cœur patriote, lorsqu'il se rendit compte du gouvernement de son pays.

Le roi Joao III était mort[1] depuis treize ans déjà, laissant la régence à sa veuve dona Catharina. Cette reine, qui accomplit tout ce qu'un esprit droit et ferme pouvait faire dans l'intérêt des peuples, avait confié l'éducation du jeune prince à l'intègre Aleixo de Menezès, et tous deux s'étaient efforcés de faire de lui un des rois les meilleurs et les plus instruits. Mais ils avaient senti une influence secrète miner peu à peu leurs travaux : Luiz Gonçalves da Camara, de l'ordre des jésuites, confesseur du prince, et son frère, Martim, également jésuite, avaient pris sur lui un pouvoir absolu ; non contents de lui inspirer la profonde piété de ses

1. Le 11 juillet 1557, à l'âge de cinquante-cinq ans. Sans s'être fait remarquer par aucune grande action personnelle, il s'était attiré l'amour de son peuple, qui le regretta beaucoup, et Camoens, dont il n'avait jamais encouragé le génie, composa en son honneur une magnifique épitaphe : « Qui gît dans ce grand sépulcre ? Quel est celui que nous rappellent les signes illustres de ce massif bouclier ? — Rien ! car c'est à cela qu'arrive toute chose ; mais ce fut autrefois un être qui eut tout et qui pouvait tout.

« Il fut roi, et fit tout ce qu'un roi doit faire ; il fit avec un soin égal la paix et la guerre. Que la terre lui soit aussi légère maintenant que son bras fut autrefois pesant au Maure grossier !

« Est-ce Alexandre ? — Nul ne s'y trompe : on estime plus ceux qui savent conserver que ceux qui n'ont voulu que conquérir. — Serait-ce Hadrien, ce puissant maître du monde ? —

« Il observa mieux les lois d'en haut. — C'est donc Numa ? — Non : c'est João III de Portugal, et jamais il n'aura de second. »

ancêtres, ils avaient exalté son âme jusqu'à l'intolérance la plus ardente; ils lui avaient fait accorder par le pape le titre de *roi très-obéissant*, dont il se montrait très-fier, et ils avaient obtenu de lui l'engagement de ne jamais se marier, ne craignant pas de livrer plus tard le royaume aux luttes intestines de plusieurs prétendants. Dès 1562, la vertueuse dona Catharina, dégoûtée du pouvoir par leurs ténébreuses intrigues, avait abdiqué la régence, et, six années après[1], dom Sébastien, devenu roi à l'âge de quatorze ans, ne s'était hâté de s'emparer du gouvernement que pour le laisser entre les mains de ses deux courtisans.

Ainsi Camoens retrouvait son pays attristé par tous les deuils domestiques qu'avait causés la peste, alarmé surtout par la prévision des malheurs publics dont un avenir prochain semblait le menacer. Les jésuites faisaient invasion de tous côtés; l'inquisition, avec ses déplorables effets, s'étendait chaque jour davantage. Le jeune roi qui, par son intelligence naturelle et son activité, aurait rendu les plus grands services, s'il avait été bien dirigé, n'était entretenu que dans des idées mystiques et ne rêvait que croisades, expéditions colossales en Afrique, alors que l'empire d'Orient s'affaissait sensiblement et aurait eu besoin, pour se soutenir, de toutes les forces disponibles du Portugal.

En vain le noble évêque Hieronymo Osorio faisait

1. 20 janvier 1568.

entendre sa voix austère. « Depuis quand, s'écriait-il, une religion d'amour est-elle devenue une religion de glaives ? » Il écrivait aux deux frères da Camara, faisait à leur conscience un appel énergique : « Vous vous êtes rendus, leur disait-il, ainsi que la personne d'un jeune roi naturellement aimable, les êtres les plus abhorrés qu'il y eut jamais en Portugal avant et depuis dom Pedro le Cruel, et les Portugais jurent qu'ils préféreraient être gouvernés par deux Turcs. Nul malheur plus grand ne devait atteindre ce royaume, ni la propre personne du roi !... » Et il s'adressait au roi lui-même pour appeler son attention sur les misères de son peuple : « Les hommes prudents disent que l'office d'un bon roi consiste plus dans l'art de défendre les siens que dans la hardiesse d'attaquer l'ennemi, et c'est une vérité si reconnue, que les princes qui se sont illustrés dans les batailles n'ont rien gagné durant les luttes, s'il n'en est résulté aucune sécurité pour leurs vassaux. Or, beaucoup de gens se lamentent sur ce point, parce qu'ils voient que la guerre présente ne se fait pas aux Maures, mais qu'elle se fait aux Portugais, sans que Votre Altesse le sache[1]. »

Dans ces circonstances, Camoens, qui avait besoin de protecteurs pour obtenir, au moment de la publication des *Lusiades*, la récompense méritée par son grand et admirable travail, n'aurait eu que quelques sonnets à adresser aux frères da Camara pour devenir

1. *Cartas Portuguesas de D. Hieronymo Osorio.* (Paris, 1819).

immédiatement un poëte de cour, chaleureusement appuyé. Mais, comme toujours, il ne considéra que l'intérêt de sa patrie. Non content de ne pas flatter les puissants du jour, il s'éleva contre la funeste influence exercée par eux sur l'esprit de dom Sébastien, et le poëte joignit la voix mélodieuse de ses vers à la parole véhémente du vénérable prélat. Ce fut en 1571 qu'il récrivit tout le X[e] chant de son poëme, et qu'il ajouta à l'adresse du roi cet épilogue, dans lequel, après avoir dépeint le morne silence qui, comme un voile de tristesse, s'étendait sur le pays tout entier, il implore la bonté du prince pour son peuple opprimé, il ose conjurer de laisser les prêtres dans leurs temples et de ne pas leur confier la direction de l'État.

« C'est assez, muse, c'est assez. Ma lyre n'a plus d'accords, ma voix n'a plus d'accents. Et pour qui chanterai-je encore? La patrie ne m'entend plus. Un voile de tristesse a couvert son noble front. Insensible aux charmes des arts, morne et silencieuse, l'amour de l'or est la seule passion qui lui reste.

« Quelle maligne influence nous a donc ravi, dans les jours de la paix, cet air serein qui ne nous abandonne jamais au milieu des fatigues de la guerre? Dis-moi pourtant, toi que les décrets du ciel ont placé sur le trône, dis-moi s'il est un peuple qui, plus que le tien, ait le droit d'aspirer à tous les genres de gloire et de bonheur.........

« Que ta bonté soit le prix des efforts de tes sujets; qu'elle tempère la rigueur des lois qui les enchaînent : c'est la bonté qui consacre les rois. Que nos vieux

guerriers puissent te voir, te parler et t'entendre. Ils ont blanchi dans le métier des armes : eux seuls pourront t'indiquer le temps, les lieux et les moyens favorables au succès de tes desseins.

« Récompense tous les services, encourage tous les talents ; mais que chacun de tes sujets se renferme dans les vertus de son état. Que les enfants du cloître prient pour la prospérité de ton règne ; que leurs saintes austérités expient les péchés du peuple. Le vrai ministre du ciel n'aspire point aux grandeurs humaines : l'or, la gloire et ses prestiges, tout est vil à ses yeux.....

« Et qui suis-je, moi-même, pour oser te parler ainsi ? moi, le plus obscur de tes sujets ; moi, qui n'attirai jamais ni tes regards, ni ta pensée ! O mon roi ! pardonne à mon audace..... »

Dans le VIIIe chant, il avait déjà exprimé la même pensée sur l'inconvénient d'appeler les prêtres dans les conseils des rois :

« O vous que la Providence a chargés du soin de gouverner les peuples, armez-vous de prudence et de sévérité dans le choix des hommes que vous appelez à vos conseils. C'est par eux que la vérité doit parvenir jusqu'à vous. Que des mœurs pures, qu'une vie sans tache vous répondent de leur fidélité.

« Mais gardez-vous d'un autre écueil. L'humble vertu des anachorètes ne doit pas être la vertu de vos ministres. De grandes vues, un grand caractère doivent s'unir en eux à la probité scrupuleuse. Et si le génie lui-même, éclairé par l'expérience, s'est égaré

quelquefois dans la conduite des affaires, les confierez-vous à ce mortel pieux qui, tranquille à l'ombre du sanctuaire, ne médita jamais que sur les intérêts du ciel ! »

En adressant au prince, pupille des jésuites, ces mâles et généreuses paroles, Camoens fit son devoir de citoyen. Il accomplit une belle action. Il consomma du même coup sa propre ruine pour les années qui lui restaient à vivre.

Son poëme fut publié en 1572[1]. Nous avons déjà dit, dans l'introduction qui précède, l'impression générale qu'il produisit dans la nation et le succès rapide qu'il obtint en tous lieux. Mais le roi et ses ministres restèrent insensibles.

On accorda, non au poëte, mais au soldat, pour ses seize années de services militaires, une pension annuelle de seize mille reis (environ 93 francs[2]), à la condition qu'il résiderait constamment à Lisbonne et qu'il ferait renouveler tous les trois ans l'ordonnance qui la lui donnait. Nous devons ajouter qu'elle lui fut payée avec si peu de régularité qu'il lui arriva de dire, en plaisantant, que le roi ferait bien de commuer ses quinze mille reis en quinze mille coups d'étrivières à donner aux ministres dont le payement dépendait.

1. Après quelques corrections et suppressions des censeurs, il avait eu l'autorisation d'imprimer le 24 septembre 1571.

2. Ce qui représentait à peu près 500 francs de nos jours.

Dernières années

Il passa les dernières années de sa vie dans une misère déplorable, honoré de l'estime et de l'admiration générale, mais dénué de toutes ressources, et relégué dans une petite chambre au bout d'une rue obscure, voisine de l'église de Santa-Anna. Aucune famille des gentilshommes qu'il avait connus, ne vint à son aide; les parents mêmes de ce Vasco da Gama [1], dont il avait fait le principal héros de son poëme, ne firent rien pour lui. « Il n'est pas un Portugais, dit le Portugais D. José-Maria de Souza-Botelho, qui, au souvenir des souffrances que ce grand homme endura pendant les sept dernières années de sa vie, n'en ait le cœur serré et n'en rougisse pour la nation. La misère où le réduisit l'ingratitude de ses concitoyens fut telle, qu'un Javanais, nommé Antonio, qu'il avait amené de l'Inde, plus humain et plus sensible qu'eux au mérite de Camoens, parcourait le soir les rues de Lisbonne, implorant pour son illustre maître la charité des passants [2]. » A ce nom du vieux et fidèle ser-

1. « Que Gama rende grâce aux Muses de leur ardeur désintéressée à consacrer une gloire dont l'éclat rejaillit sur sa race. Il n'avait rien fait pour elles. Ses descendants les ont-ils mieux servies? Avaient-ils mérité que les nymphes du Tage abandonnassent, en leur faveur, le fuseau d'or pour la lyre, et l'art de Minerve pour les jeux savants d'Apollon? L'amour de la patrie, le plaisir pur de célébrer les héros, ont seuls inspiré mes chants. » *Lus.*, à la fin du V[e] chant.

2. L'auteur d'une traduction des *Lusiades* en vers anglais, W. Mickle,

viteur, Antonio, joignons celui d'une pauvre marchande mulâtresse, appelée Barbara, qui souvent lui donnait gratuitement un plat de ce qu'elle vendait. Voilà les deux seuls protecteurs qui le soutinrent.

Son unique plaisir était d'aller s'asseoir, comme un écolier, parmi les jeunes gens qui écoutaient les leçons faites dans le couvent de Santo-Domingo [1], ou d'aller converser avec un écrivain de mérite, le licencié Manoel Correa, curé de Saint-Sébastien, avec qui il s'était lié d'amitié dès les premiers temps de son retour à Lisbonne.

Il travaillait toujours, mais il sentait qu'il ne pouvait plus écrire avec la même verve, la même facilité qu'autrefois. Et il l'avouait avec tristesse [2]. Pedro de Mariz raconte qu'un riche chevalier, dom Ruy Dias da Camara [3], qui lui avait demandé une traduction des psaumes de la pénitence, étant venu le trouver dans sa pauvre demeure pour lui reprocher durement de

dit que Camoens demanda lui-même l'aumône aux passants sur le pont d'Alcantara. Mais ce fait n'est mentionné nulle part.

1. Nicéron, *Mém.*, t. XXXVII, p. 253.

2. Déjà, au dernier chant des *Lusiades*, il avait dit : « O Calliope ! soutiens mes derniers efforts : pour prix de mes chants et de mes stériles travaux, viens relever mon courage et ranimer un feu qui s'éteint. — Mes tristes années déclinent vers leur penchant. Encore quelques jours, et j'aurai vu fuir mon été. L'infortune a glacé mon génie. Ce génie, dont j'étais si fier, hélas ! m'abandonne. Les noirs chagrins m'entraînent au fleuve de l'oubli, au séjour de l'éternel sommeil. Reine des Muses, viens du moins, viens achever avec moi le monument que j'élève à la gloire de ma patrie. »

3. Faria e Souza rapporte ce fait, en l'attribuant à Ruy Gonçales, et il ajoute naïvement : « De là j'infère que ce cavalier (*et les autres étaient de même*) serrait la bourse pour quatre maravédis, et ouvrait la bouche pour réclamer les sept psaumes, traduits en vers... »

n'avoir pas encore achevé les vers commandés, Camoens lui répondit : « Quand je faisais des vers, j'étais jeune, bien portant, amoureux, entouré d'amis et chéri des belles, cela me donnait de la verve et de la chaleur; aujourd'hui je n'ai plus d'esprit, je n'ai le cœur à rien. Voici mon Javanais qui me demande deux *moedas* pour m'acheter un peu de charbon, et je ne puis les lui donner [1]. »

Soumis à tant de privations, après tous les tourments d'une vie agitée, il ne pouvait avoir une longue vieillesse. Les infirmités dont il souffrait depuis quelque temps et qui ne lui permettaient plus de marcher qu'appuyé sur un bâton, finirent par l'aliter complétement. Et la mort vint lui ravir son fidèle Antonio! Alors que devint-il? Nous retrouvons le tableau déchirant de sa misère dans un fragment de lettre qui nous a été conservé : « Vit-on jamais, dit-il [2], un pauvre grabat devenir le théâtre d'aussi grandes infortunes? Et, loin d'accuser les rigueurs du sort, je prends son parti contre moi, je lui abandonne sa victime. Il y aurait trop d'orgueil à vouloir résister à tant de maux. »

Il fallut qu'on le transportât à l'hôpital, de sorte

1. Quando eu fiz aquelles cantos, era mancebo, farto, namorado, e querido de muitos amigos, e damas, o que me dava calor poetico : agora não tenho espirito, nem contentamento para nada : ahi está o meu jáo que me pede duas moedas para carvão, e eu não as tenho pára lhas dar.

2. Quem jamais ouvio dizer que em taõ pequeno theatro, como o de hum pobre leito, quizesse a fortuna representar tão grandes desaventuras? E eu, como se ellas não bastassem, me ponho ainda da sua parte; porque procura resistir a tantos males pareceria desavergonhamento.

que lui-même semblait avoir prévu la fin misérable qui l'attendait, lorsque, dans le X[e] chant de son poëme, il avait gémi sur l'abandon de Pacheco mourant : « Plus d'une fois encore, avait-il dit, on verra les défenseurs du trône et de l'hôtel languir dans l'obscurité d'une vie dédaignée et mourir sur le lit de la misère. Voilà l'œuvre des rois, qui, n'écoutant que le caprice qui les guide, ferment l'oreille à la voix de la justice et de la vérité. » Ses malheurs n'étaient pas encore arrivés à leur terme : il lui était réservé d'assister à la ruine de sa patrie et de souffrir, en voyant cet immense désastre, la plus grande et la plus cruelle de toutes les douleurs de sa vie.

Sa mort

Dom Sébastien, sourd aux conseils des hommes les plus expérimentés, aux supplications de sa mère et de son oncle, avait donné suite à ses projets sur l'Afrique, et, chose curieuse, le peuple, qui dans le premier moment résistait à ses desseins, s'était laissé tout à coup entraîner par son esprit d'aventures et s'était animé de tous ses rêves. Il est parfois, hélas! dans la vie d'une nation, à la veille des jours les plus néfastes de son histoire, une heure de délire où, chantant d'avance des triomphes imaginaires, elle va sans prudence et tête baissée, comme à une proie facile, vers l'ennemi qui s'est longtemps replié sur lui-même pour la défier plus sûrement; et si alors, au milieu de cet engouement, quelque sage vieillard essaie de faire

entendre la voix de la raison, cette voix, comme un instrument qui discorde au milieu d'un vaste concert, est aussitôt couverte par les huées de la foule. Ainsi les Portugais, méprisant les avis du vieux dom João Mascarenhas[1], s'étaient embarqués pour les côtes d'Afrique avec des provisions seulement pour huit jours, et l'on avait vu monter sur les vaisseaux des paysans, dépourvus d'armes, mais munis de cordes qui devaient servir à lier les Sarrasins[2].

Quand le jour du combat[3] fut arrivé, dom Sébastien, à qui manquaient toutes les qualités du capitaine pour ordonner savamment une armée, se laissa enfermer dans la plaine d'Alcaçar-Kebir[4]; quatre heures suffirent pour ruiner son armée : trois mille des siens périrent, et le nombre de ceux qui furent faits prisonniers fut si considérable, que la flotte, qui croisait devant Arzila, ne put recueillir que quelques fuyards. Il combattit du moins vaillamment : dom Albuquerque lui ayant donné son cheval pour fuir, il ne s'en servit que pour retourner au combat, et ce fut en vain qu'on

1. D. João Mascarenhas, l'ancien défenseur de Diu, ayant désapprouvé l'expédition, le roi lui fit l'injure de convoquer plusieurs médecins et de les faire délibérer sur la question de savoir si le courage ne diminuait pas avec les années.

2. Le roi emmenait avec lui un poëte attitré pour chanter sa victoire; il avait choisi Diogo Bernaddes, le même qui devait être plus tard accusé par quelques commentateurs d'avoir altéré plusieurs poésies de Camoëns pour se les approprier. Grand poëte aussi, il resta quelque temps prisonnier en Afrique et mourut à Lisbonne en 1596; il fut enterré comme Camoëns dans le couvent de Santa-Anna.

3. Le 4 août 1578.

4. Mieux Kasr-el-Kebir, littéralement le grand château.

le supplia de ménager sa vie et de se laisser prendre : il ne voulut pas qu'un orgueilleux ennemi pût promener captive, au milieu des bataillons vainqueurs, la majesté de sa personne : il n'avait pas su commander, mais il sut mourir.

Lorsque la fatale nouvelle se répandit en Portugal, la consternation fut universelle. Tous comprenaient que le moment du déclin était venu pour cet empire si rapidement acquis, jusque-là si glorieusement conservé, et l'on sentait, comme étendue déjà sur le royaume affaibli, la main puissante du redoutable Philippe II, dont les perfides conseils[1] n'avaient pas été sans influence sur la conduite du jeune roi.

Couché sur son lit de douleur, Camoens, en apprenant la perte de la bataille, ne se fit point d'illusion sur le triste sort qui menaçait sa patrie. « Ah ! s'écria-t-il, ah! du moins je meurs avec elle[2]! » et dans une

1. Dom Sébastien avait eu une conférence avec Philippe II, qui s'était bien gardé de condamner son expédition en Afrique. Dans tous les cas, Philippe II devait en profiter; car le succès des Portugais aurait débarrassé de la menace continuelle des Maures les rivages de l'Espagne méridionale, et leur défaite pouvait livrer le Portugal à son ambition.

2. Plusieurs Portugais moururent de douleur à cette nouvelle. Mendoça en rapporte un exemple : « Il y avait alors à Tanger un moine nommé Frey Joam da Silva, religieux de l'ordre des Prêcheurs, homme très-docte, auquel, à cause de sa noblesse et de sa vertu, dom Sébastien portait beaucoup d'affection; il n'avait point accompagné le roi, afin de prendre soin des blessés, et, outre cela, il se trouvait indisposé lors de l'expédition. Il ne tarda pas à savoir la venue de Belchior do Amaral, et le pria, à cause de son indisposition, de venir le voir; puis, quand celui-ci fut arrivé, il lui dit : « Seigneur, j'ai une « chose à demander à votre courtoisie, et je n'en veux pas savoir « d'autres : Le roi dom Sébastien, par malheur, est-il mort ? » Bel-

lettre, qu'il écrivit dans le même moment, il dit encore : « Enfin, je vais cesser de vivre : on saura que j'ai tant aimé ma patrie que, non-seulement je me trouve heureux de mourir dans son sein, mais encore de mourir avec elle[1]. » Il expira quelques mois après, dès le commencement de l'année 1579, à l'âge de cinquante-cinq ans[2]. Chantre infatigable de la grandeur portugaise, il méritait de ne pas lui survivre.

Telle fut, selon Barbosa Machado, la fin de Luiz de Camoens. Quelques biographes, s'appuyant sur ce que Manoel Correa ne le cite pas dans l'énumération qu'il fait[3] des hommes illustres morts à l'hôpital, ont supposé que le poëte, avant de mourir, était rentré dans son humble demeure. Mais Manoel Correa, qui a écrit plus d'une erreur, a pu commettre un oubli. Et d'ailleurs, nous ne pouvons récuser le témoignage d'un témoin oculaire qui confirme le récit de Barbosa Machado. Voici une note écrite de la main de Frey Jozé Indio sur un exemplaire des Lusiades, qu'il légua aux religieux du mont Carmel, à Guadalaxara, et que lord Holland

chior répondit : « Il est mort, et je l'ai enterré de mes propres mains. » Lorsque Joam da Silva l'eut entendu, et qu'il eut compris l'horreur de cette cruelle catastrophe, dans laquelle il vit marqués tous les maux de la patrie, sans dire une parole de plus, il se tourna de l'autre côté du lit où il était couché, et rendit l'âme à Dieu. »

1. Emfim acabarei a vida, et verão todos que fui taõ affeiçoado á minha patria, que naõ somente me contentei de morrer nella, mas de morrer com ella.

2. Madame de Staël, dans la notice qu'elle a écrite sur Camoens (*Biographie* de Michaud), dit qu'il mourut à l'âge de 62 ans. Elle avait été trompée, comme la plupart des biographes français, par Manoel Correa, qui le fait naître en 1517.

3. Comment. sur le ch. x, oct. 23.

eut en sa possession : « Quoi de plus déplorable que la manière dont fut récompensé un si grand génie! *J'ai vu mourir Camoens dans un hôpital de Lisbonne.* Il n'avait pas un drap pour se couvrir, lui qui avait si vaillamment combattu dans l'Inde orientale et fait plus de cinq mille cinq cents lieues en mer! Quelle leçon pour ceux qui se fatiguent à travailler nuit et jour[1] avec aussi peu de succès que l'araignée ourdissant une toile où ne s'arrêteront que des mouches. »

Il fut enterré dans l'église de Santa-Anna, à gauche de l'entrée, mais sans monument, sans épitaphe, sans aucune marque dictinctive. Le successeur de dom Sébastien, le cardinal dom Henrique, qui appréciait plus particulièrement, dit-on, Sa de Miranda et Antonio Ferreira, ne fit rien pendant son règne pour tirer de l'oubli les restes de Camoens. Ce ne fut que seize ans après l'enterrement que dom Gonçalo Coutinho[2], après avoir difficilement retrouvé la place où il avait été enseveli, fit transporter sa sépulture dans un endroit voisin du chœur des religieuses franciscaines et la

1. De ces paroles naïves on peut rapprocher la conclusion que tire Voltaire de la vie de Camoens. « Il éprouva tout le sort d'Homère. Il voyagea comme lui; il vécut et mourut pauvre, et n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune et qu'on vit heureux. »

2. A la même date et sous les auspices de cet ami des lettres, le licencié Fernando Rodrigues Lobo Surrupita fit paraître la première édition des *Poésies diverses* de Camoens. Dans cette édition fut imprimée une autre inscription pour la tombe du poëte : c'était un dialogue en vers latins entre le tombeau et un passant; elle avait été écrite par dom Manoel de Souza Coutinho et n'avait pas la noble simplicité de la première.

recouvrit d'une pierre sur laquelle fut gravée cette inscription[1].

CI-GÎT LUIZ DE CAMOENS,
PRINCE
DES POËTES DE SON TEMPS.
IL VÉCUT PAUVRE ET MALHEUREUX
ET MOURUT DE MÊME
L'AN MDLXXIX.

Mais, comme si le mauvais sort qui avait agité toute sa vie avait dû le poursuivre jusque dans la mort, le tremblement de terre qui détruisit une partie de Lisbonne en 1755 renversa de fond en comble l'église de Santa-Anna et fit disparaître sa tombe sous les décombres.

1. Le jésuite Mattheos Cardoso, professeur à l'université d'Evora, composa aussi pour Camoens une épitaphe en sept distiques latins. Un de ses vers,

Hunc Itali, Galli, Hispani vertere poetam,...

indique que, dès cette époque, le poëme des *Lusiades* avait déjà été traduit en italien, en français et en espagnol.

II

NOTICE SUR LES LUSIADES

SOMMAIRE

CHANT Ier. — Camoens invoque d'abord les nymphes du Tage et se recommande au roi Sébastien. En parlant à ce jeune prince de ceux qui l'ont précédé sur le trône et des héros du Portugal, il l'invite à se montrer l'héritier de leurs vertus et le digne souverain d'un tel peuple : « Écoute, le nom portugais va retentir dans mes chants. Apprends à connaître les hommes que le ciel a soumis à ton empire ; et dis-moi s'il n'est pas plus beau de régner sur eux que de commander au reste du monde. »

Après cette exposition, il entre immédiatement dans son sujet, à la manière d'Homère et de Virgile, et nous transporte au milieu de l'action. Les vaisseaux des enfants de Lusus, sous la conduite de Gama, ont doublé le cap des Tempêtes et suivent paisiblement leur course entre Madagascar et la côte Éthiopienne, tandis qu'au

sein des célestes demeures, où se préparent les arrêts qui règlent le sort des mortels, les dieux tiennent conseil sur les destinées de l'Orient. Ils sont assis sur des siéges émaillés d'or et de perles, qui s'abaissent par degrés au-dessous d'un trône resplendissant d'étoiles, réservé au dieu qui lance la foudre. Bacchus, l'ancien conquérant de l'Asie, qui craint que des exploits nouveaux, accomplis sur les rivages de l'océan Indien, n'éclipsent un jour son antique renommée, s'oppose à l'entreprise des Portugais, en qui il déteste des rivaux. Vénus, au contraire, prend leur défense : elle aime à retrouver en eux les mâles vertus des Romains, qui lui furent si chers, et jusqu'au langage à peine altéré de ces anciens maîtres du monde. Un motif secret et plus puissant encore l'intéresse à leur cause : il lui a été prédit que la déesse de la beauté régnera partout où s'étendra leur empire. De tous les amis de la déesse, Mars est le plus ardent; car la cause du héros est naturellement la sienne. Jupiter se range de leur avis, et la flotte arrive à l'île de Mozambique.

Les Maures viennent la visiter : « D'où venez-vous? Qui êtes-vous? » demandent-ils familièrement aux Portugais. Une sage réserve accompagne la réponse des guerriers : « Nous sommes les Portugais, peuple de l'Occident; nous cherchons les contrées orientales. » Et ce premier entretien est suivi des assurances réciproques d'une amitié sincère.

Mais le lendemain, le chef des Maures soupçonne dans ces étrangers des adorateurs du Christ : « Montrez-moi, leur dit-il, les livres sacrés où vos législateurs

ont tracé les règles de la morale et de la foi. » — « Je ne suis ni du pays, ni de la race des Turcs, répond fièrement Gama. Le code immortel de l'Homme-Dieu, que j'adore, je ne le porte point avec moi. Ai-je besoin de lire sur des feuilles périssables ce qui est écrit dans mon cœur ? » Dès lors la défiance et la haine ont pénétré dans l'âme du cheik ; il les cache avec un art profond et se retire en couvrant d'un voile d'amitié le noir projet qu'il médite.

Bacchus a lu dans son cœur ; il l'aborde sous la figure d'un vieillard, dont l'île entière respecte la prudence, et lui conseille de tomber à l'improviste sur Gama et les siens, lorsqu'ils descendront sur le rivage pour y puiser l'eau des fontaines. Mais Gama, qu'une secrète inquiétude agite, a pris toutes ses précautions : loin d'être surpris, il inflige une sanglante défaite aux Maures embusqués.

Le cheik, altéré de vengeance, a recours à un second artifice, que Bacchus lui a suggéré : il implore la clémence des vainqueurs, et le gage de la foi jurée, le garant du traité, c'est un pilote qui promet de conduire les Portugais au but de leur voyage et qui, secrètement, s'est chargé de les conduire au naufrage.

Il essaie d'abord de les faire aborder à l'île Quiloa, en leur disant qu'elle est habitée par des chrétiens ; les vents détournent la flotte et la portent en vue de l'île de Mombaze. Il leur affirme alors que cette seconde île est peuplée, tout à la fois, de familles chrétiennes et de musulmans, et le roi de Mombaze, que Bacchus, sous un nouveau déguisement, a déjà prévenu de leur

arrivée, leur envoie un message amical qui confirme les paroles mensongères du pilote.

Triste condition des humains, s'écrie le poëte, faisant sans doute un retour sur lui-même. Sur mer, les tourments et les naufrages ; à chaque instant, la mort sous les yeux ! Sur terre, les combats, les trahisons, l'indigence et toutes les horreurs ! Où trouver un asile pour cette existence si malheureuse et si courte ?

Chant II. — Deux Portugais, choisis par Gama, quittent la flotte et sont accueillis sur la rive par les témoignages trompeurs de la publique allégresse. Bacchus est descendu dans Mombaze, et, caché sous les vêtements d'un chrétien, il se joue de la crédulité des deux émissaires, qui retournent vers leur chef tout fiers de l'accueil qui leur a été fait. Rassuré par leurs discours, Gama reçoit avec joie les infidèles qui, de leurs barques légères, s'élancent à son bord, et tandis que, dans la ville, on rassemble à la hâte des armes pour l'attaquer, il se dispose à entrer paisiblement dans le port.

Mais Vénus veille sur lui. Fille de l'onde, elle commande en souveraine aux jeunes déités qui l'habitent. A sa voix, les Néréides quittent leur palais d'azur, et, couvertes d'un nuage impénétrable, elles enveloppent la flotte portugaise, appuient contre les flancs des navires leur poitrine délicate et les détournent du rivage. Les matelots, troublés dans leurs manœuvres, poussent des cris, et les infidèles, qui croient leur ruse découverte, se jettent à la mer avec le perfide pilote pour

regagner le rivage. Leur conduite si étrange, leur fuite si imprévue révèle à Gama le complot auquel il vient d'échapper.

Effrayée du péril qui menace encore les Lusitaniens, Vénus monte au ciel pour implorer Jupiter en leur faveur. Sa beauté, ses larmes et son discours touchent le maître du tonnerre : pour calmer ses alarmes, il fait briller à ses yeux de prophétiques images, lui prédit la grandeur future des enfants de Lusus et leurs conquêtes en Asie. Obéissant à ses ordres, Mercure plane bientôt sur Mélinde ; la Renommée l'accompagne et y publie les prodiges de la valeur portugaise ; puis, le fils de Maïa vole aux rivages de Mombaze, apparaît en songe à Gama et lui dit de se diriger au plus tôt vers l'île des Mélindiens.

La flotte avait obéi aux ordres de son chef, et le soleil éclairait pour la seconde fois l'univers, depuis qu'elle avait quitté les parages de Mombaze, lorsqu'elle rencontre deux nefs montées par des Maures : elle s'empare de l'une d'elles. Gama espérait y trouver un pilote qui connût les ports de l'Inde ; son attente est trompée. Mais les Maures lui disent qu'il n'est plus loin de Mélinde, où il trouvera d'habiles pilotes et un monarque dont ils vantent l'humanité, la noblesse et la magnificence.

Les Portugais arrivent en vue de l'île. La plage se couvre en un moment d'une foule immense. Gama envoie un messager au roi qui, prévenu par la Renommée et fier de recevoir des héros dans ses États, leur ouvre son royaume et promet d'aller visiter leurs vaisseaux

le lendemain, aux premières clartés du jour. Des feux d'artifice, tirés sur la flotte et sur le rivage, égayent la soirée.

Dès le matin, le roi part accompagné des grands du royaume, et dans le pompeux appareil des monarques orientaux. Gama, de son côté, quitte la flotte, entouré d'un brillant cortége, et, sur ses chaloupes pavoisées, s'avance à sa rencontre. Les navires, avec leurs bronzes formidables et leur mousqueterie légère, les saluent tous deux.

Puis, lorsque la foudre s'est tue et que la chaloupe, qui les porte ensemble, s'est arrêtée sur son ancre, le Mélindien se livre au plaisir d'interroger Gama : « Enfin, lui dit-il, fais-moi le tableau fidèle du pays qui fut ton berceau, de la grande région dont il fait partie. Raconte-moi l'origine de ta nation, ses guerres, ses victoires. Voyons par quels degrés elle est arrivée à tant de gloire et de puissance..... Dis-moi les périls de ta navigation, les ouragans, les tempêtes, les mœurs, les usages qui t'ont le plus frappé sur le rivage éthiopien..... Parle, la voix de la Renommée s'est fait entendre avant la tienne. Nous ne sommes que des Africains ; mais qui ne connaît les Portugais, leur courage, leurs vertus guerrières? Le soleil n'éclaire pas de si loin les peuples de Mélinde, qu'ils ne sachent apprécier le mérite des grandes actions. »

CHANT III. (*Récit de Gama.*) — Les Maures attendaient en silence que Gama commençât son récit. Il se recueille un moment et, d'un air assuré, prend la parole.

Avant de parcourir les annales guerrières du Portugal, il montre d'abord, selon les désirs du roi mélindien, la grande région où fleurit la Lusitanie. Une description de l'Europe, suivie d'un aperçu rapide sur les temps antérieurs à la monarchie portugaise, forme l'introduction de cette poétique histoire.

Gama passe alors en revue tous les rois de Portugal et raconte les hauts faits de chaque règne. Le valeureux Henri, qui a reçu le titre de comte pour prix de son courage, laisse ses domaines à son fils Alphonse, qui doit les défendre contre l'ambition de sa mère et des Castillans. Une première fois vainqueur, il est attaqué de nouveau, et réduit à chercher un abri dans les murs de Guimaraens; il est sauvé par l'admirable dévouement d'Égas-Moniz. Il dirige ses armes contre les Maures, remporte la bataille d'Ourique où il est proclamé roi, prend Leyra, Arronchés, l'illustre Santarem, Mafra, Cintra et la reine des cités, la superbe Lisbonne; il soumet l'Estramadure entière et les terres transtaganes, Elvas, Mousa, Serpa, Alcacer, et, tandis que l'antique asile de Sertorius, Évora, cède en un moment à l'audace du fier Giraldo, il court venger sur Béja la destruction de Trancose, il s'empare de Cézimbre aux ondes poissonneuses, de Palmella qui, du haut de son rocher, est témoin d'une victoire inattendue. L'altière cité de Badajoz grossit le nombre de ses conquêtes. Mais il y est bientôt assiégé et battu par le roi de Léon, Ferdinand, qui redemande son antique domaine. Ce revers réveille l'audace des enfants de Mahomet. Il triomphe de leurs efforts sous les murs de

Santarem. Fatigué par l'âge, il remet son épée en de plus jeunes mains. Les bords du Bétis, qu'il teint du sang des infidèles, les campagnes de Séville, où succombe leur formidable armée, les murs de Béja, près de céder à leurs efforts, voient les premiers exploits de son fils, le généreux dom Sanche. C'est au moment où Alphonse se voit couronné de toutes les faveurs de la fortune que ce vainqueur de tant de peuples est à son tour vaincu par l'âge.

Dom Sanche, après avoir battu les Musulmans et s'être emparé du territoire de Sylves, porte la guerre chez les peuples de Léon, et réduit sous le joug la superbe Tuy. La mort arrête ses succès.

Le règne de son fils, le second des Alphonses, est marqué par la prise définitive d'Alcacer.

Mais dom Sanche II, qui lui succède, montre tant de mollesse que les Portugais lui préfèrent son frère, Alphonse le Brave, qui marche à la conquête des Algarves et renverse les Maures dans vingt batailles.

Avec Denis, fils d'Alphonse le Brave, le Portugal fleurit et prospère : de nobles cités sortent de leurs ruines, et Coïmbre devient le séjour des muses.

Le quatrième Alphonse vole au secours des Castillans attaqués par les Maures : il les bat dans les champs de Tariffe. Mais, après son retour dans ses États, un tragique événement trouble les jours de sa vieillesse : son fils dom Pèdre est épris d'Inez de Castro, et la malheureuse est sacrifiée à la raison d'État.

Le premier acte de la puissance de dom Pèdre

est de venger la mort d'Inez. Puis il réforme les lois et les mœurs : il est juste, mais cruel.

L'inexorable prince a pour héritier le faible Fernand, qui, entraîné par une passion fatale, oublie la sûreté de son empire et l'honneur de sa couronne.

CHANT IV. (*Suite du récit de Gama.*) — La veuve de Fernand, la faible Léonor, laisse les rênes de l'État flotter entre les mains de ses favoris, qui soulèvent la colère des Portugais. Elle proclame sa fille Béatrix, l'unique héritière de sa couronne, et appelle à son aide les Castillans. Grâce à la fermeté et au courage de Nuno-Alvarez, ceux-ci sont défaits dans la grande bataille d'Aljubarota, et Jean Ier, fils naturel de dom Pèdre, est proclamé roi. Jean est le premier des rois de Portugal qui va, sur la rive africaine, croiser la lance avec les champions de Mahomet : il s'empare de Ceuta. Son règne glorieux est trop court. Le sort, dans son bizarre courroux, se plaît à faire succéder la tristesse à la joie, le revers à la prospérité. Édouard, qui monte sur le trône, connaît le malheur et le supporte noblement. Son frère, le pieux Ferdinand, s'immole au salut de l'Hespérie entière.

Sous le sceptre d'Alphonse, la Lusitanie relève son front un instant humilié, et si les campagnes de Toro sont témoins de ses revers, les bords africains ne connaissent que ses victoires.

Jean Second, qui lui succède, forme l'entreprise audacieuse de pénétrer jusqu'au berceau de l'aurore. Ses voyageurs visitent la nouvelle Memphis et les

plaines du Nil, traversent la mer Rouge : le détroit de Bab-el-Mandeb les conduit dans ce golfe où, fiers d'une illustre origine, le Tigre et l'Euphrate réunissent leurs ondes ; puis, ils s'avancent vers les bords de l'Indus ; mais ils meurent sur une terre lointaine, les yeux tournés vers la patrie.

C'est au génie de l'heureux Emmanuel qu'est réservée la découverte de l'Orient. A peine se voit-il sur le trône qu'il projette la conquête des mers. Ce glorieux dessein le poursuit jusque dans le sommeil : il voit en songe, sous la forme de deux vieillards respectables, le Gange et l'Indus, qui lui promettent la conquête de l'Inde. L'expédition est décidée, et c'est à Gama qu'en est confiée la direction.

Déjà vaisseaux, matelots et guerriers, tout est prêt pour le départ. Les parents, les amis, un peuple immense accourt sur le rivage : l'affliction se peint sur tous les visages, et les guerriers eux-mêmes marchent en silence, osant à peine lever les yeux sur une mère, une épouse, une famille désolée.

Le chef se hâte d'interrompre des adieux si chers à l'amitié, mais si douloureux aux cœurs qui se séparent. Il ordonne le départ.

« Cependant un vieillard est resté sur le rivage. Son regard est triste ; son maintien, grave et sévère. Mûri par l'âge, instruit par la sagesse, il paraît avoir connu la gloire, mais la gloire n'a plus pour lui d'illusion. Trois fois, d'un air improbateur, il secoue sa tête vénérable, et l'œil fixé sur ceux qui s'en vont, il donne un libre cours à sa douleur. »

CHANT V. (*Fin du récit de Gama.*) — Après avoir parcouru l'histoire des princes de Portugal, Gama fait au roi le récit de sa propre expédition jusqu'au jour de son arrivée à Mélinde.

« Cintra, dit-il, fuit dans l'éloignement; nos yeux ne peuvent s'en détacher. La terre enfin s'évanouit, et nous voguons vers les mers inconnues. Nous passons en vue de Madère, l'orgueil de l'Océan, qui l'embrasse, et des Portugais, qui l'ont peuplée. Nous côtoyons rapidement la Massylie et nous franchissons l'ancien promontoire d'Arsine, que nos marins ont appelé le cap Vert. Nous voyons les îles Fortunées et Santiago; nous suivons la rive que foulent les nombreuses tribus des Jalofs et des Mandingues. Les Dorcades, ancien séjour des Gorgones, nous apparaissent dans le lointain. Nous observons tour à tour les sommets rougissants de Serra-Leona, le cap du Palmier et le Zaïre. Lorsque nous avons dépassé la ligne ardente qui partage le monde, un astre nouveau, la constellation de la Croix, vient nous offrir sa bienfaisante clarté.

Te dirai-je les inexplicables phénomènes dont la mer est le théâtre? J'ai vu les bourrasques subites, les noirs ouragans et les feux brillants qui, s'élevant du sein des tempêtes, environnent les mâts d'un cercle de lumière, et les trombes qui forment d'épais nuages, aspirant, par un large tube, les vagues profondes de l'Océan.

La lune a déjà développé cinq fois son croissant lumineux, lorsque nous prenons terre. Mes compagnons s'emparent d'un noir Africain, que je mets en liberté,

envahissent le vaisseau de Gama; les guerriers, qui se précipitent aux pompes, sont renversés par le roulis. En proie, comme Gama, à la colère de Neptune, Paul et Coelho errent sur la profonde mer avec leurs mâts brisés. On dirait, au fracas de la foudre, que les cieux tombent de leur axe.

Mais l'étoile du matin commence à rayonner : la déesse qui la conduit dans les cieux, Vénus, voit les mers bouleversées et les Lusitaniens en péril. Elle appelle les nymphes, ses compagnes, les pare de guirlandes de roses. Celles-ci s'avancent à sa voix, comme un essaim d'étoiles radieuses, et la colère des enfants d'Éole expire à cette vue.

Le calme règne sur les flots, et la joie, dans les cœurs. En ce moment même la terre paraît. « Amis, s'écrie le pilote de Mélinde, si j'en crois mes yeux, c'est la terre de Calicut. Oui, c'est elle ! » Gama ne peut retenir ses transports. Attendri, hors de lui-même, il fléchit le genou et rend grâce au ciel.

... Ému lui-même du courage et du bonheur de son héros, le poëte abandonne un instant son sujet. « Amants de la gloire, dit-il, voilà les terribles épreuves qu'elle vous donne à subir... Son regard tombe avec mépris sur les esclaves de la fortune... Que peuvent sur une âme bien préparée les séductions de la richesse et de la grandeur? Mon héros ne doit rien qu'à la vertu... »

Chant VII. — Ainsi donc, tandis que les Germains se livrent aux querelles du luthéranisme, que le roi

d'Angleterre se fait le chef d'une nouvelle Église, que le roi de France dirige ses armes contre l'Italie, et que celle-ci s'use en luttes intestines; pendant que toute l'Europe chrétienne est comme égarée par un délire sanglant, la Lusitanie seule combat les Maures toujours unis, toujours dociles à la loi de Mahomet. Déjà les Portugais occupent les ports de la rive africaine, et l'Asie les reconnaîtra bientôt pour ses maîtres.

La flotte de Gama est devant Calicut. Pendant qu'un envoyé court annoncer au monarque l'arrivée des navigateurs de l'Occident, un habitant du pays, du nom de Mozaïde, donne à Gama tous les renseignements qu'il peut désirer sur le gouvernement et les mœurs du peuple qu'il va visiter.

Une ambassade solennelle que dirige le Catual ou chef des ministres du Samorin, vient recevoir sur la plage Gama et ses compagnons. Ils traversent ensuite la grande cité de Calicut et parviennent au palais, dont ils admirent les brillants ornements. La salle du trône s'ouvre devant eux : sous un dais magnifique paraît le Samorin. Au milieu de ses compagnons restés debout, le héros s'assied, et, d'un air noble et modeste qui lui concilie la bienveillance de la cour, il propose au Samorin l'alliance du Portugal. Le monarque lui répond qu'il doit prendre avant tout l'avis de son conseil. Les Portugais sont alors conduits au palais du ministre, où un repas somptueux termine pour eux cette journée.

Cependant le Catual a reçu de son maître l'ordre de recueillir de nouvelles lumières sur la patrie des guer-

riers, sur leurs mœurs et sur leur croyance. Il se rend, le surlendemain, au vaisseau de Gama, où sont réunis les trois chefs de la flotte. De riches tentures, des bannières de soie sont déployées sur le tillac. Sur les bannières sont peints les exploits des anciens Portugais, et le Catual demande l'explication de ces peintures. Le frère de Gama va la donner : il commence... mais tout à coup le poëte interrompt le récit. Il invoque le secours des muses, des muses, *son seul appui*. « Ne m'abandonnez pas, leur dit-il, au moment où je vais chanter tant d'actions mémorables. Vous ne me verrez point prostituer vos dons à d'indignes mortels. Jamais je ne célébrerai l'ambitieux égoïste, ni le conseiller perfide, ni le magistrat injuste, ni le ministre insatiable. Honneur seulement aux héros qui, pour leur Dieu, pour leur roi, prodiguent noblement leur vie. »

CHANT VIII. — Le frère de Gama explique au ministre du Samorin les portraits tracés sur les bannières : Lusus, Viriate, Sertorius, le comte Henri, Alphonse Ier, Egaz-Moniz, dom Fuas, le chevalier Enric, le prêtre Theotonio, Mem-Moniz, Giraldo, Martin Lopez, l'évêque dom Mathieu, Correa, Ribeiro, Nuno-Alvarès, Rodrigue de Landroat, Fernand d'Elvas, Pereira, les dix-sept héros de Villalobo, dom Pèdre et dom Henri, Menezès et son fils dom Duarte de Viana. Le ministre s'éloigne ensuite de la flotte.

De son côté le Samorin a consulté ses devins, qui lui annoncent la ruine des trônes de l'Inde.

A l'effroi des idolâtres se joint bientôt la fureur des

Musulmans qui voient leur commerce, en ce pays, compromis par l'arrivée des Portugais. Ils corrompent les conseillers du monarque.

Celui-ci, troublé par ses augures, trompé par les Musulmans et par les hommes de son conseil, flotte dans l'incertitude. Enfin il appelle Gama : « Viens, lui dit-il, parle-moi sans détour. Avoue ta faute; le pardon sera le fruit de ton aveu. » Indigné, mais calme et tranquille, Gama se défend avec fierté, et, à mesure qu'il parle, la confiance renaît dans le cœur du roi. Il est enfin persuadé que ses ministres ont été trompés; mais lui-même se trompe; ses ministres sont corrompus. « Retourne à tes vaisseaux, dit-il à Gama, et que, dès aujourd'hui, l'Asie et l'Europe soient unies par les nœuds du commerce. » Gama, empressé d'obéir, vole au palais du Catual et demande un esquif qui le conduise à la flotte. Le Catual hésite et temporise; il a fait détacher toutes les barques du rivage et conseille à Gama de faire aborder ses vaisseaux : son intention est de les faire incendier par les Maures. Gama l'a deviné : il fait secrètement avertir Coelho de s'éloigner et de se tenir en garde contre tous les piéges. En vain le Catual s'efforce-t-il d'intimider Gama : les menaces, les insultes, la mort même, il souffrira tout plutôt que de mettre en péril les vaisseaux de son roi. Alors le ministre, avide et corrompu, change tout à coup de résolution : il le laissera passer, s'il livre ses marchandises. Le héros ne met point en balance ses richesses et sa liberté. Le traître sourit à sa proie, et Gama, délivré, jette sur cette terre infidèle un regard de mé-

pris et d'indignation, regagne promptement ses vaisseaux et s'y repose enfin de ses longues anxiétés.

O Plutus, dieu de l'or, idole de sang et de boue! le riche, comme le pauvre, rampe au pied de tes autels!

CHANT IX. — Mozaïde prévient Gama de l'arrivée prochaine des nombreux navires que l'Arabie envoie chaque année vers Calicut; il l'avertit que le Catual attend ce moment pour faire écraser sa petite flotte. Gama, pour faire délivrer deux Portugais retenus dans la ville, se voit obligé de saisir de riches marchands, qu'il ne met en liberté que lorsque ses deux compagnons lui sont rendus. Puis il s'éloigne à pleines voiles.

Il a reconnu les vastes régions qui s'étendent vers le berceau de l'aurore. Il va maintenant porter à sa patrie cette grande nouvelle et d'irrécusables témoignages de sa glorieuse découverte.

L'aimable divinité qui les protége, Vénus, veut embellir leur voyage. Elle offre à ses favoris, dans une île enchantée, quelques instants de repos et de bonheur, trop juste compensation des peines qu'ils ont endurées sur les flots.

Les Néréides, vaincues par la troupe des Amours, fêtent les compagnons de Gama : elles se plaisent à les parer de guirlandes de fleurs, de couronnes d'or et de laurier. La plus belle des nymphes, celle à qui toutes obéissent, la déesse qui couvre de merveilles la terre et l'onde, Téthys, prend Gama par la main, le conduit

au sommet d'une montagne où s'élève un palais d'or et de cristal.

Ainsi s'écoule, dans l'ivresse d'un bonheur inconnu aux mortels, une journée enchanteresse, qui paie les guerriers de leurs longs et pénibles travaux : ainsi le monde reconnaissant a placé au bout de la carrière le prix du courage et des exploits; la Renommée proclame les vainqueurs et leur mémoire est immortelle.

Chant X. — Au milieu d'un festin que Téthys offre aux enfants de Lusus, une nymphe, d'un ton prophétique, chante les hautes destinées des héros qui suivront les compagnons de Gama dans les mers orientales.

« Des bords du Tage, dit la jeune immortelle, partiront des flottes belliqueuses; elles traverseront les mers ouvertes par Gama, et soumettront tous les rivages que baigne l'océan des Indes. C'est d'abord le grand Pacheco, l'Achille de la Lusitanie, qui répand l'épouvante dans tout le Malabar. Puis paraît Almeida, le premier vice-roi des Indes; Lorenzo l'accompagne, Lorenzo, son digne fils, qui saura combattre et mourir en Romain. Mais quelle splendeur rayonne sur les ondes de Mélinde, sur cette mer qui, teinte encore du sang des peuples d'Oja, de Lamos et de Brava, atteste la valeur de Tristan? C'est l'éclat des armes d'Albuquerque; il vient conquérir Ormuz et l'opulente Malacca. »

La nymphe chante les exploits de Soarès, de Siqueira, de Menezès, de Gama lui-même, qui reviendra régner

sur les contrées qu'il a découvertes; elle chante l second Menezès, Mascarenhas, Sampayo, Hector d Sylveira, Nuno da Cunha, Noronha, Antoine de Sy veira, Étienne, fils de Gama; elle chante le héros d Brésil, celui dont le nom semble appartenir au die des batailles, Martin de Souza, et son successeur Ca tro : rivaux de gloire et de génie, si l'un a fondé citadelle de Diu, l'autre saura la défendre.

Enivrés des accents d'une divine harmonie, le enfants de Lusus contemplent dans un religieu silence l'avenir qui brille à leurs yeux.

Téthys les guide ensuite vers le sommet d'une mon tagne jusqu'alors inaccessible aux humains : là, el leur explique le grand édifice du monde, leur re vèle les secrets de l'univers; elle leur montre tou la terre, dirige leurs regards de contrée en contrée, déroule à leurs yeux les mers et les pays que doiven parcourir leurs successeurs.

« Vous connaissez à présent, leur dit-elle, tout c que l'avenir réserve de gloire à ceux qui viendront, votre exemple, sillonner les ondes orientales. Vou savez par quels travaux vous pouvez mériter les cou ronnes que vous préparent vos épouses immortelle Partez donc, enfants de Lusus. La patrie vous tend le bras. »

Les guerriers reprennent le chemin du rivage. L mer n'a plus d'orages : un souffle pur et léger les por vers la terre qui les a vus naître. Ils vont déposer su l'autel de la patrie les trophées que leur valeur conquis.

« Muse, c'est assez, s'écrie le poëte. Ma lyre n'a plus d'accords, ma voix n'a plus d'accents. Et qui chanterai-je encore ? La patrie ne m'entend plus. — Et dans un épilogue plein de sensibilité, Camoens révèle à son roi les souffrances de son pays, naguère si glorieux, maintenant si insensible au charme des arts, morne et silencieux.

EXAMEN CRITIQUE

Unité du poëme. — Tel est le plan des Lusiades. Lorsqu'on en parcourt rapidement les diverses parties, comme nous venons de le faire, on apprécie mieux et plus facilement l'ensemble et l'unité du poëme tout entier. L'action n'a pour théâtre qu'un vaisseau, avec le ciel et la mer pour horizon : c'est à peine si l'équipage de ce vaisseau aborde dans les petits ports de Mozambique, de Mélinde et de Calicut ; mais le voyage de Vasco de Gama et de ses braves compagnons, la découverte de l'Inde, est le fait le plus mémorable de l'histoire du Portugal, et, autour de ce grand fait, le poëte a rassemblé, comme parties intégrantes de son sujet, les récits glorieux qui ont préparé l'incroyable essor de la puissance des Portugais, les actions éclatantes qui ont créé et affermi leur établissement en Orient. Dans tous ces événements rapprochés les uns des autres, il a vu un grand drame historique, dont l'expédition de Gama est l'acte principal. Si le roi

Emmanuel ordonne à ses flottes de passer le cap des Tempêtes, c'est qu'il a hérité des grands desseins de Jean Second ; si le roi Jean s'est élevé à de si hautes pensées, c'est que déjà les navigateurs de sa nation avaient exploré une partie du rivage africain et découvert les îles de l'Atlantique ; c'est qu'il avait été précédé sur le trône par une suite d'hommes de génie, sans cesse occupés du soin d'expulser les Maures et de contenir l'ambition des Castillans. Ainsi, dans la vaste conception de Camoens, tout s'arrange, tout se lie, tout vient aboutir à ce grand fait de la découverte de l'Inde, qui domine l'ensemble de sa composition.

Digressions. — Quelques critiques, sans nier absolument l'unité du poëme, ont reproché au poëte d'avoir multiplié les digressions. Ils ont blâmé tout particulièrement la description qu'il a faite, au commencement du VIIe chant, de l'état de l'Europe au seizième siècle, les moralités qu'il a placées à la fin de plusieurs chants, le récit qu'il a mis dans la bouche du frère de Gama, expliquant les bannières portugaises au ministre du Samorin.

En ce qui concerne la description de l'Europe, nous devons remarquer que le VIIe chant, dont elle est le prélude, est précisément celui qui célèbre l'arrivée des Portugais dans l'Inde. La flotte est en vue de Calicut ; n'est-ce pas le moment le mieux choisi pour apprécier l'importance de l'expédition de Gama, qui touche au but ? C'est une chose en effet bien remarquable qu'un peuple, à peine aperçu au milieu des grandes nations

chrétiennes, ait exécuté à lui seul une pareille entreprise. La terre, considérée sous le rapport religieux, se partageait alors entre deux vastes dominations : l'empire d'Occident et l'empire d'Orient ; l'un chrétien, mais divisé ; l'autre mahométan, mais toujours uni, toujours armé contre le premier. Le passage du cap de Bonne-Espérance fut un coup terrible porté à la puissance musulmane, et l'expédition de Gama, quand on réfléchit à ses résultats, semble n'avoir pas eu moins d'importance que toutes les croisades. N'était-il donc pas admirable que ce fût la plus faible nation qui ébranlât, en Orient, la religion et l'empire de Mahomet ? Cette circonstance pouvait-elle rester indifférente aux yeux du poëte portugais ? Il s'en empare avec adresse et la développe avec une grande supériorité de raison et de talent[1]. Le tableau politique qu'il trace des discordes, des guerres religieuses, de l'impuissance des grandes nations de l'Europe, est un des morceaux les plus brillants des *Lusiades*. C'est une digression, si l'on veut ; mais elle a pour objet de faire ressortir les hautes qualités de la nation portugaise. Elle n'est point étrangère au sujet, et donne beaucoup de relief à l'action principale du poëme.

Les moralités qui terminent la plupart des chants des *Lusiades*, et que Camoens intercale même quel-

1. « Enfants de Lusus, vous n'occupez qu'un point sur le globe... Vous suppléez au nombre par le courage, à la puissance par l'héroïsme... Ainsi le ciel a voulu que, dans l'intérêt d'une si belle cause, le plus petit des peuples se montrât le plus grand : tant le ciel réserve de gloire à la vertu soumise et courageuse ! » Oct. 2 et 3 du VII[e] chant.

quefois dans ses récits, sont peut-être les morceaux les plus travaillés de son ouvrage : celles qui servent de conclusion au Ve, au VIe et au IXe chant, sont particulièrement remarquables. C'est là que, s'élevant à toute la hauteur d'une philosophie grande et forte, il ramène la poésie à son but primitif, celui de former les hommes à la vertu. Il s'abandonne alors à toute la chaleur de son âme et s'efforce d'exciter dans le cœur de ses compatriotes les sentiments généreux dont il est lui-même pénétré. Parfois même, il ne craint pas de s'adresser au roi pour lui rappeler ses devoirs envers son peuple, pour le mettre en garde contre les pernicieux conseils de ses ministres. Nous avons déjà, dans la biographie du poëte[1], appelé l'attention du lecteur sur le noble caractère de Camoens défendant les libertés et l'honneur de son pays. Quoi de plus courageux, en effet, lorsque l'Inquisition est établie, de parler ainsi à un jeune prince dont les favoris sont deux jésuites tout-puissants : « Le bonheur public est loin de leur pensée ; ils ne sont épris que d'eux-mêmes. S'ils envahissent le palais des rois, s'ils vantent leur amour pour le prince, s'ils se pressent autour de lui, c'est pour détruire les vertus qui germaient dans son âme. Un jeune épi commençait à fleurir ; il est étouffé par l'ivraie.

« Des ministres de charité, des hommes du ciel, qui devaient leur tendresse au malheur et leurs soins pieux à l'indigence, ne sont possédés que de l'amour de

1. Pages 35 et suiv.

l'or et des grandeurs. Leur austérité n'est qu'un masque; leur justice, qu'une lâche oppression. Obéissez aux lois, répètent-ils sans cesse. Mais leur voix ne s'adresse qu'au peuple; ils sont muets aux pieds du trône[1]. »

Et comment voudrions-nous, après avoir lu ces éloquentes moralités, les retrancher des *Lusiades?* Comment consentirions-nous à sacrifier, par exemple, l'épilogue du X[e] chant, ces exhortations à Sébastien, exprimées en si beaux vers, et qui font tant d'honneur au caractère de celui qui les a écrites?

Lorsque parfois on a considéré comme un défaut de composition les réflexions philosophiques de notre auteur, on n'a pas voulu remarquer qu'il les introduit rarement dans le cours de ses narrations, qu'il les réserve presque toujours pour la fin, et qu'alors, les personnages disparaissant un moment, il se met à leur place pour parler comme le chœur dans les anciennes tragédies grecques; on ne s'est plus souvenu de cette judicieuse sentence de Marmontel : « Le chœur fait partie des mœurs de la tragédie ancienne; les réflexions et les sentiments font partie des mœurs de l'épopée. »

Le reproche qu'on a adressé à l'explication des peintures tracées sur les bannières des Portugais nous paraît beaucoup plus fondé. Cette explication, dit-on, n'est qu'une répétition des récits faits par Gama au roi des Mélindiens. — Nous pourrions répondre que le même

1. Chant IX, st. 27 et 28.

motif qui avait dicté la narration de Gama, c'est-à-dire la nécessité de donner aux peuples nouvellement découverts une haute opinion de la nation portugaise, subsistait encore à Calicut; que le poëte, obligé de reproduire les mêmes idées, a fait preuve d'une grande fécondité d'imagination dans la variété des expressions et des tableaux; que, dans les récits faits à Mélinde, les événements se lient par une chaîne historique, et sont présentés avec tous les développements que permettait le plan de l'ouvrage, tandis que dans l'explication donnée au ministre du Malabar, ce sont des tableaux isolés où le lecteur retrouve simplement le portrait des héros qu'il connaît déjà. — Tout cela est vrai, et l'intention qu'a eue le poëte ne nous échappe pas; mais toutes les précautions qu'il a prises, son habileté, la diversité et la vivacité des couleurs de ses peintures, n'empêchent pas une certaine surprise du lecteur qui, sans éprouver une impression désagréable, se trouve néanmoins très-étonné de revoir tout à coup se représenter à ses yeux toute une série de personnages dont les actions lui ont été déjà racontées. L'auteur, nous le reconnaissons, n'a rien négligé pour faire excuser cette répétition; mais elle n'en existe pas moins, et nous devons avouer qu'il y a là, à notre avis, un défaut de composition.

Il faut reconnaître aussi que le grand nombre et la longueur des récits nuisent sensiblement à l'action du poëme. L'action, si nécessaire à la poésie épique, comme à la poésie dramatique, manque de force dans les *Lusiades*. Vasco de Gama parle beaucoup; nous ne

le voyons pas agir assez souvent. Combien Homère est supérieur en cela à ceux qui l'ont imité. Tout chez lui respire, s'anime et vit. Mais cet art supérieur, lui seul a su le déployer dans l'épopée : ni Virgile, ni le Tasse, ni le Dante, ni Milton, ni Camoens, si grands qu'ils soient, n'ont pu l'égaler.

Objections spéciales aux deux derniers chants. — Toutefois, si nous reconnaissons que la nature de l'action dans le poëme de Camoens laisse un peu à désirer, nous ne saurions admettre l'objection que plusieurs commentateurs tirent des principes de l'art contre les deux derniers chants. Le poëme, disent-ils, est fini dès le VIII[e] chant : la flotte est arrivée à Calicut, l'Inde est découverte ; il ne restait donc plus rien à dire, et tout le reste est un hors-d'œuvre. — Si l'action était réellement terminée, dès que la flotte est parvenue au Malabar, il nous serait encore permis de justifier Camoens par l'exemple d'Homère. Dans l'*Iliade*, l'action est finie à la mort d'Hector ; et cependant le poëte grec consacre presque les deux derniers chants de son poëme à la description des jeux célébrés en l'honneur de Patrocle. Mais le poëte portugais n'a même pas besoin de se prévaloir ici d'un si grand modèle. Il peut répondre que l'action principale des *Lusiades* étant la découverte de l'Inde, cette action n'est pas à son terme, tant que le succès n'en est pas connu en Portugal. Supposons, en effet, que Gama, après avoir vu le Malabar, ne puisse échapper à la fureur des Maures et à la perfidie du ministre de Cali-

cut; supposons que sa flotte soit engloutie dans les flots, ou dévorée par les flammes, son entreprise périt avec lui : il n'y a plus de découverte, il n'y a plus de poëme. Il est donc vrai de dire que l'action subsiste jusqu'à ce que la rentrée de Gama dans les eaux du Tage apprenne à sa patrie que la route de l'Inde est ouverte.

Il est une autre objection spéciale aux derniers chants du poëme et principalement au IXe. L'abbé Delille, dans ses notes sur le IVe chant de l'*Enéide*, l'a exprimée dans les termes les plus vifs. « Tous les poëtes épiques, dit-il, ont cru devoir consacrer un de leurs chants à l'amour. Le Camoens fait aussi débarquer les Portugais dans une île, où les Néréides, enflammées par Vénus et Cupidon, de concert avec le Père éternel, s'efforcent de les retenir. Indépendamment du mélange monstrueux du paganisme avec la religion chrétienne, cet épisode est écrit avec si peu de ménagement que l'île enchantée de la *Lusiade* ressemble beaucoup plus à un lieu de débauche qu'au séjour des dieux. Ce serait outrager Virgile que de lui comparer de pareilles productions. » Mais l'abbé Delille, disons-le pour l'excuser, lorsqu'il écrivait une telle accusation avec tant d'acrimonie, n'avait pas lu l'épisode dont il parlait, ni dans l'original ni dans une traduction fidèle : il répétait, en l'amplifiant, une objection de La Harpe, qui lui-même avait répété Voltaire, et celui-ci, nous le voyons par les jugements qu'il a portés sur Milton et sur Homère, se laissait facilement entraîner par le désir secret d'immoler à la

Henriade toutes les épopées anciennes et modernes. Voltaire ne voit dans l'île enchantée des *Lusiades* qu'un *musico d'Amsterdam*; mais il suffit de lire le texte pour se convaincre que jamais la poésie n'a peut-être offert rien de si gracieux, de plus noble et de plus séduisant que cette fiction, et qu'elle n'offense aucun sentiment délicat. « Tous les tableaux que présente l'île de Vénus, dit William Mickle, rappellent les formes pures de la Vénus de Médicis. Les descriptions sont vives et animées, mais chastes comme les premières amours d'Adam et Ève dans Milton, et entièrement dégagées de ces expressions plus que hardies que l'on trouve souvent dans le Dante, l'Arioste, Spenser et Milton lui-même[1]. » N'était-ce pas en effet une très-heureuse et très-poétique idée, que de faire concourir toutes les divinités protectrices du Portugal, telles que Vénus, Téthys, les Grâces et les Amours, à égarer sur les mers la flotte de Gama, et à conduire ce héros, fatigué d'une longue navigation, dans une île délicieuse où il est attendu par ces Immortelles? Il ne s'agit pas, remarquons-le bien, d'enchaîner sa valeur et d'amollir son courage au sein du repos et des plaisirs. Que fait Téthys, cette déesse que l'abbé Delille représente comme s'efforçant de retenir Gama dans un honteux esclavage? La fille de Célus et de

1. « Every thing in the island of love resembles the statue of Venus de Medicis. The description is warm indeed, but is it chaste as the first loves of Adam and Eve in Milton; and entirely free from that grossness often to be found in Dante, Ariosto, Spenser, and in Milton himself. » *Dissertation on the Lusiad.*

Vesta, qui connaît les secrets du ciel et de la terre, le conduit sur une montagne escarpée : elle lui dévoile les mystères de l'univers, le système du monde, les contrées qui, grâce à sa découverte, appartiendront un jour à ceux qui viendront après lui, et, lorsqu'elle a enflammé le cœur des Portugais pour la gloire, en leur promettant l'immortalité, elle leur dit de partir vers la patrie, qui leur tend les bras. « Vous savez maintenant par quels efforts vous pouvez captiver vos épouses immortelles. Partez donc, enfants de Lusus... » Dans l'idée du poëte, l'hymen des compagnons de Gama avec les Néréides n'est que l'image de l'éternelle union du courage et de la gloire. « Heureux guerriers! s'est-il déjà écrié, la mort même ne saurait vous ravir vos inséparables compagnes. » Lorsqu'ils ont quitté l'île, « vous les suivrez, dit-il, nymphes charmantes, vous serez encore leurs compagnes, quand le soleil aura cessé de luire sur le monde, » signifiant ainsi que les nymphes de l'île enchantée ne sont que les figures de la gloire, qui attend, même au delà de la vie, la vertu des héros. Et, de peur qu'on ne se méprenne sur le véritable sens de l'allégorie, ne se détermine-t-il pas à l'expliquer lui-même ? « Sous les traits des Néréides, la gloire a souri aux triomphateurs des flots; sous les traits de Téthys, elle a couronné Gama. » Puis, de cette allégorie il tire immédiatement une de ces éloquentes moralités qu'il aime à adresser à ses contemporains pour exciter en eux une généreuse émulation. « L'antiquité aimait à placer dans les cieux les mortels dont la déesse aux cent voix avait consacré

les noms. Ils n'arrivaient à l'immortalité que par d'éclatants exploits, par d'immenses travaux, par cette carrière de la vertu, si rude d'abord et si pénible, mais à la fin si riante et si douce... O vous donc, qui aspirez à la gloire, voulez-vous être aussi grands qu'ils l'ont été sur la terre ? Réveillez-vous au bruit de leurs actions. Ils n'attendaient point dans un lâche repos les honneurs de l'apothéose. » — Où donc Voltaire, et La Harpe, et l'abbé Delille, ont-ils jamais vu un lieu de débauche d'où l'on pût tirer de telles leçons et de pareils enseignements ?

Objection générale sur l'emploi du merveilleux mythologique. — Mais si ces critiques se sont tant attachés à blâmer l'île enchantée du IX[e] et du X[e] chant des *Lusiades*, c'est que, dans cet épisode, Camoens a donné toute l'explication de l'usage qu'il avait fait, dans son poëme, du merveilleux mythologique, merveilleux qui se trouve en contradiction et avec celui de Voltaire dans la *Henriade*, et avec celui de Milton, pour lequel l'abbé Delille, traducteur du *Paradis Perdu*, professait une grande admiration. Voltaire a substitué aux fables anciennes des êtres allégoriques, tels que l'Envie, le Fanatisme, la Discorde, etc.; Milton a mis en lutte les anges et les démons : Camoens, au contraire, s'était servi des dieux d'Homère et de Virgile. « On a censuré avec raison, dit La Harpe, l'emploi des divinités du paganisme dans un poëme dont le sujet, comme l'auteur l'annonce lui-même dans son exorde, est principalement le triomphe et l'établissement de la

religion chrétienne dans des contrées idolâtres. Il est étrange de voir Bacchus et Mars disputer devant Jupiter pour savoir si un capitaine chrétien ira porter la foi de Jésus-Christ aux sectateurs de Mahomet et aux adorateurs de Brama. » Ce reproche adressé à la composition tout entière des *Lusiades* est assez important pour que nous nous y arrêtions.

Un poëme épique ne peut marcher sans fictions. *Non enim res gestæ*, dit Pétrone, *versibus comprehendendæ sunt (quod longè meliùs historici faciunt), sed per ambages deorumque ministeria, et fabulosum sententiarum tormentum præcipitandus est liber spiritus : ut potiùs furentis animi vaticinatio appareat, quam religiosæ orationis sub testibus fides.* Une épopée n'est pas un recueil historique : le génie du poëte s'élance hardiment, enveloppe de fictions le nœud de l'action principale, met en mouvement la nature et les dieux, de manière à ce que son ouvrage ait plutôt l'air d'une inspiration que d'un récit fondé sur les témoignages de l'histoire.

Camoens avait à choisir entre quatre sortes de merveilleux : les fables anciennes, la magie moderne, la théologie du christianisme et la philosophie des personnages allégoriques.

Voltaire a employé ce dernier moyen, mais nous voyons dans la *Henriade* que ces êtres intellectuels qui, sous les noms de la Politique, de l'Ambition, etc., s'interposent entre les ligueurs et Henri IV, sont froids et arides comme toutes les idées simplement métaphysiques. La poésie doit présenter des tableaux ani-

més, remplis d'illusions, propres à émouvoir nos cœurs et à charmer nos esprits, et rien n'est moins capable de produire cet effet qu'un être de raison, qui n'a ni corps, ni figure, ni attributs. Le philosophe français, malgré tout son talent, n'a pu vaincre la sécheresse de ce genre.

La théologie du christianisme, qui ne décerne une participation directe aux attributs du Tout-Puissant qu'à des vertus austères, et qui, loin de déifier nos faiblesses et nos erreurs, les dépouille de tout prestige, présente peu de ressources à l'action d'une épopée. Ne pouvant personnifier toutes nos passions dans le ciel des chrétiens, le poëte est alors réduit à recourir aux esprits infernaux pour en représenter une partie, et, par ce choix seul, il annule toute l'action, car il nous indique d'avance le résultat : nous savons très-bien que tous les mugissements de l'enfer, toute l'armée de satan, ne feront pas réussir un héros, s'il a pour adversaire un élu de Dieu ou un protégé de Marie. Tout le fracas du *Pandemonium*, dans Milton, ne nous étonne nullement, et quels que soient les moyens dont le poëte se sert pour amener le dénoûment, comme il est certain, et que nous le connaissons dès l'origine, il excite bien peu vivement notre intérêt. Combien est supérieur le merveilleux d'Homère ! L'ambition, la valeur, la jalousie, l'amour, sont des dieux, des habitants du ciel, qui se partagent les intérêts de la terre sur laquelle ils sont adorés. Jupiter même prend le parti des Troyens contre Junon et Neptune. Tous essayent de se concilier une autre divinité,

aveugle et incertaine, le Destin, dont les arrêts sont immuables, il est vrai, mais que l'on peut éluder. La protection et la haine de ces habitants de l'Olympe ne jettent aucune défaveur sur le héros qui en est l'objet, ne le rendent point odieux et n'indiquent pas d'avance quel doit être son sort. Leur intervention ajoute au sublime de l'action, suspend la péripétie et donne au merveilleux épique des proportions nobles et gracieuses à la fois [1]. Camoens ne crut donc pas pouvoir introduire dans les *Lusiades* cette gravité, cette tristesse majestueuse qui forme un des caractères les plus frappants du christianisme. Son poëme, dont toute l'action se développe et s'accomplit sur des mers orageuses ou sur des rivages barbares, avait trop besoin d'un merveilleux qui, par des peintures variées, vînt sourire à l'imagination du lecteur.

Mais pourquoi n'employa-t-il pas de préférence les sortiléges et la magie moderne, comme Le Tasse le fit quelques années plus tard? Pour répondre à cette question, il faut se rendre compte d'abord des lieux et du temps où parurent les *Lusiades*. Rappelons-nous que l'Inquisition était établie dans le Portugal; que les accusations de magie et de sortilége peuplaient les prisons; qu'une parole mal interprétée, un jeu innocent de son imagination poétique, pouvaient le mener devant ce redoutable tribunal; et qu'il aurait eu à craindre de n'être plus, aux yeux des inquisiteurs de la foi, qu'un magicien en commerce avec les démons ou un pro-

1. V. le discours préliminaire de la traduction de l'*Araucana*, par Gilbert de Merlhiac.

pagateur des doctrines les plus condamnables. Et puis, quel avantage, après tout, y aurait-il eu à préférer aux divinités du paganisme les sortiléges de la magie? Offrent-ils plus de vraisemblance? L'esprit accepte-t-il plus volontiers ce système cabalistique qui renferme Clorinde sous l'écorce d'un pin, Armide dans l'intérieur d'un myrte, et qui transporte par enchantement le principal héros du poëme des rives du Jourdain aux îles fortunées? Ne se prête-t-il pas au contraire plus aisément à cette ancienne mythologie, qui met en jeu la cause première de tous les mouvements de la nature, sous le nom de Jupiter, et toutes les causes secondes sous les fabuleuses dénominations de Vénus, de Mars, de Bacchus et de Téthys? Relisons l'admirable morceau de l'*Art poétique* dans lequel Boileau dit que l'épopée,

Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable et vit de fiction.
Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus, la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible, aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots...

et l'ode si connue de Jean-Baptiste Rousseau, qui fait l'apologie de ce langage enchanteur où

Tout semble prendre un corps visible,
Vivre, parler et se mouvoir.

et enfin les charmants vers de notre grand Corneille :

Qu'on fait d'injure à l'art de lui voler la fable !
C'est interdire aux vers ce qu'ils ont d'agréable,
Anéantir leur pompe, éteindre leur vigueur,
Et hasarder la Muse à sécher de langueur.
O vous qui prétendez qu'à force d'injustices
Le vieil usage cède à de nouveaux caprices,
Donnez-nous, par pitié du moins, quelques beautés
Qui puissent remplacer ce que vous nous ôtez . .
Tous ces vieux ornements, traitez-les d'antiquailles;
Moi, si je peins jamais Trianon et Versailles,
Des nymphes, malgré vous, danseront alentour;
Cent demi-dieux badins leur parleront d'amour;
Du satyre caché les brusques échappées,
Dans les bras des sylvains feront fuir les napées;
Et si le bal s'ouvrait dans ces aimables lieux,
J'y ferais, malgré vous, trépigner tous les dieux.

Ne nous étonnons donc pas que Camoens n'ait pas consenti à se priver du ressort de la mythologie du paganisme, puisqu'il n'a fait, en s'en servant, qu'employer la véritable langue des poëtes et le seul merveilleux qui puisse lui convenir. Faisons d'ailleurs une remarque à laquelle ne se sont pas assez arrêtés ceux qui l'ont critiqué, c'est que ses héros, dans leurs paroles et dans leurs actions, ne cessent pas un seul instant d'être chrétiens : l'auteur seul est païen, c'est-à-dire que toutes les fois qu'il parle comme poëte, il use de tous les priviléges et de toutes les ressources de la poésie. « On lui a fait un tort de cette alliance, dit madame de Staël, mais il ne nous semble pas qu'elle produise dans sa *Lusiade* une impression dis-

cordante ; on y sent très-bien que le christianisme est la réalité de la vie, et le paganisme la parure des fêtes, et l'on y trouve une sorte de délicatesse à ne pas se servir de ce qui est saint pour les jeux du génie même. »

Cependant, comme s'il eût prévu l'objection des critiques, Camoens y répondit d'avance par cette explication aussi gracieuse que spirituelle qu'il met dans la bouche de Téthys parlant à Gama, au moment où, du haut de la montagne escarpée, elle lui montre l'Empyrée : « C'est là, dit-elle, que résident les véritables enfants de la gloire et de la vertu. Jupiter et Junon, Saturne, Janus et moi-même, nous ne sommes que des divinités fantastiques, inventées par les poëtes. Fidèles à l'art charmant qui nous donna la naissance, nous n'avons point quitté la terre. Le ciel ne nous connut jamais, et cet Olympe où nous régnons, n'est qu'un rêve brillant du génie. — L'éternelle Providence, dont Jupiter n'est que la poétique image, gouverne l'univers par mille et mille intelligences. Homère en a fait des dieux. Ministres de colère et d'amour, ils protégent ou persécutent. Apollon, Mars et Vénus combattent pour Hector; Junon, Neptune et Pallas ont conjuré sa perte. — L'épopée, qui nous charme et nous instruit tour à tour, la noble épopée a recueilli l'héritage d'Homère : elle a conservé ses divinités et leurs noms. Les génies protecteurs, les génies malfaisants, se retrouvent jusque dans les livres sacrés. La muse antique des Hébreux a revêtu de formes divines les anges de lumière ; et, dans son langage inspiré, Moloch

lui-même, l'affreux Moloch est un dieu. — Mais il n'en est qu'un véritable, celui dont la main puissante a suspendu dans l'espace tous ces globes que nous admirons. »

Invention. — Ajoutons, pour rendre toute justice au poëte portugais, qu'il ne s'est pas contenté d'emprunter aux poëtes anciens leurs fables et leurs divinités. Il a su créer lui-même, dans l'emploi très-modéré de certaines fictions allégoriques, une sorte de merveilleux que nous trouvons supérieur aux créations abstraites et métaphysiques de Voltaire. Celui-ci personnifie les passions comme la crainte, l'envie, l'ambition, et ces êtres de raison qui agissent nécessairement sur les personnages du poëme sans préparation, leur saisissant l'esprit à froid, nous laissent froids nous-mêmes, sans nous produire grande illusion. Camoens, au contraire, personnifie l'effet que la passion doit produire sur l'âme, selon certaines circonstances données : cet être d'imagination se présente aux héros des *Lusiades*, lorsque, déjà préoccupés, déjà émus par quelque fait extraordinaire, ils paraissent disposés à adopter toutes les images, toutes les illusions relatives aux intérêts qui les préoccupent, aux événements qui les émeuvent : l'allégorie est ainsi plus naturelle, plus saisissante, et, comme nous lui sentons plus de vérité et plus de vie, nous nous laissons toucher plus aisément avec les héros qui sont en scène. Il suffit de quelques exemples pour établir nettement cette distinction.

Examinons d'abord l'apparition, devant Emmanuel,

du Gange et de l'Indus personnifiés, qui viennent lui annoncer la soumission future de l'Orient. Héritier des grandes pensées du roi Jean, dit le poëte, Emmanuel se vit à peine sur le trône qu'il projeta la conquête des mers. *Ce glorieux dessein, si conforme à la noble ambition de ses aïeux, le poursuivait jusque dans les bras du sommeil.* Une nuit... c'était l'heure où les étoiles s'effacent aux approches de l'aurore, où l'air, plus pur et rafraîchi par l'absence des feux du jour, invite les mortels au repos... étendu sur sa couche dorée, dans ce calme profond où l'esprit se dégage de l'obscurité des sens, le *prince repassait dans son âme ses royales obligations et ses devoirs héréditaires. Le sommeil descendit sur ses yeux sans interrompre le cours de ses pensées*, et bientôt de prophétiques images se déployèrent devant lui. Sur l'aile d'un songe, il planait dans les cieux. Ses regards plongeaient sur des mondes inconnus, sur de grands empires encore ignorés. Non loin des lieux où naît l'aurore, il voit jaillir d'une longue chaîne de monts deux sources vives et fécondes. Elles semblaient dans le lointain se rapprocher et s'unir, etc... Emmanuel voit sortir du sein des eaux et s'acheminer vers lui deux vieillards d'un aspect vénérable, mais un peu sauvage. Ils marchaient à grands pas. De l'extrémité de leurs cheveux, l'eau coulait par torrents, etc... C'étaient le Gange et l'Indus... L'un d'eux paraissait plus fatigué que l'autre... Un air d'autorité respirait sur son front. Il s'arrête, et d'une voix majestueuse : « O toi, s'écrie-t-il, à qui le ciel a destiné l'empire de l'Orient, ton règne est arrivé... » —

On le voit : ce n'est pas la passion elle-même, ce n'est pas le fantôme de l'*Ambition* qui vient agir sur la personne passive d'Emmanuel; celui-ci, au contraire, agit depuis longtemps, poursuit les projets ambitieux que lui a légués le roi Jean, le cours de ses pensées n'est pas interrompu, et c'est le but de sa passion, c'est l'*effet de son ambition*, c'est-à-dire l'Orient conquis, que son esprit, toujours actif, contemple tout à coup sous la forme du Gange et de l'Indus. Il ne saurait y avoir d'allégorie plus naturelle et plus vivante.

Camoens, quelques pages plus loin, fait usage du même art. Lorsque le roi a confié la direction de l'expédition projetée à Vasco de Gama, lorsque la flotte est réunie dans les eaux du Tage, que les guerriers ont été adorer l'Être Souverain pour le prier de les porter sans orage aux régions de l'aurore, et que tout est prêt pour le départ, les parents, les amis, un peuple immense accourt sur les rivages : « L'affliction, raconte Gama, se peignait dans tous les yeux, et nous, accompagnés de paisibles cénobites, dont les pieux cantiques s'élevaient jusqu'au ciel, nous marchions lentement vers nos vaisseaux. Le deuil général s'accroissait à chaque pas. Les femmes versaient des pleurs, les hommes laissaient échapper de profonds soupirs. Les sœurs, les épouses, les mères, en proie aux alarmes d'une tendresse plus défiante, augmentaient encore la tristesse d'un départ qui semblait sans retour... Nous n'osions lever les yeux... Chacun de nous craignait de s'attendrir, de chanceler à l'entrée de la carrière... Je me hâtai d'interrompre les adieux... J'or-

donnai l'embarquement. » Le poëte, pour peindre ou définir toute cette scène, pouvait représenter la Douleur et la Crainte agissant en divinités sur cette foule de familles désolées. Il aime mieux laisser naître en elles ces sentiments naturels et, lorsqu'ils se sont manifestés, lorsque nous avons vu se produire ce mouvement spontané des hommes inquiets, des femmes, des mères et des épouses attristées, il a recours à l'allégorie ; au moment où les vaisseaux vont s'éloigner, un vieillard resté sur le rivage exprime au loin ses plaintes et ses appréhensions, personnifiant à lui seul *les effets de la douleur et de la crainte* d'un peuple tout entier. « J'ordonnai l'embarquement... Cependant un vieillard était resté sur le rivage, son regard était triste... Toutefois, d'un air improbateur, il secoua sa tête vénérable ; l'œil fixé sur nous, il donna tout à coup un libre cours à sa douleur. Nous l'entendîmes de nos vaisseaux. Ambition, disait-il, amour des conquêtes, à quels supplices tu livres les âmes que tu possèdes !... Dans quel gouffre de maux vas-tu plonger mon pays ?... Misérables mortels !... Les prestiges de la gloire vous dérobent la vue du péril et, sourds à ma voix, vous n'entendez que le cri de la renommée qui vous proclame déjà les dominateurs de l'Inde !... Maudit soit le premier qui attacha la voile au chêne altier descendu sur les flots !... »

L'épisode dans lequel Camoens a porté au plus haut point de perfection le système particulier dont nous parlons, est celui du géant Adamastor, dont tous les critiques s'accordent à reconnaître la sublime beauté.

Voltaire lui-même avoue que « cette fiction doit réussir dans tous les temps et chez toutes les nations ; » mais; chose curieuse, il en apprécie toute la grandeur en commettant une erreur profonde sur l'art et la composition du poëte[1]. Au moment, en effet, où la flotte portugaise est sur le point d'arriver au cap des Tempêtes, l'idée d'un auteur ordinaire aurait été de décrire un violent orage avec le fracas de la foudre et le tumulte des vagues, de faire poursuivre Gama par la *Tempête* divinisée au milieu des éclairs, du tonnerre et de la furie des flots. Voltaire, qui pourtant était un grand poëte, ne conçoit pas autrement l'apparition d'Adamastor : « C'est un fantôme, dit-il, qui s'élève du fond de la mer ; sa tête touche aux nues, *les tempêtes, les vents, les tonnerres sont autour de lui..., il menace la flotte...* » Mais il n'y a rien de tout cela dans la narration de Camoens. Le ciel est parsemé d'étoiles, la flotte de Gama sillonne paisiblement les ondes ; ses guerriers veillent sur la proue, lorsqu'un sombre nuage obscurcit tout à coup le ciel et trouble leurs âmes. Au milieu de cette tranquillité profonde, la mer, sans cesser d'être calme, fait entendre au loin un bruit sourd, semblable à celui des vagues qui se brisent contre des rochers... « Quel prodige effrayant, s'écrie

1. Nous devons croire que Voltaire n'avait lu que superficiellement le poëme des *Lusiades*. Dans la première édition de son *Essai sur la poésie épique*, il faisait de Camoens un des compagnons de Vasco de Gama, qu'il appelait Velasco. Dans l'édition corrigée de cet *Essai*, il fait arriver la flotte portugaise à l'embouchure du Gange. Enfin, il fait naître Camoens en Espagne dans les dernières années du règne de Ferdinand et d'Isabelle.

Gama, vont nous offrir ce climat et cette mer? C'est ici plus qu'une tempête ! » Et, en même temps, un spectre immense, hideux, s'élève devant lui. « O peuple ! s'écria le spectre, le plus audacieux de tous les peuples! il n'est donc plus de barrière qui vous arrête. Indomptables guerriers, navigateurs infatigables, vous osez pénétrer dans ces vastes mers dont je suis l'éternel gardien, dans ces mers sacrées qu'une nef étrangère ne profana jamais, et dont l'entrée m'est interdite à moi-même. Vous arrachez à la nature des secrets que ni la science, ni le génie n'avaient pu encore lui ravir ! Hé bien ! mortels téméraires, apprenez les fléaux qui vous attendent sur cette plage orageuse, et sur les terres lointaines où vous allez porter vos fureurs. Malheur au navire sacrilége assez hardi pour s'élancer sur vos traces ! Je déchaînerai contre lui, j'armerai les vents et les tempêtes. Malheur à la flotte qui, la première après la vôtre, viendra braver mon pouvoir !... » Le spectre poursuit de ses sinistres prédictions tous ceux qui succéderont à Gama, et quand, après ses prophétiques lamentations, il disparaît, avec lui s'évanouit la nuée ténébreuse, la mer semble pousser un long gémissement, et le héros lève les mains vers le ciel pour le prier d'éloigner des Portugais les malheurs dont est menacé leur avenir. Ainsi Camoens n'a pas fait de description de tempête, il n'a point dépeint les compagnons de Gama aux prises avec les éléments déchaînés ; la mer est calme. Seulement, lorsqu'ils arrivent au vaste promontoire qui, à l'extrémité de la terre africaine, garde ces parages inconnus que la témérité por-

tugaise s'est donné pour mission d'explorer, les guerriers, au moment de franchir cette barrière que nul n'a encore franchie, voient dans leur imagination inquiète tous les dangers et les malheurs que peut entraîner dans l'avenir leur héroïque entreprise : le Génie que le poëte leur présente répond exactement aux pensées qui doivent assiéger leur esprit à ce moment précis de leur voyage ; le géant personnifie, dans sa hideuse grandeur, les tempêtes, les guerres, les calamités que l'Orient réserve un jour aux Portugais, toute la partie lamentable, tous les effets déplorables de leur prodigieuse expédition, et si Gama s'adresse alors au ciel, ce n'est point pour le remercier d'échapper lui-même à un danger présent et personnel, mais, pour le supplier de protéger ceux qui, après lui, suivront la voie désormais ouverte par son audace.

En résumé, lorsque nous portons notre examen sur certains épisodes des *Lusiades*, tels que ceux du Gange, du Vieillard et d'Adamastor, nous reconnaissons que Camoens a donné des preuves irrécusables d'un admirable talent d'invention[1]. S'il avait simplement employé les génies de l'Ambition, de la Crainte et de la Tempête pour seconder ou contrarier les Portugais, ceux-ci, dépouillés pour nous de toute illusion au milieu de ces divinités allégoriques agissant sur eux à

1. Peintre d'Adamastor, honneur sacré du Tage !
Une riche palette est ton brillant partage :
La noble *invention* vint broyer tes couleurs,
Et pour la tendre Inez y mêla quelques pleurs.

(Millevoye, *Invention poétique*.)

leur insu, nous seraient restés indifférents : au contraire, il a fait vivre ses héros devant nous; il nous a procuré le plaisir de suivre toutes leurs sensations naturelles; puis il en a agrandi les résultats avec le prisme magique de son imagination. La poésie, dans les temps anciens et dans les temps modernes, n'a rien inventé de plus grand, de plus beau, de plus vivement intéressant que ces merveilleuses fictions.

Est-ce à dire que l'imagination créatrice de Camoens lui ait permis de puiser constamment toutes ses forces en lui seul, qu'elle l'ait empêché d'imiter souvent les poëtes de l'antiquité? Assurément non. L'étude approfondie qu'il avait faite d'Homère et de Virgile, lorsqu'il suivait les cours de l'université de Coïmbre, la connaissance parfaite qu'il avait acquise de leurs poëmes, l'admiration toute particulière qu'il éprouvait pour l'*Enéide*, dont il faisait sa lecture favorite, ne devaient pas rester sans influence sur son esprit. Il est même possible que l'idée première des *Lusiades* lui ait été inspirée par le plan même de la grande épopée latine. Virgile, en effet, par une multitude d'oracles, par les prophéties d'Anchise et l'ingénieuse fiction du bouclier forgé par Vulcain, avait suivi les destinées de Rome, depuis la louve de Romulus jusqu'aux aigles romaines, depuis le chaume royal du bon Évandre jusqu'aux pompes du Capitole. A son exemple, Camoens, par le récit de Gama au roi de Mélinde, par les peintures tracées sur les bannières portugaises, par les prédictions de Jupiter et de Téthys, a développé toute l'histoire du Portugal, tant en Europe qu'en Asie, depuis Viriate et Sertorius

jusqu'au grand Emmanuel, depuis l'entreprise de Gama jusqu'aux triomphes d'Albuquerque et de Castro. Il lui est arrivé aussi, dans beaucoup de détails, d'avoir des réminiscences, réfléchies ou involontaires, en tout cas heureuses, qui lui ont donné l'occasion de faire passer dans ses vers portugais les beautés de plus d'un vers latin, et lorsque, tout à l'heure, nous lirons les *Lusiades* en les annotant, nous prendrons soin d'observer le parti admirable qu'il a su tirer de toutes ces inspirations, qu'il avait reçues du poëte romain. Car, comme le dit Delille en parlant de Virgile, lui aussi imitateur d'Homère, « un des plus intéressants spectacles, c'est l'impression du génie sur le génie. » Mais, quelle qu'ait été cette impression sur Camoens, nous pouvons dire qu'il a su rester toujours lui-même, et que d'ailleurs les parties les plus belles de son ouvrage, comme les épisodes dont nous venons de parler, sont précisément celles où il a marché sans le secours ordinaire des fables anciennes et soutenu par la seule force de sa propre invention.

Vérité des discours et des récits historiques. — Ce don de l'invention dont il était doué et qui, sans contredit, est la principale de toutes les qualités d'un véritable poëte, ne s'est pas seulement dévoilé dans les fictions, les allégories et les descriptions dont il a orné son poëme, mais aussi dans les discours qu'il a prêtés aux dieux, aux rois et aux guerriers. Au deuxième chant, la harangue de l'interprète de la flotte au roi de Mélinde ; au quatrième, celle de Nuno-Alvarès Pereira

à l'assemblée de Coïmbre ; au sixième, celle de Bacchus aux dieux de la mer ; au huitième, la défense de Gama accusé devant le Samorin, prouvent que le même génie qui fournit au poëte des pensées fortes, des mouvements et des images, les fournit à l'orateur, et qu'il existe une alliance intime entre l'éloquence et la poésie.

Les discours ne sont pas une des parties les moins remarquables des *Lusiades*. Les précautions oratoires, la disposition des arguments, le ton général de chacune de ces harangues répondent exactement aux temps, aux lieux, aux passions et aux circonstances. La défense de Gama, par exemple, qui est un modèle de logique, une réfutation complète des accusations des Maures, se trouve exactement appropriée à la donnée historique. Nous lisons dans l'historien Osorius toutes les raisons qui pouvaient s'opposer à ce que les Portugais fussent admis dans les ports du Malabar, et il faut convenir qu'elles étaient assez fortes pour tenir le Samorin en suspens : mais Gama, dans le discours que lui fait tenir Camoens, les écarte l'une après l'autre avec une ferme modération et une grande force de persuasion.

Rien n'est en effet plus digne de remarque que cette exactitude historique qu'a montrée le poëte dans tout le cours de son ouvrage. Non-seulement il a peint avec fidélité les mœurs générales de l'époque à laquelle appartenait l'action du poëme, cet esprit militaire et chevaleresque, cette valeur aventureuse, cet amour enthousiaste de la gloire qui animait alors toute la nation

portugaise et que nous voyons briller d'un bout à l'autre des *Lusiades ;* mais, dans les détails mêmes de ses discours et de ses récits, il s'est toujours astreint à l'observation scrupuleuse de la vérité. Les parties les plus techniques ne l'ont pas rebuté. Nous présente-t-il, au chant IIe, le monarque de Mélinde, il nous dépeint le costume oriental et lui oppose, avec un grand bonheur d'expression, le costume européen, passant en revue et nous offrant tout entière la toilette militaire d'un chevalier du seizième siècle. Lorsque son héros quitte Lisbonne, veut-il nous indiquer la date précise de son départ, l'an 1497 de l'ère chrétienne, il l'exprime d'une manière nette et heureuse : « Le monde, chargé d'années, poursuivait languissamment le cours de son sixième âge [1]. Il y comptait quatorze fois cent révolutions du soleil, et quatre-vingt-dix-sept autres encore, lorsque nos vaisseaux s'élancèrent sur l'Océan. » A-t-il à faire le récit de plusieurs batailles rangées, comme celles d'Ourique, de Tariffe et d'Aljubarota, bien que rien ne se ressemble comme ces chocs de grandes masses les unes contre les autres, il trouve, dans les circonstances historiques, le moyen de varier avec tant d'art la peinture de ces trois combats, que chacun d'eux forme un tableau tout à fait distinct.

A la bataille d'Ourique, dans laquelle quarante mille Portugais seulement étaient opposés aux trois cent

1. Les chronologistes divisent la durée du monde en six grandes périodes historiques, qu'ils appellent les âges du monde. Les cinq premiers comprennent le temps qui s'est écoulé jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Le sixième âge est l'ère chrétienne.

mille hommes des cinq rois maures, ligués avec l'émir Ismaël, on sait qu'Alphonse n'avait engagé l'action que parce qu'il comptait sur l'amour de ses soldats et surtout sur leur enthousiasme religieux, exalté encore par le récit d'un songe où Dieu même avait paru pour lui ordonner d'agir. On sait aussi que, après la victoire, un cri unanime le proclama roi, que les Cortès réunies ratifièrent cette acclamation, et que l'archevêque de Braga, primat du nouveau royaume, mit aussitôt sur son front la couronne d'or dont les rois visigoths avaient, disait-on, fait présent au célèbre monastère de Lorvao. Aussi Camoens ne manque-t-il pas de laisser à cette mémorable journée son véritable caractère : la description qu'il en fait est empreinte d'une couleur religieuse qui lui convient parfaitement. — La bataille de Tariffe est dessinée sur un plan plus large. Il s'agissait du sort de la péninsule tout entière, attaquée à la fois par les Maures de Grenade et par ceux d'Afrique : les Portugais et les Castillans s'étaient unis pour les combattre. Dans le récit du poëte, l'intérêt se partage, comme l'action elle-même, entre les deux peuples de la péninsule ; il prend soin de conserver à l'un et à l'autre les qualités personnelles qui distinguent chacun d'eux : l'Espagnol s'avance à pas mesurés contre les guerriers de Maroc ; le Portugais se précipite sur l'armée de Grenade, la renverse en un moment, se joint au Castillan et décide la victoire. — A Aljubarota, les intérêts n'étaient plus les mêmes, l'alliance des deux peuples était rompue ; le Portugal défendait son indépendance contre la Castille et combattait pour le

roi qu'il s'était donné. Camoens donne donc au roi un rôle tout à fait prépondérant : puisqu'il s'agit d'une couronne, il doit la sauver lui-même. « Cependant le monarque portugais parcourait la plaine, entrait dans tous les rangs, et, du geste et de la voix, échauffait l'ardeur du soldat. Il a vu le danger d'Alvarès. La lionne devenue mère est moins terrible en férocité, lorsque, etc...., tel s'irrite le héros : tel il vole, en frémissant, au secours de l'avant-garde. Une troupe d'élite l'accompagne. Braves compagnons, dit-il aux guerriers d'Alvarès, chevaliers invincibles, défendez la patrie ; son indépendance est au bout de vos épées. Voici votre roi : bravez, comme lui, les javelots et les traits. N'êtes-vous plus mes frères d'armes ? N'êtes-vous plus les Portugais ? Il dit, et brandissant quatre fois sa lance, il la darde avec force, et d'un seul coup arrache le dernier soupir à plus d'un Castillan. L'intrépidité du monarque a passé dans l'âme de ses guerriers. Une noble honte les ramène au combat ; tous rivalisent de courage et d'audace. » — C'est ainsi que l'auteur sait varier ses tableaux en profitant habilement des circonstances de temps et de lieu, des nuances de caractère et d'intérêts, en un mot, de toutes les notions vraies que lui fournit l'histoire.

Les sujets même les plus arides, ceux qui, par leur exactitude scientifique, semblent devoir se prêter le moins à l'invention et aux développements poétiques, ne l'effraient pas. On reconnaît, par exemple, combien en général sont ingrats les détails de géographie. Pomponius Mela en fait la remarque au com-

mencement de son ouvrage : « *Orbis situm dicere aggredior, impeditum opus et facundiæ minimè capax.* J'entreprends la description de l'univers, ouvrage difficile et qui ne se prête point aux ornements du discours. » Mais ces détails, qu'un géographe trouvait si rebelles à la prose, Camoens n'a pas craint de les mettre en vers ; et le passage du III[e] chant où Gama présente au roi de Mélinde le tableau de l'Europe, n'est pas le morceau de son poëme le moins riche en expressions pittoresques. Nous le voyons de nouveau, au V[e] chant, dans le récit de la navigation des guerriers, et au X[e], dans la description générale du globe, lutter avec le même bonheur contre des difficultés encore plus grandes et couvrir de poésie l'aridité des notions astronomiques.

Il est vrai que, sur ce dernier point, il a commis une grave erreur. Dans tout le discours que Téthys tient au héros sur les corps célestes, sur leurs dispositions et leurs mouvements, Camoens a suivi l'ancien système des Péripatéticiens, qui admettaient onze globes et la terre au milieu. Le dixième ciel, qu'ils appelaient le premier mobile, tournait sans cesse d'Orient en Occident, et entraînait dans son mouvement tous les autres cieux. Mais le poëte n'a pas besoin qu'on le justifie d'avoir ignoré, avec les plus grands savants de son temps, les vérités que Newton ne devait découvrir et enseigner que plus tard. L'erreur qu'il a commise au X[e] chant, n'est pas la sienne : elle appartient au siècle où il vécut.

Tel est le respect qu'il a témoigné pour la vérité dans tout le cours de son ouvrage, qu'il ne s'est pas contenté de raconter les faits et de décrire les choses fidè-

lement : il s'est attaché à porter toujours sur ses personnages et sur leurs actions des jugements assez impartiaux pour que la postérité n'eût jamais à les modifier. Les poëtes en général, et les poëtes épiques tout particulièrement, aiment à orner leurs héros de toutes les qualités possibles et à laisser dans l'ombre les défauts qui peuvent les déparer ; Camoens, au contraire, malgré son désir constant de faire valoir aux yeux du lecteur le mérite de chacun des enfants de Lusus, n'a guère permis aux expressions qu'il employait, d'aller au delà de sa véritable pensée, et, quand il a fait l'éloge des plus grands hommes du Portugal, il a toujours su le tempérer au moment où semblait l'exiger la juste appréciation de certains actes. C'est ainsi que la nymphe qui prédit aux compagnons de Gama les hauts faits des gouverneurs de l'Inde, après avoir célébré les exploits et la gloire d'Albuquerque, s'arrête tout à coup interdite, au souvenir d'un châtiment trop cruel infligé par ce grand homme à un soldat, dont la faute était pardonnable... « La nymphe allait poursuivre l'éloge d'Albuquerque ; mais elle se souvint d'un trait de colère, qui ternit la réputation du héros. Le grand capitaine, le guerrier, à qui la gloire a destiné ses plus belles couronnes, est toujours le père et l'ami de ses compagnons d'armes ; forcé de punir, il frappe à regret : le sceptre du général n'est point la hache du licteur. Quand la faim, la soif, les maladies, les dangers du champ de bataille, quand l'inclémence de l'air et la rigueur des saisons, quand tous les fléaux tourmentent la patience du soldat, il n'appartient qu'à des cœurs sans pitié de

punir du dernier supplice une faute pardonnable à l'humaine faiblesse... » — Il en est de même au III[e] chant. Alphonse vient de perdre son père, dom Henri. Sa mère, l'ambitieuse Thérèse, ne craint pas d'offenser les mânes de Henri et de former les nœuds d'un second hyménée. Dans son délire, elle s'empare du sceptre, le livre à Transtamare et revendique comme sa dot tous les domaines de l'illustre orphelin. La guerre intestine s'allume. Les champs de Guimaraens se rougissent du sang des familles. « Une mère marche contre son fils. Ambitieuse et superbe, elle brave le ciel et la nature. L'amour maternel est éteint dans son cœur ; un autre amour la subjugue et l'entraîne... Cependant la victoire a couronné le parti le plus juste. Alphonse est triomphant ; les armes sont tombées des mains des rebelles... » Mais le poëte, loin de célébrer ce premier triomphe du futur vainqueur d'Ourique, lui reproche d'avoir terni l'éclat de sa victoire en ne pardonnant pas à sa mère; « la colère égare le vainqueur : Thérèse est chargée d'indignes fers. Malheureux Alphonse ! as-tu donc oublié que Thérèse est ta mère, et que le ciel venge tôt ou tard les droits de la nature offensée ? » Les restrictions de ce genre ne sont pas rares dans les récits élogieux de Camoens. Il ne fait pas seulement que chanter ses héros : il les juge. Et l'on peut avec raison dire de lui ce qu'on a quelquefois dit de Shakspeare[1], qu'il a été l'un des meilleurs historiens de son pays.

1. Voy. sur Shakspeare les excellents ouvrages de M. A. Mézières : *Shakspeare, ses œuvres et ses critiques ; Prédécesseurs et contemporains*

Voltaire et La Harpe, qui n'ont jamais manqué d'exercer leur malicieuse critique sur les *Lusiades*, toutes les fois qu'ils ont cru en avoir trouvé l'occasion, n'y ont découvert aucune faute commise contre la vérité, ni dans les récits, ni dans les discours, ni dans les jugements historiques. Rien, dans tout l'ensemble des dix chants du poëme, n'a été relevé par eux sous ce rapport, si ce n'est un seul point, qui d'ailleurs nous semble devoir échapper aux reproches de tout commentateur moins malveillant. Camoens, disent-ils, a supposé trop d'érudition aux Maures de l'Orient qu'il met en scène, au roi de Mélinde, par exemple, et à ce Mozaïde de Calicut, qui connaît l'histoire romaine et parle sciemment d'Annibal[1]. Mais rappelons-nous comment le poëte nous présente tout d'abord Mozaïde. Un envoyé de Gama, monté sur une barque légère, vient d'aborder au rivage de Calicut : un peuple immense vole à sa rencontre. « Au milieu de cette foule empressée arrive un Musulman. Il est né sur la côte barbare où régna jadis Antée. Voisin de la Lusitanie, le sort des armes l'a fait, jeune encore, tomber entre les mains des Portugais. La fortune l'a depuis transplanté dans ces climats lointains. » Dès lors, est-il étonnant qu'il sache parler la langue espagnole, et qu'il ait pu acquérir, soit en Portugal, soit en Espagne, les connaissances qu'il étale dans son discours. Nous ne voyons rien de ridicule à supposer, comme Duper-

de Shakspeare; Contemporains et successeurs de Shakspeare. 3 volumes in-8°.

1. Chant VII, oct. 69.

ron de Castéra[1], qu'il ait été un disciple de ces Arabes qui, dans les universités de la Péninsule[2], avaient étudié la littérature des anciens, et il suffit que le fait soit possible pour que Camoens ait eu le droit de placer dans la bouche de ce personnage tout ce qu'il a cru convenable au développement de son sujet. Le rôle de Mozaïde est assurément moins extraordinaire que celui de Vafrin dans la *Jérusalem délivrée,* de cet écuyer de Tancrède, qui *parlait couramment* toutes les langues de l'Afrique et de l'Asie.

La critique de Voltaire n'est pas mieux fondée en ce qui concerne le roi de Mélinde. « Gama, dit-il, compare devant lui sa navigation à celle d'Ulysse et d'Énée, *comme si un barbare africain de la côte de Zanguébar savait son Homère et son Virgile.* » N'est-il pas curieux d'entendre un pareil reproche de la part de Voltaire, qui lui-même, dans une de ses tragédies, fait dire à Zopire, parlant à Mahomet :

En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.

Et ne devons-nous pas nous étonner de le voir, en

1. Auteur d'une traduction des *Lusiades* qui laisse beaucoup à désirer.

2. L'école établie à Cordoue par les Arabes, dès le dixième siècle, avait produit des poëtes et des savants en assez grand nombre : Raphaël a même représenté l'un d'eux, Averroès, dans son tableau de l'école d'Athènes, à côté des plus beaux génies de la Grèce. Plus tard, lors-

critiquant les *Lusiades*, confondre ici les Arabes mahométans avec les peuples sauvages de la partie méridionale de l'Afrique? Certes, tous ces Arabes qui se trouvaient répandus sur la côte orientale et jusque dans les Indes, n'étaient pas un peuple sans littérature; ils avaient dans leur langue un grand nombre de livres de science et d'histoire; ils possédaient les traductions des meilleurs ouvrages de l'antiquité. Et pourquoi le roi de Mélinde aurait-il été plus grossier et plus ignorant qu'un autre? L'historien Osorius remarque précisément, en parlant de ce prince qui accueillit si favorablement les Portugais, qu'il n'avait rien d'un barbare, que dans son air, dans ses paroles, tout annonçait des qualités dignes du trône : « In omni autem sermone princeps ille non hominis barbari specimen dabat, sed ingenium et prudentiam eo loco dignam præ se ferebat[1]. » Il était donc bien permis à Camoens de le représenter comme un homme qui ne manquait pas d'instruction; et, pour marquer davantage sa pensée, tout en se justifiant par l'exemple de Virgile, le poëte prête au monarque une réponse absolument semblable à celle que Didon fait, dans l'*Énéide*, au discours d'Ilionée[2] : « Nous ne sommes que des

qu'ils eurent été peu à peu dépouillés de toutes leurs conquêtes dans la Péninsule, les Arabes portèrent dans leurs établissements d'Afrique et d'Asie une partie des connaissances dont ils avaient enrichi l'Europe.

1. *De rebus Emmanuelis*, lib. VII.

2. *Enéide*, liv. I,

Non obtusa adeo gestamus pectora Pœni,
Nec tam aversus equos Tyria sol jungit ab urbe.

Africains; mais le soleil n'éclaire pas de si loin les peuples de Mélinde, qu'ils ne sachent apprécier le mérite des grandes actions. » — On voit, par ces quelques mots d'explication, à quoi se réduit le seul reproche que la critique la plus minutieuse ait essayé d'adresser à l'auteur des *Lusiades*, en ce qui concerne la vraisemblance ou la vérité historique.

Pureté et élégance de style. — Il est un autre mérite qu'aucun commentateur ne s'est avisé de lui refuser, c'est la pureté et l'élégance du style. « Donnez à mes vers, avait-il dit aux nymphes du Tage, une harmonie si brillante et si pure, que le dieu du Pinde abandonne pour vos ondes les flots de l'Hippocrène[1], » et l'on sent, en le lisant, que son vœu a été pleinement exaucé. Aussi La Harpe lui-même est-il obligé de lui rendre justice sous ce rapport : « Son poëme, avoue-t-il, se recommande surtout par l'espèce de beauté qui contribue le plus à faire vivre les ouvrages de poésie, celle du style. » En effet, l'élocution de Camoens, qui s'élève quelquefois jusqu'au sublime, est toujours noble et naturelle sans affectation. Il possédait au plus haut degré l'art d'ennoblir par l'expression les choses communes et vulgaires. C'est lui qui a le plus contribué à fixer la langue du Portugal, et l'on peut dire aujourd'hui que, trois siècles après sa mort, aucune des expressions dont il s'est servi, aucun des mots dont il a enrichi cette langue, n'a encore vieilli.

1. Chant I, oct. 4.

Mais la pureté et la noblesse de son style ne faisaient que refléter les qualités de son âme, et, nous l'avouons volontiers, nous ne nous serions pas attaché, comme nous venons de le faire, à relever dans les *Lusiades* les divers mérites de l'invention, de la composition et de l'élocution, nous ne nous serions pas intéressé à remarquer la philosophie des moralités, l'éloquence des discours, la vérité des récits, le charme de la poésie, si, en admirant le philosophe, l'orateur, l'historien et l'écrivain, il ne nous avait pas été permis d'admirer en même temps la sensibilité et la générosité de l'homme. Camoens ne fut un grand poëte et ne parla noblement que parce qu'il était homme de bien et bon citoyen : *vir bonus bene dicendi peritus.*

Cette sensibilité dont il était doué, et qui fut, comme nous l'avons vu dans l'histoire de sa vie, une des principales causes de ses malheurs, perce à chaque instant dans son poëme. Et ici nous ne rappelons pas ces morceaux pleins d'émotion et de passion qui, comme l'épisode d'Inez de Castro, ont été traduits dans toutes les langues et ont attendri les lecteurs de toutes les nations. Nous parlons seulement de ces remarques touchantes, de ces pensées pleines de délicatesse, qui sans cesse se présentent naturellement à son esprit, et qui, vivifiant les moindres parties de son œuvre, y sèment une douceur mélancolique, une tendresse poétique que rendent encore plus sensibles les expressions toujours imagées d'un style enchanteur. Quoi de plus émouvant, par exemple, au milieu de la grande scène des adieux du peuple de Lisbonne à ceux qui

s'en vont, que ces guerriers animés d'un patriotique et saint enthousiasme, mais qui « marchent lentement et en silence, n'*osant lever les yeux* sur une mère, une épouse, une famille désolée? » Quel sentiment profond de tendre tristesse au souvenir de la mort de quelques compagnons obscurs de Gama! Ils avaient partagé ses périls et ses travaux; ils devaient revoir avec lui leur patrie, leur famille, leurs amis... « *leurs ossements ont blanchi sur la terre étrangère*[1] ! » On croit entendre les adieux d'Énée à son infortuné pilote :

> Nudus et ignota, Palinure, jacebis arena.

Et comme on voit, dans les prophéties du X[e] chant, jusqu'à quel point le poëte connaît le cœur de l'homme! La nymphe inspirée prédit en face à Gama l'époque précise où il doit cesser de vivre, et n'accompagne d'aucune précaution cet avis inattendu : c'est au héros qu'elle parle; mais, peu après, Téthys lui annonce la fin malheureuse de son fils; elle use alors envers le père des plus grands ménagements et se hâte de le distraire de cette pensée par des souvenirs qui le flattent. « O Gama! ce héros est ton fils! Mais peut-on fuir sa destinée?... Ramène tes regards sur la rive où fleurit Mélinde; tu n'as point oublié son roi, ni son peuple hospitalier. » C'est le

> Tu Marcellus eris... manibus date lilia plenis.

Le poëme des *Lusiades* est tout rempli de ces nuances

1. Chant V, st. 81.

de sentiment, de ces sortes de délicatesses qui ont tout particulièrement distingué Virgile chez les poëtes anciens et Racine chez les modernes.

C'est surtout lorsque l'honneur du nom portugais et l'intérêt de la patrie sont en jeu que Camoens sent s'exalter sa sensibilité. Alors les pensées nobles et généreuses, les paroles courageuses et véhémentes se pressent en foule sous sa plume. Il poursuit sans ménagement les vices de ses contemporains, leur présente sans cesse comme exemples les héros qu'il a chantés. Hardi parfois jusqu'à la témérité, généreux jusqu'au désintéressement le plus absolu, jusqu'au sacrifice personnel de toute la part de bonheur qui pouvait encore lui être réservée dans ce monde, il ne craint pas de s'aliéner les riches et les puissants, de s'attirer la haine des ministres et l'indifférence de son roi. Son vertueux enthousiasme fait qu'il est pauvre et délaissé : mais s'il meurt de misère, il meurt du moins avec la conscience nette et le ferme sentiment[1] de l'immortalité de son œuvre et de son nom.

1. « Cette conscience de son talent est une belle chose, quand la postérité la confirme : autant la vanité sans fondement est misérable, autant est noble le sentiment qui vous garantit ce que vous êtes, malgré les efforts qu'on fait pour vous accabler. » (Mme DE STAEL.)

APERÇU
DE
L'HISTOIRE DE PORTUGAL
JUSQU'A LA MORT DE CAMOENS
POUR SERVIR A L'INTELLIGENCE DES LUSIADES

Nous venons de dire, dans la notice qui précède, comment Camoens, par d'ingénieux épisodes ou par de poétiques prédictions, dont il avait peut-être puisé l'idée dans l'*Énéide*, a fait entrer dans son poëme l'histoire entière de son pays. Les *Lusiades* sont les fastes de la Lusitanie. Mais on conçoit qu'il ne pouvait les écrire comme un historien ordinaire; il était obligé de les traiter en poëte, plus prodigue d'images que d'explications, et nécessairement il a mis une grande concision dans ses récits. Les lieux, les temps sont parfois à peine indiqués: sa narration marche avec la rapidité et, dans certaines circonstances, avec le désordre apparent d'une composition lyrique. C'est à la muse héroïque, à Calliope [1], qu'il doit demander ses inspirations : ce n'est pas à Clio, muse de l'histoire.

Une telle concision devenant embarrassante pour les personnes qui ne sont pas versées dans la connaissance des annales portugaises, la plupart des éditeurs et des

1. « Maintenant, Calliope, apprends-moi ce que Gama raconta au roi de Mélinde. Daigne inspirer un mortel qui t'aime. » Ch. III, st. 1.

traducteurs des *Lusiades* ont eu recours aux notes historiques pour suppléer au défaut d'un développement de texte. Mais ces notes sont éparses et manquent d'unité : elles se trouvent enclavées dans une série d'autres commentaires mythologiques, géographiques ou littéraires qui, en rompant la série et la liaison des faits qu'il s'agit d'expliquer, en rendent l'intelligence difficile et peu nette. Nous avons cru qu'il serait plus avantageux de les remplacer par un aperçu général de l'histoire du Portugal. En nous arrêtant dans cet aperçu, d'une façon toute particulière, sur les points mêmes auxquels il sera fait allusion dans le poëme, en groupant les faits de telle façon qu'ils s'expliquent mutuellement par leur enchaînement naturel, nous espérons familiariser d'avance l'esprit du lecteur avec les personnages que le poëte se contentera de peindre à grands traits, et nous réussirons peut-être à rendre ainsi plus facile et plus courante la lecture des Lusiades.

Premiers temps. — Lusus ; Ulysse.

Les peuples que l'on nomme aujourd'hui Portugais se sont d'abord appelés Lusitaniens. Leur origine, comme celle de presque tous les pays, se perd dans la nuit des temps, et les premiers historiens, suppléant par des fables aux notions qui leur manquaient, ont cherché, par une généalogie fictive, à flatter la vanité de leur nation. De même que nos poëtes ont fait descendre les Français de Francus, fils d'Hector, Camoens regarde Lusus, fils ou compagnon de Bacchus, comme le père des Lusitaniens. « La Lusitanie, dit-il, lui doit son nom. Fils du Thébain qui étendit si loin ses conquêtes, il le suivit jusqu'au sein de l'Hespérie, jusqu'aux plaines charmantes qu'arrosent le Douro et la Guadiana. C'est là que les

anciens avaient placé leur Élysée. Lusus voulut y reposer sa vieillesse, et cette terre, honorée de son nom, le fut aussi de son tombeau. Le rameau qu'il tient à la main, nous apprend qu'il était le fils et le compagnon du dieu du thyrse [1]. »

La Cède, dans son histoire du Portugal, fait dériver le nom de Lusitaniens de celui d'un peuple celte que les Romains appelaient *Lusones* ou *Lusi,* et qui, après s'être mêlé aux Ibériens, fit une irruption dans le pays que l'on appela depuis *Lusitanie*. Cette étymologie, fût-elle aussi vraie qu'elle est douteuse, n'aurait pas fourni à Camoens les ressources qu'il a tirées de la première.

Toujours est-il que le pays vaguement désigné sous le nom de Lusitanie était plus vaste que le Portugal actuel, et que les richesses de son sol attirèrent de bonne heure les Phéniciens et les Grecs, qui y établirent des comptoirs importants. Quelques historiens portugais attribuent à Ulysse la fondation de Lisbonne et appuient leurs conjectures sur le nom d'*Ulyssipo* [2], donné de temps immémorial à cette ville. De même la ville de Tuy, autrefois Tyde (*Tudæ*), prétendait, sur le témoignage de Justin, avoir été bâtie par Diomède, fils de Tydée. Ces opinions sont aussi incertaines que les étymologies sur lesquelles elles se fondent ; mais les poëtes tirent parti de tout ce qui peut servir d'ornement à leurs ouvrages, et, poétiquement parlant, Camoens devait croire que Lisbonne, cette ville devenue si célèbre par la navigation, avait été fondée par l'un des plus grands navigateurs des temps héroïques de la Grèce. « Cet autre héros, qui foule la

1. Ch. VIII, st. 3.
2. Duperron pense que le nom d'*Ulyssipo* prit naissance du temps de Viriate qui, après avoir secoué le joug des Romains, aurait substitué au nom de *Felicitas Julia*, que ces derniers donnaient à Lisbonne, celui de *Lysipolis*, formé de deux mots grecs, *lusis*, délivrance, et *polis*, ville. — La Harpe est porté à croire qu'*Ulyssipo* a pu désigner par corruption la ville de *Lusus*.

rive du Tage, a longtemps sillonné les mers. Il élève des murs d'une éternelle durée, et consacre un temple à Minerve. C'est Ulysse. Il rend hommage à la déesse qui lui fit don de l'éloquence. L'effroi de l'Asie, le destructeur d'Ilion, devient en Europe le fondateur de Lisbonne [1]. »

Les Carthaginois.

Après les Grecs et les Phéniciens vinrent les Carthaginois. Sur le littoral de l'Espagne aussi bien que sur les côtes de l'Afrique, les anciennes colonies phéniciennes devinrent rapidement les entrepôts de Carthage. Celle-ci, toutefois, pendant de longues années, ne s'occupa que d'affaires commerciales : elle profitait de l'ignorance des peuples pour faire avec eux des marchés avantageux ; elle ne perdait ni son temps ni ses forces à les conquérir ou à les civiliser : elle aimait mieux leur créer des besoins [2] et leur imposer des échanges onéreux, prenant pour quelques légers tissus, fabriqués à Malte, la poudre d'or de l'Africain ou l'argent de l'Espagnol, gagnant toujours sur tout et avec tous.

Il en fut ainsi jusqu'à la fin de la première guerre punique. Mais alors une sorte de révolution intérieure eut lieu dans cette ville, qui était constamment partagée entre deux partis puissants. La famille des Barcas avait pour elle l'armée et le peuple : Amilcar Barca avait rendu d'immenses services au pays dans la première guerre contre les Romains ; de plus, il venait de sauver Carthage d'une ruine imminente, en mettant fin à la guerre

1. Ch. VIII, st. 4. — Camoens avait déjà rappelé cette origine au chant III : « Et toi, reine des cités, superbe Lisbonne, toi dont le sage Ulysse jeta les fondements de la même main qui avait renversé la ville de Priam... » St. 57.

2. Duruy. *Histoire des Romains* ch. XIII.

dite *inexpiable*[1] par la destruction des mercenaires révoltés contre elle. Au lieu des récompenses éclatantes auxquelles il avait droit, il ne reçut des familles riches, qui le détestaient, que des humiliations : le Sénat lança contre lui de honteuses accusations[2], et autant pour échapper à la haine qui le poursuivait, que dans le désir d'accroître par de nouvelles victoires sa renommée et l'influence de son parti, il se laissa exiler avec ses troupes victorieuses et alla en Espagne. La conquête de la péninsule devait être pour Carthage, assurait-on, une compensation à la perte de la Sicile et de la Sardaigne.

Amilcar sut mettre à profit les discordes des diverses peuplades de l'Espagne : il en soumit un grand nombre, soit par les armes, soit par des traités. Mais il ne put triompher des Lusitaniens, et il périt dans une grande bataille, qu'il leur livra au bord de la Guadiana.

Son gendre Asdrubal lui succéda. Avec une armée de cinquante-six mille soldats et deux cents éléphants, il continua ses conquêtes, poussa jusqu'à l'Èbre, où les Romains, effrayés de ses progrès, l'arrêtèrent par un traité ; et, pour consolider sa puissance, il fonda Carthagène, dont d'immenses travaux firent, en quelques années, une très-grande ville. Il s'abstint toutefois d'inquiéter les Lusitaniens, et, après sa mort, Annibal, fils d'Amilcar, qui fut mis à la tête de l'Espagne et des troupes carthaginoises, se tint à l'égard de la Lusitanie dans la même réserve. Avant de commencer la seconde guerre punique, ce prodigieux duel entre Rome et lui, Annibal se garda bien d'aller user son temps et ses forces contre ceux qui avaient résisté victorieusement à son père. C'était assez pour ses desseins que, jusqu'à

1. La guerre *inexpiable* dura trois ans et quatre mois. « Je ne sache pas, dit Polybe, qu'il y en ait une seule où l'on eût porté si loin la barbarie et l'impiété. »
2. Corn. Népos, *Amilc.*

l'Ebre, l'Espagne parût soumise, et, lorsqu'il eut écrasé les Orcades dans les environs de Tolède, lorsqu'il eut tué quarante mille hommes aux Vaccéens et aux Carpétans (l'an 228), il crut pouvoir irrévocablement engager la lutte contre les Romains en mettant le siége devant la ville de Sagonte, dont l'indépendance avait été formellement garantie par le traité que Rome avait imposé à Asdrubal. Bientôt il forma l'audacieux projet de transporter la guerre en Italie, en s'ouvrant une route par terre et en laissant derrière lui les Pyrénées, le Rhône et les Alpes. Il donna une armée à Asdrubal pour maintenir l'Espagne, en confia une autre à Magon pour garder les passages, et lui-même traversa la Gaule avec cinquante mille fantassins et neuf mille cavaliers, tous vieux soldats dévoués à sa fortune.

Rome, qui comprit qu'elle avait le plus grand intérêt à enlever les ressources de l'Espagne à son mortel ennemi, s'attacha désormais à combattre ses lieutenants, et ne mit pas moins d'énergie à venir attaquer les Carthaginois au milieu de leurs conquêtes qu'elle n'en déployait à se défendre elle-même sur son propre territoire. Son rôle, de ce côté, était tout tracé : les peuples de l'Espagne ne supportaient qu'avec peine les vexations des généraux de Carthage; elle se présenta à eux comme libératrice et les entraîna dans une commune alliance. Les Lusitaniens eux-mêmes, bien qu'ils n'eussent pas été attaqués par Annibal, redoutant dans un prochain avenir le sort de leurs voisins, se montrèrent disposés à entrer dans leur coalition. Les commencements de la lutte ne furent pas heureux: les armées romaines et leurs alliés essuyèrent d'abord de sanglantes défaites; les deux Scipions, un instant abandonnés par les Suessétans et les Celtibériens, furent vaincus et tués. Mais un jeune chevalier, du nom de Marcius, réunit les débris des armées et vainquit à son tour Asdrubal et Magon ; peu après, arriva

un nouveau général, Publius Scipion, fils de Cornélius (l'an 211), qui débuta avec éclat.

Carthagène, défendue par une citadelle et par de hautes murailles, couverte par la mer et par un étang, passait pour inexpugnable : P. Scipion la prit en plein jour, dès le premier assaut [1]. Il traita avec bonté les otages espagnols qu'il y trouva, les renvoya avec des présents vers leurs peuples, rendit à sa famille une jeune fille d'une remarquable beauté, que ses soldats lui avaient amenée prisonnière, et montra une conduite qui contrastait si habilement avec les habitudes hautaines et cruelles des Carthaginois, que les principaux chefs du pays, Edécon, Mandonius Indibilis, lui offrirent aussitôt l'alliance de leurs troupes et lui donnèrent, dans leur admiration, le titre de roi. Il vainquit deux fois de suite Asdrubal, fit surprendre et battre Hannon par son lieutenant Silanus, et remporta la victoire d'Ilipa sur Massinissa, Magon et Asdrubal Giscon réunis. Après tous ces succès et la prise d'Oringis, les possessions de Carthage, en Espagne, furent réduites à la seule ville de Gadès, qui elle-même fut abandonnée par Magon en 205. Dès lors, la puissance des Carthaginois fut complétement détruite dans la péninsule, et les Lusitaniens n'eurent plus rien à craindre de la part du moins de ces conquérants, qui s'étaient montrés d'abord si redoutables.

1. Polybe, qui avait visité l'Espagne et Carthagène, nous donne sur la prise de cette ville des détails qu'il tenait de Lélius, commandant de la flotte de Scipion, et raconte (X, 2) que des pêcheurs de Tarragone avaient appris au général qu'à la marée basse l'étang était guéable. Tandis qu'une vive attaque attirait les assiégés vers les portes, l'heure du reflux arrivant, les eaux s'écoulèrent et cinq cents soldats franchirent sans obstacle l'étang et la muraille qu'il baignait. Toute l'armée crut à un miracle, Scipion ayant promis d'avance à ses troupes l'assistance de Neptune.

Luttes des Lusitaniens contre les Romains.

Mais Rome ne tarda pas à dévoiler qu'elle n'avait fi que travailler pour elle-même et qu'elle comptait gard sa conquête. En 197, elle envoya deux préteurs po tenter d'organiser la péninsule en provinces romain Aussitôt les indigènes, qui n'avaient entendu l'aider q pour se délivrer des Carthaginois, se soulevèrent masse contre elle. Le préteur Sempronius fut tué et première bataille fut le signal d'une guerre séculaire Avec les Celtibériens, les Vettons et les Vaccéens, les Lu taniens jouèrent un rôle important dans cette lutte h roïque. Sobres, agiles, patients et braves, ils firent da leurs montagnes la guerre de guérillas si funeste a armées régulières. S'ils étaient vaincus, on en pren peu ; on en gardait moins encore : le poison, qu'ils po taient toujours avec eux, les affranchissait de la serv tude, et leurs femmes, qui combattaient à leurs côté se tuaient pour ne pas leur survivre. Durs aux autr comme à eux-mêmes, s'ils étaient vainqueurs, ils co paient la main droite de leurs captifs pour la consacr aux dieux. « Les Lusitaniens aimaient singulièreme les sacrifices, dit Strabon [2], et les victimes étaient leu prisonniers de guerre. » C'étaient là de terribles ennem pour les Romains, et tous ces peuples de l'Espagn ajoute Strabon, eussent été invincibles, s'ils avaient rester unis longtemps dans une commune résistance.

Ils commirent, en 185, l'imprudence de livrer près Tolède une grande bataille qui ne leur coûta pas moi de trente-cinq mille hommes. Les Vaccéens et les Lus

1. Tit. Liv., XXXII, 27 ; XXXIII, 2.
2. Strab., III, 154 et suiv.

taniens épuisés se résignèrent alors à demander la paix; les Celtibériens se la virent imposer par Sempronius Gracchus. Celui-ci, d'ailleurs, ne fit de dures conditions à aucun d'eux: la bonne foi, la douceur qu'il montra dans toutes ses relations avec les diverses nations, beaucoup plus que le succès de ses armes, lui valurent une soumission sincère, et l'Espagne paraissait, en 178, définitivement conquise. Jusqu'à l'année 153, le repos de ce pays ne fut plus troublé qu'une seule fois par les Celtibériens: l'instigateur de leur révolte ayant été tué par les gardes du consul dans la tente duquel il avait voulu pénétrer pendant la nuit, le mouvement fut immédiatement réprimé. Cependant les successeurs de Sempronius étaient loin d'imiter sa vertu et sa justice : les richesses de l'Espagne excitaient la cupidité des préteurs, qui ne reculaient devant aucune extorsion pour réparer à la hâte une fortune que bien souvent ils avaient dissipée à Rome dans d'indignes débauches ou de scandaleuses élections. De leur cupidité naissait, en tous lieux, la haine de la domination romaine.

Les émissaires de Carthage purent à leur tour soulever l'indignation publique contre une telle tyrannie; les Arévaques de Numance prirent les armes et battirent trois fois les troupes envoyées contre eux; en même temps, les Lusitaniens tuèrent un préteur et triomphèrent de Galba. Les chefs romains, après leurs défaites, se déshonorèrent par les actes de la plus insigne perfidie: le consul Lucullus avait traité avec les habitants d'une ville des Vaccéens; dès qu'ils eurent ouvert leurs portes, il en tua vingt mille et vendit le reste; Galba agit de même envers les Lusitaniens: il leur offrit des terres fertiles pour les disperser, puis en massacra trente mille et gorgea ses soldats de butin.

Viriate.

Echappé à cette horrible boucherie, un jeune pâtre, du nom de Viriate, réunit les bandes éparses de ses compatriotes, les conduisit au lieu du massacre et leur fit jurer avec lui, sur les cadavres de leurs frères, une haine éternelle aux Romains. Connaissant tous les sentiers des montagnes, il commença contre eux une guerre de surprises et d'escarmouches qui eut tant de succès que les Lusitaniens le reconnurent bientôt pour leur seul chef (149), et, pendant cinq ans, il vainquit tous les généraux lancés à sa poursuite. Ses victoires entraînèrent les Celtibériens. Ceux-ci, à la vérité, furent battus durant deux années (143-42) par Métellus le Macédonique, mais leur révolte n'en fut pas moins utile à Viriate, puisqu'elle mit les armées ennemies dans la nécessité de se diviser. Il réussit à en enfermer une entière dans un défilé, la fit capituler (141) et imposa ce traité que ratifièrent les comices : « Il y aura paix à l'avenir entre les peuples romains et Viriate, et chaque parti conservera ce qu'il possède. » Il avait balancé pendant huit ans la fortune de Rome, lorsqu'un nouveau général, Quintus Servilius Cépion, le surprit au moment où il s'abandonnait sans défiance aux serments reçus, le rejeta dans les montagnes et l'y fit assassiner par deux traîtres. Cette mort, dit Florus, mit le sceau à sa gloire, puisqu'il sembla que Cépion avait jugé ne pouvoir le vaincre autrement. *Hanc hosti gloriam dedit, ut videretur aliter vinci non potuisse.*

Viriate avait sa place naturellement marquée dans la liste des glorieux enfants de Lusus. « Quel est ce guerrier, dit Camoens, dont l'aspect m'épouvante ? Il couvre de mort les champs de bataille, renverse des cohortes entières et foule aux pieds des drapeaux où deux aigles

sont peintes. C'est Viriate. Ce héros fut berger. Plus habile à manier la lance que la houlette, il battit des préteurs et des consuls, et fit trembler les maîtres du monde. Rome, qu'il avait humiliée, Rome, autrefois si généreuse envers Pyrrhus, fit périr par un lâche assassinat le héros qu'elle n'avait pu vaincre. Triste exemple d'une nation civilisée, sacrifiant le droit des gens à son orgueil et l'honneur à ses intérêts [1]. »

Les Lusitaniens, après avoir perdu leur chef, se soumirent et ne donnèrent même pas à Cépion l'occasion de couvrir d'un peu de gloire sa perfidie. Beaucoup furent transportés au milieu de peuples façonnés au joug de Rome, sur les bords de la Méditerranée, où Brutus, successeur de Cépion, leur fit bâtir Valence. D'autres, après s'être réfugiés dans les montagnes, gagnèrent le nord de la péninsule, et se jetèrent dans la ville de Numance, ce dernier asile de l'indépendance espagnole, qui lutta jusqu'en 133 contre les consuls romains et ne put être abattue que par celui qui avait renversé Carthage.

Sertorius.

Rome était arrivée à l'apogée de sa force et de sa puissance militaire : les Lusitaniens affaiblis ne pouvaient plus songer à secouer le joug qui pesait sur eux. Ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard qu'il leur fut possible de profiter des guerres civiles de la république pour essayer de recouvrer leur liberté.

Sertorius, partisan de Marius, s'était rendu comme préteur en Espagne (82). Il connaissait déjà le pays où il avait servi en qualité de tribun militaire : il en avait étudié les ressources et l'esprit des habitants. Ses ma-

1. Ch. VIII, st. 5 et 6.

nières affables et bienveillantes, qui contrastaient av l'insolence et l'avidité des autres gouverneurs, sa bra voure et sa réputation militaire groupaient autour de l un assez grand nombre de volontaires. Trop faible d'a bord pour résister au proconsul Annius, envoyé par Syll (81), il s'était embarqué avec ses troupes et errait, de puis quelques mois, des côtes d'Espagne à celles d'Afr que, lorsque les Lusitaniens, opprimés par Annius, l'ap pelèrent à leur secours. Il arriva avec dix-neuf cen Romains marianistes et sept cents Africains : les Lus taniens lui fournirent quatre mille fantassins et sept cen cavaliers. Avec cette armée, qui ne comptait pas hu mille hommes, il osa déclarer la guerre à Sylla, qui di posait de toutes les forces de Rome, et ses premiers su cès furent assez importants pour mettre le dictate dans la nécessité d'envoyer contre lui Métellus.

Celui-ci s'était promis de venir rapidement à bout d'u ennemi si faible, qu'une seule bataille, pensait-il, deva suffire pour le détruire. Ses calculs furent trompés : l rapides mouvements, les attaques imprévues, les bra vades de Sertorius le déconcertaient constamment sa jamais lui permettre aucun grand combat régulier. appela alors à son aide le proconsul de la Narbonais Lollius, qui se mit en marche avec trois légions; il en voya au-devant d'elles une division et son questeu Mais Sertorius enleva cette division avant l'arrivée d trois légions, battit complétement Lollius dès qu'il de boucha des Pyrénées, puis, revenant à la hâte dans Sud, dégagea la ville de Lacobriga qu'assiégeait Méte lus, et le força d'évacuer la Lusitanie et de se replier s l'Èbre.

Les peuples espagnols s'associaient franchement au Lusitaniens pour seconder Sertorius, qu'ils regardaie comme un libérateur. Tous avaient mis leur confian en lui; il ne négligeait rien d'ailleurs pour se les att

cher : il fortifiait leurs villes, ne laissait jamais les troupes à la charge des habitants, ne souffrait de la part de ses soldats romains aucune licence, et commandait le respect par la sévérité de ses mœurs. Il leur avait même persuadé qu'il était le favori des dieux et qu'une biche blanche, dont il était toujours suivi, lui communiquait leurs messages. Ce singulier stratagème, qui suffisait à la crédulité de peuples enfants, est rappelé par Camoens comme par la plupart des historiens [1] : « Voyez cet étranger qui, réfugié parmi nous, guide nos étendards contre son injuste patrie. C'est à nous qu'il devra sa renommée. Depuis longtemps les guerriers de la Lusitanie avaient fait leurs preuves de courage. Avec eux, il triomphe des aigles romaines. — Voyez par quel heureux artifice il s'empare de l'esprit des peuples ! Une biche apprivoisée s'approche de son oreille et lui promet la victoire. Sertorius entend la voix de l'oracle, et tout marche à la voix de Sertorius [2]. »

Cependant les Lusitaniens et les Espagnols n'étaient pas sans s'apercevoir qu'il était resté romain au milieu d'eux, et que les partisans de Marius, comme ceux de Sylla, cherchaient à maintenir à leur profit la domination de Rome sur les provinces. Lorsque Lépide eut été défait en Étrurie (77), et que Perpenna, avec plusieurs sénateurs et patriciens, eut transporté les débris de l'armée marianite en Espagne, Sertorius forma, dans le pays, un Sénat de trois cents membres ; mais il n'admit aucun Lusitanien, aucun Espagnol. S'il faisait enseigner aux indigènes la tactique militaire des Romains, il prenait soin de ne leur confier aucun grade dans ses troupes, et s'il réunissait à Osca (Huesca), dans une brillante école, les enfants des meilleures familles, c'était sans

1. V. Duruy, *Histoire des Romains*, t. II.
2. Ch. VIII, st. 7 et 8.

doute moins pour les instruire dans les lettres grecques et latines que pour avoir en eux des otages de la fidélité de leurs parents. Les peuples de la péninsule, malgré leur attachement pour lui, n'étaient pas assez aveugles pour ne pas comprendre sa conduite ; seulement il était doux et bienveillant pour eux, tandis que Métellus les menaçait de nouveaux impôts et de nouvelles exactions. Ils lui restaient donc fidèles et dévoués.

Sa puissance devint telle, un moment, qu'il parvint à soulever les Aquitains, à entraîner la Narbonaise, à faire occuper par un de ses lieutenants les passages des Alpes. Le Sénat effrayé envoya Pompée au secours de Métellus. Avec trente mille fantassins et mille cavaliers, Pompée s'ouvrit une route nouvelle par les Alpes pennines, tourna les cohortes espagnoles, qui se replièrent sur les Pyrénées, punit cruellement la Narbonaise en la mettant a feu et à sang, entra en Espagne et se porta directement sur la ville de Lauron, que Sertorius tenait assiégée. « J'apprendrai à cet écolier, s'écria celui-ci à la nouvelle de son arrivée, qu'un général doit plutôt regarder derrière que devant lui. » Il le surprit en plusieurs rencontres, prit Lauron en sa présence et le repoussa au delà de l'Èbre (76).

L'année suivante, Sertorius vainquit encore Pompée plus d'une fois, et lui fit perdre, en un seul jour, plus de six mille hommes ; mais s'il était toujours heureux lorsqu'il commandait lui-même, ses lieutenants n'avaient pas le même bonheur : Hirtulérius et Perpenna essuyèrent quelques graves échecs.

Sur ces entrefaites, Mithridate, qui s'apprêtait de nouveau à la lutte, et qui voyait dans les succès de Sertorius une utile diversion, lui fit offrir des vaisseaux et de l'argent, en lui demandant de lui abandonner l'Asie. « Nos victoires, lui répondit-il, doivent agrandir et non diminuer l'empire de Rome » et il ne consentit qu'à la ces-

sion de la Cappadoce et de la Bithynie. L'alliance n'en fut pas moins conclue. Mais quels résultats pouvait-elle produire entre deux alliés qui se trouvaient séparés par une distance de mille lieues, et qui n'avaient entre eux d'autre lien, d'autre moyen de communication que les pirates?

Métellus prit prétexte de ce traité, conclu avec un ennemi de Rome, pour mettre à prix la tête de Sertorius. Les récompenses magnifiques qu'il proposa ne tentèrent personne, et l'année 74 fut encore heureuse pour les Lusitaniens. Pompée tenta vainement de pénétrer dans leur pays : ils le repoussèrent ; Sertorius, l'entraînant ensuite vers le nord, le battit dans les environs de Calagurris et le contraignit de se retirer jusqu'en Gaule.

Ce fut à cette époque que, s'enorgueillissant de ses succès, il abandonna les habitudes de modération et d'affabilité qui, jusque-là, lui avaient concilié les peuples : il devint tout à coup hautain, soupçonneux, cruel : il sembla prendre à tâche de leur témoigner qu'il n'avait jamais agi qu'en vue d'une ambition toute personnelle. Quelques historiens attribuent cette transformation subite à une autre cause : les sénateurs, dont il s'était entouré, se seraient vus avec dépit obligés d'obéir à un parvenu, et, pour le perdre, auraient cherché à le rendre odieux en opprimant sous son nom les Lusitaniens et les Espagnols. Toujours est-il que, des murmures s'étant élevés contre son administration, il réprima les mécontentements avec dureté : il fit même égorger ou vendre quelques-uns des enfants qu'il retenait à Osca. La troupe d'alliés fidèles qui l'entourait autrefois, prête à mourir pour lui, se dispersa, et Perpenna, s'étant mis à la tête d'une conspiration, le fit assassiner au milieu d'un festin.

Perpenna n'avait, pour prendre sa place, ni ses qualités de général, ni la confiance des peuples ; Pompée triompha de lui facilement et s'empara bientôt de sa

personne. Mais les Lusitaniens ne déposèrent pas les armes sans combat. Le dévouement que Sertorius avait su leur inspirer était tel que plusieurs s'étaient tués sur son tombeau : les autres, qui ne s'étaient associés à lui que pour défendre leur indépendance nationale, continuèrent la lutte ; ils se renfermèrent dans leurs villes et leurs montagnes, où ils se défendirent longtemps avec l'acharnement naturel à leur race. Nous les retrouvons encore, en l'an 60, résistant intrépidement à César, qui revint, avec le titre d'*Imperator*, d'une pénible expédition dirigée contre eux et les Gallaïques.

Soumission définitive des Lusitaniens. — Domination romaine jusqu'en 407 ap. J.-C.

Ce fut sous Auguste seulement que la péninsule tout entière reçut définitivement l'organisation romaine. Une division nouvelle changea les anciennes habitudes des peuples : la Citérieure, devenue Tarraconaise, fut agrandie, et l'Ultérieure fut partagée en Lusitanie et Bétique. Celle-ci jouait en Espagne le rôle de la Narbonaise en Gaule : elle adoptait aisément les mœurs et la manière de vivre des Romains : plusieurs de ses habitants avaient déjà reçu le *jus Latii;* Auguste multiplia chez eux les concessions de ce genre. Mais la partie occidentale, plus rebelle à la civilisation des conquérants, fut enveloppée par une chaîne de postes militaires : les Astures furent gardés par Léon et Astorga, les Gallaïques par Braga, les Lusitaniens par Évora, Lisbonne, Béja et Mérida, leur capitale. Ces quatre colonies ne parurent même pas suffisantes pour assurer leur soumission : une partie d'entre eux furent transportés au sud du Tage, plus près de la Bétique et des peuples devenus romains ; ceux

qu'on laissa au nord du fleuve furent contraints d'y bâtir des villes.

Le second[1] voyage qu'Auguste fit dans les provinces occidentales durant les années 15, 14 et 13, acheva cette organisation du pays. Il s'efforça d'effacer partout les souvenirs irritants des anciennes guerres, et, dans cette intention, il prit soin, comme il l'avait fait en Gaule, de changer les noms des principales villes ou d'en créer de nouvelles : Ulyssippo fut changé en *Felicitas Julia,* Scalabis en *Præsidium Julianum ;* la ville d'Évora fut la *libéralité de César, Liberalitas Julia ;* Badajoz, *Pax Augusta ;* Braga, *Bracara Augusta ;* Mérida, *Augusta Emerita.* En même temps, par des travaux grandioses qui jetaient des ponts sur les fleuves et qui perçaient des routes à travers les montagnes ; par la surveillance des légions et l'action des colonies militaires, il établit en tous lieux une sécurité qui contribua beaucoup à développer chez les indigènes le goût d'un bien-être inconnu jusqu'alors. Le brigandage disparut, dit Velleius Paterculus[2], et Strabon, quelques années plus tard, écrivait en parlant de la Lusitanie : « Maintenant cinquante peuples, autrefois toujours en armes, y vivent en paix, mêlés à des colons italiens. »

A partir de cette pacification générale, les Lusitaniens n'eurent plus d'histoire particulière. Dans les paisibles laboureurs de la vallée du Tage, Viriate aurait difficilement reconnu les fils des farouches guerriers qui avaient infligé au Sénat la honte d'un traité conclu avec eux, comme avec un peuple égal à celui de Rome. Désormais, avides de tranquillité autant qu'ils l'avaient été de combats, ils devinrent, comme les autres Espagnols, aussi dévoués aux Romains qu'ils leur avaient été hos-

1. Auguste avait fait un premier voyage en Gaule dès l'an 27.
2. Vell. Paterc., II, 91. — Voir aussi Dion, LIV, 23, 25.

tiles ; ils élevèrent des autels à l'empereur qui les avait pacifiés : ils voulurent compter leurs années par l'ère d'Auguste [1].

Pendant les quatre siècles que dura encore la domination romaine, il ne se produisit chez eux aucun réveil d'indépendance, aucun grand fait particulier : ils jouirent d'une prospérité à peu près constante. Ils eurent bien, lorsque la religion du Christ eut pénétré parmi eux, à supporter les persécutions qui s'étendirent, à plusieurs reprises, sur toute la surface de l'empire, mais leur situation exceptionnelle, à l'extrémité du monde, sur les bords de l'Océan, leur permit de ne se mêler à aucune des luttes intestines qui troublèrent et divisèrent tant de fois les autres peuples ; ils ne furent pas non plus, comme les nations voisines de l'Euphrate, du Danube et du Rhin, condamnés à lutter sans cesse contre les invasions des Barbares.

Invasion des Barbares en Lusitanie. — Domination des Visigoths (409-711).

Mais vers l'an 409, après avoir ravagé la Gaule, les Suèves, les Alains et les Vandales se jetèrent sur l'Espagne, en chassèrent les officiers impériaux et se la partagèrent. Dans ce démembrement de la péninsule, la Galice et la Lusitanie échurent aux Suèves.

Cependant, après la mort d'Alaric qui s'était emparé de Rome, son beau-frère Ataulf avait pris le commandement des Visigoths. Barbare par son origine seulement, ce prince avait les sentiments et les penchants d'un

1. Cette ère, qui commençait à l'an 38 av. J.-C., et que l'Espagne seule adopta, devait se conserver en Aragon jusqu'en 1358, et, en Portugal jusqu'en 1415. — Depping, II, 2 ; Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Hist. d'Esp.*, I, 131.

homme civilisé : plein de respect pour ce monde romain dont il admirait l'organisation, il avait renoncé, comme il le disait lui-même, au projet de fonder un grand empire gothique et « avait mis toute sa gloire à mériter la reconnaissance de la postérité en employant la valeur des Goths, non à renverser, mais à défendre l'empire romain et à maintenir sa prospérité [1]. » Il avait négocié avec Honorius, lui avait demandé la main de sa sœur Placidie et, à la condition de recevoir une quantité de blé nécessaire à l'entretien de son armée, il s'était engagé à évacuer l'Italie pour purger la Gaule et l'Espagne des usurpateurs et des Barbares qui les dévastaient. Fidèle à ses promesses, il marcha contre Jovin et Sébastien, battit leur armée, s'empara de leurs personnes et les fit décapiter ; il se préparait à franchir les Pyrénées, lorsqu'il mourut assassiné (415). Wallia, son successeur, continua son œuvre. Attaquant résolûment les Barbares qui occupaient l'Espagne, il extermina les Silingues, anéantit presque entièrement les Alains, refoula les Vandales dans la Bétique, et les Suèves dans les montagnes de la Galice (419).

Les Suèves furent alors réduits aux étroites limites du Duero et de l'Océan, avec Braccara (Braga) pour capitale. Il est vrai que, peu après, ils reprirent quelque puissance, surtout de 438 à 455, sous les rois Réchila et Réchiaire : ils s'emparèrent de nouveau de la Lusitanie et s'étendirent jusqu'à la Bétique. Mais, dès 456, Théodoric II les refoula dans leurs anciennes limites, et le Duero redevint la frontière des deux royaumes jusqu'en 585, époque à laquelle Leovigilde, ayant complétement détruit les Suèves, réunit leurs possessions à celles des Visigoths, qui dominèrent sur toute la péninsule.

1. Elegisse se saltem, ut gloriam de restituendo in integrum augendoque romano nomine Gothorum viribus compararet. Orose. V. *Histoire du moyen âge*, de M. H. Chevallier.

Au milieu de tous ces peuples barbares qui se partageaient les débris de l'empire romain, les Lusitaniens ne furent pas malheureux de tomber sous la domination des Visigoths. C'était une nation intelligente, douce et conciliante ; leurs chefs n'abusèrent pas des droits de la conquête : ils s'efforcèrent, au contraire, de concilier tous les intérêts des vainqueurs et des vaincus, abjurèrent même l'arianisme, qu'ils professaient depuis leur conversion, respectèrent les anciennes divisions territoriales, et laissèrent en grande partie aux habitants du pays le gouvernement général des affaires. Leurs lois, les moins dures et les plus savantes des lois des Barbares, recueillies sous Euric, puis fondues, sous Alaric II, avec le *Breviarium* d'Anien en un code, connu sous le nom de *Forum judicum,* devaient rester justement célèbres[1].

Leurs dissensions intestines furent cause de leur ruine. Roderic, fils d'un duc de Cordoue qui avait eu les yeux crevés par ordre de Witika, arma contre ce roi et le renversa en 710. Mais les fils et parents de Witika, unis au comte Julien, gouverneur de Ceuta, et à Oppès, archevêque de Séville, firent un indigne appel aux infidèles. Mousa, gouverneur de l'Afrique, n'hésita pas à engager la lutte entre les conquérants arabes, encore pleins de courage et d'enthousiasme, et les descendants déjà dégénérés des conquérants germaniques. Il lança en avant le berbère Tarik, et Roderic, vaincu dans les plaines de Xérès, sur les bords du Guad-al-Lété, périt dans sa fuite (711). Cette seule journée décida du sort des Visigoths. Les Arabes pénétrèrent aussitôt au cœur de l'Espagne où Mousa accourut achever, avec son fils Abdelazis, les conquêtes de son lieutenant. Il n'y eut dans toute l'ancienne Lusitanie qu'une ville, Mérida, qui osa leur résister quelque temps :

1. Ce code fut traduit en langue espagnole au XIII[e] siècle : c'est le *Fuero Juzgo*.

les Lusitaniens, comme les autres Espagnols, firent rapidement leur soumission.

Quelques défenseurs de la nationalité gothique cherchèrent un dernier refuge dans les montagnes des Asturies : ils y maintinrent leur indépendance sous l'autorité de Pélage, et c'est de là que devaient sortir un jour leurs hardis successeurs pour reconquérir la péninsule à la foi chrétienne.

Domination des Arabes.

Ce serait d'ailleurs une grave erreur de croire que la domination des Arabes fut dure aux peuples de la Lusitanie. Dès les premières années, Abdelazis, chargé par son père d'achever leur conquête, adopta envers eux la politique la plus conciliante. Les Arabes, il ne faut pas l'oublier, étaient alors bien supérieurs à tous les peuples de l'Occident par leur civilisation, par les connaissances qu'ils avaient acquises dans les lettres, les sciences, les arts, l'agriculture et l'industrie. Ils furent à l'égard des vaincus plus modérés encore que les Visigoths, et la péninsule n'eut à exprimer qu'une seule plainte: placée tout à fait à l'extrémité de l'immense empire des khalifes [1], elle se trouvait bien isolée du siége de leur gouvernement et regrettait que leur action ne pût exercer sur elle assez efficacement sa bienfaisante influence.

L'étendue démesurée du Khalifat contenait trop d'éléments divers pour que l'unité gouvernementale pût être

1. Cet empire, qui avait une étendue de près de dix-huit cents lieues, était borné : au nord, par le Douro, les Pyrénées, les Cévennes, la Méditerranée, le mont Taurus, le Caucase, la mer Caspienne, le Djihoun et le Sihoun ; à l'est, par les monts Célestes, les monts Bolor et le fleuve Setledje ; au sud, par l'océan Indien, la mer Rouge, les cataractes du Nil, le grand désert de Libye et la chaîne de l'Atlas ; à l'ouest, par l'océan Atlantique.

longtemps durable. Lorsque le sanguinaire Aboul-Abbas se fut élevé au rang suprême, en signalant le triomphe des Abbassides par le massacre impitoyable de la famille des Ommiades, l'Espagne profita de cette révolution pour séparer ses intérêts de ceux de l'Asie et recouvrer une vie qui fût indépendante d'un pouvoir trop éloigné. Elle appela d'Afrique un jeune Ommiade, du nom d'Abdelrahman, qui avait eu le bonheur d'échapper au massacre de tous les siens. Les deux victoires de Moûsâra et d'Al-Mounecar arrachèrent pour toujours les peuples espagnols à la domination des khalifes d'Orient, et Cordoue devint le siége d'un khalifat distinct (756).

Les Ommiades de Cordoue, dont l'intérêt était de mettre tous leurs soins à devenir réellement espagnols, s'identifièrent en effet avec les besoins de leurs nouveaux sujets, et ne songèrent qu'à la prospérité du pays qui venait de les adopter. La fortune se plut à faire naître dans leur famille une série d'hommes éminents, dont le gouverment brilla d'un vif éclat pendant près de trois siècles, et fournit à l'Espagne une des périodes les plus belles et les plus heureuses de son histoire.

Ces princes musulmans ne manquèrent pas de tolérance envers les chrétiens. Ils leur laissèrent, moyennant un léger tribut, leurs lois, leurs juges et le libre exercice de leur culte dans l'intérieur de leurs églises; ils ne les exclurent même pas des dignités de l'État, puisqu'on vit un évêque ambassadeur d'Abdelrhaman III près de l'empereur d'Allemagne Othon; ils maintinrent la liberté des conciles et les convoquèrent plusieurs fois.

Sous leur domination, l'agriculture et l'industrie firent des progrès considérables. De nombreuses manufactures de tissus de soie, de coton et de drap s'établirent en tous lieux; les mines d'or, d'argent et de mercure, dont

le pays abondait, furent exploitées avec une grande activité. L'art de fumer les terres et de les arroser fut porté à son plus haut point ; des aqueducs furent construits, des étangs artificiels furent creusés pour tenir les eaux en réserve. Tous les arbres exotiques, dont le climat si varié de la Péninsule permettait la culture, et les fleurs embaumées de l'Orient, que les Arabes aiment à l'égal des parfums, y furent introduits par eux.

En même temps, le commerce espagnol profita de la vaste diffusion de l'islamisme sur la surface du monde ; car, malgré la haine profonde qui séparait les Ommiades et les Abbassides, les peuples, qui n'étaient plus unis par le même lien politique, avaient néanmoins conservé toutes leurs relations commerciales. La soie et la laine, brutes ou travaillées, l'huile, le sucre, l'ambre, la cochenille, le vif-argent, le fer, les métaux, les armes de fine trempe, fabriquées en Espagne, trouvaient des débouchés dans les ports de la Syrie, de l'Afrique et de l'Égypte[1]. La ville de Lisbonne, qui se trouvait merveilleusement placée pour profiter de tout le trafic de ce commerce international, prit alors une grande importance, et c'est de cette époque que date le premier essor de la marine des Lusitaniens.

Efforts des Chrétiens pour repousser la domination des Arabes.

Cependant, les khalifes de Cordoue, pour maintenir leur domination sur l'Espagne septentrionale, se virent, dès l'origine, engagés avec les chrétiens dans une guerre qui ne devait se terminer, après trois siècles, que par la

1. Rosseeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. III.

destruction de leur empire. « Le petit royaume de Pélage ne leur aurait peut-être pas inspiré des craintes bien sérieuses; mais les Francs vinrent se mêler à la lutte. Au moment où Abdelrhaman 1er prenait possession du pouvoir, Pepin faisait la conquête de la Septimanie et rejetait les musulmans hors de la Gaule (759). Bientôt Charlemagne monta sur le trône, et l'intérêt de la vaste monarchie qu'il avait fondée, lui fit une loi de reculer ses frontières jusqu'à l'Èbre; il y était appelé, du reste, par les chrétiens, qui s'étaient habitués à voir en lui le vengeur de leur culte. Il franchit les Pyrénées en conquérant, et les Marches, qu'il organisa en Espagne, servirent de point d'appui aux populations chrétiennes. Sa mort et le démembrement de son empire profitèrent peu aux khalifes, car les Marches espagnoles donnèrent naissance au comté de Barcelone et au royaume d'Aragon, qui s'unirent avec les rois des Asturies pour refouler l'islamisme vers le sud de la Péninsule.

Cette guerre contre les Francs et les chrétiens du nord de l'Espagne se compliqua de la guerre civile : les khalifes furent trahis par les walis qui gouvernaient les provinces septentrionales et qui, dans l'espérance d'assurer leur indépendance, pactisaient avec l'ennemi. « Les walis, dit Conde, accoutumés à être indépendants dans leurs gouvernements, s'y maintenaient par une politique perfide et lâche, recherchant l'amitié et la faveur des chrétiens, pour ne pas obéir au roi leur seigneur. C'est ainsi que se perdit la frontière et que devait se perdre avec le temps toute l'Espagne. » Et, en effet, les musulmans, repoussés des Pyrénées, rejetés au delà de l'Èbre et du Douro, vaincus par Alphonse III dans la grande bataille de Zamora (878), se virent, au neuvième siècle, attaqués par les chrétiens au cœur même de leur puissance. Désormais la Castille, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne furent pour eux comme autant de torrents

qui descendaient du nord pour porter sans cesse la guerre vers le sud [1]. »

Leur domination, il est vrai, se releva tout à coup sous Abdelrhaman III (912-961) : par la victoire de Jonquéra, il chassa les chrétiens de la Castille et, par celle de Simancas, il les rejeta au delà du Douro. Mais, après le règne pacifique d'Alhakem II (961-976), le trône étant échu à un enfant de dix ans, Hescham II (976-1006), le premier ministre, Almansour, voulut s'illustrer par des conquêtes. Il avait envahi le Léon, la Galice, la Castille, la Navarre et la Catalogne ; il avait refoulé les populations chrétiennes dans les Pyrénées, lorsque, se réunissant dans un dernier effort, celles-ci vinrent lui infliger, à Calat-Annosor (1001), une sanglante défaite; il en mourut de chagrin.

Alors commença le démembrement du khalifat de Cordoue : les révoltes intérieures firent et défirent une foule de khalifes impuissants, et les walis, profitant de l'anarchie, transformèrent leurs provinces en États distincts. Les provinces septentrionales se partagèrent entre les rois de Saragosse, de Tortose et d'Huesca [2]. Sur la côte orientale, d'Almeria à Murviedo, il y eut les trois royaumes de Murcie, de Denia et de Valence. La seule Andalousie en vit s'élever six : ceux de Cordoue, de Séville, de Carmona, de Malaga, d'Algéziras et de Grenade. Tolède eut son roi ; l'Algarve et la Lusitanie eurent les leurs à Lisbonne et à Badajoz (1010-1029).

Au moment où Hescham III, le dernier des Ommiades, isolé à Cordoue, voyait son trône s'écrouler au milieu d'une sédition (1031), un concours d'heureuses circonstances ouvrait une ère nouvelle aux États chrétiens. Le roi de Navarre, Sanche III le Grand, avait épousé la sœur du comte de Castille et avait acquis ce comté (1028)

1. H. Chevallier, *Histoire du moyen âge*. XIe leçon.
2. Sédillot, *Histoire des Arabes*.

pour l'ériger bientôt en royaume en faveur de son second fils, Ferdinand (1033). A sa mort (1035), son fils aîné Garcias IV, hérita de la *Navarre;* le second, Ferdinand, qui était déjà roi de Castille, acquit le royaume de Léon par son mariage avec la sœur de Bermudo III, en qui s'éteignait la maison de Pélage, et fonda par ce fait le royaume de *Castille et Léon;* le troisième, Ramire, fit du comté de Jacca le royaume d'*Aragon*, auquel il ne tarda pas à annexer Soprarbe et Ribargos. De cette façon, tous les peuples chrétiens, depuis la Sègre jusqu'à l'Océan, formèrent trois États puissants, placés tous sous la dynastie d'Aznar, et, à l'est de ces trois royaumes, le cours inférieur de l'Èbre était en la possession du comte de *Barcelone*, qui veillait sur la Méditerranée.

Ainsi, le démembrement du khalifat de Cordoue et la constitution plus vigoureuse des États chrétiens semblaient annoncer l'expulsion prochaine des infidèles; mais l'Afrique lança tout à coup sur l'Espagne des flots de population, qui y maintinrent longtemps encore le culte de Mahomet. Une secte de fanatiques, qui se croyaient appelés à rajeunir l'islamisme et à en relever l'éclat, les Almoravides, sous la conduite de leur chef Yousouf, avaient franchi l'Atlas, conquis successivement Fez, Mequinez, Ceuta, Tanger, Salé et presque tout le Magreb (1084). Les petits rois musulmans d'Espagne, effrayés par les progrès rapides d'Alphonse VI, fils de Ferdinand Ier, qui s'était emparé de Tolède (1085) et en avait fait la capitale de son vaste royaume, appelèrent cet Yousouf à leur aide. Il accourut avec une nombreuse armée, prit possession d'Algésiras (1086) et, réveillant l'enthousiasme religieux des musulmans andalous, vainquit les chrétiens à Zelaca, près de Badajoz, et s'avança jusqu'à Lisbonne; mais Tolède résista.

Plus tard, les Almoravides, plus puissants que ceux qui les avaient appelés, oublieront leur rôle d'auxiliaires

et chercheront à dépouiller les anciennes familles arabes; l'Espagne musulmane se trouvera divisée en deux camps, et pendant que ces nouveaux conquérants seront occupés dans la Péninsule, leurs possessions africaines leur seront enlevées par les Almohades, qui songeront à leur tour à passer le détroit de Gibraltar.

Création du comté de Portugal. — Henri de Bourgogne.

Au milieu de cette lutte des chrétiens d'Espagne contre la domination musulmane, les chrétiens de France leur témoignèrent constamment leur sympathie. Plusieurs seigneurs français avaient passé les Pyrénées pour se rendre auprès du roi de Castille, Alphonse VI. « Ils quittaient pour les combats, dit Camoens[1], leur patrie, leurs tranquilles pénates et les châteaux de leurs aïeux. Si l'amour de la renommée excitait leur courage, le zèle de la foi les enflammait encore plus. Leur brillante intrépidité, leurs exploits attirèrent sur eux les regards et les bienfaits d'Alphonse. » Deux d'entre eux surtout se distinguèrent tellement par leurs services, que le roi leur offrit la main de ses filles. C'étaient deux princes de la maison capétienne établie en Bourgogne, Raymond et Henri. A Raymond, Alphonse donna sa fille Urraque, héritière de son royaume, et à Henri, sa fille naturelle, Thérèse, avec le comté de Portugal pour dot.

On a longtemps discuté sur l'origine de ce comte Henri. La chronique des rois de Portugal, dressée par Galvão et suivie par Camoens, le fait naître d'un roi de Hongrie, qu'elle ne nomme pas et que certains savants ont cru être Étienne 1er. « Second fils d'un roi de Hon-

1. Ch. III, st. 24.

grie, dit le poëte[1], il avait appris de son père l'art de gouverner les peuples. La Lusitanie, qui n'était pas encore un royaume, fut le prix de sa vaillance. Il reçut, avec le titre de comte, la main d'une princesse qui devait le jour au monarque espagnol. » D'autres ont prétendu qu'il était de la maison de Lorraine, et Camoens, comme on le voit par la 9e stance du VIIIe chant, rapporte lui-même cette opinion sans l'adopter ni la combattre :

> Nos Hungaro o fazemos, porém nado
> Crem ser em Lotharingia os estrangeiros.

« Nos historiens lui donnent pour berceau la Hongrie, et les étrangers, la Lorraine. » D'autres enfin le font neveu de Godefroy, qui conquit Jérusalem. Mais toutes ces opinions ont été détruites par un manuscrit du douzième siècle, trouvé dans l'abbaye de Fleury et imprimé à Francfort par le savant Pierre Pilhou. C'est d'après ce manuscrit que Théodore Godefroy publia, en 1624, son *Traité de l'origine des rois de Portugal*, où il prouve que ces princes descendent en ligne directe de la maison de France. Robert le Saint, fils de Hugues Capet, eut deux fils : Henri Ier, roi de France, et Robert, duc de Bourgogne. Le comte de Portugal, Henri, gendre d'Alphonse VI, était petit-fils de Robert, duc de Bourgogne, et arrière-petit-fils de Robert le Saint.

Le comté de Portugal[2], à sa création, comprenait le

1. Ch. III, st. 25.
2. De *Portus Calé*, dénomination primitive de la ville de *Porto*, ainsi que d'un bourg plus ancien du nom de *Calé*, qui occupait l'emplacement actuel de Gaia, sur la rive gauche du Douro, et finit par attacher son nom à tout le pays environnant. De là *Portucalia*, puis *Portugal*. Il faut observer, d'ailleurs, que tout le nord de cette contrée faisait alors partie de la Galice, et l'étymologie la plus simple serait peut-être celle que l'on tirerait de la combinaison du nom de cette province avec celui du port qui y dominait à cette époque. (Ch. Vogel.)

territoire de Porto, *l'entre Douro et Minho,* la province de Beira, le pays de *Tras-os-Montes* et tout le territoire de Galice jusqu'au château de Lobeira. Les villes principales étaient Porto, Coïmbre, Viseu et Guimaraens; cette dernière, qui était située à trois lieues à l'est de Braga, fut choisie par Henri pour capitale. L'embouchure du Tage n'appartenait pas alors aux chrétiens, et Lisbonne était aux musulmans.

On ignore les clauses du contrat dotal qui spécifiait la nature des obligations par lesquelles le comté de Portugal se trouvait, à l'origine, lié envers le roi de Castille. Il est probable, comme le fait remarquer Schœffer [1], que le beau-père et le gendre prenaient pour règle, dans leurs relations, leur parenté et leur affection plutôt qu'une ligne de subordination exactement tracée; mais il est incontestable que, tout en jouissant d'une puissance presque illimitée, Henri resta toujours moralement, vis-à-vis d'Alphonse VI, dans une situation dépendante.

Après la défaite des Castillans à Velès et la mort d'Alphonse VI (1109), il modifia lui-même cette situation. Il avait triomphé des Maures dans dix-sept batailles et réuni à son comté une partie de leur territoire; il occupait Cintra, peu éloignée de Lisbonne. Il crut le moment venu de s'affranchir de toute dépendance, et désormais s'intitula officiellement *par la grâce de Dieu, comte et seigneur de tout le Portugal.*

Il montra, d'ailleurs, dans son gouvernement, autant de modération et de prudence que de vaillance et de fermeté. Il s'attacha ses sujets par des priviléges accordés à propos; les villes et les principales bourgades reçurent de lui leurs *foraes.*

Pour ajouter à sa gloire, certains chroniqueurs ont raconté qu'il prit part à la première croisade. Nous de-

1. Schœffer, Ep. I, liv. I, ch. I.

vons regarder ce voyage à la terre sainte comme très-douteux; il trouvait autour de lui assez d'occasions de combattre les infidèles sans aller les chercher en Palestine. Mais il suffisait que cette expédition fût une opinion reçue parmi les Portugais pour que Camoens ne laissât pas échapper ce moyen de donner plus de relief au fondateur de la monarchie nationale. Il en parle au chant IIIe [1] : « Vainqueur des infidèles sur les bords du Tage et du Douro, Henri les combattit encore sur les bords de ce fleuve plus célèbre dont les ondes baignèrent jadis le corps d'un Dieu. Il vit tomber les murs de Solime, et le sceptre de Godefroy remplacer le joug de l'impie. » Il revient encore avec complaisance sur le même sujet au VIIIe chant [2] : « Après avoir vaincu les Maures, les peuples de la Galice et les guerriers de Léon, le comte Henri va sur le tombeau du Christ sanctifier la tige de nos rois. »

Quoi qu'il en soit de ce voyage, le comte Henri jouit d'une longue et glorieuse vieillesse. Lorsqu'il mourut (1112), à l'âge de soixante-dix-sept ans, il laissait à son fils, Alphonse, encore enfant, un État respecté de tous ses voisins, des trésors considérables conquis sur les musulmans, et quelque chose de plus précieux encore, un ami dont il avait éprouvé lui-même les talents et la fidélité et qu'il lui avait donné pour gouverneur : c'était cet Égas-Moniz dont nous verrons tout à l'heure l'admirable dévouement.

Mais, avant de raconter les événements qui suivirent, et pour mieux en comprendre les détails, résumons en quelques mots la situation générale de l'Espagne à cette époque.

La péninsule espagnole était partagée en deux es-

1. St. 27.
2. St. 9.

pèces d'États : les États musulmans au sud, et les États chrétiens au nord.

1° *États musulmans.* Le démembrement du khalifat de Cordoue, accompli dans la première moitié du onzième siècle, avait donné naissance à une foule de petits royaumes dont l'existence était menacée à la fois par les chrétiens, qui s'étaient emparés de ceux de Tolède et de Valence, et par les Almoravides, qui avaient conquis ceux de Grenade, de Cordoue, de Murcie, de Lisbonne et de Séville. Les royaumes qui subsistaient encore indépendants, étaient ceux de *Malaga*, de *Jaen*, d'*Almeria*, de *Badajoz*, de *Tortose*, de *Majorque* et celui de *Denia*, auquel se rattachaient les îles Baléares.

2° Les *États chrétiens*, qui s'étendaient depuis la ligne des Pyrénées jusqu'à la vallée du Tage, formaient deux grands groupes : le premier, désigné sous le nom de royaume d'*Aragon* et de *Navarre*, était compris entre la Sègre, l'Èbre et les Pyrénées, et renfermait les trois petits royaumes de *Sobrarbe* (c. Vénasque), d'*Aragon* (c. Jaca), et de *Navarre* (v. p. Pampelune, Tolosa, Vittoria, Bilbao); au royaume d'Aragon et de Navarre venait d'être ajouté celui de *Huesca*, enlevé tout récemment aux Maures (1096). Le second groupe, situé à l'est du précédent, était formé de la réunion des royaumes de *Castille* et de *Léon* (c. Tolède), auquel se rattachait le petit *royaume de Valence* (c. Valence), conquis par le Cid en 1094[1]. Le *comté de Portugal,* érigé pour Henri de Bourgogne sous la suzeraineté de la Castille, venait d'affirmer son indépendance.

Alphonse Ier (1112-1185).

Régence de la comtesse Thérèse. — Lorsque le comte Henri mourut, son fils Alphonse n'avait que trois ans. La

1. M. H. Chevallier. XVe leçon.

comtesse Thérèse fut chargée de la régence; mais, oubliant ce qu'elle devait à la mémoire de son mari et à sa propre dignité, elle contracta avec Ferdinand, comte de Transtamare, un mariage secret que quelques historiens ont révoqué en doute. Toujours est-il que le favori régna sous le nom de la régente, et que, si leur conduite privée ne fut pas à l'abri de nombreux reproches, il y eut également de grandes irrégularités dans leur administration. « Sa mère, dit Camoens, en croirai-je une tradition qui remonte au berceau de la monarchie portugaise? sa mère ne craignit pas d'offenser les mânes de Henri et de former les nœuds d'un second hyménée. Dans son délire, elle s'empare du sceptre, le livre à Transtamare, et revendique comme sa dot tous les domaines de l'illustre orphelin. —Alphonse (c'était le nom que le jeune prince avait pris de son aïeul), Alphonse s'indigne et frémit. Dépouillé par sa mère, persécuté par un tyran, il conçoit le hardi projet de reconquérir son héritage; il le médite avec prudence et l'exécute avec audace. — La guerre intestine s'allume. Les champs de Guimaraens se rougissent du sang des familles. Une mère marche contre son fils. Ambitieuse et superbe, elle brave le ciel et la nature. L'amour maternel est éteint dans son cœur; un autre amour le subjugue et l'entraîne[1]... » Alphonse, en effet, à l'âge de dix-huit ans, avait réclamé l'exercice de ses droits ; la comtesse ayant refusé d'abandonner le pouvoir, le jeune prince, aidé des conseils d'Égas-Moniz, pour ne pas être dépouillé de ses États, leva des troupes et, les armes à la main, demanda compte de leurs actes à Transtamare et à sa mère. Les deux partis se livrèrent bataille dans le voisinage de Guimaraens, le 24 juin 1128. Transtamare et la comtesse furent battus et faits prisonniers. Alphonse

1. Ch. III, st. 29, 30 et 31.

se montra plus que généreux envers le comte, qu'il se contenta de bannir du Portugal, et plus que sévère envers sa mère, qu'il fit enfermer dans le château de Lanhoso.

Guerre contre la Castille. — De sa prison, Thérèse implora le secours du roi de Castille, qui saisit avidement ce prétexte d'envahir le Portugal dans l'espoir de l'annexer à son royaume. « La Castille s'émeut, ses innombrables guerriers volent au secours de la fille des rois. Le Portugais voit venir l'orage et le contemple sans s'émouvoir. La faveur des cieux ne l'a pas encore abandonné. Il se confie à son audace, et les champs de Valdevès sont témoins de sa gloire et de la honte des Castillans[1].» Il faut croire toutefois que cette victoire de Valdevès, remportée à quelque distance de Ponte de Lima, ne fut pas assez complète pour décourager les ennemis d'Alphonse, puisque, dès l'année suivante, il se vit attaqué de nouveau et assiégé dans Guimaraens par l'armée castillane. Il s'y défendit avec toute l'opiniâtreté de son caractère et la fierté que lui inspirait le souvenir de ses premiers succès; mais la ville était mal approvisionnée pour un siége, la famine se faisait déjà sentir et les maladies affaiblissaient journellement la garnison. « Déjà les vaincus ont réparé leur défaite; ils reviennent plus nombreux et plus terribles. Alphonse, étonné, cherche un abri dans les murs de Guimaraens. Pressé de toutes parts, manquant de vivres et menacé d'une perte irréparable, il périssait si, par un dévouement héroïque, Égas-Moniz n'eût conjuré la tempête[2]. » Égas-Moniz prit la résolution hardie d'aller, à l'insu de son maître, trouver le roi de Castille et de lui promettre foi et hommage de la part du prince, si les Castillans consentaient à s'éloigner de Guimaraens. La

1. Ch. III, st. 34.
2. Ch. III, st. 35.

important est rapporté dans le vieux texte dont une traduction fidèle[1] nous a été donnée :

« Le seigneur roi, tenant à la main la même épée nue qu'il avait portée à la guerre, dit : « Loué soit Dieu qui « m'a aidé! C'est avec cette épée que je vous ai délivrés « et que j'ai vaincu nos ennemis; et, puisque vous m'a« vez fait votre roi et votre compagnon, il convient que « nous fassions des lois qui assurent la tranquillité à « notre pays. » — A cela ils répondirent tous disant : « Nous voulons, Sire, et nous sommes prêts à faire telles « lois qu'il vous plaira de dicter, car nous tous, ainsi que « nos fils et nos filles, nos petits-fils et nos petites-filles, « nous ferons ce que vous commanderez. » Le roi appela alors les évêques, les nobles et les fondés de pouvoirs des villes, et il fut convenu d'un commun accord qu'on commencerait par faire les lois touchant la succession à la couronne, et ils firent les lois suivantes :

« 1° Que le seigneur Alphonse, roi, vive et qu'il règne sur nous. S'il a des enfants mâles, qu'ils vivent et qu'ils soient nos rois, sans qu'il y ait besoin de les constituer de nouveau rois; voici l'ordre de la succession : le fils succédera au père, puis le petit-fils, et ensuite l'arrière-petit-fils, et ainsi à perpétuité, dans leurs descendants de père en fils;

« 2° Si le fils aîné du roi meurt pendant la vie de son père, le second fils (après la mort du roi son père) sera roi; le troisième succédera au second, le quatrième au troisième, et ainsi des autres fils du roi;

« 3° Si le roi meurt sans enfants mâles, le frère du roi, s'il en a un, régnera, mais pendant sa vie seulement, car, après sa mort, le fils de ce dernier roi ne sera pas notre roi, à moins que les évêques, les députés des villes

1. Extrait de l'*Exposé des droits de S. M. Très-Fidèle D. Maria II*; Paris, 1830, 1 vol. in-4°.

et les nobles de la maison du roi ne l'élisent, et alors il sera notre roi, sans quoi il ne régnera pas.

« Alors Lourenço Viegas, procureur du seigneur roi, dit aux députés : « Le roi demande si vous voulez que « les filles soient admises à succéder à la couronne, et, « dans ce cas, s'il vous plaît de faire des lois y rela- « tives? » — Après une discussion qui dura plusieurs heures, ils s'accordèrent et prirent cette résolution :

« Les filles du seigneur roi étant également issues de « lui, nous voulons qu'elles puissent succéder à la cou- « ronne, et qu'il soit fait des lois à cet effet. » — Et les évêques et les seigneurs firent les lois suivantes :

« Si le roi de Portugal n'a point d'enfant mâle et qu'il ait une fille, elle sera reine après la mort du roi, pourvu qu'elle se marie avec un seigneur portugais; mais il ne portera le nom de roi que quand il aura un enfant mâle de la reine qui l'aura épousé. Quand il paraîtra en public en compagnie de la reine, il se tiendra toujours à sa gauche, et ne mettra point la couronne royale sur la tête. Que cette loi soit toujours observée, et que la fille aînée du roi n'ait pas d'autre mari qu'un seigneur portugais, afin qu'un étranger ne devienne pas le maître du royaume. Si la fille du roi épousait un prince étranger, elle ne sera pas reconnue pour reine, parce que nous ne voulons pas que nos peuples soient obligés d'obéir à un roi qui ne serait pas né Portugais, puisque ce sont nos sujets et nos compatriotes qui, sans le secours d'autrui, mais par leur vaillance et aux dépens de leur sang, nous ont fait roi. »

En dehors de ces lois qui réglaient la succession du royaume, les Cortès en firent d'autres touchant la collation des titres de noblesse et les châtiments réservés aux criminels. Enfin, l'Assemblée ne se sépara qu'après avoir honoré par une magnifique récompense les soldats qui avaient fondé le nouveau royaume par la victoire d'Ou-

rique : tous jouirent des privilèges de la noblesse et reçurent la dénomination de *sujets par excellence*.

En même temps, Alphonse donna au Portugal les armes qui devaient désormais le désigner comme État indépendant : c'était un symbole à la fois religieux et guerrier[1], rappelant sa victoire sur les rois infidèles, et l'apparition miraculeuse qui l'avait précédée.

Enfin, il plaça son royaume sous la protection de Notre-Dame de Clairvaux, ce qui n'avait rien que de très naturel dans cette période du moyen âge, et transporta sa capitale de Guimaraens à Coïmbre.

Nouvelle croisade contre les Maures. — Pour ne pas laisser refroidir l'enthousiasme de son armée, Alphonse reprit le cours de ses conquêtes sur les Maures. Le 11 mars 1147, il s'empara de Santarem[2], dont le siége fut habilement dirigé par Mem-Ramirez, tandis que Théotonio, prêtre et prieur des chanoines réguliers de Coïmbre[3], se mettait à la tête d'un corps de partisans, et prenait possession d'Arronchès. Après avoir pris Mafra et Cintra[4], il résolut de conquérir Lisbonne. Un heureux hasard amena en ce moment, dans les eaux du Tage, une armée navale, composée de Français, d'Anglais et d'Allemands, qui allaient en Palestine sous la conduite de Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie ; ils s'associèrent à son entreprise, et, après un siége de cinq mois, la place fut emportée d'assaut[5]. La citadelle, qui résistait encore, succomba par le dévouement de Martin Moniz, le digne fils d'Egas-Moniz : il se fit écraser entre la muraille et la porte du château, pour en faciliter l'entrée aux assaillants.

1. Ch. III, st. 53 et 54.
2. Ch. III, st. 55.
3. Ch. VIII, st. 19.
4. Ch. III, st. 56.
5. Ch. III, st. 57, 58, 59 et 60 ; et ch. VIII, st. 18.

La prise de Lisbonne livrait le cours du Tage et un commerce important aux Portugais. Alphonse donna des preuves de sa reconnaissance aux étrangers qui avaient bien voulu l'aider, et réussit par ses bienfaits à en fixer un assez grand nombre dans le pays : les Allemands fondèrent Alma, et les Français, Aleambaja.

La chute de Lisbonne eut encore un autre avantage : la crainte du nom Portugais se répandit, et la conquête des pays voisins s'opéra plus facilement. « Quand Lisbonne a cédé, dit le poëte, quels remparts pourront désormais résister à la valeur d'un peuple dont le nom seul fait des conquêtes ? La terreur lui soumet l'Estramadure entière, Obidos, Torrès-Vedras, Alemquer, où des eaux murmurantes portent la fraîcheur et la salubrité. — Et vous aussi, terres transtaganes, si riches des trésors de Cérès, vous cédez à la fortune des enfants de Lusus ; vous leur livrez vos villes et vos moissons. Maure usurpateur, tu ne cultiveras plus ces fertiles campagnes : Elvas, Moura, Serpa, Alcacer, ne te prêteront plus leur abri : tes derniers remparts vont tomber[1]. » — Impatient de repos, Alphonse court venger sur Béja la destruction de Trancose, naguère livrée aux flammes par les infidèles[2] ; Cézimbre et Palmala tombent avec elle[3] ; le roi de Badajoz, qui s'est avancé à leur secours avec quatre mille cavaliers et une infanterie nombreuse, est complétement battu[4], et cherche vainement un asile dans sa capitale. « Alphonse ne laisse point reposer la victoire. Il appelle de toutes les parties de son royaume des soldats accoutumés à vaincre, et d'une forêt de lances entoure Badajoz. Le courage impétueux, la froide intrépidité signa-

1. Ch. III, st. 61 et 62.
2. St. 64.
3. St. 65.
4. St. 65 et 66.

lent tour à tour l'audace et le génie du héros, et bientôt l'altière cité grossit le nombre de ses conquêtes[1] ! »

Une des acquisitions les plus importantes fut celle de la place d'Evora, qui fut enlevée par un coup d'audace de Giraldo Giraldez, surnommé *Sem Pavor*, le chevalier Sans-Peur. Giraldo, qui avait encouru la disgrâce d'Alphonse, et qui s'était vu obligé de quitter la suite du roi, s'était retiré parmi les Maures, et, suivi de quelques mécontents, s'était mis au service de ce même Ismaël qui avait perdu la bataille d'Ourique; mais il n'avait pas tardé à reconnaître sa faute, et avait résolu de la réparer par quelque action d'éclat. Evora, l'ancienne place d'armes de Sertorius, était au pouvoir des infidèles : il conçut le projet de la conquérir pour Alphonse. La ville était forte et protégée en dehors par une tour antique, où deux sentinelles veillaient jour et nuit, avec ordre d'allumer des feux au premier danger qu'elles apercevraient. Giraldo, profitant de l'obscurité d'une nuit profonde, marche vers la tour, et, à l'aide de grosses pointes de fer qu'il enfonce dans la muraille, il parvient à gagner une ouverture qui lui fournit un passage. Les deux sentinelles étaient endormies : il les tue, donne le signal ordinaire de l'approche des ennemis, et retourne auprès de ses compagnons, qu'il partage en deux troupes. La première reste en embuscade, la seconde le suit. Cependant la garnison, trompée par les feux qu'il venait d'allumer, sort de la ville et se porte vers la tour. Giraldo, toujours favorisé par les ténèbres, fait un circuit, se rapproche des remparts, surprend les gardes avancées, pénètre dans Evora, et fait main basse sur tout ce qu'il rencontre. Aux cris des habitants, la garnison revient sur ses pas, poursuivie à son tour par les soldats de l'embuscade; pressée de tous côtés, égarée dans l'ombre

1. Ch. III, st. 67.

et saisie d'épouvante, elle abandonne ses armes, et la ville entière se soumet à l'intrépide Giraldo. Il obtint d'Alphonse, avec son pardon, le commandement de la place qu'il avait conquise avec tant d'audace et de bonheur [1].

Parmi les chevaliers dont le dévouement fut le plus utile au roi de Portugal, nous devons citer aussi dom Fuas Roupinho, surnommé le *Lutatius portugais*. Un des chefs des Musulmans, Gami, roi de Mérida, avait formé le projet d'assiéger le château où commandait dom Fuas; celui-ci fut informé de sa marche, et sortit de la forteresse avec une troupe d'élite, pour se mettre en embuscade. Les ennemis se présentèrent en effet; et, au moment où ils escaladaient la place, dom Fuas fondit sur eux, les tailla en pièces et fit le roi prisonnier. Dans la même année, il fut mis à la tête de quelques galères portugaises, et détruisit une flotte des Maures à la hauteur du cap d'Espichel [2]. Un an après, il remporta une nouvelle victoire près de Ceuta [3]. Ces deux actions navales, il est vrai, n'eurent pas de résultat immédiat; mais la marine portugaise se montrait ainsi sur l'Océan, et prouvait, en portant déjà ses soldats jusqu'en Afrique, combien le royaume nouveau avait acquis de puissance et de confiance en lui-même.

Guerre contre les Espagnols. — Tant de succès n'étaient pas sans inquiéter les Espagnols, qui, d'ailleurs, supportaient avec peine que le prince de Portugal eût pris le titre de roi. Quelques terres de la Galice et de l'Estramadure, restées en litige, devinrent la cause d'une guerre sanglante entre Alphonse et son gendre don Fernand,

1. Ch. III, st. 63, et ch. VIII, st. 21.
2. Ch. VIII, st. 16.
3. Ch. VIII, st. 17.

roi de Léon. Les Portugais se virent tout à coup assiégés par une armée chrétienne dans cette ville de Badajoz qu'ils venaient d'enlever aux infidèles. Le jour du combat était arrivé, lorsque, en sortant de la ville, Alphonse fut poussé par son cheval sur une porte de fer avec tant de violence, qu'il en reçut une dangereuse contusion. Affaibli par sa blessure, il n'en livra pas moins la bataille; mais il la perdit, et tomba entre les mains des Espagnols[1]. Don Fernand, une fois vainqueur, lui témoigna tout le respect d'un fils, et n'exigea de lui aucune rançon : il se contenta de la restitution des domaines contestés.

Le roi de Portugal avait alors soixante-quinze ans. Il survécut néanmoins à cet événement malheureux, et les Musulmans lui fournirent une nouvelle occasion de déployer toute sa valeur dans des circonstances mémorables.

Guerre contre les Almohades.— C'était encore en Afrique que l'orage s'était formé. Un fanatique, Mohamed-ben-Abdallah, qui prétendait ramener sur la terre le règne de la justice et de la vertu, avait annoncé qu'il était temps de revenir à la morale et aux préceptes de Mahomet pour restaurer l'islamisme, compromis par les vices des Almoravides. Ses prédications avaient attiré autour de lui une foule de tribus qui s'étaient réunies sous le nom d'Unitaires ou de *Mouhahedins*, d'où l'on a fait le nom d'*Almohades*. Son successeur, Abdelmoumen, s'était empressé de donner à la secte une organisation militaire, avait enlevé rapidement aux Almoravides leurs possessions d'Afrique : Salé, Fez, Tlemcen, Oran, Maroc, tout le Magreb ; et c'était alors qu'un wali de l'Algarve, partisan des nouvelles doctrines religieuses, se voyant

1. Ch. III, st. 69, 70, 71, 72.

menacé par les victoires d'Alphonse, avait appelé les Almohades à son aide contre le vainqueur d'Ourique. Ceux-ci s'étaient élancés sur l'Espagne, avaient soumis en peu de temps la plus grande partie de l'Algarve, Almeria, Cordoue, Séville, Grenade, et avaient forcé les débris des Almoravides à chercher un refuge dans les Baléares. Jusqu'à la mort d'Abdelmoumen, les Portugais, il est vrai, n'avaient eu à combattre que quelques-uns de ses lieutenants : les chevaliers d'Alphonse avaient lutté vaillamment contre ces ennemis nouveaux, et Bernard Froias, qui les commandait, avait justifié dans cette lutte son surnom de *Cid portugais*. Mais le successeur d'Abdelmoumen, Yousouf, après avoir étendu sa domination jusqu'aux bouches de l'Èbre, en triomphant, dans l'Espagne orientale, de tous les Musulmans qui lui étaient rebelles, songea à profiter du grand âge d'Alphonse, et de l'affaiblissement que la guerre contre les Espagnols venait de causer au royaume de ce prince. Il réunit toutes ses forces, envahit le Portugal et s'avança jusqu'à Santarem. Le fils du roi, dom Sanche, s'y enferma et s'y défendit avec vigueur. « Le vieux monarque habitait alors, dit Camoens, la cité qui voit reverdir ses prairies sous les eaux du Mondégo (Coïmbre). C'est là que, dans un noble loisir, il oubliait les fatigues de sa longue et laborieuse carrière. Mais il apprend le danger de son fils. Sa force renait; tout le feu de la jeunesse s'est rallumé dans son cœur. Il vole, il arrive avec ses vieux compagnons d'armes au secours de dom Sanche[1]... » Par une marche rapide, Alphonse réussit à rejeter les ennemis sur la place, tandis que dom Sanche, prévenu de l'arrivée de son père, en sortait pour les combattre. Surpris et déconcertés, les Maures ne firent qu'une faible résistance et laissèrent sur le champ de bataille un grand

1. Ch. III, st. 79 et 80.

nombre des leurs. La mort de leur chef Yousouf acheva de les disperser.

Cet exploit termina la carrière militaire du roi Alphonse Ier. Il mourut peu de temps après, le 6 décembre 1185, à soixante-seize ans et quatre mois[1].

Création d'ordres religieux et militaires. — Il laissait, à sa mort, une milice permanente, qu'il avait préparée pour l'avenir, en créant, comme plusieurs autres rois chrétiens[2], certains ordres religieux et militaires. Il avait institué, en 1167, en souvenir de la conquête de Santarem, l'ordre *da Aza de S. Miguel*, de l'Aile de Saint-

1. Ch. III, st. 82 et 83.

2. Ce fut à l'occasion des invasions des Almoravides et des Almohades que se formèrent en Espagne, comme en Portugal, ces ordres religieux et militaires qui donnèrent une vive impulsion à la croisade. — Deux moines de Cîteaux étaient venus à la cour de Castille pour traiter d'affaires (1153); l'un d'eux, appelé Raymond de Fitero, offrit à Sanche III de défendre Calatrava contre les Maures. Il tint parole; il reçut la ville pour récompense, alla chercher vingt mille hommes dans son abbaye et aux environs et les établit dans les dépendances de Calatrava. Ainsi commença l'*ordre militaire de Calatrava*, qui avait pour distinction une croix de gueules fleurdelisée de sinople, accostée en pointes d'entraves et placée sur l'estomac. — L'*ordre de Saint-Jacques* suivit de quelques années (1161). Depuis longtemps on venait en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle comme on allait à Jérusalem. Mais au milieu d'une guerre continuelle, et sous la terreur des Maures, les chemins n'étaient pas plus sûrs qu'en Asie. Les chanoines de Saint-Éloi avaient bâti des hôpitaux sur toute la route; plus tard, quelques gentilshommes de Castille mirent leurs biens en commun et se chargèrent de protéger les pèlerins. Le roi de Léon, Ferdinand II (1157-1187), confirma leur résolution et leur donna pour armoirie une épée ensanglantée en forme de croix. — Enfin, en 1176, des chevaliers de Salamanque fondèrent, sous le nom de Saint-Julien-du-Poirier, un ordre militaire qui fut confirmé, en 1197, par Célestin III, et qui adopta la règle de saint Benoît. Il avait été primitivement établi non loin de Ciudad-Rodrigo: mais, après la prise d'Alcantara sur les Maures (1214), les chevaliers de Calatrava, chargés de défendre cette ville, la donnèrent à l'ordre de Saint-Julien-du-Poirier, qui prit dès lors le nom d'*ordre d'Alcantara*. — Voy. l'*Histoire du moyen âge* de M. Gaillardin.

Michel, qui s'éteignit de bonne heure. Il avait aussi tiré de l'obscurité une corporation qui s'était formée à Coïmbre, et lui avait fait donner, par deux moines, la règle de saint Benoît, d'après la réforme de Cîteaux : tous les membres promettaient de vivre dans le célibat et de faire la guerre aux infidèles : on les appelait d'abord la *nouvelle milice* (1147). Lorsqu'il eut conquis Evora, il leur en donna la garde (1166), et ils prirent le nom de chevaliers d'Evora jusqu'à l'époque où, le château d'Avis leur ayant été concédé, ils devinrent l'*ordre d'Avis*, qui accomplit une glorieuse carrière.

D. Sanche Ier (1185-1211).

Le fils aîné d'Alphonse étant mort avant son père, ce fut le second de ses fils, dom Sanche, qui lui succéda. Il avait trente et un ans lorsqu'il fut couronné à Coïmbre, le 9 décembre 1185. Il avait donné des preuves de sa bravoure en maintes circonstances. Dès l'année 1178, il avait pris le commandement d'une armée de douze mille hommes, avait battu les Maures sur le territoire de Séville, et avait ensuite dégagé la ville d'Elvas, assiégée par eux. Nous venons de voir aussi comment il était sorti vainqueur des murs de Santarem [1].

Il illustra le commencement de son règne par la conquête de l'Algarve. « Il avait formé, dit Camoens, le hardi projet d'enlever aux Musulmans et les remparts de Sylves et ses plaines encore sillonnées par le soc des Barbares. Il fut puissamment secondé par une escadre formidable qui, des confins de la Germanie, portait en Palestine des armes et des soldats. — Les désastres de la cité sainte avaient consterné l'Europe. Le Nord s'était ému, et la

1. Ch. III, st. 84.

flotte guerrière allait, sur les traces de Frédéric, au secours de l'infortuné Lusignan, dont les soldats, vaincus par la soif, s'étaient remis avec leur général entre les mains du grand Saladin. — Poussés par la tempête sur les rivages de la Lusitanie, les Germains se joignent aux Portugais; c'était toujours pour eux la guerre sacrée. Alphonse avait dû la conquête de Lisbonne aux guerriers du Nord; dom Sanche leur dut à son tour la conquête de Sylves[1]. » Il ajouta alors à son titre celui de roi du pays d'Algarve; mais il ne garda pas longtemps cette seconde royauté; car, de 1188 à 1190, Ben-Yousouf rentra dans Sylves, et ne lui laissa que les provinces qui lui avaient été léguées par son père.

Dès lors, dom Sanche ne s'occupa plus de guerre; et quand, cinq ans plus tard, Yacoub, fils d'Yousouf, après avoir envahi la Nouvelle-Castille, remporta sur Alphonse VIII la grande victoire d'Alarçon (1195), qui entraîna la chute de Calatrava, Escalona, Madrid et Salamanque, tandis que les rois d'Aragon, de Castille, de Léon et de Navarre se virent dans la nécessité de solliciter une paix humiliante, les Portugais n'eurent pas à souffrir de cette défaite des Chrétiens. Il s'appliqua particulièrement à repeupler les villes, à en fonder de nouvelles, à faire fleurir l'agriculture, trop négligée sous son prédécesseur, à réparer enfin les ravages des dernières guerres. Il se montra généreux à l'égard des ordres militaires, continua avec persévérance le vaste monastère d'Alcobaça, qu'Alphonse Ier avait commencé, et donna une vive impulsion à tous les travaux de son royaume, qu'il parcourait sans cesse.

Il mourut en 1211, après vingt-six ans de règne. Il était si cher à ses peuples qu'ils l'avaient surnommé *Povoados*.

1. Ch. III, st. 85, 86 et 87.

Alphonse II (1211-1223).

Alphonse II, qui lui succéda, dut tout d'abord s'occuper de dissensions de famille, au sujet du testament de dom Sanche, qui, par quelques termes obscurs, avait accordé certaines concessions territoriales à ses deux filles, Thérésia, la veuve du roi de Léon, et l'infante dona Sancha.

Dès l'année suivante, il eut à prendre part à une croisade générale contre les Maures. Le fils d'Yacoub, Muhamad-el-Nasir, convaincu que des victoires sur les Chrétiens pouvaient seules rendre aux Musulmans d'Espagne le joug des Almohades supportable, avait amené dans la Péninsule une armée que l'exagération des historiens porte à six cent mille hommes; toute l'Europe s'était émue; le pape Innocent III avait fait appel à la chrétienté, et les rois espagnols, oubliant un moment leurs discordes et leurs rivalités, s'étaient donné rendez-vous à Tolède pour marcher ensemble à l'ennemi. La bataille qui se livra au pied de la Sierra-Morena, et qui est connue sous le nom de *las Navas de Tolosa* (1212), dura toute une journée, coûta la vie, dit-on, à cent quatre-vingt mille Musulmans, et détruisit la puissance des Almohades en Andalousie : les écrivains arabes eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de la signaler comme le début de la ruine de l'islamisme en Espagne.

Cinq ans après cette grande action, à laquelle les chevaliers portugais avaient participé glorieusement, une flotte de trois cents vaisseaux, qui, sous le commandement de Guillaume de Hollande et de Georges de Wied, était partie des Pays-Bas et de la Frise, à l'instigation du pape Honorius, pour aller reconquérir le saint-sépulcre, aborda Lisbonne, et prêta un puissant secours à l'archevêque de cette ville, qui, à la tête des ordres militaires

du Portugal, s'empara sur les infidèles de la ville importante d'Alcacer. « J'aperçois, dit Camoens, un prélat belliqueux, déposant la crosse d'or pour la lance de fer. Intrépide, inébranlable, il accepte la bataille que lui présente l'Ismaélite... L'orgueilleuse cité d'Alcacer est le prix de la victoire. Ni le courage de ses guerriers ni ses remparts de fer ne sauraient la défendre ; elle ouvre ses portes à dom Mathieu, pasteur des peuples et vengeur de son troupeau[1]... Cette fière cité, si souvent prise et reprise par les Portugais et par les Maures, fut pour toujours purgée des infidèles[2]. »

Mais, quoique son règne ne manquât pas de gloire militaire, Alphonse II se fit remarquer par son administration beaucoup plus que par ses exploits personnels. Héritier des qualités de son père, il rétablit l'ordre dans la justice, et voulut réformer le clergé. Il convoqua solennellement les Cortès nationales, et s'appuya constamment sur le tiers-état pour combattre les prétentions excessives des ordres privilégiés. Les lois qu'il promulgua, eurent pour but d'assurer la liberté individuelle et la propriété, d'abolir des impôts trop lourds, de régler les droits civils des citoyens, d'éviter des jugements précipités dans les affaires contentieuses, et de fixer les droits de l'Église. S'apercevant que, pour échapper au service militaire, un grand nombre de jeunes Portugais, sans vocation véritable pour la vie religieuse, se réfugiaient dans les cloîtres, il força les moines de cette espèce à servir l'État et la religion, en les armant contre les Maures. Une de ses lois permit aussi aux laïques d'en appeler de la juridiction ecclésiastique à la juridiction séculière. On peut dire que, pour le temps où il vivait, une telle conduite était en quelque sorte un anachro-

1. Ch. VIII, st. 23 et 24.
2. Ch. III, st. 89.

nisme. Aussi, quoiqu'il fût très-religieux, comme ses efforts tendaient à restreindre la puissance envahissante des évêques, il eut à soutenir contre eux une lutte incessante, qui entraîna même son excommunication; mais il n'en resta pas moins ferme : il montra jusqu'à sa mort une sage et prudente vigueur.

Sanche II (1223-1246).

Sanche II avait à peine vingt ans lorsqu'il parvint au trône. Sa première démarche fut de se réconcilier avec le clergé, en lui faisant les plus larges concessions; mais cette condescendance ne servit nullement à assurer le repos de son règne. La noblesse en témoigna tout d'abord un grand mécontentement, soit qu'attachée à la mémoire du père, elle blâmât la conduite opposée du fils, soit qu'ayant profité des revenus enlevés aux monastères, elle craignît de s'en voir dépouillée. Et, de son côté, le clergé, loin de lui témoigner de la reconnaissance, éleva d'autant plus ses prétentions qu'il trouva moins de fermeté dans l'esprit débonnaire du roi.

Cependant, à l'origine, Sanche II était aimé de son peuple : quelques succès, remportés sur les Maures, avaient même excité un certain enthousiasme parmi ses sujets; en s'appuyant fortement sur le tiers-état, à l'exemple de son père, il aurait pu lutter avantageusement contre les ordres privilégiés. Malheureusement pour lui, il avait reçu de la nature une facilité de caractère qui le livrait sans défense à quiconque essayait de le gouverner : il tomba dans la dépendance d'une femme dont la duplicité et la folle prodigalité n'étaient pas moins connues que sa prodigieuse beauté. Dona Mencia et les courtisans qui l'environnaient, devinrent tout-puissants : ils disposèrent à leur gré des emplois et des honneurs, dissipèrent

les finances de l'État, cherchèrent à se créer des ressources en autorisant les Juifs à acheter certaines fonctions publiques, et en inventant de nombreux impôts. Le peuple, écrasé de charges nouvelles, fit alors cause commune avec les nobles et les prêtres.

Une révolution se préparait; on publiait hautement l'incapacité du prince, qu'un sobriquet populaire avait déjà rendu ridicule[1], et les grands, appuyant les discours de la foule, provoquaient à grands cris le renvoi des favoris. Un jour, les habitants d'entre Douro et Minho, las des vexations qui pesaient sur eux, se réunissent, s'avancent vers Coïmbre, dont le peuple se joint à eux, et enlèvent du palais dona Mencia, qui est conduite en Castille[2]. On espérait que, soustrait à la pernicieuse domination de la reine, dom Sanche allait gouverner sagement. Un instant effrayé, il promit tout. Mais il ne tint aucune de ses promesses : les emplois publics, les dignités, le produit des impôts, continuèrent d'être la proie des favoris et de leurs adhérents. Les nobles renouvelèrent leurs plaintes, et le peuple, ses doléances ; le pape lui adressa des menaces. Rien ne put l'arracher à l'esclavage où le tenaient ses ministres.

Le pape Innocent IV ordonna alors à l'évêque de Porto et à celui de Coïmbre de comparaître au concile de Lyon, pour y rendre compte de la conduite du roi. Les deux évêques, auxquels se réunirent l'archevêque de Braga et les propres ambassadeurs du Portugal au concile, loin de justifier leur maître, le chargèrent encore davantage. Ils obéissaient aux instructions secrètes d'Alphonse, frère du roi, qui était héritier présomptif de la couronne de Portugal, puisque dom Sanche n'avait pas d'enfants. Alphonse avait épousé Mathilde, comtesse de Boulogne,

1. On l'avait surnommé *Capello*, dom Sanche au capuchon.
2. Elle y mourut sans avoir pu revoir son mari.

et résidait en France. Les prélats portugais se rendirent auprès de lui et lui offrirent la régence du royaume. Il se transporta lui-même à Lyon, et négocia si bien avec le pape que celui-ci, par une bulle adressée à tous les sujets du roi Sanche, leur ordonna, sous peine d'excommunication, d'obéir en tout au comte de Boulogne; la bulle est du 24 juillet 1245. Un religieux de l'ordre de saint Dominique, F. D. Gil, eut l'audace de la notifier à dom Sanche.

La résistance n'entrait pas dans les habitudes du roi : il se résigna à son sort, et, sans attendre l'arrivée de son frère, il se retira à Tolède, où il mourut l'année suivante. Camoens a porté sur lui un jugement sévère : « Monarque indolent, sans caractère et sans vertu, il laissait flotter dans ses mains les rênes de l'État : c'était le règne des favoris. Complice et victime de leurs désordres, il soulevait contre lui la haine et le mépris des peuples, et les peuples indignés demandaient un autre roi... Du fond d'une terre étrangère, le frère de dom Sanche entend la voix du Portugal. Il quitte Boulogne et Mathilde, et reparaît, aux acclamations de la patrie, tandis que dom Sanche, encore chargé du vain titre de roi, va finir obscurément, dans Tolède, une vie dont le cours avait été trop long pour sa gloire[1]. »

Alphonse III (1246-1279).

Les acclamations dont parle le poëte, ne furent pas tout à fait universelles, et la régence d'Alphonse III fut agitée. Malgré les fautes, l'indolence et la fuite de dom Sanche, tous ses chevaliers n'avaient pas délaissé sa cause; tous ne reconnaissaient point à la papauté le droit

1. Ch. III, st. 90, 91, 92 et 93.

de faire ou de défaire un roi de Portugal, et plusieurs, qu ne croyaient pas pouvoir être déliés par une bulle ponti- ficale de leur serment de fidélité envers leur souverain légitime, lui restèrent fidèles jusqu'à sa mort, refusan de céder, sans combat, aux sommations du régent les châteaux et les places dont la garde avait été confiée à leur honneur.

Rien n'est plus touchant que l'inébranlable dévoûmen de Martin Freitas. Il commandait dans Coïmbre, et suppor tait avec un courage opiniâtre toutes les privations insé parables d'un long siége, lorsque dom Sanche mourut. Le régent s'empressa de l'en avertir; mais Freitas, craignan une surprise, demanda et obtint une suspension d'armes afin d'aller à Tolède s'assurer par lui-même de la vérité du rapport. Là, il se fit ouvrir le tombeau du roi, lui remi dans les mains les clefs de Coïmbre, et lui adressa ces paroles : « Sire, tant que vous avez vécu, j'ai essuyé mille dangers, souffert la soif et la faim, mangé du cuir et bu de l'eau croupie, pour soutenir vos droits et vous prouver ma fidélité. A présent que vous êtes mort, je remet entre vos mains les clefs de la ville dont vous m'aviez confié la garde. Je dirai aux habitants de Coïmbre que vous ne vivez plus, et que nous pouvons obéir à votre frère sans manquer à nos devoirs envers vous. » Après cette constatation, il revint dans la place assiégée, en ouvrit les portes à Alphonse, et l'y reçut lui-même en lui disant : « Sire, puisqu'il a plu à Dieu que dom Sanche votre frère, soit mort, prenez votre château. Dorénavan je vous tiendrai pour roi. »

Ce ne fut, en effet, qu'en 1246, à la mort de son frère qu'Alphonse prit définitivement et régulièrement le titre de roi. Il conserva à Martin Freitas le commandemen dont il s'était montré si digne, et traita avec honneu les chevaliers qui étaient restés jusqu'au bout fidèles à dom Sanche. En même temps, il poursuivit sévèremen

les courtisans qui avaient dilapidé les finances de l'État. Par ce mélange habile de bienveillance et de répression, par une administration sage et vigoureuse, il fit bientôt oublier ce que son élévation pouvait avoir eu d'odieux dans le principe.

Puis, pour occuper la turbulence des nobles et briller, aux yeux de ses sujets, de cet éclat que donne toujours la gloire militaire chez un peuple guerrier, il résolut de conquérir le royaume des Algarves. Depuis l'époque où Sanche Ier s'en était une première fois emparé, et se l'était vu enlever presque immédiatement, les guerres partielles contre les Maures de ce pays n'avaient presque pas discontinué, et, dans les derniers temps, un brave chevalier portugais, du nom de Perez Correa, qui était grand-maître de l'ordre de Sant Iago, en Castille, s'y était distingué d'une façon toute particulière. Alphonse, après avoir réclamé ses services, combina, par terre et par mer, une expédition qui réussit pleinement. La place de Faro s'étant rendue, il laissa aux habitants musulmans leurs propriétés et la liberté de leur culte ; ces conditions engagèrent immédiatement d'autres villes à faire leur soumission : Aracena, Alconcher, Serpa, se livrèrent à lui l'une après l'autre. Une trève qu'il avait accordée aux ennemis, n'était pas encore expirée, lorsque six ou sept Portugais, qui chassaient dans la campagne, furent attaqués à l'improviste par une partie de la garnison de Tavira. Ils se défendirent vaillamment et moururent tous, les armes à la main. Correa arriva trop tard pour les sauver; mais il poursuivit leurs assassins, les atteignit sous les murs de Tavira, et entra avec eux dans la ville, qui, après un combat sanglant, resta au pouvoir des Portugais. La prise d'une place aussi importante acheva cette conquête des Algarves, que Camoens, en vers élogieux, attribue en grande partie au grand-maître de Sant Iago. « La Castille, dit-il, le compte parmi ses généraux, mais

le Portugal l'a vu naître. Tout fléchit sous ses armes; tout cède à sa fortune; il escalade en plein jour la forteresse, les remparts. Ici, il venge sur Tavira la mort de quelques-uns des siens que l'ardeur de la chasse avait entraînés loin du camp; là, par une ruse de guerre, il s'empare de Sylves, dont la conquête avait coûté si cher aux infidèles. O Correa! tes exploits font le désespoir de tes rivaux[1]. »

Ainsi, Alphonse III avait eu le bonheur d'étendre les États que lui avait laissés son frère. « Conquérant les Algarves, autrefois l'apanage de la Lusitanie, il avait, comme le dit le poëte, affranchi l'antique héritage des descendants de Lusus[2]. » Le Portugal avait enfin atteint ses limites.

Mais, non content de ses succès, il voulut porter ses armes plus loin, passa la Guadiana, s'empara d'Ayamonte, et s'avança contre les Maures jusqu'à Niebla, quand il fut arrêté par les Castillans, que le roi de Niebla avait appelés à son secours. Il dut alors abandonner Ayamonte, laisser la moitié des Algarves, et même se reconnaître vassal du roi de Castille pour l'autre moitié. Il est vrai que, grâce aux négociations qui suivirent, cette vassalité ne fut pas de longue durée : elle cessa dès qu'Alphonse, ayant répudié Mathilde de Boulogne, eut épousé la fille naturelle du roi de Castille, dona Béatrix de Guzman.

Les travaux de la guerre et de la politique extérieure ne l'empêchèrent pas de donner ses soins à l'organisation intérieure du royaume. Il imita son père, prit son appui dans la nation même, convoqua souvent les Cortès, et favorisa, autant qu'il le put, le développement des communes. Il comprenait que tout le pouvoir qu'il

1. Ch. VIII, st. 25.
2. Ch. III, st. 94.

éussissait à prêter au tiers-état, était autant de force cquise pour la royauté, dans la lutte qu'elle avait à souenir constamment contre les nobles et contre le clergé.

Grâce à la popularité dont il jouit, il se sentit assez uissant pour arrêter la turbulence des seigneurs et 'agrandissement redoutable des ordres militaires; ceuxi, par les donations qu'ils recevaient de tous côtés, auaient fini par envahir et posséder le royaume : il osa eur enlever plusieurs villes, qu'il réunit aux domaines le la couronne. Mais ses efforts contre les empiétements les évêques et des moines n'eurent pas le même succès : lès qu'il voulut toucher à leurs domaines ou les conraindre à remplir leurs devoirs féodaux, ils se levèrent n masse contre lui, et prêchèrent la désobéissance au oi et aux lois, en jetant l'interdit sur le pays tout entier. Le pape Urbain IV, dans ces circonstances, se montra plus modéré que l'archevêque de Braga; mais son intervention momentanée ne suspendit que pour un temps es hostilités, et, lorsqu'elles recommencèrent, le roi, levenu vieux et malade, finit par céder aux exigences épiscopales.

Alphonse III mourut à Lisbonne, le 16 février 1279, à l'âge de soixante-neuf ans. Son peuple, qui le chérissait, l'avait surnommé le *Roi des pauvres*.

Denis (1279-1325).

Denis n'avait que dix-sept ans et quatre mois lorsqu'il monta sur le trône; mais son père l'avait initié de bonne heure aux soins du gouvernement; et un savant français, Aymeric d'Ébrard, en lui inspirant le goût des fortes études, avait développé chez lui les sentiments les plus élevés. Il eut aussi le bonheur d'épouser, dès 1282, la fille du roi don Pedro d'Aragon, Élisabeth, qui lui témoigna pendant toute sa vie la plus tendre affection,

et qui, par son esprit de conciliation, sa douceur et toutes ses vertus, lui rendit moins pénibles les années les plus orageuses de son règne.

Il eut, dans les premiers temps, à combattre l'ambition de son frère. Celui-ci prétendait que la couronne lui appartenait de droit, par ce fait que Denis était né quelque temps avant la légitimation du second mariage d'Alphonse III avec dona Béatrix; et, bien que la volonté d'Alphonse eût été exprimée formellement, bien que la bulle du pape, qui rendait l'union valide, ne laissât aucun doute sur la légitimité du prince aîné, Béatrix, qui voyait le peu d'influence qu'il lui serait permis d'exercer sur le jeune roi, prit parti contre lui. Mais Denis contraignit son frère à entrer en composition, et Béatrix alla demander asile au roi de Castille, son père, qui, pour le moment, n'était pas en état d'entreprendre une expédition contre le Portugal. Un traité fut même signé, vers cette époque, entre les deux royaumes, et ce ne fut que beaucoup plus tard, en 1311, que Ferdinand, successeur d'Alphonse X, réclamant contre quelques-unes des clauses de cette convention, déclara aux Portugais une guerre que sa mort subite interrompit presque aussitôt.

Si l'on excepte ces très-courtes hostilités contre la Castille, Denis n'eut guère à combattre à l'extérieur. Il se contenta d'achever l'annexion de l'Algarve, et de réunir à son royaume le beau pays de Riba de Coa. Aux entreprises guerrières et aventureuses, il préféra la gloire d'administrer sagement ses États et de procurer à ses peuples toutes les ressources que pouvait leur fournir une habile organisation du pays.

Il favorisa le défrichement des terres et l'établissement de villages soumis à un système spécial d'économie rurale. Il fit planter ces vastes forêts de pins, destinés d'abord à arrêter les sables qui envahissaient le sol fertile de Leiria, et qui plus tard devaient livrer aux vastes

expéditions du Portugal les matériaux nécessaires à la construction de leurs navires. Il s'adonna tellement aux progrès de l'agriculture qu'il mérita le surnom de *roi laboureur*. La reine était la première à donner, sur les terres de son apanage, l'exemple de la grande culture; sa bienfaisance avait même imaginé un moyen ingénieux de venir en aide à la classe intéressante des cultivateurs: elle avait fait construire à Coïmbre un établissement destiné à recevoir les jeunes orphelines appartenant à cette classe; elle les y élevait, les mariait ensuite à d'honorables laboureurs, et formait, au moyen de ces mariages, des espèces de colonies agricoles.

Une nouvelle législation favorisa aussi l'exploitation des mines d'or et de fer dont abondaient le Portugal et les Algarves; de sages ordonnances réglèrent les relations des commerçants portugais avec ceux de la Flandre, de l'Angleterre et de la France; une vive impulsion fut donnée aux travaux de la marine, et des innovations heureuses apportées à la construction des vaisseaux.

La plupart des nouvelles lois témoignèrent de quel esprit d'équité Denis était animé envers les classes inférieures. Elles lui en donnaient des preuves fréquentes de leur reconnaissance; et ce fut alors que se répandit ce dicton populaire si honorable pour le prince qui en était l'objet: *Pour assurer son bien, on n'a pas besoin d'autre procureur que son roi*. En même temps, il sut montrer, à l'égard de la noblesse et de l'Église, toujours turbulentes et envahissantes, une fermeté si persévérante et une force de volonté telle que, de nos jours encore, on dit en Portugal en parlant de lui : *O rey dom Diniz, que fiz quanto quiz* (le roi Denis qui fit tout ce qu'il voulut faire). Il osa en effet porter atteinte aux immunités des terres privilégiées et s'opposer à ce que les maisons religieuses pussent hériter d'aucun bien-fonds. Remarquons, d'ailleurs, que les mesures qu'il prit contre les abus du clergé ne

l'empêchaient pas de montrer, en mainte occasion, ses sentiments religieux : ce fut lui qui fit élever le splendide monastère de Saint-Denis d'Odivellas, où l'on voit aujourd'hui son tombeau.

Rien ne montra mieux que le procès des Templiers jusqu'à quel point il savait allier l'habileté à la justice et la prudence à l'énergie. Depuis deux cents ans que les chevaliers du Temple s'étaient introduits en Portugal, jamais leur conduite n'avait donné de prise à la calomnie : l'exemple des autres ordres religieux, et les combats fréquents qu'ils avaient eu à livrer aux Maures pour défendre leurs commanderies, avaient sans doute maintenu parmi eux une austérité de mœurs que leurs frères des autres nations n'avaient pas aussi bien conservée; ils s'étaient toujours montrés les zélés défenseurs de la patrie, et jamais un roi portugais n'avait pu se plaindre d'un manque de fidélité de leur part. Aussi, lorsque les Templiers se trouvèrent condamnés par un décret de Rome, qui devait les atteindre à la fois dans tous les pays, le roi Denis, agissant selon sa conscience, eut le courage de résister à la volonté du souverain pontife. Il n'y eut dans le Portugal aucun de ces hideux supplices qui furent ordonnés en France : les chevaliers s'exilèrent momentanément et leurs biens furent provisoirement réunis au domaine royal ; mais ils rentrèrent isolément peu de temps après, reçurent des pensions particulières ou firent partie de l'ordre du Christ (*ordo militiæ Jesu Christi*), créé en l'an 1319, et cette nouvelle milice, qui adopta pour base les constitutions de l'ordre de Calatrava, et qui remplaça l'antique institution du Temple, reçut presque immédiatement les biens qui avaient été confisqués au profit de la couronne.

Cet amour de la justice et toutes les lois prévoyantes qu'il fit en faveur de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, ne furent pas les seuls titres de gloire de



Denis. Il ne s'illustra pas moins par l'intelligente protection qu'il accorda aux arts et aux lettres, par les progrès qu'il fit faire à l'instruction publique, par la création de cette université de Coïmbre qui devait doter le pays de tant d'hommes distingués, par son savoir, enfin, et par ses poésies personnelles. On peut dire que son règne fut l'âge d'or du Portugal : ses peuples lui décernèrent avec raison le titre de *Père de la patrie*.

Bien que d'ordinaire les poëtes épiques s'attachent de préférence aux exploits militaires, Camoens a célébré dignement les mérites de ce roi pacifique. « Avec lui, le Portugal fleurit et prospère. La Paix, fille du Ciel, ramène sur cette terre, si longtemps agitée, les lois, les mœurs, les arts et l'abondance. Les bienfaits du prince encouragent tous les talents. Il renouvelle le siècle d'Alexandre. Coïmbre devient le séjour de Minerve et de ses laborieux favoris ; les Muses abandonnent l'Hélicon pour les bords fleuris du Mondégo : la nouvelle Athènes s'embellit de tous les arts de la Grèce. C'est là qu'Apollon distribue des couronnes d'or, de baccharis et de laurier. De nobles cités sortirent de leurs ruines. Des forteresses, des remparts protégèrent le royaume ; de pompeux édifices l'embellirent... La Parque respecta longtemps les jours d'un monarque si cher à la Lusitanie [1]. »

Cependant ses dernières années furent profondément troublées par des querelles de famille, querelles sanglantes qui faillirent un moment compromettre les résultats bienfaisants d'un si beau règne. L'aîné de ses fils, dom Alphonse, jaloux de l'amour qu'il témoignait au bâtard Alphonse Sanchez, ne craignit pas d'entrer en révolte ouverte. En vain Sanchez, qui avait un noble cœur, se retira volontairement en Castille, sacrifiant à

1. Ch. III, st. 95, 96 et 97.

la paix publique toutes les dignités qu'il tenait de la bonté du roi; entouré d'un certain nombre de seigneurs, ambitieux de gagner tout de suite les bonnes grâces du futur héritier du trône, Alphonse, par trois fois, prit les armes contre son père. L'intervention constante de l'excellente reine Élisabeth obtint chaque fois le pardon du coupable ; mais les chagrins, causés par une rébellion si injuste et si opiniâtre, avancèrent sans doute la mort de Denis qui succomba à Santarem, le 7 janvier 1325, à l'âge de soixante-trois ans et trois mois.

Alphonse IV (1325-1356).

A peine en possession de ce pouvoir dont il s'était montré si avide, Alphonse IV, bien qu'il eût alors près de trente-quatre ans, ne montra tout d'abord que des goûts frivoles, passa la plupart de ses journées à la chasse et délaissa les affaires du royaume. On commençait à critiquer amèrement sa conduite, et déjà des murmures se faisaient entendre, lorsqu'un jour un de ses conseillers les plus âgés et les plus dévoués se permit de lui adresser à ce sujet une fière remontrance : il eut le mérite de la comprendre et, à partir de ce moment, il abandonna sa vie de plaisirs pour se livrer tout entier aux soins du gouvernement. Sans montrer la même bonté que son père, il suivit ses traces, convoqua souvent les cortès nationales, favorisa le tiers-état, combattit avec assez de bonheur la féodalité et rendit son administration très-utile à son peuple. Il sembla n'avoir gardé la rudesse et la cruauté de son caractère qu'à l'égard des siens : mauvais fils avant d'arriver au trône, il témoigna, quand il y fut monté, toute la haine qu'il avait vouée à son frère Sanchez, et nous verrons que l'amour paternel ne fut pas non plus une de ses qualités. Sa famille seule souf-

frit de sa brutalité : ses sujets furent à l'abri de sa mauvaise humeur et ils l'aimèrent à cause de la part glorieuse qu'il prit à la bataille de Tarifa, qui fut le fait le plus remarquable de son règne.

Aboul-Hassan, roi de Maroc, appelé par le roi de Grenade, était descendu en Espagne : le roi de Castille avait tenté vainement de s'opposer à ce débarquement; son escadre, commandée par l'amiral d'Aragon, avait été détruite. Les forces musulmanes réunies ne comptaient pas moins de quatre cent mille fantassins avec quarante mille hommes de cavalerie[1]. Dans des circonstances aussi difficiles, le roi de Castille eut recours au roi de Portugal, son beau-père, et la reine Marie fut chargée de la négociation. Camoens, qui raconte cette démarche, prête à la princesse un discours très-pathétique[2]. Toujours est-il que le danger menaçait tous les chrétiens d'Espagne : les deux rois oublièrent les prétentions réciproques qui les avaient longtemps divisés, réunirent leurs forces contre l'ennemi commun, et vinrent lui présenter la bataille vers le fleuve de Salado, dans les environs de la ville de Tarifa, dont il avait formé le siége. Alphonse IV s'était réservé de combattre le roi de Grenade, dont les troupes passaient pour être les plus aguerries de cette immense armée : il déploya contre elle une bravoure remarquable, et leur déroute eut une influence décisive sur l'issue de la journée. « Les soldats de Grenade, dit Ca-« moens [3], opposent vainement à l'impétuosité portu-« gaise leur pesante armure, ils tombent et périssent sous « l'acier qui les couvre. Le guerrier lusitanien ne s'ar-« rête point à ce premier triomphe; il vole au secours « du Castillan, que pressaient encore les soldats de la

1. Ch. III, st. 98 et 99.
2. Ch. III, st. 100, 101, 102, 103 et 104.
3. Ch. III, st. 113 et 114.

« Mauritanie. Le char du soleil descendait vers le pa-
« lais de Téthys, quand la victoire se déclara pour les
« deux rois. Les Maures, désespérés, s'abandonnèrent
« à leur destin, et les derniers rayons du jour éclairèrent
« la plus épouvantable défaite dont le monde ait gardé
« la mémoire. » Si l'on en croit les historiens espagnols et portugais, deux cent mille Maures périrent en quelques heures; deux fils d'Aboul-Hassan furent tués à ses côtés, et lui-même n'échappa à la mort qu'en fuyant vers Algésiras, où il se rembarqua précipitamment avec les débris de son armée, tandis que le roi de Grenade courait se renfermer dans sa capitale. Cette grande bataille de Tarifa fut livrée le 29 octobre 1340, et anéantit en réalité dans la péninsule le reste de la puissance musulmane.

Avant le combat, les deux rois avaient tenu conseil. La plupart des généraux étaient d'avis de ne pas risquer tout en un jour; quelques-uns jugeaient même qu'il était nécessaire de livrer Tarifa. Alphonse IV s'y opposa avec une grande énergie et son opinion prévalut. C'est à lui que les deux armées attribuèrent ensuite l'honneur de la victoire : elles lui décernèrent par acclamation le titre de *Brave*, et le roi de Castille lui offrit une large part de l'immense butin qui venait d'être trouvé dans le camp d'Aboul-Hassan; mais il refusa noblement ces riches dépouilles, et n'accepta, avec quelques armes et quelques étendards, que la trompe d'airain du roi de Maroc.

« De retour dans ses États, il ne songeait plus qu'à
« jouir en paix de sa grandeur, lorsqu'un tragique événe-
« ment vint troubler les jours de sa vieillesse[1] » et souiller sa gloire d'une tache de sang à jamais ineffaçable. C'est encore dans Camoens qu'il faut lire le récit émouvant des

1. Ch. III, st. 117.

malheurs et de la mort violente de la jeune et belle Inez de Castro[1].

Dom Pèdre, fils d'Alphonse IV, était marié depuis l'année 1335 à Constance, arrière-petite-fille du grand Ferdinand. Il avait conçu une passion violente pour Inez de Castro, dame d'honneur de la princesse. Celle-ci adorait son mari, et la découverte qu'elle fit de ses amours, la conduisit au tombeau. Le peuple, les grands la plaignirent, et, n'osant accuser dom Pèdre, se répandirent en murmures, en conjectures odieuses contre Inez, qui cependant pleurait la mort prématurée de Constance. Dom Pèdre, toujours plus épris, lui donnait hautement tant de marques de respect et d'amour qu'on ne doutait presque point qu'il ne l'eût épousée et que son dessein ne fût de la placer avec lui sur le trône après la mort d'Alphonse. Le roi, pour s'en assurer, lui proposa un mariage aussi utile à l'État qu'honorable pour lui; il s'y refusa constamment. Irrité de ce refus, craignant aussi qu'un jour les enfants d'Inez ne parvinssent à ravir la couronne au jeune prince que dom Pèdre avait eu de Constance, excité d'ailleurs par ses conseillers intimes, Diego Lopez Pacheco, Pedro Coëlho, et le grand sénéchal du royaume, tous trois ennemis déclarés de la famille des Castro, le roi consentit à sacrifier Inez a ce qu'ils appelaient la raison d'État. Affermi dans ce dessein, il partit de Montemor-o-Velho, accompagné de ses trois favoris, et se rendit à Coïmbre, où Inez vivait retirée dans le palais de Sainte-Claire. L'infant était à la chasse. « Quand dona Inez, dit la chronique, sut la venue du roi et les intentions qu'il avait contre elle, transportée de la douleur où elle était de ne pouvoir se sauver par aucun moyen, elle vint le recevoir à la porte avec un visage de femme qui voyait la mort présente;

1. Ch. III, st. 117 et suiv. jusq. st. 133.

et, pour s'assurer si elle trouverait dans le roi quelque pitié, elle amenait avec elle les trois innocents princes, ses fils, enfants de peu d'âge et très-beaux. Avec eux donc, et employant beaucoup de larmes et de paroles touchantes, elle demanda pardon et miséricorde. Quoique dur de son naturel, et rendu plus rigoureux encore par la persuasion des siens, le roi, voyant le spectacle déplorable d'une femme si belle et si innocente, qu'embrassaient de si beaux enfants et qu'elle prenait pour bouclier et défense, le roi s'en allait déjà et lui laissait la vie; mais les chevaliers qui venaient avec lui pour être présents à la mort, ne pensèrent pas ainsi. Quand ils virent le roi sortir, comme ayant révoqué la sentence, ils le supplièrent de les envoyer tuer Inez, car ils se trouvaient compromis par lui, à cause de la détermination publique d'après laquelle il les avait amenés, et se voyaient en butte dorénavant au péril que leur faisait courir la forte haine de l'infant dom Pèdre. Ils entrèrent donc où elle était, la tuèrent cruellement comme des bouchers. Cette action fut reprochée au roi comme grande cruauté par les hommes en qui il y avait quelque humanité et quelque bon sens; car ils disaient qu'on aurait dû attendre les événements qui étaient à venir et encore incertains au lieu de se jeter dans le crime. Ils ajoutaient qu'on avait évité un inconvénient par un plus grand encore, celui de tuer une innocente, à laquelle il ne manquait, de l'avis de tous, pour mériter d'être reine, que le mariage de son père avec sa mère; car, par le lignage, par les qualités personnelles, elle devait certainement l'être. Le corps de dona Inez fut enterré aussitôt à Sainte-Claire. » Dom Pèdre, emporté par la colère et le désespoir, prit les armes, porta le fer et la flamme dans les provinces où étaient situés les domaines des meurtriers, se mit en rébellion contre Alphonse IV et vint même assiéger la ville de Porto; mais l'archevêque de

Braga, qui commandait cette place, et la reine dona Béatrix intervinrent entre le père et le fils, et ils signèrent une convention qui assurait l'impunité tant aux meurtriers d'Inez qu'à ceux qui s'étaient armés pour la venger.

Alphonse IV ne devait pas survivre longtemps à cette catastrophe. Il tomba malade à Lisbonne et, sentant la mort arriver, il manda près de lui les meurtriers qu'il n'avait pas cessé de protéger et leur conseilla de s'expatrier, s'ils voulaient, après sa mort, échapper à la vengeance de son successeur.

Dom Pèdre (1356-1367).

Le vieux roi ne se trompait pas. Dès que dom Pèdre fut proclamé roi, son premier acte fut de poursuivre les chevaliers qui avaient si cruellement assassiné celle qu'il aimait. Il les fit d'abord déclarer traîtres à la patrie et confisqua tous leurs biens; mais un tel châtiment était peu pour une âme aussi ardente, aussi ulcérée que la sienne. Comme les coupables s'étaient réfugiés en Castille, il demanda leur extradition au roi de ce pays, en lui promettant en échange quelques seigneurs castillans qui avaient cherché un asile en Portugal. Pacheco s'échappa, mais Gonzalès et Coëlho furent saisis. « Le jour « de la vengeance, dit Camoens, ne tarda pas à paraître : « dom Pèdre, à peine monté sur le trône, poursuivit les « meurtriers fugitifs. Ils lui furent livrés par un autre « don Pèdre dont la mémoire épouvante encore la Cas« tille. Des nœuds sanglants unirent les deux monarques, « et rappelèrent le pacte inhumain d'Octave avec Antoine « et Lépide[1]. » La chronique rapporte que la manière dont se passa le supplice fut chose étrange et cruelle : à Coëlho, le roi fit tirer le cœur par la poitrine, et à

1. Ch. III, st. 135.

Gonzalès, ce fut par les épaules. « Les paroles qu'il y eut en cette occasion, le peu d'habitude qu'avait en un tel office l'exécuteur, tout cela serait chose bien douloureuse à entendre. Enfin dom Pèdre ordonna qu'ils fussent brûlés. Et tout ce supplice eut lieu devant le palais où il demeurait, de manière qu'en dînant il avait l'œil à ce qu'il faisait faire. »

Cette sanglante exécution terminée, il voulut rendre les derniers honneurs à Inez et la proclamer reine de Portugal. Il se transporta d'abord à Castanhède; en présence de la noblesse et du clergé, il jura qu'il avait épousé Inez de Castro, et produisit les témoins de leur union; les prélats déclarèrent au peuple le mariage de dom Pèdre et d'Inez. Puis il se rendit à Coïmbre, au couvent de Sainte-Claire. Inez fut exhumée, revêtue des habits royaux et placée sur un trône avec une couronne sur la tête. Les grands, les seigneurs de la cour la reconnurent pour leur souveraine et lui baisèrent les mains. Après quoi, un char magnifique, suivi d'un long cortége en deuil, la conduisit, entre deux files non interrompues de flambeaux, depuis Coïmbre jusqu'au monastère d'Alcobaça, lieu de la sépulture des rois de Portugal. Là, lui était élevé un tombeau en marbre blanc, surmonté d'une statue, qui la représentait étendue et couronnée. « Le corps, dit la chronique que nous avons déjà citée, fut placé dans le monument, avec grand nombre de messes et solennités, et cette translation fut la plus honorable qui eût été vue jusqu'alors en Portugal. Semblablement le roi fit faire un autre monument bien ouvragé pour lui, et il le fit placer à côté de celui d'Inez, afin que, quand il viendrait à mourir, on l'y déposât près d'elle. »

Dom Pèdre, après avoir ainsi réhabilité la mémoire de son amante, s'adonna tout entier aux soins de son gouvernement. Il continua avec succès la réforme des lois et des mœurs, commencée par ses prédécesseurs. Il

montra, il est vrai, dans son administration une rigueur qui fut quelquefois de la cruauté ; il lui arriva parfois d'infliger pour des délits incertains des punitions plus grandes que celles qui étaient ordonnées par le bon droit pour des crimes avérés. Il ne dédaignait pas de fouetter lui-même les coupables et il avait, paraît-il, à cette intention, l'habitude de porter un fouet à sa ceinture; mais son inflexible sévérité fit régner dans toute l'étendue du royaume une entière sécurité pour les personnes et les propriétés[1]. Il n'admit point dans la justice deux poids et deux mesures : les nobles et les grands eurent à rendre compte de leur conduite comme de simples particuliers ; le clergé lui-même dut plus d'une fois se soumettre à sa juridiction; et ce ne fut pas de son règne que l'on put dire que les lois étaient semblables à une toile d'araignée, en laquelle les petits moucherons tombent et meurent, tandis que les grosses mouches, qui sont plus fortes, la rompent et s'en vont. Aussi, tandis que les ordres privilégiés le surnommèrent *le Cruel*, le peuple, qui ne manqua pas d'affection pour lui vers la fin de sa vie, se contenta de l'apler *le Justicier*.

Il est certain que, si l'on considère les résultats de son gouvernement, ils furent heureux pour le pays. L'ordre intérieur ne fut jamais troublé ; il prit aussi le plus grand soin d'éviter toute cause de guerre avec l'étranger. Lorsque le roi de Castille, vaincu par Henri de Transtamare et les bandes françaises de Duguesclin, vint se réfugier auprès de lui et lui demander assistance, malgré les liens de parenté qui les unissaient et les services antérieurs qu'ils s'étaient rendus, il refusa d'exposer son royaume aux contre-coups d'une guerre dont il ne pouvait tirer aucun profit. Cette paix, cette tranquillité constamment maintenue au dedans et au dehors, devait avoir pour conséquence un accroissement considérable

1. Ch. III, st. 136.

de la prospérité publique; le trésor fut bientôt plus riche qu'il n'avait été sous aucun des rois précédents; et, lorsqu'il succomba, la foule se plut à répéter qu'il ne s'était pas encore vu en Portugal dix années consécutives comme celles de son règne et qu'un tel prince aurait dû ne pas naître ou ne pas mourir.

Il n'était âgé que de 48 ans quand il mourut à Estremoz, le 18 janvier 1367. Comme il l'avait expressément ordonné, il fut inhumé au monastère d'Alcobaça, dans le tombeau qu'il s'était préparé auprès de celui d'Inez de Castro.

Dom Fernand (1367-1383).

Dom Fernand avait 22 ans. Jamais prince ne parvint à la couronne sous des auspices plus favorables : le commerce était florissant, les campagnes bien cultivées et les finances en bon ordre. Lui-même ne manquait pas d'intelligence, et les premières années furent employées à des travaux utiles; de nouveaux édifices furent élevés, plusieurs places fortifiées, Lisbonne entourée de remparts, dont on voit encore aujourd'hui quelques ruines; mais bientôt l'insouciance qui lui était naturelle, la faiblesse de son caractère, des guerres mal entreprises et mal conduites, son penchant immodéré pour les plaisirs, et enfin la passion aveugle qui lui fut inspirée par une femme ambitieuse et perverse, l'entraînèrent de faute en faute et lui firent compromettre l'indépendance même du Portugal. « L'inexorable dom Pèdre, dit Camoens, eut pour fils et pour héritier le faible Fernand. Plongé dans les plaisirs, le nouveau roi livra son pays sans défense aux ravages des Castillans. La couronne chancela sur sa tête; l'État tout entier pencha vers sa ruine; on eût dit que les Portugais ne connaissaient plus de patrie. Les rois faibles énervent les nations fortes[1]. »

1. Ch. III, st. 137.

La première imprudence qu'il commit, fut de prétendre à la possession de la Castille en qualité de petit-fils de dom Sanche et d'attaquer Henri de Transtamare, alors que celui-ci, par des victoires répétées, avait fortement établi son pouvoir sur ce pays. Ce fut en vain qu'il chercha des alliés utiles dans le roi d'Aragon et dans le roi musulman qui régnait à Grenade; Henri de Transtamare l'emporta, et il fut heureux pour les Portugais que l'intervention du pape Grégoire XI fît cesser les hostilités. La paix fut signée à Évora au mois de mars 1371 et confirmée par un mariage; dom Fernand renonçant à la fille du roi d'Aragon, qu'il avait précédemment demandée, promit d'épouser Éléonore, fille du roi de Castille.

Mais, à peine ce traité venait-il d'être conclu, qu'il s'éprit d'un fol amour pour une dame de sa cour, Léonor Tellez, qu'avait épousée plusieurs années auparavant Juan Lorenzo da Cunha, seigneur de Pombeiro. Il la fit divorcer, et, malgré les remontrances de ses conseillers, malgré les exhortations de son peuple, qui envahit un jour son palais pour le supplier de renoncer à une telle union, il la contracta publiquement à Eixo, dans la même année.

En même temps qu'il dédaignait ainsi d'une façon aussi outrageante l'infante Éléonore, il fit alliance avec le duc de Lancastre qui, par suite de son mariage avec la fille de l'ancien roi de Castille, avait sur le trône de ce pays des prétentions qu'il soutenait par les armes.

C'était une double violation du traité d'Évora. A cette nouvelle, Henri de Transtamare, indigné, se mit, sans retard, à la tête d'une puissante armée, envahit le Portugal, dévasta la province de Beira et vint assiéger Lisbonne, dont un quartier fut incendié par les habitants affolés de désespoir. Cependant, Fernand, nonchalamment enfermé dans le château de Santarem en compa-

gnie de la nouvelle reine, regardait avec insouciance les incendies qui ravageaient son royaume. « Des liens coupables, s'écrie le poëte, enchaînaient l'indolent monarque, et, tranquille à l'abri d'un honteux hymen, il oubliait, au sein de la mollesse, la sûreté de son empire et l'honneur de sa couronne. Tant le cœur se flétrit dans l'esclavage d'un vil amour[1] ! » Il fallut, pour sauver le Portugal, que Grégoire XI intervînt de nouveau. Les deux rois eurent une entrevue sur le Tage, en vue de Lisbonne, signèrent, le 19 mars 1373, un nouveau traité de paix. Fernand, qui avait disposé déjà quatre fois de la main de sa fille Béatrix, la fiança à l'infant de Castille.

Honteux sans doute du rôle méprisable qu'il venait de jouer dans cette guerre, le roi, pendant quelque temps, reprit en mains les affaires. Il eut le mérite de prévoir l'importance que la marine portugaise pouvait acquérir; il profita des immenses forêts qu'avait plantées le roi Denis, les livra gratuitement à l'exploitation des navigateurs et favorisa de tout son pouvoir le commerce extérieur.

Malheureusement, la légèreté de son caractère et son ambition aventureuse ne lui permirent pas de rester toujours attaché à ces occupations sérieuses et pacifiques. Il envoya en Angleterre le comte Andeiro nouer, en son nom et au nom de Léonor, une négociation qui amena six mille Anglais en Portugal et, en 1381, comptant sur cet appui, il provoqua la Castille. Le succès ne répondit pas à son attente : le pays fut encore livré à toutes sortes de dévastations, saccagé, non-seulement par l'ennemi, mais aussi par ses nouveaux alliés, qui se conduisirent en brigands bien plutôt qu'en soldats durant tout leur séjour. Après deux années de sanglants déchirements,

1. Ch. III, st. 138.

une troisième paix fut conclue définitivement, et le roi de Castille, Jean Ier, épousa l'infante Béatrix.

Tandis que tous les fléaux de cette guerre impitoyable ruinaient le royaume, Léonor Tellez déshonorait le palais par ses crimes et les scandales de sa conduite. Le roi, sans le savoir, eut un rival dans la personne de ce courtisan en qui il avait mis toute sa confiance, de ce comte Andeiro dont il s'était servi, de connivence avec la reine, comme négociateur auprès du roi d'Angleterre. Peut-être commençait-il à ouvrir les yeux sur la trahison de son favori et sur les déréglements de Léonor, lorsqu'il tomba gravement malade. Il mourut, à Lisbonne, à l'âge de trente-huit ans, le 22 octobre 1383, et les vieux chroniqueurs nous montrent par leurs récits quelle haine se souleva contre la veuve, lorsque, se soustrayant à un antique usage, elle refusa d'assister aux funérailles solennelles qui furent faites à Santarem, dans le couvent de San Francisco.

Régence de Léonor Tellez. — Interrègne (1383-1385).

Dom Fernand ne laissait pas d'enfant mâle. La princesse Béatrix, qu'il avait eue de Léonor, était mariée au roi de Castille ; celui-ci revendiqua pour elle la couronne de Portugal. A cette époque, précisément, il tenait prisonnier dans ses États le prince dom Juan, fils de dom Pèdre et d'Inez de Castro, dont les patriotes portugais auraient volontiers opposé les droits à ses prétentions.

Un troisième concurrent, moins redoutable en apparence, mais plus à craindre en effet, était un autre dom Juan, fils naturel de dom Pèdre[1] et d'une dame de Galice. Revêtu par son père, dès sa plus tendre jeunesse

1. Ch. IV, st. 2.

du titre de grand maître de l'ordre d'Aviz, brave et généreux, il avait été depuis longtemps poursuivi par la haine et la jalousie de Léonor Tellez, et, à cause de cette persécution même, s'était créé dans le peuple autant de partisans que le fils d'Inez de Castro. Malgré sa naissance illégitime, il ne manquait pas absolument d'auxiliaires dans la noblesse : un vieux chevalier, d'une très-grande et très-fière renommée, Alvar Paës, le soutenait de tout son crédit. Il avait alors vingt-six ans.

Léonor, à qui le testament du feu roi avait conféré la régence, essaya de faire reconnaître, dans toutes les villes du royaume, la souveraineté de sa fille Béatrix et du roi de Castille. Partout la voix des hérauts fut accueillie par un silence désapprobateur. Il devint évident que le peuple de Portugal ne voulait pas avoir pour reine la fille de celle qu'il méprisait, la femme d'un monarque étranger : les murmures s'élevaient nombreux ; la haine que l'on portait à la régente et à son favori, faisait même calomnier la naissance de Béatrix, que l'on ne craignait pas de présenter comme le fruit incestueux de leurs amours. « Cette princesse qu'un nœud sacré unit au monarque espagnol, dit Camoens, Béatrix est fille de Léonor et de Fernand ; mais sa naissance est douteuse et l'opinion des peuples la flétrit[1]. »

La régente, ne pouvant compter sur l'arrivée immédiate d'une armée castillane, ne cherchait qu'à gagner du temps. Pour éloigner le grand maître d'Aviz, elle fait semblant d'avoir changé de sentiments à son égard et lui offre le gouvernement d'Alemtejo. Il accepte ; mais à peine est-il sorti de la ville qu'il y rentre avec une troupe d'amis, tous armés ; il se rend au palais, va droit aux appartements de la reine comme pour lui demander ses derniers ordres. Il y rencontre l'infâme Ar-

1. Ch. IV, st. 7.

eiro au milieu des dames de la cour, et, à la fin de l'en-:evue, en prenant congé de sa souveraine, sous un rétexte auquel le favori ne peut résister, il le contraint e le suivre. Dans la salle voisine, quelques paroles u'on ignore, sont échangées, et tout à coup, dom Juan, 3 faisant l'exécuteur de la sentence de la nation, le :appe de son poignard; Andeiro, légèrement blessé, hancelle; un autre chevalier l'achève. Alors les cla-leurs emplissent le palais, et la foule compacte qui déjà tationne aux portes de la demeure royale, croyant que om Juan court lui-même un danger, réclame à grands ris sa présence. Il paraît et s'entend acclamer. Mais en ain voudrait-il maintenant arrêter l'effervescence d'un euple qu'entraîne une colère longtemps comprimée. es bandes en fureur se répandent dans la ville, massa-:rent les parents, les amis d'Andeiro, et se livrent à des xcès qui font dire à Camoens : « La mort du tyran est e signal d'un nouveau massacre; la fureur populaire 'accroît et s'étend comme un vaste incendie... Les crimes de cette époque feraient oublier les cruautés de Marius; Rome fut souillée de moins d'horreurs, alors que Sylla rentra dans ses murs et vengea le sang par le sang[1]. »

Léonor, grâce aux efforts de dom Juan, avait été sauvée. Elle avait quitté la ville le soir même de cette révolution. Continuant le rôle qu'elle avait entrepris, elle ne cessa d'émettre des actes publics au nom de Béatrix et du roi de Castille. Une grande partie des seigneurs la soutenaient encore et, par eux, elle conservait plusieurs places fortes du Portugal. Quelques nobles pourtant, et des plus illustres, venaient d'abandonner sa cause; le plus remarquable d'entre tous était dom Nuno Alvarès Pereira[2], surnommé plus tard le *Scipion portugais*, le

1. Ch. IV, st. 5 et 6.
2. Ch. VIII, st. 27 et 31.

saint Connétable; il n'avait alors que vingt-trois ans, devait, durant toute sa vie, se montrer le plus hardi et plus zélé défenseur de dom Juan.

Celui-ci avait feint un moment de vouloir quitter ville en même temps que la régente. Le peuple, dont était devenu l'idole, l'avait entouré dans les rues, su les places publiques, jusque dans sa demeure. Il s'éta laissé enfin déclarer défenseur et lieutenant général d royaume. Il n'avait plus qu'un pas à faire pour arrive au trône.

Pendant dix-huit mois, il eut à lutter constammer contre les troupes castillanes qui, de divers côtés, en vahissaient le Portugal. Sans être assez fort pour enga ger de grandes batailles, il les harcelait en tous lieux Nuno Alvarès se multipliait et, par son exemple autan que par son éloquence guerrière, entraînait les plus ti mides à la défense de la patrie[1]; l'archevêque de Braga l'épée d'une main et le rosaire de l'autre, menait le prêtres eux-mêmes au combat. Les Castillans, qu'avai animés, dès le début, la certidude d'une victoire facile se découragèrent peu à peu; le roi, qui s'était avanc jusque sous les murs de Lisbonne, vit la flottte por tugaise faire l'essai de sa nouvelle puissance et déblo quer le Tage[2]. Bientôt la famine et la peste rava gèrent les rangs de son armée, et il finit par se retirer dan ses États.

1. Ch. VIII, st. 28.

2. Jean avait donné l'ordre à la flotte portugaise, rassemblée au Porto, de venir au secours de Lisbonne. Il s'agissait de forcer l barre et d'entrer dans les eaux du Tage, malgré la flotte castillan qui croisait devant le port. Le combat fut long et sanglant. Ru Pereira, s'apercevant que la flotte castillane, beaucoup plus nombreus que la flotte portugaise, manœuvrait pour l'envelopper, fit des pro diges de valeur pour rompre le mouvement de l'ennemi. Il réussit les Portugais se firent jour à travers les Espagnols; mais Ruy Pereir périt victime de son dévouement.

La régente, en dépit des nobles partisans qui lui restaient, avait dû quitter le Portugal.

Le moment favorable était arrivé. Les cortès nationales furent solennellement convoquées à Coïmbre, afin de pourvoir à la vacance du trône. La question de droit fut longtemps et violemment débattue; le fils d'Inez et le roi de Castille lui-même eurent des défenseurs éloquents. Le savant Jean das Regras plaida avec chaleur la cause du grand maître d'Aviz, le libérateur du pays. Mais l'assemblée balançait encore, lorsque Nuno Alvarès, irrité d'une hésitation qui pouvait devenir un refus, sortit brusquement du lieu des séances, et, l'épée à la main, courut haranguer le peuple, que le haut intérêt des circonstances avait rassemblé sur la place. Les acclamations furent si vives que les notables, intimidés ou entraînés par la voix du peuple, décernèrent décidément la couronne à dom Juan.

Jean Ier (1385-1433).

Tandis que la proclamation solennelle du nouveau roi se faisait à Coïmbre, le roi de Castille, la contestant, préparait contre le Portugal une invasion beaucoup plus redoutable que les précédentes[1]. Il ne tarda pas à avancer dans l'Alemtejo, à la tête d'une armée d'environ trente-trois mille hommes, et envoya une flotte considérable mouiller devant le port de Lisbonne. Jean Ier n'avait pas d'armée régulière ; mais il avait pour lui l'amour et l'exaltation de la nation. « Il n'est fort que de son courage, dit le poëte, mais son courage est pour lui la chevelure de Samson[2]. A son appel et à la voix de Nuno Alvarès[3], récemment revêtu du titre de

1. Ch. IV, st. 8, 9, 10 et 11.
2. Ch. IV, st. 12.
3. Ch. IV, st. 14 et suiv. jusq. st. 22.

connétable, onze mille guerriers se réunirent, et, après quelques escarmouches presque toujours heureuses, osèrent se ranger en présence du Castillan, le 15 août 1385, non loin du village d'Aljubarota. Camoens, dans le récit épique qu'il a fait de cette action mémorable, nous a donné les renseignements les plus précis sur les dispositions et l'ordre de bataille de la petite armée portugaise : « L'avant-garde est guidée par un héros qui « méritait de conduire les formidables armées dont « Xerxès couvrit jadis l'Hellespont, par Nuno Alvarès, le « fléau de la Castille, comme Attila le fut autrefois de « la Gaule et de l'Italie. L'aile droite est sous les ordres « de Vasconcellos. Consommé dans l'art de la guerre, « chéri du soldat, il saura le conduire à la victoire. « L'aile gauche obéit à Vasquez d'Almada : le titre de « comte d'Avranchez sera le prix de sa valeur... A l'arrière-garde se déploie l'étendard royal avec ses tours « et ses cinq écussons. Il précède le roi Jean, dont les « exploits seront enviés du dieu Mars[1] ». Les Espagnols avaient, parait-il, seize pièces d'artillerie, les premières qu'on eût encore vues en Portugal. Les décharges de ces nouvelles machines produisirent, au premier moment, un certain trouble dans les rangs portugais, et Nuno Alvarès, en ralliant ses troupes et les ramenant à la charge, se trouva cerné et faillit périr[2]. Ce fut le roi qui le sauva[3]. Il s'en fallut de bien peu que le roi lui-même ne succombât. A l'instant où il voulait frapper de sa hache un intrépide Castillan du nom de Gonçalez de Sandoval, celui-ci lui arracha son arme pesante avec une telle vigueur qu'il le fit tomber de cheval, les genoux en terre, et c'en était fait de lui, si deux de

1. Ch. IV, st. 23 et 24
2. Ch. IV, st. 33.
3. Ch. IV, st. 34.

s chevaliers n'eussent immédiatement frappé à mort andoval. De son côté, le roi de Castille, alors malade et orté sur une litière découverte, parcourait le champ de taille et excitait les siens. Il y eut de part et d'autre s prodiges de valeur. Mais les Espagnols, qui venaient étendre leurs lignes pour envelopper leurs ennemis, rent rompus à leur tour et mis en fuite. La victoire des ortugais fut complète [1].

Le monarque vaincu, obligé d'abandonner sa litière et prendre un cheval pour fuir, se réfugia d'abord à ntarem, et de là gagna la flotte mouillée devant Lisonne. Il se hâta de rentrer dans ses États, où le peuple sespéré, dans un mouvement tumultueux, avait voulu nger sur la reine Béatrix la défaite de la Castille.

Quant à Jean I[er], la journée d'Aljubarota assurait déitivement sa couronne. « Pendant trois jours, des vœux, des offrandes acquittèrent sa reconnaissance envers le Dieu qui venait de lui donner la victoire [2]. » ais ces premiers trophées n'avaient fait qu'enflammer lvarès. Le connétable porta la guerre jusque sur les rres des Castillans et détruisit, dans les environs de alverde, les débris de leur armée.

Malgré ses succès, le roi de Portugal ne se dissimulait s la supériorité réelle de la Castille, et, craignant pour venir un retour de la fortune, il ne négligea pas de ercher une alliance étrangère. Ses ambassadeurs à ondres négocièrent auprès du duc de Lancastre qu'ils terminèrent à passer en Espagne avec une armée. Pour ndre l'alliance plus sérieuse, il se fit relever du vœu de asteté qu'il avait prononcé comme grand maître d'A-z, et il épousa à Porto, le 2 février 1387, la deuxième lle du duc Philippe. « Ce duc de Lancastre était le qua-

1. Ch. IV, st. 35 et suiv. jusq. st. 42.
2. Ch. IV, st. 43.

trième fils d'Edouard III, roi d'Angleterre. Il avait épousé, en secondes noces, la princesse Constance, fille de Pierre IV de Castille ; et, comme ce dernier n'avait point laissé d'enfant mâle, Constance demeurait seule héritière d'une couronne usurpée par la famille de Henri de Transtamare.

La France, qui jusqu'alors était restée indifférente à la querelle du Portugal et de la Castille, y prit part aussitôt qu'elle vit l'Angleterre s'en mêler ; elle ne pouvait d'ailleurs oublier que c'était elle qui avait mis la couronne sur la tête de Henri, père du prince régnant ; et Louis de Bourbon fut chargé d'aller défendre contre les Anglais l'œuvre de Duguesclin.

Le duc de Lancastre et le roi de Portugal réunis s'avancèrent dans le royaume de Léon, et s'emparèrent de plusieurs places fortes. Leurs ennemis eurent la sagesse de faire traîner la guerre en longueur. La division se mit entre les Anglais et les Portugais, les vivres leur manquèrent, et le roi de Portugal, tombé malade, fut obligé de quitter l'armée et de retourner à Lisbonne. Pendant son absence, le duc fit la paix avec le roi de Castille, et se rembarqua pour l'Angleterre.

Jean vit sans chagrin le départ de son allié. En appelant le duc en Espagne, son but n'avait été que d'inquiéter l'ennemi, d'épuiser les ressources de la Castille et de la disposer à la paix. L'objet de sa politique était atteint ; car, bien qu'il n'eût pas été question du Portugal dans les conventions anglaises, la guerre entre les Portugais et les Espagnols ne se fit plus que mollement, et un traité, qui valut à Jean Ier la restitution définitive de toutes les villes et de toutes les places encore attachées au parti de Béatrix, fut enfin signé en 1399.

Après cette longue guerre de l'indépendance du Portugal, qui durait depuis la mort du roi Fernand, Jean Ier put donner plus de temps à l'administration in-

térieure de son royaume : il entreprit avec ardeur et suivit avec fermeté la réforme des abus que les hostilités permanentes ne lui avaient pas permis de réprimer. De même qu'il avait eu sur les champs de bataille un puissant auxiliaire dans la personne du connétable Alvarès, il eut le bonheur de trouver dans Jean de Regras un chancelier savant et infatigable. Avec lui, il travailla assidûment à l'abaissement de la puissance féodale, à l'extension continuelle de la prérogative royale ; il fit quelques mécontents, mais il ferma l'oreille aux murmures des seigneurs, et l'appui de la nation lui permit de mener à bien son entreprise.

Parmi les nombreuses décisions qu'il prit pour améliorer l'organisation des divers services de son gouvernement, il en est une que nous devons mentionner particulièrement : il exigea que les actes publics, qui jusqu'alors avaient été datés de l'ère de César, le fussent désormais de l'ère chrétienne.

Ce fut au milieu de cette période pacifique de son règne qu'il reçut du duc de Lancastre une lettre, qui appelait douze chevaliers portugais en Angleterre pour venger l'honneur outragé des dames anglaises. « Jean I[er],
« dit Camoens, n'avait plus d'ennemis à combattre.
« Les Castillans respectaient sa puissance, et le monde
« honorait ses vertus. Ses guerriers reposaient sur des
« trophées, quand la nébuleuse Albion vit éclater une
« querelle qui devint pour la Lusitanie une nouvelle
« source de gloire. Un grand débat s'était élevé entre les
« jeunes seigneurs et les jeunes beautés de la cour d'An-
« gleterre. La discorde secoua sur eux son flambeau ;
« et les nobles chevaliers, avec cette arrogance si fa-
« milière aux hommes de cour, exhalèrent leur courroux
« en paroles outrageantes contre l'honneur des dames[1]. »

1. Ch. VI, 43, 44 et suiv.

Celles-ci n'avaient pour défense que leur douleur et leurs larmes : elles implorèrent le duc de Lancastre qui, ne pouvant s'armer lui-même en leur faveur, sans provoquer une guerre intestine, pensa que la jeunesse portugaise, dont il avait apprécié pendant la guerre de Castille la bravoure et l'esprit chevaleresque, se ferait une fête de se rendre à son appel. Il ne s'était pas trompé : les douze champions passèrent en Angleterre, et les dames anglaises furent vengées, car ils sortirent vainqueurs de la lice. Les historiens nous ont précieusement conservé leurs noms : Alvaro Vas d'Almada, fils de Vasquès d'Almada, qui commandait l'aile gauche de l'armée portugaise à la bataille d'Aljubarota ; Lopo Fernandès Pacheco ; Joao Fernandès Pacheco, frère du précédent ; Pedro Homen da Costa ; Joao Pereira, neveu du connétable Nuno Alvarès Pereira ; Luiz Gonsalvès Malafaya ; Alvaro Mendès Cerveira ; Ruy Mendès Cerveira ; Ruy Gomès da Silva ; Soeiro da Costa, qui a donné son nom à un fleuve de l'Afrique ; Martim Lopès de Azevedo ; Alvaro Gonsalvès Coutinho, surnommé Magriço (de Magro, maigre), fils de Gonzalo Vaz Coutinho, premier maréchal de Portugal et frère du premier comte de Marialva.

Les dangers d'un brillant tournoi ne pouvaient suffire à une jeunesse turbulente, qui ne rêvait que les occasions de s'illustrer. Plus que les autres peut-être, les cinq fils du roi, Édouard, Pèdre, Henri, Jean et Ferdinand brûlaient du désir de signaler leur jeune courage pour conquérir le titre de chevalier sur les champs de bataille. Ils eurent la pensée de convier leur père à diriger une expédition contre les infidèles d'Afrique, et lui montrèrent de quelle utilité pourrait être dans l'avenir la possession de la ville de Ceuta, située en face de Gibraltar. Le roi, qui ne voulait pas compromettre, par quelque entreprise hasardeuse, les résultats d'un règne heureux, ne céda à

ɪurs prières qu'après une longue résistance et lorsque ɔn vieux compagnon d'armes, Nuno Alvarès, eût joint ɪs instances à celles des princes. Alors, il ordonna des réparatifs considérables : aucune des précautions néɪssaires ne fut négligée; le secret le plus absolu sur le ɑt de l'expédition fut tenu par toute la famille royale et ɪs ministres. Cependant, au moment de l'exécution, un rand malheur survint qui faillit tout compromettre : la este se déclara à Lisbonne, fit un nombre considérable e victimes et frappa la reine, l'auguste et vertueuse ona Philippa. Mais, en mourant, elle montra une ferɪeté d'âme toute virile : elle ne voulut pas qu'un deuil ɪtempestif pût retarder un instant le départ de l'armée, ont elle présageait le triomphe. Pour obéir à ses derières volontés, à peine fut-elle morte que le roi, malgré ɜs regrets de l'amour le plus profond, prescrivit au peuple le quitter le deuil : ses fils eux-mêmes durent revêtir eurs habits de fête, et la flotte, qui ne comptait pas noins de deux cents voiles, se pavoisa pour quitter les ɔôtes de Portugal et se diriger vers l'Afrique. « Tels « qu'une légion d'oiseaux navigateurs, mille vaisseaux « fendent les plaines argentées d'Amphitrite, et dirigent « vers les colonnes d'Hercule leurs voiles arrondies par « les vents. Bientôt les hauteurs d'Abyla sont couvertes « de nos guerriers. Ceuta rejette de son sein les infidèles. « Un nouveau traître, un Julien tenterait en vain de leur « ouvrir les portes de l'Hespérie ; Ceuta les leur ferme à « jamais[1]. » En effet, Ceuta, qui était alors la place la plus importante de cette partie de l'Afrique, et d'où les chrétiens de la Péninsule avaient vu si souvent s'élancer tant de conquérants, tomba en quelques heures aux mains des Portugais, sans qu'ils eussent à déplorer aucune perte de quelque importance. Le destin et le rôle

1. Ch. IV, st. 47.

de cette ville se trouvèrent tout à coup merveilleusement changés : elle qui naguère était l'épouvantail des chrétiens et la clef des États de l'islam, devenait subitement le boulevard du christianisme sur la côte d'Afrique et la terreur des Musulmans. Elle devait être aux yeux des Portugais le point de départ pour de hardies entreprises et des conquêtes lointaines : elle ouvrait un nouveau champ, donnait une direction nouvelle à l'esprit et à l'activité de la nation.

Cette grande victoire fut remportée le 15 août 1415. Les fils du roi, et principalement l'infant dom Henri, qui avait eu le commandement de la première attaque, s'y couvrirent de gloire, ainsi que deux hommes dont les noms furent plus tard très-illustres : Alvaro d'Almada et Menezès. Le roi, qui ne voulait pas s'absenter longtemps de son royaume, quinze jours après la prise de Ceuta, en remit le gouvernement à Menezès : il se rembarqua, dès le 2 septembre, avec sa famille et une grande partie de son armée; il fut reçu en triomphe à Lisbonne.

Nous ne nous arrêterons pas sur les prouesses chevaleresques de ce comte de Menezès, bientôt après marquis de Villaréal, qui se vantait de défendre la ville conquise avec un simple bâton de cormier, et dont la présence suffisait, disait-on, pour épouvanter et faire fuir les Maures. Nous préférons suivre dans ses studieuses et fructueuses recherches l'infant dom Henri, le prince le plus éclairé de son temps, dont l'heureuse influence et les sérieuses études préparèrent les découvertes maritimes qui devaient illustrer son époque. Camoens n'a pas négligé de célébrer son nom. « Déjà les mers orageuses qui bai-
« gnent la côte africaine avaient vu flotter nos drapeaux,
« quand, sur les marches du trône, apparut un nouveau
« génie dont le regard prophétique se porta jusqu'aux
« dernières limites de l'Océan. Ce génie fut Henri : Henri,
« le noble fils de ce roi fortuné qui le premier franchit

« les ondes pour chasser de leurs propres foyers les der-
« niers Maures d'Abyla. De flottants édifices s'élevèrent à
« la voix du héros, et s'avancèrent glorieusement vers les
« régions que dominent les constellations d'Argo, de
« l'Hydre, du Lièvre et de l'Autel. Ces premiers succès
« enflammèrent notre audace. Des chemins nouveaux
« s'ouvrirent pour nos navigateurs, et se prolon-
« gèrent au delà des brûlants tropiques, jusqu'à ces
« contrées dont les noirs habitants n'ont jamais vu les
« sept astres du Nord. Leur courage nous a frayé la
« route...[1] »

Troisième fils de Jean Ier, et ne pouvant prétendre au trône, dom Henri, qui était né à Porto, en 1394, et qui avait par conséquent vingt et un ans lors de la prise de Ceuta, étudiait depuis longtemps déjà les mathématiques appliquées à la navigation. La brillante conquête qui venait d'être opérée, en partie par son courage, avait plus d'importance pour lui que pour tout autre. Il eut dès lors la conviction que les travaux auxquels il s'était adonné, auraient une utilité pratique ; il abandonna la cour pour s'y livrer tout entier, se retira à Sagres, dans l'Algarve, à l'extrémité du cap Saint-Vincent, en face de cet Océan dont il voulait acquérir la connaissance ; il y forma une école de navigateurs, s'entoura de tous les documents qu'il put se procurer, et employa toute sa science, tout son crédit, l'opiniâtreté de son âme et la noblesse de son cœur à la protection des hommes entreprenants et dévoués qui venaient lui offrir de risquer leur vie sur une mer inconnue, pour porter plus loin la gloire du nom portugais.

Les premiers qui se présentèrent à lui, furent deux jeunes écuyers, qui faisaient partie de sa maison, Tristan Vaz Teixeira et Gonzalès Zareo. Il leur confia un

1. Ch. VIII, st. 69, 70 et 71.

petit bâtiment, en leur donnant pour instructions de s'avancer le long des côtes d'Afrique ; mais à peine embarqués, ils furent emportés par des vents contraires, qui les portèrent rapidement vers une petite île à laquelle ils donnèrent le nom de Porto-Santo. Ce pays, qui n'a que six milles de long sur deux milles et demi de large et qui n'offrait presque partout qu'un aspect rocailleux, n'était certes pas une découverte d'une très-grande valeur ; mais elle était la première de toutes, et les deux jeunes navigateurs avaient le droit de s'en exagérer l'importance. Ils revinrent en toute hâte l'annoncer à l'infant (1518), lui firent part du projet qu'ils avaient formé de la coloniser, obtinrent de lui ce qui était nécessaire à un premier établissement, et se rembarquèrent pour leur île.

De là, toutes les fois que le ciel était sans nuages, ils voyaient s'étendre à l'horizon une ligne obscure et mystérieuse, qu'ils eurent un jour la curiosité d'aller reconnaître. C'était une île considérable, couverte de vastes forêts vierges et de hautes collines; ils y abordèrent le 3 juillet 1419, et la désignèrent sous le nom de Madère. Dès cette première excursion, ils en firent tout le tour, donnant aux promontoires, aux baies, aux rivières des appellations qui devaient plus tard leur être maintenues. Après s'être convaincus que la contrée était tout à fait propre à une colonisation immédiate, ils informèrent l'infant de cette nouvelle découverte. A leur récit, dom Henri, qui ne manquait jamais de prévoyance, comprit combien les immenses forêts dont on lui parlait, pourraient être utiles à la marine du pays ; mais les premiers colons qu'il envoya à Madère, furent à peine installés qu'un incendie formidable, qui gagna de proche en proche l'île entière et qui dura, dit-on, près de sept années, détruisit tous ces bois, sur lesquels il avait fondé l'espoir d'accroître indéfiniment les constructions

navales du Portugal. Dans sa sagesse, il sut du moins tirer parti de ce désastre : l'incendie des forêts avait provoqué la fertilité de la terre ; le climat était aussi d'une douceur merveilleuse ; il se procura en Sicile des plantes de cannes à sucre, en Chypre et en Bourgogne, d'excellents ceps de vigne, et, sans retard, il fit transplanter ces végétaux précieux, dont la culture eut un plein succès.

Tandis qu'il colonisait Madère et qu'il cherchait à peupler le plus possible la petite île de Porto-Santo, il faisait les plus grands efforts pour occuper les îles Canaries. Un gentilhomme français, appelé Jean de Béthencourt, avait obtenu, en 1417, de dona Catarina, régente du royaume de Castille, l'investiture de ces îles avec le titre de roi. Dom Henri lui acheta ses droits et se mit en mesure de les faire valoir. Il envoya, en 1424, une flotte importante, deux mille cinq cents hommes avec deux cents chevaux, à la conquête des Canaries, sous le commandement de Ferdinand de Castro ; mais les guerriers qui habitaient ces régions, opposèrent une résistance inattendue, et Ferdinand dut se retirer, sans avoir accompli sa mission. L'infant, sans se décourager, prépara une nouvelle expédition. Ferdinand de Castro allait partir une seconde fois, lorsque le roi de Castille protesta énergiquement. Jean Ier ordonna alors à son fils de ne pas renouveler une entreprise qui pouvait compromettre gravement la paix du royaume. Ce ne fut pas sans regrets que dom Henri se vit contraint d'abandonner ses prétentions sur un pays dont les nombreux troupeaux auraient facilement approvisionné les bâtiments qu'il se proposait de diriger vers ces parages ; mais il dut se soumettre, en cette circonstance, aux exigences de la politique.

La fortune ne tarda pas à lui offrir une compensation. En 1431, un de ces navigateurs entreprenants qui étaient attachés à son collége maritime de Sagres, Gonçalo Ve-

lho-Cabral, explora les Açores pour la première fois. Santa-Maria et San Miguel reçurent leurs premiers habitants. Les émigrations successives qui se portèrent ensuite vers l'archipel, firent connaître et coloniser tour à tour Terceira, la plus importante de ces îles, Pico, Florès et Corvo.

Cependant la découverte de ces terres isolées et presque désertes au milieu de l'Océan n'était pas le but principal que poursuivait l'infant. Il ne les considérait que comme des abris utiles, des points de ravitaillement possible pour ses flottes futures. Ce qu'il voulait surtout, c'était faire longer les côtes d'Afrique, les explorer beaucoup au delà des limites connues jusqu'alors. Il était persuadé que le monde habitable ne finissait point, comme la tradition l'affirmait, à la hauteur du cap Bojador. Mais comment faire pénétrer la même conviction dans l'esprit des autres ? Les marins se répétaient avec terreur que saint Brandam, arrivé dans ces lieux, n'en était pas revenu, et que deux galères, qui s'y étaient avancées, avaient pour toujours disparu. L'opinion générale était qu'après ce cap, il n'y avait plus ni peuples, ni villes, que la terre était partout sablonneuse comme les déserts de Libye et que la mer cessait d'être navigable. Pendant douze années, dom Henri ne discontinua pas d'équiper de nouveaux bâtiments pour les lancer de ce côté, n'épargnant ni promesses, ni récompenses à ceux qui les dirigeaient; aucun, malgré cela, n'avait osé passer la redoutable barrière.

Il n'était pas réservé au roi Jean de la voir franchir sous son règne. Il mourut le 14 août 1433, jour anniversaire de la victoire d'Aljubarota. « Le règne de Jean, dit « Camoens, fut glorieux, mais trop court. Le ciel l'en« viait à la Lusitanie; il alla se réunir aux immortels, « laissant sur la terre une nombreuse postérité, des en« fants dignes de lui, dignes de la patrie qu'ils devaient

« illustrer encore[1]. » Quant au grand connétable, Nuno Alvarès Pereira, après avoir célébré l'union de sa fille unique avec un fils naturel du roi, dom Alphonse, qui le premier devait porter le titre de duc de Bragance, il avait revêtu l'habit religieux, s'était retiré dans le couvent des Carmes, et s'y était éteint quatre ans avant la mort de Jean Ier.

Edouard Ier. (1433-1438).

Édouard avait trente-deux ans lorsqu'il monta sur le trône. Il avait hérité du courage et des talents de son père, et les premières années de son gouvernement furent heureuses. Il se faisait remarquer par une grande assiduité au travail : entouré des vieux conseillers de Jean Ier, il publiait de sages ordonnances, rassemblait et coordonnait, en une sorte de code national, toutes les anciennes lois dispersées jusqu'alors.

Pendant qu'il s'attirait l'admiration et l'amour de ses sujets par la pureté de ses mœurs et son administration paternelle, son frère, dom Henri, faisait en sorte que le nouveau règne ne fût pas privé de gloire. L'écuyer Gil Lannez, à qui il avait confié un petit bâtiment, étant revenu, en 1433, du cap Bojador, comme ses prédécesseurs, sans l'avoir franchi, il lui donna l'ordre de repartir immédiatement et lui dicta des instructions si précises que celui-ci se promit bien de ne plus regagner le Portugal, sans les avoir suivies jusqu'au bout. Il tint en effet parole et doubla le cap en 1434. Pour récompenser sa hardiesse, Henri l'arma chevalier; puis, il lui adjoignit Gonzalvez Baldaya pour un nouveau voyage. Cette fois, les deux

1. Ch. IV, st. 48. — Outre les quatre princes que nous avons nommés, Jean Ier avait eu de Filippa une fille, l'infante Isabelle, qui épousa, en 1430, Philippe le Bon, et qui fut la mère de Charles le Téméraire.

navigateurs allèrent cinquante lieues au delà du cap, et pénétrèrent dans une baie qu'ils désignèrent sous le nom d'*Angra dos Ruyvos*, ou baie des Rougets : ils y aperçurent sur le sable des traces d'hommes et de chameaux. Ce renseignement qu'ils rapportèrent à l'infant, lui fit supposer qu'ils s'étaient arrêtés non loin d'une ville ou d'une bourgade, et il les expédia de nouveau, dès 1436, en leur recommandant de s'emparer d'un naturel pour avoir langue dans le pays. Ils s'avancèrent alors soixante lieues plus loin que dans leur excursion précédente, c'est-à-dire à cent vingt lieues du cap : pour la première fois, ils aperçurent quelques habitants, mais la précipitation de deux jeunes gentilshommes, qui s'élancèrent à cheval au milieu de ces indigènes et qui engagèrent une lutte sanglante avec eux, fut cause qu'on ne les revit plus et qu'il fallut s'en retourner, sans avoir exécuté la recommandation du prince.

Ainsi les Portugais faisaient des progrès constants le long des côtes d'Afrique, et le règne d'Édouard commençait sous les plus heureux auspices, lorsqu'il commit l'imprudence[1] de se laisser entraîner par les conseils de la reine et de son plus jeune frère, dom Ferdinand, à décider une attaque tout à fait aventureuse contre la ville de Tanger. Cependant, comme il existait, entre lui et les musulmans de l'Afrique septentrionale, des traités que ceux-ci avaient scrupuleusement observés, il crut devoir, pour la paix de sa conscience, soumettre son projet à la cour de Rome. Le pape, après avoir fait discuter la proposition en plein consistoire, lui adressa une réponse très-remarquable pour le temps : « La guerre projetée, lui disait-il, ne serait juste et permise qu'autant que le Portugal serait forcé de la faire dans l'intérêt de sa propre conservation. Autrement, elle serait injuste et

1. Ch. IV, st. 49.

condamnable, attendu que l'air, l'eau, la terre, tous les éléments enfin ont été faits pour les hommes en général, et que l'on ne peut les en priver sans blesser le droit naturel et le droit des gens. » Malheureusement, lorsque cette réponse arriva, il était trop tard; l'expédition était prête et les scrupules d'Édouard s'étaient évanouis. La flotte appareilla le 22 août 1436 et, le 26, arriva devant Ceuta.

L'armée, qui d'abord devait compter quatorze mille hommes et qui se trouvait définitivement réduite à huit mille, était sous le commandement de dom Henri : elle opéra à la hâte son débarquement, marcha sur Tétuan, dont elle s'empara sans résistance, et se présenta, le 23 septembre, devant Tanger : les vaisseaux, sous les ordres de dom Ferdinand, avaient déjà commencé le blocus du port. Les Portugais s'élancèrent à l'attaque avec leur intrépidité ordinaire; mais ils trouvèrent devant eux une multitude innombrable de Maures, et, malgré les actes de bravoure accomplis par les deux princes, ils furent accablés, poursuivis et cernés jusque dans leurs retranchements. Il fallut parlementer : l'armée entière était en péril; les musulmans exigeaient, pour la laisser se rembarquer, qu'on promît de leur rendre Ceuta et qu'on leur laissât pour otage dom Ferdinand, qui avait été le principal instigateur de la guerre. Celui-ci se sacrifia et resta en leur pouvoir. Son dévouement a été célébré par les strophes de Camoens : « Enveloppé par les Maures, le
« pieux Ferdinand tombe entre leurs mains. Qu'il rende
« Ceuta aux infidèles, et les infidèles lui rendront la
« liberté. Apportez-moi des fers, répond le prince ma-
« gnanime; et il livre à l'esclavage des jours destinés
« aux grandeurs. Codrus cherchant la mort au camp des
« Doriens, Régulus reprenant ses fers à Carthage, Cur-
« tius se précipitant dans un gouffre, les Décius mourant
« dans les combats, tous ces héros ne servaient que leur

« patrie : Ferdinand s'immole au salut de l'Hespérie en-
« tière[1]. »

Rien de plus noble et de plus touchant que l'héroïque simplicité de ce prince pendant tout le temps de sa captivité. Condamné aux travaux les plus durs, à la nourriture la plus grossière, il opposa la fermeté et la douceur de son caractère à toutes les persécutions dont il fut l'objet. Les seigneurs portugais étaient instruits des souffrances de son esclavage; mais aucun d'eux n'était disposé à livrer Ceuta pour le racheter, et Rome elle-même, consultée par le roi Édouard, déclara qu'il ne convenait pas de commettre une telle transaction avec des infidèles, aucun prince chrétien n'ayant le droit de rendre à l'islamisme des temples consacrés au vrai culte. Dom Ferdinand, abandonné à sa triste destinée, ne proféra pas une plainte ; il témoigna jusqu'au jour de sa mort, le 5 juin 1443, une telle persévérance que le surnom de prince *Constant* lui fut donné par ses contemporains et lui resta dans l'histoire. Lorsqu'il eut succombé, le potentat de Fez fit accrocher son corps, rempli de paille, au-dessus d'une des portes de la ville; mais un ancien serviteur réussit à dérober son cœur, qui fut rapporté en Portugal et conservé dans le monastère de Batalha.

Édouard n'eut pas la consolation de rendre ce dernier honneur à son malheureux frère. Lui-même était mort, le 19 septembre 1438, à l'âge de trente-sept ans, après n'avoir régné que cinq années. Quelques historiens ont dit qu'il avait été frappé de la peste à Thomar, au moment où il allait de ville en ville pour porter des consolations à ses peuples, désolés par le terrible fléau. Mais la plupart ont pensé que le désespoir, qui le minait depuis la défaite de Tanger, et le sacrifice de Ferdinand furent cause de sa mort. Et en effet, l'admirable ou-

1. Ch. IV, st. 50 et 51.

vrage de morale qu'il a écrit, le *Leal Conselheiro*, dans lequel il déposait ses pensées les plus intimes, témoigne à chaque page de la profonde sensibilité de son âme.

Alphonse V (1438-1481).

Alphonse n'avait que six ans, et le testament du roi livrait la régence du royaume à sa veuve dona Léonor d'Aragon. Mais les Portugais ne pouvaient consentir à laisser toute l'autorité entre les mains d'une étrangère; le testament fut cassé et le pouvoir divisé : Léonor ne garda que l'administration et la tutelle de son fils; le comte d'Arrayolos, fils du comte de Barcellos, eut la direction de la justice, et l'infant dom Pèdre reçut le titre de défenseur du royaume. Ce dernier choix était excellent : dom Pèdre était un prince doué des plus grandes qualités; connu depuis longtemps par ses études, par son amour des lettres et des arts, il avait visité, pendant plusieurs années, les États les plus importants de l'Europe et avait rapporté de ses voyages une grande connaissance des choses et des hommes de son temps.

Vivement blessée de n'avoir pu conserver l'autorité tout entière, la reine qui, malgré l'affection d'Édouard pour son frère, avait toujours détesté dom Pèdre, trouva un nouveau motif de haine dans cette préférence qui lui était accordée par la nation. Elle se mit à comploter sa perte et trouva des alliés très-puissants, tels que l'archevêque de Lisbonne, et ce fils de Jean 1er, dom Alphonse, qui, comme nous l'avons vu, avait épousé la fille d'Alvarès Pereira. Ses complots n'eurent aucun succès : le peuple ameuté chassa l'archevêque; elle-même s'enfuit à Cintra, et, après s'être inutilement adressée à ses frères, les infants d'Aragon, qu'elle excitait à porter leurs armes contre le Portugal pour sa vengeance per-

sonnelle, elle dut bientôt se retirer en Castille, loin de son enfant, qu'elle n'avait pourtant pas cessé d'aimer tendrement, et mourut peu après, dans un état presque voisin de la misère. Sur ces entrefaites, une junte avait décerné, jusqu'à la majorité du roi, le pouvoir intégral de la régence à dom Pèdre.

Les dix années qui s'écoulèrent alors, furent une des plus heureuses périodes de l'histoire du Portugal. Sans négliger l'éducation du jeune prince, qui avait pour gouverneur le digne Gonzalvès de Attaïde, premier comte de Atouguia, le régent n'oublia rien de ce qui pouvait affermir la tranquillité du pays. Il donna les plus grands soins à la rapide expédition des affaires, surveilla attentivement les jugements rendus, mit la dernière main au code national qu'avaient entrepris ses deux prédécesseurs. Avec l'intelligence qu'il avait conçue, dans ses voyages, du développement des institutions contemporaines, il sauvegarda en toutes circonstances l'autorité royale, affranchit plusieurs communes des droits qu'elles devaient aux seigneurs et aux évêques, et réussit à soustraire certains ordres militaires nationaux à la dépendance où les retenaient encore les grandes maîtrises d'Espagne. Il ne perdit pas de vue, non plus, les découvertes maritimes, et unit ses efforts à ceux de son frère, dom Henri, à qui autrefois il avait rapporté de Venise un précieux exemplaire des voyages de Marco Polo, qui n'avait pas peu contribué aux méditations de l'illustre infant.

Les excursions sur les côtes de l'Afrique occidentale devinrent plus fréquentes : il ne se passa pas d'année sans qu'il y en eût plusieurs. En 1441, Nuno Tristan, aidé d'Antão Gonçalvez, réussit à s'emparer de dix indigènes et ne retourna en Portugal qu'après avoir nommé le cap Blanc. L'année suivante, un de ces dix indigènes, qui était un chef de tribu, ayant promis une

riche rançon s'il était rapatrié, Alphonse Gonçalvez fut chargé de cette mission, et reçut en échange de ce personnage dix noirs et une certaine quantité de poudre d'or : de là le nom de *rio d'ouro*, donné au fleuve sur les rives duquel fut ainsi inaugurée la traite des Africains. En 1446, Denis Fernandez s'avança jusqu'au cap Vert. Et la possession de toutes ces contrées venait d'être continuée au grand maître de l'ordre du Christ, dom Henri, et à la couronne du Portugal par une bulle du pape Eugène IV, qui concédait aux princes portugais, non-seulement toutes les terres déjà explorées en leur nom, mais celles qu'ils pourraient découvrir encore, depuis le cap Bojador jusqu'aux régions inconnues.

A l'extérieur comme au dedans, le gouvernement de dom Pèdre était donc heureux ; et ce prince n'ignorait pas que la nation lui était attachée. Cependant, il lui arrivait parfois de penser à l'inconstance de la faveur populaire[1] et il ne pouvait chasser de son esprit les pressentiments les plus tristes. Un jour, comme les habitants de Lisbonne voulaient lui témoigner leur reconnaissance, en lui élevant une statue sur une place publique : « Amis, leur dit-il, si mon image était sculptée où vous le dites, il viendrait un temps où, en récompense des biens que je vous ai faits, vos fils la renverseraient et lui briseraient les yeux à coups de pierre. Que Dieu me soit en aide ! car, en vérité, je n'attends que ce que je viens de dire, voire quelque chose de pis. » Et un autre jour, étant à Coïmbre avec dom Henri, celui-ci lui montrait, sur la porte, les armes de la ville au milieu desquelles figure une femme au-dessus d'un calice, et il interrompit l'explication que l'infant voulait lui donner de ces armoiries, en lui disant : « Ce calice, mon frère, est l'em-

1. Dans le Cancioneiro de Garcia de Resende, nous trouvons quelques vers de lui sur ce sujet.

blème du sang ! De mes travaux, de mes services, de mes bienfaits, voilà ce qui sera la récompense. » Il savait que les ennemis dont il avait triomphé au début de sa régence, ne manqueraient pas d'entourer le roi, dès que celui-ci serait majeur, et qu'en ravivant le souvenir d'une mère exilée et morte dans la misère, ils chercheraient le moyen d'exciter la haine d'Alphonse contre lui.

Alphonse, il est vrai, selon le désir exprimé par Edouard mourant, épousa Isabelle (6 mai 1448), fille de dom Pèdre, et il était naturel que la jeune reine exerçât sur son esprit une heureuse influence en faveur de son père. Lors de sa majorité, il reconnut publiquement la sage administration du régent, et le pria même de rester auprès de lui pour l'aider plus longtemps de ses conseils mais les craintes de dom Pèdre n'étaient pas chimériques ce qu'il avait prévu devait se réaliser. Le comte de Barcellos et ses amis prirent peu à peu pour eux tout le crédit dont il avait joui lui-même, leurs perfides avis l'emportèrent, et bientôt, malgré les prières d'Isabelle une lettre écrite au régent lui signifia que ses services étaient désormais inutiles, et qu'il pouvait s'éloigner,

Dom Pèdre se retira dans ses terres. Convaincu que ses ennemis ne seraient pas encore satisfaits d'une telle vengeance, il prit les mesures nécessaires à sa sécurité fortifia ses châteaux et s'entoura de chevaliers prêts à le défendre. Le noble Almada, comte d'Avranchez, chevalier de l'ordre de la Jarretière, ancien gouverneur de la citadelle de Lisbonne, réputé par sa loyauté et ses vertus, non-seulement en Portugal, mais en France et en Angleterre, accourut d'Afrique, lui promettant de mourir à ses côtés. Alors s'établit entre le roi et son oncle une correspondance navrante pour ce dernier. On allait jusqu'à l'accuser d'avoir empoisonné deux de ses frères et la reine Léonor ; on lui faisait un crime des pré-

cautions qu'il avait prises pour défendre sa personne. Il était prêt pourtant à toutes les concessions : le 30 septembre 1448, il écrivait : « le roi, mon seigneur, m'ayant affirmé que, si je voulais me départir de certaines choses tout se ferait selon mon désir, je lui envoyai demander par faveur ce qu'il souhaitait, et que je l'exécuterais ; que ce dont il voulait que je me gardasse, je m'en garderais ; et que tout ce qu'un homme de mon rang pourrait faire, je le saurais faire. Pas un mot ne m'a été répondu. » Et en effet, Alphonse ne lui donna plus de réponse. Ses conseillers lui avaient persuadé que dom Pèdre s'apprêtait à lui ravir la couronne, et Barcellos fut autorisé à envahir ses terres avec une troupe armée. Dom Pèdre l'ayant repoussée, fut aussitôt déclaré traître à la patrie et au roi. Il eut un moment la pensée de se retirer en Angleterre ; mais l'honneur lui défendait alors d'abandonner à la merci de ses ennemis les chevaliers qui lui avaient prêté l'appui de leurs bras ; après avoir essayé vainement de voir Alphonse et de parlementer, il sentit que le moment était venu d'accomplir la triste destinée qu'il avait autrefois prévue. Pour se préparer à la mort, il resta tout un jour dans le monastère de Batalha, en présence de la tombe de son père, en présence de celle qui lui était ouverte. Puis, il s'arrêta avec les siens près du ruisseau d'Alfarrobeira et, l'action s'étant engagée, le premier trait d'arbalète lui perça la poitrine.

Le comte d'Almada avait juré de mourir avec lui. Il tint son serment. Après avoir soutenu l'effort de l'armée, épuisé, n'ayant plus la force de frapper, il se coucha à terre, étendit les bras et cria à la soldatesque qui se précipitait vers lui : « rassasiez-vous, mes garçons » ; mille coups le frappèrent à la fois, son corps fut lacéré et sa tête portée en trophée.

Le cadavre de dom Pèdre était resté sans sépulture ; des soldats le portèrent dans la petite église d'Alverca.

Ce fut seulement beaucoup plus tard que la reine Isabelle obtint d'Alphonse qu'il fût inhumé au milieu des tombes royales, dans ce monument de Batalha, visité par lui quelques heures avant sa mort. Dom Henri, dont le silence au milieu de ces longues et sanglantes discussions doit paraître étonnant, vint alors conduire le cortége funéraire.

Plusieurs historiens ont reproché sévèrement au grand maître de l'ordre du Christ la profonde indifférence qu'il sembla témoigner à sa famille pendant ces luttes intestines; d'autres l'ont excusé, disant que ses travaux l'occupaient trop sérieusement pour qu'il pût intervenir constamment comme médiateur. La vérité est qu'il vivait depuis longtemps loin de la cour, qu'il ne connut que trop tard toute la haine suscitée contre dom Pèdre, et que son intervention, si elle s'était alors produite, n'aurait sans doute été acceptée ni par le roi, ni par l'ancien régent.

Après ces déplorables événements, pour rallier tous les esprits et les diriger vers un but commun, Alphonse V eut recours au moyen que son aïeul, Jean Ier, avait si heureusement employé. Il résolut de déclarer la guerre aux musulmans. Constantinople venait de tomber aux mains des Turcs, et le pape Calixte III avait fait un appel chaleureux à tous les princes chrétiens ; le Portugal d'ailleurs avait à venger la défaite de Tanger et le martyre du *prince Constant.* Le 30 septembre 1458, deux cents bâtiments débarquèrent une armée de trente mille hommes sur les rivages d'Alcazar ; la ville fut emportée d'assaut, et reçut comme gouverneur Édouard de Menezès. Alphonse revint en Portugal au milieu de l'allégresse générale ; on lui décerna le surnom d'Africain.

La conquête facile qu'il venait d'opérer, l'engagea à renouveler deux fois une semblable expédition. En 1464 et 1471, il quitta de nouveau Lisbonne, à la tête de trou-

pes nombreuses, et réussit à soumettre les villes d'Anafe, de Tanger et d'Arzila. Dans cette dernière place, il y eut un combat terrible : plus de deux mille musulmans périrent, les armes à la main. Ce fut là que le jeune fils du roi, qui devait plus tard régner sous le nom de Jean II, fit ses premières armes et fut créé chevalier, en récompense de la bravoure qu'il avait déployée. La chronique raconte à cette occasion qu'Alphonse lui montra, étendu à ses pieds, le comte de Marialva, dom Jean Coutinho, qui venait d'être tué en accomplissant des prodiges de valeur, et qu'il lui dit : « Mon fils, que Dieu te fasse aussi bon chevalier que celui qui est là gisant. » Paroles dont le prince sut se souvenir, comme il le prouva bientôt en Castille.

« La Lusitanie, s'écrie ici le poëte, avait relevé son « front humilié, l'effroi était rentré dans le cœur des « Barbares. Heureux Alphonse, si l'ambition ne l'eût « entraîné en Espagne ! [1]... Les impénétrables remparts « des fières cités venaient de tomber. Jamais nos guer- « riers n'avaient montré plus d'audace et d'intrépidité ; « jamais le nom portugais n'avait brillé de plus d'éclat. « Comment ces jours de gloire se changèrent-ils en « jours de deuil ? [2] »

L'infant Henri IV, roi de Castille et beau-frère d'Alphonse V, quelque temps avant de mourir, avait désavoué la princesse Jeanne, qui passait publiquement pour la fille incestueuse de la reine et de Bertrand de la Cueva. Il avait transféré le titre de princesse des Asturies à sa sœur Isabelle, qui venait d'épouser Ferdinand, fils de Jean II, roi d'Aragon. Mais, en mourant, il revint sur sa déclaration, reconnut la légitimité de Jeanne, et, vouant son peuple à tous les malheurs d'une guerre

1. Ch. IV, st. 52.
2. Ch. IV, st. 54.

civile et d'une guerre étrangère, la fiança à Alphonse V, qui devenait aussi l'héritier de tous ses droits sur la Castille. Son peuple n'accepta pas sa dernière décision : la plupart des seigneurs et des villes proclamèrent Isabelle. Le roi de Portugal, que ses succès en Afrique avaient enorgueilli, comptant aussi sur la partie des Castillans restés fidèles à la cause de Jeanne, ne craignit pas d'accepter le legs funeste qui lui était fait : ne pouvant épouser immédiatement sa fiancée, à cause des liens de parenté qui l'unissaient à elle, et qui nécessitaient les dispenses du pape, il la reconnut comme épouse par simple promesse (1475), et envahit la Castille avec une armée de vingt-cinq mille hommes. Isabelle et Ferdinand accoururent de Madrid et engagèrent vigoureusement la lutte.

Au mois de mai 1476, se livra dans les plaines de Toro une mémorable action. Camoens, en la racontant, dit quelle part glorieuse y prit le fils du roi. « Dom Jean « rougirait d'être oisif, quand son père va combattre. Il « s'élance sur ses traces et court le soutenir au jour de « la bataille. Les étendards des deux nations flottent « dans les plaines de Toro. Une lutte ardente s'engage. « La victoire, longtemps incertaine, abandonne les dra- « peaux d'Alphonse et reste fidèle à son fils. — Le jeune « héros ensanglante le triomphe des Castillans, arrête « leur impétuosité, soutient, un jour entier, leurs efforts, « et couvre l'honneur de son père. Tel, aux plaines de « Philippes, on vit Antoine victorieux sauver Octave « vaincu, dans cette grande journée où leurs armes « réunies vengèrent la mort de César.[1] » La bataille de Toro eut, en effet, cela de particulier qu'elle ressembla à celle de Philippes, où Octave fut défait par Brutus et Cassius, tandis que Marc-Antoine mit en déroute les deux

1. Ch. IV, st. 56 et 57.

vainqueurs. Le roi de Portugal, qui, dans l'ordre de combat, se trouvait en présence du lieutenant de Ferdinand, dut reculer devant lui; Ferdinand, qui était en face de l'infant, le laissa maître du champ de bataille. Sans l'infant, c'eût été une défaite complète pour les Portugais, de sorte que la reine Isabelle, en apprenant les péripéties de l'affaire, s'écria, dit-on, «sans le poussin, le coq était pris». Il ne résulta pas moins de cette sanglante journée que les pertes irréparables qu'avait subies l'armée portugaise, la mettaient désormais dans l'impossibilité de poursuivre la guerre avec avantage.

Alphonse le comprit et chercha aussitôt une alliance à l'étranger. Il laissa à son fils, qui s'en était rendu digne, le commandement des troupes ainsi que la direction des affaires, et, dès le mois d'août, s'embarqua pour la France où il espérait engager dans sa querelle le roi Louis XI. A la première entrevue des deux princes, le roi de France dit au roi de Portugal: «Je rends grâce à Dieu et à saint Martin, mon patron, de la faveur qu'ils font à un pauvre roi tel que je suis, de recevoir dans sa maison un grand roi tel que vous êtes.» Il lui fit un accueil brillant dans Paris, lui donna des fêtes, lui adressa une foule de bonnes paroles. Mais Louis XI n'était pas homme à entreprendre des guerres par esprit chevaleresque. N'était-il pas obligé, en ce moment, de surveiller activement l'ambition toujours remuante de Charles le Téméraire? Et, après la mort inopinée du grand duc, cette succession même n'allait-elle pas soulever de grandes questions, auxquelles la France ne pouvait rester indifférente? Par toutes ces raisons, il demandait du délai. Mais lorsque, cessant de dissimuler, il lui eut déclaré qu'au milieu des nombreux ennemis qu'il avait déjà, il ne pouvait encore s'aliéner l'Espagne par le refus prolongé de reconnaître Isabelle, Alphonse vit qu'il avait perdu son temps à Paris. Joué par son

hôte, épié dans toutes ses démarches, craignant d'être à la fin livré au roi d'Aragon, ayant d'ailleurs perdu ses espérances, las des affaires et du pouvoir, il conçut l'idée de sortir de France en secret, de passer en Palestine, pour y visiter Jérusalem, et de s'enfermer ensuite dans quelque monastère où il pût achever tranquillement ses jours. Dans ce dessein, il envoya l'ordre à dom Jean, son fils, de se faire proclamer roi; mais il changea bientôt de résolution, et, tandis que les siens le croyaient parti pour l'Orient, il reparut tout à coup en Portugal.

Il offrit à dom Jean de lui laisser l'administration des affaires, en se réservant à lui-même le petit royaume des Algarves, où il avait le désir, disait-il, de se retirer. Mais son fils eut la sagesse de refuser cette offre: il lui montra combien il était impolitique de scinder le Portugal en deux royaumes distincts, lui rendit l'autorité tout entière, et se replaça spontanément au rang d'infant.

Alphonse voulut profiter de sa réinstallation sur le trône pour donner une nouvelle impulsion à la guerre de Castille, qui n'avait été menée qu'avec beaucoup de précautions et de ménagements depuis la fameuse bataille de Toro. Ses efforts ne furent pas couronnés de succès. Il dut définitivement abandonner la cause de Jeanne et signer, le 4 septembre 1479, le traité de paix d'Alcantara par lequel il renonçait à la main de cette princesse, qui fut reléguée dans un couvent.

Dégoûté de nouveau de la royauté, il faisait à Cintra ses derniers préparatifs pour abdiquer et se retirer dans un monastère, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui l'emporta, le 28 août 1481. Quoiqu'il ne fût âgé que de quarante-neuf ans et sept mois, son règne n'avait pas duré moins de quarante-trois années. Camoens résuma sa vie en quelques paroles : « Si les campagnes de Toro, « dit-il, furent témoins de ses revers, les bords africains

« ne connurent que ses victoires.[1] » Mais il faut avouer que celles-ci ne compensèrent pas toutes les pertes d'hommes et d'argent, causées par la guerre de Castille.

Alphonse V, malgré certaines qualités et une brillante intelligence, fut loin de valoir, comme homme politique, dom Jean, et le régent dom Pèdre, qu'il eut le grand tort de persécuter, et surtout le prince qui lui succéda. La faiblesse qu'il montra dans l'administration intérieure du pays, les prodigalités envers les grands du royaume, auxquels il accorda des concessions territoriales excessives, auraient fini par ruiner la couronne et priver la royauté de cette liberté d'action que lui assurait en France, à la même époque, la perspicacité de Louis XI. Il n'est pas jusqu'au mouvement maritime, jusqu'à l'esprit d'explorations et de découvertes, qui ne se ralentît et ne dégénérât sous son règne ; les navigateurs qui s'étaient avancés au cap Vert, dès 1446, n'avaient dépassé l'équateur qu'en 1471, et s'étaient arrêtés à la côte de Guinée, lorsqu'il mourut ; leurs voyages n'avaient plus pour but principal que le transport des esclaves, qu'ils venaient vendre à Lagos : des sociétés commerciales, qui jouissaient de fructueux priviléges, s'étaient formées pour la traite des captifs. Il est vrai que les marins ne pouvaient plus entendre la voix puissante qui les avait poussés si longtemps, à travers tous les périls, aux parages inconnus : dom Henri était mort en 1460 ; et il faut dire aussi que la traite des noirs, qui n'avait point paru blâmable à l'illustre infant, et qui s'opérait sous la protection des caravelles de l'ordre du Christ, ne pouvait, à cette époque d'entreprises religieuses, être jugée aussi sévèrement qu'elle le fut plus tard : ces captifs, maures ou noirs, qu'on transportait dans le Portugal, n'étaient selon les idées du temps que

1. Ch. IV, st. 52.

des infidèles dont on assurait le salut éternel, en les convertissant à la foi chrétienne.

Jean II (1481-1495)

Les imprudentes libéralités du feu roi avaient aliéné une si grande partie du territoire que Jean II, en montant sur le trône, disait à ses amis: «Voyez, mon père m'a laissé, pour tout royaume, les grandes routes et les chemins du Portugal.» L'indulgence d'Alphonse, l'extrême facilité de son caractère, avaient laissé se détendre tous les ressorts du gouvernement; Jean II les remonta par une administration vigilante et sévère. Dès la première année, il convoqua les cortès à Évora, s'y fit rendre hommage par les puissants vassaux, et se montra tel qu'il resta jusqu'à sa mort. Ses grandes qualités, qui lui valurent, au milieu du peuple portugais, le surnom de *prince parfait*, devaient lui acquérir l'estime et l'admiration de l'Europe. On dit que le roi d'Angleterre, Henri III, ayant demandé à un de ses ambassadeurs, qui revenait de Lisbonne, ce qu'il y avait vu de plus rare: «Un roi, répondit-il, qui commande à tous et à qui personne ne commande.» Et, lorsqu'il mourut, la reine d'Espagne, la grande Isabelle, en apprenant qu'il n'était plus, s'écria : «*l'homme* est mort». Le règne d'Alphonse V avait clos, en Portugal, la période du moyen âge ; Jean II inaugura, dans ce pays, l'ère des temps modernes par la ruine de la féodalité.

Ce ne fut pas sans lutte, à l'origine, qu'il put accomplir ses réformes ; la noblesse, qui sentit tout de suite ce qu'elle avait à craindre de lui, se ligua contre son pouvoir naissant. Pour n'avoir pas à combattre à la fois tous les corps privilégiés, il eut la prudence de ménager les évêques ; il s'était montré plein de respect

pour la papauté; il lui témoigna même, dans une circonstance importante, une trop grande condescendance, en permettant que les décrets du saint-siége fussent publiés sans une autorisation préalable de l'autorité civile. Mais les intérêts du clergé étant bien séparés de ceux des seigneurs, il se mit à poursuivre d'une manière implacable ceux d'entre eux qui osèrent donner l'exemple de la résistance.

Le duc de Bragance, qui était beau-frère de la reine, n'avait pas craint, en lui rendant hommage avec les grands vassaux, de faire ses réserves et de lui adresser, au milieu de cette cérémonie, des doléances publiques au nom de la noblesse : il le surveilla dès lors activement, et, lorsque le duc se fut compromis, non-seulement par des rapports incessants avec les mécontents, mais encore par des lettres écrites à Ferdinand le Catholique, il ordonna qu'on le saisît et qu'on instruisît en hâte son procès; lui-même prit part aux débats, et, bien que le complot n'eût pas reçu de commencement d'exécution, il le fit condamner au dernier supplice et monter sur l'échafaud, le 22 juin 1483.

Le procès du duc de Bragance avait prouvé la culpabilité du marquis de Montémor, connétable du royaume, qui s'était réfugié en Castille. Malgré son éloignement, le roi voulut que la justice eût son cours, et Garcia de Resende, son secrétaire nous a raconté, dans un récit intitulé «de la justice que le roi fit faire, à Abrantès, sur la statue du marquis de Montémor,» comment ce connétable fut dégradé et exécuté en effigie, au milieu d'une pompe d'autant plus solennelle que le rang du coupable était plus élevé. Sur la place de la ville, raconte-t-il, avait été construit un grand échafaud, couvert de draps noirs. Les corrégidors et les juges y avaient des siéges : près d'eux, se tenaient debout les huissiers, les alcades et les officiers de justice. On y amena la sta-

tue du marquis : elle avait été faite si ressemblante qu'on s'imaginait le voir lui-même. Elle était armée de toutes pièces, portait au-dessus de l'armure sa cotte d'armes, tenait dans la main droite une épée nue, et dans la gauche, une bannière carrée où figuraient ses armoiries. Les juges firent lire l'acte d'accusation, et, à l'unanimité, le condamnèrent à être décollé publiquement. En ce moment, parut un héraut qui lui dit à très-haute voix : «Connétable, plus la grandeur de votre office était grande, et plus vous étiez obligé à vous montrer loyal envers votre roi, à le servir et à défendre ses États; comme vous ne l'avez point fait et que vous l'avez offensé par votre déloyauté, vous êtes indigne de porter cette épée;» et l'épée fut aussitôt retirée; puis, après une nouvelle apostrophe du héraut, la bannière lui fut également enlevée, et il en fut de même des autres pièces de l'armure, jusqu'à ce que la statue se trouvât réduite aux chausses et au pourpoint. Alors, le crieur de la justice s'avança, accompagné d'un bourreau : la sentence, rappelant le crime commis, fut proclamée, et la tête de la statue fut coupée. Il en sortit un sang artificiel qui fit illusion. Et, après cette longue cérémonie, tout le monde étant descendu de l'échafaud, on y mit le feu. «Statue, échafaud, ajoute Garcia de Resende, tout fut brûlé, si bien que ce fut chose effrayante. Et le marquis, apprenant cela, en reçut un grand chagrin et, peu après, mourut en Castille où il était.»

La publicité de cette double exécution, toute cette pompe lugubre sur laquelle comptait le roi pour frapper de terreur les imaginations, ne suffirent pas. Un nouveau complot se trama contre lui. Les conjurés, cette fois, avaient formé le projet de l'assassiner et de mettre sur le trône le frère de la reine, le jeune duc de Viseu. Jean, qui lui avait toujours témoigné de l'affection, s'était contenté, dans les premiers temps, de lui adresser un aver-

tissement sévère, mais, lorsqu'il vit que l'avis qu'il avait donné n'avait produit aucun effet, et que les conspirateurs, ainsi que le duc dont il n'ignorait aucune démarche, donnaient suite à leur criminelle entreprise, il prit la résolution de punir le coupable de sa propre main. Feignant une tranquillité parfaite, il lui manda de venir, sous le prétexte d'une affaire importante qu'il avait à lui communiquer. Le duc obéit. Jean le reçut d'un air gai, et, après un instant de silence : « Mon cousin, lui dit-il, que feriez-vous à un homme qui voudrait vous ôter la vie? — Il mourrait avant moi, répondit le duc de Viseu, payant d'audace. — Meurs donc, répliqua le roi, tu as prononcé toi-même ton arrêt. » — Et il le frappa d'un coup de poignard. Un juge, un secrétaire et quelques seigneurs, dont il s'était entouré, dressèrent procès-verbal de ce qui venait de se passer, et le corps du duc, après avoir été transporté dans une église où il resta exposé toute la journée, fut enterré le soir même. En même temps, les conjurés furent appréhendés. Les principaux étaient Ferdinand de Menezès et Pèdre d'Ataïde, qui portèrent leurs têtes sur l'échafaud, dom Gotterez et l'évêque d'Évora, qui périrent misérablement en prison. Ils étaient sept ou huit, dont Garcia de Resende nous a laissé les noms.

Le caractère inflexible de Jean II finit par avoir raison de la résistance des nobles, qui ne se hasardèrent plus à conspirer contre lui : sa vie fut désormais à l'abri des complots. Mais on conçoit qu'avec un pareil caractère, il devait gouverner par lui-même. Les gens de bien, les hommes de talent étaient admis facilement auprès de lui, aucun d'eux ne possédait exclusivement sa faveur. Comme il s'entretenait un jour avec Dom Diego d'Almeida, il s'arrêta tout à coup et lui dit : « Retirez-vous, car on vous prendrait pour un favori. » Aussi, était-ce lui faire mal la cour que de le flatter. Il avait donné la

charge de majordorme à Jean de Menezès. « Il aime la vérité, dit le roi, en annonçant cette nomination à ceux qui l'entouraient, il me la dit lors même qu'elle me déplait. »

Il apportait le plus grand soin à l'administration de la justice ; il recevait lui-même des rapports fréquents sur la marche des procès, et ne tolérait aucun abus. Ayant appris qu'un juge acceptait des présents, et mettait cependant beaucoup de lenteur et de négligence dans l'expédition des affaires, il le fit venir et lui dit : « Je sais que vos mains sont toujours ouvertes, et votre tribunal toujours fermé. Songez-y. » La rigueur de ses principes l'entraînait quelquefois au delà des bornes d'une juste sévérité ; mais il savait réparer noblement ses torts. Un jour, il fit une réponse dure à Ruy de Souza, vieillard respectable ; un instant après, il alla le trouver dans sa maison. « Je vous ai parlé durement, lui dit-il, mais c'était le roi qui vous parlait ; l'homme vous parle à présent ; rendez-lui votre amitié. »

Son esprit équitable cherchait tous les moyens possibles de ne pas grever la nation de charges nouvelles. Ruy de Pina raconte que, lorsqu'on venait lui proposer quelque tribut onéreux pour faire face à une dépense, il avait coutume de répondre : « Voyons d'abord si elle est nécessaire, » et, lorsqu'il s'était assuré de cette nécessité, il ajoutait : « Cherchons maintenant quelles sont dans notre budget les dépenses superflues ». Aussi, était-il adoré du peuple, qui savait combien son roi prenait à cœur tous ses intérêts.

Ceux de ses sujets qui s'étaient distingués dans les armes, étaient de sa part l'objet d'une bienveillance toute particulière. Dom Pèdre de Mello, étant à sa table, laissa tomber un verre et chacun se mit à rire de l'accident. « Pourquoi riez-vous ? dit le roi, a-t-il jamais laissé tomber sa lance ? » Un brave gentilhomme

albutiait pour solliciter une grâce ; il la lui accorda, en ai disant : « Comment, lorsque vos bras savent si bien ne servir, n'avez-vous pas de langue pour me demander me juste récompense? » Il avait d'ailleurs un registre pécial sur lequel il prenait note des actions d'éclat et es services rendus au pays, et nous voyons par les écits de Garcia de Resende que bien souvent des faveurs on sollicitées allèrent surprendre quelque hardi naigateur ou vaillant chevalier, qui vivait loin de la cour t qui croyait ses mérites méconnus.

Il aimait aussi et favorisait les arts et les lettres. Luinême était un excellent musicien, dessinait bien, lisait ssidûment les grands écrivains de l'antiquité. Il ne négligea rien pour répandre dans le pays les bienfaits de a civilisation, en inspirant aux jeunes nobles le goût nconnu des études sérieuses et des plaisirs de l'inelligence. Il réussit à attirer un certain nombre de savants et d'artistes étrangers. Il s'était mis en rapport ivec Ange Politien et, par une lettre très-flatteuse et rès-élégante qui nous a été conservée, il avait obtenu le lui qu'il écrirait une histoire du Portugal ; la mort le l'historien vint arrêter ce travail dès le début.

Les sciences ne lui étaient pas non plus inconnues. Il avait étudié ce qu'on connaissait alors de la cosnographie, était aussi savant que personne sur les nathématiques, sur l'art des constructions navales. Il procéda aux expériences les plus heureuses sur l'emploi qui pouvait être fait, en mer, de l'artillerie, et ce fut l'après ses modèles et ses calculs que fut façonné le plus grand des navires connus de l'Europe.

Rien de ce qui intéressait la marine et le commerce ne lui était indifférent. Persuadé que les transactions commerciales, dont Gênes et Venise avaient jusqu'alors le monopole, pourraient un jour passer aux mains des Portugais, il introduisait chez eux la recherche des

objets de luxe et des articles de fantaisie, dont ils ne s'étaient jamais préoccupés. Animé, comme l'infant Henri et le régent Pèdre, de l'esprit des découvertes, qui avait déjà produit, par l'initiative de ces deux grands hommes, de si heureux résultats, il tournait constamment vers l'Océan le génie entreprenant de son peuple. Aussi, ne cessait-il de prendre les plus grandes précautions pour s'assurer la paix sur le continent. Il entretenait avec la Castille des rapports de bon voisinage et même d'alliance intime; son fils dom Alphonse épousa la fille d'Isabelle et de Ferdinand. Il n'eut de querelle, un moment, qu'avec le roi de France, Charles VIII, mais la déclaration de guerre qui avait été faite au gouvernement français, n'eut aucune suite. Et, en tenant cette conduite, il faisait preuve de la plus grande habileté politique, puisqu'il se réserva pendant tout son règne une tranquillité parfaite en Europe, pour porter tous ses efforts personnels et toutes les forces du Portugal sur ces conquêtes maritimes et ce progrès commercial qui allaient donner au pays une rapide et merveilleuse illustration.

Dès l'année de son avénement, après la fondation du fort de Mina par Azambuja et Pèdre de Cintra, il s'était intitulé *seigneur de Guinée*. Il avait pris ce titre et non celui de roi, dit le vieil écrivain Vasconcellos, « parce qu'il n'avait aucune juridiction sur les peuples de ces contrées, mais la seule seigneurie du pays, comme l'ayant occupé du consentement des habitants plutôt que par ses armes. » En même temps, il avait obtenu du pape Innocent VIII une bulle recommandant une nouvelle croisade contre les musulmans du nord de l'Afrique et, sur le premier avis d'une invasion probable, la ville d'Azamor, qui appartenait au Maroc, avait reconnu sa suzeraineté. Deux ans plus tard, ses vaisseaux s'avancèrent jusqu'au royaume de Benin, puis, jusqu'au

Congo, et découvrirent deux cents lieues de terre au delà du Zaïre. Il reçut même à Lisbonne un ambassadeur du roi de Benin. Celui-ci lui parla longuement d'une sorte de souverain pontife qui demeurait à deux cent cinquante lieues à l'est de son pays, et auquel les rois de Benin, en montant sur le trône, avaient coutume d'envoyer des présents pour obtenir de lui la confirmation de leur royauté. En rapprochant ce récit de ceux qui circulaient en Portugal au temps du roi Jean Ier, et d'après lesquels, toutes les fois qu'il était question de l'Inde, il était fait mention d'un certain chef très-puissant et chrétien appelé le prêtre Jean, *preste Joam das Indias*, le roi fut convaincu que ses navigateurs, en s'avançant le long des côtes d'Afrique, retrouveraient la trace de ce prêtre Jean et pourraient arriver aux Indes de ce côté. Il fit donc armer deux navires de cinquante tonneaux, avec une embarcation chargée de munitions, et les confia à Bartholomeu Dias, qui partit le 2 août 1486.

Une fois le Congo passé, Bartholomeu, conformément aux instructions qu'il avait reçues, suivit la côte, déposant à chaque point d'exploration une borne de pierre aux armes portugaises, pour attester d'une manière durable cette prise de possession. Il atteignit ainsi de nouveaux climats, et se vit tout à coup exposé aux tempêtes les plus terribles. Lorsque la furie des flots fut apaisée, il ne trouva plus la terre en naviguant au sud, comme on l'avait toujours fait jusque-là : il fut obligé de se diriger vers le nord, et il découvrit une baie qu'il appela *angra dos vaqueiros*, baie des vachers, parce qu'il y avait vu, en arrivant, des troupeaux dont les pasteurs s'étaient enfuis à son approche. Mais là, les équipages effrayés de l'immensité des mers qu'ils avaient parcourues, voulurent retourner : il obtint d'eux un délai de trois jours, leur promettant le retour si, après ces

trois journées de nouvelle navigation, il ne découvrait rien. Or, il ne vit qu'un fleuve, qui prit le nom du second chef de l'expédition, *Pero Infante*; et, arrivé à l'îlot de *la Cruz*, il lui fallut exécuter sa promesse et rétrograder. Ce fut seulement alors qu'il eut connaissance de ce grand cap qu'il avait doublé sans le savoir, et qu'il nomma le *cap des Tempêtes*, en souvenir des périls qu'il y avait courus avec ses compagnons.

Bartholomeu arriva en Portugal à la fin de l'année 1487, après une absence d'à peu près dix-sept mois. Il avait, en une seule expédition, exploré trois cent cinquante lieues de côtes inconnues avant lui. Le roi le reçut avec honneur, et rempli d'espoir en apprenant la découverte du cap des Tempêtes, il s'empressa d'échanger ce nom contre celui de *Bonne-Espérance*.

Jean II n'avait pas attendu le retour de Bartholomeu Dias pour tenter des recherches dans un autre sens, et tandis que cette expédition côtoyait jusqu'à l'extrémité l'Afrique occidentale, deux savants versés dans la langue arabe, deux de ces hommes qui savent se dévouer au succès d'une grande entreprise, Pierre de Covilham et Alphonse de Païva avaient accepté la mission de gagner les Indes par l'Égypte et de s'enquérir sur leur passage de tous les documents ayant trait à la mystérieuse personnalité du prêtre Jean. Camoens décrit avec admiration ce long voyage. « Le règne de Jean « second, dit-il, vit éclore une entreprise audacieuse, « inouïe, et qui semblait au-dessus des forces de « l'homme. Il résolut de pénétrer jusqu'au berceau de « l'Aurore... Animés de son esprit, dépositaires de ses « pensées, d'intrépides voyageurs traversent l'Espagne « la France et l'Italie ; ils s'embarquent au port de Parthénope... La mer de Sicile les porte rapidement « vers les plages sablonneuses de Rhodes. Bientôt ils « parviennent aux rivages qui furent témoins de la

« mort de Pompée... Ils visitent la nouvelle Memphis « et les plaines que fécondent les eaux du Nil, les cam- « pagnes désertes où gît Thèbes aux cent portes, et « l'Éthiopie, qui garde encore la loi du Christ. Ils fran- « chissent les ondes sacrées qui s'ouvrirent jadis sous « les pas d'un peuple aimé du ciel. Derrière eux fuient « les monts Nabathéens, qui rappellent le nom d'un fils « d'Ismaël ; les rivages que la mère d'Adonis embauma « de ses parfums, les champs de l'Arabie Heureuse, et les « deux autres Arabies avec leurs rochers et leurs brû- « lants déserts. Un détroit, qui semble avoir conservé le « souvenir de l'antique Babel, les conduit dans ce golfe « où, fiers d'une illustre origine, le Tigre et l'Eu- « phrate réunissent leurs ondes. Puis, se confiant à « cette mer que Trajan n'osa franchir, ils s'avancent « vers les bords de l'Indus, bords fameux, qui fourniront « un jour à l'histoire ses plus admirables récits. Déjà « les peuples du Sind et du Kerman avaient offert à leurs « regards les mœurs, les usages variés qui distinguent « le monde oriental ; mais ce long et pénible voyage ne « leur permettait pas un retour facile. Ils moururent « sur une terre lointaine, les yeux tournés vers cette « douce patrie qu'ils appelaient en vain[1]. » Pierre de Covilham et Alphonse de Païva s'étaient séparés au Caire. Celui-ci s'était dirigé vers l'Éthiopie, mais il était mort peu après. Covilham, après être parti d'Aden, avait visité Cananor, Calicut, Goa, s'était rendu de l'Inde à la côte orientale de l'Afrique, aux mines de Sofala, et, revenu au Caire, avait appris la mort de son compagnon. En ce moment, il rencontra deux Juifs espagnols que le roi avait envoyés à sa recherche avec de nouvelles instructions; il dut, pour s'y conformer, partir avec l'un d'eux pour l'île d'Ormuz, et confia à l'autre, qui les rap-

1. Ch. IV, st. 58, 59, 60, 61, 62 et 63.

porta immédiatement au roi, tous les documents qu'il avait amassés sur les contrées visitées par lui. Puis, de retour d'Ormuz, la pensée lui vint de faire le voyage que n'avait pu achever de Païva. Il se rendit à la cour du Negus d'Abyssinie, prince chrétien, dans lequel il crut trouver le prêtre Jean. Mais ce prince, qui l'avait parfaitement traité, vint à mourir, et son successeur, tout en lui accordant des terres considérables, lui défendit formellement de quitter ses États. Il mourut en Abyssinie à un âge très-avancé.

Les documents de Covilham, non-seulement instruisirent le roi de l'opulence et des magnificences de l'Inde, mais lui donnèrent des notions exactes sur les contrées orientales et sur les mers qui séparaient l'Inde de la côte africaine. Tous ces renseignements précieux ne tardèrent pas, d'ailleurs, à être corroborés par les récits d'un prince nègre, le roi Behomi, qui arriva d'Arguin et se fit baptiser à Lisbonne, au milieu des pompes ecclésiastiques et des fêtes les plus luxueuses de la cour. Jean II sentit enfin qu'il touchait au but tant désiré : les explorations de Bartholomeu Dias sur cette côte sud-ouest de l'Afrique qui allait toujours se dirigeant vers l'Orient, la découverte du cap de Bonne-Espérance, les rapports venus du Caire, tout concordait et faisait pressentir le chemin nouveau que le Portugal allait ouvrir au commerce du monde.

Jean II eut encore un autre motif de satisfaction. Ce fut à cette époque qu'il maria, comme nous l'avons dit, son fils dom Alphonse avec l'infante de Castille. Cette alliance de deux grandes familles royales consacrait l'union intime et toute récente de deux nations qui s'étaient déchirées durant de longues années ; elle fut célébrée avec un faste extraordinaire et tel qu'on n'en avait jamais vu de semblable, si ce n'est à la cour somptueuse des ducs de Bourgogne.

Mais ces fêtes devaient avoir un triste lendemain. La peste se déclara dans Lisbonne et la ville d'Évora : elle dura peu, mais ses ravages furent terribles. En même temps, le roi se sentit atteint de douleurs provenant de l'empoisonnement d'une eau qu'il avait bue au milieu d'une partie de chasse. Enfin, huit mois à peine après son mariage, le 13 juillet 1491, l'infant périt subitement d'une chute de cheval. Et ce fut un grand deuil, non-seulement pour sa famille et pour la cour, mais pour le royaume tout entier et pour l'Espagne. « Il n'avait que seize ans, dit Resende, mais il paraissait en avoir vingt-cinq par l'aspect et la mâle beauté de son corps, par son savoir, par son jugement, par sa retenue. » A partir de cette époque, Jean II tomba dans une profonde tristesse : il avait fondé sur son fils les plus brillantes espérances, et maintenant, l'héritier présomptif de la couronne était dom Emmanuel, duc de Béja, frère de ce duc de Viseu dont il avait puni de sa propre main les complots et la trahison. L'écarter du trône devint désormais une de ses préoccupations : il fit des démarches actives auprès du pape Alexandre VI pour obtenir de lui la légitimation de son fils naturel, dom Georges, qu'il avait fait élever avec la plus grande sollicitude par Cataldo Siculo, l'un des hommes les plus instruits de son temps. Mais la cour avait ce projet en aversion ; la reine, naturellement peu disposée en faveur d'un bâtard, favorisait, autant qu'elle le pouvait, le duc de Béja, dont elle était la sœur, et contrecarrait de toute son influence auprès du saint-siége les démarches du roi.

Tels étaient les chagrins et les inquiétudes de Jean II, lorsque se produisit un fait qui n'était pas de nature à les calmer. Le 6 mars 1493, il se trouvait à Santarem, quand on lui annonça qu'un nommé Christophe Colomb, arrivant de l'île de Cypango, venait d'entrer à Lisbonne ; comme

il le connaissait pour avoir refusé ses services quelques années auparavant et qu'il savait que le roi de Castille lui avait confié récemment une expédition, il le manda près de lui et l'interrogea sur les contrées qu'il avait visitées. Quels ne furent pas ses regrets, en entendant le récit de celui qu'il avait autrefois dédaigné ! La Castille allait donc se trouver maîtresse de ces contrées ignorées, de toutes ces richesses dont Colomb lui parlait avec complaisance, et dont lui-même eût hérité, s'il avait, au temps voulu, prêté l'oreille aux propositions du pauvre Génois ! Dans leur dépit et leur jalousie contre l'Espagne, les courtisans qui l'entouraient, lui offrirent, dit-on, de tuer cet aventurier fanfaron, avant qu'il eût publié sa découverte. Jean sut rejeter leur avis, et Colomb put sortir librement du Portugal pour porter à ses maîtres la grande nouvelle.

Elle pouvait être un sujet de nouvelles guerres entre les deux pays. Car les Portugais, avec leur puissante marine, étaient capables d'expédier des flottes rapidement équipées vers les pays découverts par Christophe Colomb, et d'en tirer profit pour eux-mêmes au détriment des Espagnols. Il paraît certain que Jean en eut le projet et qu'il s'apprêtait à l'exécuter, lorsque, sur les très-vives réclamations de l'Espagne, le pape Alexandre VI intervint comme médiateur et décida qu'il serait tracé, d'un pôle à l'autre, une ligne imaginaire passant par une des îles Açores et le cap Vert ; que toutes les terres situées à l'ouest seraient aux Espagnols, et celles de l'est aux Portugais. Mais Jean réclama contre cette décision, et les ambassadeurs des deux royaumes s'étant réunis avec de pleins pouvoirs pour en conférer, il fut convenu que cette ligne de démarcation serait établie à trois cent soixante-dix lieues à l'ouest du cap Vert. Les deux souverains signèrent, en 1494, cette convention connue sous le nom de traité de Tordesillas, et dont il ne fut

plus question qu'une trentaine d'années plus tard, lors de la discussion relative aux îles Moluques.

Pour le moment, Jean II, dans le désir d'éclipser la gloire dont venait de se couvrir tout d'un coup la marine espagnole, et pour prendre possession de l'hémisphère qui lui était abandonhé, résolut d'accomplir, à tout prix, autour de l'Afrique, ce grand voyage qui devait conduire ses vaisseaux dans l'Inde. Ce n'était plus une exploration, mais bien une vaste conquête qu'il voulait opérer. Déjà il avait fait d'immenses préparatifs, et il avait jeté les yeux sur Vasco de Gama, un de ses plus intrépides marins, pour en faire le chef de cette expédition, dont il se promettait un si grand succès, lorsque le poison lent dont il avait senti les premières atteintes quatre années auparavant, l'emporta le 25 octobre 1495.

Ses derniers moments furent dignes de sa vie et montrèrent qu'il n'avait rien perdu de la fermeté de son âme. Son secrétaire lui ayant exposé nettement qu'il ferait courir au pays tous les dangers d'une guerre civile, s'il désignait par son testament un autre héritier de la couronne que l'héritier légitime, il fit au bonheur de ses sujets le sacrifice de sa dernière affection. Puis, sentant sa dernière heure arrivée, il fit déposer sa couche à terre, ordonna de dépouiller sa chambre de tout luxe royal, et comme, après cela, un seigneur de la cour lui donnait le titre d'altesse : « Laissez-là, lui dit-il, tous ces titres ; je ne suis plus, en ce moment, qu'un mortel ordinaire et rien de plus. » Cependant le bruit s'était répandu qu'il se ranimait et qu'il y avait quelque espoir de le sauver ; le peuple accourut en foule au palais, s'efforçant d'y pénétrer malgré les gardes. Il dit alors d'ouvrir toutes les portes, et même celles de l'appartement qu'il occupait. Mais bientôt il retomba et, comme l'évêque de Tanger, qui le croyait près d'expirer, s'était mis à réciter les prières des agonisants : « Il n'est pas

encore temps, lui dit-il, j'ai encore deux heures à vivre. » Et, en effet, deux heures plus tard, il expira : *l'homme* n'était plus.

Emmanuel (1495-1521)

Le jeune souverain convoqua immédiatement les Cortès et porta les premiers actes de sa politique intérieure sur quelques réformes favorables à la magistrature et à l'administration[1]. Comme la noblesse avait été vaincue et soumise, il n'eut plus à la combattre : il se souvenait des anciennes alliances contractées par son frère le duc de Viseu, et n'avait pas, à l'égard des grands vassaux, les mêmes sentiments que Jean II ; il leur rendit une part d'influence dans la direction des affaires, rappela en Portugal les fils du duc de Bragance et restitua même à l'aîné ses biens et ses priviléges. Mais il n'abandonna, pour cela, ni les intérêts de la royauté ni les vastes vues de son prédécesseur. Jean s'était appuyé sur le tiers-état et le clergé pour lutter contre les prétentions des seigneurs ; ceux-ci ayant cessé d'être redoutables, Emmanuel revint à eux, montra moins de condescendance envers le tiers-état, et s'efforça de réagir contre les désordres qui s'étaient glissés dans le clergé d'une manière si étrange qu'un poëte du temps osait écrire qu'il n'y avait plus, dans le pays, deux évêques qui fussent restés honnêtes. Les résistances que lui opposèrent le grand corps privilégié, troublèrent seules la profonde tranquillité de son règne : et ce fut en vain qu'il obtint du pape Léon X, en 1514, la promesse de la convocation d'un concile pour la réforme de l'Église, ainsi que la

1. Il inventa le service de l'assistance publique et, par un effet de sage prévoyance, décida qu'à l'avenir il serait prélevé un pour cent sur les revenus royaux pour venir en aide aux malheureux.

permission de prendre au clergé portugais le tiers de ses revenus pour la continuation de la guerre contre les infidèles, les évêques ne craignirent pas de résister du même coup aux ordres du roi et à ceux du pape ; ils n'accordèrent à l'État qu'un tiers de la taxe qui leur était imposée, et restèrent à l'abri de la réforme dont ils avaient été menacés.

Emmanuel n'était pas seulement un habile administrateur et un homme de mœurs rigides ; les lettres et les arts eurent en lui un protecteur éclairé. Il avait reçu une haute culture intellectuelle, lisait avec une parfaite intelligence tous les auteurs latins, avait des notions exactes et le goût nécessaire pour apprécier à leur juste valeur les œuvres de peinture et de sculpture. Il donna une sérieuse impulsion à la littérature nationale, comme le prouvent les chroniques du royaume, rédigées par Édouard Galvam et par Ruy de Pina, les œuvres de Bernardin Ribeiro, les poésies recueillies par Garcia de Resende. Il fit élever une foule d'édifices civils et religieux, tels que les couvents de Belem et de Thomar, l'hôpital de la Miséricorde, la cathédrale d'Elvas, Notre-Dame de la Conception de Lisbonne, les monastères de la Serra, de Saint-Antoine de Pinheiro, de l'Annonciade, etc... La renaissance fit sous son règne de grands progrès.

Dans sa politique extérieure, suivant l'exemple de Jean II, il s'efforça constamment de maintenir une alliance étroite avec l'Espagne pour pouvoir tranquillement donner tous ses soins à la puissance maritime du royaume. Dès le commencement de son règne, il demanda en mariage la fille aînée d'Isabelle et de Ferdinand, cette infante de Castille qui était déjà venue à la cour du Portugal comme épouse du malheureux fils de Jean II. Il attacha même tant de prix à cette union qu'il consentit à un acte funeste que condamnaient for-

mellement ses plus sages conseillers : la princesse lui ayant répondu qu'elle ne s'unirait jamais au prince dont les États servaient d'asile aux musulmans fugitifs et surtout aux Juifs, il lança contre eux des ordonnances déplorables et décréta, sous peine de mort, l'expulsion immédiate de tous ceux qui ne se convertiraient pas. A cette condition, le mariage eut lieu (1497), et bientôt, le fils unique de Ferdinand étant mort, Emmanuel se vit, par sa femme devenue princesse des Asturies, héritier légitime du royaume de Castille. C'était, il faut le dire, une perspective grandiose. Mais les événements qui se précipitèrent, ne permirent pas à son ambition d'entretenir longtemps un pareil espoir. La reine, dont la santé avait été minée par des chagrins prématurés, mourut subitement, et l'enfant qui héritait de ses droits, lui survécut à peine deux années. Emmanuel n'en continua pas moins de s'attacher au plan que lui avait tracé la conduite de son prédécesseur : il s'assura, toujours par des mariages, l'alliance de l'Espagne : il épousa la sœur d'Isabelle, l'infante Marie, et, en 1517, à la mort de cette dernière, Éléonore, sœur de Charles-Quint. Ajoutons, à sa gloire, que, dans ses rapports avec ce puissant monarque, il sut toujours conserver une noble indépendance : il garda, en toutes circonstances, sa liberté d'action, son influence personnelle dans les affaires européennes.

Il ne lui arriva qu'une seule fois d'employer la force de sa marine ailleurs qu'en Afrique et en Asie. Venise ayant sollicité son aide contre les Turcs, il lui envoya un secours de trente vaisseaux, commandés par dom Jean de Menezès, et les Portugais eurent, de cette façon, l'honneur d'assurer en Europe le salut de cette même république dont ils allaient ruiner le commerce en Orient.

Cette longue paix qu'Emmanuel sut ainsi maintenir

pendant toute la durée de son règne, lui permit de disposer des ressources entières que lui offrait la nation pour mener à bien les grandes expéditions et les conquêtes lointaines, rêvées par Jean II. Il avait eu, il faut l'avouer, ce bonheur inouï d'obtenir la couronne au moment précis où, les labeurs préliminaires de cette immense entreprise étant accomplis, il n'avait plus qu'un dernier effort à tenter pour recueillir la gloire préparée par quatre-vingts ans de patientes études et d'intrépides recherches : puisqu'il venait après l'infant Henri, après le régent dom Pèdre, après Jean II, le *roi parfait*, il devait être le roi heureux par excellence, celui qu'on eut raison de surnommer *le fortuné*. Nous devons reconnaître toutefois qu'il ne fut pas seulement favorisé de la fortune, qu'il sut encore, par ses qualités, par sa prudence, son habileté politique, le bon choix de ses lieutenants et de ses ministres, mériter les faveurs que le sort lui avait réservées. « Heureux Emmanuel, s'écrie le poëte, c'est à « ton génie, c'est à tes vertus héroïques que le ciel ré- « servait la découverte de l'Orient ! Héritier de la cou- « ronne et des grandes pensées du roi Jean, tu te vis à « peine sur le trône que tu projetas la conquête des « mers...[1] »

En effet, il ne perdit pas de temps. Il eut la sagesse de ne point modifier les principales dispositions qu'avait prises Jean II, et laissa le commandement à Vasco de Gama[2], gentilhomme du pays d'Alentejo, dont le mérite était bien connu et qui descendait d'une ancienne et vaillante famille. Cette flotte, d'ailleurs, ne comptait pas beaucoup de bâtiments : il y avait trois vaisseaux, le *Saint-Gabriel*, sur lequel Vasco devait planter son pavillon, le *Saint-Raphaël*, dont le capitaine était le

1. Ch. IV, st. 64.
2. Ch. IV, st. 75 et 76.

frère de Vasco, Paul de Gama[1], et *le Berrio*, commandé par Nicolas Coelho[2]; un quatrième navire, moins important et destiné seulement au transport des approvisionnements, était dirigé par un simple serviteur de Vasco, du nom de P. Nunez. Mais ces quatre bâtiments avaient été construits d'une façon toute spéciale par les ouvriers et les maîtres les plus habiles; on avait affecté au service de chacun d'eux trois voilures complètes; les ancres, les cordages, tous les appareils, ainsi que les approvisionnements de tous genres et les munitions, avaient été plus que doublés; les pilotes étaient les plus expérimentés de la marine portugaise; les matelots et les soldats, au nombre de cent soixante, qui jouissaient d'une paie et de priviléges considérables[3], étaient tous des hommes d'élite; en un mot, affirme un ancien narrateur, le grand Pacheco, dont nous ne pouvons suspecter la bonne foi, « le roi fit, pour les préparatifs de ce voyage et à propos d'un si petit nombre de navires, tant et de si grosses dépenses que la crainte d'exciter l'incrédulité m'empêche d'entrer dans les menus détails. » Rien ne fut laissé au hasard.

Lorsque le jour du départ fut arrivé, Vasco, qui appartenait à l'ordre du Christ, se rendit avec ses compagnons à la chapelle de Notre-Dame-de-Bethléem[4], voisine de l'endroit où la flotte était à l'ancre. A leur sortie, le clergé, venu de Lisbonne, les conduisit en procession, au milieu d'une foule immense, jusqu'aux embarcations, et, après cette cérémonie d'adieux dont Camoens a fait un des épisodes les plus touchants de son poëme[5], ils mirent à la voile le 8 juillet 1497.

1. Ch. IV, st. 79.
2. Ch. IV, st. 80.
3. Ch. IV, st. 81.
4. Ch. IV, st. 84 et 85.
5. Depuis st. 86 jusqu'à la fin du ch. IV.

Sous l'action du vent du nord, ils s'éloignèrent rapidement et gagnèrent en treize jours Santiago, l'île principale de l'archipel du cap Vert[1]. Barthélemy Diaz, qui les avait accompagnés jusque-là, se sépara d'eux en cet endroit pour se rendre à Mina, selon ses instructions. Puis, ils poursuivirent leur route et, en trois mois, d'après Osorius, en cinq mois, d'après Barros, ils arrivèrent à la baie de Sainte-Hélène où ils atterrirent[2]. Tandis que Vasco était resté sur la plage, cherchant, au moyen de ses instruments et de ses cartes, à déterminer le point où il était, il vit revenir vers lui plusieurs des siens entraînant un nègre qu'ils avaient surpris sur la montagne, au moment où il allait à la chasse des abeilles[3]. Après lui avoir donné des grelots, des grains de cristal, qui excitèrent sa joie, il lui rendit la liberté[4]. Le lendemain, d'autres sauvages accoururent pour être traités de la même façon, et se montrèrent si familiers qu'un Portugais, du nom de Velloso, ne craignit pas de s'aventurer avec eux à travers les bois jusque dans la contrée[5]; mais, après une journée d'absence, il revint plus vite qu'il n'était parti, poursuivi par une foule de nègres qui semblaient en vouloir à sa vie : un combat de courte durée s'engagea, dans lequel Vasco reçut au pied la blessure d'une flèche qui, heureusement, n'était pas empoisonnée[6]. Il se rembarqua donc, sans avoir obtenu des habitants aucun des renseignements qu'il aurait désirés[7]. Au bout de cinq jours de nouvelle navigation[8], d'après le récit de Camoens, il se trouva en face de ce cap redoutable

1. Ch. V, depuis le commencement jusqu'à la st. 8.
2. Ch. V, depuis st. 9 jusq. st. 26.
3. Ch. V, st. 27 et 28.
4. Ch. V, st. 29.
5. Ch. V, st. 30.
6. Ch. V, st. 31, 32 et 33.
7. Ch. V, st. 34, 35 et 36.
8. Ch. V, st. 37.

que Barthélemy Diaz avait nommé le cap des Tempêtes[1]. Il n'eut pas à courir dans ces parages tous les périls qu'il en redoutait : Osorius, il est vrai, parle d'un orage épouvantable qui faillit alors ensevelir sous les eaux la flotte tout entière ; mais l'historien Barros, dont l'exactitude est ordinairement parfaite, n'en parle pas, et nous avons expliqué, dans notre *notice littéraire* sur le poëme des *Lusiades*, comment il faut entendre la magnifique description, qu'a faite Camoens, de ce passage du cap.

Peu après, les vaisseaux furent mis à l'ancre et plusieurs Portugais descendirent à terre ; les pasteurs qui habitaient le pays, vinrent les trouver, leur offrirent une hospitalité aussi simple que leurs mœurs[2], et reçurent des présents en échange des poules et des moutons qu'ils amenèrent sur le rivage. Mais ils ne purent donner à Gama aucun éclaircissement sur la direction qu'il devait suivre, sur les contrées auxquelles il aspirait. Il lui fallut reprendre une course inconnue. Ce fut alors qu'il ordonna de débarrasser et d'incendier le bâtiment commandé par Nunez et de munir chaque vaisseau de ses provisions et de ses munitions particulières. En s'éloignant de cette côte, il subit une tempête si terrible que les matelots épouvantés abandonnèrent la manœuvre pour se préparer à la mort ; mais les trois navires résistèrent ; le beau temps revint et l'on dépassa bientôt la petite île de Sainte-Croix, située à soixante-deux lieues du cap et qui avait été le point extrême de la navigation de Barthélemy Diaz[3]. Malgré des courants impétueux qui contrarièrent la marche des journées suivantes[4], Gama parvint devant la côte de Natal et pénétra dans l'em-

1. Ch. V, st. 38 et suiv.
2. Ch. V, st. 62, 63, 64 et 65.
3. Ch. V, st. 65.
4. Ch. V, st. 66 et 67.

bouchure d'un grand fleuve qu'il nomma *fleuve des Rois*,[1] parce qu'il le découvrit le jour même où l'Église honore la mémoire des rois mages; il y reçut des habitants une bienveillante hospitalité, mais ils furent pour lui comme un peuple muet. « Ainsi, dit Camoens, il mesurait péni-« blement ce long rivage, demandant partout des nou-« velles de l'Orient et n'en recevant jamais[2]. »

En quittant ce fleuve, il se mit à naviguer à une grande distance de la terre pour éviter les courants contraires, de sorte qu'il laissa sur sur son passage, sans la remarquer, l'opulente ville de Sofala[3], dont la connaissance lui eût été utile. Partagé entre la crainte et l'espoir, il se sentait fatigué d'une si longue attente[4], lorsque, ramené vers le rivage par un vent favorable, il se trouva à l'entrée d'un grand fleuve, dont les rives fertiles étaient habitées[5] par un peuple navigateur[6]. Cette rencontre imprévue ranima toutes ses espérances, et cette fois du moins elles ne furent pas trompées. Quoique les habitants de ces rives appartinssent encore à la grande famille des noirs, ils semblaient avoir l'habitude de communiquer avec des nations policées : ils se servaient de certains vêtements et à leur langage se mêlaient quelques mots arabes[7]. Un des compagnons de Gama, nommé Martinez, qui savait l'arabe, put les comprendre; ils lui dirent que des vaisseaux aussi grands que ceux des Por-

1. Ch. V, st. 68.
2. Ch. V, st. 69.
3. Ch. V, st. 73.
4. Ch. V, st. 74.
5. Ch. V, st. 75.
6. Osorius, qui a écrit en latin l'histoire du règne d'Emmanuel, raconte de la même manière que Camoens les diverses circonstances de la navigation de Gama : « *Ad fauces ingentis fluvii pervenere, cujus* « *ripas undique arbores fructibus onustæ diffusis late frondibus opaca,* « *bant. Tellus erat herbida et amœna...* » (*De rebus Emmanuelis lib. I.*)
7. Ch. V, st. 76.

tugais fréquentaient leur rivage, qu'ils venaient chaque année de l'Orient et qu'ils remontaient ensuite vers une contrée où les hommes étaient blancs[1]. Enchanté de tels renseignements, les premiers qu'il recevait sur le but de sa mission, Gama donna au fleuve le nom de *fleuve des bons Signes*. Il éleva aussitôt sur ses bords un de ces monuments destinés à marquer les découvertes portugaises, et il appela le pays Saint-Raphaël, comme l'explique l'auteur des *Lusiades*, « du nom du Génie céleste qui guida les pas du jeune Tobie vers la demeure qu'il cherchait[2]. »

Cependant, il ne put profiter immédiatement des bonnes nouvelles qu'il venait de recevoir. Un terrible fléau, le scorbut, vint attaquer ses matelots et ses soldats[3]. C'était alors une maladie toute nouvelle : causée par la boisson corrompue et les aliments salés dont les navigateurs sont contraints d'user dans leurs voyages de long cours, elle était inconnue des anciens qui, ne perdant presque jamais de vue le rivage, pouvaient facilement renouveler leur provision d'eau et d'aliments frais. Plusieurs des braves qui avaient si longtemps partagé les périls et les travaux de Gama, succombèrent sans gloire sur cette plage ignorée[4].

Lui-même, au départ, faillit périr : le vaisseau qu'il montait, donna sur un banc de sable. Il réussit à se dégager, et, cinq jours après, il mouilla devant la ville de Mozambique, qui n'était alors qu'un faible établissement servant, pour ainsi dire, d'échelle entre le commerce de Sofala et celui de Quiloa. Parmi les noirs qui vinrent à sa rencontre sur de légères embarcations[5], était un

1. Ch. V, st. 77.
2. Ch. V, st. 78.
3. Ch. V, st. 81.
4. Ch. V, st. 83.
5. Ch. I, st. 44 et suiv.

Maure, du pays de Fez, qui, s'abouchant avec Martinez, fut bien étonné d'apprendre que les bâtiments qu'il voyait, arrivaient directement du Portugal ; puis, ayant appris de Gama le but de sa mission[1] et le besoin qu'il avait de pilotes, il lui promit ses bons offices auprès du cheik, se chargea pour ce dernier de quelques présents, et affirma qu'on obtiendrait facilement des pilotes capables de conduire la flotte aux Indes[2]. Tandis que les Portugais s'abandonnaient en toute confiance à ces belles promesses, le Maure alla instruire le cheik de leur arrivée, et les musulmans de Mozambique, dans leur haine clairvoyante, comprirent tout de suite l'importance d'une pareille expédition. Leur religion, leur sécurité, leur intérêt commercial, tout leur conseillait d'y mettre obstacle; et ils eurent, pour cela, recours à la ruse. Pendant qu'il ordonnait aux siens de s'armer, le cheik invita Gama à entrer dans le port, lui fit une visite[3] et, pour détourner ses soupçons, lui envoya deux pilotes. Mais ceux-ci, par leurs réticences, inspirèrent quelque défiance au capitaine, qui dès lors prit plus de précautions; il ne laissa pas débarquer ses hommes; bien lui en prit : car, dès le lendemain, une chaloupe, qui s'était éloignée des navires pour faire de l'eau et du bois, fut attaquée à l'improviste; ceux qui la montaient, durent se défendre à coups de mousquet. Un des deux pilotes avait disparu. Gama sortit aussitôt du port et se retira à environ une lieue de Mozambique, près d'une petite île à laquelle il donna le nom de Saint-Georges. Puis, comme il avait absolument besoin d'eau, il se fit conduire par celui des deux pilotes qui était resté; mais celui-ci s'enfuit à son tour, après avoir essayé de l'égarer, et, lorsque les Portugais le réclamèrent, il leur fut ré-

1. Ch. I, st. 49, 50, 51.
2. Ch. I, st. 54.
3. Ch. I, st. 59 et suiv. jusq. st. 90.

pondu par une grêle de flèches. Ils se servirent alors de leurs canons; dès la première décharge, qui tua quatre hommes, le cheik effrayé se hâta de leur offrir ses excuses, et leur envoya un autre pilote. La flotte, après être restée encore trois jours à l'île Saint-Georges et s'être munie d'eau, s'éloigna enfin de Mozambique le 1er avril 1498. Durant le peu de temps que Gama y était resté, il avait vu trois Abyssins appartenant à la religion chrétienne, et avait appris d'un Maure, mis à la question, qu'il ne lui faudrait qu'un mois de navigation pour atteindre Calicut.

Le dernier pilote, envoyé par le cheik de Mozambique, n'était qu'un traître. La flotte devait être livrée aux musulmans dans le petit port de Quiloa[1]; mais cette trahison échoua, grâce aux courants qui l'en éloignèrent et la conduisirent à Mombaze[2].

Elle ne courut pas moins de dangers devant cette dernière ville. Gama, devenu très-prudent, s'était contenté, le premier jour, d'envoyer vers le roi deux des siens avec quelques présents; il leur avait été fait une excellente réception[3]; le roi s'était empressé d'offrir à tous l'hospitalité la plus cordiale, et il avait été convenu que les vaisseaux entreraient solennellement[4] dans le port, le troisième jour. Une foule considérable d'infidèles vint à la rencontre des Portugais; Gama n'en laissa monter qu'un très-petit nombre sur chacun de ses bâtiments, et déjà la flotte allait pénétrer dans ce port, où elle aurait été retenue prisonnière, lorsqu'une fausse manœuvre[5], exécutée sur un des navires, fit croire aux Arabes que leur complot était découvert : ils se précipitèrent tous à

1. Ch. I, st. 95 jusq. 98.
2. Ch. I, st. 99, 100 et 101.
3. Ch. II, st. 7, 8 et suiv.
4. Ch. II, st. 14.
5. Ch. II, st. 25.

l'eau[1], ainsi que le pilote de Mozambique. Les Portugais eurent ainsi la preuve du danger auquel ils venaient d'échapper par hasard ; ils prirent soin de veiller toute la nuit, et, après avoir déjoué une nouvelle tentative de leurs ennemis[2], qui avaient essayé de profiter des ténèbres pour venir en silence couper leurs cordages, ils se hâtèrent de s'éloigner de ce pays perfide. Ils rencontrèrent, en partant, une petite embarcation, firent prisonniers les quelques Maures qui la montaient, et apprirent d'eux qu'ils n'étaient plus éloignés d'une île[3] dont le chef ne ressemblait point à ceux de Mozambique et de Mombaze.

Les rapports de ces captifs n'étaient point trompeurs : on aborda cette fois chez un peuple vraiment hospitalier[4]. Le roi de Mélinde, bien que musulman, ne se montra pas hostile aux chrétiens : c'était, disent les vieux historiens portugais, un homme d'une grande science et d'une sagesse remarquable. Pendant les treize jours que les Portugais firent station, la bonne harmonie ne cessa de régner entre eux et les Mélindiens; Gama fut fêté d'une façon tout orientale, et, chose plus précieuse pour lui, il reçut du roi un pilote expérimenté qui lui donna dans la suite des preuves constantes de fidélité et d'attachement : ce Maure était du pays de Guzarate et se nommait Malemo Canaca.

Partie de Mélinde le mardi 28 avril, la flotte, malgré la mauvaise saison, ne subit aucune tempête[5], et vint jeter l'ancre devant Calicut le dimanche 20 mai. « Les enfants d'Éole, dit le poëte, l'avaient dirigée paisiblement « vers cette immense région où, pour prix de tant d'ef-

1. Ch. II, st. 26, 27 et 28.
2. Ch. II, st. 66.
3. Ch. II, st. 70 et 71.
4. Ch. II, depuis st. 72 jusqu'à la fin.
5. Ch. VII, st. 15 et 16.

« forts, vont s'établir un nouveau culte et de nouvelles « mœurs, sous un sceptre nouveau. »

Au moment où Gama touche ainsi au but de son voyage, et se trouve en vue du magnifique pays qui reconnaîtra bientôt la domination portugaise, l'auteur des *Lusiades* interrompt son récit et consacre en grande partie son VII° chant au tableau géographique de l'Inde, à l'histoire des gouvernements que les Portugais y trouvèrent établis, à la description des mœurs des habitants. Tous ces détails, à une époque encore rapprochée de la découverte, devaient intéresser vivement le Portugal ainsi que toutes les nations commerçantes de l'Europe. Ils sont d'ailleurs présentés avec tant d'élégance et de précision, ils se mêlent d'une manière si heureuse aux antiques souvenirs de l'Inde, l'historien se confond tellement avec le poëte que l'intérêt se soutient jusqu'à l'entrevue avec le monarque, sans que le lecteur s'aperçoive que l'action du poëme a été un instant suspendue.

A l'exemple de Camoens, jetons un coup d'œil sur le pays qui va devenir le théâtre des exploits et de la fortune des Portugais. L'Inde, où vient de parvenir Gama et ses compagnons, est l'Hindoustan ou *Inde Cisgangétique* (en deçà du Gange), ainsi nommée par opposition à l'Inde *Transgangétique* (au delà du Gange), qui est l'Indo-Chine. Cette presqu'île a la forme d'un immense triangle, dont la pointe, le cap Comorin, est au sud, dans l'océan Indien; au nord, elle a pour base les monts Himalaya, qui la séparent du Thibet : elle est bornée à l'est par le golfe de Bengale; à l'ouest, par le Sind ou Indus et par la mer d'Oman. Elle a trois mille kilomètres d'étendue du nord au sud, deux mille de l'est à l'ouest, de la côte de Coromandel à celle de Malabar, et sa superficie ne compte pas moins de 3,160,000 kilomètres carrés. Il faut encore y ajouter les îles qui s'y

rattachent : l'île de Ceylan, les archipels des Maldives et des Laquedives.

La nature n'y montre rien qui ne soit grand : les monts Himalaya qui, du nord, envoient de nombreuses ramifications vers le sud, sont les plus hautes montagnes du monde; le Gange, l'Indus, le Brahmapoutre ne peuvent être comparés qu'aux plus grands fleuves de l'Amérique; la terre est d'une richesse inépuisable en forêts, en fruits, en céréales, en mines d'or, d'argent et de cuivre; les animaux qu'elle porte, ont des proportions redoutables.

Au sein de toutes ces grandeurs et de ces richesses naturelles, l'homme seul, condamné depuis des siècles à une sorte d'immobilité traditionnelle, paraît faible et misérable. Non-seulement les Hindous se sont parqués chez eux d'une manière absolue en faisant de leurs fleuves des frontières sacrées, qu'il leur est interdit de passer, mais ils ont encore établi parmi eux, entre chaque classe, entre chaque métier, des barrières infranchissables : chacun d'eux doit vivre et mourir dans le pays et la condition qui l'ont vu naître : « L'artisan, explique « Camoens, ne peut choisir une épouse que dans sa tribu. « Le fils qui naîtra de cette union, restera toute sa vie « attaché à l'industrie de son père. Un *naïre* (homme « noble) se croirait souillé par la rencontre d'un *poléa* « (homme du peuple)... Pauvre poléa! Sans armes, « sans droits, sans patrie, il lui est refusé jusqu'à l'hon« neur de verser son sang pour le prince. Les naïres « sont les seuls guerriers de la nation, les seuls défen« seurs du trône[1]. »

On comprend aisément comment une pareille constitution privait le pays d'une grande partie de ses forces. Le peuple, complétement annihilé, n'ayant même pas

1. Ch. VII, st. 38 et 39.

le droit de combattre, devait passer avec indifférence d'une domination sous une autre.

Le morcellement de la terre, sous une foule de rois indépendants et rivaux les uns des autres, était aussi une cause d'affaiblissement continu. Les conquérants européens ne devaient pas manquer de profiter de ces rivalités, en s'immisçant comme protecteurs dans les querelles de tant de princes.

Le roi de Calicut, avec qui Gama allait entrer en relations, portait le titre de *Samorin*. Il n'avait pleine autorité que sur le *Kanara*, royaume de soixante-dix lieues de long. C'était, il est vrai, un des territoires les plus riches de toute la côte de Malabar; il était très-peuplé et renfermait, outre Calicut, des villes importantes comme Mangalore et Cananore. Calicut, malgré sa nombreuse population, n'était pas encore une des cités les plus luxueuses de l'Orient; elle possédait bien quelques grandes pagodes, et le palais du Samorin n'était pas un édifice ordinaire, mais les maisons, pour la plupart, étaient construites en bois et recouvertes de feuilles de palmiers. Elle faisait pourtant un commerce considérable avec l'Égypte, et voyait arriver, à certaines époques de l'année, un très-grand nombre de vaisseaux.

Ce fut un bonheur pour Gama d'avoir fait route, sans le savoir, par la plus mauvaise saison, car il ne trouva dans le port devant lequel il vint jeter l'ancre, aucune de ces flottes puissantes qui auraient pu ruiner la sienne. Il eut d'ailleurs la prudence de ne pas y pénétrer immédiatement. Il envoya d'abord en éclaireur un de ces condamnés qui accompagnaient d'ordinaire les expéditions, et qui s'aventuraient volontairement avec l'espoir d'être graciés. Celui-ci s'avança seul vers la cité; la foule qui l'entourait[1], tout étonnée de son costume, de ses ma-

1. Ch. VII, st. 22.

nières et de son langage, qu'elle ne pouvait comprendre, le conduisit chez un Maure, natif de Tunis, établi depuis longtemps à Calicut[1] : il savait l'espagnol et se rappelait avoir vu autrefois des Portugais dans son pays. On l'appelait Mozaïde. Il ne fit pas mauvais accueil au nouveau venu[2] et consentit même à se rendre avec lui sur le vaisseau de Gama, à qui il expliqua comment il était arrivé dans l'Inde par la voie du Caire[3]. Il lui apprit aussi que le Samorin était pour le moment à quelque distance de sa capitale, et conseilla de lui envoyer une ambassade. Gama expédia donc deux de ses compagnons avec l'interprète pour annoncer au monarque son arrivée, ainsi que la mission dont il était chargé par le roi de Portugal; le Samorin se montra tout d'abord bienveillant, leur offrit plusieurs présents, et les renvoya en faisant dire qu'il allait se rendre à son palais pour recevoir officiellement l'ambassadeur du roi de Portugal, dont la flotte pouvait entrer dans son port. Malgré cette autorisation, Gama, qui se rappelait les trahisons de Mozambique et de Mombaze, aima mieux laisser ses vaisseaux à l'ancre, et résolut de débarquer avec douze des siens. Son frère et les autres chefs essayèrent en vain de le dissuader d'aller lui-même à terre; il maintint sa résolution, leur recommandant seulement de tenir la mer, afin que, s'il lui arrivait malheur, ils eussent la facilité de s'en aller et de porter en Portugal la nouvelle de leur découverte.

Ce fut le 28 mai que Gama débarqua sur la terre de l'Inde[4]. Le ministre du Samorin, le Catual, l'attendait sur le rivage et lui offrit un palanquin escorté de deux cents naïres[5]. Il fallut traverser toute la ville et marcher

1. Ch. VII, st. 23.
2. Ch. VII, st. 24, 25 et 26
3. Ch. VII, st. 27 et suiv.
4. Ch. VII, st. 43.
5. Ch. VII, st. 44.

longtemps pour arriver au palais. Pendant ce trajet, on entra même dans une pagode[1] où les Portugais trompés, paraît-il, par la ressemblance de certaines cérémonies et croyant qu'on leur parlait de la vierge Maria, alors qu'on prononçait le nom de la déesse Mahâ, furent persuadés que les indigènes étaient en majorité chrétiens, et se mirent en prière avec eux. Lorsqu'on fut aux abords du palais, le Catual et son escorte furent relayés par un autre chef, d'un ordre encore plus élevé, et qui avait une garde de deux mille guerriers. Le peuple qui se pressait de toutes parts pour assister à un spectacle si nouveau[2], encombrait tellement la voie que cette garde, d'après le récit des anciens historiens, dut s'ouvrir un passage à coups de cimeterre et fit un grand nombre de blessés.

Gama, avec ses douze compagnons, parut enfin devant le roi[3]. Mais il avait commis la faute irréparable d'entrer au palais sans être précédé de magnifiques présents, capables de démontrer d'une manière tangible la richesse et la puissance du roi au nom duquel il venait offrir un traité d'alliance. La sévérité de sa personne, la dignité de son maintien et de ses paroles ne produisirent pas un grand effet. Le Samorin, il est vrai, ne refusa pas l'alliance qui lui était offerte, mais, par toute sa conduite, il témoigna combien il dédaignait des ambassadeurs aussi pauvres : il ne se contraignit point pendant l'audience, et rit à son aise de leur tournure et de leurs manières; il leur fit présenter des figues pour tout rafraîchissement, et, lorsqu'il les eut congédiés, il ne leur fournit plus d'autre escorte que quelques officiers. Gama, au milieu de curieux qui criaient et se moquaient, dut

1. Ch. VII, st. 46, 47, 48, 49.
2. Ch. VII, st. 49.
3. Ch. VII, st. 57 et suiv.

revenir à pied, par une nuit pluvieuse, jusqu'à la demeure qui lui avait été désignée à l'extrémité de la ville.

Se doutant bien du motif de son peu de succès, il essaya le lendemain de réparer son oubli. Mais les dons qu'il avait préparés, furent jugés par l'intendant du palais et par le Catual beaucoup trop minimes pour qu'ils se chargeassent de les faire parvenir à leur maître. Le Catual ne voulut même plus venir le voir.

Il faut dire aussi que les marchands arabes, qui étaient très-nombreux à Calicut et qui ne se faisaient pas illusion sur les projets futurs des Européens, ne négligeaient rien pour indisposer contre eux toutes les autorités du pays. Ils sentaient parfaitement que, si cette première entreprise des Portugais n'aboutissait pas à un échec complet, ils allaient se voir ravir le monopole du commerce de la côte de Malabar, et alors, sans perdre de temps, ils s'assuraient par de riches cadeaux la complaisance des ministres[1], et faisaient les plus grands efforts auprès du Samorin lui-même pour ruiner d'avance les démarches de Gama. L'historien Osorius a rassemblé dans une harangue toutes les raisons qu'ils faisaient valoir, pour prévenir ainsi l'esprit du monarque, et bien que ce discours soit d'une certaine étendue, nous croyons bon d'en mettre la traduction sous les yeux du lecteur, la situation respective des Portugais et de leurs ennemis y étant nettement dessinée.

« Grand roi, disaient les commerçants arabes au Samorin, nous vous avons assez bien servi pour que vous prêtiez l'oreille à nos plaintes. Qu'est-il besoin de vous rappeler l'importance des tributs dont notre commerce et notre industrie ont grossi et grossissent encore chaque jour le trésor de l'empire? Consultez les receveurs de

1. Ch. VIII, st. 52 et suiv.

vos finances, interrogez vos intendants, faites examiner leurs registres, et vous pourrez juger si nous avons contribué en quelque chose à la prospérité du pays. Ce zèle ardent pour vos intérêts, nous le tenons de nos pères qui, depuis plusieurs siècles, ont regardé le Malabar comme leur sol natal, et n'ont cessé de chérir et d'honorer les souverains de Calicut. Eh bien! cette heureuse concorde, cimentée par une si longue habitude de services réciproques, tous les avantages qui en découlent, vont être détruits sans retour par les hommes qui viennent de descendre sur nos bords, par des aventuriers sans honneur et sans patrie, prêts à tout bouleverser dans vos États, si vous ne vous hâtez de prévenir leurs mauvais desseins.

« Vous les avez accueillis sans défiance; nous n'en sommes point surpris : un cœur magnanime, une âme vraiment royale, qui ne juge des autres que par ses propres sentiments, répugne à croire à de pareilles machinations. Vous ne connaissez point le caractère de ces perfides étrangers. C'est à nous de vous éclairer, à nous qui, par une triste expérience, avons appris à les connaître. Sans autres motifs que l'ambition et l'amour de l'or, ils ont porté le ravage et la désolation parmi des peuples qui ne leur avaient fait aucun mal. Pensez-vous qu'ils soient venus de si loin, qu'ils aient traversé tant de mers, bravé tant de périls, dans la seule vue d'établir des relations de commerce avec vos sujets? Non, vous ne le croirez point. Ou ce sont des corsaires qui, au moyen de fausses lettres de créance, veulent abuser de votre confiance et préparer la ruine de vos sujets; ou le roi qui les envoie, n'est qu'un monarque ambitieux qui, sous prétexte de conclure un traité d'alliance avec vous, leur a prescrit d'observer vos ports, vos forteresses et la position de Calicut. C'est la même politique, ce sont les mêmes intrigues qui ont ouvert aux rois de Portugal les

portes de nos cités d'Afrique; c'est la même perfidie qui les a rendus maîtres du rivage éthiopien.

« Vous n'ignorez pas combien les pirates qui nous arrivent, ont maltraité de nations dans leur course vagabonde. Ils ont, à main armée, envahi Mozambique, rempli de sang le port de Mombaze, et saisi tous les navires qu'ils ont rencontrés. Si, malgré leur faiblesse et leur petit nombre, ils ne peuvent contenir la cruauté, la rapacité qui les dominent, que ne feront-ils pas quand ils seront plus nombreux et plus forts? Hâtez-vous d'exterminer cette race abominable, assurez par leur châtiment la tranquillité de vos États. Pirates, ils méritent la mort; envoyés d'un roi puissant, ils doivent encore périr, pour qu'aucun de leurs compatriotes ne soit tenté d'entreprendre le même voyage. Le mal, à sa naissance, se détruit aisément; mais le temps lui donne des forces, et que de peine ensuite pour l'extirper! Il en est temps encore : coupez le mal à sa racine; prévenez les désastres qui nous menacent. Une aveugle sécurité perd les empires, une salutaire défiance les sauve et les maintient.

« Vous ne vous laisserez point éblouir par les avantages d'un commerce imaginaire. De quelles marchandises ont-ils chargé leurs vaisseaux? Si nous en croyons le bruit public, elles ne donnent pas une haute opinion de la fortune de leurs maîtres. Et les présents qu'ils ont apportés! Ces dons qu'ils vous ont magnifiquement offerts au nom du monarque du Tage! Nous ne déciderons point s'ils doivent vous inspirer plus de pitié que d'indignation. Ce roi dont ils élèvent la puissance jusqu'aux nues, croyait-il donc s'adresser à quelque chef de peuplade, à quelque roitelet d'Éthiopie que l'ignorance et la pauvreté devaient livrer, comme une dupe facile, à de misérables séductions? En serait-il ainsi? Se serait-on joué à ce point de la grandeur d'un puissant mo-

narque? Aurait-on voulu braver son pouvoir et pousser à bout sa clémence?

« Mais, dira-t-on, nous haïssons les chrétiens, et c'est la haine qui nous inspire en ce moment. J'avoue qu'entre cette race et nous, il existe une éternelle inimitié; mais, dans la circonstance présente, c'est moins pour nous que nous craignons que pour vous. S'ils mettent le pied dans votre empire, nous en sortirons, nous porterons ailleurs les tributs de notre industrie, nous irons dire aux rois voisins que vous avez préféré des inconnus à des amis éprouvés, des étrangers à des sujets adoptifs, des gens sans aveu à de fidèles alliés; et les rois s'empresseront de nous fournir un asile, et nos établissements retrouveront dans leurs États la faveur qu'ils auront perdue dans les vôtres.

« Quant à vous, grand roi, si vous ne prenez promptement de salutaires mesures, je crains bien (et puisse le ciel détourner ce triste présage!) je crains qu'avant peu d'années, il ne s'agisse plus de lutter contre une nation avide et conquérante pour les intérêts du commerce, ou même pour l'étendue du territoire, mais pour le salut de la monarchie et pour les jours du monarque[1]. »

Les accusations portées contre les Portugais ne restèrent pas sans effet. Relégués hors de la cité dans la bourgade de Pandarane, ils furent soumis à une foule de vexations et manquèrent souvent des choses les plus nécessaires à leur subsistance quotidienne. Le Catual devint de jour en jour plus exigeant : il leur ordonna, en dernier lieu, de lui faire remettre les gouvernails de leurs navires. Gama refusa énergiquement de se livrer d'une telle façon à la discrétion de ses ennemis. Il prit alors la résolution de se présenter de nouveau devant le Samorin, et il faut lire dans le VIIIe chant des *Lusiades*[2]

1. Osorius, *De rebus Emmanuelis. Lib. II.*
2. St. 64 et suiv. jusq. 74.

le langage persuasif que lui prête Camoens en cette circonstance. Nous devons croire que réellement ses paroles, dans cette seconde entrevue, produisirent sur le monarque une impression plus avantageuse; car il reçut de lui, en quittant son palais, plus de marques de bienveillance que la première fois. Il fut convenu qu'il retournerait, sans être inquiété, sur son vaisseau, et qu'il laisserait à terre deux de ses compagnons à qui il enverrait des marchandises pour les échanger contre les produits du pays. Le Catual, à la vérité, essaya d'enfreindre les instructions de son maître[1], mais la fermeté du capitaine qui déclara nettement qu'il était décidé à se laisser tuer plutôt que de compromettre la sûreté de sa flotte, eut enfin raison de toutes les embûches dont il était entouré. Il sortit de Calicut sain et sauf.

Pendant les jours qui suivirent, quelques transactions commerciales s'opérèrent régulièrement par les soins des deux Portugais restés à Pandarane. Et déjà Gama se flattait d'avoir établi une espèce de comptoir sur cette côte de Malabar, à peine découverte, lorsqu'il eut la preuve que la tranquillité dont il jouissait n'était qu'apparente et que les Arabes attendaient une occasion prochaine et certaine de le perdre ainsi que tous les siens. Le fidèle Mozaïde l'avertit que, l'époque de la mousson étant arrivée, tous les bâtiments qui en profitaient chaque année pour venir du Caire, se présenteraient bientôt devant Calicut, et que les Arabes comptaient sur leur grand nombre pour écraser sa flotte[2]. Il prit aussitôt la résolution de partir et le fit savoir au Samorin. Mais, en ce moment, le Catual lui signifia qu'il devait une somme considérable pour le droit d'ancrage, et, sans le lui dire, il retint prisonniers et entoura de naïres les deux

1. St. 78 et suiv. jusqu'à la fin du ch. VIII.
2. Ch. IX, st. 1 jusq. 7.

Portugais de Pandarane[1]. Ce fut le nègre Canaca qui, bravant les plus grands périls, réussit à se procurer une petite barque, et vint lui annoncer la situation critique dans laquelle se trouvaient ses deux compagnons. Gama feignit de tout ignorer : il laissa les Hindous venir, comme d'habitude, vers ses vaisseaux pour échanger quelques menus objets; puis, à l'improviste, il s'empara d'une douzaine des plus notables, déclara au Samorin qu'il les gardait comme otages, et en même temps fit avancer ses navires[2] tout prêts à se servir de leur artillerie. Le Samorin intimidé s'empressa de désavouer le Catual, ordonna de délivrer et de renvoyer les deux prisonniers[3], et fit même remettre à Gama, pour le roi de Portugal, la lettre qu'on avait sollicitée de lui, lors des deux entrevues. Gama avait donc rempli complétement sa mission et il pouvait partir. Il s'éloigna, sans retard, le 29 août 1498. Mais il est pénible de dire qu'après avoir échappé à toutes les perfidies auxquelles il avait été en butte, il se rendit lui-même coupable d'une indigne trahison : il ne relâcha que six des otages qu'il avait pris, emmena les six autres et dispersa, le lendemain matin, par quelques coups de canon, les faibles embarcations qui s'efforçaient de le suivre pour les lui réclamer. Ainsi commença la conquête des Indes !

La flotte, en se dirigeant vers Mélinde, subit un sinistre : le *Raphaël* donna sur des bas-fonds et dut être abandonné. Son équipage d'ailleurs fut sauvé et réparti sur les deux seuls navires qui restaient. Ceux-ci longèrent la côte orientale de l'Afrique, doublèrent tranquillement le cap de Bonne-Espérance, et étaient arrivés sans incident jusque dans les parages du cap Vert, lorsque, le 20 mars, ils furent assaillis par une tempête qui les

1. Ch. IX, st. 8 et 9.
2. Ch. IX, st. 9, 10 et 11.
3. Ch. IX, st. 12.

sépara. Nicolas Coelho, persuadé que son commandant le devançait, continua sa marche et arriva à Lisbonne le 29 juillet ; ce fut lui qui donna à Emmanuel la grande nouvelle. Gama était resté en arrière ; son frère, malade depuis quelque temps, avait succombé dans une des îles Açores, à Terceira ; il ne l'avait quitté qu'après l'avoir enseveli. Il arriva à Lisbonne, un mois après Coelho, le 29 août 1499. Son retour fut un véritable triomphe : il fut reçu au milieu de l'enthousiasme général, et le roi Emmanuel, qui pouvait désormais porter à juste titre le surnom de Fortuné, le fit tout d'un coup *dom Vasco, comte da Vidigueira, amiral des mers de l'Inde.*

Emmanuel voulut profiter immédiatement de la découverte qui venait d'être faite. Une nouvelle flotte, composée de douze vaisseaux, fut équipée à la hâte ; il en confia le commandement général à Alvarez Cabral, avec ordre de diriger dix de ces bâtiments sur Calicut, et les deux autres vers Sofala. Le départ s'opéra dès le 8 mars de l'année 1500. Aucun événement important n'eut lieu pendant les trois premières semaines ; mais, quelques jours après avoir doublé le cap Vert, la flotte fut jetée par une tempête hors de sa route et portée, le 24 avril, sur la terre de Santa-Cruz ; Alvarez Cabral se trouvait, sans le savoir, dans le nouveau monde et le Brésil était découvert ! Sans attacher, pour le moment, une grande importance à cette terre qu'il n'avait pas reçu mission de visiter, il la quitta le 2 mai, se dirigea vers le cap de Bonne-Espérance, où sa flotte subit de grandes pertes, relâcha à Mozambique, à Mélinde, à l'île d'Anchediva, et parvint le 13 septembre, avec six bâtiments seulement, au port de Calicut. Le Samorin cette fois parut heureux de l'arrivée des Portuguais, échangea avec eux des otages, et reçut avec une pompe extraordinaire le nouvel ambassadeur qui, de son côté, lui apportait de la part du roi Emmanuel des présents splen-

dides. Cependant, l'occasion s'étant bientôt présentée de prouver autrement que par des paroles la valeur de ses démonstrations amicales, il ne fit absolument rien. Une querelle s'était élevée entre les musulmans et les Portugais : soixante de ces derniers, qui se trouvaient dans leur factorerie, furent entourés tout à coup par trois mille ennemis armés; la factorerie fut détruite; Ayrès Correa, qui était à la tête des soixante guerriers, réduit à percer une trouée sanglante au milieu des assaillants, fut égorgé avec quarante des siens avant d'arriver au rivage; vingt hommes à peine, échappés à cette boucherie, regagnèrent la flotte. Cabral, indigné de l'indifférence et de l'inaction du Samorin, déclara le traité rompu, s'empara de dix vaisseaux appartenant aux Arabes, en massacra les équipages, et comme, à la suite de ces violences, les Hindous ne lui apportèrent plus de vivres, il s'éloigna à trente lieues de Calicut, devant la ville de Cochin dont le radjah, tributaire du Samorin, venait de déclarer la guerre à son suzerain. Là, il obtint les provisions dont il avait besoin, et conclut pour l'avenir une sorte de traité de commerce. Il passa ensuite à Cananor, y établit aussi des relations d'amitié et réussit à y charger quatre cents quintaux de cannelle. Son retour fut marqué par le naufrage d'un de ses vaisseaux chargés d'épices et par la rencontre qu'il fit, non loin du cap Vert, d'une escadre partant pour cette terre de Santa-Cruz dont la découverte avait été annoncée à Emmanuel. Enfin, il rentra à Lisbonne dans les derniers jours de juillet 1501, avec la moitié seulement des bâtiments qu'il avait emmenés.

Sur ces entrefaites, Emmanuel avait entrepris d'autres recherches : une escadre de quatre voiles, partie dès le mois de mars sous le commandement de Jean de Nova, découvrait l'île de la Conception ainsi que le rocher de Sainte-Hélène, et, d'un autre côté, Gaspar Corte Real,

qui s'était dirigé vers le nord avec des vaisseaux équipés à ses frais, arrivait à la terre qui porte son nom.

Lorsque Cabral eut rapporté les graves événements qui avaient eu lieu à Calicut, il fut décidé que la mort de Correa ne resterait pas impunie, et Vasco de Gama fut mis à la tête d'une escadre assez puissante pour faire respecter le nom portugais. Vingt caravelles bien armées partirent sous sa direction le 10 février 1502, et arrivèrent sans accident jusque dans la mer de l'Inde. Le premier acte de guerre eut lieu dans cette mer, à la date du 3 octobre : un navire monté par un grand nombre de musulmans, qui revenaient du pèlerinage de la Mecque avec leurs femmes et leurs enfants, fut incendié par les ordres du commandant, qui se montra impitoyable et laissa périr tous ces malheureux au milieu des flammes et des flots. Le désir de venger Correa et la nécessité, où Gama était, de terrifier du premier coup l'esprit de ses ennemis, peuvent seuls expliquer, sans l'absoudre, l'atrocité de la conduite qu'il crut devoir tenir en cette circonstance. Il alla aussitôt jeter l'ancre devant Cananor, eut avec le vieux radjah de ce pays une entrevue dans laquelle un grand faste fut déployé de part et d'autre, obtint sa soumission et arriva devant Calicut. Le Samorin se hâta d'envoyer vers lui plusieurs naïres chargés d'un message de conciliation; il leur répondit superbement qu'il n'entrerait en relations d'amitié avec eux que lorsque les musulmans, établis dans la ville, en auraient été bannis : en vain, ils lui promirent pour les Portugais des avantages égaux aux priviléges dont jouissaient les Maures depuis longtemps; en vain, ils exposèrent qu'il y avait dans Calicut plus de quatre mille familles musulmanes et que la ville tenait d'elles sa puissance et ses richesses; il exigea un ordre d'expulsion pour une heure du jour qu'il détermina lui-même. Le Samorin ne s'étant pas soumis à cet ultimatum, le bombardemen

commença et, en même temps, quarante Maures furent pendus au haut des vergues, en mémoire des quarante Portugais massacrés deux ans auparavant dans la factorerie. Après deux jours entiers d'une canonnade continue qui jeta la ruine et la désolation dans les divers quartiers de Calicut, Gama ne tenta pas de s'aventurer au milieu d'une population que le désespoir aurait pu entraîner à une résistance vigoureuse : il s'en éloigna et se dirigea vers Cochin où il arriva le 7 novembre. Il trouva dans Triumpara, radjah de Cochin, un allié sincèrement dévoué, et lui témoigna autant de bienveillance qu'il avait montré de sévérité envers les autres. Le Samorin eut bientôt à craindre de voir passer son ancienne puissance entre les mains de cet ami des Portugais; s'alliant avec le radjah de Cananor, il équipa une flotte considérable et vint offrir le combat à Gama; mais ses embarcations, beaucoup trop faibles, furent aisément dispersées par l'artillerie; un immense butin tomba au pouvoir des vainqueurs. A la suite de cette grande victoire navale, l'amiral des mers de l'Inde résolut de retourner en Portugal pour rendre à Emmanuel un compte exact de la situation du vaste empire dont la conquête lui paraissait désormais facile; en partant, il confia à Vincent Sodre, son oncle, la défense des établissements qu'il avait fondés sur la côte.

Vincent Sodre ne comprit point l'importance des instructions qui lui avaient été laissées. Il trouva sans doute que c'était un rôle trop modeste pour sa flotte d'avoir simplement à protéger les Portugais établis récemment dans le Malabar; il porta ses vues beaucoup plus haut, et, s'éloignant de l'Hindoustan, il voulut gagner le détroit de Bab-el-Mandeb, pour arrêter au passage les riches bâtiments que les Arabes dirigeaient chaque année vers Calicut. Il fut loin d'obtenir le succès qu'il avait rêvé : tandis qu'il allait se jeter sur des écueils inconnus, où il

périt avec un grand nombre des siens, le Samorin et les princes hindous, ses voisins, se précipitèrent sur le malheureux allié du Portugal, le radjah de Cochin, et s'emparèrent de sa capitale.

Heureusement le roi Emmanuel n'avait pas attendu le retour à Lisbonne de Vasco de Gama pour diriger de nouvelles expéditions vers l'Orient. Trois divisions, composées chacune de trois vaisseaux, avaient mis à la voile au mois d'avril 1503 : elles étaient commandées par Antoine de Saldanha, par Alphonse Albuquerque, qui avait sous ses ordres Édouard Pacheco Péreira, et par François Albuquerque, cousin d'Alphonse. François arriva le premier et d'une manière si opportune qu'après avoir recueilli les survivants du naufrage de Vincent Sodre, il put sauver aussi le fidèle Triumpara qui, chassé de Cochin, s'était réfugié sur un rocher et se voyait sur le point d'être capturé par ses mortels ennemis. Les Portugais réinstallèrent leur allié dans sa capitale, obtinrent de lui le droit d'y élever une forteresse qui devait être gardée par eux-mêmes, et imposèrent des conditions onéreuses au Samorin, dont le triomphe et la vengeance se trouvèrent tout à coup arrêtés par cette brusque apparition de la nouvelle flotte.

Le Samorin toutefois ne se tint point pour vaincu définitivement. Il réunit une armée de cinquante mille hommes, les munit d'artillerie, équipa une flotte nombreuse et déclara de nouveau la guerre au roi de Cochin. Édouard Pacheco, qui avait reçu le commandement des forces portugaises, n'avait que neuf cents guerriers pour soutenir Triumpara. Celui-ci, à la vérité, était à la tête de trente mille hommes, mais c'étaient ceux-là mêmes qui avaient été battus précédemment par le Samorin, et la défaite complète qu'ils avaient subie n'était pas de nature à les aguerrir : Pacheco ne pouvait compter que sur les siens. Dans ces circonstances difficiles, il déploya une telle in-

telligence, tant de sang-froid et de vertus guerrières qu'avec cette seule poignée de braves, il vint à bout de toutes les forces qui lui furent opposées. « Parmi tous les guer-
« riers dont la renommée nous a transmis la mémoire,
« en est-il un, dit Camoens, qui puisse lui disputer la
« palme? Héros de la Grèce et de Rome, pardonnez :
« l'*Achille portugais* vous a tous surpassés. Tant de com-
« bats soutenus par une centaine de braves, tant de
« victoires remportées sur des ennemis nombreux et
« vaillants, passeront pour des événements fabuleux;
« ou l'on croira que les puissances du ciel, descendues
« à la voix du héros, versèrent dans son âme la pru-
« dence, la force et l'intrépidité[1]. » Dans six combats successifs, le Samorin fut vaincu[2], et déjà sa troupe se trouvait réduite des deux cinquièmes, lorsque Pacheco résolut d'en finir dans une dernière action : il alla se poster à une lieue de Cochin, dans une petite île du nom de Cambalon, pour attirer sur lui le choc de toute l'armée ennemie, et, par un effet inouï de stratagèmes ingénieux et d'efforts surhumains, il réussit[3], avec les huit cents combattants qui lui restaient, à détruire la flotte, à disperser les trente mille soldats du monarque indien. Cette victoire miraculeuse (1505) eut des résultats importants : elle fut pour les peuples voisins la preuve de la grande supériorité des Portugais; les radjahs, qui s'étaient unis au roi de Calicut, demandèrent la paix; ce dernier, abandonné de ses alliés, désespéré de sa défaite, se démit de son pouvoir et termina sa vie dans une solitude religieuse, au milieu des austérités que s'imposent les pénitents hindous. Pacheco, libre de toute inquiétude à l'égard des indigènes, dirigea alors sa flotte contre le

1. Ch. X, st. 18 et 19.
2. Ch. X, st. 12 et suiv. jusq. 16.
3. Ch. X, st. 17.

commerce des Maures et fit sur leurs vaisseaux, en plusieurs rencontres, des prises considérables au profit de la couronne de Portugal.

La brillante carrière de ce héros devait avoir une fin bien déplorable. A son retour de l'Inde, dont il n'avait rapporté que la gloire et une honorable pauvreté, il reçut du roi Emmanuel, pour récompense de ses services, le gouvernement de Saint-Georges de la Mine, sur la côte d'Afrique; mais, calomnié dans son administration, il fut ramené en Portugal, chargé de fers, et mourut dans l'indigence. Rien de plus touchant que le passage des *Lusiades* où la nymphe qui vient de le comparer à tout ce que Rome et la Grèce ont produit de plus grand, baisse la voix tout à coup et déplore sa disgrâce et l'ingratitude des cours. « O Bélisaire! dit la nymphe en gé-
« missant, toi qui seras toujours grand parmi les filles
« de Mémoire, si l'impure calomnie a flétri tes lauriers,
« si ta gloire a connu l'outrage, viens te consoler avec
« Pacheco. Vous aviez tous deux servi glorieusement le
« prince et la patrie : d'injustes rigueurs vous ont payés
« tous deux... Malheureux Emmanuel! Il t'avait donné
« des royaumes, et son partage est l'indigence; son der-
« nier asile un cachot! Mais, aussi longtemps que le so-
« leil éclairera le monde, les peuples honoreront sa mé-
« moire et reprocheront à la tienne cette grande ini-
« quité[1]. »

Le successeur de Pacheco, François d'Almeida, fut le premier qui reçut d'Emmanuel le titre de vice-roi des Indes. Il ne s'agissait plus, en effet, d'explorations aventureuses et de recherches maritimes : il fallait fonder et organiser un grand empire, affermir le monopole du commerce portugais dans l'Asie méridionale, combattre et détruire toutes les rivalités qui pouvaient le menacer.

1. Ch. X, st. 21, 22, 23 et 24.

Et ces rivalités étaient puissantes. La découverte de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance avait changé le commerce du monde. Les Vénitiens et les Génois qui, jusqu'alors, tiraient presque seuls d'Alexandrie les denrées de l'Orient et du Midi, pour les revendre à l'Europe, avaient vu avec peine les succès toujours croissants du Portugal; ils avaient représenté au soudan d'Égypte combien ses intérêts étaient compromis par les progrès de l'empire naissant; ils étaient parvenus à le faire entrer dans leurs secrètes intrigues et l'avaient entraîné à se liguer contre les Portugais avec le roi de Calicut et de Cambaye. Il était donc naturel que, pour lui donner la force de combattre une telle ligue, Emmanuel confiât à son représentant des pouvoirs presque souverains.

Almeida partit, accompagné de son fils, Lorenzo, s'empara de Quiloa[1], incendia Mombaze qui refusait de le recevoir[2], vint à Cochin visiter le successeur du fidèle Triumpara et déposer sur sa tête une magnifique couronne d'or, s'arrêta ensuite à Cananor, près de laquelle il éleva une forteresse, occupa l'archipel des Maldives et alla reconnaître l'île de Ceylan. Pendant qu'il était éloigné, Laurent, à la tête d'une faible escadre, osa livrer bataille aux flottes réunies de l'Égypte et de Cambaye : la première était commandée par Mir-Hocem, amiral du soudan, la seconde par Mélik-Yaz, Maure courageux qui s'était mis au service des Guzarates. Malgré l'infériorité du nombre et les vents contraires[3], Laurent disputa longtemps la victoire. Un boulet de canon lui emporta la cuisse[4]. Mutilé, couvert de sang, il se fit attacher au mât de son vaisseau, et, l'épée à la main, continua

1. Ch. X, st. 25.
2. Ch. X, st. 26.
3. Ch. X, st. 29.
4. Ch. X, st. 30.

d'exhorter les siens au combat. Un second boulet lui fracassa l'épaule et acheva sa mort. On partage l'enthousiasme du poëte, quand il s'écrie : « Va donc, âme « héroïque, va recueillir, au sein d'une éternelle paix, « le prix de ton glorieux sacrifice. Ta mort sera vengée « par ton père. Déjà s'apprêtent les bronzes tonnants « et la bombe redoutable ; déjà j'entends gronder l'orage « sur la tête des guerriers de l'Indus et du Nil[1]. » Et quel tableau que celui de la douleur du père et de la vengeance qu'il médite ! « Le voilà, ce père infortuné ! La douleur « est sur son front... Tel qu'un taureau furieux et jaloux « essaie ses cornes menaçantes sur le tronc d'un hêtre « ou d'un peuplier, et frappe l'air de ses mugissements ; « tel, à l'entrée du golfe des Guzarates, le terrible Al- « meida aiguise un fer vengeur sur les murs de Daboul, « dont il châtie l'insolence et l'orgueil. Et soudain il « s'enfonce dans la baie de Diu, de Diu qu'illustreront « tant de siéges et de batailles, disperse les nefs légères « qu'avait équipées Calicut, et se trouve en présence des « vaisseaux de Cambaye. Vulcain les arma de son ton- « nerre, et Mélik-Yas les commande, mais rien ne peut « les dérober à leur destin ; ils descendent avec leurs « foudres d'airain dans les profondeurs de l'abîme : « Mélik-Yas en cherche en vain les débris. Mir- « Hocem, l'espoir et l'orgueil du Nil, ose attendre la « vengeance. Les rayons de la foudre sont moins prompts, « moins terribles que les guerriers d'Almeida[2]. » Cette mémorable bataille de Diu (1508), dans laquelle les flottes alliées furent complétement battues, ne dura pas moins de vingt-quatre heures ; l'amiral égyptien, au début de l'action, en avait compris toute l'importance : il avait dit, en haranguant ses soldats, que, s'ils étaient vaincus,

1. Ch. X, st. 31.
2. Ch. X, st. 32, 33, 34, 35.

c'en était fait de la domination musulmane en Orient et de la liberté des peuples hindous.

Tandis que François d'Almeida fondait ainsi la vice-royauté des Indes en multipliant ses exploits, Alphonse Albuquerque, qui avait quitté Lisbonne en 1506 avec Tristan da Cunha, à la tête de quatorze gros vaisseaux, avait découvert l'île de Madagascar[1] et fondé, dans l'île de Socotora, la forteresse de Çoco qui, par sa position à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, commandait le commerce de la mer Rouge. Tristan da Cunha, en s'éloignant alors avec huit de ses navires, réduisit de plus de moitié la flotte d'Albuquerque; mais le génie de celui-ci grandit avec les difficultés. Non content d'avoir établi la domination portugaise à la sortie de la mer Rouge, il voulut l'assurer dans le golfe Persique et conçut le projet de soumettre l'île d'Ormuz, qui était le plus riche entrepôt du commerce indien. Parti de Socotora le 10 août 1507, il était, dès le 22 du même mois, en possession du fort de Calayate et y renouvelait ses approvisionnements; peu après, il s'emparait de Curiate, ville qui renfermait six mille hommes, détruisait presque entièrement Mascate, qui n'avait entamé avec lui des négociations pacifiques que pour recourir à la trahison, se rendait à Soar, dont il occupait la forteresse sans combat, se dirigeait sur Orfacate, dont il brisait la résistance grâce à l'intrépidité d'Antoine de Noronha, et arrivait enfin en vue de la magnifique Ormuz. Il avait eu à lutter non-seulement contre de nombreux ennemis, mais aussi contre la perfidie des pilotes musulmans, dont il était obligé de se servir, et contre le mauvais vouloir de ses capitaines, qui se croyaient trop faibles pour réussir dans une pareille entreprise. Leur résistance devint encore plus sensible, lorsqu'ils se trouvèrent devant cette puissante cité,

1. Ch. X, st. 38.

qui avait été prévenue de leur arrivée et s'était mise en état de défense par un armement considérable. Le port renfermait soixante navires et deux cents bâtiments à rames, et, sans compter les hommes de mer embarqués sur la flotte, la ville n'avait pas moins de quinze mille défenseurs bien armés : elle était, en outre, munie d'une artillerie imposante. Les chefs portugais adressèrent des remontrances à leur commandant ; mais Albuquerque, tout en confessant qu'il s'agissait d'une fort grande affaire, leur répondit « qu'il était trop tard pour reculer et qu'il avait plus besoin de détermination que d'un bon conseil. » Dès le quatrième jour, comme les propositions qu'il avait faites, n'étaient pas acceptées par le roi d'Ormuz, qui voulait gagner du temps pour augmenter ses préparatifs de guerre, il prit une résolution soudaine, et, malgré l'opposition de ses capitaines, lança ses six vaisseaux contre la flotte ennemie. L'action dura presque toute la journée et resta longtemps douteuse ; mais la fortune se déclara encore une fois pour les Européens ; à partir du moment où ils comprirent qu'ils ne seraient pas victorieux, les Asiatiques quittèrent à la hâte leurs embarcations et se jetèrent à l'eau pour regagner le fort à la nage : en proie à une panique générale, ils subirent un carnage épouvantable[1]. Profitant de leur désordre, Albuquerque ne craignit pas de débarquer avec un petit nombre des siens, et, malgré la blessure douloureuse que lui fit une flèche en plein visage, il s'avança jusque dans les faubourgs de la ville. Lorsque l'incendie, qui se propageait rapidement, menaça la cité même, le roi dépêcha vers lui des messagers pour sauver sa capitale ; il accepta les conditions du vainqueur, reconnut la suzeraineté du Portugal, s'engagea à payer à Emmanuel un tribut annuel de douze mille cruzades et à laisser con-

1. Ch. X, st. 39 et 40.

struire, sans inquiéter les travaux, une forteresse portugaise près des remparts d'Ormuz.

Jamais peut-être Albuquerque ne mérita mieux que dans cette première campagne le surnom de Grand, qui devait lui être décerné plus tard. Déjà dans son esprit s'étaient développés ces vastes projets qu'il était appelé à réaliser, et sa pensée prévoyante faisait du fort d'Ormuz la clef de tout le commerce de l'Orient. Malheureusement la trahison des chefs qui l'accompagnaient, vint arrêter pour un temps ses grandes entreprises. Au mépris des lois de l'honneur et de la discipline militaire, Jean de Nova et deux autres capitaines s'éloignèrent avec trois navires pour gagner le Malabar. Réduit dès lors à un nombre d'hommes très-restreint et à une flotte qui ne comptait plus que trois bâtiments, il lui était interdit d'imposer plus longtemps sa volonté à ceux qu'il avait vaincus; il dut délaisser la forteresse nouvellement construite et abandonner les résultats de sa victoire. Il ne se retira toutefois qu'avec l'espoir de revenir un jour.

Quand il parvint à la côte de Malabar (1508), Almeida venait de remporter la grande victoire de Diu. Le vice-roi des Indes avait fait bon accueil aux capitaines qui avaient trahi le héros d'Ormuz; il avait prêté l'oreille à toutes leurs calomnies, et se montrait disposé à traiter Albuquerque comme un aventurier qui aurait abusé des forces de l'État, mises à sa disposition, pour satisfaire une ambition purement personnelle. Des informations judiciaires furent ordonnées, et la malveillance les aurait dirigées de telle façon qu'elles auraient sans nul doute abouti à une condamnation, lorsqu'un événement bien imprévu changea tout à coup la face des choses. Albuquerque avait emporté de Lisbonne des lettres royales, qu'il ne devait ouvrir qu'après un laps de temps déterminé; le moment étant venu, il en prit connais-

sance et ne fut pas peu surpris d'y trouver sa nomination de vice-roi des Indes. Il devait succéder immédiatement à Almeida, qui avait terminé ses trois années de gouvernement et était rappelé en Portugal. Ce fut un grand sujet d'étonnement et de tristesse pour Jean de Nova et les capitaines qui, après avoir déserté sa flotte, n'avaient cherché qu'à le perdre par leurs calomnies. Ils se crurent ruinés s'ils ne poursuivaient pas leurs intrigues jusqu'au bout, entourèrent Almeida, lui conseillèrent de considérer comme non avenues les ordonnances royales qu'on lui mettait sous les yeux et de ne voir en Albuquerque qu'un imposteur. Le vice-roi rejeta d'abord leurs mauvais conseils : « Ce n'est plus l'heure, disait-il, il faut maintenant obéir. » Mais peu à peu il se laissa convaincre et ne craignit point, en cédant à leurs suggestions, de ternir par un acte de déloyauté la gloire qu'il s'était acquise par une vie tout entière d'honnêtes et brillants services. Il se rendit à Cochin, où était son rival, dédaigna publiquement ses réclamations, finit même par le faire charger de fers et ordonna qu'on le transportât à Cananor. Cette usurpation de pouvoir ne fut pas de longue durée. Quelques jours plus tard, une escadre de quinze navires surgit précisément en vue de Cananor : elle était commandée par le maréchal de Portugal, qui se mit à la disposition d'Albuquerque et exigea d'Almeida qu'il obéît aux ordres d'Emmanuel. Honteux de la faute qu'il venait de commettre, le vainqueur de Diu s'embarqua aussitôt pour Lisbonne ; mais, arrivé près du cap de Bonne-Espérance, ayant pris terre aux environs de la baie de Saldagne, il se fit tuer dans une querelle qui s'était élevée entre les indigènes et les gens de son équipage. Ce fut, comme le dit Camoens[1], « dans

1. Camoens rappelle cette mort au ch. V, st. 45, et au Ch. X, st. 36 et 37.

« un obscur combat que se termina une vie contre la-« quelle s'étaient liguées en vain toutes les forces de « l'Égypte et de l'Inde. » Quant au nouveau vice-roi, généreux dans son triomphe, il s'empressa de pardonner aux chefs qui avaient tramé sa perte; il rendit lui-même, quelques semaines après, les derniers honneurs à Jean de Nova et témoigna par sa clémence, comme il l'avait déjà montré par son courage, combien il était digne du titre élevé que lui avait conféré le roi.

A peine fut-il installé que le maréchal de Portugal lui déclara qu'il n'était pas venu dans l'Inde pour rester dans l'inaction et qu'il avait reçu pour mission de détruire Calicut. Albuquerque aurait voulu l'empêcher de donner suite immédiatement à ce projet; mais c'était, disait-on, un ordre d'Emmanuel, et comme on apprit que le Samorin était loin de sa capitale, on hâta l'expédition. Les naïres laissèrent débarquer presque sans résistance dom Fernand Coutinho qui s'avança imprudemment et livra au pillage le palais du radjah; mais, en ce moment, et alors qu'il croyait la victoire assurée, il fut entouré de tous côtés et fut frappé mortellement en s'efforçant de se dégager. Albuquerque, avec son neveu Antoine de Noronha, réussit à rallier les combattants, les embarqua, et se retira avec la flotte intacte.

L'occasion de réparer ce léger échec ne se fit pas attendre. Il avait gagné le fort de Cintacora, lorsqu'un chef hindou, du nom de Timoia, qui commandait à un nombre assez important de bâtiments, vint mettre à sa disposition les forces maritimes qu'il possédait, pour exécuter un coup de main dont il lui démontra la facilité : il s'agissait de s'emparer à l'improviste de la ville de Goa qui n'était défendue que par un millier d'hommes et dont le roi Idalcan était occupé à l'intérieur du pays à la poursuite de peuples ennemis. Si Calicut était la principale ville religieuse des Hindous, Goa était par

excellence leur ville commerciale : elle avait deux ports très-sûrs et offrait le passage le plus naturel pour conduire au royaume de Narsingue et dans le Dekkan. Le vice-roi devina tout de suite les avantages qui devaient résulter pour les Portugais de l'occupation d'un tel poste. Il accepta avec empressement l'offre de Timoia et se dirigea sur Goa, dont il s'empara, presque sans coup férir, le 17 février 1510. Il est vrai que, s'étant éloigné un instant de sa nouvelle conquête, il apprit aussitôt qu'un chef mahométan, appelé Adel-Schah, l'avait surprise et enlevée à son tour; mais il revint puissamment armé et s'en empara définitivement le 25 décembre de la même année. Il travailla sans retard à en faire l'arsenal maritime, l'entrepôt commercial du Portugal, et dès lors Goa, qui par les progrès rapides de son opulence fut surnommée plus tard *la Dorée*, devint le centre et comme la capitale du nouvel empire des Indes.

L'historien Osorius, que nous avons déjà cité plusieurs fois, s'est arrêté avec complaisance sur l'importance de cette fondation et sur le système politique d'Albuquerque. « Almeida, dit-il, pensait que l'occupation des villes disséminées sur la côte serait une chose dangereuse, en ce qu'elle affaiblirait les forces des Portugais en les divisant. Dans son opinion, celui qui serait le maître de la mer, serait aussi le maître de l'Inde. C'est d'après ce principe que sa conduite fut constamment dirigée. Une station pour ses vaisseaux, un port commode et sûr, lui semblait le seul établissement nécessaire ; il n'en forma jamais d'autres, car il jugeait impossible que le Portugal pût envoyer chaque année des renforts assez considérables pour occuper de nombreuses citadelles, ou pour en renouveler les garnisons. Il croyait qu'un système contraire aurait pour résultat de livrer en détail à l'ennemi les mêmes armées qui,

réunies, sauraient toujours le vaincre ou le tenir en respect. Mais Albuquerque, plein de cette confiance qu'un esprit supérieur puise ordinairement dans le sentiment de ses forces, embrassait à la fois dans sa vaste conception et la sûreté présente des établissements portugais et leur grandeur future. Il ne s'agissait point pour lui d'importer en Europe une plus ou moins grande quantité de poivre. C'est un empire qu'il cherchait à créer; et, plus il voyait de difficultés, en raison de l'extrême éloignement, à obtenir des secours du Portugal, plus il s'attachait à couvrir de colonies la côte de l'Inde, à en former des pépinières de soldats qui pussent, sur les lieux mêmes, fournir des recrues à ses armées. Il représentait aux adversaires de son plan que la mer n'appartiendrait d'une manière durable qu'à celui qui aurait su prendre son point d'appui sur la terre ferme; que la flotte la plus formidable pouvait être détruite par une tempête, et que, dans un pareil malheur, la terre offrirait aisément les moyens de réparer les vaisseaux et de reprendre l'empire de la mer; qu'il était dangereux de se concentrer sur un seul point, dans un lieu surtout où le sol était maigre et stérile, et peu propre à nourrir une armée en quartiers d'hiver; que ceux qui s'imaginaient que l'armée portugaise était suffisamment en sûreté à Cochin ou à Cananor, au milieu des éternels ennemis du nom chrétien, d'ennemis toujours prêts à fondre sur elle, faisaient preuve d'une grande imprévoyance; que la meilleure des places fortes était celle qui, indépendamment de ses propres ressources, pouvait, au besoin, recevoir le secours de plusieurs autres; que cette multitude de postes fortifiés, loin d'affaiblir l'empire de la mer, ne pouvait que l'étendre et le consolider; que la navigation, en effet, serait d'autant moins périlleuse que les vaisseaux trouveraient sur la côte plus de stations et d'asiles, et que plusieurs rades offri-

raient nécessairement plus de moyens de construction qu'une seule. Il pensait enfin que, si l'on voulait donner à la possession de l'Inde, non pas la durée de la vie d'un homme, mais celle en quelque sorte de l'éternité, il fallait bâtir une ville qui réunît à une grande population de grands moyens d'attaque et de défense, de manière que, dans les temps difficiles, le sort de l'Inde ne dépendît point de secours lointains, qui pouvaient être interceptés par la mauvaise saison, engloutis par les flots et les tempêtes, ou du moins affaiblis par les maladies et les travaux de la mer.

« L'événement a justifié plus tard la profonde politique et la prudence d'Albuquerque. Lorsque le sultan Soliman envoya le soudan d'Égypte assiéger la citadelle de Diu ; lorsque déjà l'artillerie des Égyptiens les avait rendus maîtres de tous les abords de la place, croit-on que la seule résistance des nôtres et le mal qu'en recevait le soudan l'aient forcé à lever le siége ? Eût-il abandonné une pareille entreprise, s'il n'eût été informé de la prochaine arrivée du secours qui s'avançait de Goa vers Diu? Et lorsque cette dernière place, assiégée pour la seconde fois, allait succomber après six mois d'une défense héroïque, croit-on que le roi de Cambaye et les Turcs qu'il avait dans son armée, eussent été si aisément vaincus par le vice-roi Jean de Castro, si ce vice-roi n'eût amené de Goa des vaisseaux, de l'artillerie et des soldats ? Car cette ville s'était déjà tellement accrue, qu'il était facile d'y lever de véritables armées et d'y construire des flottes.

« C'est dans ces grandes vues de sagesse et de prévoyance qu'Albuquerque fonda la capitale du nouvel empire. Comme il manquait de femmes portugaises, il faisait instruire et baptiser les captives que lui donnait le droit de la guerre, les mariait à ses soldats, et leur donnait pour dot les terres des vaincus. Aussi, la cité

d'Albuquerque devint si puissante et si peuplée, qu'il peut, à juste titre, figurer à côté des plus célèbres fondateurs de villes et d'empires, à côté de Romulus, qui fonda Rome, et de Thésée, qui rassembla dans les murs d'Athènes les peuples épars de l'Attique[1]. »

Après la prise de Goa, l'attention d'Albuquerque se porta vers Malacca, dont la possession devait livrer aux Portugais un passage rapide pour se rendre du golfe du Bengale vers ces pays que les anciens avaient décorés du nom de Chersonèse d'or. C'était une grande ville qui s'étendait, l'espace d'une lieue, le long de la mer, et qui ne renfermait pas moins de cent mille habitants : elle faisait un commerce considérable et recevait les vaisseaux d'une foule de nations : l'Inde, la Chine, le pays de Siam, certaines îles de l'Océanie trouvaient en elle un entrepôt naturel. Déjà sous la vice-royauté d'Almeida, Diogo Lopes Sequeira avait reçu d'Emmanuel le commandement d'une flotte et s'était rendu à Malacca avec la mission d'en examiner la situation et d'y établir des relations commerciales. Bien reçu tout d'abord, il s'était vu, comme autrefois Gama à Calicut, exposé aux complots ourdis par les commerçants arabes, et n'avait échappé à la mort qu'en laissant prisonniers une trentaine des siens. Albuquerque se présenta, le 1er juillet 1511, à la tête d'une flotte de dix-neuf vaisseaux montés par quatorze cents hommes. Il signifia au souverain du pays, nommé Mahamed, qu'il avait ordre de venger l'injure faite au roi de Portugal, si les trente prisonniers n'étaient pas mis aussitôt en liberté. Mahamed, qui savait que la mousson allait forcer son ennemi à se retirer, ne cherchait qu'à gagner du temps, et tout en éludant la demande qui lui était adressée, il armait ses embarcations de guerre et mettait la ville en état de dé-

1. *De rebus Emmanuelis. Lib. VII.*

fense; elle avait, dit-on, huit mille pièces de canon, et, sans compter sa nombreuse population de Malais, vingt mille étrangers disposés à la défendre. Albuquerque comprit qu'il fallait se hâter: il incendia les bâtiments guzarates qui s'étaient mis au service du roi de Malacca, et commença le bombardement; Mahamed, dont les préparatifs n'étaient pas terminés, renvoya alors les prisonniers, offrit une indemnité de 300,000 cruzades et promit de laisser bâtir dans la cité une forteresse portugaise. Mais toutes ces avances n'étaient faites que pour arrêter l'incendie qu'avait causé le bombardement, et pour prendre le temps de compléter l'armement des forts et des troupes. Lorsque le vice-roi en eut acquis la preuve, il résolut de frapper la population de terreur par une résolution vigoureuse: il ordonna une attaque générale, fit débarquer tous les siens, s'empara, après une journée de combat, d'un pont qui commandait la ville, incendia le palais de Mahamed, et poursuivit une lutte acharnée durant neuf jours consécutifs. Les Malais firent des efforts désespérés: on les vit, dans certains quartiers, défendre pied à pied leurs rues, leurs maisons; ils furent enfin réduits par la précision de l'artillerie et les dispositions stratégiques des Portugais. Trois mille canons et un butin considérable tombèrent entre les mains des vainqueurs. Albuquerque, dont le désintéressement était égal au courage, fit distribuer aux soldats toutes les richesses conquises: il ne garda pour lui que six lions de bronze qu'il destinait à l'ornement de son tombeau.

La nouvelle de la ruine de Malacca se répandit rapidement, et les nations voisines ne tardèrent pas à envoyer au vice-roi des députations qui lui offraient leur soumission ou leur alliance. Il les accueillit toutes avec bienveillance. Il accorda la même protection aux Malais vaincus. Il se hâta de réédifier la ville qu'il ve-

nait de ruiner, respecta les idées et les mœurs des indigènes, partagea les charges et les magistratures entre eux et les Portugais, et s'attira, par les mesures équitables et prévoyantes qu'il sut prendre, l'estime, la reconnaissance, l'affection générale. Le commerce, un instant interrompu, prit de nouveaux développements : les richesses affluèrent de toutes parts, et la puissance de Malacca s'accrut avec une telle rapidité que, deux années plus tard, ayant été attaquée par le puissant roi de Java, elle n'eut besoin d'aucun secours : Fernand Perez d'Adrade put la défendre par ses propres forces.

Albuquerque ne négligea pas non plus les découvertes qui, de ce nouveau point, pouvaient être entreprises au loin : trois bâtiments, confiés à Antonio et à Francisco d'Abreu, avec deux cent vingt hommes, s'avançèrent au delà de Java, parcoururent les Moluques et les îles voisines sur un espace de plus de cinq cents lieues et allèrent prendre un chargement d'épices à Banda, qu'on appelait alors la ville *au girofle*.

Cependant les radjahs du Malabar, persuadés que l'entreprise des Portugais contre Malacca devait échouer, s'étaient révoltés après l'éloignement du vice-roi et avaient uni tous leurs efforts à ceux d'Idalcan : Goa, défendue héroïquement par la faible garnison qui lui restait, se trouvait réduite aux dernières extrémités. Albuquerque laissa à la hâte sa nouvelle conquête aux soins de ses lieutenants et accourut au secours de Goa. Une seule victoire mit fin à la révolte des Hindous : tous les princes alliés d'Idalcan se soumirent et furent obligés d'autoriser auprès de leurs villes principales la construction de forteresses qui reçurent des garnisons portugaises ; Calicut partagea le sort des autres cités ; le Samorin, comme les principaux radjahs, devint le vassal du vice-roi, et tout le Malabar reconnut définitivement la souveraineté d'Emmanuel.

Après avoir mis fin à cette révolte, Albuquerque se trouvait libre de ses mouvements : ses vues se reportèrent sur la mer Rouge et le golfe Persique. Il avait reçu déjà plusieurs lettres du roi, qui lui recommandait la prise de la cité d'Aden : les Portugais, à la vérité, possédaient toujours la petite forteresse de Çoco, mais ce poste devenait insuffisant, et les forces que le sultan d'Égypte pouvait réunir à Suez ne s'en inquiétaient guère. Il est certain que la possession d'Aden, qui commande toute la mer Rouge, eût été très-importante, et qu'Emmanuel se rendait un compte très-exact de la situation, en appelant de ce côté l'attention du vice-roi. Malheureusement, le sultan n'ignorait pas l'importance de la place que convoitaient ses ennemis : il l'avait fortifiée puissamment, et, quand Albuquerque se présenta avec son escadre dans l'espoir de s'en emparer par surprise, son attaque fut repoussée et ses projets déjoués. Il eut un moment l'intention de s'avancer jusqu'à Suez pour y combattre toutes les forces réunies de l'Égypte ; les vents s'opposèrent à cette expédition. Ce fut alors qu'il conçut, dit-on, la pensée de ruiner les Égyptiens en détournant le cours du Nil ; le négus d'Abyssinie le désirait aussi vivement que lui et aurait favorisé de tout son pouvoir l'exécution de cette vaste entreprise ; seulement les ouvriers expérimentés faisaient défaut et il écrivit, dit-on, plusieurs fois à Emmanuel pour le prier de lui envoyer quelques centaines d'habitants de Madère, qui passaient pour les terrassiers les plus habiles de ce temps. En attendant, et pour réparer tout de suite l'échec qu'il venait de subir dans la mer Rouge, il se dirigea vers le golfe Persique, et résolut de conquérir cette fameuse cité d'Ormuz qu'il avait dû abandonner quelques années auparavant, par suite de la trahison des commandants de vaisseaux qui l'accompagnaient, alors qu'il n'était pas encore vice-roi des Indes. Lors-

qu'il arriva devant la ville, elle venait de subir une révolution intérieure : l'ancien roi avait été remplacé et les principaux ministres renversés. Mettant à profit ces dissensions, il exigea qu'on lui restituât la forteresse qui avait été autrefois construite par les Portugais ; après s'y être établi, il la consolida et la rendit aussi redoutable que possible. Bientôt il y domina complétement la ville et, lorsque le roi des Persans, Rais-Hamed, lui fit réclamer le tribut que payaient par le passé les détenteurs du fort, il lui répondit en montrant ses canons. « Il fit apporter, disent les commentaires écrits par son fils, force boulets de bombardes, arbalètes et fusils, ainsi que bombes à feu, et il fit dire au roi que c'était la monnaie avec laquelle le roi de Portugal voulait que ses capitaines payassent le tribut. » A partir de ce moment, le commerce d'Ormuz appartint complétement aux Portugais et reçut un accroissement considérable. Cette cité, qui était déjà riche, acquit une telle opulence et tant de splendeur que ce dicton populaire se répandit alors en Asie : « Si Ormuz n'est pas le paradis, elle en est bien près. »

Albuquerque était à l'apogée de la gloire et de la puissance: sans se laisser rebuter par les vives contradictions qu'il avait souvent essuyées, tant de la part du conseil d'Emmanuel que de celle des généraux employés dans l'Inde, il avait suivi avec autant de succès que de persévérance le plan gigantesque qu'il avait formé. Il recevait les ambassadeurs des rois, réglait les tributs des peuples, creusait des ports, élevait des forteresses, embellissait les villes, entretenait une police sévère parmi ses compatriotes, et le respect du nom portugais partout où flottait son pavillon. La fortune lui avait fait naturellement beaucoup d'envieux. Déjà le roi, sur les rapports secrets qui lui avaient été envoyés, lui avait à plusieurs reprises adressé des remontrances

au sujet du choix de Goa comme capitale du nouvel empire ; il avait fallu qu'Albuquerque donnât de longues explications pour se faire pardonner la plus belle et la plus utile de ses fondations, et ce n'avait pas été sans un certain sentiment de tristesse qu'il s'était écrié en cette circonstance : « Je dois plus de gré au roi d'avoir défendu Goa contre les Portugais qu'à moi-même pour l'avoir conquise deux fois ! » Ses ennemis ne se lassèrent point : leur basse jalousie continua de travailler sourdement dans l'entourage du roi. Ils connaissaient l'esprit ombrageux d'Emmanuel et s'efforçaient de l'effrayer en lui persuadant qu'Albuquerque ne travaillait qu'à se rendre indépendant du Portugal. Ils n'avaient pas oublié d'ailleurs quelle avait été la récompense des éminents services de Pacheco : ils ne désespéraient pas de pouvoir infliger le même sort à l'homme illustre qu'ils voulaient persécuter.

Un acte de sévérité, que le vice-roi s'était cru dans la nécessité d'exercer contre un certain nombre d'officiers qui avaient transgressé ses ordres, avait donné quelque prise aux accusations dont il était l'objet[1]. Voici l'événement tel qu'il est raconté par Osorius. « Il arriva que des femmes indiennes, qu'il faisait garder avec un soin particulier, soit qu'il les destinât à la reine Marie (car elles étaient d'une beauté remarquable), soit qu'il eût dessein, après les avoir fait initier aux mystères du christianisme, de les marier à des Portugais, devinrent l'objet d'une passion criminelle de la part de quelques-uns de ses officiers. Ils étaient excités et conduits par un certain Ruy-Diaz, fils d'un employé civil de l'armée. Malgré la défense d'Albuquerque, ils se rendaient secrètement, pendant la nuit, au vaisseau dans lequel elles étaient gardées. Le général informé d'une désobéissance

1. Ch. X, st. 45, 46, 47 et 48.

aussi grave et du rôle que Ruy-Diaz avait joué dans cette intrigue, donna l'ordre qu'on le pendît sur-le-champ. Ceux qui avaient partagé sa faute, coururent chez le général et lui demandèrent avec instance la grâce de ce malheureux. Sur le refus d'Albuquerque, ils se répandirent en plaintes amères, en invectives menaçantes : les choses en vinrent au point qu'il jugea nécessaire de faire emprisonner les coupables ; mais, craignant ensuite que l'absence d'un si grand nombre d'officiers n'affaiblît son armée, déjà très-peu nombreuse, il leur fit offrir, sous certaines conditions, de les remettre en liberté. Ils répondirent avec indignation que ce retour d'indulgence n'était pas une réparation suffisante de l'affront fait à leur naissance, et que, loin d'accepter aucune condition pour recouvrer leur liberté, ils demandaient à être chargés de chaînes et conduits en Portugal, résolus qu'ils étaient de faire connaître au roi la conduite de leur tyran. D'après cette réponse, Albuquerque, les abandonnant à leur folie, les priva de leurs grades et confia leurs emplois à des hommes d'une égale naissance, mais plus soumis aux lois de la discipline militaire. » Les ennemis du vice-roi avaient tiré parti de cet acte de rigueur pour le diffamer dans tout le royaume, surtout à Lisbonne et à la cour. Ils l'avaient accusé d'abus de pouvoir et de cruauté.

Au moment donc où il se préparait à quitter Ormuz pour se rendre à Goa, la nouvelle lui parvint que deux hommes, qu'il avait lui-même condamnés et fait reconduire en Portugal, avaient été réhabilités à Lisbonne; que l'un des deux revenait dans l'Inde, en qualité de gouverneur de Cochin, et l'autre, comme secrétaire de ce nouveau gouverneur. L'élévation de coupables qu'il avait publiquement flétris, ne lui laissa aucun doute sur sa propre disgrâce. Affaibli par les années, les fatigues et les soucis, il se sentit atteint d'un coup mortel. Il leva

les mains au ciel et dit simplement : « Voici : je suis mal avec le roi pour l'amour des hommes, mal avec les hommes pour l'amour du roi. Vieillard, achève de mourir ; il importe à ton honneur que tu meures maintenant. » Et il écrivit aussitôt au roi : « Seigneur, au moment où je vous écris, je sens un tremblement, vrai signe de la mort ! Au royaume j'ai un fils ; ce que je demande à Votre Altesse, c'est qu'elle me le fasse grand, comme mes services l'ont mérité, et selon ce que j'ai pu faire eu égard à ma condition de serviteur. Je lui ordonne, au prix de ma bénédiction, de vous le demander. Quant aux choses de l'Inde, je n'en dis rien : elles vous parleront pour elle et pour moi ! » Il s'embarqua ; mais il était si faible que ses jambes pouvaient à peine le porter : la traversée épuisa de jour en jour ses dernières forces ; il ne demandait plus qu'une chose, c'était de pouvoir arriver jusqu'à Goa. Ce vœu suprême fut exaucé : il aborda dans la nuit du 15 décembre 1515 et mourut le lendemain matin. Ses funérailles furent célébrées au milieu de la consternation générale : ses soldats, qui l'adoraient, se disputèrent à l'envi l'honneur de porter son corps ; les princes de l'Inde le pleurèrent, et le peuple hindou, dans son admiration naïve, se plut à croire qu'il n'était point mort, mais qu'il était allé commander les armées du ciel. Le souvenir de ses bienfaits, de sa générosité, de sa grandeur d'âme resta gravé dans le cœur de ces malheureuses populations, et beaucoup plus tard, lorsque des gouverneurs rapaces et cruels eurent succédé aux hommes vertueux et désintéressés qui avaient été les premiers vice-rois de l'Inde, elles se rendaient en pèlerinage au tombeau du grand homme, et imploraient sa protection, comme une protection divine, contre les exactions et les injustices de tous genres dont elles étaient victimes. Emmanuel lui-même, lorsqu'il apprit sa mort et la douleur qui l'avait causée, ne trouva de

soulagement à ses regrets qu'en faisant venir le fils d'Albuquerque auprès de lui pour le combler d'honneurs et de récompenses.

Lopès Soarès d'Albergaria succéda à Albuquerque sans hériter du titre de vice-roi : il n'eut que celui de gouverneur et le garda trois années, de 1515 à 1518. Il lui était impossible d'égaler en gloire son prédécesseur : il fit du moins de nobles efforts pour suivre ses traces. Il dirigea une flotte de trente-six navires vers le golfe Arabique et y remporta quelques succès, mais cette expédition importante, malgré la prise de Zeila et de Barbora[1], ne réalisa point toutes les espérances qu'elle avait fait naître : la cité d'Aden ne put être prise. Il ramena alors sa flotte dans les mers de l'Inde et tourna ses efforts contre l'île de Ceylan où il soumit le roi de Colombo, et éleva une forteresse[2] qui fut d'une grande valeur pour les Portugais. Il réussit même à étendre ses relations commerciales jusque dans la Chine, et confia à Fernand d'Adrade la mission de conduire dans ce pays une ambassade magnifique, dont le chef, Thomas Perès, fut reçu à Pékin par l'empereur chinois, et obtint de lui, pour le Portugal, le droit de négocier le long des côtes. Soarès d'Albergaria ne manqua donc pas de grandeur dans ses vues; mais son gouvernement intérieur laissa beaucoup à désirer : il n'avait ni la magnanimité, ni la modération d'Albuquerque; il avait froissé par son orgueil et son caractère hautain la plupart des princes hindous, et ceux-ci étaient sur le point de se révolter contre lui, lorsque Diego Lopès de Siqueira, nommé vice-roi par Emmanuel, vint le relever à temps de ses fonctions.

L'administration beaucoup plus douce de Siqueira

1. Ch. X, st. 49.
2. Ch. X, st. 50.

ramena la tranquillité dans le Malabar : il n'eut à réprimer de soulèvement que dans l'île de Ceylan. Il est vrai qu'il ne fut pas aussi heureux que Soarès dans ses relations avec la Chine; Simon d'Adrade, qu'il y avait envoyé, ayant compromis par sa brusquerie et son insolence tous les résultats précédemment obtenus par son frère Fernand. Mais il dirigea lui-même, à l'autre extrémité de l'Asie, une expédition glorieuse. Il pénétra, par le golfe Arabique, en Abyssinie où l'on n'avait pu jusqu'alors arriver que par l'Égypte. La découverte de cette route nouvelle, qui permettait aux Portugais une alliance étroite avec le négus pour combattre les Égyptiens et le commerce de Venise, fut l'événement le plus marquant de sa vice-royauté. C'est le seul aussi dont parle Camoens[1].

Le successeur de Siqueira, Édouard de Menezès, comte de Tarouca, fut le dernier vice-roi des Indes que put nommer Emmanuel. Menezès quitta Lisbonne le 5 avril 1521 : Emmanuel mourut le 13 décembre de la même année. Il n'était âgé que de cinquante-deux ans, mais il en avait régné vingt-six, et son règne, heureux entre tous, avait montré aux regards étonnés du monde entier le spectacle d'une fortune telle que la poésie n'avait plus qu'à la décrire pour faire d'un récit véridique une véritable épopée.

Jean III (1521-1557)

Jean III, né à Lisbonne le 6 juin 1502, avait dix-neuf ans lorsqu'il monta sur le trône. Il avait reçu une très-forte instruction et avait pris de bonne heure, sous la direction de son père, l'habitude des affaires, pour lesquelles il témoignait une aptitude remarquable.

1. Ch. 10, st. 51.

Il prit soin, pendant tout son règne, de ne s'écarter jamais de la politique extérieure tracée par Jean II et par Emmanuel. Comme eux, il maintint une étroite alliance avec l'Espagne : pour affermir l'union des deux pays, il se maria, dès le 5 février 1525, avec la sœur de Charles-Quint, l'infante Catherine, qui fut une reine de grandes qualités et qui montra plus tard le plus entier dévouement aux intérêts de la nation qui l'avait adoptée.

Jean III aimait sincèrement la paix : il lui arriva plus d'une fois de répéter que le gain d'une victoire n'effaçait jamais les pertes causées par une guerre. Il eut néanmoins à lutter constamment dans l'Afrique orientale, dans l'Inde et dans le nouveau monde, les conquêtes lointaines du Portugal n'étant pas de nature à pouvoir être conservées sans combats ; mais il réussit à entretenir toujours des relations amicales avec les diverses puissances de l'Europe, et assura au royaume la tranquillité intérieure.

Il prit à l'égard des Çortès une mesure libérale qui eût pu produire dans l'avenir les plus heureux résultats. Ces assemblées nationales, qui avaient pour objet de déterminer la forme et la qualité des impôts, et qui devaient délibérer sur toutes les questions ayant rapport à la bonne administration et à la prospérité de la chose publique, ne pouvaient être réunies sans une convocation émanée du roi, et jusque-là l'époque des convocations était toujours demeurée incertaine : le roi restait seul juge de l'opportunité des Cortès et pouvait à son gré se dérober à l'espèce de contrôle exercé par elles. Jean III décida qu'elles seraient convoquées à date fixe et qu'elles se réuniraient désormais tous les dix ans.

Il donna une vive impulsion au développement intellectuel du pays, favorisa les lettres et les arts, fit construire un grand nombre d'édifices publics, tels que le

magnifique aqueduc de Lisbonne, la douane, les magasins de la marine et les bâtiments nommés Tercenas.

Sous son gouvernement, la marine prit aussi un accroissement considérable : Garcia de Resende évalue à trois cents navires de toutes dimensions les forces dont on put disposer. Le commerce s'en ressentit et atteignit un degré de prospérité qu'il n'avait pas encore connu : la ville de Lisbonne devint comme un entrepôt universel. Tous les habitants de l'Europe, rois, princes, potentats et vassaux, gens nobles et dignitaires ecclésiastiques, banquiers, fabricants et gens de haut commerce, tout le monde recherchait avec avidité les productions asiatiques; et elles étaient nombreuses : outre le girofle des Moluques, la noix muscade et le macis de Banda, le poivre et le gingembre du Malabar, la cannelle de Ceylan, l'ambre des Maldives, le sandal de Timor, le benjoin d'Achem, le bois de Tek et les cuirs de Cochin, les navires portugais débarquaient l'indigo de Cambaya, le bois de Solor, les chevaux d'Arabie, les tapis de Perse, les soieries, les damas, la porcelaine et le musc de Chine, les étoffes du Bengale, les perles de Kalekar, les diamants de Narsingue, l'or de Sumatra et de Lecq. L'Afrique expédiait l'ébène de Malaguette, des maroquins, des nattes tissues de folioles de palmiers, des draps de coton, et des objets travaillés habilement avec l'ivoire. Le Brésil enfin, dont l'exportation n'avait pas encore pris tous les développements, expédiait déjà des hamacs en coton, de magnifiques manteaux en plume et un sucre excellent. Garcia de Resende raconte qu'il vit vendre à Lisbonne, en un seul jour, pour 700,000 cruzades de produits étrangers.

Il faut avouer toutefois que ces progrès rapides et presque prodigieux de l'importation étrangère ne s'accomplirent pas sans grand dommage pour l'industrie nationale. L'agriculture, qui était restée en honneur sous

la plupart des règnes précédents, se trouva peu à peu délaissée : les bons esprits ne manquèrent pas de condamner une aussi déplorable négligence. « Après tout, s'écrie Alphonse de Souza dans le récit de Vasconcellos, la conquête des Indes ne nous a pas donné des champs à ensemencer et des prairies où faire paître nos troupeaux ; elle ne nous a pas fourni de laboureurs qui cultivassent nos terres, et, bien loin de là, elle nous retire ceux qui nous servaient à cet usage, car les uns, emportés par la cupidité, les autres, enlevés par les nécessités de la guerre, nous laissent au dépourvu plus qu'il ne conviendrait. Aussi ceux qui portent sur ce point les spéculations de leur esprit, disent-ils qu'il y a maintenant beaucoup plus de terres incultes qu'il n'y en avait jadis, et qu'on délaisse celles qui furent cultivées ; et d'ailleurs, si cela pouvait être nié, nous verrions moins de forêts et beaucoup plus de terres arables ; car, si l'on ne mettait son espérance dans les choses de l'Inde, la population s'occuperait à coup sûr de ce qu'elle a sous la main, à ses portes. Il en est de même des autres industries. »

Cet abandon de l'agriculture ne fut pas la seule faute du règne de Jean III. Il ne sut pas, comme Jean II et comme Emmanuel, se renfermer dans les justes limites d'une saine piété : il se laissa entraîner par un zèle religieux immodéré, et l'on peut dire qu'il déchaîna sur son pays deux véritables fléaux en y introduisant coup sur coup l'inquisition espagnole et les jésuites.

Ce n'est pas que les jésuites n'aient rendu aucun service au Portugal : François Xavier, parti pour les Indes en 1541, fut regardé comme l'apôtre du nouvel empire, et les missionnaires, qui allèrent au Brésil, y firent peut-être plus pour l'établissement de la domination portugaise que les guerriers conduits par Thomas de Souza. Mais, s'ils surent par leurs prédications se rendre utiles dans les colonies, leur séduction adroite ne tarda pas à

s'emparer de l'esprit du monarque et à exercer sur l'intérieur du royaume une influence dont le règne suivant devait éprouver les résultats déplorables. « Le P. Simon Rodriguez, dit un historien portugais, se voua à établir chez nous l'empire de l'ambitieuse société de Loyola. Ce fanatique, aidé par dix compagnons aussi infatigables que lui, parvint à usurper des droits à l'épiscopat, et s'empara de tous les ressorts de l'opinion publique, du gouvernement de l'Église et de l'État, de l'éducation de la jeunesse. Jean III fit lui-même les vœux des jésuites et la noblesse portugaise commença, dès lors, à se voir obsédée par des corrupteurs de la morale chrétienne. » Dix ans après leur introduction, ils avaient déjà reçu de riches dotations, dirigeaient le célèbre collége de Coïmbre, et ne craignaient plus de dévoiler toutes leurs prétentions. En peu de temps, ils devinrent tout-puissants, et, pour briser leur pouvoir deux siècles plus tard, il ne fallut rien moins que toute l'énergie de caractère d'un des plus grands hommes d'État qu'ait produits l'Europe[1].

L'inquisition les avait précédés de plusieurs années. Si l'on en croit les historiens les plus dignes de foi, elle s'était établie dans le royaume de la façon la plus étrange. Le fils d'un capitaine espagnol, du nom de Saavedra, très-habile dans l'art de la calligraphie, après s'être instruit minutieusement, auprès d'un théatin, de toutes les formalités exigées par la cour de Rome pour l'érection d'un tribunal du saint-office, avait fabriqué une fausse bulle au nom du pape Paul III et s'était présenté au roi de Portugal comme légat *a latere*. Il avait obtenu de lui l'autorisation de parcourir le pays pour châtier les juifs, les musulmans et les sorciers : des bûchers s'étaient dressés sur son passage, et partout il avait été reçu avec

1. Pombal.

une respectueuse terreur lorsqu'un jour, s'étant approché des frontières de la Castille, il fut tout à coup attaqué et emmené prisonnier par des hommes armés que dirigeait un banquier de Séville, qui disait avoir été volé par lui pour une somme considérable. Le procès qui suivit prouva que le prétendu légat n'était qu'un escroc et un faussaire : il fut condamné à dix ans de galères. Mais le tribunal qu'il avait établi, n'en fut pas moins maintenu, et les trois inquisiteurs, qu'il avait précédemment appelés pour l'aider dans ses travaux, le licencié Pedro, Alvarez de Bezerra et le licencié Cardeñas continuèrent leurs redoutables fonctions. Bientôt même Jean III fit élever le grand palais de l'inquisition et, plus tard, il donna des ordres pour que les procédures du saint-office fussent mises en vigueur jusque dans le gouvernement des Indes. Ce fut un grand malheur pour les colonies portugaises : car, si les jésuites, par leur douceur et leurs prédications insinuantes, pouvaient attirer à eux les Hindous non soumis, l'inquisition, par ses supplices et ses procédés sanguinaires, était de nature à soulever contre les conquérants les peuples les plus débonnaires, qui se voyaient persécuter dans leur religion et dans les idées qui leur étaient les plus chères. Le tribunal de l'Inde devint plus puissant encore que celui du Portugal : soustrait à l'autorité royale dont il était trop éloigné, le grand inquisiteur de Goa se rendit supérieur et à l'archevêque et au vice-roi ; la liberté de tous fut à sa merci, les individus entachés du moindre soupçon d'hérésie pouvant être plongés dans les cachots sous les prétextes les plus frivoles.

Le peuple toutefois ne se plaignit pas tout d'abord d'innovations dont il ne savait prévoir les funestes effets. L'acte du roi qui lui fut le plus sensible, parce qu'il blessait son orgueil national, fut l'abandon de plusieurs places d'Afrique. Cette décision pourtant n'était point

dépourvue de sagesse. De quelle utilité pouvaient être désormais pour les conquérants des Indes les petites villes d'Azamor, d'Alcazar, d'Arzila et de Saff? Au lieu de prodiguer, sans aucune espèce de profit, les forces militaires du Portugal sur tout le littoral de l'Afrique septentrionale et d'y subir chaque année, dans des luttes sans gloire, des sacrifices d'hommes et d'argent, que ne compensait aucun avantage sérieux, ne valait-il pas mieux s'y établir solidement dans quelques places fortes telles que Ceuta, Tanger et Tétouan, et détacher de cette contrée les troupes aguerries, dont la présence aux Indes pouvait fortifier l'empire nouveau en apportant aux vice-rois un contingent, qui leur devenait, chaque jour, plus nécessaire? Ce fut, jusqu'à la fin de sa vie, la plus grande préoccupation de Jean III, de réserver toutes les ressources dont il pouvait disposer, à ces conquêtes lointaines que lui avaient léguées ses prédécesseurs, et qu'il ambitionnait de laisser après lui, non-seulement intactes, mais plus vastes encore et mieux affermies.

Il ne négligea pas, comme l'avait fait Emmanuel, la possession du Brésil. Il y envoya des colons, et leur nombre devint en quelque temps assez considérable pour que Thomas de Souza, qui y avait été nommé gouverneur, pût diviser la colonie en plusieurs capitaineries, dont les principales furent celles de Saint-Vincent, d'Illeos, de Fernambouc, de Porto-Seguro et d'Itamaraca. La ville de San-Salvador qui, dans la pensée du fondateur, devait être la capitale du pays, s'éleva, dans une excellente situation, à la baie de tous les Saints, et, un peu plus tard, fut construite la citadelle qui donna naissance à la ville de Rio-Janeiro.

Les Indes surtout furent l'objet de ses soins les plus assidus. Il ne perdit jamais de vue l'administration des gouverneurs et des vice-rois qu'il y envoya, et si parfois il y eut des fautes commises, ses choix en général furent dirigés

de telle façon qu'il eut bien rarement à les regretter.

Le dernier vice-roi qu'avait nommé Emmanuel était, nous l'avons dit, Édouard de Menezès. En arrivant dans l'Hindoustan, il avait appris que les habitants d'Ormuz venaient de massacrer tous les Portugais, et, par une victoire éclatante, il avait su mettre fin rapidement à cette révolte, qui menaçait déjà de s'étendre sur les Moluques, Ceylan et Malacca. Mais, après ce premier acte de vigueur, son administration avait mérité de graves reproches. Il s'était montré désireux d'acquérir plus de richesses que de gloire ; il avait indisposé contre lui la plupart des populations par sa cupidité [1].

Jean III, alarmé des rapports qu'il recevait sur la mauvaise impression produite dans les Indes par la politique insatiable d'Édouard de Menezès, résolut de rétablir dans ces contrées la bonne réputation des Portugais en lui donnant pour successeur le fameux Vasco de Gama. Sa vertu, son courage à l'épreuve de tous les revers, l'étude qu'il avait faite d'un pays dans lequel il avait pénétré le premier, lui avaient acquis l'estime, l'admiration et la confiance de tous. Il partit avec quatorze vaisseaux, accompagné de Henri de Menezès, de Pierre de Mascarenhas et de Lopez Sampayo. Leur navigation ne fut pas des plus heureuses : ils essuyèrent d'horribles tempêtes et des maladies contagieuses qui firent périr beaucoup des leurs. Ils abordèrent enfin à Chaul, où Gama fut reconnu vice-roi des Indes [2].

Il prit aussitôt la route de Goa et, après y avoir séjourné quelque temps, se rendit à Cochin vers la fin d'octobre 1524. L'exactitude avec laquelle il examina toutes choses, et la sévérité avec laquelle il punit ceux qu'il trouva en faute, répandirent une terreur générale

1. Ch. X, st. 52.
2. Ch. X, st. 52.

dans les esprits. Le souvenir de ses anciens exploits, son désintéressement et son amour de la justice, dont il donnait chaque jour de nouvelles preuves, lui méritaient le respect général.

Après qu'il eut rétabli la tranquillité dans Cochin, il envoya Jérôme de Souza croiser sur les côtes de Malabar avec Georges Tello, et ces deux lieutenants s'acquittèrent de leur mission avec tant de succès que les Calicutiens n'osaient plus se présenter en armes devant les Portugais. Lui-même avait résolu d'aller à Calicut. Sa vieillesse et ses infirmités ne le lui permirent pas. Son mal empirant beaucoup, il se vit bientôt dans la nécessité de charger Sampayo de l'expédition des affaires. Il réunit alors ses officiers et leur ordonna de déférer, après sa mort, aux ordres de celui qu'il mettait à leur tête jusqu'à l'ouverture des lettres royales nommant son successeur. Tous lui promirent de se conformer à cette volonté, et, dès ce moment, il ne songea plus qu'à la mort. Il expira le 24 décembre 1524[1]. Jamais homme n'avait joint ensemble plus de probité, de courage, de générosité et de justice : il avait la simplicité des anciens héros dans le commerce de la société et leur intrépidité dans les périls.

Dès qu'on eut rendu les derniers devoirs à Gama, Sampayo assembla tous les officiers portugais dans la grande église de Cochin, et les lettres de succession furent ouvertes. Jean III y avait désigné pour vice-roi Henri de Menezès, à qui Gama, précédemment, avait donné le gouvernement de Goa. C'était un homme de courage et d'expérience : on avait lieu d'espérer que son gouvernement serait utile et glorieux. Sampayo lui envoya sans retard avis de son élévation et, jusqu'à son arrivée, maintint la tranquillité à Cochin.

1. Ch. X, st. 53.

Henri de Menezès n'eut pas plutôt pris possession de sa charge que Melichias, gouverneur de Diu, lui envoya un ambassadeur, moins pour lui faire honneur que pour l'amuser par ce vain extérieur d'amitié. Il ne se laissa pas prendre à cette ruse : il y répondit, en faisant saisir deux vaisseaux que Melichias venait d'expédier secrètement aux Turcs de Juda, en Arabie. Il poursuivit ensuite les pirates qui infestaient les mers des Indes, et ruina trente embarcations malabares, qu'il rencontra sur sa route. Arrivé à Cananor, il fit condamner au dernier supplice, malgré l'offre qui lui fut faite d'une somme considérable d'argent, le maure Mamelex, homme riche et puissant, qui avait fait le plus grand tort aux Portugais, et établit Hector de Sylveira gouverneur de la citadelle de cette ville. Puis, il se mit à la tête d'une flotte de cinquante-six voiles, et se dirigea contre le port de Coulite, qui était comme le rempart de Calicut et servait d'arsenal au Samorin.

Coulite renfermait quarante vaisseaux bien armés et se trouvait défendue par vingt mille naïres. Henri de Menezès, en comparaison, n'avait que bien peu d'hommes à mettre en ligne : néanmoins, il décida l'attaque. Georges et Tristan de Norogna, Jérôme de Souza, Antoine Personne, Pierre Mascarenhas, Simon et Alphonse de Menezès, Jacques Péreira, Jean Melo, Roderic Aragne, Manuel de Gama, Jean Sigurade, Roderic de Costa, Gomez de Sotomajor, et le gentilhomme normand Jean de Bétancour donnèrent tous, dans cette occasion, des preuves eclatantes de courage. Ils combattirent, sur mer et sur terre, avec une telle intrépidité que les naïres périrent presque tous, de sorte que cette action, où l'audace eut peut-être plus de part que la prudence, fortifia de nouveau dans toutes les Indes la réputation militaire des Portugais[1].

1. Ch. X, st. 53 et 54.

De Coulite, le vice-roi reprit la route de Cananor, où il arriva le 11 mars. Le souverain de Cananor, qui avait espéré le voir succomber dans son entreprise, dissimula son chagrin et lui offrit des présents considérables, qu'il n'accepta que pour les donner à l'hôpital du pays. Il en fit autant des dons magnifiques que lui envoya le roi d'Ormuz, et, sans égard pour les amis et les parents de Jacques Melo, commandant de la citadelle de cette dernière ville, il le punit des vexations exercées contre les habitants. Ce désintéressement et cette exactitude à rendre justice à chacun le firent craindre et estimer en même temps des Indiens et des Portugais.

Tout, d'ailleurs, lui réussissait : la victoire l'accompagnait partout, et les capitaines qu'il chargeait au loin de missions périlleuses, n'étaient pas moins heureux que lui. Les Turcs de Daboul avaient éprouvé leur valeur. Brito, dans une seule affaire, avait tué quatre cents mahométans. Antoine de Mirande, après avoir détruit plusieurs navires dans le port de Sael, était rentré à Mascate avec un très-riche butin. Plusieurs attaques successives du roi de Bintam contre Malacca avaient échoué par la vigilance de Georges d'Albuquerque et de Pierre Mascarenhas.

Il se préparait à déclarer la guerre au roi de Cambaye, dont il avait à se plaindre, lorsque son attention fut encore une fois appelée vers Calicut. Le roi de cette ville, levant tout à coup le masque d'amitié dont il s'était couvert depuis quelque temps, assiégeait avec soixante-dix mille hommes la citadelle, que défendait le courageux et prudent Jean de Lema. Il était à craindre que ce capitaine, malgré son mérite, ne succombât faute de monde. Menezès ordonna aussitôt à Manuel Cornige, à Édouard de Fonseca et à Christophe Jusarte, de partir sur leurs vaisseaux avec 140 soldats chacun; quelques jours après, il chargea François de Vasconcellos de s'embarquer avec

une pareille troupe; il fit dire à Hector de Sylveira, qui était à Cananor, de se diriger à la hâte vers le même point; puis lui-même, au commencement d'octobre, quitta Cochin avec deux mille Portugais, commandés par Georges de Menezès, Tristan de Norogna et plusieurs autres capitaines qui avaient tous vieilli dans les armes. Il se présentà, le 15 du même mois, devant Calicut, descendit à terre avec toutes ses troupes, malgré les efforts énergiques que firent les Maures pour empêcher le débarquement, fit sa jonction avec les forces de la citadelle et livra aux ennemis une bataille terrible, qui se termina pour eux par une déroute désastreuse. Le roi de Calicut implora la paix, mais le vice-roi, persuadé qu'il ne la demandait que pour la rompre à la première occasion, la lui refusa. Convaincu, d'ailleurs, que la situation de Diu devait être beaucoup plus favorable à la puissance des Portugais que celle de Calicut, Henri de Menezès décida d'abandonner absolument cette dernière ville, après en avoir détruit la citadelle, et de conquérir la première pour s'y établir.

Idalcan, roi de Diu, pour prévenir le danger qui le menaçait, ne manqua pas d'unir ses forces à celles du roi qui venait d'être vaincu. Mais, tandis que leur ligue, à peine formée, se dissolvait devant la jalousie des petits princes indiens, leurs voisins, qui, redoutant leur puissance, les attaquaient de tous côtés et les contraignaient à se séparer pour aller défendre leurs frontières réciproques, les Portugais amassaient à Goa les vivres, les poudres, les armes, les instruments de bois et de fer nécessaires au siége qu'ils avaient décidé.

Ce fut sur ces entrefaites que, pour se reposer des fatigues de la guerre et faire soigner une de ses jambes, qui était considérablement enflée, le vice-roi dut se retirer à Cananor. Son mal augmenta rapidement; la gangrène s'y mit. Il expira le 2 janvier 1526. Les honnêtes gens le

regrettèrent. Il aimait la justice et la rendait sans passion à tout le monde indifféremment. Jaloux de son honneur, il n'acceptait jamais le moindre présent, de crainte de se laisser surprendre. Uniquement occupé du bien public, il ne prenait pas le temps de songer à sa fortune, et son désintéressement était tel que, lorsqu'il mourut, on ne trouva dans ses coffres que cent ducats : il fallut emprunter de l'argent pour les frais de ses funérailles[1].

Pendant le temps de sa vice-royauté, un différend singulier s'était débattu, en Europe, entre le roi de Portugal et l'empereur Charles-Quint. Après avoir traversé le détroit qui porte son nom, Magellan, à la tête d'une expédition espagnole, avait navigué vers l'occident en remontant vers l'équateur, dans l'espoir d'arriver aux Moluques, et lorsque ce célèbre navigateur, dont Camoens fait un brillant éloge[2], eut été assassiné dans l'île de Mata, les deux seuls vaisseaux, qui étaient restés de sa flotte, avaient en effet réussi à aborder à Tidor. De leur côté, les Portugais, trouvant cet archipel à leur portée, s'y étaient établis sous la conduite de Brito et avaient bâti une citadelle à Ternate. Charles-Quint réclama leur départ; il était persuadé que ces îles étaient comprises dans la partie du monde qu'avait attribuée à l'Espagne la fameuse ligne de démarcation tracée par Alexandre VI. Déjà des commissaires avaient été nommés, et leur décision, qui avait mécontenté les deux parties, n'aurait sans doute été acceptée par aucune d'elles, lorsque les alliances qui, dans le même temps, unirent les deux familles d'Espagne et de Portugal, arrêtèrent la querelle et placèrent les Moluques au nombre des possessions portugaises.

Après la mort de Menezès, les officiers s'assemblèrent

1. Ch. X, st. 54.
2. Ch. X, st. 136, 137, 138 et 139.

dans l'église de Cananor et ouvrirent les lettres de succession. Elles portaient le nom de dom Pedre Mascarenhas [1]; mais comme il était au delà du Gange, qu'il lui fallait au moins dix mois pour revenir et que la situation des affaires était pressante, on ouvrit les lettres suivantes : elles nommaient Sampayo, à qui on confia l'autorité en lui faisant jurer sur les évangiles qu'il la remettrait à Mascarenhas, dès que celui-ci serait de retour. Mais quand Mascarenhas, après avoir accompli une expédition glorieuse et s'être rendu maître de l'île de Bintam [2], reparut à Cochin, Sampayo, non-seulement refusa de lui abandonner le gouvernement, mais le fit charger de fers et jeter cruellement en prison, ainsi que plusieurs officiers qui avaient eu le courage de prendre sa défense. Indigné d'une telle perfidie, Simon de Menezès, commandant de la citadelle de Cananor, fit évader le prisonnier, qui s'embarqua pour aller demander justice à Lisbonne.

Malgré une ambition criminelle qui faisait que rien n'était sacré pour lui, dès qu'il s'agissait de ses propres intérêts, Sampayo était un général de grand mérite. Il avait du courage et de la prudence; il entendait bien la guerre, et, si le commerce fit peu de progrès sous son administration, les colonies du moins furent par lui solidement assises [3]. Non-seulement il réduisit momentanément à un traité le fameux Bahdour, roi de Cambaye, qui remplissait alors l'Asie de sa renommée, mais il détruisit la flotte du radjah de Calicut, malgré un secours de vingt mille hommes que lui envoyait le roi de Narsingue. Après avoir ruiné la marine des Malabares, il anéantit Porka et porta la terreur depuis les Moluques, où il fit périr le roi de Tidor, jusqu'aux contrées du

1. Ch. X, st. 55.
2. Ch. X, st. 56.
3. Ch. X, st. 58.

golfe Persique, où il poignarda de sa propre main Raez Ahmed, qui y commandait. Il fortifia les citadelles d'Ormuz, de Chaul et de Cananor, entoura Goa d'une forte muraille et mit la puissance maritime des Indes dans un tel état qu'il put laisser à son successeur une flotte de cent trente-six voiles.

Il eut aussi des lieutenants qui se comportèrent avec distinction; Camoens cite tout particulièrement les exploits d'Hector de Sylveira[1]. Ayant pris terre à cinq lieues de Baçaim, celui-ci avait résolu d'enlever aux ennemis une petite place, située sur la rivière de Negotane et que défendaient cinq cents cavaliers, mille fantassins et une bonne artillerie. Il dirigea l'attaque avec tant d'ordre et tant de valeur qu'il obtint un plein succès. Revenant ensuite pour rejoindre ses embarcations, il rencontra Halissa avec trois ou quatre mille cavaliers et lui fit éprouver le même sort. Il parcourut alors la plaine, où il porta l'épouvante. Les habitants de Tana en furent si consternés que, pour échapper aux dangers qui les menaçaient, ils offrirent de payer, tous les ans, un tribut de 4,000 ducats au roi de Portugal, à la condition qu'on leur laisserait la liberté du commerce et la jouissance de leurs privilèges. Sylveira y consentit et partit pour Chaul, où il arriva chargé de butin et couvert de gloire.

Le gouvernement de l'usurpateur, comme le dit Camoens[2], n'avait donc pas été sans éclat. Ses services néanmoins ne purent empêcher qu'on ne le punît des violences qu'il avait exercées à l'égard de Mascarenhas. En vain essaya-t-il, au grand étonnement de tous ceux qui connaissaient son caractère opiniâtre, de racheter son ancienne rébellion par une soumission immédiate à l'ordre, qu'il reçut du roi, de céder le pouvoir à Nuno da

1. Ch. X, st. 59.
2. Ch. X, st. 58.

Cunha. De retour à Lisbonne, il fut poursuivi, condamné à une réparation pécuniaire envers celui qu'il avait privé du commandement, et cette amende fut si élevée que toutes les richesses qu'il avait rapportées des Indes furent à peine suffisantes pour la payer.

Nuno da Cunha, né d'une illustre famille, avait fait ses premières armes en Afrique sous Nuno Fernandès de Ataïde; tout jeune encore, il était venu une première fois dans les Indes, conduit par son père Tristan da Cunha, et y avait mérité d'être armé chevalier des propres mains d'Albuquerque. Parti de Lisbonne au mois d'avril 1528, il n'était parvenu à Goa qu'après avoir surmonté d'immenses dangers, et il avait, sur son passage, ruiné Mombaze, dont le souverain faisait une guerre offensive à plusieurs princes de la côte de Mozambique.

Son administration, qui dura dix ans, fut signalée par beaucoup de faits d'armes. Hector de Sylveira rendit tributaires les rois d'Aden et de Panane; Antonio de Saldanha soumit Goga et plusieurs petits pays; Salsette et Bardes furent cédés aux Portugais, tandis que la puissance du roi de Calicut succombait sous les coups de Martin de Souza et d'Antoine Brito, qui avaient pour allié le roi de Cochin. Mais, de tous ces succès, le plus important fut la conquête de Diu[1].

Depuis longtemps les vice-rois épiaient le moment de se rendre maîtres de cette ville, située dans une île du même nom vers l'embouchure de l'Indus, une des places les plus fortes du pays, presque inaccessible par terre et par mer. Nous avons vu, en effet, qu'après la prise de Calicut, Henri de Menezès n'en avait démoli la citadelle que dans le dessein de se porter à Diu, dont il jugeait la situation de beaucoup préférable; à sa mort, Sampayo

1. Ch. X, st. 60.

s'était emparé de son projet, sans avoir lui-même le temps de le réaliser.

Nuno da Cunha mit à la voile, en 1531, avec la plus puissante armée que les Portugais eussent encore levée dans les Indes. La place se rendit; Bahdour, roi de Cambaye, n'osa la défendre, et le gouvernement en fut donné à Antoine de Sylveira. Bahdour, après la perte d'une ville si considérable, demanda la paix aux Portugais, afin de pouvoir se défendre contre l'empereur de Mogol, qui venait de lui déclarer la guerre; da Cunha lui accorda cette paix, à condition qu'il renoncerait pour l'avenir à toutes ses prétentions sur Baçaim, sur Diu et quelques autres places de la côte. Il se soumit en effet aux nécessités de sa situation et consentit à tout ce qu'on voulut; mais, dès qu'il fut délivré de ses ennemis, il reprit les armes, déclara la guerre aux Portugais et assiégea la citadelle de Diu. Le vice-roi accourut rapidement; un combat sanglant s'engagea, les Cambayens furent vaincus et leur roi lui-même périt d'un coup de lance, à la fin de l'action.

Quelques années plus tard, Diu fut encore le théâtre de nouveaux exploits. Antoine de Sylveira y soutint un siége qui lui acquit dans le monde entier une gloire éclatante[1]. Soliman II, empereur des Turcs, qui avait conquis l'Égypte, souffrant impatiemment que la nation portugaise se fût rendue maîtresse du commerce de l'Orient, fit construire à Suez une flotte de soixante-trois galères, six galions et plusieurs autres bâtiments, et en confia le commandement à Soliman, pacha du Caire, qui partit avec quatre mille janissaires, seize mille hommes d'autres troupes, une excellente artillerie et toutes sortes de munitions. Après avoir, sur son passage, livré au pillage la ville d'Aden, le pacha arriva devant Diu le

1. Ch. X, st. 61.

4 septembre 1538. Les habitants abandonnèrent aussitôt la ville, et les Portugais s'enfermèrent dans la citadelle au nombre de deux cents gentilshommes et de cinq cents soldats sous les ordres de Sylveira. Le nouveau roi de Cambaye, qui ne cherchait que l'occasion de se venger des Portugais, envoya Coje Sophar, son premier ministre, joindre Soliman avec vingt mille hommes. Sylveira, qu'inquiétait ce grand nombre d'ennemis, dépêcha, pendant la nuit, un brigantin vers Goa pour instruire le vice-roi de ce qui se passait, et prit toutes les mesures nécessaires pour une résistance vigoureuse. Le 6 et le 20 octobre, deux assauts formidables furent livrés à la citadelle et repoussés avec de si grandes pertes que tout le rivage était couvert de cadavres et de débris de machines. L'ardeur des assiégeants s'en ralentit : ils passèrent plusieurs jours sans rien entreprendre. Sylveira paya d'audace : il fit faire une sortie par cent cinquante hommes, qui pénétrèrent jusqu'au camp, y répandirent l'alarme, tuèrent deux cent cinquante Turcs et se retirèrent, après n'avoir perdu que trois des leurs. Malgré ces succès partiels, Sylveira craignait de succomber à la fin. Cette crainte le détermina à envoyer un second brigantin au vice-roi.

Son message parvint à Goa au moment où Nuno da Cunha recevait l'ordre de retourner à Lisbonne et de laisser le gouvernement des Indes à Garcia de Noronha. Malgré sa glorieuse administration, ce grand homme tombait victime de la calomnie : Jean III, acceptant une accusation indigne du caractère d'un souverain, avait ordonné, dit Barbosa, de le lui amener chargé de chaînes. Une telle disgrâce l'accabla douloureusement ; il se mit en route avec la conviction que sa vie ne se prolongerait pas, et il expira, le 5 mars 1539, en doublant le cap de Bonnne-Espérance. Comme son chapelain, au dernier moment, lui demandait s'il ne désirait pas

qu'on rameoât son cadavre en Portugal, il lui répondit : « Puisqu'il a plu à Dieu de me transporter au milieu de l'Océan, que la mer soit ma tombe : la terre ne veut pas de moi ; elle a si mal reçu mes services qu'il ne faut pas lui laisser mes os. » Et, selon son désir, son corps fut lancé à la mer.

Cependant, peu de jours après que Sylveira eut expédié son second message, les Turcs résolurent de donner un assaut général à la citadelle. Le 1er novembre, cinquante barques et douze galères vinrent se ranger contre la tour, tandis qu'un corps de troupes marchait par terre pour exécuter le même dessein. Sylveira s'était placé au poste le plus périlleux. Trois mille Turcs s'étant élancés furent renversés dans le fossé ; deux mille janissaires, accourus pour les soutenir, éprouvèrent le même sort, mais non sans venger leur défaite : car ils tuèrent Roderic d'Arange, Antoine Mendès de Vasconcellos, Martin et Gabriel Pacheco avec quelques autres des plus braves. Le pacha fit alors avancer un gros bataillon de vétérans. Ceux-ci donnèrent tête baissée et le firent avec tant d'impétuosité qu'ils gagnèrent tout d'un coup le haut de la brèche et pénétrèrent jusqu'à la cour du château. La mêlée était devenue effroyable. Mais la nuit survint, qui contraignit les Turcs à se retirer. Ils laissèrent deux mille cinq cents des leurs sur la place, sans compter les blessés. Le lendemain, les assiégeants ayant passé la journée à ensevelir leurs morts, les assiégés en profitèrent pour réparer, autant que possible, les brèches de l'intérieur de la citadelle, et, la nuit qui suivit, un grand bonheur leur arriva. Le secours que Sylveira avait demandé par le premier de ses deux brigantins et que Nuno da Cunha lui avait expédié, alors qu'il était encore à Goa, fit son entrée dans la place. A cette nouvelle, Soliman craignit d'être attaqué et surpris dans son camp. Il leva subitement le siége, aban-

donnant son artillerie, ses blessés, ainsi qu'un millier d'hommes qu'il avait envoyés fourrager dans la plaine et qui furent presque tous tués par les habitants de la campagne, qu'ils avaient maintes fois outragés.

Sylveira, délivré, s'empressa d'en donner avis au vice-roi. Celui-ci, d'après le conseil que lui avait donné Nuno da Cunha au moment de son départ, accourait en personne, avec des troupes fraîches, et n'était plus éloigné de Diu que de soixante lieues. En apprenant le départ précipité de Soliman, l'idée lui vint de lui couper la retraite. Il se dirigea en toute hâte vers l'Arabie; mais le pacha l'avait devancé, avait déjà passé le détroit et gagné la mer Rouge. Il revint alors à Goa.

Garcia de Noronha n'eut pas le temps de marquer son passage par des mesures importantes; car il mourut, en 1540, un an et sept mois après son arrivée dans les Indes. Il était d'ailleurs d'un âge déjà avancé, et l'indécision de son caractère ne lui aurait pas permis de montrer dans le gouvernement d'un tel empire toute la vigilance et la fermeté nécessaires.

Les lettres de succession qu'on ouvrit, nommaient Martin Alphonse de Souza, qui précisément venait de partir pour le Portugal. Il fallut recourir aux lettres suivantes, et le nouveau vice-roi fut Étienne de Gama[1], fils du célèbre Vasco.

Étienne fit de louables efforts pour suivre les traces de son père : il n'usa que pour le bien de l'État des richesses considérables dont il avait hérité. Les commencements de son gouvernement furent heureux. Son frère Christophe, envoyé avec six cents hommes contre le roi de Porca, qui avait enlevé aux Portugais un vaisseau qu'il refusait de leur rendre, le battit complétement et lui imposa la paix ainsi qu'au roi de Pimienta. Dans

1. Ch. X, st. 61.

le même temps, Manuel de Vasconcellos croisait avec succès sur les côtes du Malabar, et Antoine de Castel-Branco, sur celles de Cambaye. Lui-même voulut diriger une grande expédition et conçut le projet de frapper au cœur l'empire des Maures en s'emparant du port de Suez : il avait équipé une flotte de quatre-vingts vaisseaux, y avait embarqué deux mille combattants, sans compter les officiers et les gentilshommes, avait gagné sans encombre le détroit de la mer Rouge et en avait parcouru les côtes en vainqueur. Mais la fortune l'abandonna au moment décisif, et son entreprise sur le port de Suez échoua.

Ce fut alors qu'il reçut une ambassade de la part de Claude, roi d'Éthiopie, à qui le roi d'Adel faisait une cruelle guerre. Le conseil des officiers fut d'avis d'accorder à cet allié du roi de Portugal le secours qu'il sollicitait, et Christophe, avec quatre cents hommes, descendit à terre au mois de juin 1541. La mère de Claude, ayant presque immédiatement rejoint les Portugais avec un grand nombre de soldats abyssins, on put tout de suite commencer les hostilités. Christophe ne tarda pas à remporter des succès marqués et fut vainqueur dans deux batailles importantes, au mois d'avril 1542 : Gradamar, général en chef des troupes du roi d'Adel, périt même dans la dernière action, et le roi vaincu, avec les débris de son armée, se vit assiégé pendant plusieurs mois dans un camp retranché. Mais les Turcs, qui avaient préparé en secret un secours important, vinrent tout à coup le délivrer. Christophe, après un combat acharné qui dura plusieurs jours, fut à son tour contraint d'abandonner ses positions : il fut blessé, fait prisonnier et conduit au roi d'Adel qui, dans l'excès de sa fureur, le fit fouetter publiquement et de sa main lui trancha la tête[1]. Cependant Claude était

1. Ch. X, st. 95.

accouru avec huit mille hommes de troupes fraîches; les Portugais ralliés se joignirent à lui, et bien que le roi d'Adel eût alors à sa disposition une armée de treize mille combattants, ils l'attaquèrent, le vainquirent, pillèrent son camp, et vengèrent la mort de Christophe de Gama en le tuant lui-même. Après cette victoire définitive, ils s'établirent et se marièrent pour la plupart en Éthiopie, où le pape, sur la demande du roi de Portugal, envoya bientôt un patriarche.

Etienne de Gama était revenu à Goa. Parmi les capitaines qui se trouvèrent alors sous ses ordres, il y en eut un, Antoine de Faria, qui se fit surtout remarquer par ses courses lointaines et les luttes aventureuses qu'il engagea contre les corsaires les plus renommés de ce temps. Quant à lui personnellement, attristé de l'échec qu'il avait subi à Suez, il n'entreprit désormais rien de nouveau, et, lorsque arriva le moment d'abandonner ses hautes fonctions, ce ne fut peut-être pas sans un certain sentiment de soulagement qu'il remit le pouvoir entre les mains de Martin Alphonse de Souza, que Jean III lui avait désigné pour successeur.

Le nouveau vice-roi avait acquis depuis longtemps une grande réputation. Dès l'année 1530, il avait accompli sur la côte du Brésil les exploits que mentionne Camoens; il y avait fondé la première colonie régulière et y avait introduit la canne à sucre, qui devait devenir la principale richesse du pays. De retour à Lisbonne, il avait été nommé capitaine général de la mer des Indes. Il s'était rendu à Goa vers la fin de l'année 1534, et avait reçu de Nuno da Cunha le commandement d'une flotte de quarante navires, avec laquelle il avait détruit la forteresse de Daman. Il avait ensuite efficacement protégé le fameux Bahdour contre la redoutable invasion des Mogols, et, après s'être élevé dans l'opinion des princes de l'Inde par cette glorieuse intervention, il

avait anéanti la puissance des Malabares dans l'île de Repelim, ravagé tous les lieux maritimes qui reconnaissaient l'autorité du radjah de Calicut, secouru le roi de Cota, vassal du Portugal, détruit la flotte auxiliaire du Samorin, remporté une grande victoire sur Pachi Marca, sauvé le roi de Colombo, et châtié les pirates qui infestaient tous ces parages. Ses services étant devenus inutiles sous le gouvernement de l'inerte Garcia de Noronha, il était retourné à Lisbonne, où Jean III, après l'avoir magnifiquement accueilli, l'avait chargé d'une nouvelle mission pour les Indes. Il avait donc quitté de nouveau le Portugal au mois d'avril 1541, et, à son arrivée, il avait appris qu'il devait succéder à Etienne de Gama.

Son gouvernement ne répondit pas aux grandes espérances qu'avait fait concevoir toute sa vie. Il obtint encore quelques succès : la forteresse de Batecala, qui lui opposa une vive résistance, fut enlevée et rasée par lui. Mais la sanglante bataille de Tebilicare vint jeter un voile sur sa gloire militaire.

Si les tentatives qu'il fit pour améliorer l'administration ne restèrent pas tout à fait infructueuses, on ne peut dire qu'il réussit à réformer les mœurs et les abus qui s'étaient introduits dans tous les services de ce vaste empire. La corruption la plus éhontée avait envahi la société portugaise : le luxe et l'impudicité n'avaient plus de bornes ; l'usure était pratiquée partout ; et la justice, vendue au poids de l'or, laissait le crime impuni, quelque public qu'il fût. Les moines eux-mêmes, qu'on avait envoyés de Lisbonne pour donner aux indigènes l'exemple des vertus chrétiennes, n'avaient pas su se soustraire à cette corruption générale : ils vivaient dans une honteuse mollesse et ne faisaient rien pour la religion.

Il était temps que le salut des Indes portugaises fût

confié à un esprit tout à la fois énergique et habile. Le choix du roi se porta heureusement sur Jean de Castro.

Celui-ci appartenait à une des plus illustres familles du royaume; il avait été le condisciple de l'infant dom Luiz, et avait reçu les leçons de Pedro Nunez, le plus habile mathématicien du temps; il avait fait ses premières armes à l'âge de dix-huit ans, sous Édouard de Menezès, et s'était ensuite signalé par sa valeur dans la Méditerranée, dans la mer Rouge et devant Ormuz. Sa probité et son désintéressement n'étaient pas moins admirables que sa science et son courage.

Il s'embarqua avec ses deux fils dom Alvaro et dom Fernando, le 17 mars 1545; après une traversée très-pénible qui faillit lui coûter la vie sur la côte de Guinée, il arriva à Goa, le 10 septembre.

A peine débarqué, il eut à trancher une question politique qui n'avait pas peu embarrassé son prédécesseur. A la mort de Bazarb, souverain de Balagate, un prince en bas âge, du nom de Meale, avait été désigné pour lui succéder et placé provisoirement sous la tutelle d'un homme intelligent et ferme, mais ambitieux, appelé Adel-Khan; ce chef tout-puissant avait abusé du pouvoir pour évincer son pupille et usurper la couronne. Le jeune prince détrôné s'était réfugié à Goa. Des ambassadeurs partis de Balagate étaient alors venus demander au vice-roi l'extradition du fugitif. Ils avaient offert de la part d'Adel-Khan cent cinquante mille *pardaos*, les terres de Bardes et de Salsette, et, après cette riche proposition, ils n'avaient pas craint d'ajouter que, si leur roi possédait en son royaume des mines d'or pour ses amis, il y avait aussi des mines de fer pour ses ennemis. Martin Alphonse de Souza, qui redoutait les embarras d'une lutte incertaine et que tentaient les offres positives des députés, avait été, dit-on, sur le point de leur livrer Meale. Mais Jean de Castro ne se laissa ni séduire ni in-

timider ; il leur signifia nettement qu'il ne consentirait jamais à sacrifier l'hôte des Portugais, que leurs menaces ne produisaient pas plus d'effet sur lui que leur or, et que si, pour son compte, il ne cherchait pas la guerre, il n'en craignait nullement les conséquences. Puis, pour témoigner à l'Asie que ses paroles n'étaient pas une vaine bravade, il ne voulut pas faire à Adel-Khan l'honneur de l'aller combattre en personne ; il dirigea contre lui son fils Alvaro à qui il confia six navires avec neuf cents Portugais et quatre cents Hindous. L'audace et le bonheur du jeune chef justifièrent la confiance de son père. Le port de Cambre, qui ne contenait pas moins de cinq mille familles indiennes et dont la garnison venait d'être doublée, tomba presque aussitôt en son pouvoir. Adel-Khan, sous le coup d'une défaite si rapide, sollicita la paix.

Dans ce même temps, Jean de Castro fit les plus grands efforts pour améliorer l'administration, mettre plus d'ordre dans les finances, ravitailler les places, donner une salutaire direction aux esprits. Il chercha à faire disparaître les intolérables violences qui accablaient depuis longtemps les vassaux du Portugal. Il poursuivit les juges prévaricateurs ; il n'épargna ni les nobles ni les riches qui précédemment avaient trouvé dans leurs titres ou leur fortune l'impunité d'une foule d'abus de pouvoir. Il réussit ainsi à rendre quelque force à la justice, quelque respect à l'autorité. Quant aux affaires religieuses, d'après l'avis du roi, il s'en référa au P. François-Xavier, et les vertus de ce religieux missionnaire, que l'Église devait révérer bientôt comme un saint, produisirent le meilleur effet, non-seulement sur les Indiens et la population portugaise, mais aussi sur les moines. Dans la crainte que leur autorité ne diminuât à mesure que celle de Xavier augmentait, ils s'appliquèrent à l'étude, se mirent à prêcher et à parcourir toutes les côtes des Indes

pour y porter l'Évangile. « Ainsi, dit l'historien de la Clède, ce que n'avait pu faire la religion, la vanité et l'intérêt l'exécutèrent : on vit ces fainéants remplir pour la première fois leur destination. »

Jean de Castro menait à bien toutes les réformes qu'il avait entreprises, et confiant dans la tranquillité récente qui régnait aux Indes, il s'apprêtait déjà à diriger une puissante expédition vers les Moluques sur lesquelles l'Espagne élevait de nouveau d'injustes prétentions, lorsque se produisit, autour de la ville de Diu, un fait inattendu, qui faillit ruiner tout d'un coup l'immense empire des Portugais, et qui amena un des épisodes les plus émouvants et les plus merveilleux de leur histoire militaire en Orient.

Mahmoud, héritier du sultan Bahdour, subissait avec douleur les conséquences de la lutte autrefois engagée entre son prédécesseur et le fameux Nuno da Cunha. Le renégat Coge Çofar, son principal ministre, qui ne négligeait rien pour exciter sa haine contre les chrétiens, fit si bien que la guerre fut résolue. Il fallait un prétexte pour motiver une première agression : il en trouva un dans l'inexécution d'une clause d'un ancien traité qui permettait aux musulmans de construire un mur de défense entre la ville de Diu et la citadelle occupée par les Portugais. Jean de Mascarenhas, un des hommes les plus intrépides que le Portugal eût produits, était alors investi du commandement de cette forteresse. Dès que les prétentions de Coge Çofar lui furent signifiées, il lui répondit nettement qu'il n'admettait aucun changement dans les anciennes constructions militaires : « Il y avait, disait-il, entre le fort et la ville un rempart plus sûr que la muraille qu'on voulait édifier, c'était la fidélité des Portugais à garder leurs serments. » Irrité de la fierté de cette réponse, Coge Çofar se jeta aussitôt dans Diu avec huit mille hommes de troupes bien exercées, mille janis-

saires fournis par la Sublime-Porte, et soixante pièces d'artillerie de fort calibre[1]. Mascarenhas n'avait avec lui qu'une garnison d'environ deux cent cinquante hommes et ne possédait qu'une provision de quarante barriques de poudre; mais sa grande âme était supérieure aux événements. Il écrivit à Jean de Castro pour l'informer de ce qui ce passait et lui exprima sa ferme résolution de défendre jusqu'à la mort la place importante dont la garde avait été confiée à son honneur[2]. Les hostilités commencèrent un vendredi de l'année 1546.

De longues semaines se passèrent au milieu de luttes incessantes. Les musulmans montraient une habileté, une tactique militaire dont ils n'avaient pas fait preuve dans les guerres précédentes : leur artillerie tirait avec une précision toute nouvelle ; ils inventaient des machines d'une force considérable telles que cette esplanade ambulante dont parlent les historiens du temps et qui était disposée de façon à abriter à la fois près de deux cents combattants. La brave garnison portugaise, que ne rebutait aucun travail, que n'effrayait aucun péril, supporta et repoussa tous les assauts. Mais, à mesure que les attaques se renouvelaient, ses rangs s'éclaircissaient davantage. Il ne lui resta bientôt plus d'autre espoir que celui de vendre chèrement sa vie[3].

Dans ce moment critique, des voiles parurent à l'horizon : c'était le fils aîné du gouverneur des Indes, dom Fernando, qui arrivait avec neuf vaisseaux et deux cents hommes. Jean de Castro, en lui donnant l'ordre de partir, lui avait dit : « Je vous recommande, ô mon fils, d'avoir

1. Ch. X, st. 67.
2. Ch. X, st. 68.
3. « Le bronze tonnant, dit Camoens, la baliste et le bélier, les feux souterrains, rien n'ébranle leur courage ; ils se résignent avec joie aux horreurs d'un trépas qui leur paraît inévitable. » Ch. X, même stance.

en la mémoire ceux dont vous sortez... Souvenez-vous que, si nous naissons tous de même sorte, ce qui rend plus tard les hommes inégaux, ce sont leurs œuvres; et rappelez-vous que celui qui reviendra le plus chargé d'honneur, celui-là sera mon fils. » Dom Fernando, qui était naturellement brave, donna aux siens l'exemple de la patience et de l'intrépidité. La petite troupe de Mascarenhas, surexcitée par l'arrivée de ces nouveaux compagnons, accomplit chaque jour une foule d'actions d'éclat qu'il serait impossible d'énumérer. Les femmes elles-mêmes voulurent conquérir leur part de gloire dans cette défense héroïque : non-seulement on les vit sur les remparts soigner les blessés en face de l'ennemi et apporter aux combattants leurs munitions, mais il y en eut, comme Isabel Fernandes, qui prirent les armes et se conduisirent en hommes au milieu de la mêlée.

Un boulet perdu atteignit Coge Çofar au milieu de ses janissaires; mais, loin d'arrêter l'effusion du sang, la mort de ce chef ne fit qu'activer la guerre. Son fils, Roume-Khan, qui lui succéda dans le commandement de l'armée, jura de le venger, et poursuivit avec fureur la ruine de la citadelle. D'immenses travaux souterrains avaient été commencés, il se hâta de les achever; puis, lorsque les mines eurent été creusées jusque sous le fort principal, nommé le Saint-Jean, il ordonna de les faire sauter. L'explosion eut d'effroyables résultats. Dom Fernando fut frappé à mort[1], et avec lui succombèrent Ruy de Souza, Diogo de Reynoso, Gil Couthino, dom Francisco de Almeida et plusieurs autres guerriers que leurs hauts faits avaient illustrés. Ce jour-là, les musulmans faillirent s'emparer de la place : cinq soldats, postés

1. « Fidèle aux leçons du héros, Fernand perd la vie sur un rempart qu'une explosion subite a fait voler en éclats. Ses membres dispersés retombent au milieu des débris, mais son âme est dans les cieux. » Ch. X, st. 69.

à l'entrée, durent soutenir pendant quelque temps l'assaut de plus de cinq cents Turcs, et lorsque Mascarenhas se porta à leur secours avec quinze hommes, il lui fallut arrêter la furie d'une armée entière qui se croyait déjà victorieuse. De tout ce qu'on a dit et écrit sur les Grecs et les Romains rien assurément ne surpasse une pareille action!

Tant d'efforts et de sacrifices étaient pourtant sur le point de rester inutiles. Les Portugais, par suite des pertes qu'ils avaient continuellement subies dans leurs luttes quotidiennes, étaient de nouveau réduits au chiffre d'environ cent cinquante; les vivres étaient insuffisants ou corrompus; les munitions allaient manquer. La défense ne pouvait plus se prolonger et le vieux commandant proposait de faire une sortie générale qui permettrait à tous de mourir ensemble avec gloire, lorsque le second fils de Jean de Castro, dom Alvaro, qui avait eu à lutter contre les tempêtes[1], arriva avec quarante navires, des provisions abondantes et plus de quatre cents hommes.

Il sembla aux nouveaux venus que leur nombre leur permettait de tenter ce qu'on n'avait pu faire avant eux. Ils rougissaient d'attendre sur les remparts l'attaque des assiégeants; ils désiraient à tout prix se signaler à leur tour. Malgré les remontrances d'Alvaro et de Mascarenhas, ils ne voulurent pas comprendre combien une troupe de six cents hommes, qui suffit pour défendre une citadelle, est peu de chose en rase campagne devant une armée considérable comme celle qui se déployait à leurs yeux; ils opérèrent une sortie; ils se battirent avec acharnement; mais leur bouillante ardeur ne put leur donner la victoire; ils furent écrasés par la multitude de leurs ennemis et durent rentrer dans la forteresse à

1. Ch. X, fin de la stance 69.

moitié ruinée, après avoir éprouvé des pertes irréparables.

Roume-Khan triomphait. Les radjahs voisins s'empressèrent de lui envoyer leurs félicitations et la nouvelle du désastre des Portugais se répandit si rapidement que Jean de Castro l'apprit avant même d'avoir reçu l'avis officiel que lui avait immédiatement adressé Mascarenhas.

Il était impossible de laisser tant d'espérance renaître au cœur des populations ennemies. Le gouverneur, sans hésiter, décida une grande expédition qu'il déclara devoir diriger lui-même. Tous les Portugais répondirent avec empressement à son appel; la municipalité de Goa fut admirable de dévouement. Grâce à ce mouvement patriotique, les préparatifs se firent rapidement et Jean de Castro put partir dès le 18 octobre. Ses forces navales consistaient en douze gros galions et en soixante bâtiments à rames; son armée, après qu'il eut opéré sa jonction avec dom Manoel de Lima qui arrivait de Portugal, comptait plus de quatre mille soldats. C'était encore bien peu, si l'on considère que Roume-Khan pouvait alors mettre en ligne quarante mille hommes de troupes aguerries par un long siége et exaltées par de récents succès.

Pour diviser l'attention du général musulman entre la forteresse et la flotte, le gouverneur, arrivé devant Diu, fit opérer le débarquement de ses troupes durant la nuit et le plus secrètement possible. Puis, il réunit dans la citadelle le conseil des officiers. Les avis, dit-on, étaient partagés : les uns voulaient sur-le-champ marcher à l'ennemi; les autres ne pensaient point qu'il fût prudent de confier le sort de l'Inde à l'événement incertain d'une bataille. Un vieux guerrier, Garcie de Sà, aussi connu par son courage que par sa prudence, se leva tout à coup et dit : « J'ai écouté; il faut combattre. » Castro se rangea de son avis et la bataille fut engagée dans la

matinée du 11 novembre 1546. Elle fut terrible; plusieurs fois les Portugais furent sur le point d'être écrasés sous le nombre de leurs ennemis. Mais les habiles dispositions du gouverneur, la bravoure des trois chefs qu'il s'était adjoints, Jean de Mascarenhas, dom Alvaro et dom Manoel de Lima, l'heureuse diversion de la flotte que Roume-Khan supposait encore remplie de combattants, tout assura définitivement le succès de cette mémorable journée. Ce fut en vain que, pour sauver sa vie, Roume-Khan essaya de se cacher au milieu des cadavres sanglants dont la plaine était couverte : atteint par une pierre, il resta parmi les morts. La ville de Diu, envahie tout à coup par les vainqueurs, fut livrée au pillage. Les musulmans avaient perdu cinq mille hommes et quarante pièces d'artillerie[1].

Après cette victoire qui ruinait le roi de Cambaye et qui relevait encore une fois aux yeux des Orientaux toute la gloire du nom portugais, Jean de Castro songea à réédifier la citadelle de Diu et à la rendre plus imposante que par le passé. Comme un pareil travail exigeait de grandes dépenses et qu'il manquait d'argent, il écrivit aux habitants de Goa pour leur en demander et leur envoya ses moustaches comme seule garantie de l'emprunt qu'il voulait contracter. « J'ai fait déterrer, disait-il dans sa lettre, dom Fernando, mon fils, que les Maures ont tué dans cette forteresse. Je voulais vous envoyer ses ossements comme gage; mais ils se sont trouvés dans un tel état qu'on ne pouvait encore les tirer de terre. Il ne me restait donc que mes propres moustaches : Diogo Rodriguez de Azevedo vous les remettra. Je ne possède, vous le savez, ni meubles, ni biens-fonds sur lesquels je puisse assurer mon emprunt : je n'ai que la sincérité sèche et brève que Dieu m'a donnée. » Les banquiers de Goa

1. Ch. X, st. 70.

n'exigèrent pas d'autre garantie, et la forteresse de Diu fut relevée.

Lorsque le gouverneur revint dans la capitale de l'Inde, il y fut reçu en triomphateur. Magnifiquement vêtu, entouré de ses capitaines, précédé de ses soldats victorieux et suivi de nombreux captifs, il marcha, au milieu d'une foule ivre de joie, jusqu'à la cathédrale, d'où l'évêque dom João d'Albuquerque, recouvert de ses habits pontificaux et accompagné des chanoines et du clergé, s'était avancé en grande pompe à sa rencontre. On croit lire le récit des triomphes du Capitole. Quelques historiens prétendent même qu'en entendant raconter cette brillante ovation, la reine de Portugal s'écria : « Il a vaincu comme un chrétien; il a triomphé comme un idolâtre. » Mais la reine se trompait : ce n'était point par orgueil que Jean de Castro triomphait, c'était par politique; il voulait par une pompe inaccoutumée frapper l'esprit des radjahs vaincus et produire sur les Hindous une impression d'autant plus profonde qu'ils avaient un moment compté sur l'insuccès des troupes portugaises.

Du reste Jean de Castro ne se reposa pas après le triomphe. Tandis que Georges Menezès allait par son ordre soumettre Bazoche, que Moniz s'agrandissait à Ceylan, que Malacca faisait sa soumission, et que l'occupation d'Achem préparait celle de Sumatra, il battait lui-même le roi de Cambaye, faisait un voyage militaire à Diu, incendiait Daboul, et remportait sur le général d'Hidal-Khan II la fameuse bataille de Saint-Thomé [1].

Tant de fatigues avaient ruiné sa santé. Il aurait voulu se démettre du gouvernement, revoir Lisbonne et retourner mourir près de la femme aimée dont il s'était séparé avec tant de regrets. Il sollicitait du roi la faveur d'abandonner le théâtre de ses exploits. Mais le

1. Ch. X, st. 71.

roi lui répondit que la patrie avait trop besoin de ses services pour en être privée et il lui conféra le titre de vice-roi.

La mort seule délivra Jean de Castro de ses glorieux travaux. Il expira dans les bras de François-Xavier, quinze jours après avoir reçu le titre de vice-roi, le 6 juin 1548. Son coffre-fort personnel ne renfermait alors que trois réaux, mais il léguait à son pays les Indes reconquises et portées par lui à l'apogée de leur éclat et de leur force.

C'est par Jean de Castro que l'auteur des Lusiades termine l'histoire des vice-rois des Indes.

Le poëte ne pouvait s'arrêter à un point mieux choisi de l'histoire du Portugal : un peu plus tôt, il n'aurait pu chanter tous les triomphes de sa patrie; un peu plus tard, il eût fallu qu'il pleurât sur ses désastres.

LES LUSIADES

CHANT PREMIER[1]

Je chanterai les combats et ces hommes courageux

1. La traduction que nous offrons ici au lecteur est celle de J.-B.-J[h]. Millié, publiée en 1825 à la librairie Didot. Nous nous sommes contenté d'y opérer, en divers endroits, quelques légères modifications. C'est, d'ailleurs, de toutes les traductions françaises, la plus complète et la plus fidèle.

La version que Duperron de Castéra avait donnée des *Lusiades*, n'était qu'une longue paraphrase où le bon sens et le goût étaient blessés à chaque page. Celle de La Harpe était écrite avec l'élégance et la correction qui le distinguent ; mais, étranger à la langue portugaise, il n'avait fait que polir et abréger Duperron de Castéra, resserrant ou supprimant tous les passages qui lui résistaient, en transposant quelques autres, et secouant toute espèce d'entraves.

J.-B. Millié s'est montré de beaucoup supérieur à ses deux devanciers. Sans s'asservir à la lettre, il a cherché constamment à bien saisir l'esprit de l'auteur, les formes et la couleur de son style, et jusqu'au mouvement de sa phrase. A chaque octave de l'original correspond un alinéa de la traduction, sauf les cas, extrêmement rares, où le poëte se permet des enjambements qui ne seraient pas soufferts en français. Tout en respectant la fidélité, premier devoir du traducteur, il a su éclaircir certains passages dont l'obscurité tenait à l'éloignement des époques où les événements se sont passés ; adoucir quelques images trop hardies pour notre langue ou pour nos mœurs; animer, par l'expression, des détails qui, dans l'auteur, se soutiennent naturellement par la rime et par la cadence des vers, et qui auraient lan-

qui, de la rive occidentale de la Lusitanie [1], portés sur des mers que la proue n'avait pas encore sillonnées [2], franchirent les plages de la Taprobane [3], déployèrent au milieu des périls et des batailles une force plus qu'humaine, et, parmi des peuples lointains, fondèrent si glorieusement un nouvel empire.

Je dirai les vertus héroïques de ces princes qui soumirent à leur domination les contrées infidèles de l'Afrique et de l'Asie, et sur d'impurs débris établirent le règne de la foi. Je dirai ces guerriers que leur valeur a rendus immortels. Si l'art et le génie me secondent, leur renommée remplira l'univers.

gui dans la prose; substituer des noms propres à des périphrases ou des périphrases à des noms propres, suivant que l'exigeaient la clarté du sens ou l'harmonie du discours; négliger quelques-unes de ces épithètes sonores, mais un peu vagues, qui surabondent dans les poëtes méridionaux; ménager enfin des transitions capables de donner à la version française la marche libre et aisée du texte portugais.

1. Le début de l'*Enéide* peut être comparé à celui des *Lusiades* :

> Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
> Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
> Littora. . . . .

2. Duperron de Castéra et La Harpe ont remarqué que ce début n'était pas entièrement conforme à la vérité historique. Les Phéniciens avaient fait, par la mer Rouge, le commerce de l'Afrique et de l'Asie. Les flottes de Salomon avaient pénétré jusqu'au pays d'Ophir, que l'on croit être la presqu'île de Malacca ou Chersonèse d'or des Anciens. Hannon, amiral carthaginois, avait fait le tour de l'Afrique, depuis Gibraltar jusqu'au golfe Arabique. Les soudans d'Égypte entretenaient des vaisseaux qu'ils envoyaient tous les ans, à la côte de Malabar, chercher les différentes productions que les Vénitiens se chargeaient ensuite de transporter d'Alexandrie dans toutes les contrées de l'Europe. Après les soudans, les Maures de Suez, de La Mecque et de Jeddah continuèrent de fréquenter les Indes; et Gama les y trouva en possession de tout le commerce de l'Orient. « Mais il suffit pour la justification de Camoens, dit avec raison La Harpe, que la flotte de Gama fût la première flotte européenne qui eût navigué dans la mer du Sud au delà des Tropiques; et c'est une vérité qu'on ne saurait contester. » (M.)

3. Nom ancien de l'île de Ceylan, à l'extrémité méridionale de l'Hindoustan, dont elle est séparée par le golfe de Manaar et le détroit de Palk.

Qu'on ne parle plus des courses fameuses du sage Ulysse et du pieux Enée. Que la déesse aux cent voix cesse de proclamer les victoires d'Alexandre et de Trajan. Je chante les enfants de Lusus [1] : Mars et Neptune ont marché devant eux. Héros de Virgile et d'Homère, écoutez des exploits qui surpassent tous les vôtres.

Et vous qui venez de m'enflammer d'une ardeur nouvelle, Nymphes du Tage, si vous fûtes mes premières amours, si j'ai chanté vos doux rivages [2], donnez à ma voix un ton plus élevé : donnez à mes vers une harmonie si brillante et si pure que le dieu du Pinde abandonne pour vos ondes les flots de l'Hippocrène.

Réservez pour les jeux des bergers les humbles sons du chalumeau ; donnez-moi les accents hardis de la trompette belliqueuse, ces fiers accents qui font tressaillir [3] les guerriers et rallument le feu des combats :

1. Voir notice historique, p. 108.

2. Camoens avait composé des poésies pastorales et pouvait les rappeler au commencement de son poëme, comme Virgile, au commencement de l'*Énéide*, dans ces vers qui lui sont attribués :

Ille ego qui quondam gracili modulatus avena
Carmen, et, egressus silvis.....

3. Le poëte dit : « ...Tuba canora e bellicosa que o peito accende, e a cor ao gesto muda. » Mot à mot : « La trompette sonore et belliqueuse qui enflamme le cœur, et change la couleur du visage. » Des littérateurs portugais, que nous avons consultés sur le sens de ce passage, avaient pensé d'abord qu'il devait être traduit ainsi ; « La trompette belliqueuse dont les sons éclatants enflamment le courage et colorent le front des guerriers. » Mais ils ont changé d'opinion en rapprochant des deux vers que nous venons de citer les deux premiers de la 29e octave du IVe chant : La trompette vient de donner le signal de la bataille d'Aljubarota.

Quantos rostos alli se vem sem cor,
Que ao coração acode o sangue amigo !

« Les guerriers ont pâli : le sang qui les anime a reflué vers le cœur. » Le véritable sens de « Tuba canora, etc. » était donc : « La trompette belliqueuse dont les fiers accents portent la flamme au cœur des guerriers, et la pâleur sur leur front. » Quelques personnes, cependant, ont cru voir une espèce de contradiction dans ce double effet du signal des combats. Des militaires distingués par leur rang et leur bravoure,

échauffez mes transports ; inspirez-moi des chants qui soient dignes d'une nation si généreuse et si fidèle au dieu Mars. Que le monde entier les répète : c'est à l'art des vers, c'est à vous qu'il appartient d'immortaliser les héros.

Et toi, gage précieux de l'indépendance portugaise, espoir de la patrie qui te contemple et de la religion qui t'appelle, toi que le ciel a fait naître pour la terreur du Maure et pour l'honneur éternel de notre âge ; toi qui ne veux conquérir le monde que pour consacrer à Dieu ta conquête ;

Jeune héritier [1] de tant de rois dont le premier [2] reçut du ciel une faveur que n'ont point obtenue les Césars de l'Occident ni les monarques des Gaules : témoin le royal écusson qui, dans son empreinte sacrée, garde encore le souvenir de cette bataille où le Christ, armé de sa croix, combattit pour Alphonse et lui donna la victoire ;

Roi puissant, dont les vastes États embrassent à la fois les lieux où naît le soleil, ceux qu'il éclaire à son midi et les climats qui reçoivent ses derniers feux [3] ; toi dont le génie doit subjuguer un jour le féroce Ismaélite,

nous ont assuré, au contraire, que cette peinture était vraie, et qu'elle ne pouvait étonner que les poëtes qui n'ont fait la guerre que dans leur cabinet. Camoens avait assisté à des batailles : il a peint ce qu'il a vu. Pour concilier les deux opinions, nous avons pris un moyen terme qui, en maintenant le sens primitif, en adoucit l'expression. (*N. du trad.*)

1. Camoens s'adresse au roi Sébastien.

2. Alphonse I[er], qui gagna sur les Maures la bataille d'Ourique à la suite d'un prodige dont le récit se trouve au 3e chant.

3. On peut rapprocher de ce passage les vers adressés au roi Jean III, aïeul de Sébastien, par le poëte Buchanan, dont nous avons parlé dans la notice biographique, p. 5.

Inque tuis Phæbus regnis oriensque cadensque
Vix longum fesso conderet axe diem ;
Et quæcumque vago se circumvolvit Olympo
Affulget ratibus flamma ministra tuis.

le Turc, oppresseur de l'Asie, et l'idolâtre qui boit les eaux du fleuve sacré[1];

Tourne vers moi ce jeune front où brillent déjà les divines clartés qui formeront ton auréole, alors que, parvenu au terme de ta carrière, tu franchiras le seuil du temple éternel. Laisse tomber un regard de bonté sur un enfant des Muses, qui n'invoque leurs faveurs que pour célébrer en vers harmonieux la gloire de son pays.

Oui, c'est à la patrie que je consacre ma lyre. On ne me verra point demander à la fortune le prix de mes travaux ; j'ose l'attendre de la postérité[2]: Honneur, dira-t-elle, à celui qui chanta le berceau de ses pères ! Écoute : le nom portugais va retentir dans mes chants. Apprends à connaître les hommes que le ciel a soumis à ton empire ; et dis-moi s'il n'est pas plus beau de régner sur eux que de commander au reste du monde.

Écoute : de vaines fictions n'orneront point mes récits ; je laisse aux muses étrangères ces ambitieux mensonges. Les hauts faits que tu vas entendre sont au-dessus des chimériques exploits de Rodomont et de Roger, au-dessus des prouesses de Roland, fussent-elles avouées par l'histoire.

Au lieu de ces fiers paladins, tu verras un Nuno, le bouclier du prince et le rempart de la patrie ; un Egas-Moniz, un Fuaz ; c'est pour les chanter que je demande la lyre d'Homère. Au lieu des douze pairs de Charlemagne, je t'offrirai les douze Portugais qui, dans les plaines d'Albion, combattirent si vaillamment pour la cause de la beauté. Tu verras enfin l'illustre Gama : près

1. Le Gange, fleuve sacré aux yeux des Indiens.

2. Horace, dans ses vers, compte aussi que son nom passera à la postérité :

> Non omnis moriar, multaque pars mei
> Vitabit Libitinam. Usque ego postera
> Crescam laude recens, dum.....
> (*Od.*, III, 30, v. 1-3.)

de lui disparaît le navigateur troyen dont le Tibre accueillit jadis les vaisseaux.

Veux-tu des rois et des guerriers aussi dignes de renom que les plus célèbres conquérants ? vois le premier Alphonse : le vainqueur d'Ourique est-il moins grand que le vainqueur de Pharsale ? Vois Jean Ier, élevant son trône sur les trophées d'Aljubarota ; et Jean II, toujours sûr de vaincre ; et trois Alphonses, dignes successeurs du premier.

Vois cette foule de héros qui, parcourant les royaumes de l'aurore, y firent à l'envi triompher nos étendards : le brave Pacheco, les redoutables Almeidas que le Tage pleure encore, le terrible Albuquerque, l'intrépide Castro, et tant d'autres dont le fleuve d'oubli n'emportera point la mémoire.

Le jour n'est pas loin où ma muse osera s'élever jusqu'à toi. Tandis qu'elle chantera ces guerriers, prends en main les rênes de l'empire, et les prodiges de ton règne enfanteront des prodiges d'harmonie. Que tes armées commencent à presser de leur noble poids les terres africaines et les mers orientales : qu'elles annoncent ta présence à l'univers étonné.

Le Maure, glacé d'effroi, lit dans tes yeux sa ruine prochaine. L'idolâtre frémit ; sa tête s'incline, déjà prête à subir le joug. Ta jeunesse, ta fierté naissante ont charmé le cœur de Téthys : elle t'offre sa fille et te réserve pour dot son domaine azuré[1].

Deux demi-dieux, dont le sang coule dans tes veines[2], te regardent du haut des cieux. Tous deux ont brillé sur la terre, l'un dans les heureux travaux de la

1. Imitation de Virgile :

Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis.
(*Géorg.*, I, v. 31.)

2. Sébastien était, par son père, le petit-fils de Jean III, surnommé le Pacifique, et par sa mère, le petit-fils de Charles-Quint.

paix, l'autre dans les jeux sanglants de Bellone. Leurs grandes âmes se confondent dans la tienne : ils aiment à retrouver en toi leur image, et te gardent près d'eux une place au séjour de l'immortalité.

Mais, en attendant l'époque fortunée où tu reproduiras sur le trône leurs vertus guerrières et pacifiques, daigne sourire à mes tableaux ; daigne adopter mes Argonautes, et tu verras blanchir les mers sous leurs nefs obéissantes. Tes regards les soutiendront au milieu des orages : accoutume-toi, jeune prince, à recevoir les vœux des mortels [1].

Déjà les enfants de Lusus fendaient les flots de l'immense Océan. L'onde émue s'agitait doucement autour des navires, un vent favorable enflait les voiles. Les proues, couvertes d'une écume argentée, sillonnaient les mers lointaines réservées jusqu'alors aux troupeaux de Neptune, lorsqu'au sein des célestes demeures [2] où se préparent les arrêts qui règlent le sort des mortels, les dieux tinrent conseil sur les destinées de l'Orient.

L'agile petit-fils du vieux Atlas, Mercure, les a con-

1. L'invocation de Camoens au roi de Portugal finit comme celle de Virgile à l'empereur Auguste :

> . . . . . et votis jam nunc assuesce vocari.
> (*Géorg.*, I, v. 42.)

2. Imitation d'Homère et de Virgile. Homère, au commencement du IV[e] chant de l'*Iliade*, représente les dieux assemblés dans l'Olympe et délibérant sur les destinées de Troie :

> Οἱ δὲ θεοὶ πὰρ Ζηνὶ καθήμενοι ἠγορόωντο
> Χρυσέῳ ἐν δαπέδῳ . . . .
> . . . . . . Τρώων πόλιν εἰσορόωντες.

Au X[e] chant de l'*Énéide*, Virgile montre également les dieux de l'Olympe réunis pour délibérer sur la lutte des Troyens avec les Rutules :

> Panditur interea domus omnipotentis Olympi,
> Conciliumque vocat divum pater atque hominum rex
> Sideream in sedem, terras unde arduus omnes
> Castraque Dardanidum adspectat populosque latinos.
> Considunt tectis bipatentibus; incipit ipse..... (V. 1-5.)

voqués au nom de Jupiter; et le ciel de cristal qui s'embellit autrefois des gouttes brillantes tombées du sein de Junon, la voix lactée [1], les a conduits dans l'Olympe. Ils ont quitté les sept régions éthérées que leur confia l'arbitre des mondes, arbitre souverain qui régit par la pensée le ciel, la terre et les mers.

A ces puissances du ciel se réunissent en un moment les divinités qui règnent sur le septentrion, celles qui règnent sur le midi, les dieux protecteurs des climats où naît l'aurore, et les immortels gardiens des contrées où le soleil éteint son flambeau.

Sur un trône resplendissant d'étoiles, paraît le dieu qui lance la foudre [2]. Le diamant jette moins de feux

1. Ovide, lorsqu'il peint l'assemblée des dieux, au chant Ier des *Métam.*, dit aussi que la voie lactée sert d'avenue à la demeure de Jupiter.

> Est via sublimis, cælo manifesta sereno :
> Lactea nomen habet, candore notabilis ipso.
> Hac iter est Superis ad magni tecta Tonantis
> Regalemque domum.....

2. Ce portrait de Jupiter est d'une grande beauté. C'est le Jupiter olympien, le souverain de la terre et des cieux, le suprême arbitre des mondes. Tous les autres immortels le contemplent dans un silence respectueux, qu'ils ne rompent que par son ordre. On sent que l'auteur, tout païen qu'il est dans son épopée, écrivait sous l'influence des mêmes idées qui inspirèrent depuis à Chapelain les seuls bons vers peut-être qu'il ait faits :

> Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
> Dans le centre caché d'une clarté profonde,
> Dieu repose en lui-même, et vêtu de splendeur,
> Sans bornes, est rempli de sa propre grandeur.
> Sous son trône étoilé, patriarches, prophètes,
> Apôtres, confesseurs, vierges, anachorètes,
> Et ceux qui, par leur sang, ont cimenté la foi,
> L'adorent à genoux, saint peuple du saint roi.

Ces vers de Chapelain présentent un magnifique tableau : ils respirent cette gravité, cette tristesse majestueuse qui forme, ainsi que l'a remarqué un écrivain célèbre, un des caractères les plus frappants du christianisme, et que Camoens ne pouvait introduire dans un ouvrage tel que le sien. Un poëme épique dont toute l'action se développe et s'accomplit sur des mers orageuses ou sur des rivages barbares, avait besoin d'un merveilleux qui, par des peintures variées,

qu'il n'en jaillit de son sceptre et de sa couronne. Une majesté sévère est empreinte dans ses traits. De son front s'exhale une vapeur divine : le mortel qui l'aurait ressentie deviendrait semblable aux dieux.

Au-dessous du trône s'abaissent par degrés des siéges brillants, émaillés d'or et de perles. L'âge et la dignité ont fixé la place de chacun des immortels. D'un œil respectueux, ils contemplaient Jupiter, lorsque, élevant au milieu d'eux sa voix formidable, il fit entendre ces accents :

« Éternels habitants des radieuses demeures de l'O-
« lympe, si la haute valeur des enfants de Lusus est
« présente à votre pensée, si vous avez suivi le cours
« de leurs triomphes, vous ne pouvez douter que le des-
« tin ne les appelle à effacer du souvenir des hommes
« les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains.

« Vous les avez vus, Hercules naissants, s'élancer
« contre le Maure usurpateur et lui arracher le beau
« pays qu'arrose le Tage. Vous les avez vus affronter
« ensuite le redoutable Castillan, humilier l'orgueil de
« ses armes, et sortir de la lutte avec tous les trophées
« de la victoire.

« Dieux de l'Olympe, je laisse dans le passé leurs guerres
« mémorables contre les fils de Romulus; l'ardeur
« généreuse qui les précipita sur les pas de Viriate;
« la gloire dont ils se couvrirent sous les drapeaux du
« fameux proscrit qui feignait de marcher à la voix
« d'une biche inspirée[1].

vint sourire à l'imagination du lecteur; et Camoens avait deviné cette judicieuse sentence du législateur du Parnasse :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles. (M.)

Voir, sur l'emploi de la mythologie dans les *Lusiades*, notice littéraire, p. 77 et suiv.

1. Notice historique, p. 119.

« Bravant aujourd'hui les caprices d'Amphitrite et le « courroux des enfants d'Éole, ils s'ouvrent des routes « inconnues à travers l'immensité des mers. Des bords « lointains où Phébus expire, ils ont prolongé leurs « découvertes au delà des contrées qu'il échauffe au « milieu de sa course, et ne s'arrêteront qu'à son ber- « ceau.

« L'immuable Destin leur a promis la longue domina- « tion de cette mer que rougissent les premiers feux du « soleil. Ils viennent de passer sur l'onde la saison des « orages; leurs matelots sont fatigués, abattus : n'est-il « pas juste enfin d'accomplir leurs vœux et de couronner « leurs efforts ?

« Assez longtemps leur courageuse patience a lutté « contre la fureur des flots et l'inclémence des cieux, « contre les vents et les tempêtes. Je veux que la paix et « l'hospitalité les accueillent sur la rive africaine ; qu'ils « y réparent leurs vaisseaux, et que, pleins d'une force « nouvelle, ils reprennent le cours de leur glorieuse « navigation. »

Il dit, et les dieux délibèrent. Les opinions se divisent, et sont tour à tour appuyées et combattues. Bacchus, effrayé des paroles de Jupiter, s'élève avec violence contre les enfants de Lusus. Triomphateur de l'Asie, il déteste en eux des rivaux.

Bacchus avait appris des Destins que du fond de l'Hespérie un peuple belliqueux viendrait par la Grande Mer soumettre tous les rivages que baigne l'océan Indien; que des exploits nouveaux éclipseraient d'antiques renommées, la sienne comme toutes les autres. Il n'entrevoit qu'avec douleur la perte d'une gloire dont Nysa[1] célèbre encore le souvenir.

1. Ancienne ville de l'Inde, sur le Cophès, près de son confluent avec l'Indus : on la nomme aujourd'hui Nagar. Elle avait été, d'après la mythologie, la résidence favorite de Bacchus, *Dio-nysus*.

Cette gloire fut jadis menacée par Alexandre; mais les victoires du Macédonien n'ont pu ravir à Bacchus le nom de vainqueur de l'Inde, ce nom fameux dont il est salué par tous les habitants du Parnasse. Des alarmes plus vives le pressent en ce moment : il craint que l'eau dormante du Léthé n'ensevelisse à jamais ses lauriers, si la terre de l'aurore est touchée par les guerriers de la Lusitanie.

Vénus prend hautement leur défense. Vénus depuis longtemps les favorise et les guide. Elle a vu leur valeur éclater sur la rive Tingitane; elle aime à retrouver en eux les vertus héroïques des Romains qui lui furent si chers, et jusqu'au langage, à peine altéré [1], de ces anciens maîtres du monde.

Un motif secret et plus puissant encore l'intéresse à leur cause. Il lui avait été prédit que la déesse de la beauté régnerait dans tous les lieux où s'étendrait leur empire. Ainsi le dieu qui craint pour sa gloire et la déesse qui prétend à de nouveaux hommages, s'obstinaient l'un et l'autre dans cette lutte animée qui partageait les immortels.

Quand l'Auster en fureur ou l'impétueux Borée se précipite sur une antique forêt, la montagne en gémit, les arbres se brisent, les feuilles dispersées volent dans les airs, un bruit sourd se prolonge et murmure : toutes les cimes de la forêt semblent bouillonner. Tel l'Olympe ébranlé retentissait de la querelle des dieux.

De tous les amis de la déesse, Mars était le plus ardent. La cause des héros devait être la sienne; et peut-être aussi qu'un ancien souvenir se réveillait dans son cœur.

1. La langue portugaise est, en effet, de toutes les langues modernes, celle qui ressemble le plus au latin. Elle en a les tours variés, la hardiesse et l'harmonie, avec plus de grâce encore et de douceur. C'était l'opinion de Michel Cervantès et de Lopez de Véga, tous deux Espagnols, et dont le témoignage en pareil cas ne saurait être suspect.

Il se lève. Sombre et courroucé, il rejette en arrière l'immense bouclier qui flottait sur sa poitrine; et, haussant avec fierté la visière de son casque de diamant, il s'avance tout armé vers le trône de Jupiter. D'un bras terrible, il soulève sa lance. Sa lance, en retombant, frappe les marches du trône. Le ciel en trembla; Apollon effrayé laissa un instant pâlir ses rayons.

« Père des dieux, s'écria Mars, toi dont la volonté fait « la loi de l'univers, toi que l'Olympe a vu si souvent « applaudir au courage des Lusitaniens, à leur constance « infatigable; si leur honneur t'est cher encore, si toi- « même a soufflé dans leur âme cet amour de gloire qui « les entraîne vers un autre hémisphère, hâte-toi de « mettre un terme à d'inutiles débats.

« L'avis de Bacchus est suspect; une inquiète jalousie « égare sa raison. Il s'élève, il s'emporte contre les des- « cendants d'un héros qui fut jadis son compagnon « d'armes et son ami! Il appelle sur eux ta colère, lui « qui devrait ici les défendre! mais laissons-le se livrer « à sa fureur passagère. L'envie attaquerait vainement « les enfants de Lusus : leur triomphe est assuré; ils ont « pour eux Jupiter et les Destins.

« Dieu puissant, ta sagesse a parlé : que tes oracles « s'accomplissent. L'inconstance n'appartient qu'à la « faiblesse. Ordonne, et que Mercure plus rapide que la « flèche, plus léger que les vents, descende sur la flotte « guerrière et la conduise chez un peuple hospitalier « dont les fidèles avis puissent enfin la guider vers les « contrées de l'aurore. »

Ainsi parla le dieu des batailles. Jupiter, en signe d'adhésion, inclina sa tête majestueuse, et l'Olympe fut parfumé d'ambroisie. Tous les dieux à l'instant courbent le front devant le maître du tonnerre, et, foulant de nouveau le pur cristal des cieux, regagnent les régions et les mondes où s'exerce leur pouvoir.

Cependant les belliqueux Argonautes suivaient paisiblement leur course entre Madagascar et la côte éthiopienne. Le sud fuyait derrière eux, l'orient brillait à leur droite. Le dieu du jour enflammait alors les poissons étoilés qui nagent suspendus dans les airs, depuis l'époque mémorable où Vénus et son fils, à l'aspect du géant Typhée, se cachèrent d'effroi sous les eaux[1].

Les vents n'avaient que des souffles purs et légers; on eût dit qu'ils étaient dans le secret du ciel, et qu'ils respectaient ses amis. L'air était serein, l'onde tranquille, le ciel sans nuages. Déjà les héros avaient dépassé la cime verdoyante qu'on appelait jadis le promontoire de Prase[2], lorsque des îles nouvelles vinrent s'offrir à leurs yeux.

Les flots qui se jouaient alentour semblaient ne mouiller que des plages désertes. Toujours occupé du noble but où l'appellent la fortune et son courage, Gama, le chef des guerriers, se disposait à laisser derrière lui une terre qu'il croyait inhabitée; mais un spectacle imprévu changea tout à coup sa résolution.

De l'île la plus voisine de la côte arrivaient des barques légères surmontées d'une large voile. A leur aspect, une agitation générale se répand sur la flotte. Tous les regards, toutes les pensées se dirigent vers le même objet. « Quel est ce peuple nouveau? se disaient entre « eux les Portugais. Quelles sont ses mœurs, sa religion, ses lois? »

Les rapides nacelles semblaient s'allonger sur les flots;

1. Dans la guerre des géants contre les dieux, Vénus fuyait avec son fils : arrivés sur les bords de l'Euphrate et poursuivis par Typhée, ils se jetèrent dans les flots et furent recueillis par deux poissons qui les transportèrent à l'autre rive. Vénus, en reconnaissance de ce service, les plaça l'un et l'autre dans les cieux. Ils forment la dernière constellation du Zodiaque.

2. Aujourd'hui le cap *Delgado*, situé au 10e degré de latitude sud, à l'extrémité du Zanguebar, vers Mozambique. Les anciens le nom-

leur forme étroite et dégagée favorisait leur essor; des feuilles de palmier adroitement tissues en composaient les voiles. Déjà l'on apercevait distinctement les insulaires. Leur figure basanée attestait l'antique imprudence de ce fils d'Apollon[1], qui brûla dans sa course les contrées qu'il avait promis d'éclairer. L'Éridan s'en souvient, et Phaëtuse en gémit encore.

Une étoffe de coton blanc, rayée de diverses couleurs, se repliait autour d'eux, ou, suspendue à leur bras, retombait en écharpe flottante. De la ceinture à la tête ils étaient nus; un turban couvrait leur front; ils étaient armés de dagues et de cimeterres, et voguaient au son de la trompette mauresque.

Leurs écharpes agitées, leurs gestes impatients avertissaient les guerriers de les attendre. Mais déjà les Portugais tournaient la proue vers les îles. Le matelot montrait la même ardeur que s'il eût touché au terme de ses fatigues. Bientôt les voiles sont repliées; la grande vergue s'abaisse, l'ancre à grand bruit frappe la mer, et les flots jaillissent vers le ciel.

Les navires étaient à peine arrêtés que les insulaires y montaient par les cordages. Tous leurs mouvements annonçaient la confiance et la joie. Gama les accueille avec bonté. Des tables sont dressées, des coupes transparentes sont remplies d'un vin pur et pétillant : le plaisir rayonne sur ces visages noircis des feux de Phaéthon.

« D'où venez-vous? qui êtes-vous? disaient familière-
« ment aux Portugais leurs convives encouragés. Quelle
« est votre patrie? Quel est le but de ce voyage? Quelles

maient *Prasum* ou *Prassum promontorium* (du grec Πράσον, espèce d'algue verte semblable au poireau) : c'est le cap Vert du Zanguebar.

1. Sanguine tum credunt, in corpora summa vocato
Æthiopum populos nigrum traxisse colorem.
(Ov., *Métam.*, II, v. 235.)

« mers vous ont conduits sur nos bords[1]? » Ils parlaient la langue des Arabes, si connue autrefois des nations de l'Hespérie. Une sage réserve accompagne la réponse des guerriers : « Nous sommes les Portugais, peuple de l'Oc-« cident; nous cherchons les contrées orientales.

« Cette vaste mer qui baigne les rivages de l'Afrique, « nous l'avons parcourue du nord au midi. De nouveaux « cieux ont brillé sur nos têtes; des terres nouvelles ont « frappé nos regards. Les flots et leur immensité n'ont « rien qui nous arrête; un monarque chéri, le roi du « Tage, a parlé : nous descendrions, pour lui plaire, dans « les gouffres de l'Achéron.

« C'est par son ordre que nous marchons vers la terre « de l'Indus. C'est pour lui que nous traversons des mers « qui n'ont encore été visitées que par les monstres de « l'Océan. Dites-nous maintenant, bons insulaires, dites-« nous avec sincérité, qui vous êtes, quelle est cette île « d'où vous sortez, et quels chemins conduisent aux « rivages que nous cherchons? »

Un des insulaires répondit : « Ce pays n'est point le « nôtre. Le peuple qui l'habite est tel encore que l'a fait « la nature : il vit sans culte et sans lois. Pour nous que « la sagesse éclaire, nous suivons la loi sainte enseignée « par l'illustre descendant d'Abraham[2], par ce prophète « conquérant qui naquit au désert, d'une mère juive et « d'un père idolâtre, et qui règne aujourd'hui sur le « monde.

« L'île que vous voyez, Mozambique[3], n'est point

1. . . . . . Juvenes, quæ causa subegit
Ignotas tentare vias? quò tenditis? inquit.
Qui genus? Unde domo? . . . .
(Virg., *Enéide*, VIII, v. 112-114.)

2. Camoens fait descendre Mahomet d'une mère juive et d'un père idolâtre, caractérisant ainsi sa religion qui n'est, en effet, qu'un mélange de traditions judaïques et de l'ancien culte de l'Arabie.

3. La petite île de Mozambique est située par 38° 20′ de long. E.,

« remarquable par l'étendue de son rivage; mais elle « assure aux enfants de Mahomet la navigation des « ondes de Quiloa[1], de Mombaze et de Sofala[2]. L'intérêt « du commerce nous fixe au milieu des indigènes. Dans « leur sauvage indépendance, ils nous ont abandonné « des ports dont ils ignoraient l'usage et des terres qu'ils « ne cultivaient pas.

« Vous trouverez parmi nous des pilotes qui sauront « vous guider vers la terre de l'Hydaspe[3], vers ces beaux « climats que vous venez chercher de si loin. Le gouver-« neur de Mozambique est l'ami du courage et le protec-« teur des guerriers : il vous verra; ne doutez point « qu'il ne vous offre tous les secours d'une généreuse « hospitalité. »

Après cet entretien, qui fut suivi des assurances réciproques d'une sincère amitié, le Maure et ses compagnons rentrèrent dans leurs bateaux. Le jour baissait. Phébus, fatigué de sa course, allait se reposer au sein d'Amphitrite, abandonnant à sa sœur le soin d'éclairer l'univers.

Une impression de bonheur, difficile à décrire, était restée dans le cœur des Portugais. Le sommeil, cette nuit, n'approcha point de leur paupière. Tantôt ils

15° 1' lat. S. La ville est aujourd'hui la capitale de la capitainerie générale des Portugais qui, s'étendant du cap Delgado à la baie de Lorenzo-Marquez, est subdivisée en sept capitaineries : Mozambique, Querimbe, Quilimane, Sena, Sofala, Inhambane, Bahia-de-Lorenzo-Marquez. Elle fait un commerce important d'or, d'ivoire et de riz.

1. Quiloa, par 37° 26' long. E., 8° 41' lat. S., capitale de l'ancien royaume de ce nom, après avoir été très-florissante au seizième siècle, est fort déchue aujourd'hui et dépend de l'iman de Mascate.

2. Sofala est située sur la rivière du même nom, à 900 kil. S.-O. de Mozambique, par 33° 6' long. E., 20° 11' lat. S. Elle n'est actuellement qu'un assemblage de huttes défendues par un fort portugais.

3. L'Hydaspe, *Hydaspes*, fleuve de l'Inde, se nomme aujourd'hui Djelem. C'est sur ce fleuve que le roi Porus fut battu par Alexandre, qui s'y embarqua avec deux cents vaisseaux pour gagner l'Indus et l'Océan.

voyaient la route de l'Inde s'aplanir devant eux ; tantôt ils ramenaient leur pensée sur les mœurs singulières, sur le génie d'une nation qui, répandue avec ses erreurs dans toutes les parties du monde, allait servir de guide en Orient aux navigateurs du Tage.

Phébé régnait dans les airs, et de ses clairs rayons argentait la surface des flots. Le ciel, émaillé d'étoiles, offrait l'image d'un champ parsemé de fleurs. Les vents dormaient dans leurs prisons profondes ; les sentinelles attentives continuaient de veiller avec leur prudence accoutumée.

Mais aussitôt que l'Aurore eut éparpillé dans les cieux l'or et les roses de sa chevelure ; aussitôt qu'elle eut annoncé le réveil du dieu du jour, toute la flotte se couvrit de riches tentures, de banderoles élégantes, pour fêter l'arrivée du chef des musulmans.

Il venait de quitter le rivage, et fendait rapidement les ondes, apportant à la flotte une eau pure et de frais aliments. Il prenait les Lusitaniens pour un de ces peuples belliqueux[1] qui, des bords de la mer Caspienne, partirent autrefois pour la conquête de l'Asie, et que les destins ont rendus maîtres de l'empire de Constantin.

Gama, d'un air empressé, reçoit les insulaires, et présente à leur chef des étoffes que l'Europe a tissues, des fruits que le sucre a conservés, et l'ardente liqueur dont l'usage est inconnu sous le ciel africain. La joie du Maure éclate à la vue de ces présents, et s'anime encore au milieu d'un festin qui flatte son orgueil et son goût.

Les matelots, du haut des cordages, observaient avec étonnement la figure et les manières de ces étrangers, la rudesse et l'obscurité de leur langage. De son côté, le Maure astucieux ne considérait pas sans surprise le teint,

1. Les Turcs, maîtres de l'Arabie et de plusieurs ports sur la mer Rouge, s'étaient déjà montrés sur les côtes orientales de l'Afrique.

l'habillement des guerriers, la force et la grandeur de leurs vaisseaux. Mille idées contraires se succèdent dans son esprit, mille questions se pressent sur ses lèvres. « Ne venez-vous point, leur dit-il, du pays des Ot« tomans ! N'êtes-vous point, comme nous, les disciples « du prophète ? Montrez-moi les livres sacrés où vos lé« gislateurs ont tracé les règles de la morale et de la « foi. » Le sectateur de Mahomet commençait à soupçonner en eux des adorateurs du Christ. Dans son inquiète curiosité, il veut tout voir, tout connaître, jusqu'aux armes que les Portugais opposent à l'ennemi dans les combats.

Un habile interprète lui transmet la réponse du héros : « Tu connaîtras, Seigneur, ma patrie, mon culte et « mes armes. Je ne suis ni du pays, ni de la race des « Turcs. Enfant de l'Europe guerrière et civilisée, je « cherche les terres orientales si renommées dans l'u« nivers.

« Le dieu que j'adore est celui qui gouverne la terre « et les cieux. La nature vivante, la nature inanimée, « le monde et ses merveilles sont l'œuvre de sa puis« sance. Ami des faibles humains, il a souffert pour « eux l'injure et la mort, et n'est descendu du ciel que « pour les y faire monter avec lui.

« Les livres sacrés que tu demandes, ce code im« mortel qu'inspira l'Homme-Dieu, je ne le porte point « avec moi. Ai-je besoin de lire sur des feuilles péris« sables ce qui est écrit dans mon cœur ? Quant aux ar« mes des Portugais, comme ami tu les verras : j'aime « à penser que tu ne voudras jamais les voir comme « ennemi[1]. »

1. Aux questions du gouverneur de Mozambique, à l'inquiète curiosité des Maures, Gama a senti le danger de sa position. Il veut leur donner une idée de sa force et prévenir les mauvais desseins qu'ils pourraient méditer contre lui. Il vient de faire, en présence des dis-

Il dit, et ses officiers s'empressent d'étaler aux yeux du gouverneur les différentes armures : les lourds brassards, les boucliers ornés de diverses couleurs, les balles, les arquebuses d'un pur acier, les arcs, les carquois chargés de flèches, les pertuisanes aiguës et les lances redoutables.

Les bombes, les pots à feu, si féconds en ravages, les bouches d'airain qui vomissent la mort, rien n'est soustrait aux regards des insulaires ; mais Gama ne permet point aux enfants de Vulcain d'allumer ces terribles machines. Il dédaigne de déployer sa force devant la faiblesse, et de montrer à de vils troupeaux la puissance du lion.

Le Maure observait tout d'un œil attentif. La défiance et la hainc ont pénétré jusqu'au fond de son âme ; mais il les cache avec un art profond. La rage est dans son cœur, et le sourire dans ses yeux. Il caressse les guerriers, il les flatte, et couvre d'un voile d'amitié le noir projet qu'il médite.

« De tous les biens que tu pourrais m'offrir, lui dit « Gama, le plus précieux pour moi serait un pilote « expérimenté qui dirigeât mes vaisseaux vers les ri- « vages de l'Inde. Des trésors seraient le prix de sa fidé- « lité.—Tu l'auras,» lui répond le gouverneur ; mais, dans sa lâche perfidie, il voudrait pouvoir, ce jour-là même, ne lui donner d'autre pilote que le nautonier des enfers.

Tant les religieuses paroles de Gama ont changé le cœur du Barbare ! tant il abhorre le culte pur des chrétiens ! O Providence ! tes mystères confondent la faible raison des mortels. Pourquoi, sous ton égide, n'est-on pas toujours à l'abri de la fureur des méchants ?

ciples du Coran, une magnifique profession du christianisme ; il appuie son discours de l'appareil imposant de ses moyens d'attaque et de défense. Ce ton religieux et guerrier est tout à fait dans les mœurs du siècle de Gama, et sa conduite est conforme au caractère que tous les historiens s'accordent à lui donner. (M.)

Le Maure cependant se dispose à quitter la flotte. D'un front où se peint la gaîté, d'un air affectueux, il prend congé des Portugais, et s'éloigne avec son escorte. En peu d'instants, il a franchi le court espace qui le sépare de la terre. Une foule empressée le reçoit sur le rivage et l'accompagne jusqu'à son palais.

Du haut de l'Olympe, Bacchus a lu dans le cœur du Maure. Il y voit se former l'orage qui menace les descendants de Lusus. A la fureur des Africains il veut unir ses propres fureurs, s'associer à leurs complots et travailler avec eux à la ruine des guerriers. Absorbé dans ces pensées, Bacchus se disait à lui-même :

« Ainsi donc le Sort a décidé que ces nouveaux con-
« quérants triompheraient de toutes les nations de
« l'Indus et du Gange, qu'ils couvriraient de leurs
« exploits le théâtre de mes victoires. Et moi, fils de
« Jupiter, moi qui ne démentis jamais cette illustre
« origine, je souffrirais cette injustice du Sort! je con-
« sentirais au triomphe de ses obscurs favoris!

« Déjà le fils de Philippe, aidé du secours de Mars et
« de la faveur des cieux, a subjugué cette terre sacrée.
« Souffrirai-je encore que, sous la protection des Destins,
« une poignée d'aventuriers vienne, à force de persévé-
« rance et d'audace, faire oublier au monde le héros de
« la Macédoine, et les Romains et moi?

« Non, les vœux de leur chef ne s'accompliront point :
« jamais il ne verra les climats de l'Orient. D'inévitables
« piéges se multiplieront sous ses pas; je descendrai sur
« la terre, je bouleverserai le cœur du Maure. Déjà ce
« peuple indigné frémit et s'agite; le moment est favo-
« rable; hâtons-nous de le saisir. »

Il dit; et, furieux, il s'élance sur la rive africaine[1]. Là,

1. Ronsard, dont le poëme bizarre est contemporain des *Lusiades* et de la *Jérusalem délivrée*, introduit dans son ouvrage une fiction sem-

caché sous les traits d'un mortel, il marche vers le promontoire de Prase et pénètre dans Mozambique. Pour mieux ourdir sa trame homicide, il a pris la figure d'un vieillard dont l'île entière respecte la prudence et dont le prince écoute les conseils.

Il épie l'heure favorable à sa feinte, aborde le chef des infidèles, et d'une voix émue : « Défie-toi, lui dit-il, « de ces perfides étrangers. Ils ont toujours sur les « lèvres des paroles de paix ; mais, si j'en crois la renom- « mée, les nations répandues sur la côte se souviendront « longtemps de leur sanglante apparition.

« Connais ces vils chrétiens. Avant d'arriver jus- « qu'à nous, ils promenaient sur les mers le brigandage « et l'incendie. Ces désastres ne sont que le prélude des « maux qu'ils nous apportent. Éternels ennemis des « enfants de Mahomet, ils viennent nous égorger, s'em- « parer de nos dépouilles, et réduire en captivité nos « enfants et nos femmes.

« Demain, au lever de l'Aurore, leur chef doit descendre « sur le rivage pour y puiser l'eau des fontaines. Il ne « manquera pas de se faire accompagner des siens : le « crime est toujours lâche. Rassemble ta fidèle milice, « et va les attendre avec elle dans un lieu tranquille et

blable. Le dieu Mars s'intéressait à la gloire de Francus, le père des Français. Pour le secourir de plus près, il quitta l'Olympe ;

Puis comme un trait roidement s'élança
Dedans Buthrote où sa forme laissa,
Et prit le corps, l'allure et le visage
D'un vieil Troyen aux affaires très-sage.

Ronsard était un homme de génie ; mais il écrivait dans une langue encore indocile et barbare. Il la tourmenta sans la polir, et la chargea d'expressions nouvelles qui la rendirent inintelligible. Camoens, au contraire, eut le bonheur de trouver dans la sienne toutes les ressources qu'exigeait une grande composition poétique. Il la fixa : aucun des termes qu'il a si heureusement employés, aucun de ses tours n'a vieilli.

« couvert. Débarqués sans défiance, les brigands s'offri-« ront d'eux-mêmes à tes coups.

« Et si, dans cette surprise, leur troupe vagabonde ne « périt pas tout entière, voici par quel moyen tu pourras « en atteindre les débris jusque sur leurs vaisseaux. In-« troduis parmi eux un pilote intrépide qui, sans exciter « leurs soupçons, les égare sur les ondes et livre aux « profondeurs de l'abîme tous ceux qui auront échappé « au fer de tes soldats. »

Il finissait à peine : l'Africain, vieilli dans l'art de la perfidie, l'embrasse avec transport et lui rend grâces de son conseil. Bientôt les ordres sont donnés, les armes préparées, tous les postes marqués pour surprendre les Lusitaniens et rougir de leur sang l'eau qu'ils viendront chercher.

Un pilote est déjà prêt à partir pour la flotte. Au-dessus de la crainte, au-dessus des remords, le crime sourit à son audace : il est digne de l'horrible mission que son maître lui confie. « Va, lui dit le gouverneur, va, quand « il en sera temps, trouver ces téméraires navigateurs ; « conduis-les de périls en périls, d'écueils en écueils, « jusqu'à ce que la mer les engloutisse pour toujours. »

Le soleil dorait de ses premiers feux les monts Nabathéens [1], quand le héros appela les guerriers qui devaient l'accompagner au rivage. A la voix de leur chef, ils arment les chaloupes, comme si d'avance ils eussent connu le complot des Barbares. Une secrète inquiétude, un de ces pressentiments qui ne trompent jamais, avait éveillé leur prudence.

Des motifs moins vagues se mêlaient aux soupçons de Gama. Au lieu du pilote qu'il avait fait demander à

1. Ismaël avait eu un fils du nom de Nabath, dont les descendants, appelés Nabathéens, habitèrent l'Arabie Pétrée et prirent plus tard le nom de Saracènes (Sarrasins). Les monts Nabathéens sont les monts d'Arabie où avaient séjourné les enfants de Nabath.

Mozambique, il n'avait reçu qu'une réponse équivoque où perçaient l'insulte et la menace. Il connaît, d'ailleurs, la foi du Maure, et, l'œil ouvert sur le danger, il dirige lentement les trois chaloupes qui forment son escorte.

Déjà les insulaires se répandaient sur la plage. Les uns se couvrent de leurs boucliers et brandissent leurs javelots, les autres courbent leurs arcs et préparent leurs flèches empoisonnées. Plus loin, derrière des bois et des rochers, reposent en silence des groupes nombreux d'infidèles. Les premiers n'ont été mis en avant que pour attirer les Portugais loin de leurs vaisseaux, et ménager une facile victoire aux guerriers de l'embuscade.

A l'aspect des héros, les Maures poussent d'horribles clameurs et courent çà et là, agitant la lance et le bouclier, insultant, provoquant leurs nobles adversaires. Aux cris de cette meute insolente, les Portugais s'indignent; le même transport les saisit, le même élan les porte sur la rive : aucun d'eux ne s'attribuera l'honneur de l'avoir touchée le premier.

Lorsque animé par les regards de la beauté qu'il adore, l'amant plein d'orgueil et de joie se précipite au-devant du taureau, l'appelle, l'importune et l'irrite par ses cris, le fougueux animal mugit de fureur, et, les cornes baissées, les yeux fermés, court dans l'arène sanglante, poursuit et renverse le téméraire agresseur.

Tels s'élancent les guerriers. Le feu des chaloupes s'allume en même temps; l'artillerie tonne contre le rivage; le plomb meurtrier siffle dans les airs. Les Barbares se troublent; ils hésitent; leur bouillante ardeur a fait place à l'épouvante. Les uns désertent lâchement l'embuscade; les autres roulent expirants sur la plage qu'ils avaient osé parcourir.

Le Portugais poursuit sa victoire, et porte au loin la terreur et la mort. La ville, sans murs et sans défense, est assaillie, incendiée, détruite. L'infidèle gémit de sa

fatale témérité. La guerre est détestée par le faible vieillard et par la mère craintive qui allaite son enfant.

Dans sa fuite précipitée, le Maure éperdu abandonne son arc et ses flèches, et fait voler au hasard les cailloux du rivage, les éclats du rocher, les dépouilles de la forêt. Rage impuissante! Il jette un dernier regard sur ses foyers détruits, court en frémissant vers la côte, et se hâte de franchir le détroit qui le sépare du continent.

Les barques surchargées ne peuvent contenir la foule des fuyards. L'un fend les flots à la nage; l'autre s'abîme au sein des vagues; d'autres encore boivent et vomissent l'onde amère. L'artillerie frappe à coups redoublés les frêles bateaux des insulaires, les brise, les déchire, et couvre la mer de débris... Les Barbares ont disparu; le bruit des armes a cessé; de riches dépouilles sont le prix de la victoire, et les Naïades du rivage abandonnent leurs urnes aux enfants de Lusus.

Cependant les Maures consternés s'irritent de leur défaite. Altérés de vengeance, ils ont recours au second artifice que Bacchus leur a suggéré. Leur coupable chef implore la clémence des vainqueurs; mais c'est encore la guerre qu'il leur envoie sous les apparences de la paix. Le gage de la foi jurée, le garant du traité, c'est ce même pilote qui s'est chargé de conduire les Portugais au naufrage.

Gama dépose sa colère. Impatient de poursuivre sa route et de profiter des vents favorables, il comble de caresses son nouveau guide, et par de pacifiques adieux répond au message du gouverneur. Bientôt le signal du départ retentit sur la flotte; toutes les voiles déployées s'agitent dans les airs.

Ainsi partaient les joyeux Argonautes. Les ondes se séparaient sur leur passage, et revenaient, en se jouant, s'appuyer aux flancs des navires : on eût dit que les filles de Nérée se plaisaient à former aux guerriers un riant

cortége. Le héros, abusé par le pilote de Mozambique, ne cessait de l'interroger[1] sur l'Inde et sur les rivages qui se déroulaient à leurs yeux.

L'Africain se flatte en secret que bientôt l'esclavage ou la mort aura mis entre l'Inde et Gama une éternelle barrière. Plein du dieu malfaisant qui l'inspire, il décrit avec complaisance les climats de l'Orient, la beauté de ses ports, satisfait sans réserve à toutes les questions, et captive ainsi la confiance des guerriers[2]. Sinon mit autrefois moins d'adresse à tromper les Phrygiens.

« Au milieu de ces mers que nous parcourons, disait « le pilote aux Portugais, non loin de nous, est une île « où le Christ a vu dans tous les temps fleurir son culte « et ses autels. » Ces mots font tressaillir Gama. « Ami, « s'écrie-t-il, ta fortune est assurée, si tu conduis mes « vaisseaux à l'île des chrétiens. »

L'imposteur obéit avec joie : c'est là qu'il avait marqué le terme de la course et de l'existence des héros. L'île appartenait à cette nation parjure et cruelle qui suit la loi de Mahomet. Ce n'était plus la faible Mozambique avec sa tremblante milice; c'était Quiloa : son nom a retenti dans le monde.

Déjà les proues impatientes se dirigeaient vers le port. « Où courez-vous, navigateurs imprudents? ne voyez- « vous pas qu'un monstre vous égare? Sa main vous « conduit au trépas. » Ainsi parlait leur génie tutélaire,

1. Tum vero ardemus scitari et quærere causas,
Ignari scelerum tantorum artisque Pelasgæ.
(Virg., *Énéide*, II, v. 105-106.)

2. Prosequitur pavitans, et ficto pectore fatur.
(Virg., *Énéide* II, v. 107.)

Camoens compare lui-même la trahison du pilote à celle du perfide Sinon qui, lorsque ses compatriotes feignirent de renoncer au siége de Troie, se laissa prendre par les Troyens, et les décida, par ses mensonges, à introduire dans leurs murs le cheval gigantesque dont les flancs recélaient les soldats grecs. (Virg., *Énéide*, II, v. 57-198.)

la déesse qui les avait défendus dans l'Olympe. Tremblant pour ses héros, elle appelle les vents contraires. Les vents accourent du rivage, se précipitent sur les navires, et les repoussent au loin sur les ondes [1].

Vaincu par un invisible pouvoir, le pilote n'abandonne point son affreux dessein. « Les flots agités nous en« traînent, dit-il à Gama ; cédons à leur violence. Ils « vont nous porter vers d'autres bords, vers une île « hospitalière où des familles chrétiennes vivent en « paix au milieu des musulmans. »

Nouveau mensonge, nouvelle trahison. Le dieu des chrétiens n'avait sur cette terre profane ni temples, ni disciples ; Mahomet y régnait sans partage. Gama cependant se laisse encore éblouir par les paroles du perfide ; mais l'immortelle amie des Lusitaniens vient les sauver une seconde fois. Les flots soulevés par Vénus défendent aux vaisseaux l'entrée du port.

L'île n'était séparée du continent que par un étroit canal. Du côté de la mer apparaissaient des édifices somptueux dont les toits élevés frappaient de loin les yeux du navigateur. Un vieux prince la gouvernait. Mombaze était le nom de l'île et de la cité.

Gama, dans son illusion, jouissait d'avance du bonheur d'y rencontrer des chrétiens et des frères. Déjà de légers bateaux s'avançaient vers la flotte, apportant aux guerriers un message du roi de Mombaze. Bacchus,

1. La flotte portugaise était devant Quiloa, lorsque tout à coup il s'éleva des vents contraires qui l'écartèrent du rivage, malgré tous les efforts du pilote qu'elle avait reçu de Mozambique. Les historiens portugais ont cru voir, dans cette circonstance, un véritable prodige : il appartenait de droit au poëte. Du reste, la trahison du pilote, les perfidies des Maures, les moyens même qu'ils emploient, d'après le récit de Camoens, pour tromper les Portugais, tout cela est historique et se trouve raconté fort au long par Jean de Barros et Osorius. L'auteur des *Lusiades* n'a fait ici que donner à l'histoire les ornements de la poésie.

sous un nouveau déguisement, l'avait prévenu de leur arrivée.

Le message annonce des cœurs amis ; mais la haine l'a dicté. Le serpent repose sous les fleurs ; il y prépare ses mortels poisons. O perfidie ! ô dangers ! ô carrière de la vie toujours semée d'écueils ! Un piége affreux attendait Gama aux lieux mêmes où l'espérance lui montrait un abri.

Triste condition des humains[1] ! Sur mer, les tourmentes et les naufrages, à chaque instant la mort sous les yeux ! Sur terre, les combats, les trahisons, l'indigence et toutes ses horreurs ! Où fuir ? où trouver un asile pour cette existence si malheureuse et si courte ? Dieu de bonté ! que nos misères te désarment. Épargne, dans ta clémence, ta faible et gémissante créature qui s'anéantit devant toi.

1. O miseras hominum mentes ! . . . . . .
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcunque est ! , . . .
(*Lucrèce*, II, v. 14-16.)

CHANT SECOND

L'astre brillant qui, dans sa course éthérée, va mesurant les nuits et les jours, dérobait déjà sa lumière aux mortels. Vesper ouvrait devant lui les portes mystérieuses du palais de Téthys, quand la flotte lusitanienne, à peine arrêtée sur ses ancres, reçut les envoyés de Mombaze.

Le chef des infidèles, ministre et confident des trahisons de son maître, adresse ces paroles à Gama : « Vaillant capitaine, illustre navigateur, le roi de Mombaze « se réjouit de ton arrivée dans ses États. Il est impatient « de voir de près le vainqueur des flots et de s'unir à « toi par les saints nœuds de l'hospitalité.

« Tu n'es pas inconnu dans ces lieux : le bruit de tes « exploits t'a précédé parmi nous. Entre sans crainte « avec ta flotte [1]. Les fatigues d'un long voyage ont « affaibli tes compagnons ; qu'il leur soit permis de ré- « parer leurs forces et de goûter un repos que réclame « la nature.

« Vas-tu chercher les riches productions de l'Orient, « l'odorante cannelle, le girofle parfumé, le poivre brû-

1. Tempore jam ex illo casus mihi cognitus urbis
Trojanæ, nomenque tuum . . . .
Quare agite, o tectis, juvenes, succedite nostris.
(Virg., *Énéide*, I, v. 623-627.)

« lant, les plantes aux vertus salutaires ? Vas-tu demander aux climats de l'Aurore les pierres brillantes, « l'étincelant rubis, le diamant aux mille couleurs? « Mombaze a de quoi satisfaire amplement à tes dé« sirs. »

A ce discours, Gama laisse éclater sa reconnaissance et sa joie. « La nuit commence à s'étendre sur les eaux, « répond-il au perfide ambassadeur; mais, aussitôt que « les premiers rayons du jour viendront éclairer ma « route, je m'empresserai d'obéir à ton roi.

« Oui, j'irai visiter ce monarque magnanime, ce gé« néreux ami des chrétiens : car on m'assure que des fa« milles chrétiennes vivent paisiblement sous ses lois. — « On t'a dit vrai, réplique à l'instant l'Africain : la tolé« rance du prince en a peuplé Mombaze. » Cette réponse, si naturelle en apparence et si prompte, achève de tranquilliser le héros ; mais il n'a point oublié Mozambique, et sa prudence veille encore.

Il avait amené sur ses vaisseaux quelques-uns de ces hommes que Thémis a condamnés[1], et qui rachètent leur peine par un courageux dévoûment. Il en choisit deux et se confie à leur intelligence. « Allez, leur dit-il, « observez avec adresse ce peuple nouveau, son carac« tère et ses mœurs ; les forces de la cité, son port, ses « arsenaux, ses remparts ; mais surtout visitez les chré« tiens ; annoncez-leur l'arrivée de leurs frères. »

Il les charge de présents pour le roi, premiers gages d'une alliance qu'il croyait commencée, et dont il voulait resserrer les nœuds. Les deux Portugais quittent la flotte accompagnés des musulmans, et sont accueillis

1. C'était la coutume des Portugais d'cmmener dans leurs expéditions lointaines quelques condamnés, qui devaient être chargés des missions les plus dangereuses, et qui obtenaient leur grâce s'ils s'en acquittaient.

sur la rive par les témoignages trompeurs de la publique allégresse.

Ils paraissent au pied du trône, y déposent les présents de Gama, et du palais volent dans la cité, promenant partout des regards observateurs ; mais les infidèles les trompent, les égarent et se jouent de leur vaine curiosité. L'homme perfide est soupçonneux : toujours prêt à trahir, il ne voit partout que des traîtres.

Cependant le dieu dont les Thébains célébraient autrefois la double naissance[1] et l'éternelle jeunesse, Bacchus, était descendu dans Mombaze. La retraite qu'il a choisie a pris l'aspect d'un temple. Caché sous la figure et sous les vêtements d'un chrétien[2], il s'incline devant le pompeux autel qui vient de s'élever sous ses mains.

Là, Bacchus avait tracé l'image de l'Esprit divin qui, sous la forme d'une blanche colombe, venait planer sur la Vierge sacrée. On y voyait aussi représentée la sainte société des Douze. Leur figure était animée d'une ardeur céleste ; les flammes légères qui voltigeaient sur leur tête leur inspiraient le don des langues.

Les Portugais sont conduits au temple où les attendait la fausse divinité. Ils fléchissent le genou et portent

1. Les mythologues prétendent que Bacchus, à sa naissance, fut caché sur le mont Méros, dans un temple dédié à Jupiter. Il n'en fallut pas davantage pour faire dire aux Grecs, naturellement amis du merveilleux, que le fils de Sémélé avait été renfermé dans la cuisse de Jupiter. Ce jeu de mots, propagé par les poëtes, finit par devenir dans toute la Grèce une opinion religieuse ; et les filles de Minée se trouvèrent fort mal d'avoir douté de la double naissance de Bacchus. (Ovide, *Métam.*, l. IV.)

2. Cette fiction de Bacchus, attirant les Portugais dans un temple chrétien, repose sur un fondement historique. Il y avait à Mombaze quelques chrétiens abyssins, que l'intérêt du commerce y faisait tolérer. Ces chrétiens d'Éthiopie, dont la religion n'était qu'un mélange grossier du rite grec et du judaïsme, avaient une espèce de temple orné d'images chrétiennes. Les Maures en profitèrent pour tromper les Portugais et les attirer dans le piége.

leur pensée vers l'Être souverain qui gouverne le monde. L'autel était parfumé des plus doux trésors de l'Arabie; et, dans sa trahison, le dieu du mensonge adorait le dieu de la vérité.

C'est là que fêtés et comblés de caresses, les deux chrétiens passèrent la nuit dans la pieuse illusion dont Bacchus abusait leur crédulité. Mais déjà le crépuscule du matin éclaircissait les ombres; déjà l'Aurore au front vermeil commençait à rougir l'extrémité de l'horizon.

A peine a-t-elle paru que les Africains vont porter à la flotte un nouveau message plus pressant que le premier. Avec eux revenaient les deux Portugais, fiers et triomphants de l'accueil qu'ils avaient reçu dans Mombaze. Leur récit enflamme tous les cœurs. — « Partons, s'écrient les guerriers ; ce peuple nous appelle, les chrétiens nous attendent.

« Oui, disaient à Gama ses deux envoyés, nous avons « vu un prêtre, des autels, un temple qui nous a servi « d'asile. Là, seuls au milieu d'un peuple inconnu, au « sein d'une nuit profonde qui nous livrait à lui sans « défense, nous avons attendu paisiblement le retour de « l'aurore. A la ville, au palais du roi, partout les mêmes « témoignages de bienveillance et de cordialité. Si la « bonne foi ne règne point à Mombaze, où faudra-t-il « donc la chercher ? »

Rassuré par ce discours, Gama reçoit avec joie les infidèles qui, de leurs barques légères, s'élançaient à son bord. Un cœur généreux se laisse si aisément séduire aux apparences de la droiture et de la bonté ! Le vaisseau se remplit de ces perfides insulaires. Ils se croient sûrs de leur proie et la dévorent des yeux.

Cependant l'agitation régnait dans la cité. On y rassemblait à la hâte les armes, les machines destinées à combattre la flotte. Distribuée sur le rivage, la turbulente milice de Mombaze couvrait ces préparatifs de

guerre. Une fois entrés dans le port, les Lusitaniens devaient succomber tous et payer de leur sang les désastres de Mozambique.

Déjà les matelots levaient les ancres avec les cris accoutumés. Déjà les navires ne présentaient au vent que les voiles de la proue et s'avançaient vers la ville. Mais la déesse de l'Éryx [1], toujours attentive aux mouvements de ses héros, voit le piége qui leur est tendu; et, du ciel à la mer, elle vole comme un trait.

Fille de l'onde [2], elle commande en souveraine aux jeunes déités qui l'habitent. A sa voix, elles quittent leurs palais d'azur et se rassemblent autour d'elle. En un moment elles ont connu le dessein qui l'amène, et se dirigent vers l'endroit où les appelle le danger des Lusitaniens.

Les Néréides fendent à l'envi l'onde blanchissante ; une écume argentée marque leurs traces. Doto, l'agile Doto [3], s'est animée d'une ardeur nouvelle: étendue

1. Le mont Éryx, en Sicile, au N.-O. de Drépane, possédait un temple célèbre consacré à Vénus. Il s'appelle aujourd'hui mont *San-Giuliano*, du nom d'une église bâtie sous l'invocation de saint Julien.

2. Vénus, selon quelques mythologues, était fille du Ciel et de la Terre. D'autres la font naître de l'écume de la mer. La première origine présente à l'esprit une idée plus philosophique et plus grande, une allégorie plus juste et plus riante. Vénus est alors ce lien invisible qui unit la terre et les cieux, cette puissance d'amour décrite en si beaux vers par Lucrèce. Camoens a préféré la seconde origine de Vénus, comme plus conforme au rôle qu'il lui fait jouer dans le cours de son poëme. Elle protége les Portugais toujours errants sur les flots : elle est pour eux, en quelque sorte, la déesse de la navigation.

3. Quelques éditions portent à tort Clotho, qui est le nom d'une des trois Parques. Doto, au contraire, est bien une Néréide, comme nous le voyons dans ces vers de Virgile où Jupiter parle des vaisseaux d'Énée, qu'il promet à Cybèle de métamorphoser en nymphes :

Mortalem eripiam formam, magnique jubebo
Æquoris esse deas : qualis Nereis Doto
Et Galatea secant spumantem pectore pontum.
(*Énéide*, IX, v. 101-103.)

sur les flots, elle en rase la surface. Nisa bondit; Nérine[1] s'élance à la cime des vagues. Effrayée de leur vivacité, l'onde se courbe et leur laisse un libre passage.

Le geste animé, l'œil en feu, Vénus les précède, portée sur un triton. Plein d'orgueil et de joie, le triton sent à peine ce doux fardeau. Bientôt la troupe divine a rencontré les guerriers qui, les voiles déployées, voguaient déjà vers le port. Les immortelles se divisent, et, couvertes d'un nuage impénétrable, enveloppent la flotte et l'arrêtent dans sa course.

La déesse elle-même, avec l'élite de ses compagnes, se place au-devant de la nef où commande Gama. Le vent souffle en vain dans les voiles. Quelques-unes des nymphes appuient contre la proue leurs poitrines délicates, d'autres s'attachent aux flancs du navire, le soulèvent et le détournent du rivage[2].

Telles, dans leur prévoyante activité, les diligentes

1. Les cinquante Néréides, filles de Nérée et de Doris, déités inférieures de la mer, chargées de sauver les marins en danger, sont ordinairement décrites jeunes et belles, entourant Amphitrite, au milieu des tritons.

2. La Harpe, qui ne flatte jamais l'auteur des *Lusiades*, dit, en parlant de ce passage où les nymphes sont représentées volant au secours des Portugais sous la conduite de Vénus, « qu'on ne peut s'empêcher de trouver ce morceau plein d'une imagination poétique. » La description de Camoens répond tout à fait aux préceptes que devait dicter Boileau dans son *Art poétique* :

Qu'Énée et ses vaisseaux, par les vents écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés :
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la Fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie :
Que Neptune en courroux s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache;
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements, le vers tombe en langueur;
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur.

fourmis traînent péniblement vers leur cité souterraine le lourd butin qu'elles ont rassemblé pour la saison des frimas. Ardentes, infatigables, on les voit s'agiter à l'entour et déployer une vigueur inattendue. Telles se montraient les Néréides excitées par le péril des héros et par l'espoir de les sauver.

Le vaisseau rétrograde. Les nautoniers changent à grand bruit la direction des voiles ; ils les abaissent, les relèvent et les abaissent encore. Le gouvernail s'agite en sens divers sous les mains qui le tourmentent, et, dans ses brusques écarts, porte le vaisseau vers un écueil dont les pointes aiguës le menacent à travers les flots.

Un cri d'effroi part de la poupe : c'est la voix du chef des matelots qui les avertit du danger. Ils courent en désordre de l'un à l'autre bord, multiplient les manœuvres, et font retentir le ciel de confuses clameurs. A ce tumulte dont ils ignorent la cause, les Maures sont frappés d'épouvante comme à l'aspect d'une horrible mêlée. Ils pensent que leur trame est découverte et que le supplice les attend.

Les uns se précipitent dans leurs tremblantes nacelles ; les autres se jettent dans les flots qui rejaillissent sur leur tête. Tout s'élance, tout part ; la terreur a commandé la fuite. La vague menaçante est moins redoutable à leurs yeux que le châtiment dont ils ont cru voir les apprêts.

Telles ces bruyantes peuplades, monument de la colère de Latone [1] : elles reposaient imprudemment sur les bords d'un marais solitaire ; mais un bruit soudain les alarme : elles bondissent de frayeur, se replongent

1. Allusion aux Lyciens métamorphosés en grenouilles. Latone, persécutée par Junon, traversait la Lycie, lorsque, fatiguée de sa course et tourmentée par la soif, elle s'arrêta sur le bord d'un marais et demanda à des paysans, qui coupaient du jonc, un peu d'eau pour se

dans l'onde émue, et, réfugiées dans leur commun asile, ne montrent plus à la surface de l'eau que leurs têtes humides.

Tels apparaissaient les Africains fugitifs. Le pilote de Mozambique fuyait avec eux, poursuivi par les mêmes terreurs. Tandis qu'ils se dérobaient à la nage, Gama ne songeait qu'à se garantir de l'écueil qui venait de causer tant d'alarmes. Il ordonne de jeter l'ancre, calme ses guerriers, rallie sa flotte ; et les nefs réunies reposent enfin sur les eaux.

La conduite des insulaires, si étrange, si imprévue ; la fuite précipitée du pilote ; les vaisseaux repoussés du rivage malgré la faveur des vents et la tranquillité des flots, tout révèle à Gama le complot des Barbares et la protection miraculeuse à laquelle il doit son salut :

« O prodige ! s'écrie-t-il ; ô merveille inespérée ! Signe « éclatant de la protection du ciel !... Peuple lâche et bar- « bare, voilà donc l'hospitalité que tu nous avais promise ! « voilà le piége affreux où tu nous entraînais, si le ciel « lui-même n'eût daigné nous secourir.

« Céleste Providence ! c'est ta main qui nous arrête au « bord du précipice, à l'entrée de ces ports infidèles « que l'amitié semblait nous ouvrir. C'est ton flambeau « qui vient de percer la nuit des complots formés contre « nous. Ah ! n'abandonne pas d'infortunés voyageurs « qui n'ont que toi pour guide et pour appui.

« Si déjà ta bonté tutélaire a daigné nous arracher « aux trames de la perfidie, si tu prends en pitié les

rafraîchir. Ils lui répondirent par des injures, en troublant l'eau avec leurs pieds, et elle obtint de Jupiter qu'ils fussent changés en grenouilles.

. . . . Juvat esse sub undis,
Et modo tota cava submergere membra palude,
Nunc proferre caput, summo modo gurgite nare,
Sæpe super ripam stagni consistere, sæpe
In gelidos resilire lacus.....

(Ov., *Métam.*, VII.)

« maux que nous souffrons pour ta gloire, achève ton « ouvrage : conduis-nous dans un port de salut ; ou « montre-nous cette terre que nous ne cherchons à dé- « couvrir que pour y faire adorer ton nom. »

Ainsi parlait Gama. Sa voix gémissante a retenti dans le cœur de sa divine protectrice. Vivement agitée, elle quitte les Néréides attristées de son départ, traverse l'espace immense où roulent les célestes corps, laisse bientôt derrière elle l'orbe léger qui se meut sous ses lois, et se dirige vers la planète où réside Jupiter.

L'émotion que lui cause la rapidité de son vol, ajoute encore à sa beauté. Un doux frémissement parcourt les régions éthérées : l'astre insensible a frissonné d'amour. D'invisibles traits jaillissent des yeux de la déesse, et, par une double puissance, embrasent et glacent à la fois[1] et les mondes et les cieux.

Pour plaire à Jupiter, dont elle fut toujours chérie, elle paraît devant lui telle qu'elle se montra jadis au jeune pasteur du mont Ida. Si le chasseur infortuné qui, pour un regard curieux, devint la proie des chiens trompés par sa métamorphose ; si le téméraire Actéon eût aperçu Vénus en ce moment, sa fin n'eût pas été si cruelle : les désirs dévorants eussent soudain terminé sa vie.

Elle s'avance dans l'Olympe[2]. Sa chevelure ondoyante

1. Racine, dans la tragédie de *Phèdre*, a exprimé avec une grande précision ce double effet de la puissance de Vénus :

Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

2. Voilà encore un de ces morceaux que La Harpe est forcé d'admirer. Quel tableau ! quelle chaleur ! quel coloris ! Le Tasse en a tiré les principaux traits de son *Armide*. La 29e, la 30e, la 31e et la 32e octave du 4e chant de la *Jérusalem* en sont une imitation très-marquée. Les Portugais ont trouvé que le Tasse était resté au-dessous de son modèle ; mais ils n'ont pas assez remarqué peut-être que les différences qui existent entre les deux tableaux, tiennent à la nature même du sujet. Le portrait d'Armide a plus de grâce et de coquetterie ; celui de Vénus, plus de force et d'éclat. Le Tasse a représenté la plus séduisante des mortelles ; Camoens a peint une déesse. (M.)

tombe à flots d'or sur ses épaules d'albâtre ; son sein palpite : c'est le trône de l'Amour. C'est là que, sans être vu, le folâtre enfant allume les traits dont il embrase les cœurs. Les Désirs voltigent sur les pas de l'immortelle ; ils l'environnent et la pressent, semblables au lierre amoureux qui serpente autour de l'ormeau.

Une ceinture divine, ouvrage de la pudeur et des grâces, couvre ses charmes sans les cacher : voile enchanteur qui tour à tour irrite et retient les désirs. A son aspect, tout l'Olympe est ému : la jalousie se réveille dans le cœur de Vulcain, et l'amour, dans le cœur de Mars.

Un air de volupté se mêle à la tristesse qui respire sur son front. Telle, dans les folâtres jeux, pressée par l'amant téméraire, la timide beauté pleure et sourit en même temps : le plaisir brille à travers les larmes. Telle et plus séduisante encore, Vénus, d'une voix plaintive et tendre, adresse ces paroles au souverain de l'Olympe.

« O mon père, j'étais heureuse de ton amour, de la « préférence que tu m'accordais sur tous les dieux. « Tant de bonheur me semblait devoir durer toujours. « Aveugle que j'étais ! Vénus, sans l'avoir mérité par « aucune offense, Vénus est devenue l'objet de ton « courroux. Tu l'abandonnes, tu la hais ; Bacchus l'em- « porte sur ta fille : il triomphe et je pleure.

« Ce peuple que j'aime, ces héros pour qui je fais « parler ici mes gémissements et mes larmes, c'est mon « amour qui les rend criminels à tes yeux ; c'est ma « tendresse qui les perd ; tu les sauverais si je pouvais « les haïr. Hé bien ! Je les déteste.

« Qu'ils meurent, qu'ils périssent sous la main des « Barbares. ».... A ces mots, un déluge de larmes coule de ses yeux : son teint vermeil en reçoit un nouvel éclat[1].

1. Tristior, et lacrymis oculos suffusa nitentes
Alloquitur Venus..... (Virg., *Énéide*, I, v. 228-229.)

Telle paraît la rose humectée des pleurs de l'Aurore. Un moment silencieuse, elle s'efforçait de rappeler sur ses lèvres la parole expirante, lorsque Jupiter l'empêcha de poursuivre.

Il n'a pu résister aux larmes de Vénus. Émn de pitié, il porte sur elle un de ces regards qui dissipent les orages et ramènent la sérénité dans le ciel[1]. Il essuie les pleurs de Cythérée, l'entoure de ses bras caressants, la flatte et la console. O Vénus! le père des dieux a ressenti lui-même ton pouvoir.

Dans les bras de Jupiter, elle sanglote encore plus fort. Tel l'enfant que sa nourrice a grondé, se désespère au milieu des caresses, et redouble ses intarissables pleurs. Pour calmer enfin la douleur de Vénus, le maître du tonnerre fait briller à ses yeux de prophétiques images ; et, fouillant dans le sein de l'avenir :

« Fille chérie, dit-il, ne doute plus de ton empire sur « mon cœur. Eh! comment résisterais-je à des larmes « qui te rendent plus belle encore? Cesse de craindre « pour tes héros : tu les verras, crois-en mon inviolable « promesse, tu les verras[2] triompher en Orient et sur- « passer par leurs exploits les plus illustres guerriers de « la Grèce et de Rome.

« Si le sage Ulysse a pu se dérober à l'éternel escla- « vage de Calypso, si Anténor[3], a pénétré dans le golfe

1. Olli subridens hominum sator atque deorum,
Vultu quo cœlum tempestatesque serenat,
Oscula libavit natæ; dehinc talia fatur.....
(Virg., *Énéide*, I, v. 254-256.)

Dans l'Énéide comme dans les Lusiades, Vénus implore Jupiter en faveur des héros qu'elle protége. La réponse du dieu est également une prédiction de leur grandeur future.

2. Parce metu, Cytherea : manent immota tuorum
Fata tibi : cernes . . . .
. . . . neque me sententia vertit.
(Virg. *Énéide*, I, v. 257-260.)

3. C'est Vénus qui, dans Virgile, rappelle à Jupiter qu'Anténor a pu pénétrer dans le golfe Illyrien :

« Illyrien et jusqu'aux sources du Timave [1], si le pieux « Énée a bravé les flots orageux de Charybde et de « Scylla [2], les enfants de Lusus formeront de plus « vastes desseins : l'ancien monde leur devra des « mondes nouveaux.

« Ils élèveront des forteresses, des cités, des rem- « parts ; le Turc belliqueux et féroce cédera partout à « leurs armes. Ils soumettront au roi du Tage les fiers « monarques de l'Inde ; et, maîtres de l'Asie entière, ils « donneront aux nations domptées des vertus et des « lois.

« Ce héros qui, parmi tant de périls, va cherchant les « bouches de l'Indus, a jeté l'effroi dans le cœur de « Neptune. Les eaux se soulèvent d'elles-mêmes. « O prodige! la mer tremble et bouillonne au milieu » d'un calme profond [3]. Peuple vaillant, peuple héroïque, « qui imprime la terreur aux éléments!

Antenor potuit, mediis elapsus Achivis,
Illyricos penetrare sinus atque intima tutus
Regna Liburnorum, et fontem superare Timavi...
(Virg. *Énéide*, I, v. 242-244.)

Anténor, à la tête d'une colonie partie du pays des Hénètes, dans l'Asie Mineure, pénétra en Illyrie, et, traversant les provinces illyriennes que Virgile appelle le pays des Liburniens, il arriva au fond du golfe où se trouvait le Timave. En redescendant au midi, il entra en Italie, fonda la ville de Padoue et donna au pays, dont il s'empara, le nom de *Henetia* ou *Venetia*, et au canton où il établit sa colonie, celui de *Pagus Trojanus*.

1. Entre Aquilée et Trieste, près d'un village qu'on nomme Borgo S. Giovanni, on voit s'échapper de divers antres, formés au sein des rochers, plusieurs sources fort considérables. Ces différentes sources se réunissent bientôt en une seule rivière qui, après un cours de mille pas, arrive à la mer. Elle se nomme *Timao* : c'est le Timave des anciens. (Walckenaer, note sur le 1er livre de l'*Énéide*.)

2. Virg., *Énéide*, III, v. 684.

3. Le poëte rappelle ici un mot que rapporte Barros, dans sa troisième décade, et qui prouve toute la présence d'esprit de Vasco de Gama. Lorsque ce héros retourna aux Indes avec le titre de vice-roi, il fut surpris, sur la côte de Cambaye, par un calme auquel succéda tout à coup un mouvement extraordinaire de la mer. Les matelots ne

« La terre qui lui refusait l'eau des fontaines, toute « cette rive où se tramaient d'homicides complots, ou- « vrira ses ports aux navigateurs de l'Occident. Elle « deviendra pour eux un asile dans les tempêtes, un « lieu de repos dans leurs longs voyages et la source « des trésors dont s'enrichira leur invincible patrie.

« Tu verras les ondes Érythrées frémir d'épou- « vante [1], le royaume d'Ormuz fléchir deux fois sous la « puissance portugaise, la flèche lancée par les Persans « retomber sur leur tête [2], et montrer aux nations que « le peuple assez téméraire pour combattre le tien, n'a « pas d'ennemi plus terrible que lui-même.

« De formidables armées s'efforceront deux fois d'ar- « racher à tes guerriers les remparts de Diu ; et deux « fois tes guerriers accableront les assiégeants. C'est là « que l'héroïsme lusitanien enfantera des exploits dont « Mars lui-même sera jaloux. C'est là que le Maure ex-

sachant à quoi attribuer cette agitation subite qui était l'effet d'un tremblement de terre sous-marin, étaient saisis d'étonnement et de frayeur. « Qu'appréhendez-vous? leur dit-il. Ne voyez-vous pas que la mer tremble sous ses maîtres? »

1. Le texte porte : Tu verras la mer Rouge jaunir d'épouvante. *Vereis o mar roxo tornar-se-lhe amarello de enfiado.* Camoens tombe rarement dans ce mauvais goût : c'est un tribut qu'il payait à son siècle. Ces ridicules jeux de mots, ces faux-brillants qui, selon Boileau, nous venaient de l'Italie, ont longtemps infesté toutes les littératures. On connaît ces deux vers de l'ancienne tragédie de Pyrame et Thisbé :

> Le voilà ce poignard qui du sang de son maître
> S'est souillé lâchement... Il en rougit le traître !

Corneille lui-même fait dire à Chimène :

> Sire, mon père est mort. Mes yeux ont vu son sang, etc.
> Ce sang qui tout sorti fume encore de courroux
> De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

Admirons les grands écrivains qui, malgré quelques taches, ont su donner tant d'éclat à la littérature de leur pays. Leurs défauts sont à leur siècle : leur génie est à eux. (M.)

2. Barros raconte que, dans un combat livré par Albuquerque sous les murs d'Ormuz, il s'éleva un vent si violent que les flèches des Persans étaient repoussées contre eux-mêmes.

« pirant poussera des cris vers le ciel et maudira son « prophète imposteur.

« Goa conquise sur les infidèles deviendra la reine de « l'Orient. Portée par la victoire au faîte de la puissance, « superbe, altière et couronnée de splendeur, elle sera « le frein des idolâtres, la terreur de l'Asie et l'orgueil « des enfants de Lusus.

« Cananor les recevra dans ses murs : ils les défen- « dront contre un déluge de Barbares. Calicut[1] tombera « sous leurs coups, Calicut aujourd'hui si fière de sa « puissance et du nombre de ses habitants. Et vous, « rivages de Cochin, vous serez témoins d'un triomphe « sans exemple : non, jamais la muse héroïque n'aura « chanté de plus mémorable victoire.

« Les mers de Leucate et les rochers d'Actium virent « éclater moins d'audace et de fureur dans la bataille « sanglante où l'heureux Octave triompha de ce capi- « taine romain qui, vainqueur de l'Euphrate et du Nil, « des enfants de l'Aurore et du Scythe infatigable, re- « venait chargé de riches dépouilles, mais vil esclave « d'un amour si fatal à sa gloire[2].

« L'Inde et l'Égypte uniront en vain leurs fureurs : la « flamme dévorante anéantira les flottes de l'Égypte et « de l'Inde ; l'onde bouillonnera sous les débris ardents « de leurs navires foudroyés. Tu verras tes immortels « favoris traînant en captivité l'idolâtre et le Maure et « marchant de triomphe en triomphe ; la Chersonèse « d'or[3] leur livrant ses richesses ; la Chine lointaine et

1. Voir, pour les siéges de Diu, la conquête de Goa, Cananor et Calicut, la notice historique.

2. Imitation de la description du bouclier d'Enée :

Hinc ope barbaricâ variisque Antonius armis
Victor, ab Auroræ populis et littore rubro,
Ægyptum, viresque Orientis et ultima secum
Bactra vehit, sequiturque (nefas!) ægyptia conjux.
(Virg., *Énéide*. VIII, v. 685-688.)

3. La presqu'île de Malacca.

« les îles de l'Aurore[1] accueillant leurs vaisseaux, tout « l'Océan soumis à leur empire.

« Telles sont, ô ma fille, les destinées qui les attendent. « Depuis le Gange jusqu'aux colonnes d'Alcide[2], depuis « les ondes boréales jusqu'à ce détroit qui portera le « nom d'un Portugais[3], ils ne connaîtront point de ri-« vaux, quand, pour leur disputer la palme, tous les « héros des siècles passés sortiraient à la fois de la « tombe.

« Il dit, et sans différer, il appelle son fidèle messa-« ger. « Fils de Maïa, regarde vers Mombaze; vois le « danger qui menace les enfants de Lusus. Qu'ils partent, « qu'ils s'éloignent de cette terre homicide, et que Mé-« linde les reçoive dans son port. Va, cours[4], apparais à « leur chef et montre-lui la rive fortunée qui doit lui « prêter un abri. »

Déjà l'agile messager se balance au milieu des airs. Le caducée est dans sa main, le puissant caducée qui rend le

1. Le Japon.

2. His ego nec metas rerum nec tempora pono;
Imperium sine fine dedi . . . .
(Virg., *Énéide*, I, v. 278-279.)

3. Fernando de Magelhaens, dont nous avons défiguré le nom, était Portugais et de famille noble. Il avait déjà acquis quelque célébrité en Orient et surtout devant les murs de Malacca, sous les ordres d'Albuquerque, lorsque certaines difficultés d'argent, dit-on, le détachèrent du service d'Emmanuel pour le vouer à celui de l'Espagne. On a même prétendu qu'il se fit naturaliser Espagnol; mais rien ne prouve cette assertion. Il proposa à Charles-Quint de se frayer une route nouvelle vers les Indes, obtint de lui cinq vaisseaux et deux cent cinquante hommes, et partit le 21 septembre 1521, en se dirigeant d'abord vers le Brésil. Puis, malgré toutes les difficultés et les obstacles, il continua sa route le long de l'Amérique méridionale et parvint, dès le 21 octobre, au cap des Vierges. Il s'engagea ensuite dans un long détroit au bout duquel commençait l'océan Pacifique; il venait de tourner l'Amérique. Ce détroit est celui de Magellan.

4. Tum sic Mercurium alloquitur, ac talia mandat :
« Vade age, nate.....
(Virg., *Énéide*, IV, v. 222-223.)

sommeil à nos yeux fatigués, évoque des enfers les pâles ombres, et commande aux enfants d'Éole[1]. Sa tête et ses pieds ont des ailes. Il dirige son vol vers la terre et plane bientôt sur Mélinde[2].

La Renommée l'accompagne, publiant les prodiges de la valeur portugaise. Elle nomme les guerriers, raconte leurs exploits, et fait naître dans tous les cœurs l'enthousiasme et l'amour. Les Mélindiens brûlent de contempler les héros dont la déesse aux cent voix vient de leur apprendre les exploits et les noms.

De Mélinde, le fils de Maïa vole aux rivages de Mombaze, avertir les enfants de Lusus et les arracher à leur funeste sécurité. O ciel! sans tes secrets avis, la force et l'adresse, le courage et la prudence, tous les efforts des mortels sont impuissants contre les ruses du Tartare.

La Nuit, sur son char d'ébène, avait parcouru la moitié de sa carrière; le feu des étoiles éclairait seul le monde. Les nautoniers dormaient : Gama dont la paupière inquiète avait longtemps repoussé le sommeil, Gama venait de céder lui-même au besoin du repos; les sentinelles silencieuses veillaient seules sur la flotte.

Mercure lui apparaît en songe. « Fuis, enfant de Lu-« sus[3], fuis un roi cruel qui ne médite que ta ruine. Les « vents et les cieux te favorisent; l'air est serein, l'Océan « paisible. Un autre roi te recevra sur une terre amie,

1. Tum virgam capit ; hac animas ille evocat Orco
Pallentes, alias sub tristia Tartara mittit ;
Dat somnos adimitque et lumina morte resignat ;
Illâ fretus agit ventos, et turbida tranat
Nubila.....
(Virg., *Énéide*, IV, v. 242-246).

2. La ville de Mélinde, sur la côte de Zanguebar, à l'embouchure de l'Adi, n'est plus aujourd'hui qu'une ville en ruines, après avoir compté, sous la domination portugaise, jusqu'à deux cent mille habitants.

3. Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum.
(Virg., *Énéide*, III, v. 44.)

« où tu pourras descendre sans crainte et te reposer « sans danger.

« Tu n'as d'hospitalité à trouver ici que celle du féroce « Diomède [1], ou de l'infâme Busiris [2]. L'un livrait ses « hôtes à des coursiers affamés ; l'autre les immolait sur « des autels impies. La mort est sous tes pas, le temps « presse : fuis un peuple barbare et sans foi.

« Poursuis ta course le long de ces rivages. Près de la « ligne brûlante où le soleil rend égaux les jours et les « nuits, tu trouveras un peuple juste et bon, un mo- « narque généreux qui recueillera ta flotte errante et « fatiguée. Il te comblera de ses dons ; et, pour dernier « bienfait, il t'accordera des pilotes qui apprendront à « tes vaisseaux la route de l'Inde. »

Il dit : le héros se réveille, et, saisi d'étonnement, voit jaillir du sein des ténèbres une clarté subite qui s'évanouit dans les airs. Ses yeux sont dessillés ; il aperçoit le danger qu'il court dans ces parages ; et, plein de l'inspiration céleste, il ordonne au chef des nautoniers de profiter du vent qui s'élève.

« Déployez, s'écrie-t-il, déployez toutes les voiles. « Partons, Dieu l'ordonne : un envoyé du ciel marche « devant nous ; je l'ai vu... » A la voix de Gama, tout s'émeut, tout s'agite. Déjà les voiles sont rendues au vent ; déjà les nautoniers, avec un cri d'effort, soulèvent les lourdes ancres.

Cependant les Maures, à la faveur des ombres, essayaient de couper les liens qui captivaient les navires. Ils espéraient que la flotte, détachée du fond des eaux,

1. Diomède, roi des Bistones en Thrace, fils de Mars et de Cyrène, nourrissait ses chevaux de chair humaine. Hercule, qui le vainquit, le fit dévorer lui-même par ses chevaux.

2. Busiris, roi d'Égypte, fils de Neptune et d'Anippe, pour faire cesser une famine, immolait des victimes humaines. Hercule le tua et abolit ces sanglants sacrifices.

irait se briser au rivage. Mais à peine ont-ils entendu le cri des nochers, qu'ils cherchent leur salut dans la fuite : la rame, à coups pressés, les emporte sur les ondes.

Déjà les proues aiguës sillonnaient l'argent de la plaine liquide. Le vent soufflait entre le nord et l'orient, et de sa fraîche haleine imprimait aux navires un mouvement égal et sûr. Les guerriers s'entretenaient, en voguant, de leurs dangers passés[1]. Ils venaient, par un prodige inouï, d'échapper au plus grand des périls et s'étonnaient de leur bonheur.

Le soleil éclairait pour la seconde fois l'univers depuis qu'ils avaient quitté les parages de Mombaze, lorsqu'ils aperçurent deux légers vaisseaux qui s'abandonnaient au souffle des vents. Gama se porte sur eux : il ne doutait point qu'ils ne fussent montés par des Maures.

Les deux nefs épouvantées se séparent ; l'une se réfugie vers les écueils qui bordent la côte ; l'autre hésite incertaine et se laisse atteindre par les Portugais. Il ne fallut pour la dompter, ni le courage impétueux du dieu Mars, ni les foudres de Vulcain. Mieux inspirée par la peur qu'elle ne l'eût été par l'audace, elle se livra sans résistance à la générosité du vainqueur.

Gama croyait trouver parmi ses captifs un pilote qui connût les ports de l'Inde et dont l'expérience pût servir de guide à la flotte. Son attente fut trompée. Aucun d'eux ne savait à quelle partie du ciel répondait la terre de l'Indus ; mais tous lui disaient qu'il n'était pas loin

1. C'est un sentiment naturel à l'homme de jouir du souvenir de ses peines : nos douleurs passées nous font sentir plus vivement le bonheur présent. Dans le malheur même, nous nous consolons encore, en nous rappelant les peines plus grandes que nous avons déjà supportées. C'est ainsi qu'Énée console ses compagnons d'infortune :

> O socii (neque enim ignari sumus ante malorum),
> O passi graviora : dabit deus his quoque finem.
> . . . Revocate animos, mæstumque timorem
> Mittite; forsan et hæc olim meminisse juvabit.
> (Virg., *Énéide*, I, v. 198-203.)

de Mélinde où d'habiles pilotes ne lui manqueraient pas.

Ils ne prononçaient qu'avec amour le nom du monarque mélindien. Ils vantaient son humanité, la noblesse de son caractère, l'éclat et la magnificence de sa cour. « C'est lui, s'écrie le héros, c'est le bon roi que m'annonçait l'envoyé céleste. » Et à l'instant, il ordonne de tourner la proue vers le rivage, que le songe et les Maures s'accordaient à lui montrer.

Le char d'Apollon s'approchait alors du ravisseur d'Europe[1]. Tandis que le front du taureau s'enflammait dans le ciel, la corne d'Amalthée[2] versait sur la terre embellie tous les trésors du printemps. Le soleil plus brillant et plus pur ramenait le jour solennel où le Rédempteur des humains brisa les portes de la tombe, et mit le sceau à ses œuvres divines.

La flotte était décorée de tentures élégantes en signe de respect pour cette auguste journée. Le pavillon flottait dans les airs, les bannières de pourpre s'agitaient au souffle des vents, les tambours et les cymbales re-

1. Constellation du taureau. — Pour ravir Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, Jupiter avait eu recours à une métamorphose peu digne de sa majesté :

. . . . . . Sceptri gravitate relicta,
Ille pater rectorque deum, cui dextra trisulcis
Ignibus armata est, qui nutu concutit orbem,
Induitur faciem tauri.....

(Ov., *Métam.*, II.)

Voir aussi l'ode d'Horace à Galathée; Od. l. III, 27, v. 25 et suivants.

2. Amalthée est le nom de la chèvre qui allaita Jupiter. Le dieu, par reconnaissance, la mit au rang des signes célestes, et donna une de ses cornes aux nymphes qui avait eu soin de son enfance. Cette corne merveilleuse se remplissait continuellement de fleurs et de fruits, de tous les trésors que les nymphes pouvaient désirer. Les fables anciennes ont presque toutes un sens moral. L'action de ce Jupiter, qui place sa nourrice dans le ciel, et dote avec tant de magnificence les nymphes qui ont soigné ses premiers ans, apprenait aux hommes que la reconnaissance est la première des vertus. (M.)

tentissaient jusqu'aux rives de Mélinde. La marche des guerriers était une fête, et leur entrée, un triomphe.

La plage se couvre en un moment d'une foule immense attirée par la nouveauté du spectacle. Ce n'étaient plus ces hommes farouches que l'Afrique jusqu'alors avait offerts à leurs regards ; la douceur et l'humanité respiraient sur leur front. Déjà la flotte a surgi devant eux, et tandis que l'ancre mordante l'attache au sable des mers, un des captifs de Gama reçoit l'ordre d'annoncer au souverain l'arrivée des Lusitaniens.

Leurs exploits proclamés par les cent bouches de la Renommée avaient laissé dans l'âme du monarque une impression profonde. Fier de recevoir des héros dans ses États : « Qu'ils viennent, répond-il au messager de « Gama, qu'ils paraissent à mes yeux : où trouveraient-« ils un asile plus sûr que Mélinde ? Tout mon royau-« me leur est ouvert. »

Ses offres sont sincères, ses paroles sans artifice. C'est avec enthousiasme qu'il admire ces hardis navigateurs, leur génie persévérant, la grandeur de leur entreprise. Il envoie sur la flotte des moutons chargés de laine, des poules domestiques nourries avec soin et tous les fruits de la saison. Il donne beaucoup, et la grâce de ses dons en relève encore le prix.

En échange des tributs de la terre africaine, le chef des Portugais adresse au roi de Mélinde les produits précieux de l'industrie de l'Europe, l'écarlate aux teintes ardentes, le corail aux facettes polies, le corail, plante merveilleuse[1] qui germe au sein d'Amphitrite et se durcit en quittant les eaux.

1. Les anciens naturalistes croyaient que le corail était une plante marine qui devenait dure et pierreuse en sortant de l'eau. C'est un polypier qui présente la forme d'un petit arbrisseau sans feuilles, mais très-branchu, de 50 à 60 centimètres de longueur sur une épaisseur de 3 à 4 centimètres : il est couvert d'une écorce gélatino-calcaire

L'interprète de la flotte accompagne ces présents. Orateur éloquent, habile négociateur, il connaît les mœurs et le langage des peuples divers. Chargé de justifier l'absence du héros et de préparer une alliance durable entre Mélinde et Lisbonne, il arrive au pied du trône, et d'un ton noble et mesuré : « Puissant mo« narque, dit-il, toi qui as su asservir au frein des lois la « fierté d'un peuple indompté [1], toi que chérit Mélinde « et que respecte l'Orient, tu vois des malheureux qui, « battus par les tempêtes et repoussés par des barbares, « viennent se réfugier dans tes États et te demander un « asile.

« Nous ne sommes point de ces navigateurs sans pa« trie [2] qui, fondant tout à coup sur d'imprévoyantes « cités, en égorgent les habitants pour s'emparer de « leurs dépouilles. Sujets d'un roi dont la puissance et « la gloire étonnent l'Occident, nous allons par son or« dre à la découverte de l'Inde.

« Quelle est donc cette race inhumaine [3], quels sont

qui, à l'état frais, s'enlève aisément, et il est enveloppé d'une membrane vasculaire qui lie les uns aux autres tous les polypes d'un même pied, et fait que la nourriture de l'un profite à tous. L'axe central est d'un rouge vif et a la dureté du marbre : c'est cette matière que l'on emploie à faire des bijoux.

1. Toute cette stance rappelle ces vers de Virgile :

Postquam introgressi, et coram data copia fandi,
Maximus Ilioneus placido sic pectore cœpit :
« O regina, novam cui condere Jupiter urbem
« Justitiâque dedit gentes frenare superbas,
« Troes te miseri, ventis maria omnia vecti,
« Oramus.
(Virg., *Énéide*, I, v. 520-525.)

2. Non nos aut ferro Libycos populare Penates
Venimus, aut raptas ad littora vertere prædas.
(Id., v. 527-528.)

3. Quod genus hoc hominum? quæve hunc tam barbara morem
Permittit patria? Hospitio prohibemur arenæ;
Bella cient, primaque vetant consistere terra.
(Id., v. 539-541.)

« ces peuples féroces qui nous ont refusé l'entrée « des ports et jusqu'à l'hospitalité du désert ? Quels « desseins nous supposaient-ils ? Paisibles voyageurs, « par quel crime avions-nous armé contre nous la dé- « fiance et la trahison ?

« Prince magnanime, ta générosité nous rassure et nous « console. Tu seras pour nous ce que fut jadis Alcinoüs « pour l'infortuné roi d'Ithaque. C'est un envoyé céleste « qui nous a guidés vers ce rivage. Ah ! puisqu'il nous « conduit vers toi, c'est que nous pouvons sans péril « nous confier à tes vertus.

« Si le héros dont je t'apporte l'hommage ne vient « pas lui-même te l'offrir, ne crois pas qu'il en soit dé- « tourné par d'injurieux soupçons. Il te respecte, il « t'honore; mais un ordre sacré, la volonté du souve- « rain, l'enchaîne sur ses vaisseaux.

« Quand la tête commande, il n'est point de membre « rebelle ; tout le corps obéit. Toi qui règnes sur ces « bords, tu ne voudrais pas, sans doute, que personne « y méconnût les ordres de son roi. Mais la recon- « naissance est aussi une vertu des Portugais ; et le « fleuve cessera de porter à l'Océan le tribut de ses ondes « avant que tes bontés s'effacent de leur mémoire[1]. »

Il dit. Un murmure favorable s'élève parmi les Mélindiens. « Quel courage ! se disaient-ils, quelle con- « stance ! Tant de mers parcourues ! Tant de climats « franchis ! » Le prince applaudissait en lui-même à la fidélité portugaise, et concevait une haute idée d'un roi qui se faisait obéir de si loin.

D'un œil satisfait, il regarde l'ambassadeur, et rompant enfin le silence : « Hommes courageux, sujets fidèles, « bannissez toute crainte importune ; vous n'avez rien

1. In freta dum fluvii current . . . .
(Virg., *Énéide*, I, v. 607).

« à redouter ici[1]. Vos actions héroïques vous ont mérité « l'estime de l'univers : quiconque agit mal envers vous, « est étranger à toute pensée généreuse.

« Je regrette, je l'avoue[2], de ne pas voir au milieu « de nous le héros qui vous conduit ; son hommage « eût flatté mon cœur. Mais je regretterais bien plus « encore que, pour satisfaire à mes désirs, un serviteur « fidèle eût trahi son devoir et démenti sa vertu.

« Demain, dès que les premières clartés du jour au- « ront dissipé les ombres, j'irai visiter vos vaisseaux. « Il y a longtemps que j'aspire à les voir. S'ils ont souf- « fert d'un si long voyage, ils trouveront ici de quoi ré- « parer les injures des flots. Mélinde vous offrira des « cœurs amis, des pilotes intelligents et des vivres en « abondance. »

Ainsi parla le roi de Mélinde. Et déjà le fils de Latone touchait de son char de feu les flots rougissants, lorsque l'ambassadeur de Gama remonta dans la nef légère qui l'attendait au rivage. A peine a-t-il reparu parmi les siens et redit les paroles du monarque, qu'un transport général éclate sur la flotte. Soldats et matelots, tous se félicitent du bonheur inespéré que le ciel leur envoie.

La nuit a perdu ses ténèbres. L'air se remplit de météores artificiels imitant la tremblante lumière des comètes ; les cieux, la terre et l'onde retentissent de leurs éclats ; les bombes aux ailes de feu s'élancent au milieu des cris de joie et des accents guerriers de la trompette et du clairon. Tels étaient sans doute à Lemnos les terribles jeux des compagnons de Vulcain.

1. Tum breviter Dido, vultum demissa, profatur :
« Solvite corde metum, Teucri ; secludite curas.....
(Virg. *Énéide* I, v. 561-562.)

2. Atque utinam rex ipse. . . . .
Afforet Æneas ! . . . .
(Id., v. 575-576.)

Le rivage répond à la flotte[1]. Des flèches enflammées s'élèvent en murmurant ; la roue brûlante et radieuse tourne dans les airs ; le soufre comprimé éclate de toutes parts ; les cris du peuple percent les nues : la plage et la mer paraissent embrasées, et cette double fête offre l'aspect d'une bataille.

Mais le jour naissant rappelait les mortels à leurs travaux. La diligente Aurore chassait devant elle le dieu du sommeil ; les vapeurs de la nuit retombaient en fraîche rosée sur les fleurs qui émaillaient la terre, quand le monarque africain parut sur la plage.

Une foule innombrable accourait sur ses pas, ou se pressait autour de lui. On voyait briller de loin les draperies de soie, les étoffes de pourpre. Au lieu de javelines guerrières et de l'arc arrondi en croissant, les Maures tenaient à la main les branches du palmier dont on couronne les vainqueurs.

Une longue nacelle ornée d'une tenture magnifique attendait le roi de Mélinde. Il part accompagné des grands du royaume et dans le pompeux appareil des monarques orientaux. La mousseline légère, l'or et la soie décoraient son turban. Un manteau de damas flottait sur ses épaules : la pourpre de Tyr, si chère aux nations africaines, en relevait l'éclat. A son cou pendait un collier d'or où l'art surpassait la matière. A sa ceinture étincelait un cimeterre enrichi de pierreries. L'or et les perles recouvraient le velours de sa chaussure.

Un pavillon de soie, supporté par une lance dorée, ombrageait la tête du monarque : la lance reposait dans la main d'un des principaux seigneurs de la cour. A la

1. Les Maures d'Afrique et les Indiens ont connu de bonne heure, ainsi que les Chinois, l'usage de la poudre inflammable : ils s'en servaient dans les réjouissances publiques ; mais ils n'avaient point de canons. (La Harpe.)

proue retentissaient les trompettes mauresques; l'oreille était confusément frappée de leurs accents brusques et durs, mais animés par la joie.

Gama, de son côté, quitte la flotte, entouré d'un brillant cortége ; et, sur ses chaloupes pavoisées, s'avance à la rencontre du roi de Mélinde. Il porte l'habit espagnol; mais le lin de sa tunique est français. Vénus a tissé le satin précieux qui compose son vêtement, et le kermès l'a coloré.

Les manches sont retroussées avec des boutons d'un or pur qui réfléchit l'éclat du soleil. L'or, dont la fortune est si avare, l'or serpente en large broderie sur ses hauts-de-chausses militaires. Des agrafes d'or rapprochent, avec élégance, les pans de sa soubreveste; des nœuds de rubans flottent à son épée; un superbe panache se balance mollement sur sa toque européenne.

La forme variée de l'habillement de ses guerriers s'embellissait de mille couleurs. La pourpre de Tyr, mariée à des teintes plus douces, offrait à l'œil charmé toutes les nuances de l'écharpe lumineuse que déroule dans les cieux la fille de Thaumas[1], quand elle va transmettre aux mortels les ordres de Junon.

Les sons de la trompette portaient dans tous les cœurs le mouvement et la joie. Les barques des Maures couvraient la mer et de leurs pavillons déployés en effleuraient la surface. Le bronze enflammé mugissait; des tourbillons de fumée remplissaient les airs et dérobaient la vue du soleil; les rapides détonations se précipitaient coup sur coup, et les Maures assourdis pressaient de leurs mains leurs oreilles épouvantées.

Mais déjà la chaloupe portugaise a reçu le roi de Mélinde. Il se jette dans les bras du héros. A cet élan du

1. Thaumas, fils de l'Océan et de la Terre, était le père d'Iris, surnommée Thaumasias.

cœur, Gama se sent ému ; mais il respecte le rang suprême et ne répond que par des hommages aux embrassements du monarque. L'Africain considérait, avec un plaisir mêlé d'étonnement, les manières, les traits et l'attitude de ces intrépides navigateurs que le désir de la renommée entraînait du fond de l'Occident aux rivages de l'Indus.

Il leur renouvelle en termes magnifiques les offres qu'il leur a déjà faites. « Venez vous reposer dans mes « États, venez y réparer vos pertes ; tous mes trésors « sont à vous. Je connais depuis longtemps[1] les guerriers « de la Lusitanie : je sais que dans une autre contrée « de l'Afrique ils ont livré de grands combats et rem- « porté de grandes victoires. L'Afrique entière est pleine « encore du bruit de leurs exploits.

« Et de raconter lui-même les triomphes des Portu- « gais sur les Maures de Tingis et d'Abyla[2], tous les « traits de valeur dont ils avaient rendu témoin le « royaume des Hespérides. Leurs actions d'éclat, leurs « moindres faits d'armes étaient parvenus jusqu'à lui. « Touché de ses discours, Gama lui répond :

« O roi, dont le cœur généreux a pris en pitié les in- « fortunés Lusitaniens et les longues misères qu'ils ont « endurées sur les ondes, puisse l'éternelle Providence

1. Tempore jam ex illo casus mihi cognitus urbis
Trojanæ, nomenque tuum. . . . .
Quare agite, o tectis, juvenes, succedite nostris.
(Virg., *Énéide*, I, v. 623-627.)

2. C'est une grande adresse du poëte d'avoir intéressé d'avance le roi de Mélinde à la gloire des Portugais. Gama va bientôt l'entretenir des combats livrés aux Maures par les Lusitaniens, soit en Afrique, soit sur les bords du Tage. Il pouvait craindre de l'offenser par ce récit ; mais le discours du prince le rassure. L'intérêt des Maures de Maroc et de Tanger ne peut, d'ailleurs, toucher que faiblement les Maures du Zanguebar ; et ce faible intérêt est plus que balancé par l'admiration que le roi de Mélinde a conçue pour les conquérants du royaume des Hespérides.

« qui règle le mouvement des cieux et la destinée des « mortels, te payer de tes bienfaits, puisqu'il n'est pas « en notre pouvoir de t'en offrir nous-mêmes le prix[1].

« De tous les princes que le soleil a brunis de ses « feux, toi seul as daigné nous tendre une main secou- « rable, et nous offrir un refuge contre les vents et les « tempêtes[2]. Tant que la lumière des cieux brillera pour « Gama, en quelque lieu que le sort l'appelle, il publiera « ta gloire et tes bienfaits[3]. »

Tandis que le prince et le héros s'entretenaient ainsi, la rame légère promenait leur esquif autour des vaisseaux ; les barques mélindiennes les suivaient. La flotte, avec ses bronzes formidables et sa mousqueterie légère, saluait le souverain de Mélinde ; les clairons sonnaient en cadence : la trompette mauresque répondait à leurs accents.

Le monarque a tout vu, tout admiré ; mais le bruit, si nouveau pour lui, de ces tubes enflammés qui portent la foudre en leurs flancs, lui cause une sorte d'effroi et trouble un entretien qu'il désirait prolonger. Gama s'en aperçoit : à l'instant la foudre se tait et la chaloupe s'arrête sur son ancre.

1. La réponse de Gama au roi de Mélinde rappelle exactement celle que fait Énée à la reine de Carthage.

. . . . Grates persolvere dignas
Non opis est nostræ.....
Di tibi (si qua pios respectant numina, si quid
Usquam justitiæ est) et mens sibi conscia recti
Præmia digna ferant.....
(Virg., *Énéide*, I, v. 600-605.)

2. O sola infandos Trojœ miserata labores !
Quæ nos, relliquias Danaûm, terræque marisque
Omnibus exhaustos jam casibus, omnium egenos,
Urbe, domo socias !
(Id., v. 597-600.)

3. . . . . Polus dum sidera pascet,
Semper honos, nomenque tuum laudesque manebunt,
Quæ me cumque vocant terræ.......
(Id., v. 608-610.)

Plus calme alors et dégagé du souci qui l'occupait, le Mélindien se livre au plaisir d'interroger Gama, tantôt sur les guerres à jamais célèbres des enfants de Lusus contre les enfants de Mahomet ; tantôt sur l'Hespérie occidentale, patrie des Portugais, et sur les Ibères, leurs voisins ; tantôt sur les mers immenses qu'ils venaient de parcourir.

« Enfin, lui dit-il, fais-moi le tableau fidèle du pays « qui fut ton berceau, de la grande région dont il fait « partie. Raconte-moi l'origine de ta nation, ses guerres, « ses victoires. Voyons par quels degrés elle est arrivée « à tant de gloire et de puissance : les fastes d'un tel « peuple doivent être remplis d'admirables événements.

« Dis-moi les périls de ta navigation, les ouragans, « les tempêtes ; les mœurs, les usages qui t'ont le plus « frappé sur le rivage éthiopien, sur cette terre encore « sauvage dont tes hardis navires ont suivi les longs dé- « tours. Le Soleil est sorti radieux des portes de l'Au- « rore ; les freins d'or de ses coursiers étincellent sur « l'horizon ; un beau jour se prépare ; les vents dorment, « la mer et ses vagues reposent.

« Rien ne troublera tes récits. Parle : la voix de la « Renommée s'est fait entendre avant la tienne. Nous ne « sommes que des Africains ; mais qui ne connaît les « Portugais, leur courage, leurs vertus guerrières[1] ? Le « soleil n'éclaire pas de si loin les peuples de Mélinde, « qu'ils ne sachent apprécier le mérite des grandes ac- « tions.

« Le monde s'étonne encore de l'audace des géants « qui tentèrent d'escalader les cieux. Il admire la folle

1. Quis genus Æneadum, quis Trojæ nesciat urbem
Virtutesque virosque ?.. . . . .
Non obtusa adeo gestamus pectora Pœni,
Nec tam aversus equos Tyria Sol jungit ab urbe.
(Virg., *Énéide*, I, v. 565-568.)

« témérité de Pirithoüs et de Thésée[1], qui descendirent « vivants au noir séjour de Pluton. Ont-ils montré plus « de courage que toi? L'Olympe et les enfers étaient-ils « plus redoutables que l'empire de Neptune?

« Un insensé, pour se faire un nom dans l'univers, a « brûlé le temple d'Éphèse, chef-d'œuvre de Ctésiphon; « et l'univers a connu le nom d'Érostrate[2]. S'il est une « célébrité pour le crime, il en est une aussi pour la « vertu; tu ne devras ton immortalité qu'à des travaux « héroïques. »

1. Thésée fils d'Égée, roi d'Athènes, et son ami Pirithoüs, fils d'Ixion, descendirent aux enfers pour enlever Proserpine; mais Thésée y fut retenu prisonnier jusqu'à l'arrivée d'Hercule, qui le délivra, et Pirithoüs y succomba.

Nec Lethæa valet Theseus abrumpere caro
Vincula Pirithoo.....

(Horace.)

Aussi, lorsque, dans Virgile, Énée se présente à Charon pour traverser le Styx, le nocher des enfers ne veut pas tout d'abord l'admettre dans sa barque, se rappelant l'audacieuse entreprise de ceux qui l'ont précédé:

Nec vero Alciden me sum lætatus euntem
Accepisse lacu, nec Thesea Pirithoumque,
Dis quanquam geniti atque invicti viribus essent:
Tartareum ille manu custodem in vincla petivit,
Ipsius a solio regis, traxitque trementem;
Hi dominam Ditis thalamo deducere adorti.

(Virg., *Énéide*, VI, v. 392-397.)

2. Erostrate, Éphésien d'une naissance obscure, voulant s'illustrer par quelque moyen que ce fût, incendia le temple de Diane, une des sept merveilles du monde, en l'an 356 av. J.-C., la nuit où naquit Alexandre le Grand. Les Éphésiens le condamnèrent au feu, et firent une loi qui défendit de prononcer son nom.

CHANT TROISIÈME

Maintenant, Calliope [1], apprends-moi ce que Gama raconta au roi de Mélinde. Daigne inspirer un mortel qui t'aime; donne-moi les accents de ta voix divine. Et que le brillant inventeur de l'art de guérir, le dieu qui te rendit mère d'Orphée, ne laisse plus s'égarer vers Daphné, Clytie ou Leucothoé, l'hommage qu'il ne doit qu'à ta beauté.

Descends de la cime fleurie du Parnasse [2], accours sur les pas d'Apollon. Il a quitté la fontaine d'Aganippe pour l'onde sacrée du Tage; il m'y plonge avec lui. Viens accorder ma lyre; ouvre-moi, pour les enfants de Lusus, tous les trésors de l'harmonie; ou je dirai que,

1. Calliope, muse de la poésie héroïque et de l'éloquence, fut mère de Linus, d'Orphée, des Sirènes et des Corybantes. Elle est ordinairement représentée couronnée de lauriers, avec une trompette à la main, et des poëmes épiques placés à ses pieds.

2. A cette invocation de Camoens on peut comparer le début de l'ode de J.-B. Rousseau sur la naissance du duc de Bretagne.

Descends de la double colline,
Nymphe dont le fils amoureux,
Du sombre époux de Proserpine
Sut fléchir le cœur rigoureux.
Viens servir l'ardeur qui m'inspire;
Déesse, prête-moi ta lyre,
Ou celle de ce Grec vanté
Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thèbes en cendre,
Respecta la postérité.

jalouse en secret pour ton fils, tu crains de lui donner un rival qui le surpasse.

Les Maures attendaient en silence[1] que Gama commençât son récit. Il se recueille un moment, et, d'un air assuré, prend la parole en ces termes : « Tu m'ordonnes, « grand roi, de te raconter l'histoire de mon pays. Tu « veux connaître les Lusitaniens, leurs guerres, leurs « triomphes, et jusqu'à leurs premiers pas dans la car- « rière des nations.

« Il est doux de célébrer les héros ; mais les Lusita- « niens sont mes frères, leur gloire est la mienne. Est-ce « à moi qu'il appartient de prononcer leur éloge ? Et « comment te peindre en un jour[2], cette longue suite « d'actions mémorables ?... Tu le veux : j'obéis ; ce de- « voir, à mes yeux, l'emporte sur tous les autres. J'aurai « soin de resserrer mes tableaux.

« Une pensée, d'ailleurs, me rassure et m'encourage : « c'est que le mensonge ne saurait trouver place dans « une histoire si glorieuse et si pleine. Loin de créer ou « d'agrandir les événements, je ne dirai pas la moitié « des faits merveilleux dont elle abonde. Mais avant de « parcourir avec toi nos annales guerrières, je vais, « selon tes désirs, te montrer la grande région[3] où « fleurit la Lusitanie.

« Entre la zone boréale où règne un éternel hiver, et « l'ardent tropique où le soleil verse les feux qu'il re- « fuse au septentrion, est située la superbe Europe. Au

1. Conticuere omnes, intentique ora tenebant ;
Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto.......
(Virg., *Énéide*, II, v. 1-2.)

2. ..... Si prima repetens ab origine pergam,
Et vacet annales nostrorum audire laborum,
Ante diem clauso componet Vesper Olympo.
(Id., I, v. 372-374.)

3. Voy. notice littéraire, p. 71 et 72.

« nord, à l'occident, l'Océan l'entoure de ses flots : au « sud, la Méditerranée baigne ses rivages.

« A l'orient, elle confine à l'Asie. Deux grandes li- « mites l'en séparent : le Tanaïs [1], qui du haut des « monts Riphées court à longs replis se perdre au sein « des ondes Méotides; et cette mer orageuse qui porta « jadis vers les rivages d'Ilion les vaisseaux de la Grèce « irritée. Ilion n'est plus. Le voyageur attristé en cherche « en vain les débris.

« Au-dessous du pôle apparaissent les monts Hyper- « boréens. C'est là que les fougueux enfants d'Éole ont « fixé leur séjour. C'est là que le flambeau du monde « semble s'éteindre sur des sommets couverts de neige « et sur les glaces éternelles qui chargent les mers, les « fleuves et les fontaines.

« Au pied de ces montagnes et dans .eurs profondes « vallées vivent errants des peuples divers qui jadis dis- « putèrent d'antiquité avec les peuples de l'Égypte [2]. « Peuples aveugles qui cherchiez à connaître le berceau « du genre humain, que ne le demandiez-vous aux cam- « pagnes de Damas ?

« Non loin des régions polaires s'étendent la froide

1. On croyait anciennement que le Tanaïs prenait sa source dans les monts Riphées, au nord-est de la Russie d'Europe. Mais ce fleuve, qu'on appelle maintenant *le Don*, sort du lac Ivan-Ozero, dans le gouvernement de Toula; après avoir coulé au sud, puis au sud-est jusqu'au pays des Cosaques du Don, il se dirige vers le sud-ouest et tombe dans la mer d'Azov. Son cours est de 1,450 kilomètres.

2. « Scytharum gens antiquissima semper habita, quanquam inter Scythas et Ægyptios diu contentio de generis vetustate fuerit... » (Justin, liv. II). Justin, qui raconte fort au long cette grande contestation des Scythes et des Égyptiens, trouve très-fortes les raisons que faisaient valoir les Scythes, et se prononce en leur faveur. Camoens s'en rapporte à la Genèse, et il est vraisemblable que, par une figure de rhétorique très-familière aux poëtes, l'auteur des *Lusiades* prend ici la partie pour le tout, et que, par les campagnes de Damas, il entend toute cette région de l'Asie où coulent l'Euphrate et le Tigre qui, d'après la Genèse, arrosaient le paradis terrestre.

« Laponie, l'inculte Norwége et l'île des Scandinaves, « de ces guerriers farouches dont l'Italie n'a point oublié « les victoires [1]. Un bras de l'océan Sarmatique se pro- « longe entre les rivages de la Prusse, du Danemark « et de la Suède, et revoit au printemps les vaisseaux « que l'hiver enchaînait dans les ports.

« Entre cette mer et le Tanaïs habitent le Russe, le « Moscovite, le Livonien. Ils ont conservé la barbarie [2] « des Sarmates, leurs ancêtres. Les monts d'Hercynie [3] « sont foulés par les Polonais, qui furent les Marco- « mans. Les Bohémiens, les Saxons, les Pannoniens « cultivent les contrées que fécondent les eaux de l'Ems, « de l'Elbe, du Danube et du Rhin. Ils obéissent à « l'aigle germanique.

« Entre les derniers flots du Danube et le détroit qui « vit tomber Hellé [4], s'agitent les Thraces belliqueux. « La patrie du dieu Mars est esclave de l'Ottoman; « l'Hémus [5] et le Rhodope frémissent sous les pas des

1. Il s'agit ici des guerriers d'Alaric qui ravagèrent l'Italie et saccagèrent la ville de Rome en 409.

2. Au temps où écrivait Camoens, les Russes étaient encore barbares : Pierre-Alexiowitz n'avait pas paru.

3. La forêt Hercynienne, *Hercynia Silva*, en allemand *Harzwald*, s'étendait, suivant César, dans toute la Germanie, du Rhin à la Vistule ; il lui donnait une longueur de soixante jours de marche et une épaisseur de neuf jours. La *Forêt-Noire*, ainsi que les bois qui couvrent les montagnes du Hartz et de l'Erzgebirge, n'en sont que des restes.

4. Un oracle ayant déclaré que la peste qui ravageait Iolchos prendrait fin, si le roi Athamas consentait à immoler aux dieux ses deux enfants Phryxus et Hellé, ceux-ci allaient être sacrifiés lorsqu'ils furent tout à coup entourés d'un nuage et transportés par un bélier à toison d'or à travers la mer qui sépare Iolchos de la Colchide. Effrayée du bruit des flots, Hellé se noya dans ce détroit que les anciens nommèrent l'Hellespont et que nous appelons les Dardanelles.

5. L'Hémus, *Hæmus*, qui se nomme aujourd'hui le *Balkan*, est une chaîne de montagnes qui sépare la Thrace de la Mésie-Inférieure, court de l'ouest à l'est, jetant au sud-est les monts Rhodope (*Despoto-Dagh*), et aboutit au Pont-Euxin.

« Barbares ; Byzance est tombée sous le joug ! L'ombre « de Constantin a gémi de cet affront.

« Franchis la Macédoine que baignent les froides « eaux de l'Axius[1]. Voici la Grèce. Salut, terre féconde « en héros, patrie de l'éloquence, des beaux-arts et de « la liberté ! Noble contrée ! La gloire des armes et le « génie des lettres ont porté ton nom jusqu'aux cieux.

« Non loin de l'antique cité d'Anténor[2] s'élève du « sein des eaux la superbe Venise. Humble à sa nais» sance, elle règne aujourd'hui sur le golfe qui baigne « le pays des Dalmates. Cette terre qui s'avance au mi« lieu des flots, c'est l'Italie. Le monde est plein de ses « trophées ; son génie éclaira les nations qu'avait sub« juguées sa valeur.

« Les flots lui servent de ceinture et les Alpes de rem« parts. L'Apennin la parcourt et la divise ; l'Apennin « qui fut jadis témoin de tant d'exploits ! Rome n'est « plus la fille de Mars ; ses guerriers reposent dans la « tombe. Elle obéit au ministre sacré d'un souverain « dont le royaume n'est pas sur la terre.

« La Gaule apparaît à nos yeux ; la Gaule, autrefois le « théâtre des triomphes de César. Elle est arrosée par « la Seine, le Rhône, la fraîche Garonne et le Rhin au « lit profond. Sur une de ses limites s'élèvent les mon« tagnes où fut ensevelie la nymphe Pyrène[3]. L'or et

1. L'Axius s'appelle aujourd'hui *le Vardari*. C'est un fleuve qui sort du versant oriental du Tchar-Dagh et se jette, après un cours d'environ 280 kilomètres, dans le golfe Salonique.

2. Padoue. Voyez la note de la st. 45 du ch. II.

> Hic tamen ille urbem *Patavi* sedesque locavit
> Teucrorum, et genti nomen dedit, armaque fixit
> Troia.
>
> (Virg., *Énéide*, I, v. 247-249.)

3. Pyrène, fille de Bébryx, roi de cette partie de l'Espagne qui confine à la France, fut séduite par Hercule. Fuyant la colère de son père, elle se sauva dans les montagnes, et y fut dévorée par les bêtes sauvages. Hercule l'ensevelit sur une de ces montagnes qu'on appela

« l'argent ont coulé, dit-on, de leurs flancs embrasés.

« Du haut des Pyrénées se découvre la noble Espagne. « C'est la tête de l'Europe. Sa gloire et sa puissance ont « subi de nombreuses révolutions. On l'a vue plus d'une « fois au bas de la roue de la fortune; mais jamais l'in- « constance du sort, jamais la force ni l'adresse ne sau- « ront abattre ou flétrir les cœurs généreux qu'elle « enfante.

« Elle s'avance vers la Mauritanie et semble vouloir « fermer le détroit qui fut le dernier des travaux d'Al- « cide. Forte de son courage, de l'étendue de son terri- « toire et du nombre de ses ports, elle embrasse et voit « fleurir sur son sein différentes nations qui toutes riva- « lisent de noblesse et de valeur :

« L'Aragonais qui s'illustra par la conquête de l'in- « quiète[1] Parthénope[2], l'Asturien qui vit tous les ef- « forts des musulmans se briser au pied de ses rochers, « le Navarrois belliqueux, le Galicien fécond en strata- « gèmes, les peuples de la Bétique, de Grenade et de « Léon, les guerriers de Tolède et l'héroïque Castillan « qui devait un jour réunir tous ces peuples sous sa glo- « rieuse domination.

« L'Espagne est couronnée par la Lusitanie qui borde « la mer et voit le soleil descendre dans les flots. Le ciel

depuis Pyrénées. Leurs mines précieuses ont fait dire qu'il en coulait des ruisseaux d'or et d'argent. Diodore de Sicile prend la chose à la lettre. Il prétend qu'une troupe de pasteurs ayant un jour allumé du feu sur ces montagnes, l'incendie consuma de vastes forêts et produisit un embrasement tel que les métaux fondus dans le sein de la terre jaillirent et coulèrent de toutes parts. Ainsi, selon Diodore, le nom de Pyrénées viendrait de *pur*, *puros*, qui, en grec, signifie feu. (M.)

1. L'épithète *d'inquiète*, comme le remarque La Harpe, est parfaitement justifiée par le voisinage du Vésuve.

2. La sirène Parthénope, désespérée d'avoir vu Ulysse résister aux charmes de sa voix, s'était donné la mort; les habitants du pays lui élevèrent un tombeau sur le rivage, et près de là se forma une ville qui fut appelée de son nom *Parthénope*, plus tard *Neapolis* (Naples).

« a voulu que la Lusitanie triomphât des enfants d'Al-
« manzor, qu'elle les rejetât de son sein, et devînt à son
« tour la terreur de l'Afrique. C'est mon pays, mon cher
« pays. Puisse le ciel y ramener mes heureux navires !
« Puissé-je, à la fin de ma laborieuse entreprise, revoir
« ses doux rivages, les fouler encore et mourir !

« La Lusitanie doit son nom à Lusus, à cet ancien
« guerrier qui suivit Bacchus dans ses voyages, et s'ar-
« rêta sur cette terre dont il fut le premier habitant.
« Elle a vu naître le pâtre fameux dont le nom seul[1],
« annonce la force et le courage. Il effraya la fortune
« des Romains, et couvrit de confusion leurs plus cé-
« lèbres généraux. Ainsi débutaient sur la scène du
« monde les fiers descendants de Lusus.

« Le vieillard qui dévore ses propres enfants, le
« Temps, qui tour à tour élève et détruit les empires,
« avait reçu du Destin l'ordre secret de donner un jour
« à la Lusitanie un rang illustre parmi les royaumes de
« l'Europe ; et voici par quels événements s'accompli-
« rent les décrets du ciel.

« Alphonse régnait en Espagne[2], Alphonse le fléau
« des Maures et le vengeur des chrétiens ; la Castille le
« proclamait son libérateur. Le bruit de ses exploits
« vola des colonnes d'Hercule aux montagnes Cas-
« piennes, et les guerriers en foule vinrent chercher
« sous ses drapeaux les périls et la gloire.

« Ils quittaient pour les combats leur patrie, leurs
« tranquilles pénates et les châteaux de leurs aïeux. Si
« l'amour de la renommée excitait leur courage, le zèle
« de la foi les enflammait encore davantage. Leur bril-

1. Voyez sur Viriate la notice historique, p. 116 et 117. Camoens fait dériver ce nom de *vir*, homme courageux, *vires*, forces, courage.

2. Voyez, sur Alphonse et la récompense qu'il accorda à dom Henri, la notice historique, p. 138.

« lante intrépidité, leurs exploits attirèrent sur eux les « regards et les bienfaits d'Alphonse.

« Parmi ces guerriers brillait le valeureux Henri. Se-« cond fils d'un roi de Hongrie, il avait appris de son « père l'art de gouverner les peuples. La Lusitanie, qui « n'était pas encore un royaume, fut le prix de sa vail-« lance. Il reçut, avec le titre de comte, un don plus « cher à ses yeux, la main d'une princesse qui devait le « jour au monarque espagnol : l'auguste Thérèse alla « s'asseoir avec lui sur le nouveau trône élevé par Al-« phonse.

« Le héros se montra digne de sa fortune. Il remporta « d'éclatantes victoires sur les enfants d'Ismaël, et réu-« nit à ses domaines le territoire des vaincus. La nais-« sance d'un fils couronna tant de prospérités. Réjouis-« toi, Portugal, les jours de ta grandeur sont arrivés : « ce fils, présent du ciel, ceindra le diadème des rois.

« Vainqueur des infidèles sur les bords du Tage et du « Douro, Henri les combattit sur les bords de ce fleuve « plus célèbre dont les ondes baignèrent jadis le corps « d'un Dieu. Il vit tomber les murs de Solime, et le scep-« tre de Godefroy remplacer le joug de l'impie.

« Il venait, à l'exemple des princes chrétiens, de ren-« trer dans ses États, quand le sort fatal vint terminer « le cours d'une si belle vie : il rendit son âme à celui « qui la lui avait donnée. Son fils, sa vivante image, « avait à peine atteint l'âge heureux de l'adolescence ; « mais il promettait un digne héritier des vertus de son « père, et marchait l'égal des héros.

« Sa mère[1], en croirai-je une tradition qui remonte « au berceau de la monarchie portugaise ? Sa mère ne « craignit point d'offenser les mânes de Henri, et de for-« mer les nœuds d'un second hyménée. Dans son délire,

1. Voy. notice historique, p. 138 et 139.

« elle s'empare du sceptre, le livre à Transtamare, et « revendique comme sa dot tous les domaines de l'il- « lustre orphelin.

« Alphonse (c'était le nom que le jeune prince avait « pris de son aïeul), Alphonse s'indigne et frémit. Dé- « pouillé par sa mère, persécuté par un tyran, il conçoit « le hardi projet de reconquérir son héritage. Il le mé- « dite avec prudence, et l'exécute avec audace.

« La guerre intestine s'allume. Les champs de Gui- « maraens se rougissent du sang des familles. Une mère « marche contre son fils. Ambitieuse et superbe, elle « brave le ciel et la nature. L'amour maternel est éteint « dans son cœur ; un autre amour la subjugue et l'en- « traîne.

« Barbare Progné, impitoyable Médée, vous qui ven- « geâtes sur vos propres enfants les outrages de leurs « pères, le crime de Thérèse surpasse encore le vôtre. « Et toi, que l'amour rendit parricide, fille de Nisus [1], « le délire des sens avait seul égaré ton cœur : le délire « des sens et la soif de régner ont armé Thérèse contre « son fils.

« Cependant la victoire a couronné le parti le plus « juste. Alphonse est triomphant ; les armes sont tom- « bées des mains des rebelles ; mais la colère égare le « vainqueur : Thérèse est chargée d'indignes fers. Mal- « heureux Alphonse ! as-tu donc oublié que Thérèse « est ta mère [2], et que le ciel venge tôt ou tard les droits « de la nature offensée !

1. Scylla, fille de Nisus, qui régnait à Mégare, s'éprit d'amour pour Minos et coupa le cheveu fatal auquel tenaient le sort de la ville assiégée et la vie du roi. Nisus, en la poursuivant, fut changé en épervier ; Scylla lui échappa sous la forme d'une alouette.

Apparet liquido sublimis in aere Nisus,
Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo.
(Virg., *Géorg.*, I, v. 404-405.)

2. Voy. notice littéraire, p. 99.

« La Castille s'émeut. Ses innombrables guerriers « volent au secours de la fille des rois. Le Portugais « voit venir l'orage et le contemple sans s'émouvoir. La « faveur des cieux ne l'a pas encore abandonné. Il se « confie à son audace, et les champs de Valdevès sont « témoins de sa gloire et de la honte des Castillans.

« Mais déjà les vaincus ont réparé leur défaite ; ils re- « viennent plus nombreux et plus terribles. Alphonse « étonné cherche un abri dans les murs de Guimaraens[1]. « Pressé de toute part, manquant de vivres et menacé « d'une perte inévitable, il périssait, si, par un dévoue- « ment héroïque, Égas Moniz n'eût conjuré la tempête.

« Égas n'a pris conseil que de son zèle et de son amour « pour le prince. Il court, sans son aveu, porter à l'en- « nemi des paroles de paix. Son nom, ses vertus ont « déjà suspendu les haines : on l'écoute. Un traité sous- « crit par Égas assure au monarque espagnol l'hom- « mage de son rival. Sur la foi des serments, l'ennemi « s'éloigne ; mais l'indomptable Alphonse rougirait de « fléchir sous un maître.

1. Guimaraens est située sur la rive droite de l'Ave, à peu de distance de la rivière de l'Azevilla, dans une jolie vallée. Elle se divise aujourd'hui en ville ancienne et ville nouvelle. Dans la vieille ville, il ne reste qu'un château ruiné, mais d'un grand intérêt historique, dans lequel naquit Alphonse Ier. La ville nouvelle date de 1427. Aux environs, il existe des bains d'eaux thermales sulfureuses que les Romains connaissaient.

On y visite volontiers l'église de *Nossa Senhora da Oliveira* (Notre-Dame-de-l'Olivier), célèbre par les souvenirs qu'elle rappelle. La légende rapporte qu'au temps des Goths, Wamba était occupé au labourage d'un champ, lorsque des envoyés vinrent lui annoncer son avénement au trône. Surpris de cette nouvelle, Wamba répondit en riant qu'il serait roi lorsque son aiguillon aurait des feuilles, et il l'enfonça dans le sol. A l'instant l'aiguillon prit racine et se couvrit de branches et de verdure. — Un joli porche gothique, qui date du XIVe siècle, a été élevé à cet endroit même, et l'olivier, ou son rejeton, entouré d'une balustrade en fer ouvragé, étend tout auprès ses rameaux toujours vigoureux. L'église date du même temps ; on y conserve la cuve dans laquelle Alphonse Ier a été baptisé.

« Le jour était venu où le noble fils de Henri devait, « humble vassal, courber le front devant le fier Castillan. « Égas, le fidèle Égas, va se trouver parjure aux yeux « de la Castille irritée. Il n'hésite point à sacrifier sa vie « en échange d'un hommage qui révolte la fierté d'Al- « phonse.

« Fidèle à sa parole, à l'honneur, il part. Sa femme « et ses enfants l'accompagnent. Arrivé dans les murs « de Tolède, il se présente au roi, les pieds nus, le corps « à peine couvert du triste vêtement des criminels. Al- « phonse m'a désavoué, lui dit-il, venge-toi. Me voilà « prêt à payer de mon sang une téméraire promesse.

« J'amène à tes pieds mes enfants et leur mère. Leur « vie est à toi, si le sacrifice de l'innocence peut satis- « faire un cœur tel que le tien. Ma langue a prononcé « le serment ; ma main l'a souscrit : voilà mes seuls « complices. Punis-les ; et que les tortures inventées « par les Périllus [1] et les Sinnis [2] soient le prix de ma « témérité.

« Tel, abreuvé déjà de l'amertume de la mort, le con-

1. Antoine Baïf raconte, dans son vieux style, la mésaventure de Périllus.

Phalar, roi d'Agrigent, rempli de félonie,
Exerça sans merci jadis sa tyrannie
Sur ses pauvres sujets, par tourments inventés,
Les faisant bourreler fièrement tourmentés.
Or le fondeur Péryl, de soi peu pitoyable,
Pensant faire au tyran un présent agréable,
Forge un taureau d'airain pour un nouveau tourment,
Où le criminel clos, d'un bœuf le meuglement
Formerait par son cri, sentant la flamme éprise.
Phalar voyant ce don, d'une juste entreprise,
Fait sous l'airain meuglant un brasier allumer,
Et dedans pour essai le fondeur enfermer :
Par quoi cettui chétif mourut de male-rage,
Mugissant comme un bœuf dans son cruel ouvrage.
Après tant d'innocents meurtris injustement,
Phalar contre Péryl fut juste seulement.

2. Placé à l'isthme de Corinthe, Sinnis tuait les voyageurs en les attachant à des arbres qu'il avait courbés vers la terre et qu'il laissait ensuite se redresser. Il fut tué par Thésée.

« damné livre sa tête à l'exécuteur, et ne survit à sa « résignation que pour attendre le coup fatal. Tel pa- « raissait Égas prêt à subir son arrêt. Mais tant de cou- « rage et de vertu a touché le cœur du monarque ; la « colère cède à la clémence.

« O Fidélité portugaise! ô dévouement comparable à « l'action sublime de ce Perse qui, pour ouvrir à son « maître les portes d'une cité célèbre, se couvrit lui- « même de blessures, et força Darius à s'écrier : Ah ! « malheureux ! ne sais-tu pas que, pour racheter le « sang d'un Zopyre, je donnerais vingt Babylones?

« Mais déjà l'infatigable Alphonse se dispose à porter « ses armes au delà du Tage, à conquérir les fertiles « campagnes habitées par les Maures. Déjà ses tentes « se déploient dans les plaines d'Ourique. Il campe « fièrement en face des infidèles avec sa faible mais va- « leureuse armée.

« La lutte qui se prépare va donner à chaque Por- « tugais cent adversaires à combattre. Alphonse, d'un « œil tranquille, a mesuré les forces de l'ennemi ; et, « rejetant les conseils d'une prudence vulgaire, il se con- « fie au Dieu qui donne ou refuse la victoire.

« Les musulmans couvrent la plaine. Cinq rois les « commandent, tous savants dans l'art de la guerre, « tous célèbres par des exploits. Ismar, le plus vaillant « d'entre eux, Ismar guide au combat leurs innombra- « bles bataillons. Ils sont accompagnés de belliqueuses « Amazones, dignes rivales des guerrières du Ther- « modon [1] et de cette belle Penthésilée [2] qui combattit « si vaillamment pour la cause des Troyens.

« L'aube matinale répandait au loin la fraîcheur et la

1. Le Thermodon, aujourd'hui Thermeh, se jetait dans le Pont-Euxin, près de Thémiscyre. C'était sur ses bords que la Fable avait placé les Amazones.

2. Reine des Amazones et alliée de Priam, elle fut tuée pendant le siége de Troie par Achille qui fut touché de sa beauté et la pleura.

« sérénité ; le feu des étoiles commençait à pâlir, quand « sur une croix lumineuse le fils de Marie apparut aux « yeux d'Alphonse. Le héros se prosterne, et s'écrie « dans l'ardeur de sa foi : C'est aux infidèles, Seigneur, « c'est aux infidèles qu'il faut des prodiges, et non pas « à moi qui crois à ta puissance.

« Cet aspect miraculeux enflamme les Portugais. « L'enthousiasme se répand dans tous les rangs ; le « nom de roi vole de bouche en bouche ; un cri général « s'élève jusqu'au ciel et va retentir au camp des Bar- « bares : Vive le grand Alphonse ! vive le roi de Por- « tugal ! marchons, combattons avec lui.

« Tel un dogue furieux, excité par les cris du chas- « seur, se jette en aboyant sur le taureau des mon- « tagnes. A sa dent meurtrière, à ses rapides élans, le « taureau oppose un front terrible ; mais ses coups « redoublés se perdent dans les airs ; et bientôt, les « flancs meurtris, les oreilles sanglantes, la gorge dé- « chirée, il tombe épuisé de fatigue et de douleur.

« Tel, aux cris des soldats, s'élance le nouveau roi en- « flammé comme eux par le prodige. Les phalanges lusi- « taniennes se précipitent sur ses pas. Les infidèles pous- « sent d'horribles clameurs et courent aux armes en tu- « multe. Ils agitent l'arc et la lance ; la trompette sonne, « les instruments guerriers retentissent de toutes parts.

« Quand la flamme[1], animée par le souffle aigu de « l'Aquilon, se répand dans la plaine et dévore au loin « les bruyères desséchées, les bergers plongés dans le « sommeil se réveillent au bruit de l'incendie qui s'a-

1. Imitation d'Homère et de Virgile :

Ὡς δ', ὅτε πῦρ ἀΐδηλον ἐν ἀξύλῳ ἐμπέσῃ ὕλῃ,
Πάντῃ τ' εἰλυφόων ἄνεμος φέρει, ...
(Hom. *Iliade*, XI, v. 155-156.)

In segetem veluti quum flamma furentibus Austris
Incidit.....
(Virg., *Énéide*, II, v. 304-305.)

« vance, rassemblent leurs vêtements épars et fuient en « tremblant vers le hameau voisin.

« Ainsi le Maure surpris saisit à la hâte et son casque « et ses armes. Un moment immobile, il s'ébranle tout « à coup et pousse en avant ses coursiers. L'avant-garde « chrétienne reçoit sur une forêt de lances la cavalerie « des musulmans. Les uns tombent renversés ; les autres « courent éperdus, invoquant Mahomet.

« Bientôt les deux armées se heurtent tout entières : « leur choc ébranlerait les montagnes. Les fiers ani- « maux qu'enfanta le trident, partagent la fureur des « guerriers. Des coups terribles sont portés et rendus. « Sur tous les points la bataille s'enflamme. Cuirasses, « cottes de mailles, armures de fer, rien ne résiste à la « furie portugaise.

« Les têtes sanglantes bondissent sur l'arène. La terre « est couverte de membres déchirés, d'entrailles pal- « pitantes, de cadavres livides. Le sang ruisselle dans « la plaine et va rougir au loin l'émail des prairies. « Vaincu, désespéré, Ismar abandonne enfin ce champ « de carnage et d'horreur.

« L'allégresse est au camp des Portugais. Ils élèvent « des trophées et recueillent la riche dépouille des infi- « dèles détruits ou dispersés. Alphonse demeura trois « jours sur le théâtre de sa gloire. Il venait de vaincre « cinq rois : en mémoire de son triomphe, il fit peindre « sur son bouclier d'argent cinq écussons d'azur.

« Riante couleur qui semble imiter ce beau ciel où « nous avait apparu le Dieu protecteur de nos armes ! « Les cinq écussons se disposent en croix sur le bouclier. « Dans les disques légers qui le décorent, la piété in- « génieuse a su trouver l'emblème des trente deniers « pour lesquels fut vendu le Sauveur du monde[1].

1. Traduction littérale : Et dans ces cinq écussons, il fait peindre les trente deniers pour lesquels le Sauveur du monde fut vendu, retra-

« Mais déjà le monarque a ressaisi les armes. Dans « sa course rapide, il soumet Leyria[1] où s'étaient ré- « fugiés les vaincus ; Arronchès mal défendue par ses « fortes murailles ; l'illustre Santarem[2] et ses plaines « charmantes où le Tage promène, avec amour, son « onde paisible et pure.

« Mafra[3] tombe en son pouvoir, Cintra[4] le reçoit

çant en couleurs diverses le souvenir du Dieu qui favorisa ses armes. Chacun de ces cinq écussons présente cinq deniers ; et l'on arrive au nombre de trente, si l'on a soin de compter deux fois celui des cinq disques d'azur qui forme le milieu de la Croix. Cette aride explication des armoiries de Portugal, ce détail minutieux de leur composition, et surtout ce disque du milieu, sur lequel il faut repasser deux fois pour arriver au nombre de trente, s'accordaient mal avec le style de l'épopée. Nous avons indiqué seulement le sens général de la stance et abandonné les détails. (M.)

1. On peut encore visiter à Leyria un château dont l'architecture bizarre remonte au temps des Goths. Il occupe le sommet d'un rocher d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Occupé successivement par les Goths, par les Maures et par les chrétiens, il porte le caractère des diverses époques. On y remarque un beau fragment de tombeau avec l'écu aux armes d'Albuquerque.

2. Santarem est située à 25 lieues de Lisbonne, sur un monticule à droite du Tage, qui cesse d'être navigable à deux ou trois lieues plus haut. Cette ville conserve de curieux vestiges de l'architecture mauresque au moyen âge, et son origine remonte au temps des Romains sous la domination desquels elle était renommée par sa beauté et son opulence : elle s'appelait alors *Scalabis* ou *Præsidium Julium*. Aujourd'hui Santarem est riche surtout en souvenirs, les rois de Portugal y ayant résidé depuis Alphonse III, qui lui accorda de grands priviléges, jusqu'à Jean Ier. Elle occupe la première place aux Cortès. — On peut y visiter les restes remarquables du château de l'*Alcaçora*.

3. Mafra, à 17 kilomètres de Lisbonne, est aujourd'hui un bourg qui s'étend depuis le pied jusqu'au sommet d'une colline, sur le plateau de laquelle Jean V a élevé un Escurial des rois portugais, c'est-à-dire un immense édifice qui est à la fois couvent, église et palais. Vingt-cinq mille ouvriers, paraît-il, y travaillèrent sans interruption pendant treize années. Outre les 300 cellules du couvent, on y compte 870 appartements, 5,200 portes et fenêtres. Cet entassement un peu confus de bâtiments, sans pensée et sans style, présente cependant une foule de curiosités, les principales contrées de l'Europe, Rome, Venise, Gênes, Milan, la Hollande, Liége et la France ayant contribué à cette colossale construction.

4. Cintra est à 27 kilomètres de Lisbonne. Byron en a fait la des-

« dans ses murs; Cintra, l'ornemênt de ces fraîches mon-« tagnes où Phébé eut jadis un temple. C'est là que les « Naïades se plongent dans leurs fontaines sacrées pour « échapper aux traits brûlants de l'amour, qui les pour-« suit encore au fond des eaux.

« Et toi, reine des cités, superbe Lisbonne, toi dont « le sage Ulysse [1] jeta les fondements de la même main « qui avait renversé la ville de Priam; souveraine des « mers, tu vas fléchir sous la puissance portugaise : elle « a pour alliée une escadre sortie des régions boréales.

« Des bords du Rhin, de l'Elbe et de la Tamise, de « pieux guerriers allaient aux champs de la Palestine « combattre les Sarrasins. Ils s'arrêtent dans les eaux du « Tage. Alphonse, dont la renommée s'élevait alors jus-« qu'aux cieux, Alphonse les associe à sa gloire et dirige « leur valeur contre la ville d'Ulysse.

« La lune avait cinq fois renouvelé son disque lumi-« neux, lorsque, dans un dernier assaut, Lisbonne suc-« comba sous les efforts des assiégeants. Le carnage fut « terrible comme la colère des vainqueurs, affreux et « prolongé comme le désespoir des vaincus.

cription : « Voici qu'apparaît Cintra, nouvel Éden, avec les merveilles variées de ses monts et de ses vallées : Ah! quelle main pourrait guider le pinceau ou la plume, pour suivre l'œil ravi à travers des lieux plus éblouissants à la vue mortelle que les merveilles décrites par le poëte qui osa ouvrir au monde surpris les portes de l'Élysée? Les rocs affreux couronnés par un couvent, au faîte incliné; les liéges antiques ombrageant de leurs rameaux un précipice bordé de broussailles; la mousse des montagnes noircie par un ciel brûlant; la profonde vallée dont les arbrisseaux pleurent l'absence du soleil; les pommes d'or suspendues au vert feuillage des orangers; les torrents qui bondissent du haut des rochers; la vigne sur les côteaux; le saule qui se balance à leurs pieds, tout contribue à embellir et à varier ce paysage enchanteur. »

Pour connaître la ville de Cintra, on peut consulter *Cintra pinturesca*, ouvrage écrit en portugais par le vicomte de Jeromenha et publié en 1838.

1. Voir notice historique, p. 109.

« Ainsi se rendit [1] à nos armes une cité dont les murs « avaient bravé l'audace de ces enfants du Nord qui « portèrent jadis l'épouvante jusque sur les bords du « Tage et de l'Èbre, de ces Barbares qui firent oublier « d'anciens noms et donnèrent celui de Vandalie [2] aux « terres que le Bétis arrose.

« Quand Lisbonne a cédé, quels remparts pourront « désormais résister à la valeur d'un peuple dont le nom « seul fait des conquêtes ? La terreur lui soumet l'Estra-« madure entière, Obidos [3], Torrès-Vedras [4], Alemquer, « où des eaux murmurantes portent la fraîcheur et la « salubrité

« Et vous aussi, terres transtaganes [5], si riches des « trésors de Cérès, vous cédez à la fortune des enfants « de Lusus ; vous leur livrez vos villes et vos moissons. « Maure usurpateur ! tu ne cultiveras plus ces fertiles « campagnes ; Elvas [6], Moura, Serpa, Alcacer, ne te

1. Voir notice historique, p. 144.

2. Et par corruption *Andalousie*, l'ancienne Bétique, qui tirait son nom du fleuve Bétis, aujourd'hui Guadalquivir.

3. Obidos est située à 5 kilomètres de Caldas da Rainha (Bains de la Reine), au sommet d'une montagne. Enveloppée d'une muraille mauresque crénelée et d'une énorme épaisseur, cette ville présente un aspect des plus curieux : avec ses rues étroites et montueuses, elle est restée une ville du moyen âge. Il semble qu'elle se soit endormie pendant plusieurs fois cent ans et qu'en passant on la réveille dans son accoutrement du XII[e] siècle. On y voit de nombreux tombeaux ornés d'anciens écussons, d'immenses aqueducs, des citernes, des tours avec des fenêtres sculptées, et les vestiges d'un magnifique château construit par les Goths.

4. Torrès-Vedras, sur la rive gauche du Sizandro, à dix lieues de Lisbonne, est un ancien préside romain, d'abord fondé, dit la tradition, par une colonie grecque. Ce bourg est devenu célèbre par les faits militaires qui s'y sont passés lors de l'invasion du Portugal par les Français : Masséna (1810) dut s'arrêter devant les retranchements redoutables qu'y avait fait construire Wellington. On y voit encore les restes de ces fortifications.

5. Terres situées au delà du Tage, par rapport à Lisbonne, *trans Tagum* ; en portugais *Alemtejo*.

6. Elvas, à 10 kilomètres de la rive droite de la Guadiana, sur une

« prêteront plus leur abri : tes derniers remparts vont « tomber.

« Evora[1] qui, par un canal immense suspendu ma-« jestueusement dans les airs, reçoit, de vingt sources « diverses, les eaux limpides dont s'abreuvent son « territoire et ses habitants, Evora, l'antique asile et le « boulevard de Sertorius, cède en un moment à l'in-« croyable audace d'un guerrier portugais, de ce fier « Giraldo qui n'a jamais connu la peur.

« Toujours avide de périls et de gloire, impatient du « repos, Alphonse court venger sur Béja[2] la destruction « de Trancose naguère livrée aux flammes par les in-« fidèles. La résistance est courte, et la vengeance ter-« rible. Tout ce qui respire dans les murs de la cité est « moissonné par le tranchant du glaive.

« Cézimbre et Palmella[3] tombent avec elle : Cézimbre « aux ondes poissonneuses, Palmella qui, du haut de son « rocher, fut témoin d'une victoire inattendue, remportée « par Alphonse. Un ennemi redoutable accourait par le « revers de la montagne au secours de Cézimbre dont « il ignorait encore le destin. C'était le roi de Badajoz[4].

colline escarpée, est actuellement la ville la plus forte du royaume. Elle est défendue par les forts de *Sainte-Lucie* et de *la Lipe* qui passent pour être inexpugnables. Dans l'enceinte de ce dernier, on voit une magnifique citerne, où se rendent les eaux d'un immense aqueduc, composé de trois rangs d'arcades superposées, du plus bel effet.

1. Evora, célèbre par son université, a été temporairement la résidence de plusieurs rois ; elle s'en glorifie en se donnant le titre de seconde cité du Portugal. On y voit quelques antiquités romaines, les restes d'un beau temple de Diane, et deux châteaux en ruine. L'aqueduc, dont parle ici Camoens, fut construit par Sertorius ; il a quatre kilomètres de longueur ; Jean III l'a réparé et il est toujours en usage.

2. Béja, située sur une petite colline, renferme encore des restes considérables de monuments romains ; on y voit aussi des murailles fort anciennes.

3. Les ruines du château historique de Palmella sont très-remarquables.

4. Badajoz est actuellement le chef-lieu de la capitainerie générale

« Quatre mille cavaliers, une infanterie nombreuse et « richement équipée marchaient sous ses ordres.

« Tel qu'au retour du printemps, le taureau, dans sa « fureur jalouse, s'élance en bondissant sur l'imprudent « voyageur qui vient troubler ses amours : tel, appa- « raissant tout à coup, Alphonse se précipite sur les in- « fidèles, et, dans leurs rangs mal gardés, sème la terreur « et la mort. Leur chef épouvanté ne cherche plus qu'à « sauver sa vie. Il fuit, il entraîne avec lui ses soldats « frappés d'une panique terreur; et cette déroute géné- « rale est l'ouvrage de soixante cavaliers.

« Alphonse ne laisse point reposer la victoire. Il ap- « pelle de toutes les parties de son royaume des soldats « accoutumés à vaincre sous lui, et d'une forêt de lances « environne Badajoz. Le courage impétueux, la froide « intrépidité signalent tour à tour l'audace et le génie « du héros, et bientôt l'altière cité grossit le nombre de « ses conquêtes.

« Mais le ciel, qui diffère quelquefois le châtiment « du coupable, soit pour l'amener au repentir, soit par « un dessein mystérieux que les mortels ne sauraient « pénétrer; le ciel, qui l'avait protégé jusqu'alors contre « tous les dangers, va l'abandonner à la malédiction « d'une mère offensée et captive.

« Il est assiégé dans Badajoz par le roi de Léon, Fer- « dinand, qui redemande son antique domaine. Fier « du passé, confiant dans l'avenir, Alphonse se prépare « au combat. Déjà ses escadrons sont prêts à voler dans « la plaine; déjà les portes de fer roulent sur leurs gonds. « Impatient, il s'élance, les heurte dans sa course, et, « tout meurtri du choc, va tomber mourant au milieu « des bataillons ennemis.

d'Estramadure. Elle est située sur la rive gauche de la Guadiana, à 7 kilomètres de la frontière du Portugal.

« O grand Pompée ! ne gémis plus de tes revers ; par« donne à Némésis, au Destin qui te livre à César. Les « bords du Phase qu'environnent les frimas, les campa« gnes de Syène que le soleil dévore, l'Ourse glacée et « l'ardent Équateur ont tremblé au seul bruit de ton « nom.

« L'opulente Arabie, les féroces Sarmates, la Colchide « si célèbre par la toison d'or, la Cappadoce, la Judée « qui n'adore qu'un Dieu, les Syriens efféminés, les Cili« ciens barbares, l'Arménie qui reçoit d'une montagne « sacrée les eaux de l'Euphrate et du Tigre :

« Toute la terre enfin, depuis la mer d'Atlas jusqu'à « la cime du Taurus, a vu ta gloire et tes triomphes. Si « la fortune t'abandonne à Pharsale, ne rougis point de « ta défaite ; le vainqueur d'Ourique, Alphonse, est dans « les fers ; il n'en sortira que dépouillé de ses conquêtes. « Un même destin vous accable : Alphonse est vaincu « par son gendre, comme tu le fus par ton beau-père.

« Les revers du monarque avaient réveillé l'audace « des enfants de Mahomet ; mais tous leurs efforts vin« rent échouer contre lui sous les murs de Santarem. « La justice divine était satisfaite. Des soins religieux « succédèrent au tumulte des armes ; et les vénérables « restes de Vincent le martyr, transportés du saint pro« montoire à Lisbonne, consolèrent la piété des peu« ples.

« Alphonse, cependant, ne laissera pas impuni l'orgueil « des infidèles ; mais, fatigué par l'âge, il remet son épée « en de plus jeunes mains. Son fils, le généreux dom « Sanche, passe le Tage avec une armée, poursuit les « Maures au delà de leurs domaines, et va rougir de leur « sang le fleuve qui baigne les murs de Séville.

« De nouveaux trophées l'appellent dans les plaines « de Béja. Pressée de tous côtés par une armée formi« dable, elle allait succomber. Il y vole, il triomphe,

« et la ville est délivrée. Mais le Maure, dans son désas-
« tre, conserve encore l'espoir de la vengeance.

« Déjà s'assemblent les guerriers du mont Atlas. Ils « descendent de leurs rochers, entraînant avec eux « l'habitant d'Ampéluse [1] et de Tingis où régna jadis « Antée [2]. Le Maure d'Abyla prend les armes. Aux rau- « ques accents de la trompette numide, s'est ébranlé « tout le royaume de Juba. [3].

« L'empereur de Maroc, Albohacem, conduit cette « armée turbulente. Elle roule, à flots pressés, sur ses « pas. Treize rois, ses vassaux, l'accompagnent. Il « franchit les mers, ravage, épouvante la Lusitanie, et « court assiéger dom Sanche enfermé dans Santarem ; « mais son audace lui sera funeste.

« Le Maure furieux multiplie les attaques et les ruses « guerrières. La baliste redoutable, les feux souterrains, « l'impétueux bélier ébranlent en vain les remparts. Le « courage et l'activité du héros sont plus grands que les « efforts de l'ennemi. Il résiste et combat sur tous les « points.

« Le vieux monarque habitait alors la cité qui voit « reverdir ses prairies sous les eaux du Mondégo [4]. C'est « là que, dans un noble loisir, il oubliait les fatigues

1. Aujourd'hui le cap Spartel, entre Tanger (Tingis) et Ceuta (Abyla).

2. Antée, fils de Neptune et de la Terre, avait fait vœu d'élever un temple avec des crânes humains. Hercule le combattit, mais chaque fois qu'il était terrassé, le géant reprenait ses forces en touchant la Terre, sa mère : alors Hercule le souleva et l'étouffa dans ses bras. — Les Maures semblaient, comme Antée, reprendre de nouvelles forces chaque fois qu'ils étaient vaincus : leurs invasions dans la Péninsule se succédaient sans relâche.

3. Juba II avait reçu d'Auguste les deux Mauritanies et une partie de la Gétulie. Tout le royaume de Juba veut dire ici tous les Maures de l'Afrique septentrionale.

4. Le Mondégo a sa source dans la Sierra d'Estrella et son embouchure dans l'Océan à Buarcos (Bas-Beira). La cité dont il est ici

« de sa longue et laborieuse carrière. Mais il apprend le « danger de son fils. Sa force renaît; tout le feu de la « jeunesse s'est rallumé dans son cœur.

« Il vole, il arrive avec ses vieux compagnons d'armes « au secours de dom Sanche. Sous deux chefs si grands, « la victoire n'est pas longtemps indécise. Les Maures « sont rompus et défaits. La plaine est couverte de « turbans, de manteaux, dépouille précieuse; de « harnais brisés, de chevaux abattus, de cadavres « sanglants.

« Les débris de la ligue africaine abandonnent pré- « cipitamment la Lusitanie. Albohacem ne les rejoindra « plus : la mort a prévenu sa fuite. Un cantique de « reconnaissance et de joie s'élève du camp portugais. « Dieu des armées ! la victoire était ton ouvrage ; c'est « à toi qu'en appartenait la gloire.

« Alphonse se voyait couronné de toutes les faveurs « de la fortune, quand ce vainqueur de tant de peuples « fut à son tour vaincu par l'âge. La pâle mort vint tou- « cher de sa main glacée le corps affaibli du monarque; « il paya le tribut qu'il devait à la nature.

« Les hauts promontoires le pleurèrent. Des fleuves at- « tristés roulèrent des larmes dans leur cours, et de leurs « flots gémissants couvrirent au loin les campagnes[1].

question est la ville de Coïmbre, bâtie en amphithéâtre, sur une colline dont le pied touche la rive droite du Mondégo. C'était, sous la domination romaine, une place de guerre importante. Elle a appartenu aux Goths, puis aux Maures, et enfin aux rois de Portugal, qui y firent longtemps leur résidence. Elle est célèbre par son université, qui de tout temps a été comblée de prérogatives : le marquis de Pombal présida lui-même à sa réorganisation en 1772. De toutes les villes du royaume, Coïmbre est celle à laquelle se rattachent le plus grand nombre de traditions poétiques.

1. Au moment où mourut Alphonse Ier, une inondation générale se produisit. Les montagnes versèrent tous leurs torrents dans la plaine; les rivières et les fleuves débordèrent. Camoens, par une prosopopée hardie, fait pleurer les montagnes et grossit de larmes le

« Le souvenir de ses vertus était dans tous les cœurs, « son nom dans toutes les bouches ; et les échos de la Lusi- « tanie répétaient : Alphonse, Alphonse !... Le héros n'é- « tait plus.

« Le jeune héritier de sa couronne s'était déjà montré « digne d'un tel père. Les bords du Bétis, qu'il teignit du « sang des infidèles, les campagnes de Séville, où suc- « comba leur formidable armée, les murs de Béja, près « de céder à leurs efforts, avaient vu ses premiers « exploits.

« Dom Sanche régnait depuis quelques années, lors- « qu'il forma le hardi projet d'enlever aux musulmans et « les remparts de Sylves [1] et ses plaines encore sillonnées « par le soc des Barbares. Il fut puissamment secondé « par une escadre formidable qui, des confins de la Ger- « manie, portait en Palestine des armes et des soldats.

« Les désastres de la cité sainte avaient consterné « l'Europe. Le Nord s'était ému, et la flotte guerrière « allait, sur les traces de Frédéric, au secours de l'infor- « tuné Lusignan, dont les soldats, vaincus par la soif, « s'étaient remis avec leur général entre les mains du « grand Saladin.

« Poussés par la tempête sur les rivages de Lusitanie, « les Germains se joignent aux Portugais : c'était tou- « jours pour eux la guerre sacrée. Alphonse avait dû la

cours des fleuves. La même figure avait été employée par Virgile dans l'épisode d'Aristée :

> At chorus æqualis Dryadum clamore supremos
> Implerunt montes; flerunt Rhodopeiæ arces,
> Altaque Pangæa, et Rhesi Mavortia tellus,
> Atque Getæ, et Hebrus, atque Actias Orithyia.
> (*Géorg.*, IV. v. 460-463.)

1. Sylves est à 39 kilomètres au N.-O. de Faro. C'est aujourd'hui une vieille et curieuse cité, remarquable par sa cathédrale dont le fondateur fut précisément dom Sanche et qui s'enorgueillit de compter au nombre de ses évêques l'historien Osorio, surnommé au seizième siècle le Cicéron chrétien.



« conquête de Lisbonne aux guerriers du Nord; dom « Sanche leur dut à son tour la conquête de Sylves.

« Non content des succès qu'il obtient sur les enfants « d'Ismaël, il porte la guerre chez les peuples de Léon, « inquiets rivaux de la Lusitanie ; réduit sous le joug la « superbe Tuy [1], entre en vainqueur dans les cités voisines, « et les force à respecter sa puissance.

« Mais la mort ne respecte point les lauriers dont il « vient de se couvrir. Son fils [2] lui succède, son fils dont « la mémoire nous est chère encore. C'est le second des « Alphonses et le troisième de nos rois. Son règne fut « marqué par le siége fameux d'Alcacer. Cette fière cité, « si souvent prise et reprise par les Portugais et par les « Maures, fut pour toujours purgée des infidèles.

« Dom Sanche monte après lui sur le trône [3]: monarque « indolent, sans caractère et sans vertus. Les rênes de « l'État flottent dans ses mains : c'est le règne des « favoris. Complice et victime de leurs désordres, il sou-« lève contre lui la haine et le mépris des peuples, et les « peuples indignés demandent un autre roi.

« Avait-il donc imité les fureurs de Néron ? Avait-il, « comme l'horrible fils d'Agrippine, outragé la nature, « versé le sang des citoyens, brûlé la capitale de ses « États ? Lui reprochait-on les voluptés de Sardanapale, « ou la cruelle extravagance du plus avili des successeurs « d'Antonin [4] ?

« Ressemblait-il aux tyrans qui jadis épouvantèrent

1. La ville espagnole de Tuy était déjà renommée du temps de Pline. Elle occupe un plateau élevé, dont la base est baignée par le Minho. En face d'elle, et de l'autre côté du fleuve, se trouve la ville portugaise de Valencia, construite également sur une hauteur, et tellement rapprochée que les deux places peuvent se canonner.

2. Voir, pour le règne de ces deux princes, *notice historique*, p. 151 et suiv.

3. Voir *notice historique*, p. 155 et suiv.

4. Héliogabale.

« la Sicile? Avait-il, comme Phalaris, inventé des suppli-
« ces nouveaux ? Non ; mais un peuple fier, qui jus-
« qu'alors n'avait obéi qu'à des rois dignes de ce nom,
« ne pouvait plus avoir pour maîtres que des héros ou
« des sages.

« Du fond d'une terre étrangère, le frère de dom
« Sanche entend la voix du peuple. Il quitte Boulogne
« et Mathilde [1], et reparaît aux acclamations de la patrie,
« tandis que dom Sanche, encore chargé du vain titre de
« roi, va finir obscurément dans Tolède une vie dont le
« cours avait été trop long pour sa gloire.

« Le comte de Boulogne, Alphonse le Brave [2], a reçu
« les États de son frère : il saura les conserver et les
« étendre. Gêné dans les étroites limites de la Lusitanie,
« il marche à la conquête des Algarves, autrefois son
« apanage, chasse devant lui le Maure usurpateur, le
« renverse dans vingt batailles, et, d'une main triom-
« phante, affranchit à jamais l'antique héritage des des-
« cendants de Lusus.

« Denis, son digne fils, lui succède [3]. Avec lui, le Por-
« tugal fleurit et prospère. La Paix, fille du ciel, ramène
« sur cette terre, si longtemps agitée, les lois, les mœurs,
« les arts et l'abondance. Les bienfaits du prince encoura-
« gent tous les talents. Il renouvelle le siècle d'Alexandre.

« Coïmbre devient le séjour de Minerve et de ses la-
« borieux favoris : les Muses abandonnent l'Hélicon pour
« les bords fleuris du Mondégo : la nouvelle Athènes
« s'embellit de tous les arts de la Grèce. C'est là qu'Apollon
« distribue des couronnes d'or, de baccharis et de lau-
« rier.

« De nobles cités sortirent de leurs ruines. Des forte-

1. La comtesse Mathilde, qu'il répudia plus tard pour épouser Béatrix, fille du roi de Castille.

2. Voir le règne d'Alphonse III, *notice historique*, p. 157 et suiv.

3. Voir *notice historique*, p. 161 et suiv.

« resses, des remparts protégèrent le royaume ; de pom« peux édifices l'embellirent ; et, pour comble de félicité, « la Parque respecta longtemps les jours d'un monar« que si cher à la Lusitanie.

« L'impatient héritier de sa couronne, le quatrième « Alphonse[1] saisit avec ardeur les rênes de l'État. « Fidèle au caractère portugais, fier, mais généreux, s'il « brave l'orgueil des Castillans, il saura les défendre « au jour du danger. Toute l'Afrique en armes menace « l'Hespérie. A peine les infidèles auront-ils touché les « terres de Castille, qu'on le verra voler au secours de « son rival.

« Jamais Sémiramis ne couvrit de tant de guerriers les « campagnes de l'Hydaspe; jamais ce conquérant si « terrible à l'Italie, cet Attila qui se proclamait le mi« nistre de la colère de Dieu, n'entraîna sur ses pas « tant de combattants, que les souverains de Maroc et « de Grenade en rassemblèrent dans les champs de « Tariffe.

« Ce déluge de Barbares épouvante le roi de Castille. « Peu touché de son propre danger, il tremble pour son « peuple, pour l'Hespérie entière menacée de subir une « seconde fois le joug des Sarrasins. La jeune reine alar« mée, la belle Marie, fille du monarque portugais, court « elle-même implorer pour un époux le secours d'un père.

« Elle arrive dans le palais de ses aïeux. Un air de « tristesse se mêle à l'éclat de sa beauté. Ses yeux sont « remplis de larmes ; sa blonde chevelure flotte en dé« sordre sur ses épaules d'ivoire. Tendrement accueillie « par Alphonse, elle lui adresse, en pleurant, ces paro« les suppliantes :

« Tout ce que l'Afrique a enfanté de peuples barbares « est descendu sur nos bords. Le tyran de Maroc est à

1. Voir le règne d'Alphonse IV, *notice historique*, p. 166 et suiv.

« leur tête. Jamais, depuis que l'Océan embrasse la terre « de ses flots, jamais on ne vit une armée si formidable. « L'outrage et la fureur l'accompagnent; les vivants « pâlissent d'effroi, les morts se troublent dans leurs « tombeaux.

« Le prince que tu m'as donné pour époux, combat « presque seul contre l'épouvantable armée des infidèles. « Il va mourir pour la défense de son peuple ; et moi, « veuve désolée, j'irai pleurer dans un exil obscur, sans « époux, sans royaume et sans espérance.

« O toi, dont le seul nom porte la terreur sur les bords « du Moluca[1], hâte-toi de secourir un peuple malheureux, « entends les cris de la Castille gémissante. Ah ! si ton « cœur ne dément point la bonté qui respire dans tes « yeux, ô mon père, hâte-toi, cours, vole : demain peut- « être il ne sera plus temps.

« Telle autrefois la triste Vénus implora Jupiter en « faveur d'Énée que la tempête avait égaré sur les flots. « Le père des dieux fut ému d'une pitié si tendre que, « laissant tomber de ses mains les redoutables foudres, « il exauça tous les vœux de sa fille. Que n'eût-elle pas, « en ce moment, obtenu de Jupiter ?

« Mais déjà les escadrons portugais couvrent les plaines « d'Evora. Les lances, les épées, les harnais dorés réflé- « chissent les feux du soleil. Les coursiers impatients « hennissent et s'agitent sous leurs brillants caparaçons. « La trompette belliqueuse réveille les courages endor- « mis dans la paix, et frappe au loin l'écho des mon- « tagnes.

« Au milieu de ses guerriers paraît le valeureux « Alphonse. Il marche précédé de l'étendard royal ; sa « tête altière domine toutes les autres ; sa fierté, son « courage enflamment les cœurs les plus timides. Bien-

1. Fleuve de Mauritanie qui prend sa source dans le mont Atlas.

« tôt il a dépassé la frontière de ses États. Marie l'ac-« compagne ; la terre des Castillans la porte avec « orgueil.

« Les deux Alphonses se réunissent dans les campagnes « de Tariffe. L'armée africaine est devant eux, couvrant au « loin les plaines et les montagnes. Les plus braves sont « émus à la vue de cette innombrable multitude; mais « la force du Christ soutiendra le bras de ses enfants.

« Fiers de leur nombre et vainqueurs en espérance, les « Ismaélites se partagent déjà les terres des vaincus. « Leur sourire est insultant, leurs paroles menaçantes. « Obscurs enfants d'Agar, ils se disent les héritiers « d'Abdérame et d'Almanzor[1]. Possesseurs de quelques « déserts, ils se proclament les maîtres des nobles con-« trées de l'Ibérie.

« Tel se montra jadis, dans la vallée de Térébinthe, « l'énorme géant qui fit trembler Saül. D'une voix dé-« daigneuse, il méprisait les armes grossières, la jeu-« nesse et l'humble vêtement du berger qui s'avançait « contre lui. Mais David agite la fronde, et, d'un bras « que dirige un invisible pouvoir, lance la mort à l'ar-« rogant Philistin.

« Enfants d'Agar, vous ignoriez que les chrétiens « étaient soutenus par une puissance à laquelle l'enfer « lui-même est contraint d'obéir! Cette force divine « anime les deux rois. Le Castillan s'avance, à pas me-« surés, contre les guerriers de Maroc; le Portugais, plus « ardent, se précipite sur l'armée de Grenade.

« Les lances, les épées résonnent sur l'orbe des bou-« cliers; les combattants se mêlent et se confondent,

1. Ces paroles de Gama sont adroites. Avant de raconter la défaite des Africains, il ménage la fierté du roi de Mélinde, Arabe d'origine, en lui faisant remarquer que les Maures d'Afrique ne sont que la race abâtardie de ces Arabes qui, sous le nom de Sarrasins, jouèrent un si grand rôle dans le moyen âge (M.)

« invoquant à la fois, les uns Mahomet, les autres le « belliqueux saint Jacques[1]. Les blessés poussent des « cris vers le ciel. Leur sang coule par torrents, et forme « un lac horrible où se noient leurs compagnons échap- « pés au tranchant du glaive.

« Les soldats de Grenade opposent vainement à l'im- « pétuosité portugaise leur pesante armure ; ils tombent « et périssent sous l'acier qui les couvre. Le guerrier « lusitanien ne s'arrête point à ce premier triomphe ; il « vole au secours du Castillan, que pressaient encore les « soldats de la Mauritanie.

« Le char du soleil descendait vers le palais de Téthys ; « son flambeau pâlissant annonçait le retour de Vesper, « quand la victoire se déclara pour les deux rois. Les « Maures, désespérés, s'abandonnèrent à leur destin, et « les derniers rayons du jour éclairèrent la plus épou- « vantable défaite dont le monde ait gardé la mémoire.

« Le vainqueur des Cimbres en immola trois fois moins, « alors qu'il fit boire à ses soldats des eaux teintes du sang « des Barbares. Le Carthaginois qui, dès l'enfance, avait « juré la perte de Rome, signala sa fureur par un moin- « dre carnage, alors que trois boisseaux se remplirent « des anneaux des chevaliers romains.

« Toi seul, ô Titus, toi seul, as pu envoyer autant d'âmes « au royaume des morts, dans cette lamentable journée « où tu ensevelis tout un peuple sous les ruines de Jéru- « salem et de son temple. Mais n'en fais pas honneur à « la force de ton bras. Il n'était que l'instrument des « vengeances célestes ; il accomplissait les paroles des « prophètes et les oracles du Christ.

« De retour dans ses États, Alphonse ne songeait plus « qu'à jouir en paix de sa grandeur et de sa gloire, lors-

1. Le nom de saint Jacques de Compostelle était le cri de guerre des Espagnols.

« qu'un tragique événement vint troubler les jours de sa « vieillesse. O toi qui sauves les mortels de l'oubli, « Mémoire, redis-moi la funeste aventure de cette « beauté malheureuse[1], à qui l'amour avait promis une « couronne, et qui ne l'obtint qu'au tombeau.

« Amour, toi qui règnes en tyran sur tes sujets les « plus fidèles, sa mort fut ton ouvrage : c'est toi qui « la punis de son obéissance à tes lois. Impitoyable « dieu, il est donc vrai que les larmes ne peuvent adou- « cir la soif qui te dévore, et que le sang humain doit « couler sur tes autels.

« Tu vivais, belle Inez, solitaire et tranquille, aban- « donnant ton âme à ces illusions, hélas ! si passagères, « qui embellissent le printemps de la vie. Les rives du « Mondégo fleurissaient sous tes pas. Son onde pure « aimait à réfléchir ton image[2], et les échos du vallon « répétaient le nom chéri que tu venais de leur ap- « prendre.

« A ta douce rêverie répondaient les douces pensées

1. Cet admirable épisode d'Inez a été traduit tout entier, octave par octave et presque vers par vers, par Florian.

2. Une version littérale traduit ainsi : *Foulant les bords du Mondégo, dont les ondes recevaient continuellement les pleurs de tes beaux yeux.* Il nous a semblé que le sens indiqué par cette traduction ne serait pas en harmonie avec le commencement de l'octave : *Tu vivais, belle Inez, solitaire et tranquille, abandonnant ton âme à ces illusions, hélas ! si passagères qui embellissent le printemps de la vie.* Inez était heureuse, et c'est le tableau de son bonheur que le poëte veut mettre en opposition avec le sort qui la menace. Il est bien vrai que le mot *enxuto* signifie communément en portugais *essuyé, tari*; mais il arrive souvent à Camoens, comme au Dante, comme à Milton, de prendre un mot dans une signification latine. *Enxuto* vient évidemment du latin *exutus, dépouillé;* et nous pensons que l'auteur a voulu dire, en faisant allusion aux promenades solitaires d'Inez, que les rives du Mondégo étaient, chaque jour, témoins de ses rêveries amoureuses, ou de ses entretiens avec dom Pèdre. Si l'autre sens, au surplus, était préféré par le lecteur, il faudrait modifier ainsi notre traduction : *Les bords du Mondégo fleurissaient sous tes pas ; à son onde pure, tu mêlais des pleurs d'amour.* Le lecteur choisira. (N. du tr.)

« de l'amoureux dom Pèdre. Pendant les heures de l'ab-« sence, il savait te retrouver encore; la nuit, dans la « fugitive erreur d'un songe ; le jour, dans les tendres « souvenirs qui de son cœur volaient vers le tien. Tout « ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, tout lui rap-« pelait Inez et le bonheur.

« Nulle autre beauté ne peut lui plaire, nul autre « hymen ne saurait le tenter. Amour, Amour ! est-il, pour « un cœur que tu possèdes, est-il dans l'univers d'autres « charmes que les tiens, un autre bonheur que celui dont « tu l'enivres ? Cependant le vieux roi s'inquiète et « s'irrite. Le peuple murmure; il demande, pour l'hé-« ritier du trône, un de ces nobles hyménées qui con-« solident la puissance des rois, et assurent le destin « des États.

« Le prince n'entend ni les vœux du peuple, ni les « conseils d'un père et d'un roi. Inez le tient enchaîné : « la mort seule pourra les désunir... Inez mourra : Al-« phonse a prononcé l'arrêt. C'est dans le sang de l'in-« fortunée qu'il veut éteindre le feu qui brûle au cœur de « dom Pèdre. Ah ! quelle fureur commande à la glo-« rieuse épée qui fut la terreur du Maure, de se lever « sur une beauté faible et timide !

« Des bourreaux la traînent aux pieds d'Alphonse. Le « monarque est ému ; mais une affreuse politique de-« mande qu'elle périsse. Inez pleure et gémit. La vie « n'est point ce qu'elle regrette le plus : elle pleure au « souvenir du prince qu'elle adore, de ses enfants qu'elle « va quitter pour toujours.

« Dans sa douleur, elle lève vers le ciel ses yeux noyés de « larmes, ses yeux, car des nœuds cruels pressaient « ses mains captives[1]. Et ramenant ses regards sur ces

1. Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra,
Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.
(Virg., *Énéide*, II, v. 405-406).

« jeunes orphelins qui, dans un âge encore si tendre, « resteront seuls sur la terre, elle adresse ces paroles « à leur inflexible aïeul :

« Les monstres des forêts, les farouches habitants des « airs, ont quelquefois, à la vue de l'enfance abandonnée, « oublié leur instinct féroce. Une louve a nourri Ro- « mulus et son frère; l'oiseau ravisseur a secouru Sémi- « ramis aux déserts de l'Assyrie.

« O toi, qui reçus de la nature les traits et le cœur « d'un homme (si le cœur d'un homme a pu vouloir la « mort d'une femme timide et sans défense, dont tout le « crime est de captiver celui qui fut son vainqueur), « seras-tu sans pitié pour les tristes enfants d'Inez. Ah ! « sois touché de leur misère et de la mienne. Que leur « innocence te désarme, puisque celle de leur mère n'a « pu trouver grâce à tes yeux.

« Ta main victorieuse a su, dans les combats, donner « la mort aux infidèles. Ne saurais-tu donc aujourd'hui « accorder la vie à une infortunée qui n'a point mérité « de la perdre ? Si mon amour t'offense, qu'un éternel « exil m'en punisse. Relègue-moi aux glaces de la Scy- « thie, aux sables brûlants de l'Afrique, dans un dé- « sert sauvage où je puisse ensevelir à jamais mon in- « fortune et mes larmes.

« Relègue-moi parmi les lions et les tigres ; et peut- « être trouverai-je en eux la pitié que je n'ai point « trouvée chez les hommes. Là, seule avec ma douleur, « avec le souvenir de celui qui m'est si cher, j'élèverai « les enfants que m'a donnés son amour. Ils me parleront « quelquefois de leur père, et je ne serai pas tout à fait « malheureuse.

« Le monarque attendri cédait à sa voix plaintive. Il « voulait lui pardonner ; mais le peuple et les Destins ne « lui pardonnent point. Les cruels conseillers d'Alphonse « pressent l'instant fatal. Ils tirent leurs épées. Cheva-

« liers ! de quel sang allez-vous teindre vos armes ? « Défenseurs de la beauté, en deviendrez-vous les bour- « reaux ?

« Ainsi Pyrrhus autrefois leva le glaive sur la jeune « et belle Polyxène. Elle était la dernière consolation de « la vieillesse de sa mère ; mais l'ombre d'Achille l'a « condamnée. Pyrrhus appelle la victime. Elle obéit, « semblable à la brebis soumise et craintive ; et, jetant « sur sa malheureuse mère en délire un de ces regards « qui apaiseraient le courroux des cieux, elle s'abandonne « au sanglant sacrifice.

« Telle paraît Inez sous le fer de ses meurtriers. Ils « frappent : des flots de sang inondent ce sein d'albâtre « où reposaient les Amours, ces lis si purs qu'elle a bai- « gnés de tant de larmes, cette tête charmante que dom « Pèdre un jour ornera du diadème. Les monstres, dans « leur aveugle rage, ne songent point au supplice qui « les attend.

« O Soleil, toi qui refusas ta lumière à l'horrible fes- « tin d'Atrée[1], osas-tu bien éclairer un spectacle non « moins funeste ? Profondes vallées, qui avez entendu « les derniers accents d'Inez, le dernier son de sa bou-

1. Ce mouvement se trouve dans la tragédie d'Iphigénie de Racine :

Et toi, Soleil, et toi qui, dans cette contrée,
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.

Nous voyons aussi la même pensée dans l'ode de Malherbe sur la mort d'Henri IV :

O Soleil ! ô grand luminaire !
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta course ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Tu couchas aux rives du Gange ;
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit pas cette contrée
D'une éternelle obscurité ?

« che expirante, le nom de son fidèle dom Pèdre, vous « l'avez redit en longs échos[1].

« Comme la fleur des champs se flétrit[2], à peine éclose, « et perd son parfum sous la main folâtre de la bergère « trop pressée d'en orner sa guirlande : telle pâlit et se « décolore la mourante Inez. Ses traits s'effacent, ses yeux « s'éteignent, les roses de son teint ont disparu avec sa « vie.

« Au bruit de son trépas, les nymphes du Mondégo « furent saisies de douleur. Des ruisseaux de larmes cou- « lèrent de leurs yeux, et formèrent une source pure, « éternel monument de leurs regrets. Les nymphes « affligées lui donnèrent le nom qu'elle porte encore, le « doux nom des Amours d'Inez. Passant, vois cette claire « fontaine : elle arrose des fleurs ; ses eaux sont des « larmes..... C'est la fontaine des Amours[3].

« Le jour de la vengeance ne tarda pas à paraître : dom « Pèdre[4], à peine monté sur le trône, poursuivit les

1. ..... Eurydicen vox ipsa et frigida lingua
Ah ! miseram Eurydicen, anima fugiente, vocabat ;
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.
(Virg., *Géorg.*, IV, v. 525-527.)

2. Lorsque Virgile peint la mort d'Euryale, il emploie une comparaison semblable :

. . . . Pulchrosque per artus
It cruor, inque humeros cervix collapsa recumbit :
Purpureus veluti quum flos succisus aratro
Languescit moriens ; lassove papavera collo
Demisere caput, pluvia quum forte gravantur.
(*Énéide*, IX, v. 433-437.)

3. Encore maintenant, les voyageurs qui vont à Coïmbre, visitent le ruisseau qui servit à porter les lettres qu'Inez de Castro écrivait à son royal amant, la *fontaine des Amours*, la *quinta das lagrymas*. Une source admirablement pure coule sur des pierres grises à veines rouges ; la veine de l'une d'elles présente une grande tache que la légende dit être le sang de la victime ; les longs filaments des plantes aquatiques sont ses blonds cheveux. La source est ombragée par les mêmes cèdres magnifiques qui s'y trouvaient du temps d'Inez. De chaque côté sont des bancs de pierre, et sur une pierre, dressée au pied de l'un des cèdres, on lit la dernière stance du récit de Camoens.

4. Voir le règne de dom Pèdre, *notice historique*, page 171 et suiv.

« meurtriers fugitifs. Ils lui furent livrés par un autre « dom Pèdre dont la mémoire épouvante encore la Castille. Des nœuds sanglants unirent les deux monarques, « et rappelèrent le pacte inhumain d'Octave avec Antoine et Lépide.

« Implacable ennemi du vol, du meurtre et de l'adultère, dom Pèdre fut juste, mais cruel ; le malheur avait « aigri son âme. On le vit contempler avec une joie féroce le supplice des coupables. Mais du moins il purgea les cités de leurs superbes oppresseurs ; sa justice « immola plus de brigands qu'il n'en tomba sous les « coups d'Alcide et de Thésée.

« L'inexorable prince eut pour fils et pour héritier le faible Fernand[1]. Plongé dans les plaisirs; le nouveau roi « livra son pays sans défense aux ravages des Castillans. « La couronne chancela sur sa tête ; l'État tout entier « pencha vers sa ruine : on eût dit que les Portugais ne « connaissaient plus de patrie. Ce sont les rois faibles « qui énervent les nations fortes.

« Une passion fatale, des liens coupables enchaînaient l'indolent monarque. Épris de Léonor, il l'avait arrachée des bras d'un premier époux, et, tranquille à l'abri d'un honteux hymen, il oubliait, au sein « de la mollesse, la sûreté de son empire et l'honneur « de sa couronne. Tant le cœur se flétrit dans l'esclavage « des sens !

« Jamais le ciel n'épargna ces lâches faiblesses. La « ruine d'Ilion, la chute de Tarquin, la fin déplorable « d'Appius, les malheurs de David, la destruction de la « tribu de Benjamin, les fléaux qui accablèrent Sichem « et Pharaon, ces grandes calamités des peuples et des « rois, eurent leur source dans une passion criminelle.

« Rien de généreux, rien de grand ne germera dans les

1. Voir le règne de Fernand, *notice historique*, page 174 et suiv.

« cœurs où règne la volupté. Elle brise les ressorts « de l'âme, elle dégrade les héros eux-mêmes. Alcide « amoureux revêt les habits d'une femme et tourne le « fuseau. Antoine, au mépris de sa gloire, fuit sur les « traces de Cléopâtre[1]. Et toi, noble vainqueur de Can- « nes, une vile esclave t'enchaîne à Capoue.

« Mais comment échapper aux piéges qu'Amour sait « nous tendre entre les lis et les roses, entre l'or d'une « blonde chevelure et l'albâtre qui se dérobe sous un « voile transparent ? Comment résister[2] au pouvoir d'une « tête enchanteresse ? Plus dangereuse que celle de Mé- « duse qui transformait les cœurs en rochers, elle les « change en brasiers dévorants.

« Quel mortel est à l'épreuve d'un coup d'œil, d'un « sourire de la beauté ? Quelle défense opposer à des « charmes célestes qui pénètrent les âmes et ne laissent « plus sentir que le besoin d'aimer ? O vous, qui avez « connu l'amour et son ivresse, pardonnez à Fernand. L'a- « mour qui le rendit si coupable, l'amour est encore son « excuse[3]. »

1. Elle fuit, l'insensée ! avec elle tout fuit ;
Et son indigne amant honteusement la suit.
(L. Racine, *De la Religion.*)

2. Omnia vincit amor........
(Virg., *Buc.*, X, v. 69).
.. .... Quis enim modus adsit amori?
(Virg., *Buc.*, II, v. 68).

3. Camoens vient de lancer un terrible anathème contre la passion de l'amour. Mais lui-même a éprouvé, dans toute son ivresse, cette passion dangereuse : l'amour a décidé autrefois du destin de sa vie. Il s'en souvient tout à coup ; et, par un retour d'indulgence, il jette quelque intérêt sur la faiblesse de dom Fernand. (M.)

CHANT QUATRIÈME

« Après une nuit orageuse où le bruit des vagues se « mêlait au bruit des vents, l'astre du matin ramène la « sérénité dans les airs, et la paix sur les flots. Le navi- « gateur se rassure et dirige vers le port sa nef à demi « submergée ; le ciel s'apaise et sourit à la terre : tel « s'éclaircit enfin l'horizon de la Lusitanie.

« Fernand n'était plus[1]. Les rênes de l'État flottaient « dans les mains de la faible Léonor. Pour elle, pour « d'avides courtisans, la patrie épuisait ses trésors ; mais « elle appelait un vengeur. Il parut : dom Jean fut porté « sur le trône. Fruit d'un amour que n'avait point avoué « l'hyménée[2], il devait le jour à dom Pèdre. Il en fut « proclamé l'héritier.

« Son élévation s'annonça par un prodige. Du berceau « d'un enfant nouveau-né sortit une voix miraculeuse.

1. Voir l'interrègne qui suivit la mort de Fernand, *notice historique*, page 177 et suiv.

2. Ici se trouvait une stance qui figure dans un manuscrit découvert par Manuel de Faria et par laquelle Camoens avait cherché à justifier, par l'exemple des dieux, le défaut de la naissance de dom Jean. « On a vu, disait-il, plus d'une fois les enfants de l'amour briller sur la scène du monde. La Fable en avait peuplé l'Olympe. Mercure, dieu de l'éloquence, Apollon, dieu de la lyre, Hercule, le dompteur de monstres, Bacchus, le vainqueur de l'Inde, n'étaient, comme dom Jean, que d'illustres bâtards. » Mais Camoens, au moment de faire imprimer son poëme, supprima cette stance, sentant qu'une telle justi-

« Évora l'entendit. L'enfant, dans un élan prophétique, « le corps tendu, les mains levées vers le ciel, s'écria : « Portugal! Portugal! Gloire à dom Jean, ton libérateur, « ton roi.

« La haine, si longtemps concentrée dans tous les « cœurs, éclate de toutes parts. Le peuple se soulève. Il « frappe, il égorge les parents, les amis de Léonor et « de l'insolent favori qui règne sous son nom. Tant « qu'a vécu Fernand, Léonor a couvert d'un voile sa « passion pour Andeiro. Veuve et régente, elle s'aban- « donne à lui sans pudeur et sans frein.

« Le tyran meurt sous le poignard aux yeux de son « amante. Sa mort est le signal d'un nouveau carnage. « La fureur populaire s'accroît et s'étend comme un « vaste incendie; elle atteint jusqu'aux ministres des « autels : l'un est précipité du haut d'une tour, comme « autrefois le jeune Astyanax[1]; l'autre est immolé dans « le sanctuaire. Leurs cadavres nus, traînés dans la fange, « épouvantent les rues de Lisbonne.

« Les crimes de cette époque feraient oublier les « cruautés de Marius; Rome fut souillée de moins d'hor- « reurs, alors que Sylla rentra dans ses murs et vengea « le sang par le sang. Saisie d'effroi, déplorant ses in- « jures et le meurtre de son amant, Léonor appelle à

fication n'était pas nécessaire auprès du roi de Mélinde, qui n'avait pas probablement sur ce point les mêmes idées que les peuples de l'Europe. D'ailleurs, le poëte ne voulait pas détruire trop tôt l'illusion produite à l'aide de l'ancienne mythologie, et ce n'est qu'au dixième chant que, par la bouche de Téthys, il renversera lui-même les machines épiques dont il se sera servi pour amuser l'imagination des lecteurs.

1. Astyanax, fils d'Hector et d'Andromaque, suivant un oracle, devait, s'il vivait, se rendre funeste aux Grecs. Ils le précipitèrent du haut des tours de Troie.

Mittitur Astyanax illis de turribus, unde
Pugnantem pro se, proavitaque regna tuentem,
Sæpe videre patrem monstratum a matre solebat.
(Ov., *Métam.*, XIII, v. 415-417.)

« grands cris la Castille, et proclame Béatrix l'unique « héritière de la couronne de Portugal.

« Béatrix, qu'un nœud sacré unit au monarque espa- « gnol, Béatrix est fille de Léonor et de Fernand; mais « sa naissance est douteuse, et l'opinion des peuples la « flétrit. Pour soutenir les droits et venger l'honneur « de sa reine, la Castille agite l'étendard de Mars, et de « toutes les parties de l'empire appelle ses nombreux « guerriers.

« Des campagnes de Burgos[1]. arrivent les vieux Cas- « tillans. Ils marchèrent autrefois sous les drapeaux « du Cid. L'intrépide laboureur des plaines de Léon « accourt sur leurs pas. D'une main accoutumée à tra- « cer des sillons, il a repris ce fer si redouté des infidèles.

« Des murs de Séville[2] s'avancent les Andalous, héri- « tiers de la valeur de leurs pères. Ils ont abandonné « pour les champs de Bellone les plaines fertiles que « baigne le Guadalquivir aux ondes limpides. On voit

1. Mot à mot : « *De toute la province qui tire son nom d'un certain Brigus, s'il est vrai que ce Brigus exista jamais.* » *De toda a provincia que de hum Brigo, se foi, jà teve o nome derivado.* Il nous a semblé que cette périphrase, qui désigne la province de Burgos, serait convenablement remplacée par le nom propre. Quelques auteurs espagnols, et notamment Julien del Castillo, dans son histoire des Goths, donnent à la Castille le nom de Brigia, qu'ils font dériver de Bryx ou Brigus, son premier roi, petit-fils de Tubal. Camoens avait adopté d'abord cette tradition, et se plaisait à désigner les Castillans par le nom de Brigiens. Depuis, il abandonna l'obscure et bizarre dénomination de Brigios pour celle de Castelhanos (M.).

Burgos est située sur le versant d'une vallée qu'arrose l'Arlanzon. C'est actuellement une ville de 15,000 habitants, remarquable par ses anciens monuments et ses souvenirs historiques. L'hôtel de ville possède les restes du Cid et de dona Chimène, sa femme ; ils y ont été apportés en grande pompe du monastère de san Pedro de Cardeña, le 19 juin 1842 ; ils sont renfermés dans un coffre de bois sculpté, portant sur les côtés deux strophes à l'honneur des illustres époux.

2. Séville, l'ancienne Hispalis, sur la rive gauche du Guadalquivir, est une des plus antiques cités de la Bétique. Après avoir profité du trafic maritime des Grecs et des Phéniciens, elle fut l'alliée des Carthaginois, puis des Romains. César s'en empara dans la guerre

« paraître à leur suite les nobles insulaires que Cadix, « la fille de Tyr[1], a nourris. Ils portent sur leurs ensei- « gnes les colonnes d'Alcide.

« D'autres guerriers sont sortis des remparts de To- « lède[2]; de Tolède, orgueil de la Castille et séjour des « rois. Elle est embellie par le Tage qui, des vallées « de Conca[3], vient baigner ses murs et fertiliser ses cam- « pagnes. Vous aussi, Galiciens farouches, vous allez « affronter encore un ennemi dont vous avez tant de « fois éprouvé la valeur.

« L'infatigable Biscayen répond au signal des combats. « Ses mœurs sont rudes, son langage est grossier ; mais

contre les fils de Pompée, et cette prise fut, à cette époque, un fait tellement important que le calendrier civil de Rome portait, à la date du 9 août : *hoc die Cæsar Hispalim vicit*. Il y construisit de nombreux monuments et ce fameux aqueduc qui aboutit à la porte de Carmona. Auguste l'érigea en municipe. Les Vandales la prirent en 411, les Goths leur succédèrent, puis les Arabes, en 712. Ce fut en 1248 que le roi saint Ferdinand l'enleva pour jamais aux musulmans.

1. Cadix, l'ancienne Gadès, avait été fondée en effet par les Phéniciens. Prise par les Romains en 206, elle suivit les destinées de l'Andalousie. Les Espagnols la prirent définitivement aux Arabes en 1262.

2. Tolède, *Toletum*, a sans doute aussi une origine phénicienne. Les Romains en firent une colonie où ils réunissaient l'or des mines de la Péninsule. Alphonse VI l'enleva aux infidèles en 1085. — Séparée du reste de l'Espagne par une profonde déchirure au fond de laquelle bondit le Tage, cette ville est un trésor de vieux souvenirs et de monuments. L'un des peintres qui ont le plus contribué à faire connaître l'Espagne monumentale, M. Villa Amil, disait qu'on ne sait rien encore de Tolède après y être resté neuf mois.

3. Conca est l'ancien nom de Cuença, ville située sur une colline de roches vives, dominée par deux hautes montagnes dont elle est séparée par de profondes déchirures, au fond desquelles coulent le Jucar et le Huecar, un peu avant leur confluent. L'origine de cette cité est obscure; son histoire ne laisse guère de traces que depuis l'invasion des Arabes qui y érigèrent une puissante forteresse commandée par un wali au nom de l'émir de Tolède. Elle resta sous la domination du croissant jusqu'au 21 septembre 1177, époque où le roi Alphonse IX s'en empara. Elle rendit de grands services aux rois espagnols et reçut de Ferdinand et d'Isabelle les titres de *muy noble y muy leal*.

« son âme est altière : jamais il n'endura la servitude « ni l'injure[1]. La terre de Guipuscoa et les Asturies ont « arraché le fer de leurs entrailles[2], pour en armer les « valeureux champions de la cause de Béatrix.

« Cette[3] ligue formidable n'a point effrayé le monar- « que portugais. Il n'est fort que de son courage, mais « son courage est pour lui la chevelure de Samson. Il « rassemble dans Coïmbre l'élite de la nation. Ses vues « sont arrêtées ; ses résolutions, invariables : mais il « veut interroger les organes du peuple et des grands, « observer les opinions diverses, et rallier tous les « vœux.

« L'assemblée ne manquait pas d'orateurs dont la « perfide éloquence colorait de spécieux motifs une « coupable lâcheté. La crainte a glacé leur courage. « Infidèles à l'honneur, ils vont renier leur roi, leur pa-

1. L'amour de la liberté et la haine de tout assujettissement furent toujours tels chez l'ancien peuple basque, qu'à chaque changement de règne, et après une soumission apparente, il prenait les armes en manière de protestation. Les Basques ont ainsi formé à travers les siècles une nation distincte, toujours indépendante de ses maîtres effectifs, ne se mêlant jamais à eux, formant une espèce de fédération de petites républiques, et conservant presque intact son idiome primitif. La constitution d'un puissant royaume pyrénéen. sous le nom de Navarre, fut, pendant une certaine période, un moyen pour une partie des Basques, devenus Navarrais, de consacrer leur séparation des autres peuples de l'Espagne ; mais il resta toujours, dans un coin de la Péninsule, trois provinces indépendantes, s'administrant sous leurs lois primitives, le Guipuscoa, l'Alava et la Biscaye.

2. Allusion aux mines de fer exploitées dans ces provinces.

3. Ici a été retranchée une stance qui figurait dans le manuscrit dont nous avons parlé plus haut. Aux divers peuples qui formaient l'armée castillane, le poëte avait joint les Aragonais et les Catalans : « La noble cité qui s'honore d'avoir eu pour fondateurs les Scipion ; toutes les villes, tous les peuples de l'Aragon se précipitent sous les enseignes de Mars. L'illustre Barcelone fournit à la cause commune l'élite de ses guerriers : l'Espagne entière est en marche contre la faible Lusitanie. » Mais Camoens reconnut qu'il avait commis un anachronisme, la Catalogne et l'Aragon n'appartenant pas alors au roi de Castille.

« trie, et comme Pierre, s'il le faut, ils renieront leur « Dieu.

« Nuno Alvarès se lève. La frayeur qui s'est commu« niquée au cœur de ses frères, n'a point pénétré dans « le sien. Indigné de leur faiblesse, la main sur son épée « et bravant la terre, la mer et le monde entier, il gour« mande, avec rudesse, les volontés flottantes et les « perfides incertitudes.

« Quoi donc ! s'écrie-t-il, des Portugais refuseront « leurs bras à la patrie ! Quoi ! du sein de cette patrie « si renommée dans les batailles, il sera sorti des en« fants assez lâches pour l'abandonner au moment du « péril, pour démentir la fidélité, le dévouement, les « vertus guerrières des Portugais, pour consentir à l'as« servissement de leur pays !

« Eh quoi ! n'êtes-vous plus les descendants de « ces guerriers qui, sous la bannière du fils de Henri, « surent triompher de ces fiers Castillans, enlever tant de « drapeaux, enfoncer tant de bataillons et ramener, « avec d'immenses dépouilles, leurs commandants char« gés de fers[1] !

« Les dernières victoires de Denis et d'Alphonse sont« elles si loin de nous, que vous en ayez déjà perdu le « souvenir ? Cet ennemi, dont le seul aspect vous épou« vante et vous glace, n'est-il pas le même que battaient « vos aïeux ? Ah ! si la mollesse de Fernand endormit « votre valeur, réveillez-vous sous un roi plein de cou« rage. Il ne faut qu'un roi pour changer un peuple.

« Et ce roi, vous l'avez ; il est votre ouvrage. Montrez « un cœur aussi grand que le sien ; et vous serez invin« cibles, et vous verrez fuir encore devant vous l'ennemi « qui fuyait devant vos pères. Mais si ma voix ne peut « vous émouvoir, si la terreur vous enchaîne, restez,

1. Souvenir de la bataille de Valdevès.

« guerriers dégénérés, restez : j'irai[1] moi seul, j'irai « combattre l'étranger.

« Moi seul avec mes vassaux et cette épée (son arme « à demi-nue étincela dans sa main), je défendrai d'une « injuste agression notre commune indépendance. Je « soutiendrai l'honneur du nom portugais, je vengerai « le prince et la patrie, je saurai vaincre enfin l'ennemi « qui se présente et quiconque oserait trahir la cause de « mon roi.

« Tel, dans les murs de Canusium[2], se montra le jeune « Scipion au milieu des soldats romains échappés au « vainqueur de Cannes. Ils allaient céder à la fortune « d'Annibal, quand Scipion releva leur courage, et les « fit jurer sur son épée de ne quitter les armes qu'avec « la vie.

1. Racine, (*Iphigénie*, acte I, scène II) met ces paroles fières dans la bouche d'Achille :

> Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
> Patrocle et moi, seigneur, nous irions vous venger.

Au IXe chant de l'Iliade, quand Agamemnon conseille aux Grecs d'abandonner le siége de Troie, Diomède lui répond que le chemin lui est ouvert, qu'il peut se retirer, et il ajoute : « Si les Grecs s'enfuient, eux aussi, vers la douce terre de la patrie, nous deux, Sthenelus et moi, combattrons jusqu'à ce que nous ayons trouvé le dernier jour d'Ilion. »

> .... Εἰ δὲ καὶ αὐτοί,
> φευγόντων σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·
> νῶϊ δ', ἐγὼ Σθένελός τε, μαχησόμεθ', εἰσόκε τέκμωρ
> Ἰλίου εὕρωμεν.
>
> (*Iliade*, IX, v. 46-49.)

2. Canusium, aujourd'hui Canosa, fondée, dit-on, par Diomède, fut une des villes importantes de l'Italie ancienne. — Après la bataille de Cannes, Scipion s'était réfugié à Canusium avec les débris d'une légion, dans laquelle il n'était alors que simple tribun. Ces légionnaires découragés avaient formé le dessein de s'embarquer et d'abandonner l'Italie. Scipion indigné de leur faiblesse, alla droit à la maison où ils étaient rassemblés, et, l'épée à la main : « Je jure, dit-il, sur cette épée, de n'abandonner jamais la république, et de ne pas souffrir qu'aucun de ses défenseurs l'abandonne. » Entraînés par son exemple, tous répétèrent le même serment.

« Tel Alvarès, par ses derniers accents, a ranimé dans « tous les cœurs l'amour de la liberté et l'ardeur des « combats. Les guerriers s'élancent sur leurs coursiers, « ils brandissent leurs javelots, et courent en criant « d'une voix triomphante : Vive dom Jean ! Vive le « libérateur du Portugal !

« A cette clameur guerrière, la patrie a tressailli d'es- « pérance et de joie. On s'agite, on s'empresse, on repolit « les armes que la rouille a noircies dans les loisirs de « la paix. Les casques sont préparés ; les cuirasses, « éprouvées. Chacun prend l'armure convenable à son « rang. Les preux ont revêtu l'habit de guerre : il est « orné de mille devises, emblèmes de leurs amours.

« Abrantès voit accourir cette brillante milice : Abran- « tès[1] où le dieu du Tage épanche à grands flots ses « liquides trésors. L'avant-garde est guidée par un héros « qui méritait de conduire les formidables armées dont « Xerxès couvrit jadis l'Hellespont, par Nuno Alvarès, « le fléau de la Castille, comme Attila le fut autrefois de « la Gaule et de l'Italie.

« L'aile droite est sous les ordres de Vasconcellos. « Consommé dans l'art de la guerre, chéri du soldat, « il saura le conduire à la victoire. L'aile gauche obéit à « Vasquez d'Almada : le titre de comte d'Avranchez sera « le prix de sa valeur. A l'arrière-garde se déploie l'é- « tendard royal avec ses tours et ses cinq écussons. Il pré- « cède le roi Jean, dont les exploits seront enviés du « dieu Mars.

« Sur les remparts[2] d'Abrantès se montraient, agitées « de crainte et d'espoir, les mères, les sœurs, les épouses,

1. A 110 kilomètres, N.-E. de Lisbonne, sur la rive droite du Tage, Abrantès est une ville qui compte actuellement 5,000 habitants. C'est une position importante, considérée comme un des boulevards du royaume. Pendant l'expédition des Français en Portugal, le général Junot reçut de Napoléon le titre de duc d'Abrantès.

2. C'est ainsi que, dans l'Iliade, Hélène, au milieu d'un grand

« les amantes, levant les mains vers le ciel et s'engageant « aux jeûnes et aux pèlerinages pour le succès des guer- « riers. Mais déjà l'armée portugaise a paru dans les plaines « d'Aljubarota[1]; les cohortes ennemies poussent un cri « formidable. De part et d'autre, on attend avec anxiété « le sort de la bataille.

« Les trompettes, les fifres, les tambours se répondent « d'une armée à l'autre. Les bannières aux mille cou- « leurs flottent dans les airs. C'était l'ardente saison où « les granges du laboureur se remplissent des trésors de « Cérès, où la brillante liqueur de Bacchus inonde et « rougit nos pressoirs; le soleil entrait dans le signe « d'Astrée.

« La trompette castillane donne le signal et porte au « loin l'épouvante et l'horreur. Les sommets de l'Artabre[2] « l'entendirent; la Guadiana, le Douro, la terre Transta- « gane, en furent émus; le Tage hésita dans son cours « vers l'Océan: et les mères alarmées pressèrent leurs en- « fants contre leur sein[3].

nombre de Troyennes, assiste, du haut de la tour, au combat de Pâris et de Ménélas :

Αὐτὴ δ' αὖθ' Ἑλένην καλέουσ' ἴε· τὴν δ' ἐκίχανε
πύργῳ ἐφ' ὑψηλῷ· περὶ δὲ Τρωαὶ ἅλις ἦσαν.
(III, 383-384.)

1. Aljubarota n'est maintenant qu'un bourg peu important, situé à l'entrée d'une longue et gracieuse vallée. On n'y voit de remarquable qu'un souvenir de cette fameuse bataille, une pelle de boulanger scellée dans les murs de la maison de ville. La tradition rapporte qu'une femme courageuse se servit de cette arme nouvelle pour assommer six Castillans qu'elle jeta dans son four.

2. L'Artabre n'est autre chose que la *Serra de Cintra*, le *Promontorium lunæ*, aujourd'hui le cap *da Rocca*, qui est la pointe la plus saillante de la Péninsule vers l'occident. « Artemidorus adjicit amplius, a Gadibus circuitu sacri promontorii ad promontorium Artabrum quo longissime frons procurrit Hispaniæ. » (Pline, l. II, chap. 112.)

3. Imitation de Virgile et de Lucain :

Contremuit nemus, et silvæ intonuere profundæ.
Audiit et Triviæ longe lacus; audiit amnis

« Les guerriers ont pâli : le sang qui les anime a re- « flué vers le cœur. Lorsqu'un grand péril vient à nous, « son aspect nous effraye; présent, nous le bravons. « Ainsi, dans la chaleur du combat, le danger, si ter- « rible d'abord, disparaît aux yeux du guerrier; l'amour « de la gloire est plus fort que l'amour de la vie.

« La bataille commence; les deux avant-gardes s'é- « branlent à la fois. D'un côté, l'ambition des conquêtes, « de l'autre, l'ardeur de la défense, animent les com- « battants. Alvarès s'avance, semblable au dieu Mars. « Il fond sur les Castillans, les renverse, et couvre de « leurs cadavres cette terre sacrée qu'ils venaient « usurper.

« Les flèches, les javelots, sifflent dans les airs; le ciel « en est obscurci. La terre tremble et retentit sous les pas « des coursiers; les lances se croisent et se brisent; le « choc fréquent des armures imite le bruit sourd du « tonnerre. Tous les efforts des Castillans se portent sur « l'invincible Nuno : leurs rangs, sans cesse éclaircis par « son bras, se renouvellent sans cesse.

« Ses frères, ô honte ! ô rage impie qui signala les « sanglantes querelles de César et de Pompée ! ses frères « marchent contre lui. Le héros ne s'en étonne pas. « Quand on a trahi sa patrie et son roi, on peut bien « égorger son frère. De vils transfuges se pressent au- « tour d'eux, et se disputent le honteux honneur de « porter les premiers coups à la patrie.

« O Sertorius, ô Coriolan, et toi Catilina, et vous tous

Sulfurea Nar albus aqua, fontesque Velini;
Et trepidæ matres pressere ad pectora natos.
(Virg., *Énéide*, VII, v. 515-518.)

Excepit resonis clamorem vallibus Hæmus,
Peliacisque dedit rursus geminare cavernis.
Pindus agit fremitus, Pangæaque resultant,
Æteæque gemunt rupes.....
(Lucain, *Phars.*, VII. v. 481-484.)

« qui, d'une main sacrilége, avez déchiré le sein ma-
« ternel ! si, dans les gouffres du Ténare, vous su-
« bissez le châtiment qui vous est dû, dites au dieu des
« enfers que, parmi les Portugais, il s'est aussi trouvé
« des traîtres.

« Les ennemis se succèdent comme des flots, et de
« leur poids écrasent nos premiers rangs. Alvarès
« frémit. Tel, cerné par les chasseurs dont les coursiers
« ont franchi les plaines de Tétuan, le lion de Ceuta[1]
« s'arrête à l'aspect des lances menaçantes. D'un regard
« farouche il mesure l'ennemi. Trop fier pour fuir, trop
« courageux pour se rendre, inquiet peut-être, mais non
« pas effrayé, il bondit tout à coup et se jette sur le
« rempart de fer dont il est environné. Tel s'élance Al-
« varès. La mort se multiplie sous ses coups ; mais ac-

1. Toute cette comparaison est imitée de Virgile et d'Homère. Virgile l'avait appliquée à Turnus.

. . . . Sævum turba leonem
Quum telis premit infensis ; at territus ille,
Asper, acerba tuens, retro redit ; et neque terga
Ira dare aut virtus patitur ; nec tendere contra,
Ille quidem hoc cupiens, potis est per tela virosque :
Haud aliter retro dubius vestigia Turnus
Improperata refert, mens exæstuat ira.
Quin etiam bis tum medios invaserat hostes ...
(Virg., *Énéide*, IX, v. 791-798.)

Homère s'en était servi en dépeignant Achille sur le point de combattre Énée : « Le fils de Pélée s'élança à sa rencontre, comme un lion dévorant que toute une tribu brûle d'immoler : l'animal, d'abord, s'avance dédaigneux ; mais, lorsqu'un des jeunes gens, prompt comme Mars, l'a percé de sa lance, il se ramasse, la gueule béante, l'écume se forme autour de ses dents, et son cœur généreux frémit dans son sein ; il se bat des deux côtés les flancs et les cuisses avec sa queue, et s'excite lui-même à combattre ; puis, les yeux enflammés, il s'élance avec rage, résolu de tuer un de ses ennemis ou de périr lui-même aux premiers rangs. » (*Iliade*, XX, v. 164-173.)

Voyez aussi Homère, *Iliade*, XI, v. 548-555 et XVII, v. 657-664 ; et Lucain, *Phars.*, I, v. 205 :

. . . . Sic cum squalentibus arvis
Æstiferæ Libyes viso leo cominus hoste.

« cablé par le nombre, il voit périr à ses côtés ses plus « intrépides compagnons[1].

« Cependant le monarque portugais parcourait la « plaine, entrait dans tous les rangs, et du geste et de la « voix échauffait l'ardeur du soldat. Il a vu le danger « d'Alvarès. La lionne devenue mère est moins terrible « en sa férocité lorsqu'au retour de la chasse, elle ap- « pelle en vain ses lionceaux, enlevés de leur repaire par « le pâtre de Massylie.

« Furieuse, elle court et fait retentir de ses rugisse- « ments les sept montagnes de Dahra[2]. Tel s'irrite le « héros ; tel il vole, en frémissant, au secours de l'avant- « garde. Une troupe d'élite l'accompagne. Braves com-

1. Camoens avait consacré trois stances aux compagnons d'armes de Nuno Alvarès; mais, comme elles allongeaient inutilement le récit de Gama et divisaient l'intérêt qui, dans ce moment, devait se porter entièrement sur le roi, il les supprima. En voici la traduction :

« Le fer traverse le bouclier de Giraldo et s'enfonce dans le sein « du guerrier. Cette armure impuissante, il l'avait arrachée à Pérès le « Castillan; la sienne, percée de coups, déchirée, venait de tomber « en débris. Duarte, Pedro, après des prodiges de valeur, expirent « sur un monceau de cadavres. Bragance les a vus naître. Jeunes « tous deux, tous deux intrépides, inséparables pendant leur vie, ils « confondent leurs derniers soupirs.

« Lope et Vincent mordent la poussière. Ils sont nés dans les murs « de Lisbonne ; tous deux avaient juré de mourir ou de remporter la « palme des combats. Monté sur un coursier fougueux, Alphonse se- « mait autour de lui le carnage et l'effroi. Déjà cinq Espagnols « avaient péri sous ses coups. Il tombe; cinq Espagnols l'immolent « au mânes de ses victimes.

« Hilaire, l'audacieux Hilaire, est frappé de trois coups de lance; « mais des exploits sans nombre ont d'avance vengé sa mort. Le sou- « venir de ses amours attendrit ses derniers moments. Son âme va « s'envoler, et avec elle la douce image qui l'attachait à la vie; le « nom d'Antonia expire sur ses lèvres mourantes. »

2. La Dahra est l'ancienne Massylie. Les sept montagnes qui la traversent, offrent presque toutes le même aspect. Les Portugais qui les premiers fréquentèrent cette partie du rivage d'Afrique, furent frappés de cette ressemblance, et les appelèrent les sept monts frères, *os montes sete-irmãos*. C'est l'expression dont se sert Camoens (N. du trad.).

« pagnons ! dit-il aux guerriers d'Alvarès, chevaliers « invincibles, défendez la patrie ; son indépendance est « au bout de vos épées.

« Voici votre roi : bravez, comme lui, les javelots et « les traits. N'êtes-vous plus mes frères d'armes ? N'êtes-« vous plus les Portugais ? Il dit, et brandissant quatre « fois sa lance, il la darde avec force, et d'un seul coup, « arrache le dernier soupir à plus d'un Castillan.

« L'intrépidité du monarque a passé dans l'âme de ses « guerriers. Une noble honte les ramène au combat ; « tous rivalisent de courage et d'audace. Leur glaive « étincelle ; il brise, il déchire les plus fortes armures. « Immolés à leur tour, ils meurent avec joie sous les « yeux du héros qui les guide.

« Ivre de vengeance et de fureur, le terrible dom Jean « éclate comme la foudre ; il peuple en un instant les « rivages du Styx. Là, périssent le grand-maître de « Compostelle faisant des prodiges de valeur, et celui de « Calatrava tout fumant de carnage, et les frères d'Al-« varès qui maudissent, en expirant, le ciel et leurs « destins[1].

« Des guerriers vulgaires, de nobles guerriers descen-

1. L'auteur a supprimé trois stances par lesquelles il célébrait la mort de plusieurs Espagnols, ce qui faisait le pendant des trois autres effacées plus haut, consacrées aux Portugais.

« Velasquès de Tolède et Sanchès, l'un favori de Diane, l'autre en-« fant d'Apollon ; Galbès que ses compagnons avaient surnommé « l'Intrépide, Montanchez, Oropèze et Mondonhedo, tous renommés « par leur courage, tous savants dans l'art des combats, trouvent, « dans le jeune Antonio, leur maître et leur vainqueur.

« Guévara, guerrier sans courage, a trempé ses mains dans le sang « qui rougit la plaine ; sa figure en est teinte. C'était, disait-il, le « sang des téméraires qui avaient osé se mesurer avec lui. Tandis qu'il « bravait ainsi les Portugais, le fer de Pedro se lève sur sa tête, et, « d'un revers terrible, la sépare du tronc.

« Elle vole dans les airs, et, la bouche entr'ouverte, semble encore « raconter des exploits. Un sang impur en jaillit, et va rougir, à son « tour, le visage et la poitrine de Pedro, Carrilho, Lorca, Robledo,

« dent pêle-mêle aux abîmes où, de ses trois gueules « affamées, l'affreux Cerbère épouvante les ombres. Un « dernier affront manquait aux Castillans. L'étendard « de leur roi roule enfin renversé devant l'étendard de « la Lusitanie.

« Le carnage redouble. Aux cris de fureur des com« battants, se mêlent les cris plaintifs des blessés. Le « sang trempe la terre, la verdure et les fleurs sont noyées « dans des ruisseaux de pourpre. Roi de Castille ! que « sont devenus tes vastes projets? qu'as-tu fait de cette « armée qui devait conquérir un royaume?

« Elle fuit sanglante, mutilée; la frayeur lui donne « des ailes. Trop heureux de sauver sa vie, le monarque « la suit, emportant au fond du cœur la honte de sa dé« faite, l'inutile regret de tant de pertes, de tant d'or « vainement prodigué, de tant de richesses devenues la « proie du vainqueur.

« Le désespoir des vaincus éclate en imprécations. Les « uns maudissent l'inventeur de la guerre ; les autres, « le monarque ambitieux qui, dévoré de la soif des con« quêtes, expose tant d'infortunés aux tourments de « l'autre vie, tant d'épouses à la douleur du veuvage, « tant de mères au chagrin d'un éternel abandon [1].

« Le vainqueur poussait des cris de joie. Pendant trois « jours, des vœux, des offrandes, acquittèrent sa recon« naissance envers le Dieu qui venait de lui donner la

« tous ceux qu'une fuite précipitée n'a point dérobés à la fureur por« tugaise, accompagnent aux sombres bords le lâche et cruel Gué« vara. »

1. Ici encore il y avait une stance que le poëte n'a pas maintenue : « Les cadavres des cavaliers ennemis servirent de pâture aux animaux « de la forêt; pendant quelques jours, les ruisseaux du voisinage « roulèrent du sang dans leurs ondes ; pendant plus d'un an, les pas« teurs de la plaine, les pasteurs de la montagne, repoussèrent avec « horreur la chair des oiseaux de proie, comme s'ils eussent craint « d'y trouver le goût de la chair de l'homme. »

« victoire[1]. Mais les trophées d'Aljubarota n'ont fait « qu'enflammer Alvarès. Avide de renommée, insatiable « de gloire, il court, au-delà du Tage, moissonner de « nouveaux lauriers.

« La fortune vole sur ses pas. Le regard est moins « prompt, la pensée moins rapide que ses succès. L'An- « dalous lui livre sa frontière et ses richesses ; Séville et « vingt autres cités abaissent devant lui leurs drapeaux. « Tout cède en un moment à la valeur portugaise.

« Les Castillans gémissaient sous le poids de leurs dé- « sastres, quand la paix vint leur sourire et consoler « l'Ibérie. Le ciel, pour rapprocher les deux monarques, « choisit la main de deux illustres princesses qui, de la « cour d'Albion, vinrent cimenter la paix par un double « hyménée.

« Le flambeau de la guerre est éteint ; mais l'ardeur « des combats vit encore dans le cœur du roi Jean. Tran- « quille sur terre, il cherche au delà des flots de nou- « veaux ennemis à combattre. C'est le premier de nos « rois qui, noble champion du Christ, alla sur la rive « africaine croiser la lance avec les champions de Ma- « homet.

1. Jean Ier commença à Batalha, non loin d'Aljubarota, en commémoration de la grande victoire qu'il avait remportée, un magnifique monastère qui offre quelque analogie avec la cathédrale d'York. On y voit encore aujourd'hui son sarcophage et celui de sa femme Philippa de Lancastre. Le roi, ceint de sa cuirasse et couronne en tête, tend la main droite à la reine qui repose à ses côtés. Près de la tête de Jean sont sculptés les armes du Portugal et les attributs de l'ordre de la Jarretière. La devise royale « il me plait » alternant avec la devise portugaise « *por bem* (pour bien), » entremêlée d'arabesques et de rébus gothiques, est gravée sur les côtés du sépulcre. Quatre niches, creusées dans une muraille du mausolée, contiennent les sarcophages des fils de Jean Ier ; on lit, sur celui de dom Henri, sa devise « *Talan de bien fer*, » sur celui de Pedro « *Désir*, » sur celui de Jean « *Je ai bien reson*, » et enfin, sur celui de Fernand, le saint enfant qui mourut prisonnier des Marocains, « *Le bien me plait*. » Tous ces tombeaux sont sculptés en marbre blanc, et décorés de bas-reliefs, d'emblèmes et d'arabesques.

« Tels qu'une légion d'oiseaux navigateurs, mille vaisseaux fendent les plaines argentées d'Amphitrite, et « dirigent vers les colonnes d'Hercule leurs voiles arrondies par les vents. Bientôt les hauteurs d'Abyla « sont couvertes de nos guerriers. Ceuta rejette de son « sein les infidèles. Un nouveau traître, un Julien[1] tenterait en vain de leur ouvrir les portes de l'Hespérie; « Ceuta les leur ferme à jamais.

« Le règne de Jean fut glorieux, mais trop court. Le « ciel l'enviait à la Lusitanie : il alla se réunir aux immortels, laissant sur la terre une nombreuse postérité, « des enfants dignes de lui, dignes de la patrie qu'ils « devaient illustrer encore.

« Edouard monta sur le trône[2]. Il connut le malheur « et le supporta noblement. Le Sort, dans son bizarre « courroux, se plaît à faire succéder la tristesse à la joie, « les revers à la prospérité. Eh! qui peut se flatter de « fixer la roue de la Fortune? Elle emporte dans sa « révolution et les peuples et les rois.

« Quelque gloire du moins compensa les malheurs de « l'État. Un frère d'Édouard, le pieux Ferdinand, paraît « tout à coup sur les rivages de la Mauritanie. Il menace « Tanger; mais bientôt enveloppé par les Maures, il « tombe entre leurs mains. Qu'il rende Ceuta aux infidèles, et les infidèles lui rendront la liberté. Apportez-moi des fers, répond le prince magnanime; et il livre « à l'esclavage des jours destinés aux grandeurs.

« Codrus cherchant la mort au camp des Doriens, « Régulus, reprenant ses fers à Carthage, Curtius se « précipitant dans un gouffre, les Décius mourant dans « les combats, tous ces héros ne servaient que leur patrie : Ferdinand s'immole au salut de l'Hespérie entière.

1. Voir notice historique, p. 187.
2. Voir le règne d'Édouard, notice historique, p. 193 et suiv.

« Un règne plus fortuné suivit le règne d'Edouard. « Sous le sceptre d'Alphonse[1], la Lusitanie releva son « front humilié; l'effroi rentra dans le cœur des Bar- « bares. Heureux ce prince, si l'ambition ne l'eût entraîné « dans l'Ibérie! Mais si les campagnes de Toro[2] furent « témoins de ses revers, les bords africains ne connurent « que ses victoires.

« Rival d'Alcide, il sut joindre à ses lauriers les « pommes d'or des Hespérides[3]. Les Maures n'ont point « secoué le joug que leur imposa la main d'Alphonse; il « porte encore sur le front les palmes qu'il moissonna « sous les murs d'Alcacer, de Tanger et d'Arzilla.

« C'est en vain que l'Afrique entière était accourue au « secours de ces fières cités; leurs impénétrables rem- « parts tombèrent devant lui. Jamais les guerriers de la « Lusitanie n'avaient montré plus d'audace et d'intrépi- « dité; jamais le nom portugais n'avait brillé de plus « d'éclat. Comment ces jours de gloire se changèrent-ils « en jours de deuil?

« La Castille et l'Aragon florissaient sous un sceptre « commun. Alphonse a vu d'un œil jaloux la puissance « de Ferdinand. Enivré par la victoire, il marche contre « lui. L'Espagnol appelle aux armes les différents « peuples qui lui obéissent depuis les rivages de Cadix « jusqu'aux cimes des Pyrénées.

« Le fils d'Alphonse rougirait d'être oisif quand son « père va combattre. Il s'élance sur ses traces et court « le soutenir au jour de la bataille. Les étendards des « deux nations flottent dans les plaines de Toro. Une

1. Voir le règne d'Alphonse V, notice historique, p. 197 et suiv.

2. La ville de Toro, située sur la rive droite du Duero, est à l'extrémité méridionale d'une immense plaine limitée par le cours de ce fleuve et que les anciens ont nommé les *Campos de Toro*.

3. On place généralement le jardin des Hespérides, avec ses pommes d'or, dans la Mauritanie, au pied de l'Atlas.

« lutte ardente s'engage. La victoire, longtemps incer-« taine, abandonne les drapeaux d'Alphonse et reste « fidèle à son fils.

« Le jeune héros ensanglante le triomphe des Castil-« lans, arrête leur impétuosité, soutient, un jour entier, « leurs efforts, et couvre l'honneur de son père. Tel, aux « plaines de Philippes, on vit Antoine victorieux sauver « Octave vaincu, dans cette grande journée où leurs « armes réunies vengèrent la mort de César.

« Lorsque Alphonse eut fermé les yeux à la lumière « pour ne les rouvrir que dans les cieux, le sceptre passa « dans les mains de Jean second[1], le treizième de nos « rois. Son règne vit éclore une entreprise audacieuse, « inouie, et qui semblait au-dessus des forces de l'homme. « Le roi Jean résolut de pénétrer jusqu'au berceau de « l'Aurore, jusqu'à ces régions où j'aspire moi-même.

« Animés de son esprit, dépositaires de ses pensées, « d'intrépides voyageurs traversent l'Espagne, la France « et l'Italie. Ils s'embarquent au port de Parthénope, de « cette grande cité que les Destins ont fait passer sous « tant de jougs différents pour la relever enfin sous le « glorieux empire de l'Espagne.

« La mer de Sicile les porte rapidement vers les plages « sablonneuses de Rhodes. Bientôt ils parviennent aux « rivages qui furent témoins de la mort de Pompée. Ils « visitent la nouvelle Memphis et les plaines que fé-« condent les eaux du Nil, les campagnes désertes où gît « Thèbes aux cent portes, et l'Éthiopie qui garde encore « la loi du Christ.

« Ils franchissent les ondes sacrées qui s'ouvrirent « jadis sous les pas d'un peuple aimé du ciel. Derrière « eux fuient les monts Nabathéens qui rappellent le nom « d'un fils d'Ismaël; les rivages que la mère d'Adonis

1. Voir le règne de Jean II, notice historique, p. 208 et suiv.

« embauma de ses parfums[1], les champs de l'Arabie « Heureuse, et les deux autres Arabies avec leurs rochers « et leurs brûlants déserts.

« Un détroit qui semble avoir conservé le souvenir de « l'antique Babel[2], les conduit dans ce golfe où, fiers « d'une illustre origine, le Tigre et l'Euphrate réunissent « leurs ondes. Puis se confiant à cette mer que Trajan « n'osa franchir, ils s'avancent vers les bords de l'Indus, « bords fameux qui fourniront un jour à l'histoire ses « plus admirables récits.

« Déjà les peuples du Sind[3] et du Kerman[4] avaient « offert à leurs regards les mœurs, les usages variés qui « distinguent le monde oriental ; mais ce long et péni- « ble voyage ne leur promettait pas un retour facile. Ils « moururent sur une terre lointaine, les yeux tournés « vers cette douce patrie qu'ils appelaient en vain[5].

« Heureux Emmanuel ! C'est à ton génie, c'est à tes « vertus héroïques que le ciel réservait la découverte « de l'Orient. Héritier de la couronne et des grandes « pensées du roi Jean, Emmanuel se vit à peine sur le « trône qu'il projeta la conquête des mers.

« Ce glorieux dessein, si conforme à la noble ambi-

1. Myrrha, fille de Cinyras, roi de Chypre, après s'être laissé entraîner par sa passion incestueuse, alla cacher sa honte dans les forêts de l'Arabie. Ovide qui raconte, au X[e] livre des *Métamorphoses*, son crime et son désespoir, dit comment elle fut changée en arbre, et il ajoute : *Flet tamen*, elle pleure encore : ce sont ses larmes qui nous donnent le parfum qui porte son nom, la myrrhe.

2. Il n'y a aucun rapport entre la tour de Babel et le détroit de Bab-el-Mandeb (porte des larmes) : simple rapprochement de mots.

3. Le Sind ou Sindh est l'Indus des anciens, un des deux grands fleuves de l'Inde. Son cours a plus de six cents lieues.

4. Le Kerman, Carmania, est une province d'Asie, dans la région persique, et dont les villes principales sont Kerman et Ormuz.

5. C'est ainsi que, dans Virgile, Antor meurt en Italie, loin d'Argos, sa patrie,

. . . . Cœlumque
Aspicit, et dulces moriens reminiscitur Argos.
(*Énéide*, X, v. 782.)

« tion de ses aïeux, le poursuivait jusque dans les bras « du sommeil. Une nuit... c'était l'heure où les étoiles « s'effacent aux approches de l'aurore, où l'air plus pur « et rafraîchi par l'absence des feux du jour, invite les « mortels au repos[1].

« Étendu sur sa couche dorée, dans ce calme profond « où l'esprit se dégage de l'obscurité des sens, le prince « repassait dans son âme ses royales obligations et ses « devoirs héréditaires. Le sommeil descendit sur ses yeux « sans interrompre le cours de ses pensées, et bientôt « de prophétiques images se déployèrent devant lui.

« Sur l'aile d'un songe, il planait dans les cieux. Ses « regards plongeaient sur des mondes inconnus, sur de « grands empires encore ignorés. Non loin des lieux où « naît l'aurore, il voit jaillir d'une longue chaîne de « monts deux sources vives et fécondes. Elles sem- « blaient dans le lointain se rapprocher et s'unir.

« Des oiseaux farouches, de féroces quadrupèdes « habitaient seuls ces montagnes incultes. D'impéné- « trables forêts en écartaient les pas des humains. L'as- « périté de ces lieux solitaires faisait assez connaître que, « depuis le crime d'Adam, le pied de l'homme ne les « avait jamais foulés.

« Emmanuel voit sortir du sein des eaux et s'achemi- « ner vers lui deux vieillards d'un aspect vénérable, « mais un peu sauvage. Ils marchaient à grands pas. « De l'extrémité de leurs cheveux l'eau coulait par « torrents; leur corps en était inondé. Ils avaient le teint « basané, la barbe limoneuse, longue et touffue.

« Leur tête était couronnée de rameaux[2] étrangers,

1. .... Et jam nox humida cœlo
Præcipitat, suadentque cadentia sidera somnos.
(Virg., *Énéide*, II, v. 9.)

2. On peut comparer à cette apparition du Gange et de l'Indus celle du Tibre, dans le VIII[e] livre de l'*Énéide*.

Huic deus ipse loci, fluvio Tiberinus amœno,

« de plantes inconnues à l'Europe. L'un d'eux paraissait « plus fatigué que l'autre. A l'onde encore agitée qui « tombait de sa chevelure, on voyait qu'il était parti de « plus loin que son compagnon, et que, pour l'atteindre, « il avait précipité sa course. Tel, du sein de l'Arcadie, « Alphée va chercher aux plaines d'Enna les flots ca- « ressants d'Aréthuse.

« Un air d'autorité respirait sur son front. Il s'arrête « et d'une voix majestueuse : O toi, s'écrie-t-il, à qui le « ciel a destiné l'empire de l'Orient, ton règne est arrivé. « Bientôt nous courberons devant toi ce front qui n'a « jamais fléchi sous le joug. Ordonne à tes guerriers de « venir recevoir nos tributs.

« Je suis le Gange : mon berceau touche au ciel ; il fut « celui du premier homme. Ce vieillard qui m'accom- « pagne est l'Indus, le roi des fleuves. Son trône est assis « sur ces monts sourcilleux que tu aperçois dans l'éloi- « gnement. La conquête de nos rivages te coûtera de « longs efforts, de terribles combats ; mais arme-toi de « constance, et d'incroyables victoires te soumettront « tous ces peuples qui sont devant tes yeux.

« Il dit, et disparaît ; l'Indus disparaît avec lui. Emma- « nuel se réveille[1] et mille idées confuses se pressent dans « son esprit. Mais déjà la Nuit avait replié ses voiles ; « l'Aurore semait de roses[2] l'azur des cieux, tout l'orient « se couvrait d'un manteau d'or.

Populeas inter senior se attollere frondes
Visus : eum tenuis glauco velabat amictu
Carbasus, et crines umbrosa tegebat arundo.
(V. 31-34.)

1. Dixit, deinde lacu Fluvius se condidit alto,
Ima petens : nox Ænean somnusque reliquit.
(Virg., *Énéide*, VIII, v. 66-67.)

2. .... Vigil rutilo patefecit ab ortu
Purpureas Aurora fores et plena rosarum
Atria.......................
(Ov , *Métam.*, II, v. 112.)

« Le monarque rassemble ses fidèles conseillers. Il « raconte la vision céleste, il redit les paroles du vieil- « lard. Tous sont frappés de surprise et d'admiration. « Le ciel a parlé, s'écrient-ils d'une voix unanime. « Qu'une flotte belliqueuse aille porter nos guerriers « aux bords lointains où le ciel les appelle.

« L'espoir de guider un jour nos navigateurs à quel- « que grande découverte avait plus d'une fois agité mon « cœur. Ce noble espoir, Emmanuel l'avait lu sur mon « front. A quel autre motif attribuerais-je le choix dont « il honora mon courage ?

« Gama, me dit-il avec cet air de bonté qui double la « puissance des rois, le succès dans les grandes choses « est le prix du travail et de la fatigue. C'est en perdant « glorieusement la vie que l'on s'immortalise. Inacces- « sible aux lâches terreurs, le héros meurt avant le « temps, mais sa gloire lui survit.

« Je t'ai choisi entre tous pour une expédition digne « de toi : je t'offre des travaux, des périls et de la gloire : « imposés par moi, ces travaux, j'en suis sûr, te paraî- « tront légers. A ces mots, je ne pus contenir mes trans- « ports : Oui, je braverai pour vous le fer, le feu, les « frimas et les glaces. Pourquoi Gama n'a-t-il qu'une « vie à sacrifier pour son roi ?

« Imposez-moi des travaux tels qu'Eurysthée en in- « venta pour Alcide. Faut-il combattre le lion de Némée, « les Harpies immondes, le sanglier d'Érymanthe, l'hy- « dre et toutes ses fureurs ? Faut-il descendre au noir « Cocyte, au ténébreux empire de Pluton ? O mon roi, « mettez mon dévouement à des épreuves plus terribles « encore : me voilà prêt à les subir.

Homère appelait l'Aurore la déesse *aux doigts de rose*.

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς.

(*Odyssée*, ch. V, v. 228).

« Emmanuel applaudit à mon zèle et l'enflamme par « des éloges. La louange est l'aiguillon du courage, et, « distribuée par le prince, elle enfante les héros. Mon « frère, Paul de Gama, veut partager ma glorieuse des- « tinée. Le sang et l'amitié nous unissent d'un double « nœud.

« Un autre guerrier, l'intrépide Coelho[1], suit l'exem- « ple de Paul. Ils joignent tous deux la prudence à l'au- « dace, l'expérience à la valeur. D'habiles matelots « s'élancent sur mes navires. La même ardeur les en- « traîne, le même enthousiasme les attache au succès « de la grande entreprise.

« Par ses dons, par ses discours, Emmanuel les ex- « cite encore et les flatte. Les paroles du monarque se « gravent profondément dans leur cœur : elles les sou- « tiendront un jour au milieu de leurs travaux et de « leurs peines. Dans l'ardeur qui les presse, ils appellent « la mer et les dangers. Tels on vit autrefois les con- « quérants de la Toison d'or monter sur le navire fati- « dique[2], qui le premier osa tenter les hasards du Pont- « Euxin.

« Déjà la flotte belliqueuse est réunie dans ce port « célèbre où le dieu du Tage vient mêler aux eaux « d'Amphitrite son onde claire et ses sables d'argent. « Nulle pensée timide n'a ralenti l'ardeur de mes com- « pagnons. Les enfants de Mars, les enfants de Neptune « sont prêts à me suivre au bout de l'univers.

« Les premiers couvrent la plage. Leurs armes, leurs « couleurs sont différentes ; mais un même esprit les « anime. Les autres sont sur la flotte qui repose encore « immobile, abandonnant aux zéphyrs ses pavillons

1. Tous ces détails sont historiques. Voir notice historique, p. 226.

2. Le bois dont le vaisseau des Argonautes était construit, avait été coupé dans la forêt de Dodone dont les arbres rendaient des oracles ; de là l'épithète de fatidique.

« aériens. A l'aspect de l'immense Océan qui semble, à « l'extrémité de l'horizon, se confondre avec les cieux, « chacun de mes navires se croit destiné à prendre place « un jour à côté d'Argo, parmi les astres de l'Olympe[1].

« Tout est prêt pour le départ, vaisseaux, matelots et « guerriers. Il ne nous reste plus qu'à préparer notre « âme aux périls d'un avenir incertain, à la mort toujours « présente aux yeux du navigateur. Nous adorons l'Être « souverain dont l'aspect vénérable est l'aliment et la « vie des esprits qui l'environnent. Nous le prions de « nous porter, sans orage, aux régions de l'Aurore, de « bénir des armes qui ne seront employées que pour sa « gloire.

« Enfin nous sortons du temple, de ce temple saint « qui a pris le nom de Bethléem[2], berceau d'un Dieu. Il « s'élève sur le rivage et regarde cette mer à laquelle « nous allions confier nos destinées... O roi ! pardonne « un douloureux souvenir. Quand je reporte ma pensée « vers ces bords que je quittais avec tant d'émotion, j'ai « peine encore à retenir mes larmes.

« Nos parents, nos amis, un peuple immense accou- « rait sur le rivage. L'affliction se peignait dans tous les « yeux. Et nous, accompagnés de paisibles cénobites « dont les pieux cantiques s'élevaient jusqu'au ciel, nous « marchions lentement vers nos vaisseaux.

1. Jason, selon la Fable, au retour de son expédition, avait consacré son vaisseau à la déesse Pallas et celle-ci l'avait placé dans le ciel.

2. Au moment où Vasco de Gama partit pour les Indes, l'église dont il est ici question était très-modeste : elle avait été construite par les soins de l'infant dom Henri. Mais, ce jour-là même, dom Manoël fit vœu, si l'expédition réussissait, d'élever un monastère et une magnifique basilique. Et, en effet, lorsque Gama revint, les travaux furent commencés sur un plan d'une richesse et d'une grandeur dignes de retracer le souvenir de sa grande découverte. Ce vieux monastère des Hiéronymites de Belem (Bethléem) est une merveille d'architecture qui fait l'admiration de ceux qui visitent le faubourg de Lisbonne.

« Le deuil général s'accroissait à chaque pas. Les « femmes versaient des pleurs, les hommes laissaient « échapper de profonds soupirs. Les sœurs, les épouses, « les mères, en proie aux alarmes d'une tendresse plus « défiante, augmentaient encore la tristesse d'un départ « qui semblait sans retour.

« La mère disait à son fils : Tu étais la seule conso- « lation, le seul appui de ma vieillesse ; elle finira dans « la souffrance et dans les larmes. Tu fuis ta mère lan- « guissante et malheureuse ; tu l'abandonnes, ô mon fils, « pour aller, dans un lointain naufrage, servir de pâture « aux monstres de l'Océan.

« L'épouse éplorée, les cheveux épars, s'écriait : « O « mon bien aimé ! toi sans qui l'amour ne veut point « que je vive, tu vas livrer à la fureur des flots des jours « qui ne sont plus à toi ! Tu sacrifies à d'inquiets travaux « nos douces flammes, nos paisibles nœuds ! Vain sou- « venir d'un bonheur qui n'est plus ! Bientôt les vents « emporteront dans tes voiles et mon bonheur et tes « serments.

« Tels étaient les tristes accents de la tendresse et « de l'amour. Les enfants, les vieillards, troupe faible et « timide, suivaient la foule en pleurant. Les montagnes « voisines répondaient à leurs voix plaintives. Des flots « de larmes mouillaient le sable du rivage.

« Nous n'osions lever les yeux sur une mère, une « épouse, une famille désolée. Chacun de nous craignait « de s'attendrir, de chanceler à l'entrée de la carrière. « Je me hâtai d'interrompre des adieux si chers à « l'amitié, mais si douloureux aux cœurs qui se sépa- « rent. J'ordonnai l'embarquement.

« Cependant un vieillard était resté sur le rivage[1]. Son

1. L'introduction de ce personnage qui annonce des malheurs est une idée heureuse : elle répand plus d'intérêt sur le voyage de Gama

« regard était triste ; son maintien grave et sévère. Mûri « par l'âge, instruit par la sagesse, il paraissait avoir « connu la gloire; mais la gloire n'avait plus pour lui « d'illusions. Trois fois, d'un air improbateur, il secoua « sa tête vénérable ; l'œil fixé sur nous, il donna tout à « coup un libre cours à sa douleur. Nous l'entendîmes « de nos vaisseaux.

« Ambition, disait-il, amour des conquêtes ! désir « trompeur de ce vain bruit qu'on appelle renommée ! « passion funeste ! à quels supplices tu livres les âmes « que tu possèdes ! que de peines, que de dangers tu « leur apprêtes ! à quelles mortelles épreuves tu les « condamnes !

« Tourment de la vie, source d'égarements et de « crimes, brillante folie qui dévores les fortunes, les « royaumes et les empires ! on te nomme la passion « des grands cœurs, et tu leur conseilles le meurtre et « le ravage ! Le vulgaire ébloui te prend pour la gloire, « et tu n'en es que le fantôme.

« Dans quel gouffre de maux vas-tu plonger mon « pays ? Où mènes-tu ces téméraires navigateurs ? De « quelle grandeur chimérique as-tu flatté leur espoir ? « Leur as-tu promis bien des royaumes ? Leur as-tu « montré d'avance les mines d'or, les palmes, les lau- « riers qui les attendent, le rang qu'ils tiendront dans « l'histoire ?

« Misérables mortels ! tristes enfants de cet insensé « qui d'une patrie céleste vous a précipités sur cette « terre d'exil : vous qui, du sein de l'âge d'or, du sein « de l'innocence et de la paix, avez été lancés par son « crime au milieu des combats d'un siècle de fer :

et de ses compagnons. En général, cette sinistre prophétie du vieillard, le départ de Gama pour les Indes, peint des couleurs les plus touchantes, l'apparition du Gange et de l'Indus sont des beautés poétiques qui honorent le génie de Camoens. (La Harpe.)

« Si les combats ont tant de charmes à vos yeux, si « vous appelez bravoure et courage une brutale férocité, « si vous attachez tant de gloire au mépris de l'existence, « ce bien si précieux, que l'auteur même de la vie a « tremblé devant la mort;

« N'avez-vous pas tout près de vous les enfants d'Is- « maël? La guerre avec eux ne vous manquera jamais. « Si vous ne combattez que pour le Christ, ne sont-ils « pas les soldats de Mahomet? S'il vous faut des terres « et des trésors, n'ont-ils point de vastes domaines et « d'opulentes cités? Si vous n'aspirez qu'à des victoires « glorieuses, ne sont-ils pas belliqueux et vaillants ?

« Vos ennemis sont à vos portes, et vous courez en « chercher d'autres aux régions lointaines : gouffre im- « mense où s'engloutiront, chaque année, les débris « dispersés de l'antique Lusitanie. Les prestiges de la « gloire vous dérobent la vue du péril, et sourds à ma « voix, vous n'entendez que le cri de la renommée qui « vous proclame déjà les dominateurs de l'Inde, de « l'Afrique, de la Perse et de l'Arabie.

« Maudit soit le premier qui attacha la voile au chêne « altier descendu sur les flots[1] ! il mérita les tourments « de l'abîme. Ah ! que jamais le génie créateur, la lyre « harmonieuse ou la noble épopée ne célèbrent sa mé- « moire; que son nom périsse avec lui !

« Le feu qu'une main téméraire[2] osa ravir au céleste

1. Illi robur, et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus... (Horace, *Od.*, I, 3, v. 9-12.)

2. Toutes ces plaintes du vieillard sur l'audace et le malheur des mortels sont une imitation manifeste de la troisième ode d'Horace.

Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.
Audax Iapeti genus
Ignem fraude mala gentibus intulit.
Pos ignem ætheria domo
Subductum, macies et nova febrium

« foyer, s'est répandu dans l'univers. Il l'embrase, il le « consume, il tient partout allumés les flambeaux de la « discorde et de la guerre. Quel fut ton délire, ô Pro- « méthée ! et que de maux tu nous aurais épargnés, si « ton fatal larcin n'eût fait descendre au cœur de « l'homme le feu qui l'agite et le dévore !

« Phaéton n'eût pas entrepris de guider le char de « son père ; Icare n'eût point suivi dans les airs l'au- « dacieux Dédale : l'ardeur que tu versas dans leur « sein prépara leur infortune. L'Eridan[1], les flots ica- « riens, l'air, le feu, la terre et l'onde, tous les éléments « attesteront l'audace et le malheur des mortels.

Terris incubuit cohors,
Semotique prius tarda necessitas
Leti corripuit gradum.
Expertus vacuum Dædalus aera
Pennis non homini datis;
Perrupit Acheronta Herculeus labor.
Nil mortalibus arduum est;
Cœlum ipsum petimus stultitia; neque
Per nostrum patimur scelus
Iracunda Jovem ponere fulmina. (Id. v. 25-40.)

C'est le même mouvement, le même ordre d'idées, le même choix d'exemples mythologiques. Mais, dans les Lusiades, les imprécations du vieillard ont plus de grandeur et plus de force que celles du poëte latin. Cette différence tient à ce que la situation est beaucoup plus imposante. Horace en effet ne parle de l'intrépidité, de l'audace inouie des hommes qu'à propos du départ d'un ami qui s'absente momentanément et qui d'ailleurs va parcourir une mer bien connue ; Camoens exprime les mêmes pensées au sujet d'une des entreprises les plus hardies qui aient jamais été tentées.

1. Éridan, *Eridanus*, nom que les anciens donnaient au Pô, en mémoire de la chute d'Éridan ou Phaéton, fils du soleil.

Quem procul a patria diverso maximus orbe
Excipit Eridanus, fumantiaque abluit ora.
(Ov., *Métam.*, II, v. 323-324.)

CHANT CINQUIEME

« Les dernières paroles du vieillard se perdaient dans « les airs. Déjà les ailes de nos vaisseaux s'ouvraient au « souffle pur d'un vent favorable. Bientôt les mâts se « balancent, les voiles frémissent, le cri d'adieu retentit « de la flotte au rivage et du rivage à la flotte ; nous « partons.

« L'astre du jour s'approchait alors du lion de Némée. Le « monde, chargé d'années, poursuivait languissamment « le cours de son sixième âge. Il y comptait quatorze « fois cent révolutions du soleil, et quatre-vingt-dix-sept « autres encore, lorsque nos vaisseaux s'élancèrent sur « l'Océan[1].

« Monts paternels, terre chérie, bords fortunés du « Tage, nous vous quittions, mais nos cœurs et nos « tristes pensées vous restaient. Cintra fuyait dans l'éloi-« gnement ; ses riantes collines s'effaçaient peu à peu : « nos yeux ne pouvaient s'en détacher. La terre enfin « s'évanouit entièrement : nous ne vîmes plus que le « ciel et les eaux.

« Nous voguions vers ces mers immenses qu'aucun « navigateur n'avait encore parcourues. Les îles de « Henri[2] en décorent l'entrée. Sur la gauche apparais-

1. Voir *Notice littéraire*, p. 94.

2. Les îles qui avaient été découvertes les premières par les navigateurs envoyés par l'infant Henri, c'est-à-dire Madère, les îles du cap Vert et les Açores. Voir notice historique, p. 190.

« sent les montagnes et les cités de la Mauritanie, « ancien royaume d'Antée. Sur la droite, les flots vont « se perdre dans l'horizon et baigner, peut-être[1], un « autre univers.

« Madère est devant nous : Madère[2], l'orgueil de « l'Océan qui l'embrasse et des Portugais qui l'ont peu- « plée. Elle doit son nom à ses forêts. Placée aux limites « de l'ancien monde, elle n'a point la célébrité de « Paphos ni de Cythère[3], mais elle les égale en beauté ; « et si le Destin l'eût soumise à l'empire de Vénus, « Vénus l'eût préférée aux bosquets de Cythère et de « Paphos.

« Nous côtoyons rapidement la Massylie, où paissent « les troupeaux des Azenègues[4] : désert brûlant qui ne

1. Le continent américain était découvert à l'époque où Camoens écrivait ; mais Gama, en 1497, ne pouvait qu'en soupçonner l'existence. Christophe Colomb, dans ses deux premiers voyages, exécutés en 1492 et 1493, avait déjà trouvé les îles Lucayes, Cuba, Saint-Domingue et la Jamaïque ; mais ce n'est qu'à son troisième voyage, en 1498, qu'il aperçut le continent (M.).

2. Madère est une île de forme triangulaire, située à environ 150 lieues marines, au S.-O. du littoral portugais, et à 120 lieues O. du continent africain. Elle a une étendue de 57 kilomètres sur 23. C'est un volcan éteint, dont les côtes offrent partout de hautes falaises et de formidables escarpements de laves. Le point culminant, le Pico-Ruyzo, atteint près de 1,900 mètres au-dessus du niveau de la mer. Lorsque les Portugais y arrivèrent, il paraît que l'île entière était une immense forêt (V. *not. hist.*, p. 190), et ce fut pour cela qu'ils l'appelèrent Madère, le mot *madeira* signifiant *bois*, *pays boisé*.

Remarquons en passant que certains étymologistes font venir à tort du mot *Madère* notre mot français *madrier* (grosse pièce de bois). *Madrier*, comme le nom portugais *madeira*, vient du latin *materia* qui signifie *bois*. (V. le *Dictionnaire* de M. Littré).

3. Cythère, aujourd'hui Cérigo, était une petite île de la mer de Crète, consacrée au culte de Vénus qui en avait tiré son surnom de Cythérée. — Paphos était le nom de deux villes (Palé-Paphos et Nea-Paphos), situées au S.-O. de l'île de Cypre. Elles étaient également consacrées à Vénus, et séparées l'une de l'autre par un intervalle de 60 stades, qui était la région sainte de l'île et était couvert de jardins sacrés et d'autels servant de stations aux processions solennelles.

4. Millié pense que Camoens a voulu désigner sous ce nom d'*Aze-*

« s'abreuva jamais d'une onde fraîche; terre désolée où « l'oiseau digère le fer [1], où l'on ne connut jamais ni les « dons de Cérès, ni les trésors de Pomone. Elle touche « d'un côté à la Barbarie, et, de l'autre, au pays des « Noirs.

« Déjà nous avions franchi la borne septentrionale « que la nature a prescrite à la course du soleil. Là « végètent les peuples demi-sauvages qui boivent les « eaux du noir Sénégal [2]; ils portent sur leur figure la « trace ineffaçable du passage de Phaéton. Là s'élève « ce promontoire que nos marins ont appelé le cap « Vert [3]. On le nommait jadis le promontoire d'Ar- « sine [4].

nègues les peuples qui fréquentent les bords du Sénégal, connus des anciens sous le nom d'*Azana*. Mais alors il y aurait une erreur géographique, le Sénégal ne coulant pas dans la Massylie. Camoens, d'ailleurs, ne parle de ce fleuve que dans la stance suivante.

1. La voracité des autruches a fait croire à des voyageurs et même à des naturalistes qu'elles digéraient du fer. Buffon en parle assez longuement dans son *discours sur les animaux*.

2. Le Sénégal n'est pas plus noir que tout autre fleuve, mais le poëte lui attribue la couleur des habitants du pays. C'est en employant la même figure de rhétorique que Virgile a dit, par hypallage,

Ibant obscuri sola sub nocte silentes
pour Ibant obscura soli sub nocte silentes.

Il est à remarquer que le Sénégal porte aujourd'hui, à l'endroit où il naît, dans le Fouta-Djalo (Nigritie), chez les Mandingues, le nom de Bafing qui signifie précisément *fleuve noir*.

3. A l'extrémité occidentale de l'Afrique, sur la côte de la Sénégambie, par 14°43′ lat. N., et 19°52′ long. O. Voir *notice historique*, p. 199.

4. Quelques géographes ont pris le cap Vert pour l'*Arsinarium promontorium* de Ptolémée; d'autres, avec plus de vraisemblance, pour son *Hesperium cornu*. Il a existé, il est vrai, sur les côtes d'Afrique, une colonie romaine appelée *Arsinaria*, d'où, selon ces géographes, le promontoire aurait tiré son nom; mais cette colonie avait été fondée sur un des rivages de la Méditerranée, et non point sur les bords de la mer Atlantique. On la place communément au royaume d'Alger, dans la province de Tlemcen, dont les habitants étaient connus des Romains sous le nom de *Temici*. Voltaire, dans sa tragédie de Zulime,

« Les îles Fortunées[1] avaient fui derrière nous. Les « filles d'Hesper[2] découvraient à nos yeux leurs îles « verdoyantes[3], terres fécondes en merveilles et déjà « visitées par les enfants de Lusus. Leurs rivages nous « fournirent une onde salutaire et les fruits délicieux « dont ils abondent.

« C'est l'antique jardin des Hespérides. Il fleurit sous « le nom du guerrier céleste[4] que l'Espagnol, armé « contre les Maures, n'invoqua jamais en vain dans les « combats. Au premier souffle de Borée, nos voiles se « déployèrent, et l'onde écumante se rouvrit sous nos « vaisseaux.

« La rive que nous suivions est foulée par les nom- « breuses tribus des Jalofs et des Mandingues[5] qui li- « vrent à nos mains industrieuses l'or dont cette terre

transforme cette province de Tlemcen en royaume de Trémizène, et lui donne pour capitale une ville qu'il appelle *Arsénie*. Ces noms grecs dont le poëte avait décoré l'Afrique, dépaysèrent les spectateurs, et la pièce tomba. « Presque personne au parterre, dit l'auteur dans une « de ses lettres, ne connaissait la ville d'Arsénie, qui était le lieu de « la scène. Trémizène est un nom bien sonore : c'est un joli petit « royaume ; mais on n'en avait aucune idée. La pièce, ajoute-t-il avec « sa gaîté ordinaire, ne donna nulle envie de s'informer du gisement « de ses côtes. » (M.)

1. Ce sont aujourd'hui les Canaries qui se composent de sept grandes îles et de quelques îlots. Les sept îles sont : Fortaventure, Gomera, Grande-Canarie, Fer, Lancerote, Palma et Ténériffe. Elles se trouvent entre 27°39′ et 29°26′ de lat. N. et 15°40′ et 20°40′ de long. O.

2. On n'est pas d'accord sur le séjour des Hespérides : on a placé leur jardin dans la Mauritanie, près de l'Atlas, dans les îles Fortunées et dans les îles du cap Vert. C'est cette dernière opinion que suit ici Camoens.

3. Les îles du cap Vert sont entre 24°30′ — 27°20′ long. O. et 14°38′ — 17°45′ lat. N. Elles sont à 500 kilomètres du cap Vert et se composent de dix îles : Santiago, Fogo, Brava, Saint-Nicolas, Saint-Antoine, Boavista, Mayo, Saint-Vincent, Sel, Sainte-Lucie.

4. Le poëte désigne tout particulièrement l'île de Santiago. On sait que saint Jacques est le patron des Espagnols.

5. Peuples nombreux et industrieux, qui travaillent le fer et font le commerce de l'or et de l'ivoire.

« est parsemée. La Gambie[1] y déroule ses flots et court, « en serpentant, se perdre au sein de l'Atlantique.

« Nous passâmes les Dorcades, ancien séjour des trois « sœurs[2] qui, privées de la vue, n'avaient à elles trois « qu'un œil unique dont elles se servaient tour à tour. « O toi, Méduse, dont la chevelure ondoyante enflam- « mait Neptune au fond des eaux et jusqu'au pied des « autels de Minerve, toi que la déesse indignée punit si « cruellement de l'audace du souverain des mers, ô Mé- « duse! ce sont tes serpents qui peuplent encore ces « déserts[3].

« La proue tournée vers le midi, nous allions sillon- « nant ce golfe immense[4], observant tour à tour les « sommets rugissants de Sierra-Léone[5], le cap des pal- « miers, l'île[6] qui porte le nom de cet apôtre dont la

1. Fleuve de Nigritie, qui prend sa source dans le plateau du Fouta-Toro et se jette dans l'océan Atlantique après un cours de 1700 kilomètres.

2. Les Gorgones, d'après la Fable, étaient filles de Phorcys; elles étaient trois : Méduse, Sthéno et Euryale. Homère n'en cite qu'une qu'il nomme Gorgo.

3. Méduse avait d'abord été remarquable par la beauté de ses traits et de sa chevelure; mais, ayant séduit Neptune et insulté Minerve, cette déesse changea ses beaux cheveux en affreux serpents.

.... Clarissima forma,
Multorumque fuit spes invidiosa procorum
Illa; nec in tota conspectior ulla capillis
Pars fuit : inveni, qui se vidisse referrent. .
Hanc Pelagi rector templo vitiasse Minervæ
Dicitur : Aversa est, et castos ægide vultus
Nata Jovis texit : neve hoc impune fuisset,
Gorgoneum turpes crinem mutavit in hydros.
(Ov., *Métam.* IV, v. 793-800).

4. Le golfe de Guinée.

5. Les navigateurs portugais ont donné à cette partie de l'Afrique le nom de Serra-Leona, *montagne des Lions*, parce que le bruit des flots qui viennent se briser contre les écueils de la côte ressemble à des rugissements qu'on entendrait dans le lointain.

6. L'île San-Thomé, *Saint-Thomas*, fut ainsi appelée parce qu'elle fut découverte par Vasconcellos, en 1471, le jour de la Saint-Thomas. Située par 0°25' lat. N. et 4°24' long. E., elle est hérissée de montagnes dont la plus haute, le pic Sainte-Anne, a 2,400 mètres.

« main toucha le côté d'un Dieu ; le Zaïre[1] enfin dont « les flots amoncelés luttent[2] avec l'onde amère sur une « plage où nous régnons ; il arrose le royaume de Congo[3]; « l'antiquité ne l'a point connu : les Portugais ont planté « la croix sur ses bords.

« Nous avions dépassé la ligne ardente qui partage le « monde, lorsqu'un astre nouveau[4], vint nous offrir sa « bienfaisante clarté. Nocturne flambeau du nouvel « hémisphère, il brille sur un ciel moins étoilé que le « nôtre, et domine le pôle antarctique. Son existence « avait paru jusqu'alors incertaine ; on doute encore s'il « luit sur des terres ignorées ou s'il n'éclaire que des « flots[5].

1. Le Zaïre, découvert en 1484 par le portugais Diego Cam, se jette dans l'Océan, après un cours de 2,600 kilomètres, par une embouchure qui n'a pas moins d'une lieue.

2. L'impétuosité de ce fleuve est telle que le reflux de ses eaux se fait sentir en pleine mer à plusieurs lieues du rivage. La Harpe, en parlant de la lutte du Zaïre avec l'Océan, cite ces vers du poëme des saisons :

L'Orellane et l'Indus, le Gange et le Zaïre
Repoussent l'Océan qui gronde et se retire.

3. Le Congo s'étend entre 3° et 9° de lat. S., de l'embouchure du Zaïre, qui le sépare au N. du Loango, à l'embouchure du Dando qui le sépare au S. de l'Angola. Ce pays avait été découvert par les Portugais en 1484.

4. C'est cette réunion d'étoiles que les marins ont appelée la constellation de la Croix. Elle rend aux navigateurs du Sud le même service que l'Ourse aux navigateurs du Nord.

Les Italiens ont prétendu que le Dante avait, cent ans auparavant, prédit cette découverte. « Je me tournai à main droite, dit-il dans le premier chant de son Purgatoire, et je considérai l'autre pôle : j'y vis quatre étoiles qui n'avaient jamais été connues que dans le premier âge du monde. » Le Dante, dont le poëme est une allégorie perpétuelle, entendait par le pôle le paradis terrestre, et par les quatre étoiles, les quatre vertus cardinales, apanage de nos premiers parents ; il parlait dans un sens figuré. Le sens propre de ses paroles, sans être une prophétie, n'en est pas moins remerquable quand on le rapproche de l'événement. (M.)

5. Ce doute existait au temps de Camoens ; depuis il a été dissipé par les découvertes des Anglais.

« Chaque jour nous éloignait des régions de l'équateur, « de ces climats inconstants où le soleil, dans sa course « d'un pôle à l'autre, renouvelle deux fois la saison des « zéphyrs et la saison des tempêtes. Chaque jour, Arcas « et Calisto s'abaissaient derrière nous. Nous les vîmes « enfin descendre à l'humide palais de Téthys, et s'y « plonger en dépit de Junon [1].

« Te dirai-je les inexplicables phénomènes dont la « mer est le théâtre, les bourrasques subites, les noirs « ouragans, les nuits ténébreuses, les longs éclairs qui « sillonnent le ciel, les éclats de la foudre qui ébranlent « le monde ? Immense et vaine entreprise qui tromperait « les efforts d'une voix de fer [2] et d'une poitrine infati- « gable.

1. Ovide, après avoir raconté, au livre II des *Métamorphoses*, l'aventure de Calisto, fille de Lycaon, la naissance d'Arcas et leur enlèvement dans le ciel par Jupiter, peint la fureur de Junon qui s'adresse aux dieux marins et les supplie d'empêcher Arcas et Calisto de se plonger jamais dans la mer :

At vos, si læsæ contemptus tangit alumnæ,
Gurgite cæruleo septem prohibete Triones ;
Sideraque in cœlo, stupri mercede, recepta
Pellite : ne puro tinguatur in æquore pellex.
(V. 527-530.)

La Harpe dit à ce propos : « Les Portugais, ayant passé l'équateur, devaient voir décliner le pôle du Nord et s'élever celui du Sud. Les anciens, qui n'avaient pas étendu leur navigation au delà du tropique, ne perdaient jamais de vue l'étoile du Nord qu'ils appelaient Calisto ou la grande Ourse ; et de là les poëtes ont feint que Junon avait obtenu de Téthys que jamais Calisto ne pourrait se plonger dans la mer. » L'Ourse, dit Homère, tourne toujours à la même place en guettant Orion, et seule ne se plonge pas dans les eaux de l'Océan :

Ἄρκτον. . . . .
ἥ τ' αὐτοῦ στρέφεται, καί τ' Ὠρίωνα δοκεύει,
οἴη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν Ὠκεανοῖο.
(*Odyssée*, V, v. 273-275.)

2. Non, mihi si linguæ centum sint oraque centum,
Ferrea vox, ...
Omnia pœnarum percurrere nomina possim.
(Virg., *Énéide*, VI, v. 625-627.)

« L'inculte raison du nautonier, bornée aux leçons « de son art, s'abandonne au rapport trompeur des sens. « Pour lui tout est prodige ; il n'appartient qu'au génie, « éclairé par le savoir, d'apprécier d'un coup d'œil les « accidents variés de ce mystérieux univers.

« J'ai vu des feux brillants s'élever du sein des tem- « pêtes[1], et d'un cercle de lumière environner nos mâts. « Heureux présages d'un calme prochain, le matelot, « battu par l'orage, les prend pour des génies secou- « rables[2] qui ramènent la paix sur les mers.

« J'ai vu... non, mes yeux ne m'ont point trompé, et « cette fois j'ai partagé la commune épouvante : j'ai vu « se former sur nos têtes un nuage épais qui, par un large « tube, aspirait les vagues profondes de l'Océan[3].

Voyez aussi Virgile, *Géorg.*, II, v. 43 et Homère :

Οὐδ' εἴ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν,
φωνὴ δ' ἄῤῥηκτος, χάλκεον δέ μοι ἦτορ ἐνείη.

(*Iliade*, II, v. 489-490.)

1. Ces météores se manifestent en mer par un temps orageux et dans les nuits obscures ; ils se présentent en forme de flammes ou vapeurs lumineuses, voltigeant aux extrémités des vergues et des mâts. Ils sont très-probablement produits par l'électricité.

2. Cette opinion, qui remonte à l'antiquité la plus reculée, n'est pas encore perdue aujourd'hui ; les feux ont toujours eu et ont encore aux yeux des marins quelque chose de sacré. Dans l'antiquité, c'étaient les Dioscures, fils de Jupiter, c'est-à-dire Castor et Pollux que les navigateurs croyaient voir arriver à leur secours sous l'apparence de ces flammes : de nos jours, ce sont deux saints qui jouent le rôle des deux divinités païennes, saint Nicolas et saint Elme.

3. La trombe marine, qu'on appelle Syphon, est une colonne d'eau considérable, enlevée par des tourbillons de vents et tournant rapidement sur elle-même en forme de cylindre ou de cône renversé. Pline le naturaliste en a donné brièvement une exacte description : *Fit et caligo, belluæ similis nubes, dira navigantibus : vocatur et columna, quum spissatus humor rigensque ipse se sustinet, et in longam veluti fistulam nubes aquam trahit.* « D'épaisses vapeurs se répandent « sur les flots ; un nuage les surmonte, et, semblable à un monstre « dévorant, menace les navigateurs. Bientôt les vapeurs se condensent, « et, sans autre appui qu'elles-mêmes, s'élèvent en long tuyau jus- « qu'au nuage qui les pompe. On lui donne alors le nom de co- « lonne. »

« Le tube, à sa naissance, n'était qu'une légère vapeur rassemblée par les vents ; elle voltigeait à la « surface de l'eau. Bientôt elle s'agite en tourbillon, et, « sans quitter les flots, s'élève en long tuyau jusqu'aux « cieux, semblable au métal obéissant qui s'arrondit et « s'allonge sous la main de l'ouvrier.

« Substance aérienne, elle échappe quelque temps à « la vue ; mais, à mesure qu'elle absorbe les vagues, elle « se gonfle, et sa grosseur surpasse la grosseur des « mâts. Elle suit, en se balançant, les ondulations des « flots ; un nuage la couronne, et dans ses vastes flancs « engloutit les eaux qu'elle aspire.

« Telle on voit l'avide sangsue s'attacher aux lèvres « de l'animal imprudent qui se désaltérait au bord « d'une claire fontaine. Brûlée d'une soif ardente, « enivrée du sang de sa victime, elle grossit, s'étend et « grossit encore. Telle se gonfle l'humide colonne, tel « s'élargit et s'étend son énorme chapiteau.

« Tout à coup la trompe dévorante se sépare des flots, « et retombe en torrents de pluie sur la plaine liquide. « Elle rend aux ondes les ondes qu'elle a prises ; mais « elle les rend pures et dépouillées de la saveur du sel. « Grands interprètes de la nature, expliquez-nous la « cause de cet imposant phénomène.

« Si les anciens philosophes que l'amour de la science « entraîna loin de leur patrie, si les Sages de la Grèce « eussent, comme moi, confié leurs voiles à tant de « souffles divers, quel vaste champ d'observations se fût « ouvert pour eux ! Que de précieuses découvertes enrichiraient leurs écrits ! Que de vérités utiles tiendraient « aujourd'hui la place des vains systèmes de Pythagore « et de Thalès !

« La lune avait déjà développé cinq fois son croissant « lumineux depuis que nous parcourions les domaines « d'Amphitrite, quand, de la hune la plus élevée, le ma-

« telot-sentinelle s'écria : terre ! terre ! A ce cri répété, « chacun de nous s'élance sur le tillac, les yeux tournés « vers l'horizon, du côté de l'orient.

« Les montagnes de la côte se dessinaient dans le « lointain comme un amas confus de nuages. A l'in- « stant, les ancres se disposent, les voiles se replient. « L'astrolabe, invention du génie, qui saisit[1] les astres « dans l'espace et mesure la distance qui les sépare de « la terre, l'astrolabe va nous apprendre à quelle par- « tie du monde répondent ces bords inconnus.

« Une rive[2] spacieuse nous reçoit. Mes compagnons « se dispersent, curieux d'explorer une contrée que nul « Européen n'avait encore parcourue. Moi, je reste sur « la plage avec mes pilotes, cherchant à déterminer le « point où nous sommes. J'interroge tour à tour la carte « du monde et le tableau du rivage.

« Nous étions entre le tropique où règne Amalthée[3] « et le pôle austral, où, sous des montagnes de glace, « la nature a caché ses derniers ouvrages. Je m'occupais « à fixer mes observations fugitives, quand je vis revenir « à moi plusieurs de mes compagnons entraînant un « noir Africain : ils l'avaient surpris sur la montagne au « moment où, tranquille et sans défiance, il ravissait les « doux trésors de l'abeille.

1. L'astrolabe (ἀστήρ, *astre*, et λαμβάνειν, saisir), est un instrument qui servait à observer les astres et à mesurer la longitude et la latitude. Cette invention faisant honneur au génie des Portugais, Camoens prend plaisir à en montrer l'utilité.

2. Les Portugais ont donné à cette côte le nom de Sainte-Hélène.

3. La chèvre qui allaita Jupiter fut placée dans le ciel, et forma le signe du Capricorne. Selon quelques mythologues, c'est le dieu Pan qui reçut cet honneur, après la guerre des géants. Dans le tableau des signes du Zodiaque, on représente le Capricorne avec la tête d'un bouc, et la croupe recourbée d'un monstre marin. C'est probablement par allusion à cette peinture que Camoens l'appelle *semicapro peixe*, *bouc et poisson*. Nous nous sommes permis de substituer la chèvre Amalthée à ce bizarre amphibie. (N. du trad.)

« L'œil hagard, il tremble, il s'agite. Sa langue arti-« cule à peine quelques sons confus aussi barbares que « sa figure. Tel parut aux yeux d'Ulysse le farouche « Polyphème. Je cherche à calmer sa frayeur, à flatter « son goût par la piquante saveur des aromates, à « l'éblouir par l'éclat d'un argent pur et poli, ou de ce « métal plus riche encore dont les dieux avaient revêtu « le bélier de Colchos : il reste plongé dans sa stupide « indifférence.

« Mais des grelots ont retenti à son oreille; des grains « de cristal, un bonnet couleur de pourpre, ont frappé « sa vue... Ses cris soudains, ses regards, ses gestes ani-« més, expriment la surprise et le contentement qu'il « éprouve. Bientôt tout ce trésor est dans sa main : il le « reçoit en même temps que la liberté, et prend sa « course vers la peuplade voisine.

« Dès l'aube du jour suivant, d'autres sauvages, noirs « et nus comme lui, descendent de leurs rochers et « viennent demander leur part des mêmes richesses. La « coiffure empourprée excite en eux des transports de « joie. Ils en couvrent leur front d'ébène et se montrent « bientôt si familiers que Velloso cède au désir d'aller « avec eux visiter la contrée. Il les suit à travers les « bruyères, sans armes, sans autre bouclier que sa « valeur.

« Parmi les guerriers que l'honneur attache à ma for-« tune, il n'en est point qui le surpasse en audace. « Inquiet de son imprudence, j'observais attentivement « la route qu'il avait prise, quand tout à coup je le vis « reparaître à la cime de la montagne, revenant plus « vite qu'il n'était parti, et se dirigeant vers la mer.

« Une chaloupe s'avance pour le recevoir; mais un « nègre audacieux s'élance sur ses traces. Un autre le « suit et un autre encore; leurs mains levées sur lui « vont l'atteindre et le saisir : je vole à son secours. La

« rame, à coups pressés, frappait les ondes, quand un « noir bataillon se découvre, semblable au nuage épais « avant-coureur de l'orage.

« L'orage éclate ; une grêle de pierres et de flèches « obscurcit les airs. Elles ne furent pas lancées au vent ; « cette jambe en reçut une blessure : j'en porte encore « la cicatrice. Le mousquet répondit aux traits des Bar- « bares, et sur leur corps ensanglanté imprima la vive « couleur dont ils avaient paré leur tête.

« Heureux de ramener avec nous notre imprudent « compagnon, nous retournons à nos vaisseaux, aban- « donnant sans regret de misérables sauvages dont « l'ignorance égalait la perfidie. Jamais leurs grossières « nacelles n'avaient vu d'autres flots que les flots de « leur rivage. La terre que nous cherchions leur était « inconnue ; ils savaient seulement qu'elle était encore « loin de nous.

« La flotte nous avait tous recueillis. On entoure, on « interroge Velloso. Aux questions des chefs se mêle la « gaîté du soldat[1]. — Valeureux ami, lui dit l'un d'eux, « la colline est plus facile à descendre qu'à monter. — « Tu dis vrai, répond le fier Lusitanien, j'ai précipité « mon retour. Des brigands vous mettaient en péril : je « venais vous défendre.

1. Les censeurs qui ont repris cet endroit des *Lusiades*, comme peu digne de l'épopée, ont oublié que, dans l'*Iliade*, les dieux rient en voyant boiter Vulcain ; et que, dans l'*Énéide*, la mésaventure de Ménétès sortant des flots où Gyas, dans un moment de colère, l'avait jeté brusquement, excite la gaîté générale des compagnons d'Énée.

Illum et labentem Teucri et risere natantem,
Et salsos rident revomentem pectore fluctus.
(Virg. *Énéide*, V, v. 181-182).

L'aventure de Velloso est placée avec beaucoup d'adresse, entre la trombe marine et l'épisode d'Adamastor. On voit que l'auteur a voulu effacer l'impression de terreur qu'il avait causée par la description d'un phénomène si redouté des navigateurs, pour renouveler cette impression, mais d'une manière encore plus forte, par l'apparition du génie des tempêtes. (M.)

« Et le guerrier nous raconta sa périlleuse aventure. « Il avait à peine franchi la colline que les Africains, « avec des cris de fureur, l'avaient repoussé vers la mer, « épiant ensuite, à l'abri de leurs rochers, le moment où « nous irions le recevoir au rivage. Le projet des Noirs « était de fondre sur nous, de nous envoyer tous aux « sombres bords, et de se partager nos dépouilles.

« Le soleil avait cinq fois éclairé l'univers depuis que « nous avions quitté la terre des Barbares. La Nuit pro- « menait en silence son char étoilé ; nos vaisseaux fen- « daient paisiblement les ondes ; assis sur la proue, nos « guerriers veillaient, lorsqu'un sombre nuage obscurcit « tout à coup le front des étoiles et jeta l'effroi dans nos « âmes.

« La mer ténébreuse faisait entendre au loin un bruit « semblable à celui des flots qui se brisent contre des « rochers. Dieu puissant ! m'écriai-je, de quel malheur « sommes-nous menacés[1] ? Quel prodige effrayant vont « nous offrir ce climat et cette mer? C'est ici plus qu'une « tempête[2].

« Je finissais à peine : un spectre immense, épouvan- « table, s'élève devant nous. Son attitude est mena- « çante, son air farouche, son teint pâle, sa barbe « épaisse et fangeuse. Sa chevelure est chargée de « terre et de gravier ; ses lèvres sont noires, ses dents « livides ; sous de noirs sourcils, ses yeux roulent étin- « celants.

« Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse, « autrefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'uni-

1. Olli cæruleus supra caput adstitit imber,
Noctem hiememque ferens, et inhorruit unda tenebris.
Ipse gubernator puppi Palinurus ab alta :
« Heu ! quianam tanti cinxerunt æthera nimbi?
« Quidve, pater Neptune, paras ?..... »
(Virg., *Énéide*, V, v. 10-14.)

2. Voir notice littéraire, p. 90.

« vers. Il parle : sa voix formidable semble sortir des « gouffres de Neptune. A son aspect, à ses terribles « accents, nos cheveux se hérissent, un frisson d'hor- « reur nous saisit et nous glace.

« O peuple, s'écrie-t-il, le plus audacieux de tous les « peuples ! il n'est donc plus de barrière qui vous arrête. « Indomptables guerriers, navigateurs infatigables, vous « osez pénétrer dans ces vastes mers dont je suis l'éter- « nel gardien, dans ces mers sacrées qu'une nef étran- « gère ne profana jamais, et dont l'entrée m'est inter- « dite à moi-même !

« Vous arrachez à la nature des secrets que ni la « science ni le génie n'avaient pu encore lui ravir ! Hé « bien, mortels téméraires, apprenez les fléaux qui vous « attendent sur cette plage orageuse et sur les terres « lointaines[1] où vous allez porter vos fureurs.

« Malheur au navire sacrilége assez hardi pour « s'élancer sur vos traces ! Je déchaînerai contre lui, « j'armerai les vents et les tempêtes. Malheur à la flotte « qui, la première après la vôtre[2], viendra braver mon « pouvoir ! A peine aura-t-elle paru sur mes ondes, « qu'elle sera frappée, dispersée, abîmée dans les flots.

« Avec elle périra le navigateur impie qui, dans sa « course vagabonde, aperçut mon inviolable demeure, « et vous révéla mon existence[3]. Et ce terrible châti- « ment ne sera que le prélude des malheurs que l'ave- « nir vous prépare. Si j'ai su lire au livre des Destins,

1. O tandem magnis pelagi defuncte periclis !
Sed terræ graviora manent......
(Virg., *Énéide*, VI, v. 83.)

2. Cette prophétie concerne la flotte d'Alvarès Cabral, composée de douze vaisseaux dont six furent abîmés par une tempête, en doublant le cap de Bonne-Espérance. Voir notice historique, p. 245.

3. Barthélemy Diaz, qui le premier avait vu le cap (Voir *not. hist.*, p. 216), périt dans la tempête qui ruina la moitié de la flotte d'Alvarès Cabral.

« chaque année ramènera pour vous de nouveaux dé- « sastres; la mort sera le moindre de vos maux.

« C'est ici qu'un guerrier[1], longtemps couronné par « la victoire, trouvera une éternelle sépulture. C'est ici « que, par un secret jugement du ciel, le destructeur « des flottes ottomanes viendra déposer ses trophées et « payer de son sang la ruine de Mombaze et de Quiloa.

« Un autre héros le suivra, chevalier généreux, amant « passionné. Une jeune beauté l'accompagne. Doux pré- « sent de l'amour, elle devait embellir sa vie. Quelle « affreuse destinée les conduit sur ces bords! Ils sur- « vivront à leur naufrage, mais pour éprouver d'inexpri- « mables douleurs; et leur lente agonie ne suffira « point à ma vengeance.

« Leurs enfants, dévorés par la faim, expireront sous « leurs yeux. Le Cafre, avare et féroce, dépouillera de « ses vêtements la chaste beauté. Exposée nue aux ar- « deurs du jour, à la fraîcheur des nuits, foulant de ses « pieds délicats le sable brûlant du désert, elle fuira « dans l'épaisseur des forêts.

« L'impitoyable solitude ensevelira les deux époux. « C'est là qu'ils mouilleront de larmes les rochers atten- « dris. C'est là que, réfugiés dans les bras l'un de l'au- « tre, ils confondront leur désespoir et leurs derniers « soupirs. Les tristes témoins de tant d'infortunes les « rediront aux rives du Tage[2].

1. Voir, sur la fin de François d'Almeida, la notice historique, p. 257.

2. La Harpe a raconté la mort tragique de Manuel de Souza : « Manuel, dit-il, avait été gouverneur de Diu : il revenait en Europe avec sa femme Léonor de Sa, l'une des plus belles personnes de son temps, et rapportait des richesses immenses. La tempête brisa son vaisseau contre les écueils du cap de Bonne-Espérance. Une partie de son équipage périt dans les flots; le reste se trouva sans secours et sans ressources dans un pays ignoré et inculte. Les uns moururent de faim, les autres furent massacrés par les sauvages, ou dévorés par des bêtes féroces. Manuel, son épouse, ses trois enfants et quelques-uns

« Il continuait ses horribles prédictions. — Qui es-tu, « monstre? lui dis-je, en m'élançant vers lui. Quel dé-« mon vient de nous parler par ta bouche? L'affreux « géant jette sur moi un regard sinistre. Ses lèvres hi-« deuses se séparent avec effort et laissent échapper un « cri terrible. Il me répond enfin d'une voix sourde et « courroucée :

« Je suis le Génie des tempêtes; j'anime ce vaste pro-« montoire que les Ptolémée, les Strabon, les Pline et « les Pomponius, qu'aucun de vos savants n'a connu. « Je termine ici la terre africaine, à cette cime qui re-« garde le pôle antarctique et qui, jusqu'à ce jour, voi-« lée aux yeux des mortels, s'indigne, en ce moment, de « votre audace.

« Tu vois un des compagnons d'Encelade, d'Égéon et « du géant aux cent bras. Je m'appelle Adamastor [1].

des siens gagnèrent une bourgade, dont le chef était un brigand qui les dépouilla de leurs habits et de leurs armes, et les laissa nus au milieu de la campagne. L'infortunée Léonor, après avoir longtemps marché dans cet état, les jambes enflées, les pieds déchirés et sanglants, et tourmentée encore plus de sa nudité qui l'exposait aux regards et aux insultes des Barbares, sentit enfin défaillir ses forces et son courage, et s'enterra dans le sable jusqu'au cou. Dans cette affreuse situation, elle vit expirer deux de ses enfants qu'elle avait soutenus jusqu'à ce moment des secours qu'elle se refusait à elle-même. Elle ne tarda pas à les suivre. Son mari reçut ses derniers soupirs, et, saisi du plus affreux désespoir, il prit dans ses bras le dernier de ses enfants, près de mourir comme ses frères; et, poussant des cris et des hurlements lamentables, il s'enfonça dans les bois, où sans doute, il devint la proie des tigres et des lions. Vingt-six Portugais survécurent à tant de malheurs : ils arrivèrent à un village d'Éthiopie qui entretenait commerce avec des marchands portugais, et trouvèrent des vaisseaux qui les ramenèrent en Europe. »

1. Duperron de Castéra a cru voir dans la fiction d'Adamastor la personnification du Mahométisme. « Adamastor, enfant de la Terre, a fait autrefois la guerre aux dieux : Mahomet, né dans un obscur désert de l'Arabie, a osé la faire au Dieu véritable. Adamastor défend aux Portugais l'entrée des mers orientales : les disciples du prophète conquérant en ont longtemps interdit l'accès aux peuples de l'Europe. Le géant brûle encore d'une passion criminelle pour la jeune

« Comme eux, enfant de la Terre[1], j'ai fait, comme « eux, la guerre aux dieux. Tandis que mes frères en- « tassaient contre le ciel montagne sur montagne[2], je « combattais sur l'Océan.

« Une passion funeste alluma dans mon sein cette « belliqueuse ardeur. J'adorais la jeune immortelle qui « fut depuis l'épouse de Pélée[3]; j'aurais dédaigné pour « elle toutes les déesses de l'Olympe. Un jour je la vis « s'élancer nue sur la plage avec ses compagnes : le feu « qui m'embrasa soudain me brûle et me consume « encore.

« Je parlai, je déplus. Indigné de ses mépris, mais

Thétis : la religion du faux prophète sanctifie, en quelque sorte, la volupté. Immobile témoin du passage des Portugais, Adamastor est battu des flots qu'il avait voulu conquérir : les mahométans, autrefois les dominateurs de l'océan des Indes, sont forcés d'en abandonner l'empire aux navigateurs de l'Occident qu'ils en avaient si longtemps repoussés. » Ces rapprochements ne sont certainement pas entrés dans la pensée du poëte, mais nous devons avouer qu'ils sont ingénieux.

1. ....Genus antiquum Terræ, Titania pubes,....
(Virg., *Énéide*, VI, v. 580.)

2. Affectasse ferunt regnum cœleste Gigantas :
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.
(Ov., *Métam.*, I, v. 152-153.)

Hic et Aloidas geminos, immania, vidi,
Corpora, qui manibus magnum rescindere cœlum,
Aggressi, superisque Jovem detrudere regnis.
(Virg., *Énéide*, VI, v. 582-584.)

. . . . Tum partu Terra nefando
Cœumque Iapetumque creat, sævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum rescindere fratres.
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum :
Ter Pater exstructos disjecit fulmine montes.
(Virg., *Géorg.*, I. v. 278-283.)

3. *Thétis*, qu'il ne faut pas confondre avec *Téthys*, la première des divinités de la mer, était fille de Nérée. Sa beauté extraordinaire la faisait rechercher par Neptune, Apollon et Jupiter, mais un oracle ayant prédit que le fils qu'elle aurait, serait plus grand que son père, tous les dieux se retirèrent. Elle accepta pour époux Pélée, roi de Phthiotide, et devint mère d'Achille.

« toujours enivré de ses charmes, je déclarai la guerre « à Nérée, et, pour conquérir sa fille, j'entrepris la con- « quête des flots. Doris, une Néréide, trembla pour sa « jeune souveraine, et dépositaire de mes vœux, lui « porta des paroles de paix et d'amour. Un pudique « sourire effleura les lèvres de Thétis. Quelle serait « donc, répondit-elle, quelle serait la nymphe assez « hardie pour recevoir les vœux d'un géant?

« Mais cependant, Doris, il parcourt, il bouleverse « nos ondes; mon père lui-même, Nérée, est menacé... « Va, laisse à ma prudence le soin de calmer Adamas- « tor, et de sauver l'empire des eaux. Telle fut la ré- « ponse que me transmit la Néréide. Hélas! je ne sus « point en pénétrer l'artifice, tant sont aveugles les « cœurs passionnés! le mien palpita de désir et d'espé- « rance.

« Plus de guerre, plus de courroux : Doris m'avait « désarmé. Une nuit... cette nuit cruelle devait couron- « ner mon ardeur! je vis, à travers les ombres, s'avan- « cer l'aimable Thétis. Elle était seule et sans voile. Les « bras tendus, le cœur en délire, je m'élance vers cette « beauté céleste; je couvre de baisers ses yeux, son « front, sa chevelure.

« O honte! ô désespoir! je n'avais saisi qu'une mon- « tagne affreuse[1], hérissée d'une épaisse forêt. Un som- « met sourcilleux recevait les brûlantes caresses desti- « nées à une tête divine. Tous mes sens furent glacés « d'horreur. Je restai muet, immobile, comme un ro- « cher qui presse un autre rocher.

1. Imitation de la fable d'Ixion, roi des Lapithes. Celui-ci, ayant reçu l'hospitalité de Jupiter, osa aimer et tenter de séduire Junon : mais il n'embrassa qu'une nue à laquelle Jupiter avait donné la forme de la déesse, pour se convaincre des projets criminels de son hôte, qui fut précipité dans les enfers et attaché sur une roue qui tournait sans cesse.

« O Thétis! ô la plus belle des nymphes de l'Océan! « si tu repoussais mes transports, que ne me laissais-tu « l'illusion qui m'avait séduit, ce rêve de bonheur où « s'égarait mon amour? Je pars désespéré, j'abandonne « les lieux témoins de ma disgrâce; je vais chercher des « climats inconnus où personne ne puisse rire de mes « larmes.

« Mes frères étaient déjà vaincus. Leurs cent bras les « avaient mal servis contre le ciel; les dieux en avaient « enseveli plusieurs sous de hautes montagnes[1]; et moi-« même, errant sur la terre et pleurant mes ennuis, je « ne tardai pas à subir le châtiment de mes témérités.

« De ma chair desséchée, de mes os convertis en ro-« chers, les dieux, les inflexibles dieux, ont formé le « vaste promontoire qui domine ces vastes ondes. Et « pour accroître mes tourments, pour insulter à ma « douleur, Thétis vient chaque jour me presser de son « humide ceinture.

« A ces mots, il laissa tomber un torrent de larmes et « disparut. Avec lui s'évanouit la nuée ténébreuse, et la « mer sembla pousser un long gémissement. Je levai « les mains vers le ciel, j'invoquai les célestes génies, « guides fidèles des voyageurs; je les priai d'éloigner de « nous les malheurs dont le cruel Adamastor avait me-« nacé notre avenir.

« Cependant Phlégon et Pyroeïs, Éous et l'impétueux « Éthon[2], ramenaient le char du soleil, et, de leurs « pieds enflammés, déchiraient le rideau qui couvrait à

1. Tum pater omnipotens misso perfregit Olympum
Fulmine, et excussit subjecto Pelion Ossæ.
(Ov., *Métam.*, I, v. 154-155.)

2. Nous retrouvons dans Ovide les noms des quatre coursiers du Soleil.

Interea volucres Pyroeis, Eous et Æthon,
Solis equi, quartusque Phlegon, hinnitibus auras
Flammiferis implent, pedibusque repagula pulsant.
(*Métam.*, II, v. 153-155.)

« nos yeux le promontoire du Géant. Nous en parcou-« rûmes les redoutables contours; et la mer orientale « vit flotter enfin nos pavillons.

« De nouveaux rivages nous promettaient de nou-« velles découvertes, et pour la seconde fois la terre[1] « reçut nos guerriers. Des peuples pasteurs habitaient « cette contrée. Aussi noirs, mais d'un aspect plus hu-« main que les habitants des bords où Velloso s'était vu « dans un si grand péril, ils venaient à nous en dansant « et poussant des cris d'allégresse. Leurs troupeaux les « suivaient, errant à l'aventure et paissant l'herbe « fleurie.

« Leurs noires compagnes arrivaient sur des bœufs « au pas tranquille et lent. Elles chantaient. Les sons « du chalumeau champêtre se mêlaient à leurs voix. « Telle autrefois la flûte de Tityre accompagnait les « chansons des bergers de l'Ausonie.

« Leur accueil ne démentit point la douceur qui res-« pirait sur leur front. Leur hospitalité fut simple « comme leurs mœurs. Des poules, des moutons furent « amenés sur le rivage. Nous reçûmes leurs présents; « ils remportèrent les nôtres; mais il nous fut impos-« sible de tirer d'eux aucune lumière sur les climats « que nous cherchions. Il fallut lever l'ancre et rendre « aux vents nos voiles fatiguées.

« Nous suivions les longs détours de la côte éthio-« pienne, présentant la poupe au pôle antarctique et la « proue à l'équateur. L'île de Diaz[2] disparaissait der-« rière nous. Là s'était terminée la course de ce hardi « navigateur qui cherchait le cap des Tourmentes et ne « l'aperçut qu'à son retour.

1. Ils donnèrent le nom de Sainte-Blaise à cette côte. Voir notice historique, p. 228.

2. Diaz avait donné à cette île le nom de Sainte-Croix. Voir notice historique, p. 216.

« De là, pendant quelques jours, nous continuâmes à « sillonner ces mers lointaines, tantôt poussés par des « tempêtes, tantôt retenus par des calmes, mais tou- « jours plus forts que les obstacles, toujours encouragés « par la grandeur même du péril. D'un front serein, « nous bravions tous les caprices du mobile élément, « lorsque des courants impétueux s'agitèrent devant « nous, et de leurs gouffres profonds épouvantèrent nos « vaisseaux.

« La mer en fureur soulevait toutes ses vagues et « nous repoussait en dépit des vents qui soufflaient du « septentrion. Notus [1], indigné de la longue résistance « des flots, redoubla de colère et d'efforts, et les ondes « vaincues nous ouvrirent un libre passage.

« Le soleil ramenait l'heureux jour où trois rois de « l'Orient vinrent adorer dans un enfant nouveau-né le « triple roi de l'univers. La douce haleine du zéphyr « nous rapprocha de la terre des Noirs. Un fleuve y « reçut nos vaisseaux : il gardera le nom de l'antique « solennité que nous célébrâmes sur ses bords.

« Le *fleuve des Rois* nous fournit ses liquides trésors. « La terre nous prodigua ses fruits ; mais le peuple qui « l'habite était pour nous comme un peuple muet. Ainsi « nous mesurions péniblement ce long rivage, deman- « dant partout des nouvelles de l'Orient et n'en recevant « jamais.

« Daigne un instant, grand roi, daigne arrêter tes re- « gards sur ces infortunés voyageurs, errant sans guide « sur des mers inconnues, en proie aux horreurs de la « faim, à la fureur des flots, dévorés par des climats in- « salubres, et cherchant à travers les tempêtes une terre « lointaine qui semblait fuir devant eux.

« Nos provisions altérées n'étaient plus pour nous

1. Le vent du sud.

« qu'un aliment funeste. Aucun plaisir, aucune illusion « qui soutînt notre espérance. Quels autres hommes que « des Portugais se fussent montrés si patients dans les « fatigues, si fidèles à leur prince, si dociles à la voix « de leur chef?

« O mes généreux compagnons ! c'est l'amour de la « gloire qui vous inspirait tant de courage. Sans ce « noble motif, auriez-vous consenti à partager les souf- « frances de ma longue et pénible course ? La colère et « le désespoir n'auraient-ils pas vingt fois brisé les « nœuds qui vous attachaient à Gama ? Vous avez en- « duré, sans murmure, la faim, la fatigue, des tourments « inouïs ! Où ne me suivrez-vous pas, après avoir résisté « à tant d'épreuves ?

« Nous quittons enfin le fleuve hospitalier. Notus enfle « nos voiles. D'un souffle vif et pur, il nous emporte au « loin sur les ondes, et nous dérobe aux courants du « golfe agité d'où l'opulente Sofala envoie son or aux « nations.

« Des flots plus tranquilles, un reste d'espoir et la fa- « veur du ciel invoquée par les nautoniers, nous rame- « nèrent au rivage. Toujours partagés entre la crainte et « l'espérance, fatigués d'une si longue attente, à peine « osions-nous former quelques vœux, lorsqu'un spectacle « nouveau vint relever nos cœurs abattus.

« Des campagnes riantes, de belles vallées, un grand « fleuve se découvrirent à nos yeux [1]. Des bateaux sur- « montés de voiles légères se croisaient paisiblement à « l'entrée du port. La rencontre imprévue d'un peuple « navigateur ranima toutes nos espérances ; et cette fois « du moins elles ne furent pas trompées.

« Les habitants de ces rives appartenaient encore à « la grande famille des Noirs ; mais il nous sembla qu'ils

1. Voir notice historique, p. 229.

« communiquaient avec des nations policées. Un léger « tissu de coton se repliait autour de leur tête ; une « étoffe azurée leur servait de ceinture ; à leur langage « se mêlaient quelques mots arabes.

« Martinez les interrogea, Martinez que l'Arabie « avouerait pour un de ses enfants. Ils lui dirent que « des vaisseaux aussi grands que les nôtres fréquentaient « cette mer lointaine ; que des bords où naît le soleil, « ils venaient chaque année chercher le rivage du sud, « et remontaient ensuite vers une contrée de l'orient où « les hommes étaient, comme nous, de la couleur du « jour.

« Le fleuve où reposaient nos vaisseaux, devint pour « nous le fleuve des *Bons Signes*. Nous élevâmes sur ses « bords un des monuments sacrés destinés à marquer « nos découvertes, et nous donnâmes à la contrée le nom « du Génie céleste qui guida les pas du jeune Tobie « vers la demeure de Gabélus.

« D'autres soins occupèrent encore nos loisirs. Les « mousses fangeuses, les impurs coquillages qui, dans « une longue navigation, s'attachent aux flancs des na- « vires, disparurent sous la main des matelots. Les bons « habitants du rivage venaient chaque jour, d'un air « joyeux, déposer à nos pieds d'abondantes provisions.

« Mais ce bonheur, si nouveau pour nous, ne fut pas « sans mélange. L'impitoyable Némésis vint le troubler « par une calamité nouvelle. Ainsi les jours orageux « succèdent aux jours sereins. Nous naissons sous l'em- « pire de cette loi rigoureuse : le mal pèsera longtemps « sur la terre ; le bien n'y sera que passager.

« Une affreuse maladie[1] me ravit plusieurs de mes « infortunés compagnons. Leurs ossements ont blanchi « sur une terre étrangère. Comment décrire cet horible

1. Le scorbut.

« fléau ? Les gencives du malade se gonflaient tout à « coup, et, dans sa bouche difforme, les chairs crois- « saient et se corrompaient à la fois : l'air en était « infecté.

« Moins heureux que les Grecs blessés sous les murs « de Troie, nous n'avions avec nous ni Machaons ni « Podalires[1]. L'acier rigoureux supplée à tous les secours « de l'art. Dirigé par des mains inhabiles, mais coura- « geuses, il cherche, il atteint les chairs altérées, et « par de salutaires blessures, arrache des victimes à la « mort.

« Hélas ! il ne put les sauver toutes. Des guerriers qui « si longtemps avaient partagé nos périls et nos travaux, « succombèrent sur cette plage ignorée[2]. Ils y dorment « d'un éternel sommeil. Oh ! que l'homme aisément « trouve ici bas sa dernière demeure ! Un peu de sable[3]

1. Machaon et Podalire, fils d'Esculape et élèves du centaure Chiron, figurèrent à la guerre de Troie comme guerriers et médecins et furent placés au rang des dieux après leur mort. A la fin du XI[e] chant de l'*Iliade*, Eurypyle blessé prie Patrocle de lui venir en aide, parce que les deux grands médecins des Grecs ne peuvent le secourir en ce moment : « Car, dit-il, de nos deux médecins, Podalire et Machaon, le dernier gît blessé dans sa tente, ayant lui-même besoin d'un excellent médecin ; l'autre soutient encore dans la plaine le choc violent des Troyens. »

> ἰητροὶ μὲν γάρ, Ποδαλείριος ἠδὲ Μαχάων,
> τὸν μὲν ἐνὶ κλισίῃσιν ὀΐομαι, ἕλκος ἔχοντα,
> χρηΐζοντα καὶ αὐτὸν ἀμύμονος ἰητῆρος,
> κεῖσθαι· ὁ δ' ἐν πεδίῳ Τρώων μένει ὀξὺν Ἄρηα.

2. Voir *notice littéraire*, p. 105. Ces plaintes rappellent celles d'Énée pleurant son pilote Palinure :

> Multa gemens, casuque animum concussus amici :
> « O nimium cœlo et pelago confise sereno,
> Nudus in ignota, Palinure, jacebis arena ! »
> (Virg., *Énéide*, V, v. 869-871.)

3. Horace s'adresse en ces termes à Archytas : « Et toi, qui pouvais mesurer la terre, compter les sables de la mer, Archytas, un peu de poussière accordé à tes restes, près du rivage de Matine, suffit maintenant pour les contenir ! »

> Te maris et terræ numeroque carentis arenæ

« remué sur le rivage, quelques vagues fugitives, reçoi-« vent indistinctement la dépouille mortelle d'un héros « et les restes d'un obscur soldat.

« Nous quittâmes ce port, moins inquiets [1], mais plus « tristes. Nous cherchions, en naviguant le long des « côtes, à découvrir quelque indice nouveau qui affermît « encore notre espoir. Mozambique et Mombaze nous « offrirent d'abord un asile. Quel asile, grand Dieu ! Le « bruit de leur perfidie est parvenu jusqu'à toi.

« Enfin la pitié du ciel nous a conduits vers ce rivage [2], « et l'espérance est rentrée dans nos cœurs [3], et la vie « nous sourit encore, et tous nos maux sont oubliés. Tu « connais maintenant les guerriers que tu sauvais sans « les connaître. Docile à tes ordres, je t'ai fidèlement « raconté leurs aventures et leurs malheurs.

« Tu peux juger s'il exista jamais des voyageurs tels « que nous. Les courses périlleuses d'Ulysse et d'Énée « peuvent-elles se comparer à la nôtre? Ces grands na-« vigateurs, si vantés par les enfants d'Apollon, n'ont

Mensorem cohibent, Archyta,
Pulveris exigui prope littus parva Matinum
Munera...... (*Od.* I, 23, v. 1 — 4.)

1. On peut rapprocher de ces vers les paroles qu'Homère met dans la bouche d'Ulysse, lorsqu'il se rembarque après avoir perdu un certain nombre de ses compagnons tués par les Ciconiens : « Nous reprîmes la mer, dit-il, contents d'échapper à la mort, mais le cœur affligé d'avoir perdu de chers compagnons. »

Ἔνθεν δὲ προτέρω πλέομεν ἀκαχήμενοι ἦτορ,
ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους ὀλέσαντες ἑταίρους.
(*Odyssée*, IX, v. 62-63.)

2. Énée, parlant à Didon, termine de la même façon le récit de ses infortunes et de ses voyages :

Hinc me digressum vestris deus appulit oris.
(Virg., *Énéide*, III, v. 715.)

3. ...... Hic primum Æneas sperare salutem
Ausus et afflictis melius confidere rebus.
(Virg., *Énéide*, I, v. 451.)

« pas vu la huitième partie des mers immenses qu'ont « parcourues nos vaisseaux.

« Que le chantre divin dont Smyrne, Rhodes, Colo« phon, Athènes, Chio, Argos et Salamine se disputèrent « le berceau[1]; que son rival, l'honneur de l'Ausonie. « ce cygne mélodieux dont les accents charment le « Mincio qui l'a vu naître et le Tibre orgueilleux de « l'entendre ;

« Que ces deux favoris des muses embellissent d'in« génieuses fictions l'histoire de leurs demi-dieux; « qu'ils inventent des Circés, des Polyphèmes, des Si« rènes enchanteresses ; qu'ils conduisent chez les Cico« niens la nef légère du roi d'Ithaque ; qu'ils enivrent « des fruits du Lotos ses imprudents compagnons; « qu'ils précipitent dans les flots l'infortuné Palinure ;

« Qu'ils irritent les vents affranchis des outres d'Éole; « qu'ils créent des Calypsos amoureuses, des Harpies « infectant les repas ; qu'ils fassent descendre les héros « vivants au séjour des ombres ; qu'ils épuisent les tré« sors de leur brillante imagination : ils n'inventeront « rien qui surpasse la vérité de mes récits. »

Gama ne parlait plus et les Mélindiens l'écoutaient encore. Enfin un doux murmure s'élève au milieu d'eux et devient un long concert de louanges. Le roi de Mélinde admirait la grandeur des rois du Tage, leur génie, leurs vertus guerrières; la fidélité, le courage, le dévoûment de leurs sujets[2]. Les Mélindiens, l'œil fixé sur ces hommes extraordinaires, se redisaient l'un à l'autre le trait qui les avait le plus frappés.

1. Traduction d'un ancien distique cité par Aulu-Gelle.

Septem urbes certant de stirpe insignis Homeri :
Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamin, Chios, Argos, Athenæ.

2. Multa viri virtus animo multusque recursat
Gentis honos.......
(Virg., *Énéide*, IV, v. 3.)

Mais déjà le fils de Latone inclinait vers la demeure de Thétis le char lumineux qui fut jadis si mal guidé par Phaéton. Ses premiers feux avaient éclairé l'arrivée du monarque ; ses derniers rayons éclairèrent son départ.

Oh ! qu'il est doux de commander ainsi l'estime de l'univers, de mêler son nom à celui des héros[1], d'occuper, à son tour, les doctes veilles de l'historien et du poëte ! C'est au récit des grandes actions, c'est aux accents de la lyre héroïque que s'enflamment les âmes généreuses.

Les exploits d'Achille avaient moins de prix aux yeux d'Alexandre que la muse qui les chantait ; c'est un Homère qu'il enviait au vainqueur de Troie. Les trophées de Miltiade troublaient le sommeil de Thémistocle ; il brûlait d'entendre la voix d'Athènes et des muses l'associer au vainqueur de Marathon.

Les travaux de Gama ont surpassé les travaux d'Énée. Oui, sans doute ; mais Énée a été chanté par Virgile[2]. Parlerait-on de l'époux de Lavinie, sans le poëte, ami d'Auguste, qui rassembla dans un livre immortel tous les titres d'honneur des Romains, et en forma ce faisceau de gloire qui nous éblouit encore aujourd'hui[3].

1. . . . . Dulce periculum est,
O Lenæe, sequi Deum
Cingentem viridi tempora pampino.
(Hor., *Od.*, III, 25 ; v. 17-20.)

2. Des héros qui n'ont pas trouvé de poëtes pour chanter leurs exploits, ont pu rester inconnus. C'est la même pensée qu'Horace développe dans son ode à Tollius :

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi : sed omnes illacrimabiles
Urgentur ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro.
Paulum sepultæ distat inertiæ
Celata virtus.........
(*Od.*, IV, 8 ; v. 25-30.)

3. Horace exprime la même pensée dans l'ode adressée à Marcius

La Lusitanie enfante des Scipions, des Césars, des Alexandres. Elle produit aussi des Augustes ; mais chez nous les héros ne sont que des soldats aguerris. Octave, au sein des discordes civiles, composait des vers pleins de grâce. D'un trait vif et perçant, il réprimait cette Fulvie qui, le front dépouillé de pudeur, le poursuivait de son amour.

César était l'ami des lettres. Éloquent comme Cicéron, de la tribune il volait au combat ; et la main qui livrait des batailles, écrivait aussi des victoires. Mars et Thalie se partageaient les heures de Scipion. Homère était tout entier dans la mémoire d'Alexandre; la nuit il reposait sous le chevet du vainqueur d'Arbelles.

Romains, Grecs ou Barbares, tous les grands capitaines ont connu le culte des Muses ; elles ne sont négligées que par les guerriers de la Lusitanie. Je le dis avec douleur, si les doctes sœurs sont muettes pour eux, c'est qu'ils sont sourds pour les doctes sœurs; c'est qu'ils ignorent l'art divin qu'ils dédaignent: il n'appartient qu'aux esprits cultivés de sentir le charme des beaux vers.

N'accusons point la nature : le mépris des lettres étouffe seul parmi nous le génie des Virgiles et des Homères ; et si ce dédain barbare se prolonge, nous n'au-

Censorinus : « Quand les livres, dit-il, se taisent sur le mérite de tes actes, tu n'as plus de récompense. Que serait aujourd'hui le fils d'Ilia et de Mars, si un envieux silence nous eût dérobé ce que nous devons à Romulus ? C'est le génie, la langue, le crédit puissant des poëtes, qui a sauvé Éacus des flots du Styx, qui consacre son glorieux séjour dans les îles Fortunées. »

....................Neque,
Si chartæ sileant, quod bene feceris,
Mercedem tuleris. Quid foret Iliæ
Mavortisque puer, si taciturnitas
Obstaret meritis invida Romuli ?
Ereptum Stygiis fluctibus Æacum
Virtus et favor et lingua potentium
Vatum divitibus consecrat insulis.
(*Od.*, IV, 7 ; v. 20-26).

rons bientôt plus ni pieux Énées, ni vaillants Achilles. L'orgueil des richesses endurcit nos Lusitaniens. De tous les dieux de la riante antiquité, Plutus est le seul qu'ils connaissent ; et, pour comble de honte, ils ne savent plus en rougir.

Que Gama rende grâce aux Muses de leur ardeur désintéressée à consacrer une gloire dont l'éclat rejaillit sur sa race. Il n'avait rien fait pour elles. Ses descendants les ont-ils servies[1] ? Avaient-ils mérité que les Nymphes du Tage abandonnassent, en leur faveur, le fuseau d'or pour la lyre, et l'art de Minerve pour les jeux savants d'Apollon[2] ?

L'amour de la patrie, le plaisir pur de célébrer des héros ont seuls inspiré mes chants. Fils de Lusus, ne laissez donc pas s'éteindre en vous la passion des grandes choses. Vos exploits ne seront point perdus[3] ; l'Histoire est là pour les recueillir, et Calliope pour les chanter.

1. Voir la notice sur la vie de Camoens, p. 38.

2. Juvénal se plaint plus nettement encore de l'abandon où sont laissés des poëtes et des historiens : « Où sont, s'écrie-t-il, les Mécènes, les Fabius ? où trouver un Cotta ? un autre Lentulus ? Alors les dons égalaient le génie ; alors il était utile de pâlir sur son ouvrage.....

> Quis tibi Mæcenas ? Quis nunc erit aut Proculeius,
> Aut Fabius, quis Cotta iterum, quis Lentulus alter ?
> Tunc par ingenio pretium, tunc utile multis
> Pallere..............
> (*Sat.* VII, 94-97 et suiv.)

3.
> . . . . . Non ego te meis
> Chartis inornatum silebo,
> Totve tuos patiar labores
> Impune..... carpere lividas
> Obliviones.
> (Hor., *Od.*, IV, 8 ; 31-34.)

CHANT SIXIÈME

Les fêtes cependant se multipliaient à Mélinde. La présence des héros, le bonheur de les posséder dans ses États, l'espoir d'une alliance honorable avec leur roi, occupaient toutes les pensées du prince africain. « Pourquoi le ciel, leur disait-il, m'a-t-il placé si loin de l'opulente Europe, si loin des lieux[1] où le bras d'Hercule ouvrit à l'onde amère un chemin nouveau? Une paix éternelle unirait les deux rivages. »

Les jeux, les danses où la jeunesse mélindienne déployait sa grâce et sa vigueur; la pêche et ses plaisirs variés, les présents de Pomone, les viandes exquises, les oiseaux rares, les poissons recherchés, rien n'était épargné pour les enfants de Lusus. Antoine fut moins fêté à la cour de Cléopâtre[2].

Mais les délices de Mélinde ne peuvent captiver Gama. Une vaste mer lui reste encore à parcourir, et le vent

1. Le mont Calpé, aujourd'hui Gibraltar, et le mont Abyla, aujourd'hui Almina, s'élèvent comme des colonnes et semblent fermer le détroit. Suivant la Fable, ils ne formaient qu'un seul bloc avant qu'Hercule les eût séparés : de là le nom de colonnes d'Hercule qui leur fut donné.

2. Lucain, au livre X de son poëme (v. 154 et suiv.) décrit le repas offert à César par Cléopâtre, après la bataille de Pharsale. Les fêtes qu'elle avait précédemment données à Antoine ont été souvent célébrées par la poésie.

favorable l'invite au départ. D'abondantes provisions sont apportées sur ses vaisseaux; d'habiles pilotes se disposent à le guider. Le monarque veut en vain le retenir; Gama résiste à sa prière.

« Partez donc, illustres guerriers; mais revenez bientôt « visiter nos paisibles bords : mes États vous seront « toujours ouverts. Dites au prince qui vous gouverne, « que mon trône et ma vie sont à lui. Partez, accom« plissez vos nobles destins, et souvenez-vous quelque« fois de Mélinde et de son roi. »

Les adieux de Gama ne sont ni moins expressifs ni moins tendres. On se sépare enfin, les voiles s'enflent, et les guerriers reprennent le chemin de ces contrées lointaines qui, depuis si longtemps, se dérobaient à leurs vœux. Un pilote fidèle éclaire et dirige leur navigation. Tranquilles désormais, ils se reposent sans danger sur la foi de leur nouveau guide.

Ils fendaient les mers orientales, et déjà l'océan de l'Inde présentait à leurs yeux le berceau brûlant du soleil. Ils touchaient au terme de leur voyage..... Mais leur éternel persécuteur, Bacchus, va tenter un dernier effort pour leur ravir la gloire qui les attend. Un dépit mortel le dévore[1]. Il frémit, il s'agite, il menace; sa colère est un délire.

La grandeur de Lisbonne doit égaler un jour la grandeur de Rome. Le ciel l'a décidé, et Bacchus lui-même ne saurait anéantir les décrets d'un pouvoir sous lequel

1. C'est ainsi que dans l'*Énéide*, Junon, voyant Énée sur le point de toucher au terme de ses voyages, est frappée d'une poignante douleur :

Et lætum Ænean classemque ex æthere longe
Dardaniam Siculo prospexit ab usque Pachyno.
Moliri jam tecta videt, jam fidere terræ
Deseruisse rates. Stetit acri fixa dolore.

(Virg., *Énéide*, VII, v. 288-291.)

tout fléchit[1]. Désespéré il descend sur la terre[2], pénètre au sein des royaumes humides, et se rend au palais du dieu qui tient le sceptre des mers.

Dans les secrets abîmes où la nature a caché le berceau d'Amphitrite, dans ces gouffres profonds d'où s'élancent les vagues quand les vents[3] les appellent, réside

1. Bacchus sait que le ciel a décidé la victoire de Gama et qu'il ne pourra empêcher la destinée du héros de s'accomplir; mais il peut retarder son triomphe et tenter de nouveaux efforts contre lui. Junon, dans l'*Énéide*, se trouve absolument dans le même cas :

> Non dabitur regnis (esto!) prohibere Latinis,
> Atque immota manet fatis Lavinia conjux :
> At trahere, atque moras tantis licet addere rebus.
> (Virg., *Énéide*, VII, v. 313-315.)

Dans Homère également, Neptune sait qu'Ulysse arrivera nécessairement au terme de ses maux, mais il fait en sorte de les aggraver et de les prolonger le plus possible : « Eh quoi! s'écrie-t-il, il touche presque au pays des Phéaciens, où le destin veut qu'il trouve un terme aux maux qui le poursuivent; mais je prétends le faire souffrir encore comme il faut. »

> Καὶ δὴ Φαιήκων γαίης σχεδὸν, ἔνθα οἱ αἶσα
> ἐκφυγέειν μέγα πεῖρας ὀϊζύος, ἥ μιν ἱκάνει·
> ἀλλ' ἔτι μέν μιν φημὶ ἄδην ἐλάαν κακότητος.
> (*Odyssée*, V, v. 288-290).

Alors il bouleverse la mer, jette Ulysse hors de son radeau, et, lorsqu'il le voit, au milieu des flots, nageant à l'aide d'une poutre, il secoue la tête et dit en son cœur : « Erre ainsi maintenant sur les flots, après avoir enduré mille maux, jusqu'à ce que tu arrives chez les hommes, nourrissons de Jupiter. Tu ne te plaindras pas, je pense, de n'avoir pas assez souffert. »

> Οὕτω νῦν κακὰ πολλὰ παθὼν ἀλόω κατὰ πόντον,
> εἰσόκεν ἀνθρώποισι διοτρεφέεσσι μιγείης·
> ἀλλ' οὐδ' ὥς σε ἔολπα ὀνόσσεσθαι κακότητος.
> (*Id.*, v. 377-379.)

2. Hæc ubi dicta dedit, terras horrenda petivit.
(Virg., *Énéide*, VII, v. 323.)
Talia flammato secum dea corde volutans,
Nimborum in patriam, loca fœta furentibus Austris,
Æoliam venit. (Virg., *Énéide*, I, v. 50-52.)

3. . . . . Hic vasto. . . . . . . antro
Luctantes ventos tempestatesque sonoras
Imperio premit...... (Virg. *Énéide*, v. 52-54.)

Neptune avec les filles de Nérée et les autres divinités de l'Océan. Courbés en voûte azurée, les flots suspendus protégent leurs tranquilles retraites.

Au milieu d'une plaine immense que ne contempla jamais l'œil des mortels, sur un sable d'argent, s'élève le palais de Neptune avec ses tours de cristal. A leur éclat, on les prendrait pour des tours de diamant; et plus on s'en approche, plus l'illusion augmente.

Les portes sont d'or et marquetées de perles brillantes, ouvrage d'Amphitrite et du temps. Des sculptures magnifiques ont frappé les regards de Bacchus; il s'arrête. Sous des couleurs confusément mêlées [1], se présente à ses yeux l'antique chaos. Il en voit sortir les quatre éléments qui s'agitent et se séparent, impatients de prendre la place que leur assigna la nature [2].

Dans la région supérieure plane le feu qui ne s'alimente que de lui-même. C'est de là que, suivant la route que lui traça Prométhée, il donne le mouvement à tout ce qui respire. Au-dessus du feu s'élève, d'un léger vol, l'air invisible qui s'insinue plus aisément encore, et qui, brûlant ou glacé, ne laisse aucun vide dans l'univers.

Plus bas, la terre se couronne de montagnes, de verts gazons et d'arbres fleuris : on la voit distribuant une nourriture variée aux animaux qu'elle enfante. Sur la terre se répandent les eaux [3] qui circulent avec leurs nom-

1. Unus erat toto Naturæ vultus in orbe,
Quem dixere *Chaos*, rudis indigestaque moles;
. . . . Nulli sua forma manebat.
(Ov., *Métam*, I, v. 6 et 7; 17.)

2. Hanc deus et melior litem Natura diremit.
(Ov., *Métam.*, I, v. 21.)

3. Addidit et fontes, et stagna immensa lacusque,
Fluminaque obliquis cinxit declivia ripis,
Quæ diversa locis partim sorbentur ab ipsa...
Jussit et extendi campos, subsidere valles,
Fronde tegi silvas, lapidosos surgere montes.
(Ov., *Métam.*, I, v. 38-40; 43-44.)

breuses familles de poissons, et vont porter dans tous les corps une sève nourricière et pure.

D'un autre côté, est représentée la guerre des Géants contre les Dieux. Les Géants sont vaincus; Typhée[1] gémit sous le poids de l'Etna; la montagne vomit des flammes. Ici, Neptune frappe la terre de son trident, et donne aux peuples du premier âge le coursier belliqueux. Là, Minerve leur présente l'olivier, doux symbole de la paix[2].

Bacchus abandonne brusquement ces chefs-d'œuvre d'un art divin; il entre au palais de Neptune qui, déjà prévenu de son arrivée, s'avançait pour le recevoir. Les filles de Nérée l'accompagnent, étonnées d'une visite si nouvelle pour le dieu des mers. Bacchus au sein de l'onde! Un léger sourire brilla dans les yeux des Néréides.

« O Neptune, lui dit-il, ne sois point surpris de voir « Bacchus dans tes États. Ni la grandeur ni la puissance « ne sont à l'abri des injures du sort. Apprends une « grande infortune; que tous les dieux de la mer l'ap- « prennent en même temps; hâte-toi de les rassembler; « ma disgrâce leur est commune. »

Il dit, et Neptune inquiet ordonne à Triton de convo-

1. Fils du Tartare et de la Terre, le géant Typhée avait cent têtes et vomissait des flammes par ses cent bouches. Il fut foudroyé par Jupiter et accablé sous le poids du mont Etna,

.......Giganteis injectam faucibus Ætnen.
(Ov., *Métam.*, XIV, v. 1.)

2. Paciferæque manu ramum prætendit olivæ.
(Virg., *Énéide*, VIII, v. 116.)

Lorsque Cécrops éleva la capitale de son royaume, l'honneur de donner un nom à la ville nouvelle fut réservé à la divinité qui produirait la chose la plus utile aux futurs habitants. Neptune fit sortir de terre un cheval, symbole de la guerre; Minerve créa l'olivier, symbole de paix et d'abondance. Ce fut elle qui l'emporta et donna son nom à Athènes.

.... Tuque ô, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
Neptune........oleæque Minerva
Inventrix...... (Virg., *Géorg.*, I, v. 12-19.)

quer dans l'un et l'autre hémisphère tous les dieux de l'humide empire. Triton est le fils de Neptune et de la reine des ondes. Il est jeune, mais noir et difforme; sa taille est gigantesque; une trompette est dans sa main[1].

Sa longue barbe, sa longue chevelure, sont formées d'herbes fangeuses, que la dent du peigne n'a jamais séparées. De l'extrémité de ses cheveux pendent de noirs coquillages; une large écaille, aux reflets de pourpre et d'azur, lui sert de casque et de couronne.

Pour nager avec plus de vitesse, il est nu. Une ceinture presse ses flancs : elle est formée de homards et de chevrettes, de moules endormies, de hérissons couverts de mousse, et de cette foule de petits crustacés qui se développent dans leur coquille à mesure que le disque de Phébé s'arrondit dans les cieux[2].

Il embouche la trompette, et sa voix éclatante parcourt d'échos en échos l'immensité des mers. Au son perçant qui les appelle, toutes les divinités des eaux se mettent en marche vers le palais du dieu, qui jadis, à la prière de Laomédon, bâtit des murs que renversèrent les Grecs.

Escorté de sa nombreuse famille, le vieil Océan s'avance le premier; Doris et Nérée marchent sur ses pas;

1. A ce portrait de Triton on peut comparer celui qu'en a fait Ovide :

..........................supraque profundum
Exstantem, atque humeros innato murice tectum,
Cæruleum Tritona vocat, conchæque sonaci
Inspirare jubet; fluctusque et flumina signo
Jam revocare dato : cava buccina sumitur illi
Tortilis, in latum quæ turbine crescit ab imo :
Buccina, quæ medio concepit ut aera ponto,
Littora voce replet, sub utroque jacentia Phœbo.
(*Métam.*, I, v. 331-338.)

2. Mot à mot : les chevrettes, les écrevisses et autres mollusques qui doivent leur croissance à Phébé, les huîtres, les oursins couverts d'une mousse fangeuse, et les limaçons de mer avec leur coquille sur le dos. (Note du trad.)

la mer leur doit ses Néréides. Protée[1] vient ensuite. Il a quitté pour les suivre le soin des troupeaux d'Amphitrite; mais d'avance il a pénétré le secret de Bacchus.

Par un autre chemin s'avançait l'épouse de Neptune, Téthys, fille de Cœlus et de Vesta. Sur son front respirent la grâce et la majesté. Une gaze fine et légère enveloppe ses attraits; mais leur éclat se fait jour à travers le voile qui les couvre. Ravie de tant de charmes, la mer n'ose agiter ses flots.

Belle comme les fleurs, Amphitrite l'accompagne. Elle est suivie du dauphin qui lui conseilla jadis de céder aux vœux de Neptune. Les rayons du jour sont moins brillants que les regards d'Amphitrite et de Téthys. Également chéries du dieu des mers, elles se tiennent par la main et marchent d'un pas égal[2].

Ino[3] paraît avec son fils qu'elle a su dérober aux fureurs d'Athamas, et qui partage avec elle les honneurs divins. Le jeune dieu court en avant sous les yeux de sa mère, jouant, folâtrant avec les brillants coquillages qui

1. Protée, fils de Neptune ou de l'Océan et de Téthys, avait la garde des troupeaux de son père. Il savait l'avenir.

2. La plupart des mythologues confondent Téthys et Amphitrite. Selon quelques-uns, Téthys est fille de Cœlus et de Vesta; Amphitrite est fille de l'Océan et de Doris. La Néréide se refusa longtemps aux désirs du dieu des mers: elle fuyait; mais deux dauphins la poursuivirent et la ramenèrent à Neptune qui la donna pour compagne à Téthys. L'union la plus parfaite s'établit entre les deux épouses, et leur amitié ne s'est pas encore démentie. C'est le seul exemple de polygamie parmi les dieux. (M.)

3. Athamas, roi d'Orchomène en Béotie, avait eu deux enfants, Phryxus et Hellé, de sa première femme Néphélé. Ino, sa seconde femme, mère de Léarque et de Mélicerte, fit condamner par un oracle les enfants du premier lit. (Voir note de la p. 364). Mais, après avoir obéi à l'oracle, Athamas, pris de démence furieuse, écrasa Léarque contre une muraille, et Ino, pour échapper à sa fureur, s'élança dans les flots avec son fils Mélicerte. Tous deux devinrent divinités de la mer, l'une sous le nom de Leucothoée, *blanche déesse*, l'autre sous le nom de Palémon. (Voy. Ovide, *Métam.*, IV.) Au V[e] chant de l'*Odyssée*, Ino a pitié d'Ulysse naufragé et le sauve en lui donnant son voile.

tapissent le fond des eaux[1]. La belle Panopée se mêle aux jeux de Mélicerte, et charmée de sa grâce enfantine, l'enlève dans ses bras.

Glaucus les suit, Glaucus, de pêcheur devenu poisson, et de poisson dieu marin. Il dut sa première métamorphose à la puissance d'une herbe magique[2], et la seconde, à

« La fille de Cadmus, Ino, aux jolis pieds, l'aperçut : Leucothoée « était jadis une mortelle à la voix articulée ; maintenant elle habite « au sein de la mer, où elle participe aux honneurs des dieux. « Elle eut pitié d'Ulysse errant et accablé de souffrances. »

Τὸν δὲ ἴδεν Κάδμου θυγάτηρ, καλλίσφυρος Ἰνώ,
Λευκοθέη, ἣ πρὶν μὲν ἔην βροτὸς αὐδήεσσα,
νῦν δ' ἁλὸς ἐν πελάγεσσι θεῶν ἐξέμμορε τιμῆς·
ἥ ῥ' Ὀδυσῆ' ἐλέησεν ἀλώμενον, ἄλγε' ἔχοντα.
(V. 333-336.)

1. Ce tableau charmant a été depuis imité (mais quelle imitation !) par le poëte Saint-Amand, auteur du *Moïse sauvé* :

Là, l'enfant éveillé courant sous la licence
Que permet à son âge une libre innocence,
Va, revient, tourne, saute ; et, par maint cri joyeux,
Témoignant le plaisir que reçoivent ses yeux,
D'un étrange caillou qu'à ses pieds il rencontre,
Fait au premier venu la précieuse montre ;
Ramasse une coquille, et d'aise transporté,
La présente à sa mère avec naïveté.

Le tableau de Mélicerte est plein de grâce et de poésie ; il est d'ailleurs très-court et n'est placé là que pour faire contraste avec celui qui va suivre. Les vers de Saint-Amand sont traînants et prosaïques, et plus que mauvais, car ils sont ridicules.

N'imitez pas ce fou qui, décrivant les mers,
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et, joyeux, à sa mère offre un caillou qu'il tient.
(Boileau, *Art poétique*, III.) (M.)

2. Glaucus, pêcheur d'Anthédon, en Béotie, après avoir mangé d'une herbe merveilleuse, se jeta dans l'eau et fut mis par Neptune au nombre des divinités marines. Dans Ovide, Glaucus raconte lui-même sa métamorphose à la nymphe Scylla, dont il est épris :

............Alium me corpore toto,
Ac fueram nuper, nec eumdem mente, recepi.
Hanc ego tum primum viridem ferrugine barbam,
Cæsariemque meam, quam longa per æquora verro,
Ingentesque humeros, et cærula brachia vidi,
Cruraque pinnigero curvata novissima pisce.
(*Métam.*, XIII, v. 958-963.)

l'amitié de Neptune. L'immortalité ne le console point de la perte de son amante. Scylla qu'il préférait à Circé, Scylla qu'il aime encore, n'est plus qu'un objet d'horreur et d'effroi : la jalouse Circé en a fait un monstre[1]. Oh! que l'amour méprisé est terrible, quand il se venge !

Un salon magnifique a reçu les immortels. Déjà tous ont pris place, les déesses sur d'éclatantes estrades, les dieux sur des siéges de cristal. Neptune les salue d'un sourire. A ses côtés, il a placé Bacchus sur un trône égal au sien. L'air est embaumé d'un précieux aromate qui croît au fond des mers[2], et qui l'emporte sur les plus doux parfums de l'Arabie.

Les dieux font silence, et Bacchus s'apprête à leur

1. Circé, qui aimait Glaucus et qui se voyait préférer Scylla, empoisonna la fontaine dans laquelle cette nymphe allait se baigner et la métamorphosa par ses maléfices en un monstre horrible. La malheureuse se précipita dans la mer qui a gardé son nom sur la côte d'Italie, et devint un objet de terreur pour les navigateurs.

.......in scopulum, qui nunc quoque saxeus exstat,
Transformata..................
(*Ovid.* Métam., XIV, v. 73.)

Duperron de Castéra donne de cette métamorphose une singulière explication : « Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, que Circé, qui connaissait les vertus des plantes, mit dans le bain de Scylla quelque drogue qui lui gâta la peau. » Explication qui rappelle le rondeau de Benserade.

Pour sa rivale eut Circé mille soins,
Fut au-devant de ses petits besoins,
Et n'affecta rien tant que d'être utile
A la trop belle et trop charmante Scylle
Qu'elle perdit à la fin néanmoins.
De son projet les enfers sont témoins.
Elle, en ayant fureté tous les coins,
Prépare un bain, cent herbes y distille
Pour sa rivale.
A tout cela quelques mots furent joints ;
Le charme fut complet en tous ses points,
Et cette nymphe adorable entre mille,
Devint l'horreur de toute la Sicile.
Quand on le peut, on n'en fait guère moins
Pour sa rivale.

2. Il y a deux sortes d'ambres : l'ambre jaune, qu'on nomme aussi Succin ou Carabé, a une odeur agréable ; il est déposé sur certains

découvrir la cause de ses tourments. Il charge son front d'un sombre nuage ; et, donnant à sa voix un accent de douleur, il les dispose aux impressions funestes que son discours laissera dans leurs âmes.

« Fils de Saturne, ô toi qui règnes d'un pôle à l'autre « sur le vaste séjour des ondes, toi dont la main posa « les bornes qui séparent les peuples de la terre ; et toi, « vénérable Océan, qui de tes flots embrasses le monde[1] « et défends aux nations de franchir les limites tracées « par Neptune ;

« Et vous tous, dieux de la mer, si jaloux autrefois « de l'indépendance de vos domaines ; vous qu'un témé« raire navigateur n'affronta jamais impunément, « qu'est devenue votre antique sévérité ? N'avez-vous « plus ni gouffres, ni tempêtes ? Depuis quand vos in« flexibles cœurs savent-ils pardonner à l'insolence des « humains.

« Ils tentèrent jadis d'escalader l'Olympe. Depuis, on « a vu leurs voiles sacriléges, leurs rames infatigables, « profaner le sein d'Amphitrite. Ils bravent aujourd'hui « et la mer et les cieux ; et bientôt, si rien ne les arrête, « ils seront les dieux de l'univers[2], et les immortels leur « offriront de l'encens et des vœux.

rivages par le mouvement des eaux et provient d'une espèce de conifères antédiluviens dont on ne rencontre plus que les graines et les cônes. Les poëtes anciens supposaient que ces graines d'ambre provenaient des larmes des sœurs de Phaéton. L'ambre gris a un parfum analogue au musc ; on le trouve flottant à la surface de la mer ; ce n'est qu'une concrétion formée dans les intestins ou dans l'estomac de certains cachalots. Il est probable que Camoens parle ici de l'ambre gris que les marins portugais avaient coutume de trouver en assez grande quantité dans les mers qu'il avait parcourues lui-même aux environs de Madagascar, de la côte de Coromandel et des îles Moluques.

1. . . . . terris abscidit undas,
Jussit et ambitæ circumdare littora terræ.
(Ov., *Métam.*, I, v. 22 et 37.)

2. Le désespoir de Bacchus imite celui de Junon qui se plaignait que personne désormais ne voudrait plus l'adorer :

« Les fils dégénérés d'un soldat qui servit sous mes « drapeaux, les descendants de Lusus viennent insulter « à ma puissance, à la vôtre. Contempteurs de vos lois, « ils brisent les barrières que vous opposiez à leur au- « dace. Ce que les Romains eux-mêmes n'avaient jamais « tenté, les Lusitaniens l'exécutent.

« Lorsque les Argonautes osèrent se frayer un chemin « dans votre empire, Borée, Notus, Aquilon, tous les « enfants d'Éole se soulevèrent d'indignation. Et vous, « divinités de l'Océan, vous que de vils mortels viennent « outrager jusqu'à l'entrée de vos palais, vous tardez « encore à les punir !

« Mais le sentiment de l'injure qui vous est faite, n'est « point le seul motif qui m'amène parmi vous. Ma gloire « est offensée, trahie par les guerriers du Tage. Les « trophées que j'ai plantés en Orient, tous les monuments « de mes victoires vont disparaître devant eux.

« Supérieurs aux conquérants les plus renommés, ils « arracheront à Bacchus son thyrse, et à toi, Neptune, « ton trident. Ainsi l'ont résolu Jupiter et les Destins. « J'ai vainement combattu cette résolution funeste ; « Mars et Vénus ont égaré la raison des immortels. Une « déesse insensée, un dieu furibond, l'ont emporté sur « le triomphateur de l'Inde, et l'Olympe tout entier « s'abandonne à leur délire.

« J'ai quitté cet odieux séjour, cherchant quelque « remède à ma douleur ; et je viens voir si, dans vos « mers profondes, je retrouverai l'honneur et le crédit[1]

..................Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea ?........
(Virg., *Énéide* I, v. 48.)

Dans le poëme de Fénelon, Vénus, méprisée par Mentor et Télémaque, dit aussi à son fils : « Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance et la mienne ? Qui voudra désormais nous adorer ?..... » (*Télém.*, VI.)

1. Junon, elle aussi, quand elle se plaint d'être vaincue par Énée,

« que j'ai perdus dans le ciel. » A ces mots, des pleurs « de rage s'échappent de ses yeux, et l'émotion qu'il « éprouve se communique à tous les dieux de l'Océan.

Le transport qui les saisit ne souffre ni conseil ni retard. « Périssent les enfants de Lusus! Périssent d'inso- « lents navigateurs ! » Un message de Neptune ordonne au fougueux Éole d'en purger, à l'instant même, la surface des mers.

Protée seul, parmi les dieux, n'a point partagé le mouvement qui les entraîne. Il se lève, et, les yeux fixés sur l'avenir, il parle. Des voix tumultueuses couvrent la sienne. «Tais-toi, prophète importun, s'écrie Téthys en « fureur: les oracles de Neptune sont plus sûrs que les « tiens. »

Mais déjà le dieu d'Éolie vient d'ouvrir la prison des vents. A la voix de leur souverain, les vents irrités s'élancent sur la terre[1], ébranlent les cités, les tours et les montagnes, et dirigent leur vol vers les mers orientales. Les nuages s'amoncellent sur leur passage, et courent avec eux dans l'immensité des airs.

Tandis que les dieux réunis au palais de Neptune conjuraient la perte des enfants de Lusus, la flotte,

dit que, si elle n'a plus de crédit dans le ciel, elle cherchera ailleurs les moyens de se venger.

> Ast ego, magna Jovis conjux,........
> Vincor ab Ænea ! Quod si mea numina non sunt
> Magna satis, dubitem haud equidem implorare quod usquam est.
> Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.
> (Virg., *Énéide*, VII, v. 308-312.)

1. . . . . Celsa sedet Æolus arce
> Sceptra tenens..... cavum conversa cuspide montem
> Impulit in latus; ac venti, velut agmine facto,
> Qua data porta, ruunt, et terras turbine perflant.
> (Virg., *Énéide*, I, v. 56 ; 81-83.)

> .... Πάσας δ' ὀρόθυνεν ἀέλλας
> παντοίων ἀνέμων· σὺν δὴ νεφέεσσι κάλυψε
> γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον............
> (Homère, *Odyssée*, V, v. 292-294.)

accompagnée des zéphyrs, fendait paisiblement l'onde azurée. Déjà la nuit avait mesuré le quart de sa course ; la garde fatiguée allait reposer à son tour, et, pour la seconde veille, appelait d'autres guerriers.

Encore accablés de sommeil, les yeux à peine ouverts, ils arrivaient d'un pas incertain, s'appuyant sur les bords élevés du navire. Vêtus à la hâte et mal abrités contre l'air aigu qui soufflait, ils étendaient, en frissonnant, leurs membres engourdis, et cherchaient à secouer les pavots dont Morphée chargeait leurs paupières.

« Amis, disait l'un des guerriers, c'est un dur métier « que le nôtre. Allons, égayons nos travaux ; rappelons-« nous, inventons quelque récit qui dissipe l'ennui du « voyage. — Parlons d'amour, répond Léonard[1] » (la « dame de ses pensées l'occupait en ce moment). « Est-« il un moyen plus sûr et plus doux de charmer les « heures et de triompher du sommeil?

« Parler d'amour au milieu de tant de peines ! s'écrie « Velloso[2]; ses douceurs s'accordent mal avec les tra-« vaux de la mer. Parlons plutôt de guerres et de ba-« tailles. Nous avons encore des combats à soutenir, des « fatigues à surmonter; et, si j'en crois mes pressenti-« ments, nous ne sommes pas au bout de nos souf-« frances. »

Les guerriers applaudissent, et, d'une voix unanime, le prient de raconter une aventure à son choix. « Écou-« tez une histoire véritable[3], une aventure portugaise.

1. Le poëte annonce ici le caractère du guerrier Léonard dont il sera question dans un épisode du IX° chant.

2. Nous avons déjà vu figurer Velloso au V° chant (st. 31-36); son caractère est connu. « Parmi les guerriers que l'honneur attache à ma fortune, disait Gama au roi de Mélinde, il n'en est point qui le surpasse en audace. » Aussi se plaît-il à parler de guerres et de batailles.

3. Voir notice historique, p. 185.

« Que l'exemple de vos compatriotes vous excite et vous « enflamme. Admirez avec moi les douze chevaliers « dont l'Angleterre elle-même estima la valeur.

« Jean I[er] n'avait plus d'ennemis à combattre. Les « Castillans respectaient sa puissance, et le monde « honorait ses vertus. Ses guerriers reposaient sur des « trophées, quand la nébuleuse Albion vit éclater une « querelle qui devint pour la Lusitanie une nouvelle « source de gloire.

« Un grand débat s'était élevé entre les jeunes sei- « gneurs et les jeunes beautés de la cour d'Angleterre. « La discorde secoua sur eux son flambeau ; et les no- « bles chevaliers, avec cette arrogance si familière aux « hommes de cour, exhalèrent leur courroux en paro- « les outrageantes contre l'honneur des dames.

« Et si quelqu'un ose nous démentir, avaient-ils « ajouté, qu'il paraisse : nous le combattrons en rase « campagne, en champ clos, l'épée ou la lance à la « main. A ce langage insultant, à ces menaces, que pou- « vait opposer un sexe faible et timide ? Les dames « n'avaient pour défense que leur douleur et leurs larmes.

« Leurs parents, leurs amis, n'osent entreprendre de « les venger, tant les offenseurs sont puissants dans le « royaume ! L'amour lui-même, l'amour méconnait la « voix de l'honneur. Au désespoir, elles courent implo- « rer le duc de Lancastre. Les pleurs dont leur visage « est inondé semblaient devoir intéresser à leur cause « et les mortels et les dieux.

« Lancastre est né sur les marches du trône. Grand « par sa naissance, plus grand par son courage, il avait « naguère, avec le secours des Portugais, disputé le « royaume de Castille au successeur de Transtamare. « D'autres liens encore l'attachaient aux guerriers du « Tage : leur belle souveraine, l'épouse du roi Jean, « devait le jour à Lancastre.

« Il ne pouvait, sans provoquer une guerre intestine, « s'armer lui-même en faveur des dames; mais il leur « dit : quand j'osai prétendre à la couronne d'Ibérie, je « vis, je connus les Portugais. Modèles de courage, ado- « rateurs de la beauté, ils ne balanceront point à vous « offrir leurs épées et leurs bras.

« Belles offensées, dites un mot, et vous les verrez « accourir. Que vos plaintives épîtres les instruisent de « l'injure qui vous afflige. Qu'elles soient dictées par la « réserve, mais que la grâce y domine. Parlez à leur « cœur, intéressez leur gloire, et comptez sur d'héroï- « ques défenseurs.

« Elles étaient douze. Un nombre égal de chevaliers « leur est indiqué par le prince, et le sort assigne à « chacune d'elles le guerrier qui doit la défendre. Elles « écrivent chacune à son héros, et toutes ensemble au « roi Jean. Un message de Lancastre accompagne leurs « messages.

« Ils sont partis; le zéphyr les porte à Lisbonne. Leur « arrivée excite à la cour une agitation générale. Jean, « l'invincible Jean, serait le premier à voler à la dé- « fense de la beauté; mais la majesté du trône enchaîne « sa valeur. Chacun des courtisans brûle de s'associer à « la noble aventure : cet honneur n'appartient qu'aux « guerriers que Lancastre a choisis.

« Dans la cité fidèle où l'antique Lusitanie a pris le « nom de Portugal [1], un léger navire attend les cheva- « liers. Ils disposent à l'envi les armes brillantes, les « chevaux de bataille, l'habit de guerre, les casques, les « cimiers, les devises d'amour et les armoiries aux mille « couleurs.

« Déjà le monarque a reçu leurs adieux. Déjà leur « nef légère est prête à les porter aux bords de la Ta-

1. Voir notice historique, p. 185.

« mise. Tous sont égaux en adresse, en courage, tous « sont animés d'une égale ardeur; mais l'un d'eux, « l'intrépide Magrice, leur adresse ce discours :

« Le ciel comble mes vœux. J'étais las de ne voir « d'autres flots que ceux du Tage et du Douro, d'au- « tre terre que celle qui m'a vu naître. Je veux obser- « ver les nations, leurs coutumes et leurs lois. Partez « donc, fendez les mers; le monde et son tableau varié « m'appellent par une autre route.

« Si le maître de nos destinées dispose de la mienne « avant le temps, vous saurez vaincre sans moi. Mais si « mon cœur dit vrai, les fleuves, les montagnes, les ca- « prices de la fortune ne m'opposeront que d'impuis- « santes barrières : je vous rejoindrai aux rivages « d'Albion.

« Il dit, obtient l'aveu de ses amis, les embrasse et « s'éloigne. Il traverse les royaumes de Léon et de Cas- « tille, ancien théâtre de nos exploits; il franchit la « Navarre et les Pyrénées, admire la France et ses mer- « veilles, et s'arrête quelque temps aux campagnes bel- « giques, dans cette ville célèbre où le commerce et « l'industrie versent à l'envi leurs trésors [1].

« Cependant ses compagnons d'armes sillonnaient les « flots de l'océan du Nord. Bientôt ils foulent le rivage « de l'Angleterre. Londres les reçoit dans ses murs; « Lancastre les accueille avec magnificence, et la beauté « les encourage et les flatte.

« Le jour du combat est fixé. Le roi lui-même a tout

1. De Souza porte dans son édition : *Nos grande imperio de Frandes.* Thomas-Joseph de Aquino dit *emporio* au lieu d'*imperio;* et c'est la leçon que nous avons suivie. La ville de Bruges qui se trouve parfaitement désignée par l'expression *grande emporio, grande place de commerce,* était devenue sous Philippe le Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre, une des villes les plus florissantes du Nord. On conçoit que le spectacle de la cour de Philippe et de la prospérité des Pays-Bas ait apporté quelque retard au voyage de Magrice. (M.)

« disposé pour la sûreté du camp. Le casque en tête et « couverts de leurs brillantes armures, les guerriers pa- « raissent. A leur aspect, les dames se promettent tout « bas la victoire. Elles ont repris les robes de soie bro- « dées d'or, les bijoux précieux, les joyaux étincelants.

« Une seule a négligé sa parure. Sous un voile noir, « elle cache sa tristesse. Celui que le sort lui donna « pour défenseur, Magrice, n'a pas encore paru. Ras- « surez-vous, lui disaient les héros du Tage. Dût-il nous « manquer deux ou trois compagnons, la cause de « l'honneur et de la beauté n'en serait pas moins vic- « torieuse.

« Sur un pompeux amphithéâtre, s'étaient placés le « monarque et sa cour. Distribués sur trois lignes « égales et rangés par le sort, les deux partis sont en « présence. La fierté respire sur le front des combat- « tants : jamais, du Tage à l'Oxus, l'astre du jour n'é- « claira tant de courage et d'intrépidité.

« Les coursiers impatients blanchissent d'écume leurs « freins dorés. L'acier belliqueux étincelle de mille feux, « semblable au cristal, au diamant que frapperaient les « rayons du soleil. Onze contre douze, les chevaliers « allaient combattre, lorsqu'un bruit confus s'élève « parmi les spectateurs.

« Tous les regards se dirigent vers la barrière d'où « partait le mouvement. Un cavalier se présente; il est « armé, prêt à combattre. C'est lui, c'est l'intrépide « Magrice! D'un air fier et poli, il s'incline devant le « monarque, salue les dames, et court, ami fidèle, se « ranger parmi les Portugais.

« A l'arrivée du héros, la dame voilée a disparu. Elle « revêt l'or et la pourpre, reparaît triomphante, et la « foule enchantée applaudit à sa métamorphose. Le si- « gnal se donne. Au son de la trompette, les chevaliers « piquent de l'éperon leurs coursiers bondissants, et, la

« lance en arrêt, les précipitent dans la carrière. La « terre tremble; le feu jaillit sur l'arène[1]; tous les « cœurs palpitent d'inquiétude et d'effroi.

« Les guerriers sont aux mains. L'un, du premier « choc, est lancé dans les airs; l'autre tombe et gémit « sous le poids de son cheval abattu. Celui-ci, d'un « ruisseau de pourpre, inonde sa blanche armure. Celui-« là, le corps renversé, laisse échapper les rênes, et, de « son panache flottant, bat la croupe de son coursier. « Un autre a roulé sur le sable : le sommeil de la mort « presse sa paupière.

« Les rangs se mêlent et se confondent. Chevaux et « cavaliers courent en désordre, séparés les uns des au-« tres. Ces fiers Bretons ne se croient plus invincibles. « Plusieurs d'entre eux ont abandonné la lice. Les autres « tirent l'épée; mais les Portugais ne se bornent point « à leur opposer les brassards, les boucliers et les cottes « de mailles.

« Les épées se brisent sur les épées. Des coups terri-« bles sont portés et rendus. Comment redire tant de « prouesses? Comment retracer l'ardeur des Lusitaniens, « les vains efforts des Anglais? Un cri général d'admira-« tion s'élève : la victoire est à nous, et la cause des « dames est vengée.

« Les vainqueurs sont conduits en triomphe au palais « de Lancastre. La beauté reconnaissante leur prodigue

1. Réminiscence de Lucrèce (II, v. 325-329) :

Et circumvolitant equites, mediosque repente
Tramittunt valido quatientes impete campos ;
Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virûm vi
Excitur pedibus sonitus........

On peut aussi rapprocher ces vers d'Homère (*Iliade*, XIX, 362-364):

Αἴγλη δ' οὐρανὸν ἷκε, γέλασσε δὲ πᾶσα περὶ χθὼν
χαλκοῦ ὑπὸ στεροπῆς· ὑπὸ δὲ κτύπος ὤρνυτο ποσσὶν
ἀνδρῶν.

« les palmes et les couronnes. Les favoris de Diane, les « enfants de Comus, leur préparent de magnifiques « banquets. Chaque jour, jusqu'à leur départ, voit « éclore pour eux une fête nouvelle.

« Toujours avide de gloire et d'aventures, Magrice « voulut revoir la Flandre et sa florissante capitale. Il y « fixa ses destins; mais il n'y perdit point l'habitude de « vaincre. Noble champion d'Isabelle, il immola un « Français dans un combat singulier[1]. Tel autrefois « Torquatus fit tomber un Gaulois sous ses coups.

« Un des autres chevaliers, Alvaro Vaz d'Almada[2], prit « sa route par la Germanie, soutint un combat périlleux « contre un guerrier déloyal, opposa le courage à la « perfidie, et sortit vainqueur de la lutte. » Ainsi parlait Velloso; et les Portugais, charmés de l'entendre, le pressaient de raconter le nouveau triomphe de Magrice, et le combat d'Almada contre le Germain.

Chacun d'eux prêtait une oreille attentive, quand le nocher, qui observait les airs, donne tout à coup le signal d'alarme, et réveille les matelots sur l'un et l'autre bord. Les voiles qui couronnent les mâts se replient. « Hâtez-vous, s'écrie le nocher, le vent s'élève; il sort de ce nuage ténébreux qui se balance sur nos têtes. »

La manœuvre est à peine achevée que l'orage éclate avec fureur. « Abaissez la grande voile, reprend, à

1. Une discussion s'étant élevée entre le roi de France et Philippe de Bourgogne, qui avait épousé l'infante de Portugal Isabelle, celle-ci proposa de choisir deux chevaliers qui videraient ce différend par les armes. Magrice, choisi par le duc de Bourgogne sur le conseil d'Isabelle, vainquit le chevalier qui combattait pour le roi de France.

2. Un combat singulier devait avoir lieu entre un Allemand et Alvaro Vaz d'Almada. L'Allemand avait mis pour condition qu'ils auraient tous deux le côté droit découvert; mais il n'avait pas dit qu'il était gaucher et que de cette façon il présenterait le côté gauche cuirassé à son rival qui seul resterait sans défense. Alvaro, indigné, rejeta ses armes et se précipita sur son rival qu'il étouffa dans ses bras.

grands cris, le chef des matelots. » Mais les vents déchaînés[1] n'attendent point que la voile soit tombée. Elle est assaillie, mise en pièces avec un bruit si terrible, que le monde semblait se dissoudre.

Un cri d'effroi s'élève[2]; le désordre se mêle à l'épouvante. Le déchirement de la voile a porté le vaisseau sur le flanc; les vagues s'y précipitent. « Allégez le navire, jetez à la mer d'inutiles fardeaux. Nautoniers, à vos postes; et vous, soldats, à la pompe. L'onde ennemie[3] nous envahit. A la pompe! à la pompe! »

Les guerriers obéissent; ils courent, mais le roulis les renverse. Le gouvernail tourne et s'agite au gré des vents; trois robustes matelots ne peuvent le maîtriser. Par de forts liens, par des câbles énormes, ils essaient de le dompter. Les vents se rient de leurs efforts.

Avec moins de force et de courroux les enfants d'Éole auraient ébranlé l'antique édifice de Babel. Enlevé comme une barque légère, le vaisseau de Gama reste quelque temps suspendu au sommet des vagues; le reste de la flotte le contemple avec effroi.

En proie comme Gama à la colère de Neptune, Paul et Coelho erraient sur la profonde mer, avec leurs mâts brisés et leurs voiles déchirées. En vain le sage Coelho, à l'approche de la tempête, avait fait replier toutes les voiles; les trois navires flottaient à demi submergés; les

1. Ovide décrit la tempête qui causa le naufrage de Céyx :

> « Ardua, jamdudum, demittite cornua, rector
> « Clamat, et antennis totum subnectite velum. »
> Hic jubet ; impediunt adversæ jussa procellæ
> (*Métam.*, XI, v. 482-484.)

2. Una Eurusque Notusque ruunt, creberque procellis
> Africus,. . . . .
> Insequitur clamorque virûm stridorque rudentum.
> (Virg., *Énéide*, I, v. 85-87.)

3. Jamque labant cunei, spoliataque tegmine ceræ
> Rima patet, præbetque viam letalibus undis.
> (Ov., *Métam.*, XI, v. 514-515.)

mêmes cris s'y faisaient entendre; la même terreur y régnait.

L'onde en furie les soulève au-dessus des nuages ou les ramène aux portes des enfers[1]. Borée, Notus, Auster, Aquilon, semblaient avoir conspiré la ruine du monde. Cette nuit ténébreuse, effroyable, ne s'éclairait que des sillons de la foudre qui, par intervalles, embrasait la mer et les cieux[2].

Sur la cime des rochers, les alcyons élevèrent leur chant plaintif. Ils se rappelaient une antique infortune causée[3] par la fureur des ondes. Les dauphins, amis de l'homme, se sont réfugiés dans les grottes profondes de l'Océan, où les poursuivent encore et les vents et les flots.

Lemnos, où Vulcain forgea la brillante armure du fils d'Anchise et de Vénus, Lemnos et ses noirs arsenaux fournirent contre les Titans des foudres moins terribles; le maître du tonnerre annonça par moins d'éclairs et de feux le déluge immense qui n'épargna que Deucalion et Pyrrha.

Que de rochers battus, entraînés par les vagues[4]! Que

1. Ipsa quoque his agitur vicibus Trachinia puppis :
Et modo sublimis, veluti de vertice montis,
Despicere in valles imumque Acheronta videtur:
Nunc, ubi demissam curvum circumstetit æquor,
Suspicere inferno summum de gurgite cœlum.
(Ov., *Métam.*, XI, v. 502-505.)

2. Eripiunt subito nubes cœlumque diemque
Teucrorum ex oculis; ponto nox incubat atra.
Intonuere poli, et crebris micat ignibus æther.
(Virg., *Énéide*, I, v. 88-90.)

3. Céyx ayant péri dans la tempête, Alcyone se jeta à la mer et Téthys les changea en alcyons. Maintenant les alcyons, qui voient la flotte de Gama en danger, se rappellent cette antique infortune et font entendre leur chant plaintif.

4. Molibus incurrens validis cum viribus amnis,
Dat sonitu magno stragem, volvitque sub undis
Grandia saxa, ruit qua quidquid fluctibus obstat.
(Lucrèce, I, v. 288-290.)

d'arbres antiques arrachés par les vents ! Les profondes racines s'étonnèrent de voir le jour ; le sable bouillonnant s'étonna de monter[1] en tourbillons jusqu'à la surface des eaux.

Gama périssait au moment de voir s'accomplir le plus cher, le plus ardent de ses vœux. Tour à tour précipité dans l'abîme ou reporté jusqu'aux cieux, glacé de terreur, sans espoir de secours, ne voyant autour de lui que des bras impuissants, il invoque le bras divin qui seul peut l'arracher au trépas [2].

« Céleste Providence qui gouvernes les cieux, la terre « et l'onde, ô toi qui sauvas jadis Israël au sein du « golfe Érythrée, et l'apôtre des nations au milieu des « syrtes sablonneuses ; toi qui, dans le grand naufrage « où périt une race coupable, daignas épargner la « famille de ce juste qui devait être le second père des « humains :

« O mon Dieu ! n'aurions-nous donc franchi tant « d'écueils que pour en trouver ici de plus terribles « encore ? Ne nous aurais-tu délivrés de tant de périls « que pour nous abandonner au terme de nos travaux ? « N'est-ce pas pour toi, pour ta gloire, que nous avons « entrepris ce long et pénible voyage ?

« Ah ! trop heureux nos frères qui, dans les champs

1. .... Quum fulvas ex imo verrit arenas.
(Ov., *Métam.*, XI, v. 499.)

2. Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra ;
Ingemit, et duplices tendens ad sidera palmas,
Talia voce refert : ....
(Virg., *Énéide* I, v. 92-94.)

Homère, dans les mêmes circonstances, peint Ulysse de la même façon : « Alors, dit-il, les genoux et le cœur manquèrent à Ulysse : il soupira et dit en son cœur magnanime....... »

Καὶ τότ' Ὀδυσσῆος λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ·
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν.
(*Odyssée*, V, v. 297-298).



« de la Mauritanie, sont tombés sous la lance africaine. « Ils sont morts pour la défense de la foi. Leurs exploits « ne resteront pas ignorés. En perdant la vie, ils « gagnaient une éternelle renommée : la mort dut leur « paraître douce à ce prix[1]. »

Ainsi parlait le héros ; et les vents continuaient de mugir ; des sifflements aigus retentissaient dans les cordages ; de sinistres éclairs sillonnaient les nues. On eût dit, au fracas de la foudre, que les cieux tombaient[2] de leur axe, et que les éléments en guerre ramenaient le chaos.

Mais l'étoile du matin commence à rayonner à l'extrémité de l'horizon. Brillant avant-coureur du jour, elle

1. Cette dernière plainte de Gama ressemble tout à fait à celle d'Ulysse. « Trois et quatre fois heureux les Grecs qui ont péri naguère dans la vaste Troie pour faire plaisir aux Atrides ! Que ne suis-je mort, que n'ai-je accompli ma destinée, le jour où les Troyens firent pleuvoir en foule sur moi leurs traits garnis d'airain, autour du corps inanimé d'Achille ! J'aurais obtenu de belles funérailles, les Grecs auraient célébré ma gloire, tandis qu'aujourd'hui ma destinée est de succomber à une mort déplorable. »

Τρὶς μάκαρες Δαναοὶ, καὶ τετράκις, οἳ τότ' ὄλοντο
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, χάριν Ἀτρείδῃσι φέροντες.
ὡς δὴ ἔγωγ' ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν
ἤματι τῷ, ὅτε μοι πλεῖστοι χαλκήρεα δοῦρα
Τρῶες ἐπέῤῥιψαν περὶ Πηλείωνι θανόντι.
τῷ κ' ἔλαχον κτερέων, καί μευ κλέος ἦγον Ἀχαιοί·
νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἵμαρτο ἁλῶναι.

(*Odyssée*, V, v. 306-312.)

Énée exprime aussi la même pensée :

..........O terque quaterque beati,
Quis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere ! ô Danaûm fortissime gentis
Tydide, mene Iliacis occumbere campis
Non potuisse, tuaque animam hanc effundere dextra,
Sævus ubi Æacidæ telo jacet Hector, ubi ingens
Sarpedon, ubi tot Simois correpta sub undis
Scuta virûm galeasque et fortia corpora volvit !

(Virg., *Énéide*, I, v. 94-101.)

2. Inque fretum credas totum descendere cœlum.

(Ov., *Métam.*, XI, v. 517.)

chasse devant elle Orion et les orages[1]. La déesse qui la conduit dans les cieux, Vénus, voit les mers bouleversées et les Lusitaniens en péril. Elle frémit de crainte et de courroux.

« O Bacchus ! ô génie du mal ! je reconnais là tes « complots et tes fureurs[2]; mais la faible Vénus sera « plus forte que toi. » Elle dit, et, d'un voi rapide, descend vers la plaine azurée, appelle les nymphes ses compagnes, et leur ordonne de se couronner de guirlandes de roses.

Les nymphes obéissantes mêlent des fleurs à leurs blondes chevelures. On dirait que la rose vermeille vient de naître sur des réseaux d'or qu'Amour a filés de sa main. Ainsi parées, elles s'avancent, à la voix de Vénus, comme un essaim d'étoiles radieuses.

La colère des enfants d'Éole expire en les voyant. D'un œil surpris, ils contemplent ces fronts rayonnants, ces blonds cheveux dont l'éclat obscurcirait l'éclat du jour. Ils n'ont plus la force de combattre : un charme subit les captive et les enchaîne.

Borée, l'impétueux Borée, ne voit plus, n'entend plus qu'Orithye. « Eh ! comment veux-tu, lui disait-elle, que « je me fie à tes discours ? On est si doux quand on « aime ! Ah ! mets un frein à la fureur qui t'égare, quitte « cet air farouche, ou bientôt mon amour se changerait « en frayeur. »

Galathée disait à Notus : « Tyran des airs, cesse d'agiter

1. Collectasque fugat nubes, solemque reducit.
(Virg., *Énéide*, I, v. 143.)

2. Dans l'*Énéide*, Neptune, lorsqu'il voit la mer bouleversée et les Troyens en péril, reconnaît aussi les complots et les fureurs de Junon :

Disjectam Æneæ toto videt æquore classem,
Fluctibus oppressos Troas cœlique ruina.
Nec latuere doli fratrem Junonis et iræ.
(Virg., *Énéide*, I, v. 128-130.)

les flots. Qu'il te suffise d'avoir troublé le cœur de Galathée. » Ces mots font tressaillir Notus. Depuis longtemps il aimait la tendre Néréide, mais il l'aimait sans espoir de retour. Étonné de son bonheur, il oublie et Neptune et les ordres d'Éole, et, fier d'obéir à la beauté qu'il adore, il se calme soudain.

Comme Orithye, comme Galatée, les autres nymphes ont désarmé les fougueux Autans. Tous viennent se livrer entre les mains de Cythérée. Un pacte heureux, garanti par un serment solennel, rétablit la paix entre eux et la déesse. Vénus protégera les enfants d'Éole; et les enfants d'Éole respecteront les favoris de Vénus.

Déjà le soleil naissant éclairait les collines qui entendent murmurer à leur pied les eaux du Gange. Le calme régnait sur les flots, et la joie dans les cœurs, quand, de la cime du grand mât, les nochers aperçurent la terre qui s'élevait devant eux. « Amis, s'écrie le « pilote de Mélinde, si j'en crois mes yeux, c'est la terre « de Calicut. »

« Oui, c'est elle; et si l'Inde est le terme de vos tra« vaux, réjouissez-vous, vos travaux sont finis. » A ces paroles du pilote, à l'aspect du rivage, Gama ne peut retenir ses transports. Attendri, hors de lui-même, il fléchit le genou, lève les mains vers le ciel, et lui rend grâces de son bonheur.

Deux fois heureux, il apercevait enfin cette terre si longtemps désirée, et venait d'échapper aux horreurs d'un naufrage qui semblait inévitable. Ce double bienfait le remplit de reconnaissance et d'amour. Tel un homme, oppressé par un songe horrible, se réveille tout à coup et bénit la lumière.

Amants de la Gloire, voilà les terribles épreuves qu'elle vous donne à subir. Ce n'est point sur des lits dorés, sous les molles toisons de la Moscovie[1]; ce n'est

1. Le Tasse a imité heureusement tout ce passage dans le discours

point à l'ombre des lauriers transmis par de nobles ancêtres[1], que vous obtiendrez ses immortelles faveurs.

Elle fuit loin des banquets de l'opulence, loin de ces frais bocages où s'égare la volupté si fatale aux âmes généreuses. Son regard tombe avec mépris sur les esclaves de la Fortune[2]. Elle les appellerait en vain. Énervés par la mollesse, ils ne sauraient briser les liens de fleurs qui les captivent.

Vous êtes grands par vos aïeux ; osez l'être aussi par vous-mêmes[3]. Il faut, pour plaire à l'immortelle, ceindre l'épée, supporter les veilles, braver les tempêtes, endurer, sans abri, les glaces du pôle et les feux de l'équa-

qu'il met dans la bouche du vieillard d'Ascalon, s'adressant à Renaud : « Seigneur, dit-il, ce n'est pas sous de fraîches ombres, parmi les fontaines et les fleurs, au milieu des nymphes et des sirènes, mais sur les cimes montueuses et escarpées de la vertu que se trouve le bonheur. Pour y atteindre, il faut braver les froidures et les sueurs, il faut déserter les plaisirs. Voudrais-tu donc, loin des glorieux sommets, ramper dans les vallons, aigle superbe ?... La nature t'éleva le front vers le ciel et t'inspira de généreux élans, afin que, les yeux levés sur lui, tu puisses arriver par tes hauts faits aux plus illustres destins... Lève la tête, ô mon fils... et vois les exploits de tes ancêtres ! » (XVII, st. 61, 62, 64.)

1. Les descendants de nobles aïeux ne peuvent, dit Salluste, prétendre à deux choses si opposées, aux douceurs de l'oisiveté et aux récompenses de la vertu ! « Nœ illi falsi sunt, qui divorsissumas res pariter exspectant, ignaviæ voluptatem et præmia virtutis ! » (Sall. Jugurtha, ch. LXXXV. Discours de Marius.)

2. Vigilando, agendo, bene consulendo, prospera omnia cedunt : ubi socordiæ te atque ignaviæ tradideris, nequicquam deos implores ; irati infestique sunt. (Salluste, *Catilina*, chap. LII. Discours de Caton au Sénat)

3. Juvénal dit à Rubellius Plautus : « Si tu veux jouir d'une estime personnelle, montre-nous des vertus que nous puissions ajouter aux titres que nous donnons et donnerons toujours à ceux à qui tu dois tout. »

Ergo ut miremur te, non tua, primum aliquid da,
Quod possim titulis incidere præter honores
Quos illis damus et dabimus, quibus omnia debes.
(*Sat.* VIII, v. 68-70.)

Et il ajoute en s'adressant à Ponticus : « J'aurais regret, Ponticus, de te voir infatué de la gloire de tes ancêtres, au point de ne rien

teur, et vivre du pain grossier que la faim dévore et que la fatigue assaisonne.

Sachez, au milieu des combats, garder un front serein en face du plomb meurtrier qui vole en sifflant dans les airs, et vient frapper à vos côtés le compagnon de vos exploits. Que peuvent, sur une âme ainsi préparée, les séductions de la richesse et de la grandeur ? Grandeur, richesse ! vous êtes les présents du hasard [1] : mon héros ne doit rien qu'à la vertu [2].

faire pour t'illustrer toi-même. Qu'il est triste de n'avoir pour appui que le mérite des autres ! Les colonnes supprimées, l'édifice s'écroule. »

.............Sed te censeri laude tuorum,
Pontice, noluerim sic, ut nihil ipse futuræ
Laudis agas. Miserum est aliorum incumbere famæ,
Ne collapsa ruant subductis tecta columnis.
(*Sat.* VIII, v. 74-77.)

C'est ici le cas de rappeler la belle réponse que fit Iphicrate à un descendant d'Harmodius, qui, fier de sa naissance, reprochait à ce grand homme la bassesse de la sienne : « Ma noblesse, lui répliqua-t-il, commence en moi ; la vôtre finit en vous. »

1. « Qu'importent les généalogies ? s'écrie Juvénal ; c'est en vain qu'un vestibule m'offre de toutes parts d'anciennes effigies ; la seule noblesse, c'est la vertu. »

Stemmata quid faciunt ?.............
Tota licet veteres exornent undique ceræ
Atria, nobilitas sola est atque unica virtus.
(*Sat.* VIII, v. 1 ; 19 et 20.)

2. On peut rapprocher de ces deux belles stances les vers suivants de Boileau :

On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :
La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les lois ? Fuyez-vous l'injustice ?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
Et dormir en plein champ le harnais sur le dos ?
Je vous connais pour noble à ces illustres marques.
Alors soyez sorti des plus fameux monarques,
Venez de mille aïeux ; et si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir tous les siècles passés ;
Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre ;
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre.
En vain un faux censeur voudrait vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.

C'est elle, c'est sa force divine qui l'élève au-dessus des vulgaires humains. Il voit d'un œil tranquille s'agiter à ses pieds l'inquiète ambition [1]. Heureux et libre, il n'aspire point aux dignités ; mais un prince ennemi des flatteurs, un gouvernement généreux saura bien l'arracher à son indépendance, et le porter aux honneurs qu'il ne demandait pas.

1. Camoens distingue fort bien les *amants de la gloire* et ceux que possède une inquiète ambition. Massillon a établi cette distinction avec un grand bonheur d'expressions. « Je sais, dit-il, qu'il y a une noble émulation qui mène à la gloire par le devoir ;... c'est elle qui donne aux empires des citoyens illustres, des ministres sages et laborieux, de vaillants généraux, des auteurs célèbres, des princes dignes des louanges de la postérité... Mais l'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres, ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille, cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des États, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles ; cette passion qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même. » (*Sermon pour le premier dimanche de carême* sur les tentations des grands, 3e partie.)

CHANT SEPTIEME

Les guerriers apercevaient enfin ces rivages qui furent autrefois la conquête de Bacchus, de Sémiramis[1] et d'Alexandre : cette terre opulente qu'embrassent de leurs eaux l'Indus au cours impétueux, et le Gange dont la source embellissait le séjour du premier homme. Courage, nation valeureuse ! tu vas cueillir les palmes de la gloire. Voilà les bords heureux si longtemps désirés[2] : voilà le terme de ta course.

Enfants de Lusus, vous n'occupez qu'un point sur le globe ; faible portion du troupeau rassemblé par le divin pasteur, c'est vous qui vous chargez de ramener au bercail les nations égarées ; et rien ne peut vous arrêter, ni la crainte du péril, ni les conseils d'une ambition profane, ni l'exemple de la rébellion contre cette mère commune dont l'origine est dans les cieux.

Vous suppléez au nombre par le courage, à la puissance par l'héroïsme ; vous bravez mille morts pour étendre l'empire de la foi. Ainsi, le ciel a voulu que, dans l'intérêt d'une si belle cause, le plus petit des peuples se montrât le plus grand : tant le ciel réserve de gloire à la vertu soumise et courageuse !

1. Sémiramis avait soumis une partie de l'Éthiopie et de la Libye, l'Égypte, l'Arabie et l'Asie jusqu'à l'Indus où elle avait été arrêtée par une défaite.

2. *Jam tandem Italiæ fugientis prendimus oras.*
(Virg., *Énéide*, VI, v. 61.)

Voyez les Germains si fiers de leurs vastes domaines. Ils déploient, contre le successeur de Pierre, l'étendard de la révolte. A la voix d'un nouveau chef[1], s'élève une secte nouvelle. L'orgueil enfante l'erreur, et l'erreur enfante la guerre : les bras qui devaient terrasser l'Ottoman sont armés contre une autorité divine.

Voyez le tyran d'Albion : il se dit roi de la cité sainte[2], mais vit-on jamais un titre plus faux ? Lâchement renfermé dans son île, enveloppé des frimas du Nord, il ne s'occupe qu'à défigurer la religion de ses pères[3]. Du sein des voluptés, il opprime, il égorge le chrétien fidèle[4], et laisse en paix l'usurpateur de Sion.

Mais comment oserait-il la redemander à l'impie, lui qui foule aux pieds les droits de la Jérusalem céleste ! Et toi, monarque des Gaules[5], roi très-chrétien, ce nom sacré n'est-il pour toi qu'un vain nom ? Ne l'as-tu pris que pour le profaner ? Protecteur né des nations chrétiennes, tu les combats quand tu devrais les défendre.

Au lieu d'agrandir de leur dépouille tes domaines déjà si vastes, que ne vas-tu, dans ton ardeur belli-

1. Martin Luther, chef de la réformation religieuse en Allemagne.

2. Le roi d'Angleterre, Henri VIII, portait, comme ses prédécesseurs, le titre de roi de Jérusalem.

3. Il se fit d'abord décerner par le Parlement le titre de *protecteur et chef suprême de l'Église d'Angleterre*, puis, ayant été excommunié, il déclara l'Angleterre séparée du Saint-Siége. Tous appels au pape furent défendus et durent être portés devant des commissaires du roi ; toutes redevances, payées à la cour de Rome, furent abolies.

4. Jean Fisher, évêque de Rochester, et le chancelier Thomas Morus, qui refusèrent de se soumettre à la suprématie du roi en matière religieuse, furent condamnés à mort.

5. François Ier, dans sa quatrième guerre contre Charles-Quint, avait conclu un traité d'alliance avec Soliman, sultan des Turcs, et avec les princes protestants d'Allemagne. La flotte française et la flotte turque s'étaient réunies pour bombarder la ville de Nice, et l'on avait même vu des Turcs, réfugiés à Toulon, obtenir du roi très-chrétien l'autorisation d'élever des mosquées dans cette ville.

queuse, conquérir les bords du Cinyphe[1] et du Nil? C'est là que sont les ennemis du Christ et les tiens. C'est là que doit briller ta formidable épée. Heureux successeur de Charles VIII et de Louis XII, abandonne la guerre injuste qu'ils t'ont léguée[2] : ton héritage n'en sera que plus beau.

Que dirai-je de ces peuples qui, sans respect pour la gloire de leurs ancêtres[3], laissent s'éteindre dans la mollesse les souvenirs d'une antique valeur? La politique de leurs tyrans achève d'user en querelles intestines ces âmes jadis si fortes. C'est à toi que je parle, Italie ! Les vices t'inondent, et tes fils dégénérés se déchirent sur ton sein[4].

Chrétiens infortunés ! seriez-vous donc sortis de cette fatale semence que Cadmus, vainqueur du dragon, répandit autrefois sur la terre ? N'êtes-vous nés que pour vous entre-détruire[5] ? Et cependant la tombe sainte est au pouvoir des infidèles ; ils ont envahi la terre sacrée, et marchent, pleins d'arrogance, à de nouvelles conquêtes.

1. Le Cinyphe, aujourd'hui Ouady-Quaham, arrosait l'Afrique Tripolitaine. Ce fleuve a son embouchure dans la Méditerranée.

2. La conquête du Milanais.

3. L'Arioste est plus sévère encore que Camoens envers l'Italie, telle que les dissensions civiles et la corruption des mœurs l'avaient faite à cette époque.

> O d'ogni vizio fetida sentina !
> Dormi Italia imbriac' e non ti pesa
> Che ora di questa gente, ora di quella
> Che già serva ti fù, sei fatta ancella.

> Italie, en vertus, en héros si féconde,
> Autrefois la maitresse et l'exemple du monde !
> Vile esclave aujourd'hui, tu rampes sous la loi
> Des mêmes nations qui rampaient devant toi. (M.)

4. Sanguineam trepido plangebant pectore matrem.
(Ov., *Métam.*, III, v. 125.)

5. Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie, tua, en Béotie, un dragon, fils de Mars et de Vénus, qui avait dévoré deux de ses com-

Ils marchent toujours unis, toujours dociles à la loi de Mahomet qui les pousse incessamment contre les disciples du Christ. Et la discorde règne encore parmi vous ! Peuples sans prévoyance, monarques sans vertu, frémissez du danger qui vous presse : vous avez à vous défendre à la fois des musulmans et de vos propres fureurs.

Si l'ambition, si la cupidité vous tourmentent, ne savez-vous pas que l'Hermus et le Pactole[1] roulent de l'or dans leurs flots ? l'Afrique le recèle en ses veines. La Lydie, la Syrie le mêlent à leurs précieux tissus. Que l'amour de l'or vous entraîne, puisque le tombeau d'un Dieu ne dit rien à vos cœurs.

Ces foudres d'airain qu'inventa le démon de la guerre[2], tournez-les contre les remparts de Byzance. Rejetez dans les antres des monts Caspiens, dans les froides cavernes de la Scythie, le vainqueur farouche qui, des rives du Bosphore, menace la civilisation et les arts de l'Europe.

N'entendez-vous point les Grecs qui vous appellent[3] ?

pagnons Ovide a raconté, au IIIe livre des *Métamorphoses*, comment Cadmus, obéissant aux ordres de Pallas, sema les dents de ce dragon, et comment il en sortit des hommes tout armés, qui aussitôt s'entre-tuèrent.

> Exemploque pari furit omnis turba, suoque
> Marte cadunt subiti per mutua vulnera fratres.
> (V. 122-123.)

1. Le Pactole, qu'on appelait aussi Chrysorrhoas à cause des paillettes d'or qu'il roulait depuis que, suivant la Fable, Midas s'y était baigné, était une rivière de Lydie, qui, descendue du mont Tmolus, passait à Sardes et se jetait dans l'Hermus. — L'Hermus, après avoir arrosé la Phrygie et la Lydie, affluait à la mer Égée, dans le golfe de Smyrne. — Le Pactole s'appelle aujourd'hui *Sart* ou *Bagoulet*; l'Hermus se nomme *Sarabat* ou *Kédous*.

2. Pétrarque se plaint en ces termes de l'invention de l'artillerie : « Non erat satis de cœlo tonantis ira Dei immortalis, nisi homuncio (ô credulitas juncta superbiæ !) de terra etiam tonuisset ! »

3. Les Grecs attendirent deux siècles encore le secours de l'Europe : l'existence de leur pays, comme monarchie indépendante, ne devait être proclamée que le 3 février 1830.

Les peuples de la Thrace, de la Colchide et de l'Arménie vous annoncent à grands cris qu'un ravisseur sacrilége infecte leurs enfants des poisons de Mahomet[1]. Vengez l'humanité qu'on outrage; allez punir des Barbares, et renoncez à la gloire odieuse de subjuguer vos frères[2].

Mais tandis qu'un délire sanglant vous égare, la faible Lusitanie dévoue ses pieux guerriers à la cause du ciel. Déjà ils occupent les ports de la rive africaine. L'Asie les reconnaît pour ses maîtres. Le nouveau monde les voit qui sillonnent ses plaines. Que la terre s'agrandisse encore; ils sauront en atteindre les bornes. J'en atteste Gama et ses intrépides compagnons.

La tempête avait fui. Les enfants d'Éole, adoucis par Vénus, les dirigeaient paisiblement vers cette immense région où, pour prix de tant d'efforts, vont s'établir un nouveau culte et de nouvelles mœurs, sous un sceptre nouveau.

Les Portugais longeaient la côte, lorsqu'ils aperçurent des barques de pêcheurs qui, sortis le matin de Calicut[3], leur en indiquèrent le chemin. De toutes les cités dont s'enorgueillit le Malabar, Calicut est la plus opulente et la plus belle : elle doit sa richesse au commerce, et son lustre à la résidence du monarque.

1. Le sultan Orkhan avait institué, vers 1350, le corps des Janissaires (du turc *ieni-tcheri*, troupe nouvelle). Cette infanterie était recrutée parmi les jeunes chrétiens, enfants de tribut ou captifs de guerre, qu'on élevait dans l'islamisme.

2. On peut rapprocher de cette apostrophe qu'adresse Camoens aux peuples chrétiens celle que Lucain adressait aux Romains :

Quis furor, ô cives ! quæ tanta licentia ferri
Gentibus invisis Latium præbere cruorem ?
Quumque superba foret Babylon spolianda tropæis
Ausoniis, umbraque erraret Crassus inulta,
Bella geri placuit nullos habitura triumphos !
(Pharsale, I, v. 9-13.)

3. Calicut appartient aux Anglais depuis 1790. Elle est située par 11°15' lat. N., et 73° 24' 45" long. E.

Au delà de l'Indus et en deçà du Gange s'étend une région célèbre, baignée par la mer au midi et bornée au septentrion par les montagnes Émodiennes[1]. Des sceptres divers l'ont soumise à différents cultes. Une partie des habitants suit la loi de Mahomet; les autres adorent les idoles, ouvrage de leurs mains, ou les animaux domestiques, compagnons de leurs travaux.

Les deux fleuves qui l'arrosent ont pris naissance dans cette longue chaîne de montagnes qui, sous des noms différents, traverse l'Asie entière. C'est de là qu'ils viennent embellir et féconder les délicieuses contrées qu'ils embrassent. Ils en forment, dans leur cours, une magnifique Chersonèse, et vont se jeter, à une grande distance l'un de l'autre, dans l'océan des Indes.

Ici, la terre qu'ils abandonnent s'avance dans la mer en pyramide renversée et s'arrête en face de Ceylan. Que de peuples, que de royaumes nous présentent ces beaux climats! Quelle variété de noms, de mœurs et de langages! Non loin des lieux où le Gange commence à dérouler ses larges flots, la nature a placé, dit-on, une nation fortunée qui ne se nourrit que du parfum des fleurs[2].

Plus bas, on aperçoit les Delhyens[3] et les Patanes[4] qui s'étendent sur un immense territoire; les peuples du

1. Les montagnes Émodiennes, *Emodi montes* sont un prolongement de l'Imaüs vers le S. E. C'est aujourd'hui l'Himalaya (c'est-à-dire en indien *séjour de la neige* ou *des frimas*) dont le pic le plus élevé a 8840 mètres.

2. La Harpe fait remarquer que Pline, sur la foi des naturalistes grecs, avait adopté cette fable.

3. Le Delhi, province de l'Hindoustan, était compris entre 28° et 31° lat. N., 73° et 78° long. E., et avait pour capitale la ville du même nom qui, au quatorzième siècle, avait été une des plus puissantes cités du monde, occupant une surface de 135 kilomètres et ne comptant pas moins de 2,000,000 d'habitants.

4. Habitants de Sri-ranga-Patana (c'est-à-dire la cité de Vichnou), ville forte, située sur une île du Kavery, par 12° 25′ 29″ lat. N., et 74° 19′ 17″ long. E.

Décan [1], les Orias qui se purifient dans les eaux du Gange ; la terre de Bengale [2], la plus fertile de l'univers ; la belliqueuse Cambaye [3], encore fière du souvenir de Porus, et le royaume de Narsingue plus riche en or et en pierreries qu'en vaillants guerriers.

Là, s'élèvent les montagnes des Gates [4], que l'on découvre de la haute mer, et qui défendent le Malabar de l'agression du Canara. Au pied de ces montagnes se prolonge un rivage étroit où la mer voit expirer ses flots. Il est couvert de cités florissantes, au milieu desquelles apparaît Calicut, la ville du Samorin.

La flotte avait à peine touché le rivage, qu'un envoyé de Gama court annoncer au monarque l'arrivée des navigateurs de l'Occident. Monté sur une barque légère, il entre dans les eaux du fleuve. Son aspect imprévu, son teint, son air, ses vêtements étrangers, font voler à sa rencontre un peuple immense.

Au milieu de cette foule empressée arrive un musulman [5]. Il est né sur la côte barbare ou régna jadis Antée. Voisin de la Lusitanie, le sort des armes l'a fait, jeune

1. Le Décan (en indien *Dashkina*, le Sud) avait d'abord désigné toute la partie méridionale de l'Inde. Après l'invasion mahométane, il ne désigna plus que la partie comprise à peu près entre 16° et 23° lat. N., depuis la mer d'Arabie jusqu'à la baie du Bengale.

2. Le Bengale, un des pays les plus riches de l'Hindoustan, formait alors un royaume indépendant, mais devait, un peu plus tard, être soumis au sultan de Delhi. Il n'a pas cessé d'être très-fertile : il produit aujourd'hui en abondance les cannes à sucre, les céréales, le tabac et l'opium ; on y élève beaucoup de vers à soie.

3. Cette ville, située sur le golfe du même nom, par 22°21' lat. N. et 70°28' long. E., eut longtemps un commerce florissant ; l'encombrement de son port lui a fait perdre toute son importance.

4. Les Gates ou Ghattes sont deux chaînes de montagnes dont l'une s'étend au S.-E., l'autre à l'O. du Décan, et qui se trouvent jointes entre elles par les monts Nilgherries.

5. Le fait est conforme à l'histoire. Ce Maure rendit de grands services aux Portugais, et lorsqu'ils se brouillèrent avec le Samorin, il devint suspect à ce prince qui le crut d'intelligence avec eux. Il se réfugia sur la flotte et se fit chrétien. (La Harpe.)

encore, tomber entre les mains des Portugais. La fortune l'a depuis transplanté dans ces climats lointains.

Il aborde d'un air riant le messager de Gama, et le saluant en espagnol : « Guerrier, lui dit-il, quel motif t'a « conduit[1] dans cet autre univers, si loin du Portugal « ta patrie ? — Le zèle de la foi, répond le messager. « Nous venons, à travers des mers inconnues, apporter « ici la connaissance du vrai Dieu et faire triompher son « nom parmi les peuples de l'Inde.

Mozaïde (c'était le nom du Maure) restait muet de surprise et d'admiration à l'idée d'un pareil voyage, au récit des combats, des tempêtes, de tous les accidents d'une navigation si périlleuse et si longue[2]. « Enfin, « lui dit le Portugais, nous avons vaincu la mer, les « vents et les Barbares, et je viens informer de notre « arrivée le souverain de Calicut. — Ta mission est « remplie, lui répond l'Africain. Le palais du monar- « que touche aux murs de la cité[3] ; la Renommée lui « porte en ce moment ton message.

« Viens avec confiance te reposer sous mon humble « toit. Un repas frugal y réparera tes forces, et nous « irons ensuite visiter de compagnie tes généreux com- « patriotes. Est-il pour d'anciens voisins un plaisir plus « doux que de se retrouver ainsi sur une terre étran- « gère ? »

Déjà la demeure de Mozaïde est ouverte au guerrier. Le Portugais s'assied à la table du Maure : on les croirait de vieux amis. Le repas fini, ils se dirigent ensem-

1. ...... Quæ causa subegit
Ignotas tentare vias ? quo tenditis ? inquit.
(Virg., *Énéide*, VIII, v. 113.)

2. Quas ego te terras et quanta per æquora vectum
Accipio ! Quantis jactatum...... periclis !
(Virg., *Énéide*, VI, v. 693.)

3. Le Samorin habitait alors son palais de Pandarane, bourgade située à proximité de Calicut.

ble vers les navires. Leur aspect n'était pas nouveau pour Mozaïde. Il s'élance avec son compagnon sur le vaisseau de Gama.

A son langage, à son accent espagnol, le héros, transporté, le serre dans ses bras, le fait asseoir près de lui, et, maîtrisant son émotion, l'interroge lentement sur le commerce et les productions de cette partie du monde, sur les lois du pays et sur les mœurs des habitants. Les Portugais environnent Mozaïde ; et, le corps penché, l'oreille attentive, recueillent avidement ses réponses[1]. Tels autrefois, à la cime du Rhodope, les arbres émus[2] s'inclinaient vers l'amant d'Eurydice, quand il touchait sa lyre d'or.

« Guerriers magnanimes, disait l'Africain, ô vous

1. « Cependant toutes les nymphes en silence se penchaient pour prêter l'oreille, et faisaient une espèce de demi-cercle pour mieux voir et mieux écouter. » Fénelon, *Télém.*, IV.

2. Souvenirs d'Ovide. Lorsque, pour la seconde fois, Orphée vient de perdre Eurydice et qu'il chante sa douleur sur sa lyre, les arbres émus viennent l'entourer de leurs ombrages sur le sommet du Rhodope :

Collis erat, collemque super planissima campi
Area, quam viridem faciebant graminis herbæ.
Umbra loco deerat : qua postquam parte resedit
Dis genitus vates, et fila sonantia movit ;
Umbra loco venit : non Chaonis abfuit arbos,
Non nemus Heliadum, non frondibus æsculus altis,
Nec tiliæ molles, nec fagus..........etc.
(Ovide, *Métam.* X, v. 86-92.)

Dans Virgile également, lorsque Silène se fait entendre, les faunes et les bêtes des bois se jouent en cadence, et les chênes inébranlables remuent leurs cimes.

............Simul incipit ipse.
Tum vero in numerum Faunosque ferasque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.
(Virg. *Églog.* VI, v. 26-28.)

Fénelon dit la même chose du vieillard Termosiris, dont les chants étaient semblables à ceux d'Orphée et de Linus : « Les satyres sortaient des forêts pour danser autour de lui ; les *arbres mêmes paraissaient émus*, et vous auriez cru que les rochers attendris allaient descendre du haut des montagnes au charme de ses doux accents. » *Télém.* II.

« dont le berceau touche de si près au berceau de mes « pères! quel heureux génie vous inspira ce voyage « héroïque? Non, ce n'est pas sans l'ordre secret du « Destin que vous avez quitté les campagnes du Tage « et les bords lointains du Minho, pour franchir les « mers immenses qui vous séparaient de nos climats.

« C'est le ciel qui vous conduit. Le ciel, sans doute, « a sur vous de grands desseins; car lui seul a pu vous « défendre contre vos ennemis, contre les dangers de « la mer et la fureur des vents. Vous voici dans l'Inde, « terre féconde en doux parfums, en brûlants aromates. « L'or et le diamant croissent dans son sein; sa surface, « embellie par la culture, est couverte d'une population « riche et nombreuse.

« Le rivage où vous venez d'aborder s'appelle le Ma- « labar; le port que vous voyez est le rendez-vous de « ses flottes guerrières et commerçantes. Son culte est « celui des idoles; son gouvernement, la monarchie. « Il ne formait autrefois qu'un seul et vaste empire; « aujourd'hui divisé, il est soumis à vingt sceptres di- « vers. Ce grand changement fut l'ouvrage de Sarama- « Périmal.

« La contrée entière obéissait à ses lois, lorsque du « golfe Arabique des étrangers apportèrent ici l'Alco- « ran, cette loi vénérable dans laquelle je suis né. Pé- « rimal fut si touché de leurs éloquentes leçons, qu'il « résolut de renoncer au trône et de se consacrer avec « eux au dieu de Mahomet.

« Plusieurs vaisseaux furent chargés des trésors qu'il « destinait au tombeau du prophète; et, comme il n'a- « vait point d'héritiers naturels, il partagea son empire « entre les plus fidèles serviteurs du trône; pauvres, « il les combla de richesses; humbles sujets, il les « éleva au rang des rois.

« Chaul et son port, Cochin et ses plaines parfumées,

« Cananor et ses longs rivages, Pimenta qui doit son « nom à son piquant aromate, Cranganor et Coulan « devinrent ainsi la récompense du mérite et le prix de « la fidélité. Calicut, déjà célèbre par son opulence et « par l'étendue de son commerce, Calicut seule n'avait « pas encore le nouveau maître qu'elle attendait.

« Incertain dans son dernier choix, Périmal méditait « profondément, lorsqu'un jeune Malabare qu'il chéris- « sait comme un fils, parut tout à coup à ses yeux. « Frappé d'une inspiration soudaine : Tu régneras sur « Calicut, lui dit-il ; les couronnes que je viens de dis- « tribuer obéiront à la tienne.

« Et l'auguste vieillard ne songea plus qu'à ensevelir « ses jours dans l'asile de paix qu'il avait choisi. Le « jeune monarque se montra le digne successeur des « *Samorins*. Ce titre suprême lui soumit tous les autres « princes ; sa postérité le porte encore, et commande « glorieusement sur ce rivage.

« L'antique religion des Malabares n'est qu'un tissu « de fables grossières, dont se repaît l'imagination du « peuple et des grands. Nus jusqu'à la ceinture, ils « n'ont pour vêtement qu'une étoffe légère repliée au- « tour du corps. On les divise en deux castes[1] : celle « des *Naïres* ou des nobles ; celle des *Poléas* ou du peu- « ple. La religion leur défend de se mêler.

« L'artisan ne peut choisir une épouse que dans sa

1. Les Hindous reconnaissent un dieu suprême, éternel et tout-puissant, auquel ils donnent le nom de *Brahm* ou *Parabrahma*. Ce dieu, révélé dans la création, dans la conservation et dans la destruction, a trois incarnations *Brahma*, *Vichnou* et *Siva*, qui forment la *Trimourti*, ou trinité indienne. De Brahma, première émanation de Brahm, sont nés quatre enfants : *Brahman*, *Kchatrya*, *Vaïcia* et *Soudra* ; et de ceux-ci sont issues les castes indiennes des Brahmanes ou Brahmines (prêtres), des Kchatryas (guerriers), des Vaïcias (marchands et agriculteurs), et des Soudras (ouvriers). — Camoens ne parle ici que des deux castes des guerriers et des ouvriers ; deux stances plus loin, il fait mention des prêtres ou Brahmanes.

« tribu. Le fils qui naîtra de cette union restera toute sa « vie attaché à l'industrie de son père. Un Naïre se croi- « rait souillé par la rencontre d'un Poléa, et si le hasard « les rapproche, il se lave, il se purifie ; semblable, en « son orgueilleuse superstition, à l'habitant de Jérusa- « lem qui reculait d'horreur à l'aspect du Samaritain.

« Pauvre Poléa ! sans armes, sans droits, sans patrie, « on te refuse jusqu'à l'honneur de verser ton sang pour « le prince. Les Naïres sont les seuls guerriers du pays, « les seuls défenseurs du trône. A leur droite est sus- « pendu le cimeterre ; à leur gauche, le bouclier.

« Le soin des autels appartient aux Brahmanes[1] : nom « antique et révéré dans l'Inde. Ils suivent les précep- « tes de ce Grec fameux[2] qui, le premier, donna aux « dépositaires de la science, le nom d'*amis de la sagesse*[3]. « Jamais la chair des animaux n'approcha de leurs « lèvres. La volupté les trouve moins sévères ; ils con- « damnent l'intempérance, mais ils pardonnent à l'a- « mour.

« L'hymen, chez les Indiens, a aussi son indulgence : « jamais les rivalités n'ensanglantèrent ses nœuds.

1. Les prêtres de Brahma sont les dépositaires et les interprètes des Védas ou livres sacrés. Outre le culte dont ils sont chargés, ils rendent la justice et pratiquent la médecine. Encore aujourd'hui, ils sont nombreux et ont conservé l'habitude de se nourrir uniquement de légumes, de riz et de lait.

2. Pythagore, né à Samos vers l'année 580 avant Jésus-Christ, avait, dit-on, voyagé dans les Indes. Ce serait une erreur de croire que les prêtres de Brahma furent ses disciples : Pythagore, au contraire, emprunta aux Brahmanes une partie de leur religion, comme l'abstinence des viandes, la croyance à la métempsycose, etc. Mais il n'est pas impossible qu'il ait coordonné leurs doctrines, qu'il les ait réduites en préceptes ; et c'est dans ce sens seulement qu'il faudrait entendre l'expression de Camoens : « ils suivent les préceptes de ce Grec fameux....., etc. »

3. Pythagore, le premier, créa le nom modeste de *philosophie*, pour remplacer le nom plus prétentieux de *Sagesse*, et donna à l'univers le nom de *monde* (en grec *cosmos*), pour exprimer l'ordre qui y règne.

« Heureuses lois ! heureux pays où l'on ignore les tour-
« ments de la jalousie ! Tel est, en abrégé, le tableau du
« Malabar : un beau ciel, un peuple doux, des cou-
« tumes bizarres, des terres fertiles et des ports où
« se rassemblent toutes les richesses des autres climats
« depuis les mers de la Chine jusqu'aux rivages de
« l'Égypte. »

Ainsi parlait le Maure ; et déjà la Renommée avait publié dans Calicut l'arrivée des enfants de Lusus. Une ambassade solennelle allait, au nom du prince, les recevoir sur la plage. Au milieu des rues populeuses, s'agite une foule d'habitants de tout âge et de tout sexe qui suivent ou précèdent les envoyés du Samorin.

Gama, de son côté, se dispose à quitter la flotte. Il part. Une nef élégante amène avec lui l'élite de ses guerriers. Tous sont décorés de riches vêtements. Les vives couleurs, les formes variées du costume européen charment les yeux des Malabares. La rame, à coups mesurés, frappe les flots amers et sillonne bientôt les eaux pures du fleuve.

Le Catual (c'est le nom que donnent ces peuples au chef des ministres du Samorin), le Catual était sur le rivage, entouré d'une troupe de Naïres. Cependant le héros s'élance de son esquif, et passe des bras du Catual dans un riche palanquin porté par des esclaves, suivant l'usage de l'Orient.

Une autre litière a reçu le ministre indien. Il accompagne Gama et s'avance avec lui vers le palais du monarque. Les Portugais les suivent, marchant en ordre de bataille. Le peuple se presse autour d'eux, impatient de les interroger ; mais, comme autrefois sous les murs de Babel, les questions et les réponses se perdent confusément dans les airs.

Le Catual et Gama s'entretenaient en chemin du spectacle animé que présentait Calicut. Mozaïde était leur

interprète. Ils traversent ainsi la grande cité et parviennent à l'entrée d'un temple dont le faîte se cachait dans les nues. Les Indiens et les Portugais franchissent ensemble le parvis sacré.

Là, sous des formes diverses inventées par l'esprit de ténèbres, le bois et la pierre reproduisent aux yeux les divinités de l'Inde : figures bizarres, telles que l'on nous peint le monstre fabuleux qui combattit Bellérophon[1]. Les regards du chrétien, accoutumés à ne voir la Divinité que sous les traits les plus nobles de l'homme, sont frappés de surprise à la vue de ces hideux simulacres.

L'un est armé des cornes du Jupiter de la Libye. L'autre, sur un corps unique, élève un double front : on dirait l'antique Janus. Celui-ci semble avoir emprunté les cent bras de Briarée. Celui-là représente l'idole impure que les peuples du Nil adoraient sous le nom d'Anubis[2].

Le Malabare adresse son hommage à ses dieux ; et bientôt le cortége se remet en marche vers la demeure du Samorin. La foule grossissait à chaque pas. Les

1. Bellérophon, fils de Neptune, ou selon d'autres, de Glaucus, roi d'Éphyre (Corinthe), après le meurtre involontaire de son frère, s'était réfugié auprès de *Prœtus*, roi d'Argos. Accusé injustement par Sthénobée, femme de ce prince, d'avoir voulu la séduire, celui-ci l'envoya à Jobate, roi de Lycie, qui l'exposa à une foule de dangers et le força d'aller combattre la Chimère dont il triompha. La Fable représentait la Chimère comme un monstre vomissant des flammes, à la tête de lion, au ventre de chèvre, à la queue de dragon :

Prima leo, postrema draco, media ipsa Chimæra.
(Lucrèce, V. v. 903.)

.... ἡ δ' ἄρ' ἔην θεῖον γένος, οὐδ' ἀνθρώπων·
πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα·
δεινὸν ἀποπνείουσα πυρὸς μένος αἰθομένοιο.
(Homère, *Iliade*, VI, v. 180-182.)

2. L'Égypte adorait Anubis, fils d'Osiris, sous la forme d'un homme à tête de chien :

Ausa Jovi nostro latrantem opponere Anubim.
(Properce, III, 9, 41.)

vieillards et les enfants, les filles et leurs mères, remplissaient les fenêtres et les terrasses, se montrant l'un à l'autre le chef des étrangers.

On arrive aux jardins magnifiques qui entourent le palais du monarque. L'air qu'on y respire est rempli du parfum des fleurs. Ce palais n'est point orné, comme nos châteaux européens, de bastions crénelés et de tourelles menaçantes; il s'élève au milieu de bosquets délicieux, et réunit pour ses nobles hôtes le luxe éclatant des villes et l'heureuse simplicité des champs.

Les portiques sont revêtus d'ornements où brille dans tout son éclat l'art merveilleux perfectionné par Dédale[1]. Les antiquités de l'Inde y sont représentées avec tant de force et de vérité, que le spectateur, entraîné par une subite illusion, croit assister lui-même aux grands événements qui jadis ont illustré la terre de l'Aurore[2].

Une grande armée va foulant les rives de l'Hydaspe. Son chef est un héros brillant de jeunesse; il est armé du thyrse au vert feuillage. Sur les bords du fleuve s'élève

1. L'Athénien Dédale, connu par le célèbre labyrinthe, qu'il construisit en Crète sur les ordres du roi Minos, et par le voyage aérien qu'il tenta avec Icare pour s'évader de ce labyrinthe dans lequel il avait été lui-même enfermé, n'était pas moins renommé comme statuaire et comme ciseleur. Virgile, au VI[e] livre de l'*Énéide*, le représente au moment où, arrivé à Cumes, il consacre un temple à Apollon et tente de ciseler sur l'or, au milieu de beaucoup d'autres faits, la malheureuse chute de son fils Icare :

> . . . . Tu quoque magnam
> Partem opere in tanto, sineret dolor, Icare, haberes !
> Bis conatus erat casus effingere in auro ;
> Bis patriæ cecidere manus !.........
> (V. 30-33.)

2. Cette énumération des faits que Gama voit gravés sur les portiques du palais indien, est une imitation d'un passage de l'*Énéide*, livre I[er], dans lequel Énée, à son arrivée en Afrique, voit la représentation d'actions mémorables sur le temple que Didon vient de consacrer à Junon.

l'enceinte de Nysa, ouvrage du jeune vainqueur. Il vit, il respire! En le voyant, Sémélé dirait: voilà mon fils[1].

Plus loin, le lit d'un fleuve est tari par une multitude innombrable d'Assyriens que la soif dévore. Une reine les commande[2]. Elle est célèbre par sa beauté, plus célèbre encore par ses coupables amours. A ses côtés marche un coursier fougueux. D'un œil ardent, elle l'admire et le dévore. Ninyas est inquiet, l'Amour s'indigne et la Nature frémit.

Sur les rives du Gange on voit flotter les drapeaux de la troisième monarchie[3]. Ils sont guidés par un jeune prince couronné des palmes de la victoire. L'orgueil est sur son front. Il s'élance, il triomphe. Non, ce n'est plus le fils de Philippe, c'est le fils de Jupiter[4].

Tandis que les guerriers parcouraient des yeux ces merveilles, le Catual disait à Gama : « Le jour n'est pas « loin où d'autres victoires effaceront celles que tu vois. « Ici même un peuple lointain[5] viendra graver des ex-

1. Sémélé, fille de Cadmus, était mère de Bacchus.

Sed proles Semelæ Bacchus............
(Tibulle, III, 4-45.)

2. Duperron de Castéra dit en parlant de Sémiramis : « Ses qualités héroïques l'élevèrent au-dessus des plus grands hommes; ses vices l'abaissèrent au-dessous des femmes les plus dégradées. »

3. Ce sont les drapeaux d'Alexandre. Sleidan, auteur allemand qui, du temps de Camoens, a écrit la vie de Charles-Quint, sous le titre de *Commentaires sur l'état de la religion et de la république*, a fait un livre intitulé : *Des Quatre Monarchies*, la première, *des Babyloniens*, la deuxième, *des Perses*, la troisième, *des Macédoniens*, et la quatrième, *des Romains*. (M.)

4. Alexandre, fils de Philippe et d'Olympias, après tous ses triomphes, avait voulu inspirer plus de respect aux peuples de l'Orient en se faisant passer pour fils de Jupiter. « Vous verrez, disait sa mère, qu'il finira par me brouiller avec Junon. »

5. Les actions qu'Énée voit sur le temple de Didon, ont pour lui un intérêt tout personnel ; il s'agit des Troyens :

........videt Iliacas ex ordine pugnas,
Bellaque jam fama totum vulgata per orbem.
(Virg., *Énéide*, I, v. 456-457.)

« ploits nouveaux; la science de nos mages les a lus au « livre des Destins.

« Tout doit céder à l'ascendant de cette nation belli-« queuse : que peuvent les efforts de l'homme contre les « arrêts du ciel? Ainsi l'annoncent les oracles; mais ils « ajoutent que les vainqueurs se montreront si grands « dans la guerre et dans la paix, que les vaincus pour-« ront, à la face du monde entier, s'enorgueillir de leur « défaite. »

Mais déjà la salle du trône s'ouvre devant eux[1]. Sous un dais magnifique, sur un divan dont l'élégance égalait la richesse, reposait le Samorin. Dans son air, dans ses regards, respirait la majesté de l'empire. L'or brillait à sa ceinture; le diamant étincelait sur sa tête. Près de lui, dans une attitude respectueuse, se tenait un vieillard qui, par intervalles, lui présentait le bétel au brûlant parfum.

Un brahmane, au front vénérable, au maintien grave, s'avance à pas lents vers Gama, et le conduit au pied

il s'agit d'Énée lui-même qui se reconnaît au milieu des héros,

Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis.
(id. v, 488)

Camoens ne pouvait représenter les Portugais sur le palais du Samorin, mais il y place les premiers triomphateurs de l'Inde, ceux dont ils doivent imiter les hauts faits. Il fait plus : il met dans la bouche du Catual cette prédiction, depuis longtemps répandue dans le pays, qu'un peuple lointain viendra graver ses exploits à la suite des autres; et cette situation est d'autant plus dramatique, que le Catual ignore qu'il a devant lui ces futurs conquérants dont il parle, tandis que Gama, qui seul comprend le sens de la prophétie, peut voir en imagination la conquête prochaine des Portugais figurer après celle des héros qui sont sous ses yeux.

1. . . . . Ille intra tecta vocari
Imperat, et solio medius consedit avito.
. . . .
Tali intus templo divûm patriaque Latinus
Sede sedens, Teucros ad sese in tecta vocavit.
(Virg., *Énéide*, VII, v. 168-169; v. 192-193.)

du trône. Averti par un geste du Samorin, le héros s'assied; ses compagnons restent debout. Leurs traits, leurs armes, leurs vêtements inconnus à l'Asie, fixaient regards du monarque, lorsque Gama, d'un air noble et modeste qui lui concilie à l'instant la bienveillance de la cour, prit la parole en ces termes :

« Des bords lointains où le soleil, dans sa révolution « rapide et continue, semble éteindre pour une moitié « du monde le flambeau qu'il porte à l'hémisphère op- « posé, un grand roi, frappé de ta renommée, m'envoie, « à travers l'immensité des flots, te demander, en son « nom, ton alliance et ton amitié.

« Son royaume est l'entrepôt des richesses du monde, « de toutes les productions que le commerce transporte « des rives du Tage aux campagnes du Nil, et de la « froide Zélande aux climats brûlants où le soleil donne « à l'Éthiopie des jours d'une égale durée.

« Si, par un traité solennel, tu permets entre nous ces « pacifiques échanges qui rapprochent les empires et les « fécondent l'un par l'autre, si tu nous ouvres tes portes, « ce traité, ces rapports nouveaux, deviendront, n'en « doute pas, une source de revenus pour ta couronne, « de richesses pour tes sujets et de gloire pour mon « souverain[1].

« L'alliance une fois jurée, tes ennemis sont les siens; « tes guerres sont les siennes; ses armes, ses soldats[2], « ses vaisseaux sont à toi; tous vos intérêts sont com- « muns : les deux peuples ne forment plus qu'une fa-

1. Non erimus regno indecores; nec vestra feretur
Fama levis, tantique abolescet gratia facti;
Nec Trojam Ausonios gremio excepisse pigebit.
(Virg., *Énéide*, VII, v. 231-233.)

2. Accipe, daque fidem : sunt nobis fortia bello
Pectora, sunt animi, et rebus spectata juventus.
(Virg., *Énéide*, VIII, v. 150-151.)

« mille. Telles sont les offres qu'il t'adresse par ma « bouche. Lui dirai-je que tu les acceptes? »

Le Samorin lui répond : « Un illustre ambassadeur « qui, du fond de l'Occident, vient m'offrir l'amitié d'un « grand prince, honore mon sceptre et flatte ma puis- « sance. Mais je dois avant tout prendre l'avis de mon « conseil; j'ai besoin de connaître mieux la contrée « dont tu sors, la nation qui l'habite et le souverain qui « la gouverne. Tu pourras, en attendant, te reposer de « ton voyage. Ma réponse sera prompte et conforme, je « l'espère, au désir de ton roi. »

Déjà la nuit ramenait la fin des travaux des mortels[1]. Tandis que Morphée, les mains chargées de pavots, allait toucher leurs paupières fatiguées, Gama fut conduit, avec ses guerriers, au palais du ministre. Un repas somptueux, une fête brillante terminèrent pour eux cette journée.

Cependant le Catual, fidèle aux ordres de son maître, songeait à recueillir de nouvelles lumières sur la patrie des guerriers, sur leurs mœurs et sur leur croyance. A peine ses yeux sont-ils frappés des premières clartés du jour, qu'il appelle Mozaïde : « Quels sont ces étran- « gers? Tu dois les connaître; j'apprends que leur patrie « est voisine de la tienne.

« Parle-moi sans feinte et sans détour. Le prince, in- « certain du parti qu'il doit prendre, hésite et délibère. « C'est à toi de le fixer. — Que te dirai-je, lui répond « Mozaïde, qui ne te soit déjà connu? Je sais qu'ils sont « nés dans l'Hespérie, non loin de mon pays et des mers « où se plonge le soleil.

« Leur culte est pacifique et pur; ils suivent la loi « d'un prophète qu'un souffle céleste engendra dans le

1. Cœperat humanos alto sopire labores
Nox gremio.........
(Claudien.)

« sein d'une vierge. Leurs mœurs sont guerrières. Les « désastres de la Mauritanie, les pertes sanglantes qu'ils « ont fait subir à mes ancêtres, n'attestent que trop leur « valeur.

« Le Tage et la Guadiana, dont nous cultivions les « fertiles vallées, coulent aujourd'hui sous leurs lois. La « mer n'est plus entre eux et nous qu'une impuissante « barrière; et, maîtres des remparts qui défendaient nos « rivages, ils entretiennent la terreur jusque dans nos « propres foyers.

« Leur audace, encouragée par nos défaites, a triom- « phé de toutes les nations belliqueuses qui, du Tage « aux Pyrénées, couvrent le sein de l'Hespérie. Jamais « ils ne croisent la lance qu'ils ne sortent vainqueurs « du combat. Braves comme Annibal, on ne les verrait « point, comme lui, s'arrêter sous les murs de Rome; « l'épée de Marcellus[1] se briserait sur leurs épées.

« Et si ta prudente curiosité n'est pas entièrement « satisfaite, interroge-les toi-même: aussi fiers que « vaillants, ils abhorrent le mensonge. Va voir leurs « vaisseaux, leurs foudres d'airain. Tu trouveras chez « eux la politesse unie au courage, et les arts de la paix « mêlés à l'appareil de la guerre. »

Excité par ce discours, le ministre du Samorin se dispose à visiter la flotte portugaise. Dès la seconde aurore, il part avec Mozaïde. Mille Naïres forment son cortége; leurs nefs pavoisées couvrent la mer, et les conduisent rapidement au navire où s'étaient réunis les trois chefs de la flotte.

1. M. Claudius Marcellus, envoyé contre Annibal après la bataille de Cannes, remporta sur lui deux avantages à Nole, puis il transporta en Sicile le théâtre de la guerre et s'empara de Syracuse. On l'avait surnommé l'*Épée de Rome*, comme Fabius Cunctator en était le *bouclier*.

Primus fulmineum lento luctamine Pœnum
Compressit Fabius; campo post ausus aperto.
Marcellus vinci docuit. (Claudien.)

La pourpre et la soie se déroulent en riches tapis sous les pas du Catual. Au-dessus du tillac, elles se déploient en larges bannières. Sur ces nobles étendards sont retracées les actions qui jadis ont signalé le bras des héros. On y voit des batailles rangées, des combats, des défis sanglants.

L'œil attaché à ces brillants tableaux, le Malabare en demandait l'explication, lorsque Gama l'invite à prendre place à un superbe banquet. La table est chargée de viandes exquises ; le vin coule, à flots écumeux, dans des coupes de cristal. Un enfant d'Épicure en ferait ses plus chères délices : le disciple de Brahma les regarde avec indifférence.

Les trompettes et les clairons qui réveillent, au sein de la paix, le souvenir des combats, élevaient jusqu'au ciel leurs sons belliqueux ; l'airain mugissant retentissait jusqu'au fond des mers ; mais rien n'a pu distraire le Catual de ses premières pensées. Son regard se reportait sans cesse aux faits éclatants que la peinture, poésie muette, avait su rassembler dans un espace si étroit.

Il se lève. Gama, son frère et Coelho se lèvent avec lui. L'Indien jette les yeux sur le portrait d'un vieillard à cheveux blancs et d'un aspect vénérable. Le nom de ce héros vivra autant que le monde. Il porte l'habit guerrier de la Grèce ; un sceptre est dans sa main.

Ce sceptre entouré de feuillage..... Mais que fais-je, insensé ? Muses du Tage, Nymphes du Mondégo, oserai-je tenter sans vous une entreprise si difficile et si longue ? Accourez à mon aide[1]. Ma faible nef est lancée sur une mer immense, orageuse. Les vents ennemis l'environnent : sauvez-la de leur fureur.

1. Tuque ades, inceptumque una decurre laborem,
Mæcenas, pelagoque volens da vela patenti.
. . . . Ades, et primi lege littoris oram.......
(Virg., *Georg.*, II, v. 9-14.)

Vous le savez ; mes patriotiques accents n'ont pu conjurer les orages. Traîné par le sort d'exil en exil, de malheurs en malheurs, toujours sur les flots ou sur les champs de bataille, je lutte, je combats, et j'écris encore, semblable à cette fille d'Éole qui, mourante et désespérée, d'une main tenait le style et de l'autre le glaive[1].

Tantôt pressé de l'affreuse indigence, sans autre asile que la triste demeure ouverte par la pitié publique aux misères de l'humanité[2], si je retrouve l'espérance, c'est pour la reperdre aussitôt : l'abîme qui s'était fermé, se rouvre, plus profond, sous mes pas. Tantôt, comme Ézéchias, étendu sur un lit de douleur, j'attends la fin de ma déplorable existence ; et, comme lui, je n'échappe à la mort que par un prodige[3].

Pour comble d'infortune, mon malheur est l'ouvrage des ingrats que je chantais, le prix des vers consacrés à leur gloire. Au lieu du repos que j'attendais, au lieu des lauriers qui devaient ceindre ma tête, je n'ai recueilli que des tourments et les superbes dédains de mes persécuteurs.

Voilà donc les cœurs généreux qu'enfante la Lusitanie. Voilà la récompense des chants qui les ont illustrés ! Historiens savants, poëtes inspirés, ô vous que tourmente le besoin de transmettre à la postérité la gloire de vos contemporains, sacrifiez à ce noble emploi et

1. Ovide représente Canacée, fille d'Éole, au moment où elle écrit à son frère Macharée, tout en tenant de la main gauche le poignard dont elle va se frapper pour obéir aux ordres de son père :

> Dextra tenet calamum, strictum tenet altera ferrum.
> (Ov., *Hérol.*, XI, v. 3.)

2. Voir notice sur la vie de Camoens, p. 38 et suiv.

3. Ézéchias, roi de Juda, était attaqué d'un ulcère et allait mourir, lorsque, touché de ses prières, Dieu lui accorda quinze ans de vie. Isaïe nous a conservé (ch. 38) et J.-B. Rousseau a mis en vers français le célèbre cantique d'actions de grâces qu'il composa après sa guérison.

vos nuits et vos jours : voilà le prix qu'ils vous réservent[1] !

Soyez donc mon seul trésor, Nymphes du Tage, soyez mon seul appui. Ne m'abandonnez pas au moment où je vais chanter tant d'actions mémorables[2]. Vous ne me verrez point prostituer vos dons à d'indignes mortels. Je l'ai juré, et si je violais mon serment, puissent-ils m'accabler à la fois de leur ingratitude et de leur mépris !

Jamais, oh ! non, jamais, vous ne m'entendrez célébrer celui qui, sans crainte et sans remords, sacrifie à de vils intérêts et le prince et l'État ; ni l'ambitieux qui n'aspire aux grandeurs que pour en faire l'instrument de ses vices ;

Ni ce dangereux Protée qui, fier de la faveur du maître, insulte tour à tour et sourit à ses victimes ; ni ce conseiller perfide qui, sous le manteau de la vertu, séduit

1. On peut rapprocher de tout ce passage les vers de la VIIe satire de Juvénal, où l'auteur latin dit aux poëtes qu'ils n'ont rien à espérer de la générosité des grands : « Pour toi, si tu comptes sur un autre secours, et qu'un tel espoir te fasse enfanter des volumes, cours allumer un fagot, sacrifie tes écrits à l'époux de Vénus, ou renferme-les dans ton coffre à la merci des vers. Brise tes plumes, efface ces combats, tristes fruits de tes veilles, toi qui, dans un misérable réduit, vises au sublime pour obtenir un lierre stérile ou de maigres statues. N'attends rien de plus : le riche avare, tel qu'un enfant à l'aspect de l'oiseau de Junon, ne sait que s'extasier en écoutant nos vers. — Cependant l'âge arrive ; on ne peut plus manier la rame, l'épée ou le hoyau ; dès lors le dégoût se glisse dans notre âme : vieillards éloquents et indigents, nous détestons et la vie et le sacré vallon. »

Spes nulla ulterior ; didicit jam dives avarus
Tantum admirari, tantum laudare disertos,
Ut pueri Junonis avem. Sed defluit ætas
Et pelagi patiens, et cassidis atque ligonis.
Tædia tunc subeunt animos, tunc seque suamque
Terpsichoren odit facunda et nuda senectus.
(V. 30-35.)

2. Tu vatem, tu, Diva, mone. . . . .
. . . . Major rerum mihi nascitur ordo ;
Majus opus moveo. . . . .
(Virg., *Énéide*, VII, v. 42 ; 44-45.)

l'inexpérience du prince, et livre à ses goûts dissipateurs la dépouille du peuple ;

Ni ce magistrat sévère à qui Thémis a remis sa balance, et qui refuse d'y peser les droits du pauvre ; ni ce ministre au cœur de bronze qui, toujours armé de taxes nouvelles, boit la sueur des malheureux et dévore les fruits d'un labeur qu'il ne connut jamais.

Honneur seulement aux héros qui, pour leur Dieu, pour leur roi, prodiguent noblement leur vie[1] ! Ils meurent, mais cette vie qu'ils viennent de perdre, la Renommée s'en empare et la prolonge d'âge en âge jusqu'à la dernière postérité. Filles d'Apollon, soutenez mon courage ; et ma lyre, un moment suspendue, me rendra bientôt ses accords.

1. Tous ceux que condamne Camoens dans les stances qui précèdent, ont été condamnés par Virgile et placés par lui dans les enfers :

> Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
> Imposuit ; fixit leges pretio, atque refixit.
> (Virg., *Énéide*, VI, v. 621-622.)

Ceux, au contraire, à qui le poëte portugais réserve l'honneur d'être célébrés dans ses chants, ont été mis par le poëte latin dans les Champs-Élysées :

> Hic manus, ob patriam pugnando vulnera passi.
> (Virg., *Énéide*, VI, v. 660.)

CHANT HUITIÈME

Le ministre du Samorin contemplait en silence la figure vénérable dont les traits l'avaient frappé d'abord. Une longue barbe blanche descendait sur la poitrine du vieillard. « Quel est ce vieux guerrier? dit le Catual au frère « de Gama : que signifie ce rameau qu'il tient à la main[1]? » Mozaïde lui transmet dans sa langue la réponse du Portugais.

« Tu vois les héros de ma patrie. Cette fierté, cette « grandeur que tu remarques dans leurs traits, éclatent « plus vivement dans leurs actions. Il y a longtemps « qu'ils ont passé sur la terre, mais leur gloire y brille « encore. Ce vieillard est Lusus. La Lusitanie lui doit « son nom.

« Fils du Thébain qui étendit si loin ses conquêtes, « il le suivit jusqu'au sein de l'Hespérie, jusqu'aux « plaines charmantes qu'arrosent le Douro et la Guadiana. C'est là que les anciens avaient placé leur Élysée. Lusus[2] voulut y reposer sa vieillesse, et cette terre, « honorée de son nom, le fut aussi de son tombeau. Le « rameau qu'il tient à la main, nous apprend qu'il était « le fils et le compagnon du dieu du thyrse.

« Cet autre héros, qui foule la rive du Tage, a long-

1. Quis procul ille autem ramis insignis olivæ?
(Virg., *Énéide*, VI, v. 808.)

2. Voir notice historique, p. 108.

« temps sillonné les mers[1]. Il élève des murs d'une éter« nelle durée, et consacre un temple à Minerve. C'est « Ulysse[2]. Il rend hommage à la déesse qui lui fit don de « l'éloquence. L'effroi de l'Asie, le destructeur d'Ilion[3], « devient en Europe le fondateur de Lisbonne.

« Quel est ce guerrier dont l'aspect m'épouvante? Il « couvre de morts les champs de bataille, renverse des « cohortes entières, et foule aux pieds des drapeaux où « des aigles sont peintes. — C'est Viriate[4]. Ce héros fut « berger. Plus habile à manier la lance que la houlette, « il battit des préteurs et des consuls, et fit trembler les « maîtres du monde.

« Rome qu'il avait humiliée, Rome, autrefois si géné« reuse envers Pyrrhus, fit périr par un lâche assassinat « le héros qu'elle n'avait pu vaincre. Triste exemple « d'une nation civilisée, sacrifiant le droit des gens à « son orgueil et l'honneur à ses intérêts!

« Vois cet étranger qui, réfugié parmi nous, guide « nos étendards contre son injuste patrie[5]. C'est à nous « qu'il devra sa renommée. Depuis longtemps les guer« riers de la Lusitanie avaient fait leurs preuves de cou« rage. Avec eux, il triomphe des aigles romaines.

« Vois par quel heureux artifice il s'empare de l'esprit « des peuples! Une biche apprivoisée[6] s'approche de

1. Qui, domitor Trojæ, multorum providus urbes
Et mores hominum inspexit, latumque per æquor,
Dum sibi, dum sociis reditum parat, aspera multa
Pertulit, adversis rerum immersabilis undis.
(Horace, *Épi.* I, 2, v. 19-22).

2. Voir notice historique, p. 109.

3. Ce fut Ulysse qui fit pénétrer dans les murs de Troie le cheval de bois.

Restitit annis Troja his quinis
Unius noctis peritura furto... (Sénèque.)

4. Voir notice historique, p. 116.

5. Quique feros movit Sertorius exsul Iberos. (Lucain.)

6. Plutarque, qui a écrit la vie de Sertorius, n'a pas manqué de parler de cette biche apprivoisée : « Il finit, dit-il, par l'apprivoiser

« son oreille, et lui promet la victoire. Sertorius entend « seul la voix de l'oracle, et tout marche à la voix de « Sertorius[1].

« Cette autre bannière offre à tes yeux le père de nos « souverains. Nos historiens lui donnent pour berceau la « Hongrie, et les étrangers la Lorraine. Après avoir « vaincu les Maures, les peuples de la Galice et les guer- « riers de Léon, le comte Henri[2] va sur le tombeau du « Christ sanctifier la tige de nos rois.

« Quel est, disait le Malabare étonné, ce foudre de « guerre qui, avec une armée si peu nombreuse, enfonce « et détruit tant de bataillons? Que de combats livrés! « Que de villes emportées d'assaut! La terre, autour de « lui, est couverte de couronnes brisées et d'étendards « renversés.

— « C'est le fils de Henri, Alphonse Ier, qui enlève aux « Maures le Portugal. La Renommée oubliera pour lui « tous les héros de l'antiquité : elle en jure par le Styx.

et la rendre si familière, qu'elle venait à sa voix, et le suivait partout, sans s'effaroucher jamais du tumulte du camp ni du bruit des soldats : alors il se mit peu à peu à la diviniser, pour ainsi dire, débitant que cette biche était un présent des dieux ; et, comme il connaissait l'empire de la superstition sur les Barbares, il leur fit accroire que cet animal lui découvrait bien des choses cachées. Voici par quels artifices il accréditait cette imposture. Était-il informé, par quelque avis secret, que les ennemis avaient fait une incursion sur les terres de sa province, ou qu'ils avaient sollicité une ville à la défection, il feignait que la biche lui avait parlé pendant son sommeil, et lui avait commandé de tenir les troupes prêtes à combattre. Apprenait-il qu'un de ses lieutenants avait obtenu quelque avantage, il faisait cacher le courrier et produisait en public la biche couronnée de fleurs, ce qui annonçait une heureuse nouvelle ; il disait au soldat d'avoir bon courage et de faire des sacrifices aux dieux, leur promettant qu'ils apprendraient bientôt quelque bon succès. C'est ainsi qu'il les rendit souples et soumis à toutes ses volontés : car ils croyaient obéir non point aux conceptions militaires d'un homme étranger, mais à un dieu. » (Ch. XI et XII.)

1. Dans la tragédie de Sertorius, Corneille fait dire à son héros :

« Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis. »

2. Voir notice historique, p. 133.

« C'est lui que le ciel a choisi pour dompter les infidèles. « D'un bras terrible, il les saisit, les renverse, et sur les « débris de leur puissance, fonde à jamais la grandeur « de sa race.

« Mets César ou Alexandre à la place d'Alphonse; « donne-leur une poignée de soldats à commander, et « tout le peuple maure à combattre; et tu douteras « qu'Alexandre ou César fussent sortis de la lutte aussi « glorieusement que mon héros. Voilà quels sont nos « rois; connais maintenant leurs sujets.

« Observe ce vieillard qui lance un regard courroucé « sur le jeune souverain qui fut son élève. Indigné de le « voir vaincu : Rallie tes guerriers, lui dit-il, et retourne « au combat. Le prince obéit; le vieux guerrier l'ac- « compagne et lui rend la victoire. Ce grand homme est « Égas Moniz[1]. L'honneur et la fidélité n'ont point de « plus parfait modèle.

« Le voici qui, la corde au cou et vêtu d'une humble « tunique, se jette avec sa femme et ses enfants aux « pieds du roi de Castille. Son jeune maître qu'il a sauvé « par le traité de Guimaraens, refuse d'en remplir les « conditions. Égas en était le garant : pour dégager sa « parole, il se dévoue à la mort, et se condamne noble- « ment pour absoudre son roi.

« Fut-il moins grand que ce consul romain qui, sur- « pris aux Fourches Caudines et contraint de passer « sous le joug, se livra, pour sauver l'honneur de son « pays, entre les mains des Samnites[2]? J'admire la con-

1. Voir notice historique, p. 138.

2. Les consuls Posthumius et Véturius, à la tête de leurs légionnaires vaincus, avaient passé sous le joug et étaient revenus à Rome au milieu d'un deuil universel. Lorsqu'on délibéra dans le Sénat sur le traité fait avec les Samnites, Posthumius se leva et dit : « Le peuple romain ne peut être lié par un traité conclu sans son approbation; mais, pour dégager la foi publique, il faut livrer aux Samnites ceux qui ont juré la paix. » Le Sénat accepta le sacrifice de ces victimes

« stance et la fermeté du Romain ; mais il ne donnait « que sa vie, mais il portait la peine de sa funeste im- « prévoyance. Égas Moniz n'a point de faute à expier, « et il offre en sacrifice avec lui ses propres enfants et « leur mère !

« Regarde cette forteresse qu'assiége un roi maure. Il « est près d'en franchir les murs ; mais un guerrier sort « d'une embuscade, tombe comme la foudre sur l'infi- « dèle, le charge de fers, et délivre la forteresse. Exploit « digne de Mars ! Le même guerrier va se retrouver sur « mer aux prises avec les musulmans. Le fer et la flamme « à la main, il enlève, brûle ou coule à fond leurs vais- « seaux.

« C'est dom Fuas[1], le Lutatius portugais. Les feux « dont il embrase l'escadre maure, éclairent les sommets « du mont Abyla. Mais il tombe sur ses trophées, heu- « reux de mourir en combattant les ennemis de son « Dieu. Le ciel lui réserve une palme que la main des « infidèles ne pourra plus lui ravir.

« Ne vois-tu pas dans le lointain des hommes armés « qui descendent en amis sur nos bords ? leurs vête- « ments, leurs vaisseaux n'ont point la forme des nôtres. « Ce sont des Germains : ils viennent aider notre pre- « mier monarque à la conquête de Lisbonne[2]. Vois « briller et mourir à leur tête le chevalier Enric[3]. Un « palmier naîtra miraculeusement sur sa tombe.

volontaires ; les deux consuls, ainsi que leur questeurs et leurs tribuns, enchaînés comme des esclaves, furent conduits par les féciaux à l'armée des Samnites, et, quand ils furent en présence du général ennemi, Posthumius, frappant du genou le fécial, s'écria : Je suis Samnite maintenant, je viole le caractère sacré d'un ambassadeur ; que les Romains vengent cet outrage, ils ont à présent un juste motif de guerre. »

1. Voir notice historique, p. 147.

2. Voir notice historique, p. 144.

3. Le chevalier Enric était Allemand ; mais comme il est mort en combattant pour la cause portugaise, Camoens célèbre sa gloire avec celle des héros du Portugal.

« Ce prêtre-soldat dont la foudroyante épée menace « Arronchès, c'est le fier Théotonio[1]. Il vengera sur « cette ville la perte de Leiria, envahie par les soldats « de Mahomet. Plus loin, les Portugais assiégent San- « tarem. Remarque celui qui monte à l'assaut le premier, « et qui déploie sur les remparts la bannière aux cinq « écussons.

« Cours avec lui dans les plaines de l'Andalousie. Les « regards de son roi doublent son ardeur : il enfonce, il « rompt les phalanges musulmanes, abat l'étendard de « Séville, et fait mordre la poussière à l'infidèle qui le « portait. C'est le digne fils d'Égas, c'est Mem Moniz[2], « reproduisant à nos yeux les prodiges de cette valeur « qui dort dans la tombe avec les ossements de son père. « Il figure à bon droit sur nos drapeaux, le guerrier qui « allait renversant les drapeaux des ennemis, et conser- « vant toujours le sien.

« Vois-tu ce Portugais qui, du haut d'une tour, des- « cend appuyé sur sa lance, emportant les têtes des deux « sentinelles d'Évora ? La cité surprise va céder à tant « d'audace. Elle prendra pour armes l'image du vain- « queur tenant dans sa main les têtes froides des Isma-

1. Chez les anciens, les ministres de la religion combattaient souvent au milieu des guerriers. Tel était ce prêtre d'Apollon que cite Virgile au X[e] livre de l'*Éneide :*

Tertius, ille hominum divûmque interpres Asylas,
Cui pecudum fibræ, cœli cui sidera parent,
Et linguæ volucrum, et præsagi fulminis ignes,
Mille rapit densos acie atque horrentibus hastis.
(V. 175-178.)

De pareils faits n'ont pas été moins fréquents dans l'histoire des nations modernes ; mais nulle part la maxime de Tertullien « in periculo, omnis homo miles » n'a été plus appliquée qu'en Espagne et en Portugal. — Le prêtre, dont parle ici Camoens, était prieur des chanoines réguliers de Coïmbre ; il s'était mis à la tête d'un corps de partisans.

2. Voir notice historique, p. 144.

« élites. Prouesse incomparable ! elle assure à Giraldo [1] « le surnom de Chevalier Sans-Peur.

« Un Castillan [2] s'est jeté dans les rangs des infidèles. « Disgracié de son prince, et poursuivi par l'antique « haine des Laras, il fait cause commune avec les enne- « mis du nom chrétien et leur soumet Abrantès. Mais « son triomphe sera court. Un Portugais, presque seul, « vole à sa rencontre, le terrasse et le force à recevoir « des fers. Martin Lopès est le nom du vainqueur.

« Mais j'aperçois un prélat belliqueux, déposant la « crosse d'or pour la lance de fer. Intrépide, inébranla- « ble, il accepte la bataille que lui présente l'Ismaélite. « Vois briller dans les airs ce signe lumineux qui « ranime soudain le courage de ses soldats intimidés : « vois la défaite et la mort des rois de Séville et de « Cordoue.

« Deux autres rois tombent avec eux, victimes frap- « pées par la main du Tout-Puissant, plutôt que par un « bras mortel. L'orgueilleuse cité d'Alcacer est le prix de « la victoire. Le courage de ses guerriers, ni ses remparts « de fer ne sauraient la défendre : elle ouvre ses portes « à dom Matthieu [3], pasteur des peuples et vengeur de « son troupeau.

« Voici le conquérant des Algarves. La Castille le « compte parmi ses généraux, mais le Portugal l'a vu « naître. Tout fléchit sous ses armes ; tout cède à sa for- « tune : il escalade en plein jour les forteresses, les rem-

1. V. notice historique, p. 146.

2. Ce Castillan est dom Ferdinand de Castro. Le roi de Castille, Alphonse IX, l'ayant empêché de se venger d'un outrage qu'il avait reçu des comtes de Lara, il mit son épée au service des Maures et combattit indistinctement les Espagnols et les Portugais. Il avait pillé Thomar et s'était emparé d'Abrantès, lorsque Martin Lopès s'avança à sa rencontre et le renversa du premier choc.

3. Dom Matthieu était évêque de Lisbonne. Voir notice historique, p. 154.

« parts. Ici, il venge sur Tavira la mort de quelques-uns « des siens que l'ardeur de la chasse avait entraînés « loin du camp. Là, par une ruse de guerre, il s'empare « de Sylves dont la conquête avait coûté si cher aux in- « fidèles. O Corréa[1] ! tes exploits font le désespoir de « tes rivaux.

« Donnons un coup d'œil à ces trois chevaliers errants. « Ils ont parcouru l'Espagne et la France, cherchant les « combats singuliers, les joutes, les tournois, jeux fa- « voris de Mars et de Bellone. Une fête guerrière les ap- « pelle à Tolède. Ils y volent et remportent le prix de « la valeur. Les Castillans vaincus osent les défier en- « core. Le premier qu'ils attaquent, Ribeiro, les étend « morts à ses pieds. Son bras est invincible, et son nom, « immortel[2].

« Mais un héros bien plus grand va fixer nos regards. « La patrie périssait : il la soutient au bord de l'abîme. « Le vois-tu qui rougit de colère, accusant la nation « elle-même devant la nation rassemblée, s'indignant « des lâches frayeurs, des honteux délais, et ranimant « dans tous les cœurs l'amour du prince et la haine de « l'étranger ?

« Sans autre secours que ses hardis conseils et la fa- « veur des cieux, les Portugais soutiennent leur indé- « pendance et leurs droits ; et, dans les champs d'Al- « jubarota, anéantissent la grande armée des Castillans. « Le voilà qui passe le Tage : il va cueillir de nouveaux « lauriers entre le Gualdaquivir et la Guadiana.

« La scène change. Les Lusitaniens tremblent à leur « tour : le héros n'est plus à leur tête. Solitaire et tran-

1. Voir notice historique, p. 160.

2. On jugerait que le poëte a fait trop d'honneur à Ribeiro en le comptant au nombre des hommes les plus célèbres de son pays, si l'on ne se reportait au temps où il vivait et à l'importance qu'avaient les combats singuliers et les tournois.

« quille, il ne vit plus que pour son Dieu. Ses anciens « compagnons d'armes volent à sa retraite. Il priait. Tout « est perdu, lui crient-ils, tout cède au torrent de l'en- « nemi ; viens ranimer nos courages, viens nous rendre « la victoire.

« Le ciel vous la rendra, leur répond le guerrier ; et, « d'un air calme, il continue sa prière. Tel autrefois « Numa Pompilius, au récit des ravages causés par « l'ennemi dans la campagne de Rome, répondit sans « s'émouvoir : Qu'on me laisse d'abord achever mon « sacrifice.

« Quel nom donner au guerrier qui puisa tant de « force dans sa foi ? L'appellerai-je le Scipion portugais ? « Le nom de Nuno Alvarès[1] est plus illustre encore. « Heureuse patrie qui possède un tel fils ou plutôt un « si glorieux père ! Tant que le soleil embrassera dans « sa course et les champs de Cérès et les plaines de « Neptune, la Lusitanie regrettera son libérateur.

« L'exemple d'Alvarès enfanta des héros dans tous les « rangs. Vois ce hardi capitaine harceler les ennemis et « de leurs dépouilles guerrières enrichir ses compagnons. « C'est Rodrigue de Landroal[2]. Ici, il arrache à deux « chefs castillans les troupeaux que nous avait enlevés « leur audace. Là, plus terrible, il baigne sa lance dans « le sang espagnol et brise les fers d'un ami.

« Ailleurs, Fernand d'Elvas[3] vient de punir un Por-

1. Nuno Alvarès a été surnommé le *Scipion portugais* et le *saint connétable*. Voir notice historique, p. 181 et suiv.

2. La forteresse de Villa-Viçosa avait été livrée aux Espagnols par un Portugais du nom de Vasco Porcallo. Ce traître avait en même temps mis entre les mains de l'ennemi un ami de Rodrigue de Landroal, nommé Cuytado ; mais l'escorte, qui emmenait ce dernier, fut atteinte et dispersée par Landroal, et Cuytado fut délivré.

3. Un chevalier portugais, appelé Marino, qui était depuis quelque temps au service du roi de Castille, simula de meilleurs sentiments et annonça qu'il allait défendre la cause de son pays. Fernand d'Elvas,

« tugais perfide. Vengeur de la foi violée, il porte le fer « et le feu dans les campagnes de Xérès et les inonde « du sang de leurs maîtres. Admire à l'entrée du Tage « ce généreux Pereira[1] qui, seul, fait tête à une escadre « formidable, et sauve, en périssant, les navires qu'il « commande.

« Mais regarde ce prodige. Dix-sept Portugais, « groupés sur un tertre, opposent une invincible résis- « tance à quatre cents Castillans. L'ennemi, d'un cercle « étroit, les environne et les presse. Las de se défendre, « ils attaquent à leur tour; et, le fer à la main, s'ou- « vrent un libre passage. Ce fait d'armes serait grand « dans tous les âges[2].

ajoutant foi à ses promesses, se rendit auprès de lui; mais le traître le retint prisonnier et ne consentit à le mettre en liberté que moyennant une rançon assez élevée. Fernand ne tarda pas à le punir : il le tua dans une rencontre qui eut lieu quelques jours après.

1. Voir notice historique, p. 180.—La Harpe s'étonne, avec raison, que Camoens n'ait pas attaché plus d'importance à la mort héroïque de Pereira, et n'ait pas accordé à sa grande action plus de place qu'aux faits, tout à fait secondaires, accomplis par Fernand d'Elvas et Landroal.

2. De la Clède, au livre X de son histoire du Portugal, raconte cet épisode de la manière suivante : « L'armée de Jean Ier était campée sous Villalobo. Dix-huit Portugais, battant l'estrade, rencontrèrent un corps ennemi composé de quatre cents chevaux et de quelque infanterie. Les Portugais gagnèrent une hauteur, dans le dessein de périr plutôt que de se rendre. Il était cependant nécessaire de faire avertir le roi du danger qui les menaçait; mais aucun d'eux ne voulait se charger de la commission, dans la crainte d'être soupçonné de vouloir se dérober au péril présent. Après quelque contestation, dom Diègue Perès d'Avellar demanda lequel était le plus honorable, ou d'aller chercher du secours, en perçant au travers des ennemis, ou de combattre contre eux de pied ferme. Tous ses camarades répondirent que c'était le premier parti. Je serai donc aujourd'hui, leur dit-il, le plus vaillant d'entre nous. En même temps, il s'élance sur son cheval et le pousse du côté des ennemis, qui, étourdis de son audace, lui ouvrent un libre passage. Tandis qu'il vole pour appeler du secours, les Castillans, revenus de leur surprise, chargent les dix-sept autres Portugais. Ceux-ci se défendent et attaquent tour à tour avec la plus grande intrépidité. Plusieurs Espagnols étaient déjà tombés sous leurs

« Jadis trois cents guerriers de la Lusitanie osèrent « se mesurer avec mille Romains, et la victoire se dé- « clara pour les soldats de Viriate. Héritiers de leur « gloire, nous le sommes aussi de leur valeur. Jamais, « tous nos fastes l'attestent, jamais le Portugais ne « compta ses ennemis.

« Voici les nobles fils du roi Jean, dom Pèdre et dom « Henri. Le premier s'immortalise aux champs de la « Germanie[1]. Le second, plus célèbre encore, ordonne « et dirige nos glorieuses navigations. Ceuta, que les « infidèles regardaient comme imprenable, Ceuta le « voit entrer victorieux dans ses murs[2].

« C'est là que l'illustre Menezès[3] soutient deux siéges « contre tous les efforts de l'Asie. Regarde son fils : à « la fierté qui brille sur son front, à la vigueur de son « bras, on le prendrait pour le dieu des batailles. Il « repousse loin d'Alcacer d'innombrables bataillons, et, « de son corps couvert de blessures, fait un rempart à « son roi[4].

« Une foule d'autres héros mériteraient d'avoir ici « leurs images. Mais où sont les récompenses, la gloire,

coups, quand le secours arriva. A cette vue les Castillans se retirèrent en disant : « l'action de ces Portugais rend croyables toutes les merveilles qu'on nous raconte des douze pairs de France. »

1. Dom Pèdre qui avait visité presque toutes les parties de l'Europe, avait eu occasion de combattre les Turcs sous les ordres de l'empereur Sigismond.

2. Voir notice historique, p. 187.

3. Voir notice historique, p. 188.

4. Dom Duarte de Viana était fils naturel du comte de Menezès. Il accompagna le roi Alphonse V dans sa seconde expédition d'Afrique. Alphonse était à Ceuta, lorsqu'il fut averti par quelques Maures qu'il pouvait faire une prise considérable dans la montagne de Benazafu. C'était un piége : à peine le roi fut-il engagé dans les sinuosités de la montagne, qu'il fut assailli par une multitude effroyable de Maures. Dom Duarte, à la tête de quelques braves, soutint longtemps l'effort des Barbares, et couvrit la retraite précipitée du roi; mais il ne put se sauver lui-même, et tomba couvert de blessures. (M.)

« la faveur qui alimentent les arts? les pinceaux et les « couleurs manquent à nos peintres. C'est la faute de « ces fils dégénérés qui, plongés dans la mollesse, ont « oublié les exploits de leurs pères.

« Les grands hommes dont ils descendent ne s'étaient « ennoblis que par la vertu. Ils aspiraient à fonder sur « elle l'honneur de leur race. Aveugles qu'ils étaient! « Leur gloire, si péniblement acquise, a livré leurs en- « fants à des loisirs corrupteurs, et plus l'éclat de leurs « actions se répand dans l'univers, plus l'ombre s'étend « sur leur obscure postérité[1].

« Des hommes vulgaires les ont remplacés sur la « scène du monde. Sans vertus, sans aïeux, ils sont « pourtant chargés de pouvoir et d'opulence. C'est la « faute des rois qui prodiguent à la faveur ce qu'ils « refusent au mérite. Ces enfants de la fortune ne nous « demandent pas les images de leurs pères ; la vérité « de nos pinceaux révolterait leur. orgueil.

« Sans doute, il est encore parmi nous de dignes « rejetons des héros, d'illustres chevaliers qui n'ont « point démenti leur origine. S'ils n'ajoutent point à « la gloire de leurs aïeux, ils savent du moins en sou- « tenir l'éclat. Mais chaque jour en voit décroître le « nombre, et le génie de nos peintres n'aura bientôt plus « d'aliment[2]. »

Ainsi, tour à tour, admirateur passionné ou censeur

1. La gloire des ancêtres, d'après la belle expression de Salluste, est pour leurs descendants un flambeau qui ne laisse dans l'obscurité ni leurs vertus ni leurs vices. « Majorum gloria posteris lumen est, neque bona, neque mala in occulto patitur. » — Juvénal exprime la même pensée que Salluste :

> Incipit ipsorum contra te stare parentum
> Nobilitas, claramque facem præferre pudendis.
> Omne animi vitium tanto conspectius in se
> Crimen habet, quanto major, qui peccat, habetur.
> (VIII, 138)

2. Camoens ici semble s'oublier : il parle en son nom et ne pense

inexorable, Paul de Gama expliquait au Catual les faits glorieux qu'une main savante avait tracés sur nos bannières. Le Malabare enchanté se faisait répéter et redemandait encore le récit des batailles dont l'image était sous ses yeux.

Mais déjà le flambeau du monde descendait sous l'horizon. Aux derniers rayons du jour, le Catual s'éloigne de la flotte. Ses mille Naïres le suivent sur les eaux et vont demander à la nuit le silence et la tranquillité qui réparent les fatigues du jour.

Cependant, rassemblés par ordre du Samorin, les aruspices [1], les devins, les prêtres des idoles, se livraient aux prestiges d'un art trompeur, et, dans leurs sacrifices ténébreux, interrogeaient la magie sur les suites incertaines de l'arrivée des étrangers, sur les événements heureux ou malheureux qui devaient naître de ce premier événement.

L'enfer leur dit vrai cette fois. Il leur montre les guerriers de l'Hespérie enchaînant les nations du Gange, et fondant un éternel empire sur les débris des trônes de l'Inde. Les devins épouvantés vont porter au Samorin la terrible réponse trouvée dans les entrailles des victimes.

A l'effroi des idolâtres se joindra bientôt la fureur des musulmans. Bacchus toujours constant dans sa haine, prend la figure du prophète que révèrent les enfants d'Ismaël, et visite en songe [2] un ministre de l'Alcoran.

plus qu'il fait parler Gama. Celui-ci devait avoir pour but d'inspirer au Catual une haute idée des Portugais et ne pouvait pas, dans de telles circonstances, s'exprimer de cette façon sur le compte de ses contemporains.

1. Barros raconte, au IVe livre de la première décade de son histoire, qu'un devin du pays avait montré au Samorin, dans un vase rempli d'eau, l'image de toute une flotte, venue d'une contrée très-éloignée pour ruiner le commerce et le pouvoir des Maures en Orient.

2. Dans l'Énéide, Alecton, pour exciter la colère de Turnus contre

Le prêtre dort, mais le fanatisme veille dans son cœur.

« Tremblez, enfants de Mahomet, un grand malheur « vous menace. Craignez tout de ces étrangers que « l'Océan vient de vomir sur vos bords. » Il dit : le musulman se réveille en sursaut, mais se croyant abusé par un songe ordinaire, il se rassure et se rejette, plus calme, dans les bras du sommeil.

Le dieu lui apparaît encore : « Ne reconnais-tu pas « le grand législateur qui donna jadis à tes pères cette « loi sacrée qui vous a sauvés tous de l'opprobre du « baptême? Je veille pour toi, barbare, et tu dors[1]. « Apprends que ces vils chrétiens n'aspirent qu'à vous « replonger dans les ténèbres dont j'ai tiré le genre hu- « main.

« Ils sont encore peu nombreux et sans force. Armez- « vous pour les détruire. Quand les premiers rayons

Énée, prend les traits de Calybé, la vieille prêtresse de Junon, et se présente au jeune prince pendant son Sommeil.

. . . . . . Tectis hic Turnus in altis
Jam mediam nigra carpebat nocte quietem.
Allecto torvam faciem et furialia membra
Exuit ; in vultus sese transformat aniles,...
Fit Calybe, Junonis anus templique sacerdos,
Et juveni ante oculos his se cum vocibus offert.
(VII, v. 413-4.0.)

1. Au deuxième chant de l'Iliade, Onirus, le dieu des songes, apparaît à Agamemnon endormi ; il a pris les traits de Nestor, celui des vieillards qu'Agamemnon honore le plus, et, sous ce visage trompeur, il lui adresse la parole : « Tu dors, fils du belliqueux Atrée..... Mais prête-moi vite une oreille attentive. Je te suis envoyé par Jupiter, qui, tout éloigné qu'il est, veille sur toi..... Il t'ordonne d'armer au plus tôt les Grecs. »

Εὕδεις, Ἀτρέος υἱὲ δαΐφρονος. . . . . . .
Νῦν δ' ἐμέθεν ξύνες ὦκα· Διὸς δέ τοι ἄγγελός εἰμι
ὅς σευ, ἄνευθεν ἐών, μέγα κήδεται ἠδ' ἐλεαίρει.
Θωρῆξαί σε κέλευσε καρηκομόωντας Ἀχαιοὺς
πανσυδίῃ. (V. 23-29.)

Agamemnon se réveille, et, dès l'aurore, il convoque l'assemblée. Un conseil, formé de chefs magnanimes, se réunit près du vaisseau de Nestor, et le roi des rois concerte avec eux un habile dessein. (V. 41-55).

« du soleil éclairent l'horizon, on en supporte aisément « l'éclat : mais, lorsqu'au milieu de sa course il étin- « celle de tous ses feux, malheur à l'œil téméraire qui « tenterait de le braver. Et malheur à vous, enfants de « Mahomet, si vous laissez votre ennemi grandir et se « fortifier sur ses rives. »

A ces mots, il disparaît. L'Ismaélite a frissonné d'horreur. Il s'élance de sa couche[1], et d'un cri terrible, éveille ses serviteurs. Impatient et farouche, il attend, à la lueur d'un flambeau, le retour de l'aurore. A peine a-t-elle paru, qu'il convoque les chefs de la loi. Un moment les rassemble, un moment les instruit de l'horrible songe.

Ils délibèrent en tumulte. Le fer, le poison, la violence et la perfidie, mille projets homicides sourient tour à tour à leur fureur[2]. Mais un dernier avis les entraîne. « Abordons en secret les conseillers du prince, achetons

1. Turnus aussi, après avoir entendu les paroles d'Alecton, frissonne d'horreur et s'élance de sa couche.

Olli somnum ingens rumpit pavor, ossaque et artus
Perfundit toto proruptus corpore sudor.
Arma amens fremit, arma toro tectisque requirit.
(Virg., *Énéide*, VII. v. 458-460.)

2. De même Turnus, à son réveil, parle aux chefs de ses guerriers, et, dès qu'il a parlé, les Rutules s'animent à l'envi au combat.

Indicit primis juvenum, et jubet arma parari.
Hæc ubi dicta dedit, ...
Certatim sese Rutuli exhortantur in arma.
(Virg., *Énéide*, VII, v. 468-472.)

Le Tasse a imité tout ce passage des Lusiades au IX° chant de la Jérusalem délivrée. Alecton, dans ce poëme, prend les traits d'un Turc très-âgé et vient exciter Soliman à la vengeance. « Alecton, dit-il, vient à lui sous les traits d'un vieillard pâle, le visage plein de rides : il a sur la lèvre une barbe épaisse et le menton rasé. Autour de sa tête s'enroule un long turban ; sa robe lui descend aux pieds. Il a le cimeterre au côté, le carquois à l'épaule, l'arc à la main. » Après avoir versé au cœur de Soliman son ardente fureur, Alecton disparaît. « Le héros, sans retard, assemble ses hordes d'Arabes. Ses paroles stimulent la lenteur et la faiblesse, et le camp, qu'il embrase de ses propres désirs, est impatient de le suivre. » Ch. IX, st, 8, 11 et 13.

« leur secours ; et, par leurs mains, immolons les en-
« nemis du Prophète. »

L'assemblée se sépare, et bientôt l'or et la calomnie coulent par mille canaux chez les ministres du Samorin. Ces nobles navigateurs qu'ils venaient de recevoir en triomphe, ces ambassadeurs de l'Occident, accueillis avec tant de magnificence, sont devenus tout à coup à leurs yeux un fléau destructeur, un ramas de brigands, sans roi, sans culte et sans patrie, de vils pirates qu'il faut se hâter de punir.

O vous que la Providence a chargés du soin de gouverner les peuples, armez-vous de prudence et de sévérité dans le choix des hommes que vous appelez à vos conseils. C'est par eux que la vérité doit parvenir jusqu'à vous[1]. Que des mœurs pures, qu'une vie sans tache vous répondent de leur fidélité.

Mais gardez-vous d'un autre écueil. L'humble vertu des anachorètes ne doit pas être la vertu de vos ministres. De grandes vues, un grand caractère, doivent s'unir en eux à la probité scrupuleuse. Et si le génie lui-même, éclairé par l'expérience, s'est égaré quelquefois dans la conduite des affaires, les confierez-vous à ce mortel pieux qui, tranquille à l'ombre du sanctuaire, ne médita jamais que sur les intérêts du ciel ?

1. On peut rapprocher de cette stance les réflexions que fait Télémaque, au moment où Méthophis, officier de Sésostris, trouve le moyen de tromper son roi : « Hélas ! à quoi les rois sont-ils exposés ! Les plus sages sont souvent surpris. Des hommes artificieux et intéressés les environnent. Les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressés, ni flatteurs ; les bons attendent qu'on les cherche, et les princes ne savent guère aller les chercher ; au contraire, les méchants sont hardis, trompeurs, empressés à s'insinuer et à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur et la conscience pour contenter les passions de celui qui règne. Oh ! qu'un roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchants ! Il est perdu s'il ne repousse la flatterie, et s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité. » (Fénelon, Télém., II.)

L'or des musulmans venait d'interdire à Gama l'accès du trône. La réponse qu'il attendait, cette réponse si solennellement promise, se différait de jour en jour ; et c'est à l'obtenir qu'il bornait tous ses vœux. Favorable ou contraire, elle attesterait du moins à la Lusitanie l'existence d'un nouveau monde.

Il savait bien qu'une fois assuré du chemin de l'Orient, Emmanuel, le grand Emmanuel, enverrait des vaisseaux et des armées qui soumettraient à la domination portugaise et la terre de l'Inde et les flots qui baignent ses rivages. L'honneur de la découverte suffisait à Gama.

Le silence du monarque indien, le langage de ses ministres, tant de délais sans motif et sans terme, éveillent les soupçons du héros. Il reconnaît l'œuvre du Maure, et se dispose à la dévoiler au Samorin. Celui-ci, troublé par ses augures, trompé par les musulmans et par les hommes de son conseil, flottait dans l'incertitude.

La peur est entrée dans son âme ; mais l'avarice y règne encore, et, plus forte que les oracles, le rassure et l'encourage. Il songe aux immenses profits que lui garantirait pour de longues années une alliance avec le roi de Lusitanie.

Mais ces hommes de l'Occident sont-ils en effet les envoyés d'un grand roi ? Et s'ils n'étaient, comme l'affirme son conseil, que des aventuriers sans mission !.... Pour éclaircir enfin tous ses doutes, il appelle Gama : « Viens, lui dit-il, parle-moi sans détour. Avoue ta « faute, le pardon sera le prix de ton aveu.

« J'ai la preuve que ton ambassade n'est qu'une feinte. « Tu n'as ni roi, ni patrie. Ta vie est errante et vaga- « bonde. Quel serait, dans vos lointains climats, le mo- « narque assez insensé pour exposer ses flottes à des « courses si longues et si périlleuses ?

« Et si ton prince est, comme tu l'annonces, le sou-

« verain d'un grand empire, quels présents m'apportes-« tu de sa part ? Où sont les dons magnifiques qui si-« gnalent et consolident les alliances des rois ? Quelle « garantie puis-je trouver dans les paroles d'un obscur « navigateur ?

« Fuyez-vous une ingrate patrie, comme autrefois « d'illustres exilés ? Parlez... Mon empire vous est ou-« vert ; la patrie des âmes fortes est partout. Ne fussiez-« vous que des forbans, parlez encore et ne craignez « point d'injustes rigueurs ; l'homme n'est que trop « souvent aux prises avec l'impérieuse nécessité. »

Ce discours venait de révéler à Gama les calomnies ténébreuses que la haine des musulmans avait semées dans l'esprit du Samorin[1]. Indigné, mais calme et tranquille, il prend aussitôt la parole. Vénus avait mis la fierté sur son front et la persuasion sur ses lèvres.

« Si l'ennemi du genre humain n'eût, dès les pre-« miers jours du monde, versé sur les enfants d'Adam « la coupe du mensonge et de l'iniquité, si des hommes « perfides, éternel fléau des chrétiens, ne nous eussent « peints à tes yeux sous de fausses couleurs, jamais tu « n'aurais conçu contre nous de pareils soupçons.

« Tes paroles m'affligent sans me surprendre. En « aspirant à ta confiance, je n'ai pas dû m'attendre à la « conquérir sans efforts : c'est le sort des mortels d'être « condamnés à une douloureuse alternative de craintes « et d'espérances[2]. Mais oublie des conseils dictés par « la haine, et daigne m'écouter un moment,

« Un vil pirate, un malheureux banni, serait-il venu « de si loin demander à ces rives un asile ignoré ? Au-« rait-il bravé, pour y parvenir, les tempêtes, les glaces

1. Voyez, au sujet de la conduite des Maures auprès du Samorin et de ses ministres, la notice historique, p. 239 et suiv.

2. Spemque metumque inter dubii.... ..
(Virg., *Énéide*.)

« du pôle, et les feux de l'équateur? Quel serait son but, « son espoir ?

« Tu veux que des présents magnifiques attestent la « vérité de ma mission. Mais le seul but de mon voyage « était la découverte des climats où fleurit ton empire. « Ah ! si la fortune achève son ouvrage, si, toujours fa- « vorable à mes vœux, elle me rend à ma patrie, tu me « verras bientôt revenir avec des présents dignes de « toi, dignes du souverain qui commande aux rives du « Tage.

« Ta sagesse s'étonne que du fond de l'Hespérie un « roi puissant m'ait envoyé vers toi. L'entreprise est, en « effet, surprenante ; mais des projets vulgaires ne ten- « tèrent jamais nos rois. Il faut connaître les Portugais, « le génie des princes qui les gouvernent, pour croire « aux efforts dont leur courage est capable.

« Depuis longtemps nous avions vaincu les terreurs « qui enchaînaient les grandes navigations. Déjà les « mers orageuses qui baignent la côte africaine avaient « vu flotter nos drapeaux, quand, sur les marches du « trône, apparut un nouveau Génie dont le regard « prophétique se porta jusqu'aux dernières limites de « l'Océan.

« Ce Génie fut Henri: Henri, le noble fils de ce roi « fortuné qui le premier franchit les ondes pour chasser « de leurs propres foyers les derniers Maures d'Abyla. « De flottants édifices s'élevèrent à la voix du héros, et « s'avancèrent glorieusement vers les régions que do- « minent les constellations d'Argo, de l'Hydre, du Liè- « vre et de l'Autel.

« Ces premiers succès enflammèrent notre audace. « Des chemins nouveaux s'ouvrirent pour nos naviga- « teurs, et se prolongèrent au delà des brûlants tropi- « ques, jusqu'à ces contrées dont les noirs habitants « n'ont jamais vu les sept astres du Nord.

« Leur courage nous a frayé la route. Vainqueurs « comme eux de la fortune et des flots, nous venons à « travers les tempêtes marquer ici le terme de nos tra- « vaux, et te demander un simple témoignage de notre « arrivée dans tes ports.

« Telle est la vérité, grand roi. Supposerais-tu que, « dans l'espoir incertain d'une aussi faible faveur, j'es- « sayasse de t'éblouir par de longs et fastueux men- « songes ? Le fruit que je pourrais tirer de mon impos- « ture, en balancerait-il le péril ? N'irais-je pas plutôt « me réfugier sur les ondes, et, misérable pirate, leur « confier mes trésors et ma destinée ?

« Si j'ai dit vrai, si j'ai porté la conviction dans ton « âme, daigne hâter ta réponse, ne retarde pas plus « longtemps mon départ. Et, s'il te reste encore quelques « doutes sur la sincérité de mes paroles, interroge ta « sagesse ; elle achèvera de dissiper le nuage qui te ca- « chait la vérité[1]. »

A mesure que le héros parlait, la confiance renaissait dans le cœur du monarque. Frappé du discours de Gama, de l'air de candeur et de dignité qui respirait sur son front, il commence à croire que ses ministres ont été trompés ; lui-même se trompe : ses ministres sont corrompus.

D'autres pensées encore le sollicitent en faveur de Gama. L'Occident tributaire de l'Asie, les ports du Malabar remplis des flottes européennes, les trésors de la Lusitanie versés dans ses États, cette brillante perspective efface à ses yeux les dangers dont le menaçaient ses oracles et les Maures.

« Retourne à tes vaisseaux, dit-il à Gama, et que, dès

1. Pour apprécier toute cette allocution, il faut la rapprocher du discours que l'historien Osorius prête à un Maure de Calicut accusant Gama devant le Samorin. Voyez la notice historique, p. 239. Voyez aussi, sur les discours des Lusiades, la notice littéraire, p. 93.

« aujourd'hui, l'Asie et l'Europe soient unies par les « nœuds du commerce. Habitants des bords du Tage, « apportez aux peuples de l'Inde les productions de « l'Occident, et reportez à vos climats les aromates, « les parfums dont mon empire abonde. »

Il dit. Empressé d'obéir, le guerrier vole au palais du Catual, et demande un esquif qui le conduise à la flotte. Le Catual hésite et temporise ; il ne peut se résoudre à laisser échapper sa victime. Pressé de nouveau, il marche avec Gama vers le port, l'égare vingt fois dans sa route et l'entraîne hors des murs, loin du palais où réside le Samorin.

Le rivage est désert. Un ordre secret du Catual en a détaché toutes les barques. « Tu le vois, dit-il à Gama, « la mer est aujourd'hui fermée pour toi. Mais attends « la nouvelle aurore, et je prendrai soin d'assurer ton « départ. » Aux derniers mots du perfide, à son affreux sourire, le héros reconnaît le complice des Maures. Il ne l'avait pas encore soupçonné.

De tous les ministres qui présidaient aux destinées de l'empire, le Catual était le plus puissant ; les cités s'ouvraient ou se fermaient à sa voix. Vendu comme le reste de la cour aux enfants de Mahomet, vil confident de leurs complots, il en était devenu le chef et l'instrument.

Gama renouvelle en vain sa prière. Il invoque le nom du Samorin, du noble héritier de Périmal. « Quels sont « tes motifs pour suspendre mon départ et retarder « ainsi nos échanges ? Depuis quand le serviteur du « prince a-t-il le droit de désobéir à son maître ? »

Sourd à sa voix, le Catual roulait dans sa pensée mille projets sinistres. Plongera-t-il le poignard dans un sang qu'il abhorre, ou, la flamme à la main, ravira-t-il à nos vaisseaux embrasés tout espoir de retour ?

Qu'aucun d'eux ne revoie l'Hespérie, avaient dit les

musulmans ; que le roi des Lusitaniens ignore à jamais les chemins qui conduisent à la terre orientale. Surveillez surtout, surveillez l'audacieux Gama. Qu'à son aspect, les barques, les canots s'éloignent du rivage, qu'il reste enchaîné sur ces bords.

Gama continue de se plaindre. Il s'irrite, il éclate en reproches. « Appelle tes vaisseaux, lui répond le Catual ; « leur voisinage rendra nos communications plus fa« ciles. Et pourquoi craindrais-tu de les confier à nos « rivages ? Tant de défiance n'appartient qu'à des pi« rates ; des cœurs amis montreraient plus de franchise « et d'abandon. »

Mais le héros a pénétré le dessein du Barbare. Si l'ordre est donné, si la flotte obéit, elle est à l'instant surprise, assaillie et livrée aux flammes. Mille pensées se pressent dans son esprit. Inquiet, mais toujours ferme, il envisage les dangers et délibère sur les ressources.

Comme on voit, aux rayons du soleil, l'acier poli ou le cristal d'un miroir[1] promener sur les toits, sur les murs, l'éclat vacillant de sa lumière empruntée et suivre tous les mouvements d'une main folâtre et légère :

Telle s'agite incertaine la pensée de Gama. Elle vole du rivage à la flotte, et de la flotte au rivage. Il se rappelle en frémissant que peut-être, en ce moment même, le fidèle Coelho l'attend sur la plage avec ses chaloupes. Il le fait secrètement avertir de s'éloigner et de se tenir en garde contre les piéges des musulmans.

1. La même comparaison se trouve au VIIIe livre de l'*Énéide* :

. . . . .Quæ Laomedontius heros
Cuncta videns, magno curarum fluctuat æstu,
Atque animum nunc huc celerem, nunc dividit illuc,
In partesque rapit varias, perque omnia versat :
Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis,
Sole repercussum aut radiantis imagine lunæ,
Omnia pervolitat late loca, jamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti.
(V. 18-25.)

Admirable prévoyance ! c'est toi qui caractérises le grand capitaine[1]. Plus rapide que l'éclair, sa pensée vigilante est partout. Il devine et prévient les périls, pénètre et déjoue les desseins de l'ennemi ; sa prudence n'est jamais en défaut. Voilà l'homme de guerre : je ne le reconnais qu'à ces traits.

Le Catual s'efforçait d'intimider Gama. « Obéis, s'écriait-« il, fais avancer tes vaisseaux dans le port ; ta liberté, « ta vie est à ce prix. » Une noble colère était la seule réponse du héros à des discours qu'il bravait. Les menaces, les insultes, la mort même, il souffrira tout plutôt que de mettre en péril les vaisseaux de son roi.

La nouvelle aurore le retrouve dans les mêmes inquiétudes[2]. Il veut retourner au palais du Samorin ; une garde nombreuse l'en empêche. Le Catual, étonné de tant de résistance, commence à craindre que sa lâche perfidie ne parvienne aux oreilles du monarque, et ne reçoive le châtiment qu'elle mérite. Il change tout à coup de résolution.

1. Jusqu'ici Camoens avait montré dans Gama le hardi navigateur : il le dépeint maintenant avec toute la prudence, toute l'activité d'esprit du véritable homme de guerre.

O prévoyance ! s'écrie-t-il, c'est toi qui caractérises le grand capitaine.

. . . . Sæpe acri potior prudentia dextra.
(Valerius Flaccus.)

ὡς ἀιεὶ τέχνη μέγ' ἀμείνων ἰσχύος ἐστίν.
(Musée d'ap. Clément d'Alexandrie, Stromat. 6.)

Cicéron a dit également (de senectute) : « non viribus aut velocitatibus aut celeritate corporum res magnæ geruntur, sed consilio ; » et Homère :

Μήτι τοι δρυτόμος μέγ' ἀμείνων, ἠὲ βίηφι.
(Homère, *Iliade*, XXIII, v. 315.)

2. . . . . Δία δ' οὐκ ἔχε νήδυμος ὕπνος·
ἀλλ' ὅγε μερμήριζε κατὰ φρένα. . . . .
(Id. II, v. 2-3.)

« Que tes vaisseaux restent donc loin de nous, dit-il « à son prisonnier ; mais qu'ils nous livrent les mar- « chandises dont on peut faire ici ou l'échange ou la « vente. Qui ne veut pas le commerce, veut la guerre. » L'intention de l'avare Catual ne pouvait être douteuse ; mais Gama ne met point en balance ses richesses et sa liberté.

Il cède, et cependant, toujours fidèle à sa prudence accoutumée, il refuse d'employer au transport les chaloupes portugaises. Des barques indiennes sont dirigées vers la flotte, et reçoivent les tissus précieux, les divers objets d'industrie destinés, s'il le faut, à payer la délivrance de Gama.

Alvare et Diégo, chargés d'en surveiller la vente, les accompagnent à Calicut et les déposent aux pieds du Catual. Le traître sourit à sa proie. Le sentiment du devoir, l'ordre du prince, les instances du noble captif, n'avaient rien obtenu. L'intérêt parle, et Gama se voit libre.

Impatient de quitter sans retour un rivage qui ne lui promet que des fers, il jette sur cette terre infidèle un regard de mépris et d'indignation, regagne promptement ses vaisseaux, et s'y repose enfin de ses longues anxiétés.

Tranquille désormais, il abandonne au temps le soin de lui apprendre le sort de ses deux envoyés et des richesses confiées à leur surveillance. Que pouvait-il attendre d'un monarque sans force et sans résolution, d'un ministre avide et corrompu ? O Plutus, dieu de l'or ! idole de sang et de boue [1] ! le riche, comme le pauvre, rampe au pied de tes autels.

1. Ovide appelle les richesses, *irritamenta malorum*, et quand Virgile parle de la soif de l'or, il s'écrie :

. . . . Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames ! . . . .
(*Énéide*, III, v. 56-57.)

C'est pour s'emparer des richesses de Polydore[1], que le roi des Thraces devint un lâche meurtrier. Une tour impénétrable s'ouvrit à la pluie d'or qui descendait sur la fille d'Acrisius[2]. L'éclat d'un métal corrupteur

C'est à ce désir insatiable des richesses que Juvénal, comme Camoens, attribue presque tous les crimes des hommes :

Inde fere scelerum causæ, nec plura venena
Miscuit, aut ferro grassatur sæpius ullum
Humanæ mentis vitium, quam sæva cupido
Immodici census. Nam dives qui fieri vult,
Et cito vult fieri. Sed quæ reverentia legum,
Quis metus, aut pudor est unquam properantis avari ?
(*Sat.* XIV, v. 173-178.)

1. Priam et Hécube avaient confié leur fils Polydore, avec une partie de leurs trésors, à leur gendre Polymnestor, roi de la Chersonèse de Thrace. Après la chute de Troie, le traître fit périr l'enfant et s'empara de ses richesses.

Hunc Polydorum auri quondam cum pondere magno
Infelix Priamus furtim mandârat alendum
Threïcio regi, quum jam diffideret armis
Dardaniæ, cingique urbem obsidione videret.
Ille, ut opes fractæ Teucrûm, et fortuna recessit,
Res agamemnonias victriciaque arma secutus,
Fas omne abrumpit, Polydorum obtruncat, et auro
Vi potitur.
(Virg., *Énéide*, III, v. 49-56.)

Ovide raconte également la mort tragique de Polydore, dans le XIII[e] livre des Métamorphoses.

. . . . Polymestoris illic
Regia dives erat, cui te commisit alendum
Clam, Polydore, pater, Phrygiisque removit ab armis,
Consilium sapiens, sceleris nisi præmia magnas
Adjecisset opes, animi irritamen avari.
(V. 430-434.)

2. Acrisius, à qui un oracle avait annoncé qu'il périrait de la main du fils qui naîtrait de Danaé, l'avait enfermée dans une tour d'airain, mais Jupiter, changé en pluie d'or, pénétra dans cette tour, et, de son union avec Danaé, naquit Persée.

Jupiter, admonitus nil esse potentius auro,
Corruptæ pretium virginis ipse fuit.
(Ov., *de amoribus*, III, élég. 8, v. 29-30.)

« Gardée dans une tour d'airain par d'inébranlables portes et des chiens toujours veillants, Danaé, dit Horace (*Od.* XVI du livre III), était assez protégée contre les entreprises nocturnes des amants, si Jupiter et Vénus ne se fussent joués d'Acrisius, geôlier tremblant d'une

égara cette infortunée Tarpeïa qui livra le Capitole aux Sabins et mourut étouffée sous le poids de leurs boucliers [1].

L'òr envahit les forteresses [2]; il fait les faux amis et les traîtres, conseille des bassesses aux plus nobles cœurs, et de lâches défections aux vaillants capitaines [3]. Il ravit aux vierges timides les pudiques alarmes de l'honneur [4]. Il tente quelquefois les enfants de Minerve, il déprave leur conscience et flétrit leur génie.

L'or interprète et dénature les oracles de Thémis. Il fait et défait les lois [5]. Par lui le parjure entre dans les

vierge recluse. Un chemin sûr et facile ne devait-il pas s'ouvrir au dieu changé en or corrupteur ? »

. . . . fore enim tutum iter et patens,
Converso in pretium deo. (V. 7-8.)

1. ....Tatiusque patresque Sabini
Bella gerunt; arcisque via Tarpeia reclusa
Digna animam pœna congestis exuit armis.
(Ov., *Métam.*, XIV, v. 775-777.)

Au fond des sombres galeries creusées dans le mont Capitolin, la belle Tarpeïa gît encore au milieu de ses trésors; mais malheur à qui tenterait de pénétrer jusqu'à elle ! C'est, dit Niébuhr, la seule légende ancienne qui vive encore parmi le peuple de Rome. (Voy. *Histoire des Romains*, par M. Duruy, t. Ier, p. 89.)

2. Aurum per medios ire satellites
Et perrumpere amat saxa, potentius
Ictu fulmineo. (Hor., *Od*.. III, 16 ; V. 9-11.)

3. .... Diffidit urbium
Portas vir Macedo, et subruit æmulos
Reges muneribus ; munera navium
Sævos illaqueant duces. (*Id.*, v. 13-16.)

4. On ne s'informe pas, dit Juvénal, d'où viennent les richesses, il suffit d'être riche : les jeunes filles savent cette sentence avant l'alphabet.

Unde habeas quærit nemo, sed oportet habere.
Hoc discunt omnes ante alpha et beta puellæ.
(*Sat.* XIV, v. 207-209.)

Tu nube atque tace : donant arcana cylindros.
(*Sat.* II, v. 61.)

5. Imitation du vers de Virgile, déjà cité :

. . . . fixit leges pretio, atque refixit.
(*Énéide,* VI, v. 622.)

familles[1], et la tyrannie, dans le cœur des rois. Souvent même on l'a vu se glisser jusqu'au sanctuaire, éblouir le pieux cénobite et profaner la pureté des autels.

1. Falsus erit testis, vendet perjuria summa
Exigua, Cereris tangens aramque pedemque.
Elatam jam crede nurum, si limina vestra
Mortifera cum dote subit.
(Juvénal. *Sat.* XIV, v. 218-221.)

CHANT NEUVIÈME

Alvare et Diégo prolongaient en vain leur séjour à Calicut; l'astuce et la perfidie leur fermaient toutes les voies du commerce. Le même jour voyait naître, mourir et renaître encore leur espoir. Le but secret des Maures était de retenir la flotte portugaise jusqu'à l'arrivée des vaisseaux qu'ils attendaient de l'Égypte.

Non loin de l'isthme fameux où Ptolémée Philadelphe fonda les murs d'une cité qu'il appela du nom d'Arsinoé [1], sa sœur, et dont les débris ont formé l'enceinte de Suez, au fond du golfe Érythrée [2], s'élève la Mecque [3], si célèbre par son temple et par les pieux pèlerinages des disciples de Mahomet.

1. Arsinoé, fille de Ptolémée Ier, après la mort de son mari, Lysimaque, avait été attaquée par Ptolémée Céraunus qui l'avait contrainte à l'épouser. Celui-ci, après avoir égorgé les enfants qu'elle avait eus du premier lit, ne tarda pas à la reléguer en Samothrace, et ce fut alors que Ptolémée Philadelphe, son frère, la recueillit et fit bâtir la ville d'Arsinoé, aujourd'hui Suez, sur l'isthme de ce nom.

2. Camoens entend par golfe Érythrée, la mer Rouge. Les anciens, sous ce nom d'*Erythræum mare*, comprenaient, avec la mer Rouge actuelle, le golfe Persique, le golfe Avalite et toute la mer qui va de la côte d'Afrique jusqu'à Ceylan.

3. La Mecque (Macoraba), située à 12 lieues de la mer Rouge, est la cité sainte des musulmans : tout fidèle musulman doit y faire un pèlerinage une fois en sa vie. Le temple dont parle Camoens, est la célèbre mosquée dite Beith-Allah (la maison de Dieu), qui renferme la Kaaba, édifice carré de 12 mètres en tous sens, dont la construction, selon la tradition, remonte à Abraham.

Jedda[1] reçoit ses vaisseaux. Là se rassemble et fleurit un commerce immense, autrefois l'orgueil des soudans et la source de leurs richesses. C'est de là que partent, tous les ans, ces flottes opulentes, ces navires puissamment armés que l'industrie ismaélite envoie, par l'océan Indien, chercher au Malabar les productions de l'Orient.

C'était le temps où la terre de l'Inde allait les revoir dans ses ports. Ils étaient l'espoir des infidèles qui déjà, par des vœux homicides, appelaient l'heure fatale où les feux de l'Égyptien devaient dévorer la flotte européenne.

Mais celui qui gouverne la terre et les cieux, celui qui dans sa prescience infinie embrasse toutes les destinées des mortels[2], avait marqué Mozaïde du sceau des élus et versé dans son âme la douce bienveillance et la pitié généreuse : il le réservait pour le salut des Lusitaniens.

Les Maures ne le soupçonnaient point. Musulman comme eux, il avait entendu leurs discours, il connaissait leurs complots : il en avait frémi. Touché de compassion à l'aspect de nos vaisseaux qu'il venait souvent visiter, il ne peut retenir plus longtemps un secret qui l'oppresse, et se détermine à le révéler à Gama.

« Ta flotte est en péril, lui dit-il ; les navires que
« l'Arabie envoie chaque année dans ces mers, ne tar-
« deront pas à paraître. Comme les tiens, ils portent la
« foudre et de nombreux soldats. Tes nefs, endommagées
« par les flots, peuvent trahir le courage de tes guerriers
« et succomber dans une lutte inégale. »

1. Jedda ou Djeddah (Hedjaz), qui est regardée comme le port de la Mecque, est située sur la mer Rouge, à 90 kilomètres O. de cette ville.

2. .... Qui res hominumque deûmque
Æternis regit imperiis. (Virg., *Énéide*, I. v. 229-230.)

A ce discours, le héros, que la saison favorable invitait d'ailleurs à mettre à la voile, n'hésite point sur le parti qu'il doit prendre. Le Samorin n'est plus à ses yeux que l'esclave et le complice des Maures ; il l'abandonne à leur ténébreuse influence, et rappelle en secret Alvare et Diégo.

Mais les deux Portugais n'ont pu tromper la vigilance du Catual : on les arrête à la sortie des remparts. A peine cette nouvelle a-t-elle frappé l'oreille de Gama, qu'il fait saisir, à son tour, de riches marchands qui, poussés par l'espoir du gain, étaient venus de Calicut étaler aux yeux des guerriers les pierres brillantes de Visapour[1] et de Golconde[2].

La terreur aussitôt se répand dans leurs familles : la ville entière est agitée. Gama, pour augmenter les alarmes, ordonne avec éclat les préparatifs du départ. Déjà le cabestan commence à tourner sous la main des matelots. Les uns, d'un bras vigoureux, soulèvent les câbles ; les autres, de leur poitrine endurcie, pressent les leviers.

D'autres encore s'élancent aux cordages, gagnent le haut des mâts et déroulent les voiles. Elles se déployaient au milieu des cris d'allégresse[3], quand tout à coup des

1. Visapour ou Bedjapour, une des principales villes du Décan, compta, au moment de sa plus grande splendeur, un million de maisons. L'étendue et la beauté de ses ruines l'ont fait surnommer la Palmyre de l'Inde.

2. La ville de Golconde, quoique déchue, est encore très-forte aujourd'hui. C'est l'entrepôt des diamants qu'on recueille dans la Krichna et le Pennar ; le Nizam y tient son trésor, et les banquiers de la province d'Haïderabad s'y réfugient en cas d'alarme.

3. Virgile peint la même allégresse parmi les compagnons d'Énée, lorsqu'il leur ordonne d'appareiller pour quitter la côte d'Afrique.

. . . . Ocius omnes
Imperio læti parent ac jussa facessunt.
Tum vero Æneas. . . . .
« Præcipites vigilate, viri, et considite transtris ;
« Solvite vela citi : . . . .

clameurs plus vives vont apprendre au Samorin le prochain départ de la flotte. Des femmes, des enfants assiégent l'entrée du palais, et redemandent leurs époux et leurs pères.

Un ordre soudain brise les fers des deux Portugais, et leur rend leurs trésors. Le Maure en gémit, le Catual se tait; Alvare et Diégo partent triomphants. La nef qui les porte a reçu les députés du Samorin ; ils vont présider à l'échange des captifs, et désarmer la colère de Gama. Le héros, satisfait du retour de ses compagnons, se laisse aisément fléchir, rend ses prisonniers [1], et s'éloigne à pleines voiles.

Il s'éloigne. — Tout espoir de paix et de commerce avec Calicut s'était évanoui pour Gama ; mais du moins il avait reconnu les vastes régions qui s'étendent vers le berceau de l'Aurore. Il allait porter à sa patrie cette grande nouvelle et d'irrécusables témoignages de sa glorieuse découverte.

Quelques-uns des Malabares qui avaient ramené ses envoyés, étaient restés sur la flotte. Il emporte avec eux le poivre brûlant, la fleur et la noix de l'arbuste de Banda [2], les clous odorants dont s'enorgueillit la terre

Idem omnes simul ardor habet, rapiuntque ruuntque ;
Littora deseruere : latet sub classibus æquor ;
Adnixi torquent spumas et cærula verrunt.
(*Énéide*, IV, v. 294-295 ; 571-583.)

1. Camoens, ici, flatte son héros : Gama, dans cette circonstance, ne se conduisit pas aussi généreusement qu'il le dit. Voir Notice historique, p. 244.

2. Les iles Banda, qui appartiennent aujourd'hui aux Hollandais, sont situées dans l'Archipel des Moluques par 126°-127° long. E., 3°-4° lat. S. — On y cultive spécialement le muscadier. Le fruit que produit cet arbre ressemble beaucoup à une *pêche-brugnon* de grosseur moyenne. Il était inconnu des Européens à l'époque du voyage de Gama, et le commerce qu'en firent les Portugais, et après eux les Hollandais, fut, pour ces deux peuples, la source de très-grands bénéfices. L'Europe ne fut affranchie de ce monopole qu'à partir de 1770,

des Moluques[1], la cannelle[2] enfin, qui parfume les rivages de Ceylan.

C'est au fidèle Mozaïde qu'il en devait la conquête, à Mozaïde qui, déjà chrétien dans le cœur, se dévouait à ses nouveaux frères. Heureux Africain ! bénis le jour sacré qui vient de luire à tes yeux ; bénis le ciel qui, si loin de ton pays, t'a montré le chemin de la véritable patrie.

Les héros laissaient derrière eux la terre du soleil, et voguaient rapidement vers les mers d'Adamastor, fiers du succès de leurs travaux, mais toujours exposés à la cruelle inconstance des flots, toujours balancés entre la crainte et la joie.

Quel charme cependant, quel bonheur pour eux de revoir leur patrie, leurs parents[3], le doux séjour de leur enfance ! de redire un voyage si fécond en merveilles, les nouveaux cieux, les nouveaux peuples qu'ils ont ob-

époque à laquelle le muscadier fut transporté à l'île Bourbon et à l'île de France, puis à la Martinique et à Cayenne.

1. Les Moluques forment un grand archipel de l'Océanie et se divisent en trois groupes : celui d'Amboine, celui de Banda, et celui des Moluques proprement dites, parmi lesquelles on remarque Gilolo, Ternate, Mortay, Tidor, Batchian et Mysol. On les a surnommées les *îles aux épices* à cause du muscadier et du giroflier qui y croissent en abondance. — Le giroflier est un arbre, dont la hauteur varie entre cinq et dix mètres, dont les feuilles sont toujours vertes, et qui porte des fleurs roses et odorantes. Ces fleurs, non encore épanouies, sont ce qu'on appelle des *clous de girofle* : on s'en sert dans toutes les cuisines comme assaisonnement, et leurs propriétés stimulantes font qu'on les emploie aussi comme médicament.

2. Lorsque l'écorce du laurier-cannellier, *laurus cinnamomum*, est enlevée, coupée en plaques carrées et séchée au soleil, elle se colore, se roule sur elle-même et prend la forme de petits tuyaux. Le mot tuyau se dit en italien *cannello*, et de là le mot cannelle. Les meilleurs cannelliers sont ceux qui croissent naturellement dans l'île de Ceylan ; la cannelle qui en provient porte le nom tout particulier de *casse corondé*.

3. Ulysse, chez les Phéaciens, lorsqu'il parle de l'île d'Ithaque, s'écrie avec émotion : « Pour moi, je ne sache rien qui soit plus doux à voir que le pays natal. Calypso, noble entre les déesses, m'a retenu dans

servés ! de recevoir le prix de tant de périlleuses fatigues ! Leur cœur, trop ému, ne peut contenir les torrents de joie dont il est inondé.

L'aimable divinité qui les protége et les guide, Vénus, les contemple avec ravissement. Inspirée par le maître des dieux, elle veut embellir encore leur voyage, et, dans une route si longtemps semée d'écueils, faire briller à leurs yeux l'image des récompenses réservées aux longs travaux, à la patience héroïque.

Les vastes mers qu'ils ont parcourues, les tempêtes qu'ils ont essuyées, les cruelles persécutions de Bacchus, tous les maux qu'ils ont soufferts, se représentent à son souvenir. Un jour de calme va succéder à tant d'agitation. Amphitrite aplanira ses ondes, ses ondes où naquit Vénus.

Elles offriront aux favoris de la déesse un asile passager, quelques instants de repos et de bonheur, trop juste compensation des peines qu'ils ont endurées sur les flots. Vénus n'oubliera point d'associer à ses desseins cet enfant dont la puissance rapproche le ciel et la terre, les mortels et les dieux. Elle a tout disposé, tout prévu.

Non loin des royaumes de l'Aurore, au milieu des mers que décore la riante Taprobane, elle a fait choix d'une île solitaire[1] qu'elle embellit de verts bocages et de tous

ses grottes profondes, souhaitant que je fusse son époux ; Circé l'Œéenne, l'astucieuse Circé, m'a retenu pareillement dans son palais ; mais elles n'ont jamais fléchi les sentiments de mon cœur. C'est que rien n'est plus cher à l'homme que sa patrie et ses parents......

.... Οὔτι ἔγωγε
ἧς γαίης δύναμαι γλυκερώτερον ἄλλο ἰδέσθαι. —
— Ὣς οὐδὲν γλύκιον ἧς πατρίδος οὐδὲ τοκήων
γίνεται....................

(Homère, *Odyssée*, IX, v. 27-34.)

1. Plusieurs commentateurs ont pensé que l'île d'Anchedive, où relâchèrent les Portugais en s'éloignant de Calicut, avait fourni à Camoens

les trésors du printemps. Les bosquets de Paphos et de Gnide[1], les jardins de Cythère et d'Amathonte, avaient moins de charme et de fraîcheur.

C'est là que, pour attendre l'arrivée des héros, elle veut appeler les jeunes déités de l'Océan. Vous y serez, Beautés sévères, vous qui ne captivez les cœurs que pour désoler vos captifs. C'est là qu'au milieu des danses et des folâtres jeux, Vénus fera couler dans vos veines cette langueur mystérieuse et tendre, si favorable aux vœux des amants.

Telle autrefois, sur la rive où s'élevaient les murs de Carthage, on la vit disposer en faveur d'Énée le cœur d'une illustre princesse. Elle va trouver son fils, ce dieu si tendre et si cruel en qui réside tout son pouvoir[2]. C'est

l'idée de son île fabuleuse et allégorique. Anchedive est située sur la côte de l'Inde, à cinquante kilomètres de Goa. D'autres ont prétendu qu'il avait en vue l'île de Zanzibar, située sur la côte d'Afrique, entre Mombaze et Quiloa, et ont fondé leur opinion sur ce passage d'Asorius. « Pervenit in insulam nomine Zanzibarim, fertilem et opimam, fontibus crebris et densis nemoribus amœnam, multisque gregibus abundantem, a continente circiter passuum viginti quatuor millibus disjunctam : in qua præter alias arbores, altissimæ mali medicæ in silvis sponte nascuntur, e quarum floribus, cum ventus leniter spirat, in loca etiam longinqua suavissimi odores afflari dicuntur. » *De rebus Emmanuelis*, II.)

1. Gnide était une ville de Carie, dans laquelle Vénus avait un temple qui renfermait une statue de cette déesse par Praxitèle.

O Venus, regina Gnidi Paphique
(Hor., *Od.*, I, 30, v. 1.)

Pour Paphos, voyez la note de la p. 426. — Amathonte, sur la côte méridionale de l'île de Chypre, était célèbre par le culte de Vénus et d'Adonis. — Cythère, petite île de la mer de Crète, possédait aussi un temple magnifique consacré à Vénus.

Est Amathus, est celsa mihi Paphos, atque Cythera.
(Virgile, *Énéide*, X, v. 51.)

2. C'est au 1er chant de l'*Énéide* que Vénus dispose le cœur de Didon en faveur d'Énée ; elle transporte Ascagne, le fils d'Énée, dans les bois d'Idalie et conseille à l'Amour de revêtir les traits de l'enfant, pour se glisser auprès de la reine et faire naître dans son cœur une passion violente. (V. 657 et suivants.)

par lui qu'elle sut enflammer Didon[1]; c'est par lui qu'elle enflammera les Néréides.

Elle attelle à son char et le cygne argenté et la colombe amoureuse : le cygne qui ne chante que pour faire ses adieux à la vie[2]; la colombe qui fut jadis la nymphe Péristère[3]. La nymphe avait moissonné des fleurs qu'Amour s'était réservées ; Amour s'en vengea par cette métamorphose. Vénus part. Les tendres colombes croisent leurs becs amoureux, le ciel s'épure, les vents se taisent : Zéphyre seul agite doucement les airs.

Déjà le char de la déesse planait sur les sommets d'Idalie[4]. Là, son fils avait rassemblé les Amours, et méditait une grande expédition contre l'univers en révolte. Armé de son carquois, il se préparait à venger son pouvoir méconnu, son nom usurpé, son culte avili, ses autels profanés par de coupables égarements.

Ses regards parcourent le monde[5]. Il voit un nou-

1. .... Hæc oculis, hæc pectore toto
Hæret, et interdum gremio fovet, inscia Dido
Insidat quantus miseræ deus ! At memor ille
Matris Acidaliæ, paulatim abolere Sychæum
Incipit, et vivo tentat prævertere amore
Jampridem resides animos desuetaque corda.
(Virg., *Énéide*, I, v. 717-722.)

2. Carmina jam moriens canit exsequialia cycnus.
(Ov., *Métam.*, XIV, v. 430.)

3. L'Amour et sa mère luttaient à qui des deux pourrait cueillir le plus de fleurs et en remplir le plus vite une corbeille. La nymphe Péristère, sans être vue, vint en aide à Vénus, et l'Amour, malgré la légèreté de ses ailes qui lui permettaient de passer rapidement de fleur en fleur, fut vaincu. Il se vengea en métamorphosant Péristère en colombe.

4. .... dea tollit in altos
Idaliæ lucos............
(Virg., *Énéide*, I, v. 692-693)

Idalie était une ville de Cypre, au nord de Citium. Vénus y jouissait d'un culte particulier.

5. Cette idée de l'Amour contemplant l'univers, et s'indignant de tant d'affections qui s'égarent, de tant de passions honteuses qui osent se parer de son nom, est aussi neuve que morale et philosophique.

vel Actéon s'élancer à la poursuite des animaux farouches. L'infatigable chasseur oublie les soins de son empire, et méprise l'Amour et les Grâces. Il en sera puni. Un jour, moins sauvage et moins fier[1], il rencontrera la déesse des forêts; il la verra dans tout l'éclat de sa beauté : mais la déesse repoussera son hommage. Trop heureux encore s'il échappe à cette meute de favoris qui bondit sur ses traces!

L'amour a lu dans le cœur des courtisans. Le bonheur public est loin de leur pensée; ils ne sont épris que d'eux-mêmes. S'ils inondent le palais des rois, s'ils vantent leur amour pour le prince, s'ils se pressent autour de lui, c'est pour détruire les vertus qui germaient dans son âme. Un jeune épi commençait à fleurir; il est étouffé par l'ivraie.

Des ministres de charité, des hommes du ciel[2], qui

L'auteur va placer dans ce cadre ingénieux l'amour des plaisirs, si contraire à l'amour des devoirs ; l'amour-propre, qui ne sourit qu'aux adulateurs ; l'amour du pouvoir, déguisé sous les apparences de l'attachement pour le prince ; l'amour de l'or et des grandeurs, brûlant dans le cœur des mêmes hommes qui semblaient avoir mis tous leurs trésors dans le ciel. L'auteur a beau vouloir envelopper ses pensées, la franchise de son caractère perce à travers le voile dont il se couvre : il suffit, pour comprendre tout le sens de ce morceau, de se reporter en imagination à la cour du roi Sébastien, telle que les historiens nous l'ont peinte. Les grands personnages de cette cour ne se reconnurent que trop bien dans les tableaux du poëte; et cela nous explique ses longues infortunes. (M.) Voir la Notice sur la vie de Camoens, p. 33, et la Notice littéraire, p. 106.

1. Le roi Sébastien avait livré aux plaisirs de la chasse les premières années de son règne et n'avait témoigné que de l'aversion pour le mariage, lorsque, sur la simple vue d'un portrait, il s'éprit tout à coup d'amour pour Marguerite de France, fille de Henri II. Il demanda la main de cette princesse, mais les négociations entamées à ce sujet échouèrent par suite des intrigues de Philippe II, roi d'Espagne. Le poëte fait allusion à tous ces faits en comparant Sébastien à Actéon, et poursuit cette comparaison jusqu'à la fin de la stance en souhaitant au roi de ne pas succomber sous la meute affamée de ses favoris, comme Actéon sous la morsure de ses chiens. Voir la fable d'Actéon dans les *Métamorphoses* d'Ovide, III, v. 155-252.

2. Le poëte fait ici allusion à l'établissement récent de l'Inquisition

devaient leur tendresse au malheur et leurs soins pieux à l'indigence, ne sont possédés que de l'amour de l'or et des grandeurs. Leur austérité n'est qu'un masque; leur justice, qu'une lâche oppression. Obéissez aux lois, répètent-ils sans cesse. Mais leur voix ne s'adresse qu'au peuple : ils sont muets au pied du trône[1].

Le dieu n'aperçoit partout que des cœurs infidèles et des affections qui s'égarent. La vengeance respire dans ses yeux. Ses jeunes ministres sont autour de lui; il va leur confier des phalanges guerrières, destinées à ramener les mortels sous ses lois.

Les Amours cependant s'occupaient à divers ouvrages. Les uns façonnaient le bois de leurs flèches; les autres en aiguisaient le fer. Ils mêlaient à leurs travaux des chants mélodieux, soumis aux lois d'une harmonie céleste : douces paroles qu'embellissaient des airs plus doux encore.

Les forges divines, où rougit la pointe de leurs traits, ne s'alimentent que de cœurs enflammés; elles s'allument au feu des désirs, flamme brillante, incorruptible, qui pénètre les cœurs et les brûle sans les consumer. Une source jaillit; elle est formée des larmes des amants malheureux. C'est là que les Amours trempent le fer de leurs dards.

Les plus jeunes exerçaient leur adresse sur des cœurs durs et grossiers. De fréquents soupirs remplissent les airs. Des nymphes attendries volent au secours des blessés, et sur leurs plaies versent un baume salutaire. Imprudentes ! Elles ne voient point le danger qui les attend. L'Amour sourit à leur imprévoyance.

et à l'ambition des deux frères da Camara, de l'ordre des jésuites et ministres du roi. — Voir Notice sur la vie de Camoens, p. 33, Notice littéraire, p. 106, et Notice historique, p. 275.

1. « Les Nathan eux-mêmes, les prophètes du Seigneur, se taisent et s'affaiblissent en approchant le roi. » (Massillon, sermon pour la fête de la Purification.)

Toutes n'ont pas le don de charmer les yeux; il est des blessures que guérit la laideur, comme on voit l'antidote amer détruire le venin répandu dans nos veines. Quelques-uns des blessés, trop attentifs à des paroles magiques, paient de leur liberté la guérison qu'ils obtiennent; car, parmi ces nymphes compatissantes, il est aussi des Circés.

De tous ces traits, lancés au hasard par des mains encore mal assurées, naissent les unions bizarres, les penchants monstrueux : témoin Byblis[1], Myrrha, le frère de Thamar et le fils d'Antiochus. Les flèches de l'Amour s'égarent dans tous les rangs.

Grands du monde, êtes-vous à l'épreuve des armes d'une simple bergère? Et vous, nobles Beautés, étiez-vous avec le dieu Mars, quand Vulcain vous enveloppa de ses filets[2]? C'est pour de vulgaires amants que vous comptez les heures de la nuit; c'est pour eux que vous franchissez les toits et les murs. Mais devons-nous en accuser l'Amour? Vénus, dans cet obscur délire, Vénus est plus coupable que son fils.

Déjà les cygnes au blanc plumage déposaient mollement sur la verdure le char de Cypris. La fraîcheur de son teint s'est animée des couleurs de la rose. L'enfant dont les flèches redoutables n'épargnent pas même les dieux, Cupidon, vole à sa rencontre; il est suivi de la foule des Amours, qui viennent baiser la main de leur aimable souveraine.

Les moments sont chers à Vénus. Elle prend son fils

1. Ovide, au IX[e] livre des *Métamorphoses*, a raconté la lamentable histoire de Byblis, changée en fontaine;

> Byblis Apollinei correpta cupidine fratris,
> Non soror ut fratrem, nec qua debebat, amavit.
> (V. 454-455.)

Pour Myrrha, v. la note de la p. 145.

2. Les filets de Vulcain sont décrits au IV[e] livre des *Métamorphoses* v. 176 et suiv.

dans ses bras : « Cher enfant! lui dit-elle, toi sur qui « repose tout mon pouvoir; toi qui te ris des foudres « dont Jupiter écrasa Typhée; toi, l'espoir et l'orgueil « de ta mère, ô mon fils! j'implore ton secours[1].

« Tu connais les descendants de Lusus. Je les chéris à « l'égal des enfants d'Énée. Ils adorent Vénus et la gloire, « et leur seront toujours fidèles; j'en ai pour garants « d'infaillibles oracles. Encourageons leurs travaux; « unissons en leur faveur tout ce que les Destins nous « ont donné de force et de puissance.

« Bacchus les a persécutés dans l'Inde; la mer a sou- « levé contre eux toutes ses vagues. Eh bien! que ce « même Océan, si longtemps agité, repose enfin sous « leurs nefs victorieuses; que, témoin naguère de leurs « tourments et de leurs peines, il le soit aujourd'hui de « leur triomphe et de leur bonheur.

« Que les filles de Nérée, un moment complices des « fureurs de Bacchus, soient frappées de tes inévitables « traits; que, saisies d'un feu soudain, elles se rassem- « blent dans une île où je conduirai mes héros. Flore y « versera les trésors de sa corbeille; Zéphyre y rafraî- « chira la verdure et les fleurs; Amphitrite amoureuse « la caressera de ses flots.

1. Vénus, engageant Cupidon à blesser le cœur de Didon, emploie absolument les mêmes termes dans l'Énéide.

Nate, meæ vires, mea magna potentia solus,
Nate, patris summi qui tela Typhoea temnis,
Ad te confugio, et supplex tua numina posco.
(I. v. 664-666).

Dans Ovide, la déesse tient encore à son fils un langage à peu près semblable, lorsqu'elle l'excite à diriger ses traits sur Pluton :

. . . . . . .Natumque amplexa volucrem :
Arma, manusque meæ, mea, nate, potentia, dixit,
Illa, quibus superas omnes, cape tela, Cupido,
Inque Dei pectus celeres molire sagittas.
(Ov., *Métam.*, V, v. 364-367.)

« Que là, sous des lambris éclatants, les tendres Né-« réides préparent les mets exquis, les vins parfumés, « les guirlandes de roses; qu'elles disposent les lits « magnifiques, moins brillants que leurs attraits; qu'elles « inventent pour mes héros mille plaisirs délicats. Arme-« toi, blesse, enflamme[1]; que la fête de l'Hyménée soit « aussi le triomphe de l'Amour.

« Laisse-là tes cohortes légères. Du sein de l'onde où « je suis née, fais sortir une race de héros. Ils renouvel-« leront la face du monde, ils confondront à la fois l'im-« pie qui abandonne tes autels, et l'hypocrite qui les « profane. La terre redeviendra ta conquête. Et pour-« rait-elle se défendre de tes feux, quand l'onde elle-« même en aura senti l'ardeur? »

Elle dit. Une joie maligne éclate dans les yeux de Cupidon; il se fait apporter son arc d'ivoire, l'arc brillant d'où partent ses flèches dorées. Vénus, d'un air tendre et caressant, le reçoit dans son char; et les oiseaux mélodieux[2], qui jadis ont tant déploré la mort de Phaéton[3], les enlèvent au milieu des airs.

L'Amour veut avoir l'appui d'une autre divinité qui, plus d'une fois, a divulgué ses mystères, mais qui souvent aussi a secondé ses desseins. Sa taille est celle d'un géant. Indiscrète et téméraire, organe du mensonge et de la vérité, elle embrasse l'univers dans son vol infati-

1. Regales inter mensas laticemque Lyæum,
Occultum inspires ignem, fallasque veneno.
(Virg., *Énéide*, I, v. 686-688.)

2. Les anciens croyaient à la mélodie des chants du cygne : on ne sait trop pourquoi, car le chant de cet oiseau est un cri enroué et désagréable. Le poëme des *Jardins* fait allusion à cette ancienne erreur :

Le cygne à qui l'erreur prêta des chants aimables,
Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables.

3. A la suite de la mort de Phaéton, ses sœurs furent métamorphosées en peupliers, et Cycnus, fils de Sthénélus, roi des Liguriens, éprouva tant de douleur de la perte de son ami, qu'Apollon le changea en cygne. Voir Ovide, *Métam.* II, v. 367 et suiv.

gable. Ce qu'ont vu ses cent yeux, ses mille bouches le proclament[1].

Vénus et son fils vont chercher la Renommée. A peine ont-ils parlé, qu'elle s'élance dans les airs, et va publiant de rivage en rivage[2] les exploits des enfants de Lusus. Les accents de sa trompette n'avaient jamais eu tant d'éclat; ils pénètrent jusqu'au fond des grottes humides, portés par la Crédulité qui, cette fois du moins, n'aura pas à prêter son secours au mensonge[3].

Les dieux de la mer sont émus; ils écoutent d'une oreille attentive ces merveilleux récits, et dépouillent insensiblement la haine que Bacchus leur avait inspirée[4].

1. Camoens énumère les principaux traits de la Renommée, telle que la dépeint Virgile :

Illam Terra parens, ira irritata deorum,
Extremam, ut perhibent, Cæo Enceladoque sororem
Progenuit, pedibus celerem et pernicibus alis :
Monstrum horrendum, ingens ; cui quot sunt corpore plumæ,
Tot vigiles oculi subter (mirabile dictu !),
Tot linguæ, totidem ora sonant, tot subrigit aures.
Nocte volat cœli medio terræque per umbram.....
Tam ficti pravique tenax, quam nuntia veri.
(*Énéide*, IV, v. 178-188.)

Ovide a fait aussi du palais de la Renommée un très-beau tableau qui se termine par ces vers :

Ipsa quid in cœlo rerum, pelagoque geratur,
Et tellure, videt, totumque inquirit in orbem.
(*Métam.*, XII, v. 62-63.)

2. Extemplo....... magnas it Fama per urbes.
(Virg., *Énéide*, IV, v. 173).

3. Allusion à la peinture d'Ovide qui représente la Renommée, accompagnée de la Crédulité et de l'Erreur.

Illic Credulitas, illic temerarius Error......
(*Métam.*, XII, v. 59.)

4. C'est ainsi que les Phéniciens, sous l'action de Mercure qui leur a été envoyé par Jupiter, dépouillent leur humeur inhumaine et que Didon prend à l'égard des Troyens un esprit de paix et des sentiments bienveillants :

. . . . .ponuntque ferocia Pœni
Corda, volente deo : in primis regina quietum
Accipit in Teucros animum mentemque benignam.
(Virg., *Énéide*, I, v. 302-304)

Le cœur des déesses, plus mobile encore et plus sensible à la gloire, est déjà du parti des héros. « L'Envie seule, la cruelle Envie a pu, se disaient-elles, armer Bacchus contre des mortels si grands. »

Cependant le fils de Vénus commence à décocher ses traits; la mer en est couverte. Les uns traversent rapidement l'onde agitée; les autres glissent à la surface, se relèvent, retombent, et par d'obliques détours, descendent au fond des eaux. Les nymphes chancelantes exhalent de profonds soupirs; elles appellent leurs glorieux époux. Aucune d'elles ne les connait encore; mais, sur la foi de la Renommée, elles s'en forment l'image.

Téthys seule semblait invulnérable. Le dieu rapproche avec effort les extrémités de son arc[1] d'ivoire. C'est Téthys qu'il menace; c'est à ce cœur rebelle qu'il destine un dernier trait. La corde frémit, le trait vole... la victoire est complète. L'Amour n'a plus de flèches à lancer, ni de nymphes à combattre. Les déesses languissantes ne vivent plus que pour se sentir mourir d'amour.

Ondes azurées, faites place à la fille des mers, à Vénus, qui vient au secours de ses victimes. La voyez-vous qui, de la main, vous montre des voiles blanches poussées par les zéphyrs sur la cime des flots? Et toi, qui versas la flamme au sein des Néréides, Amour, achève ton ouvrage; viens enhardir la craintive pudeur.

Déjà les nymphes se raniment. Leurs mains s'enchainent avec grâce, leurs mouvements se cadencent; l'onde se courbe, et les porte à la rive fortunée où Vénus les conduit. Une tendre inquiétude fait palpiter leur cœur; mais la déesse leur parle et les rassure. Déjà vaincues par l'Amour, pouvaient-elles se montrer indociles aux conseils de sa mère?

1. Et duxit longe, donec curvata coirent
Inter se capita, et manibus jam tangeret æquis.
(Virg., *Énéide*, XI, v. 860-861.)

Cependant les Lusitaniens sillonnaient les plaines liquides. Encore loin de leur patrie, ils cherchaient à découvrir un rivage qui leur fournît une onde pure, quand, dans un transport de joie, ils aperçoivent l'île enchantée que l'Aurore éclairait de ses premiers feux.

L'île, avec ses frais bocages, leur était amenée sur les flots, semblable à la voile légère qui obéit au souffle des vents. Toujours s'offrant à leur vue, toujours guidée par une main divine, elle suivait les mille détours de leur route incertaine et mobile.

A peine eut-elle fixé leurs regards, qu'elle cessa d'être flottante, comme autrefois Délos[1] à la naissance des enfants de Latone. Elle présente aux Lusitaniens une large baie, dont les eaux tranquilles venaient mourir sur un sable blanc parsemé de coquillages aux mille couleurs.

Trois collines, d'un aspect aussi gracieux qu'imposant, étalent leur verdure émaillée de fleurs, et dominent ce riant séjour. De leur sommet jaillissent de clairs ruisseaux. Les ondes fugitives murmurent à travers les rochers, et de cascade en cascade vont se réunir dans un vallon délicieux.

Ils y forment un lac dont l'étendue égale la beauté. Autour de ce vaste bassin sont groupés des arbres charmants. Leur tête, couronnée de verdure, flotte suspendue sur le cristal liquide : on dirait qu'amoureux de leur feuillage, ils se plaisent à le voir répété dans ce fidèle miroir.

1. Délos, île de la mer Égée, une des Cyclades, au nord de Naxos, entre Rhénée et Mycone, s'appelle aujourd'hui *Dili* ou *Sdili*. Suivant la Fable, Neptune, d'un coup de son trident, la fit sortir du fond de la mer, et Jupiter la fixa par des chaînes de diamants. Latone, persécutée par Junon, y avait mis au jour Apollon et Diane.

Delos, jam stabili revincta terra,
Olim purpureo mari natabat,
Et moto levis hinc et inde vento
Ibat fluctibus inquieta summis.
(Pétrone, *Fragm.*)

D'autres portent dans les airs leurs rameaux chargés de fruits odoriférants : l'oranger, dont les pommes d'or ont l'éclat de la chevelure de Daphné ; le cédrat, qui plie sous son brillant fardeau ; le citronnier, dont le fruit jaunissant parfume le verger qu'il embellit.

Une verte chevelure couronne le front des collines. Là, s'élèvent à la fois les peupliers d'Alcide, les lauriers d'Apollon, les myrtes de Vénus, les pins de Cybèle, témoins autrefois de l'inconstance d'Atys[1] : le cyprès enfin, qui dirige vers le séjour des dieux sa tête pyramidale.

Sous un ciel si beau, la nature ne vend point ses bienfaits. Là, se reproduisent sans culture la cerise aux teintes vermeilles, la mûre qui rappelle de funestes amours[2] ; la pomme de Perse, qui, transplantée sur un sol étranger, n'en devient que plus chère à Pomone.

1. Toute cette énumération d'arbres paraît imitée d'Ovide.

Vos quoque, flexipedes hederæ, venistis, et una
Pampineæ vites, et amictæ vitibus ulmi,
Ornique, et piceæ, pomoque onerata rubenti
Arbutus, et lentæ, victoris præmia, palmæ,
Et succincta comas hirsutaque vertice pinus,
Grata Deûm matri : Siquidem Cybeleius Atys
Exuit hac hominem, truncoque induruit illo.
Adfuit huic turbæ, metas imitata cupressus....
(*Métam.* X, v. 99-106.)

2. Ovide raconte, dans le IV[e] livre des *Métamorphoses*, la mort de Pyrame et de Thisbé. Ils s'étaient donné rendez-vous sous un mûrier blanc : Thisbé, arrivée la première, voit tout à coup une lionne ; elle s'enfuit et laisse tomber son voile que la lionne déchire et ensanglante. Pyrame, qui le trouve, ne doute pas de la mort de Thisbé. Désespéré, il se tue près de l'arbre, et

Arborei fœtus adspergine cædis in atram
Vertuntur faciem ; madefactaque sanguine radix
Pœniceo tinguit pendentia mora colore.
(*Id.* IV, v. 125-127.)

Cependant, Thisbé revient, elle reconnaît à peine le mûrier dont les fruits n'ont plus la même couleur

Sic facit incertam pomi color,....
(*Id.* IV, v. 132.)

et, à son tour, elle se perce le cœur avec le glaive encore chaud de

La grenade vient de s'ouvrir : elle efface l'éclat du rubis. Dans les bras de l'ormeau se balance la vigne amoureuse, avec ses grappes de pourpre et d'émeraude. Et toi qui, sur la tige où tu reposes, as reçu les atteintes de l'avide passereau, poire au corsage élancé, sois fière de tes blessures ; elles ont révélé ta saveur et ton prix.

Un long tapis de verdure, plus brillant et plus doux que ceux que la Perse a tissus, couvre le fond de la vallée : des myriades de fleurs la décorent. Narcisse incline sa tête élégante sur une eau pure et tranquille[1]. Près de lui renaît, dans l'anémone[2], le fils de Cinyre et de Myrrha, Adonis, dont le souvenir, ô Vénus! te fait encore soupirer.

En voyant le ciel et la terre étinceler des mêmes couleurs, on pouvait douter si l'Aurore répandait sur les fleurs son doux éclat, ou si l'éclat des fleurs allait se ré-

son amant. Depuis lors la mûre se teint, en mûrissant, de la couleur qui rappelle ces sanglantes amours.

Nam color in pomo est, ubi permaturuit, ater.
(Ov. *Métam.* IV. v. 165.)

1. Narcisse, en contemplant sa beauté dans le miroir d'une claire fontaine, devint tellement amoureux de lui-même qu'il en mourut de langueur. Après sa mort, son corps disparut, et les Naïades, ses sœurs, qui le pleurèrent, ne trouvèrent à sa place que la fleur qui porte son nom :

Nusquam corpus erat : croceum pro corpore florem
Inveniunt, foliis medium cingentibus albis.
(Ov., *Métam.*, III, v. 509-510.)

2. Malgré les conseils que lui a donnés Vénus, Adonis s'est livré au plaisir de la chasse : il est tué par un sanglier. Vénus accourt, le trouve mort, et se livre à sa douleur. Mais de son sang elle fait une fleur.

At cruor in florem mutabitur...........
(Ov., *Métam.*, X, v. 728.)

Linnée a donné le nom d'Adonide à une plante très-voisine de l'anémone, et que sa fleur, d'un rouge éclatant, fait remarquer au milieu des moissons Sa couleur a fait penser à Linnée que c'était elle qu'Ovide désigne, et non l'anémone des jardins. Et en effet celle-ci, originaire du Levant, n'était sans doute pas connue des Romains.

fléchir sur le front de l'Aurore[1]. Jeune compagne de Zéphyre, c'est toi qui vas distribuant à la violette ses tendres nuances, à la rose les teintes pudiques dont se colore la timide beauté : c'est toi qui revêts d'un éclat si pur l'asphodèle aux fleurs d'or, l'odorante marjolaine, le lis qui boit les pleurs du matin, l'hyacinthe où se lit en caractères ineffaçables la douleur d'Apollon[2].

Tandis que Flore et Pomone embellissent à l'envi ce délicieux séjour, des légions d'oiseaux chantent dans les airs, de joyeux troupeaux bondissent dans la plaine. Cycnus soupire au bord des eaux : Philomèle lui répond sous le feuillage. Actéon ne s'épouvante plus de l'image de son bois, que réfléchit le cristal des fontaines. Le lièvre craintif, la tremblante gazelle, sortent sans effroi des buissons épineux, et le moineau familier porte gaîment à son nid la pâture de sa famille naissante.

C'est dans ce riant Élysée que descendirent les nouveaux Argonautes. Les déesses erraient à l'aventure à travers les pelouses fleuries : les unes faisaient résonner les douces guitares, les harpes harmonieuses, les flûtes pastorales; les autres, un arc d'or à la main, semblaient poursuivre des animaux... qu'elles ne poursuivaient pas.

Vénus, si savante en l'art de plaire, Vénus leur avait dit : « Au premier abord des héros, dispersez-vous sur le gazon, dans les bocages; fuyez, ils voleront sur vos pas. Quelques-unes se confiant dans leur beauté, sans

1. Imitation de deux vers d'Ausone.

> Ambigeres raperetne rosis Aurora ruborem,
> An daret, et flores tingeret orta dies.

2. Lorsque Apollon, en jouant avec le jeune Hyacinthe, l'eut tué par mégarde d'un coup de palet, il voulut que de son sang naquît une fleur sur les feuilles de laquelle il inscrivit comme signe de sa douleur les deux lettres *a i*, qui signifient hélas !

> Ipse suos gemitus foliis inscribit ; et ai ai
> Flos habet inscriptum........
> (Ov., *Métam.*, X, v. 215-216.)

autre parure que leurs charmes, se jouaient négligemment au milieu d'une onde pure.

Cependant les guerriers s'élançaient de leurs navires, impatients de faire la guerre aux habitants des bois. Ils ne savaient pas que, grâce au dieu des Amours, ils n'auraient besoin, sur ces belles collines, ni de piéges, ni de filets, ni des armes du chasseur.

Les uns, l'arquebuse ou l'arbalète à la main, s'enfoncent dans l'épaisseur du bocage, asile obscur de la gazelle et du cerf : les autres foulent paisiblement la verdure, et, séduits par la fraîcheur de l'ombre, suivent les méandres charmants d'un ruisseau qui, sur un sable d'argent, porte son onde à la prairie.

Tout à coup ils voient s'agiter, à travers le feuillage, des couleurs brillantes et variées. Leur éclat n'est pas celui des fleurs : l'œil ne peut s'y méprendre. C'est la blancheur de la laine la plus pure; c'est l'éclat de la soie dont se décorent nos jeunes beautés, quand, pour mieux assurer leurs conquêtes, elles appellent la parure au secours de leurs attraits.

Velloso pousse un cri de surprise et de joie. « Amis, « quelle rencontre imprévue! quelle heureuse découverte! Si les divinités des vieux âges habitent encore « sur la terre, cette île fleurie est le séjour des déesses. « Oh! que la nature est féconde en merveilles! et que « de richesses elle dérobe à la curiosité des mortels!

« Suivons les belles inconnues; mortelles ou déesses, « tâchons de les atteindre. » Il dit, et, plus rapide que le daim, s'élance avec ses compagnons à la poursuite des nymphes. Elles fuient, en poussant des cris, à travers le bocage. Les robes légères, les blondes chevelures, voltigent[1] au gré des vents.

1. Aura refert oblata citis talaria plantis;
Tergaque jactantur crines per eburnea.....
(Ov., *Métam.*, X, v. 591-592.)

Les guerriers redoublent d'ardeur : on dirait de nouveaux Hippomènes disputant le prix de la course à de nouvelles Atalantes[1]. La victoire ne sera pas longtemps indécise : Vénus est au milieu des airs. Enveloppée d'un nuage d'or, elle jette, à pleines mains, les touffes de roses sous les pieds glissants des Néréides, et précipite les pas des guerriers.

Ailleurs, les déesses folâtraient dans les eaux. A la vue des chasseurs, elles jettent un cri d'alarme, comme effrayées d'une audace inattendue[2]. L'une a ressaisi le fin tissu qu'elle avait déposé sur la rive; l'autre court éperdue se réfugier sous les ombrages; mais sa blancheur éblouissante a éclairé sa fuite.

Une autre encore, l'œil courroucé, la rougeur sur le front, se replonge au fond du lac. C'était la colère de Diane surprise au bain[3] par le fils d'Aristée. Mais un jeune audacieux n'a vu que sa beauté; ardent, impétueux, encore chargé de ses vêtements, il porte au sein des eaux le feu dont il est dévoré.

Tel, au bord d'un étang fréquenté par la timide sar-

1. Atalante, célèbre par sa beauté et son agilité, ordonnait à ceux qui la demandaient en mariage de lutter à la course avec elle : sa main devait être la récompense du vainqueur, mais la mort était réservée à tous ceux dont elle triomphait. Hippomène la défia et, grâce à trois pommes d'or qu'il tenait de Vénus et qu'il jeta sous les pas d'Atalante pour attirer son attention et arrêter sa course, il arriva le premier. (Ov., *Métam.*, X.)

2. Ainsi font les nymphes à la vue d'Actéon, lorsque, dans le récit d'Ovide, elles entourent Diane en criant :

Qui simul intravit rorantia fontibus antra;
Sicut erant, viso nudæ sua pectora nymphæ
Percussere viro; subitisque ululatibus omne
Implevere nemus............
(Ov., *Métam.*, III, v. 177-180.)

3. Ovide en effet représente Diane, la rougeur sur le front :

Qui color infectis adversi solis ab ictu
Nubibus esse solet, aut purpureæ Auroræ,
Is fuit in vultu visæ sine veste Dianæ.
(Ov., *Métam.*, III, v. 183-185.)

celle ou par le héron solitaire, s'agite et frémit le fidèle compagnon du chasseur : accoutumé à saisir sur l'onde l'oiseau que son maître a blessé, à peine a-t-il vu s'incliner le tube menaçant, qu'il s'élance emporté par son rapide instinct, et nage vers sa proie en aboyant de plaisir.

Léonard, guerrier plein de courage, et galant chevalier[1], avait été plus heureux sous les enseignes de Mars que sous les drapeaux de l'Amour. Il semblait qu'un mauvais Génie le rendît odieux à Vénus : il le croyait; mais, toujours fidèle au culte de la déesse, il n'avait jamais perdu l'espérance d'un avenir plus fortuné.

La jeune Éphyre fuyait devant lui. Modèle de grâce et de beauté, Éphyre, en disputant ses attraits, voulait leur donner encore plus de prix[2]. « O Nymphe! lui disait « Léonard, mon cœur a volé vers toi; tu l'emportes dans « ta fuite, et tu refuses de m'attendre! Tant de rigueur « sied mal à la beauté.

« Nymphe charmante, tes compagnes ont suspendu « leur course. Toi seule, tu fuis encore; tu fuis l'infor-« tuné Léonard! Eh! qui t'a révélé ma disgrâce et mon « nom? Qui t'a conseillé de me haïr? Serait-ce le mau-« vais Génie qui toujours s'attache à mes pas? Défie-toi « de ses discours; il te trompe; il me trompait jadis « mille fois par heure.

1. Le caractère de ce galant chevalier a été annoncé dès le VI[e] chant, st. 40.

2. Ovide dit en parlant de Daphné, poursuivie par Apollon

Auctaque forma fuga est.......
(*Métam.*, I, v. 530.)

et il dit ailleurs :

Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata.
(*De amoribus*, III, Élég. 4, v. 17.)

De même Horace en parlant de Licymnie,

.... Facili sævitia negat
Quæ poscente magis gaudeat eripi.
(*Od.* II, 12; v. 26-27.)

« Pourquoi cette fuite précipitée, qui te fatigue et « m'accable? Craindrais-tu des transports téméraires? « Ah! que tu connais mal le destin qui me poursuit. « L'Amour lui-même m'offrirait ses plus chers trésors, « qu'une barrière jalouse s'élèverait tout à coup entre « Léonard et les trésors de l'Amour[1].

« Arrête, je t'en conjure. Et puissent les jours de ton « printemps s'arrêter ainsi dans leur fuite! Tourne les « yeux vers moi; romps le charme funeste qui me tient « depuis si longtemps enchaîné. Le tyran qui m'opprime « résisterait à la puissance des rois, à la force des ar- « mées; cesse de fuir, il est vaincu.

« Mais, hélas! sourde à ma prière, tu n'entends que « mon persécuteur. Ta rigueur s'unit à la sienne, et se « joue d'un cœur infortuné qui gémit suspendu à l'or « de ta chevelure ondoyante. Ce cœur, chargé d'ennuis, « ne le sens-tu pas qui te pèse? ou, déjà plus près du « bonheur, serait-il devenu plus léger?

« C'est le seul espoir qui me reste. Tu ne pourras en « soutenir le poids et tu lui rendras sa liberté, ou tes « charmes tout puissants auront changé sa destinée... « Mais n'est-ce pas une illusion? L'Amour combat pour « moi; sa douce blessure a ralenti ta course. Ah! serais- « je en effet le plus heureux des mortels? »

Éphyre fuyait encore, mais d'un pas moins rapide, comme pour écouter les tendres accents, les plaintes amoureuses de son timide adorateur. Touchée de son délire, elle tourne vers lui une figure céleste, inondée de

1. Millié fait remarquer que Camoens semble avoir voulu imiter, en se jouant, la manière des poëtes italiens de cette époque; il introduit dans ce morceau un vers entier du 52e sonnet de Pétrarque.

Tra la spiga e la man qual muro è messo.

On trouve dans l'Arioste, VII, st. 24, la même idée, exprimée presque dans les mêmes termes :

Teme di [illegible],
Che tra [illegible].



joie et de volupté, et se laisse tomber aux pieds de Léonard, qui s'enivre de son triomphe.

Tout le bocage retentit d'un doux murmure. Tendres soupirs, prières d'amour, refus agaçants, cris de colère, paroles de paix, se mêlent et se confondent. Journée délicieuse, que Vénus enflamma de tous ses feux, comment redire les plaisirs que tu vis éclore? Ah! que mes vers du moins en offrent l'imparfaite image à celui qui n'a pu les goûter!

Les Néréides ont partagé l'ivresse de leurs amants; elles se plaisent à les parer de guirlandes de fleurs, de couronnes d'or et de laurier. Leurs belles mains, en signe d'hyménée, s'unissent à celles des héros: les paroles solennelles sont prononcées. Nobles fils de Lusus! heureux guerriers! la mort même ne saurait vous ravir vos inséparables compagnes[1].

La plus belle des nymphes, celle à qui toutes obéissent et dont les traits annoncent la céleste origine, la déesse enfin qui couvre de merveilles la terre et l'onde, Téthys, avait été réservée par l'Amour au conquérant des mers. La majesté brille sur son front, et la grâce, dans ses discours.

« Je suis Téthys, dit-elle à son illustre favori. Fille de « Célus et de Vesta, je connais les mystères que renferment, dans leur immensité, le ciel, la terre et les mers; « mystères profonds, que les Destins ont résolu de te « révéler par ma voix. L'univers n'a plus de secrets pour « des héros tels que vous. »

Elle dit, et, le prenant par la main, le conduit au sommet d'une montagne où s'élève un palais d'or et de cristal. C'est là que, pour Téthys et Gama, l'Amour a

1. C'est ici que le poëte commence à donner ouvertement l'explication de ses allégories. L'hymen des héros portugais avec les nymphes n'est que l'image de l'éternelle union du courage et de la gloire. Voir Notice littéraire, p. 74 et suiv.

rassemblé tous les plaisirs ; il anime, il embellit à la fois et le palais de Téthys et les bosquets des Néréides.

Ainsi s'écoulait, dans l'ivresse d'un bonheur inconnu aux mortels, une journée enchanteresse qui payait nos guerriers de leurs longs et pénibles travaux : ainsi le monde reconnaissant a placé au bout de la carrière le prix du courage et des exploits; la Renommée proclame les vainqueurs, et leur mémoire est immortelle[1].

Les triomphes, les palmes, les lauriers, tous les honneurs que l'univers leur décerne, ont leur emblème dans les fêtes charmantes prodiguées aux enfants de Lusus par les nymphes de l'Océan. Sous les traits des Néréides, la Gloire a souri aux triomphateurs des flots; sous les traits de Téthys, elle a couronné Gama.

L'antiquité aimait à placer dans les cieux les mortels dont la déesse aux cent voix avait consacré les noms. Ils n'arrivaient à l'immortalité que par d'éclatants exploits, par d'immenses travaux[2], par cette carrière de la vertu, si rude d'abord et si pénible[3], mais à la fin si riante et si douce.

Les héros, en quittant la vie, franchissaient le seuil de

1. Dignum laude virum Musa vetat mori ;
Cœlo Musa beat.
(Hor., *Od.*, IV, 8 ; v. 28-29.)

2. Romulus et Liber pater et cum Castore Pollux,
Post ingentia facta Deorum in templa recepti.......
(Hor., *Épît.*, II, 1 ; v. 5-6.)
Hac arte Pollux et vagus Hercules
Enisus arces attigit igneas ;
Hac te merentem, Bacche pater, tuæ
Vexere tigres, indocili jugum
Collo trahentes ; hac Quirinus
Martis equis Acheronta fugit.....
(Hor., *Od.*, III, 3 ; v. 9-16.)

3. La vertu, dit encore Horace, ouvre le ciel à qui a mérité de ne pas mourir ; elle ose y tendre par une route refusée au vulgaire :

Virtus, recludens immeritis mori
Cœlum, negata tentat iter via.
(*Od.*, III, 2 ; v. 21-22.)

l'Olympe : le ciel s'ouvrait aux bienfaiteurs de la terre[1]: Jupiter, Mercure, Phebus et Mars, Énée et Romulus[2], les deux Thébains, Cérès, Pallas, Diane et Junon, n'étaient que les enfants des hommes.

Mais la voix de la Renommée en a fait des dieux, des demi-dieux, des dieux de la patrie, des génies protecteurs et des héros. O vous donc qui aspirez à la gloire, voulez-vous être aussi grands qu'ils l'ont été sur la terre? réveillez-vous au bruit de leurs actions. Ils n'attendaient point dans un lâche repos les honneurs de l'apothéose[3].

1. Cicéron, dans son ouvrage *de natura deorum*, donne la même explication que Camoens. « Ce fut, dit-il, une coutume générale, que les hommes qui avaient rendu d'importants services à la société fussent placés dans le ciel par la gloire et la reconnaissance. Ainsi furent déifiés Hercule, Castor, Pollux, Esculape, Bacchus et Romulus qu'on dit être le même que Quirinus. — Suscepit vita hominum consuetudoque communis, ut beneficiis excellentes viros in cœlum fama ac voluntate tollerent. Hinc Hercules, hinc Castor et Pollux, hinc Æsculapius, hinc Liber,...... hinc Romulus, quem quidem eumdem esse Quirinum putant. » (II, 24.)

2. L'Italie avait eu ses héros comme la Grèce. L'*Énéide* en donne la liste jusqu'à Énée, fils de Vénus, demi-dieu par sa naissance, et qui, à sa mort, fut l'un des dieux indigètes du Latium, jusqu'à Romulus, fils de Mars, qui était adoré comme une divinité protectrice sous le nom de Quirinus, et que la législation des Douze-Tables elle-même recommandait à la dévotion des Romains. Voici ce que disait la loi : « Que l'on adore les dieux, et ceux qui ont toujours été regardés comme habitants du ciel, et *ceux que leurs mérites y ont appelés*, Hercule, Bacchus, Esculape, Castor, Pollux, Quirinus, et *ces vertus qui donnent aux hommes l'entrée du ciel*, la Raison, le Courage, la Piété, la Foi ; que toutes aient des temples.....— Divos, et eos, qui cœlestes semper habiti, colunto, et ollos, quos endo cœlo merita locaverunt, Herculem, Liberum, Æsculapium, Castorem, Pollucem, Quirinum ; ast olla, propter quæ datur homini adscensus in cœlum, Mentem, Virtutem, Pietatem, Fidem, earumque laudum delubra sunto........ » (Cicéron. *Des lois*, II, 8.)

3. Macte nova virtute puer; sic itur ad astra.
(Virg., *Énéide*, IX, v. 640.)

Si virtus hoc una potest dare, fortis omissis
Hoc age deliciis........ .
(Hor., *Épît.*, I, 6 ; v. 29-31.)

« Il est bien plus selon la nature, dit Cicéron, d'entreprendre de grands travaux, de s'exposer à de grandes peines, pour protéger,

Réprimez l'ambition, la cupidité, qui vous dévorent; étouffez ces honteuses passions. L'amour de l'or fait les esclaves[1], et l'ambition, les tyrans. L'or et les honneurs donnent-ils une valeur réelle à celui qui les possède? Eh! qu'importe de les obtenir[2]? Il suffit de les mériter[3].

Soyez, dans la paix, les protecteurs du faible contre la tyrannie du fort, et, s'il vous faut une autre gloire, endossez le harnais belliqueux, et devenez la terreur des infidèles. Vous étendrez, vous affermirez l'empire: sa grandeur fera la vôtre; la fortune vous ouvrira ses trésors, et les honneurs vous chercheront en foule.

pour secourir, s'il est possible, toutes les nations, à l'imitation de cet Hercule, que l'opinion des hommes, par reconnaissance pour ses bienfaits, plaça dans le conseil céleste, que de vivre dans la solitude, non-seulement loin de toute peine, mais au milieu de tous les plaisirs et au sein des richesses, en y joignant même tous les avantages de la force et de la beauté. — Magis est secundum naturam, pro omnibus gentibus, si fieri possit, conservandis aut juvandis maximos labores molestiasque suscipere, imitantem Herculem illum, quem hominum fama, beneficiorum memor, in concilio cœlestium collocavit, quam vivere in solitudine, non modo sine ullis molestiis, sed etiam in maximis voluptatibus, abundantem omnibus copiis; ut excellas etiam pulchritudine et viribus.» (*Des devoirs*, III, 5.)

1. Sic, qui pauperiem veritus potiore metallis
Libertate caret, dominum vehit improbus, atque
Serviet æternum, quia parvo nesciet uti.
(Hor., *Épît.*, I, 10; v. 39-41.)

2. Il importe peu de les obtenir: la vertu, dit Horace, n'est point atteinte par la honte des refus.

Virtus, repulsæ nescia sordidæ.
(*Od.*, III, 2; v. 17.)

3. Le vrai mérite, si la fortune le trahit, renonce volontiers à ce qu'il a reçu d'elle et s'enveloppe de sa vertu:

............Si celeres quatit
Pennas, resigno quæ dedit, et mea
Virtute me involvo.........
(*Od.* III, 29; v. 53-55.)

Lucain dit aussi au livre IXe de la Pharsale:

.... Fortunaque perdat
Opposita virtute minas, laudandaque velle.
Sit satis, et nunquam successu crescat honestum?

Ce roi que vous chérissez devra la splendeur de son règne à la sagesse de vos conseils, à la force de ces épées qui vous rendront immortels comme vos pères. Rien n'est impossible au courage ; une volonté forte surmonte tous les obstacles[1]. Osez marcher sur les traces des héros : la patrie vous contemple, et l'île enchantée vous attend.

1. . . . . Labor omnia vincit
Improbus. . . . .
(Virg., *Géorg.*, I, v. 145-146.)

CHANT DIXIÈME

Déjà le radieux amant de l'infidèle Coronis[1] allait plonger ses coursiers dans les vastes flots qui baignent la rive occidentale du Témistitan[2]; l'ardeur du soleil cédait à la douce haleine du zéphyr; un souffle pur ridait la surface des eaux, et ranimait les jasmins et les lis, fatigués de la chaleur du jour, lorsque les nymphes et leurs amants s'avancèrent, en se donnant la main, vers le palais de Téthys. C'est là que, sous des lambris incrustés de métaux étincelants, les attendait un festin magnifique.

Ils se placent deux à deux sur des siéges de cristal, l'amant à côté de sa nouvelle conquête. Sur des siéges d'un or pur, à la place d'honneur, sont assis la reine des mers et Gama. Des mets délicieux s'élèvent sur des plats d'or, tirés du sein de l'Atlantique. Tout ce que la renommée raconte des festins de Cléopâtre n'approche point de ce banquet céleste[3].

1. Coronis, fille de Phlégias, roi des Lapithes, était d'une beauté remarquable.

Pulchrior in tota, quam Larissæa Coronis,
Non fuit Hæmonia.
(Ov., *Métam.*, II, v. 542-543.)

Après avoir plu à Apollon, elle lui fut infidèle. Le dieu se vengea en la perçant d'une de ses flèches : mais, en mourant, elle implora sa pitié pour l'enfant qui allait naître, et Apollon sauva Esculape qu'il confia au centaure Chiron. (Ov. *Métam.*, II.)

2. Ancien nom du Mexique.

3. Il y a, dans cette stance et la stance suivante, plusieurs vers

Des vins plus parfumés que le Falerne exhalent l'odeur de l'ambroisie, si chère au maître des dieux et à tous les immortels. Des vases de diamant reçoivent la brillante liqueur ; mêlée d'une onde pure, elle jaillit en écume pétillante, et porte au fond des cœurs une subite allégresse.

L'aimable enjouement, la piquante saillie, mille propos folâtres, animaient les heureux convives. Des harpes divines se faisaient entendre autour d'eux : la lyre qui, dans le royaume de Pluton, suspendit les tourments des ombres, la lyre d'Orphée, avait moins de charme et de douceur. A ces accords ravissants, une des nymphes marie tout à coup une voix plus mélodieuse que la voix des sirènes[1].

Elle chante, et ses accents, soutenus par une harmonie enchanteresse, se prolongent en cadence sous les voûtes sonores du palais. Elle chante : les vents se taisent; l'onde ose à peine murmurer; le farouche habitant des bois écoute et repose dans son antre.

imités du passage de la Pharsale où Lucain décrit le repas offert à César par Cléopâtre.

Infudere epulas auro : quod terra, quod aer,
Quod pelagus, Nilusque dedit, quod luxus inani
Ambitione furens toto quæsivit in orbe,
. . . . manibusque ministrat
Niliacas Crystallus aquas, gemmæque capaces
Excepere merum, sed non Mareotidos uvæ,
Nobile sed paucis senium cui contulit annis
Indomitum Meroe cogens spumare Falernum.
(*Phars.*, X, v. 154-162.)

1. Cette description du banquet céleste, offert à Gama par la reine des mers, rappelle celui des dieux dans l'Iliade. « C'est ainsi, dit Homère, qu'ils passèrent à table tout le jour jusqu'au coucher du soleil; tous jouirent également, et de la bonne chère, et des sons de la lyre superbe que tenait Apollon, et de la belle voix des Muses qui chantaient tour à tour. »

Ὣς τότε μὲν πρόπαν ἦμαρ ἐς ἠέλιον καταδύντα
δαίνυντ', οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς ἐΐσης,
οὐ μὲν φόρμιγγος περικαλλέος, ἣν ἔχ' Ἀπόλλων,
Μουσάων θ', αἳ ἄειδον ἀμειβόμεναι ὀπὶ καλῇ.
(*Iliade*, I, v. 601-603.)

D'un ton prophétique, elle porte jusqu'aux cieux les héros que doit enfanter la Lusitanie. Protée les avait aperçus dans ce globe diaphane qu'il reçut en songe des mains de Jupiter. Le devin les a fait connaître aux habitants de l'humide empire; et la nymphe, attentive à ses brillantes prédictions, les a fidèlement retenues.

La muse héroïque peut seule redire ce que la nymphe avait appris au fond des eaux. Iopas[1] à Carthage, Démodocus[2] chez les Phéaciens, chantèrent des faits moins éclatants. O Calliope! soutiens mes derniers efforts : pour prix de mes chants et de mes stériles travaux, viens relever mon courage et ranimer un feu qui s'éteint.

Mes tristes années déclinent vers leur penchant. En-

1. Lorsque Didon reçoit dans son palais Énée et les Troyens, c'est le chantre Iopas qui, après le repas, prend une cithare dorée, et fait entendre des chants qu'applaudissent les Tyriens et leurs hôtes.

. . . . Cithara criuitus Iopas
Personat aurata, docuit quem maximus Atlas :
Hic canit errantem lunam, solisque labores;
Unde hominum genus, et pecudes; unde . . . . . .
Ingeminant plausu Tyrii, Troesque sequuntur.
(Virg., *Énéide*. I, v. 740-747.)

2. Démodocus était un aède qui, suivant Homère, vivait à la cour d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, dans l'île de Corcyre. Au VIIIe chant de l'Odyssée, Ulysse, reçu par Alcinoüs, après avoir entendu Démodocus, lui adresse ces paroles : « Démodocus, je te loue assurément plus que tous les autres mortels : c'est la Muse, fille de Jupiter, qui t'a instruit ou bien c'est Apollon ; car tu chantes avec un art admirable la triste destinée des Grecs, tout ce qu'ils ont fait et souffert, et tous les travaux qu'ils ont accomplis, soit que tu aies assisté toi-même à ces événements, soit que tu les aies recueillis de la bouche d'autrui. »

Δημόδοκ' ἔξοχα δή σε βροτῶν αἰνίζομ' ἁπάντων,
ἢ σέ γε Μοῦσ' ἐδίδαξε, Διὸς παῖς ἢ σέ γ' Ἀπόλλων.
Λίην γὰρ κατὰ κόσμον Ἀχαιῶν οἶτον ἀείδεις,
ὅσσ' ἔρξαν τ', ἔπαθόν τε, καὶ ὅσσ' ἐμόγησαν Ἀχαιοί·
ὥς τε που ἢ αὐτὸς παρεὼν, ἢ ἄλλου ἀκούσας.
(V. 487-491.)

core quelques jours, et j'aurai vu fuir mon été[1]. L'infortune a glacé mon génie. Ce génie dont j'étais si fier, hélas! il m'abandonne[2]. Les noirs chagrins m'entraînent au fleuve de l'oubli, au séjour de l'éternel sommeil. Reine des muses, viens du moins achever avec moi le monument[3] que j'élève à la gloire de ma patrie.

« Des bords du Tage, disait la jeune immortelle, par-
« tiront des flottes belliqueuses; elles traverseront les
« mers ouvertes par Gama, et soumettront tous les ri-
« vages[4] que baigne l'océan des Indes. Les rois idolâtres

1. Eheu! fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni; nec pietas moram
Rugis et instanti senectæ
Afferet, indomitæque morti.
(Hor., *Od.*, II, 14; v. 1-4.)

2. Dans sa IX[e] églogue, où Virgile se met lui-même en scène sous le nom de Ménalque, Mœris se plaint de l'action qu'exercent sur l'esprit l'âge et l'infortune :

Omnia fert ætas, animum quoque. Sæpe ego longos
Cantando puerum memini me condere soles :
Nunc oblita mihi tot carmina; vox quoque Mœrin
Jam fugit ipsa.......
(Virg. *Egl. Buc.*, IX, v. 51-54.)

La même pensée se retrouve dans une épître d'Horace :

Singula de nobis anni prædantur euntes;
Eripuere jocos, venerem, convivia, ludum;
Tendunt extorquere poemata.......
(*Épît.* II, 2; v. 55-57.)

3. On voit que le poëte, après quelques accents de tristesse, s'anime tout à coup d'un noble orgueil en pensant au monument qu'il élève à la gloire de sa patrie. Il ne dit pas tout à fait comme Horace, (*Od.* III, 30.)

Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius;
Quod non imber edax, non Aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series et fuga temporum.

mais on sent qu'il a la même pensée, la même confiance dans la durée et la beauté de l'œuvre qu'il va bientôt avoir accomplie.

4. Il nous semble assez curieux de rappeler ici quelques vers de Sénèque qui, écrivant à une époque où l'océan Atlantique n'était qu'une mer presque inconnue au delà de laquelle on ne supposait au-

« se débattront en vain contre le joug : courbés sous le « fer du vainqueur, ils subiront l'esclavage ou la mort.

« Le pontife-roi[1] d'un peuple malabare va s'unir aux « guerriers du Tage. Malheureux, mais toujours fidèle, « il verra ses campagnes ravagées, ses villes livrées aux « flammes, ses forteresses renversées, tout son royaume « en proie à la fureur du Samorin.

« Cependant une escadre formidable sortira du port « de Lisbonne ; elle portera sur les mers le héros, encore « inconnu, qui doit venger tant de désastres. C'est le « grand Pachéco, l'Achille de la Lusitanie. Le navire « qui le recevra dans ses flancs, fléchira sous un si « noble poids[2].

« Il arrive en Orient ; il vole au secours de l'ami des « Portugais. Défenseur de Cochin, il arme tous les abords « du fleuve qui baigne la cité, détruit ou disperse les « Naïres dans le détroit de Cambalon, et rejette la ter« reur parmi les Indiens, étonnés d'être vaincus par une « poignée de combattants.

« Le Samorin rassemblera de nouvelles forces. Les « rois de Visapour et de Tanor descendront des mon-

cune terre habitable, prédit les progrès de la navigation et va jusqu'à prophétiser le découverte d'un nouveau monde : « Un temps viendra, dit-il, où les obstacles qui ferment l'Océan s'aplaniront ; la route d'un vaste continent s'ouvrira au navigateur, Téthys lui découvrira de nouveaux mondes, et Thulé ne formera plus les bornes de la terre. »

Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Tethysque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule.
(*Médée*, II.)

1. Trimumpara était en même temps roi de Cochin et chef de la religion de son pays. Il se déclara tout de suite en faveur des Portugais et soutint leur cause les armes à la main.

2. Souvenir de Virgile :

. . . . Simul accipit alveo
Ingentem Ænean ; gemuit sub pondere cymba.
(*Énéide*, VI, v. 412-413.)

« tagnes de Narsingue, et lui promettront la victoire. « Des remparts de Calicut aux murs de Cananor, tous « les Naïres sont en armes. Les deux ennemis du Christ « ont ligué leurs fureurs : l'idolâtre combat sur terre; « le Maure, sur l'Océan.

« La terre et l'Océan seront témoins de leur défaite. « L'intrépide Pachéco couvre de morts et de débris les « deux champs de bataille, et répand l'épouvante dans « tout le Malabar. Le Samorin renouvelle ses attaques; « il gourmande ses soldats, il invoque ses dieux. Ses « dieux restent sourds[1], et ses soldats le font rougir « d'une quatrième défaite.

« Le vainqueur ne se borne plus à la défense; il in-« cendie les campagnes, les cités et les temples. L'ido-« lâtre frémit; il ordonne aux plus braves de ses guer-« riers d'attaquer à la fois Pachéco sur deux points « opposés. Le héros vole d'un poste à l'autre, et va rem-« porter encore deux victoires.

« Porté sur un brillant palanquin, le monarque as-« siste au combat, exhortant ses bataillons, et du feu de « ses regards échauffant leur audace; mais les balles « meurtrières pleuvent autour de lui, et le couvrent du « sang de ses Naïres. Un moment découragé, il em-« ploiera les armes de la perfidie; à l'eau pure des fon-« taines il mêlera de mortels poisons. Crimes impuis-« sants ! Le ciel confondra tous les projets du Samorin.

« Il reviendra pour la septième fois, s'écria la nymphe, « animée d'un transport nouveau; il reviendra combattre « le vaillant, l'invincible, l'infatigable Lusitanien. Il « aura tout préparé pour le succès de la bataille. Ses

1. Lorsque, dans l'Iliade, la prêtresse Théano vient d'invoquer Minerve en faveur des Troyens, Homère, aussi concis que l'est ici Camoens, ajoute simplement :

Ὣς ἔφατ' εὐχομένη· ἀνένευε δὲ Παλλὰς Ἀθήνη.
(VI, v. 311.)

« navires seront armés d'énormes machines destinées « à briser les vaisseaux qui jusqu'alors auront bravé « ses fureurs[1].

« Des montagnes de feu s'avanceront sur les ondes, « menaçant d'une entière destruction l'escadre de Pa- « chéco. L'art et le génie disperseront en un moment « ce formidable appareil. Parmi tous les guerriers dont « la renommée nous a transmis la mémoire, en est-il « un qui puisse disputer la palme à celui que je chante? « Héros de la Grèce et de Rome[2], pardonnez : l'Achille « portugais vous a tous surpassés.

« Tant de combats soutenus par une centaine de « braves, tant de victoires remportées sur des ennemis « nombreux et vaillants, passeront pour des événements « fabuleux; ou l'on croira que les puissances du ciel, « descendues à la voix du héros, versèrent dans son « âme la prudence, la force et l'intrépidité.

« Le guerrier[3] qui, dans les plaines de Marathon, « anéantit l'armée de Darius; celui qui, avec quatre « mille[4] Lacédémoniens, défendit les Thermopyles; l'in-

1. Voyez, au sujet des exploits de Pachéco, la Notice historique, p. 250 et suiv.

2. Le poëte portugais aime à comparer ses héros à ceux de la Grèce et de Rome : il se plaît à montrer que leurs actions ont été parfois plus grandes que celles des anciens. Nous devons reconnaître d'ailleurs que ce jugement, tout favorable qu'il est aux Lusitaniens, n'est pas seulement dû à l'enthousiasme patriotique de Camoens; d'autres que lui se sont exprimés dans les mêmes termes. « Nous prononçons encore avec une admiration respectueuse, dit Voltaire, les noms des Argonautes, qui firent cent fois moins que les matelots de Gama et d'Albuquerque. » (*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*)

3. Les troupes considérables de Darius, dirigées par Datis et Artapherne, furent vaincues par la petite armée des Athéniens, commandée par Miltiade. Cette victoire, qui sauva la Grèce, fut remportée en l'an 490 av. J.-C., dans les plaines de Marathon, à 30 kil. N. E. d'Athènes.

4. Léonidas, en 480 av. J. C., défendit le défilé des Thermopyles contre toute l'armée de Xerxès avec trois cents Spartiates et environ trois mille Grecs du Péloponèse. Le chiffre des combattants qu'indique

« trépide Romain[1] qui soutint seul sur un pont tous les « efforts des Toscans; le sage Fabius enfin, déployèrent « dans les combats moins de génie et de valeur. »

Ici les accents de la déesse perdent tout à coup de leur éclat; d'une voix altérée par les larmes, elle déplore tant de courage si mal récompensé. « O Bélisaire! dit-« elle, toi qui seras toujours grand parmi les filles de « Mémoire; si l'impure calomnie a flétri tes lauriers, si « ta gloire a connu l'outrage[2], viens te consoler avec « Pachéco.

Camoens est celui que donne l'historien Justin; mais les historiens grecs ne sont pas d'accord sur ce nombre. Selon Hérodote, les villes du Péloponèse fournirent 3100 soldats; les Thespiens, 700; les Thébains, 400; les Phocéens, 1000; total: 5200, sans compter les Locriens-Opontiens, qui marchèrent en corps. Pausanias conjecture que ceux-ci étaient au nombre de 6000, ce qui donnerait pour le total 11200 hommes. Enfin Diodore dit que Léonidas se rendit aux Thermopyles à la tête de 4000 hommes, parmi lesquels étaient 300 Spartiates et 700 Lacédémoniens; et il ajoute que ce corps fut bientôt renforcé de 1000 Milésiens, de 400 Thébains, de 1000 Locriens, et d'un nombre presque égal de Phocéens; total: 7400 hommes. Toujours est-il que, lorsque Léonidas apprit qu'il allait être tourné, il renvoya la plus grande partie de ses troupes; il ne garda que les Spartiates, les Thespiens et les Thébains; ces trois corps, après les pertes subies dans les premières attaques, ne comptaient plus guère que 500 hommes, et ce fut avec cette poignée qu'il résolut d'attaquer le camp des Perses. (Voy. dissert[on] de J.J. Barthélemy.)

1. En l'an 507 av. J.-C., 246 de Rome, le roi Porsenna attaquant Rome pour y rétablir l'autorité de Tarquin, Horatius défendit seul l'entrée d'un pont qui conduisait de la ville au mont Janicule, pendant que deux de ses compagnons le rompaient derrière lui. Il perdit un œil dans ce combat et fut surnommé Coclès. Virgile rappelle ce haut fait dans la description du bouclier d'Énée:

Nec non Tarquinium ejectum Porsenna jubebat
Accipere, ingentique urbem obsidione premebat;
Æneadæ in ferrum pro libertate ruebant.
Illum indignanti similem, similemque minanti
Aspiceres, pontem auderet quia vellere Cocles,...
(*Énéide*, VIII, v. 646-650.)

2. Bélisaire, un des plus habiles généraux de l'antiquité, après avoir vaincu les Perses, les Vandales, les Ostrogoths et les Bulgares, après avoir pendant plus de trente années contribué plus que tout autre à la gloire du règne de Justinien, se vit disgracié sous prétexte de

« Vous aviez tous deux servi glorieusement le prince « et la patrie : d'injustes rigueurs vous ont payés tous « deux. Plus d'une fois encore on verra les défenseurs « du trône et de l'autel languir, comme vous, dans l'ob- « scurité d'une vie dédaignée , et mourir sur le lit de la « misère [1]. Voilà l'œuvre des rois qui, n'écoutant que le « caprice qui les guide, ferment l'oreille à la voix de la « justice et de la vérité.

« Voilà l'œuvre des rois qui, séduits par de vains dis- « cours, accordent à l'insidieuse éloquence d'Ulysse le « prix que réclamait la vaillance d'Ajax [2]. Mais la vertu « sera vengée : les faveurs qu'ils refusent à la fidélité « courageuse n'auront enrichi que de lâches flatteurs.

« Et toi qui méconnus les services d'un grand homme, « toi qui ne fus injuste qu'envers lui, malheureux Em- « manuel ! il t'avait donné des royaumes, et son partage « est l'indigence; son dernier asile, un cachot! Mais,

conspiration contre la vie de l'empereur. Il fut même emprisonné et ses biens furent confisqués. Toutefois il ne faut pas croire au récit d'après lequel Bélisaire, privé de la vue par ordre de Justinien, aurait été réduit à mendier son pain : ce roman est de l'invention de Tretzès, poëte et grammairien grec, né à Constantinople au commencement du XII[e] siècle.

1. Voyez la Notice sur la vie de Camoens, p. 41.

2. Ovide représente Ajax et Ulysse se disputant les armes d'Achille dans l'assemblée des Grecs. Ajax fait valoir ses droits comme un soldat qui n'a pas l'habitude de la parole

> . . . . Sed nec mihi dicere promptum,
> Nec facere est isti : quantumque ego Marte feroci,
> Quantum acie valeo, tantum valet iste loquendo.

Ulysse au contraire emploie toutes les ressources de l'orateur :

> Adstitit, atque oculos paulum tellure moratos
> Sustulit ad proceres, exspectatoque resolvit
> Ora sono; neque abest facundis gratia dictis.

Il sait émouvoir l'assemblée, et c'est à lui qne sont décernées les armes disputées.

> Mota manus procerum est; et, quid facundia posset,
> Re patuit; fortisque viri tulit arma disertus.
> (*Métam.*, XIII, v. 1-388.)

« aussi longtemps que le soleil éclairera le monde, les « peuples honoreront sa mémoire et reprocheront à la « tienne cette grande iniquité.

« Après lui, dit la nymphe en reprenant son chant « prophétique, après lui paraît un autre guerrier, Al- « meida[1], le premier vice-roi des Indes. Lorenzo l'ac- « compagne; Lorenzo, son digne fils, qui saura com- « battre et mourir en Romain. Leurs armes réunies « puniront Quiloa, renverseront un tyran perfide, et « placeront sur le trône un prince ami de la justice et « des lois.

« Mombaze, qui s'enorgueillit de ses pompeux édifices, « Mombaze, à son tour ravagée, recevra sur ses ruines « fumantes le prix de ses anciennes perfidies. De la côte « africaine Lorenzo s'élance aux rivages de l'Inde, dé- « truit les fragiles navires armés contre lui, et se pré- « pare à de plus nobles triomphes.

« La flotte du Samorin s'avance et couvre au loin « l'Océan. A peine a-t-elle paru, qu'une pluie de fer et « de feu, vomie par le bronze enflammé, déchire et met « en pièces ses voiles, ses gouvernails et ses mâts. Le « harpon recourbé saisit la capitane des Barbares; Lo- « renzo s'y précipite. Quatre cents Maures sont mois- « sonnés par le fer portugais, et la mer reçoit leurs « cadavres.

« Mais la céleste Providence, dont les vues sont im- « pénétrables, conduira Lorenzo vers des bords où ni « la force, ni la prudence ne pourront le sauver. Les ri- « vages de Chaul le verront, sur une mer de sang et de « feu, lutter contre les flottes réunies de l'Égypte et de « Cambaye, et succomber dans cette bataille mémo- « rable.

« Des ennemis sans nombre accablant l'héroïsme, les

1. Voir sur le gouvernement d'Almeida la Notice historique, p. 251.

« vents vainement implorés, l'onde émue jusqu'au fond « de ses abîmes, tout sera contre lui. Sortez de la tombe, « héros des siècles antiques; venez recevoir des leçons « de constance et de courage : voyez un nouveau Scéva[1] « qui, déchiré de blessures, ne sait être ni vaincu ni « dompté.

« Le corps sanglant, la cuisse emportée, il combat « encore[2] : ses bras et son cœur lui restent. Mais un « dernier coup vient briser les liens qui retenaient cette « âme indomptable; dégagée de sa prison, libre et « triomphante, elle s'envole vers les cieux.

« Va donc, âme héroïque, va recueillir, au sein d'une « éternelle paix, le prix de ton glorieux sacrifice. Ta « mort sera vengée par ton père. Déjà s'apprêtent le « bronze tonnant et la bombe redoutable; déjà j'entends « gronder l'orage sur la tête des guerriers de l'Indus et « du Nil.

1. Scéva était un centurion romain qui servait dans l'armée de César contre Pompée. Lucain décrit, au VI[e] chant de la Pharsale, comment il mourut accablé de blessures, et combien il fut honoré après sa mort :

.... Labentem turba suorum
Excipit, atque humeris defectum imponere gaudet.
Ac velut inclusum perfosso in pectore numen,
Et vivam magnæ speciem Virtutis adorant :
Telaque confixis certant evellere membris,
Exornantque deos, ac nudum pectore Martem
Armis, Scæva, tuis ....
(V. 251-257.)

Au X[e] chant du même poëme, lorsque César est assailli, pressé de toutes parts, réduit par sa position à ne savoir s'il doit désirer ou craindre la mort, il se souvient de Scéva, qui s'immortalisa dans les champs d'Épidamne en attaquant lui seul Pompée qui emportait les remparts :

.... respexit in agmine denso
Scævam perpetuæ meritum jam nomina famæ
Ad campos, Epidamne, tuos; ubi solus apertis
Obsedit muris calcantem mænia magnum.
(V. 543-546.)

2. Voir la mort de Lorenzo dans la Notice historique, p. 252.

« Le voilà, ce père infortuné! La douleur est sur son « front[1]; des larmes brûlantes tombent de ses yeux. « Dans son aveugle fureur, il voue au carnage, à la « mort, les barbares qui ont immolé son fils. Sa voix « menaçante a retenti jusqu'au Gange : le Nil en a frémi; « l'Indus en est épouvanté.

« Tel qu'un taureau furieux et jaloux essaie ses « cornes menaçantes sur le tronc d'un hêtre[2] ou d'un « peuplier, et frappe l'air de ses mugissements; tel, à « l'entrée du golfe des Guzarates, le terrible Almeida « aiguise un fer vengeur sur les murs de Daboul, dont « il châtie l'insolence et l'orgueil.

« Et soudain il s'enfonce dans la baie de Diu, de Diu « qu'illustreront tant de siéges et de batailles; disperse « les nefs légères qu'avait équipées Calicut, et se trouve

1. La douleur d'Almeida peut être comparée à celle d'Achille après la mort de Patrocle : « Le sombre nuage de la douleur, dit Homère, enveloppa le héros.....

..... τὸν δ' ἄχεος νεφέλη ἐκάλυψε μέλαινα.
(*Iliade*, XVIII, v. 22.)

« Tel que retentit le son éclatant de la trompette, à l'approche des ennemis homicides assiégeant une ville : telle fut la voix éclatante du petit-fils d'Éaque..... Trois fois le divin Achille, devant le fossé, cria d'une voix forte; trois fois les Troyens et leurs illustres alliés furent mis en déroute.....

Ὡς δ' ὅτ' ἀριζήλη φωνή, ὅτε τ' ἴαχε σάλπιγξ
ἄστυ περιπλομένων δηΐων ὕπο θυμοραϊστέων·
ὣς τότ' ἀριζήλη φωνὴ γένετ' Αἰακίδαο.....
Τρὶς μὲν ὑπὲρ τάφρου μεγάλ' ἴαχε δῖος Ἀχιλλεύς,
τρὶς δὲ κυκήθησαν Τρῶες κλειτοί τ' ἐπίκουροι.
(*Iliade*, XVIII, v. 219-221, 228-229.)

2. Souvenir de Lucain et de Virgile :

.... in adversis explorat cornua truncis.
(Luc., *Phars.*, II, v. 603.)

Et tentat sese, atque irasci in cornua discit
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena.
Post, ubi collectum robur viresque refectæ,
Signa movet, præcepsque oblitum fertur in hostem.
(Virg. *Géorg.*, III, v. 232-236.)

« en présence des vaisseaux de Cambaye. Vulcain les « arma de son tonnerre, et Mélik-Yas les commande; « mais rien ne peut les dérober à leur destin; ils descen- « dent, avec leurs foudres d'airain, dans les profondeurs « de l'abîme : Mélik-Yas en cherche en vain les débris[1].

« Mir-Hocem, l'espoir et l'orgueil du Nil, ose attendre « la vengeance. Les rayons de la foudre sont moins « prompts, moins terribles que les guerriers d'Almeida. « Les cadavres des Égyptiens, leurs membres épars, « flottent sur les ondes. L'œil épouvanté n'aperçoit que « des torrents de flamme et de fumée; l'oreille n'entend « que des coups redoublés et de lamentables cris.

« Mais, hélas! Almeida ne portera point aux rives du « Tage les trophées de sa victoire. Le cap des Tempêtes « gardera sa mémoire et sa cendre : c'est là que, dans « un obscur combat, doit se terminer une vie contre la- « quelle s'étaient liguées en vain toutes les forces de « l'Égypte et de l'Inde.

« Celui qu'avaient respecté la flèche empoisonnée et « la balle meurtrière, tombera sous les grossiers jave- « lots du Cafre sauvage[2]. Adorons les jugements du ciel. « L'insensé, qui ne les comprend pas, en accuse le Des- « tin, l'aveugle hasard, quand ils ne sont que l'accom- « plissement des vues mystérieuses de la Providence.

« Mais quelle clarté nouvelle, disait la nymphe en « élevant la voix, quelle splendeur rayonne sur les ondes « de Mélinde, sur cette mer qui, teinte encore du sang « des peuples d'Oja, de Lamos et de Brava, atteste la « valeur de Tristan[3], de ce héros que n'oublieront ja- « mais les îles du Sud, ni les plages de Madagascar?

1. Voir Notice historique, p. 253.
2. Voir Notice historique, p. 257.
3. Tristan da Cunha commandait la flotte qui comptait au nombre de ses capitaines Alphonse d'Albuquerque, futur successeur d'Almeida. Voir Notice historique, p. 254.

« C'est l'éclat des armes d'Albuquerque ; il vient con-
« quérir Ormuz. Braves pour leur malheur, les Persans « refuseront une paix honorable : ils voleront au com- « bat ; mais leurs flèches, repoussées par une main in- « visible, retourneront en sifflant sur ceux qui les auront « lancées, tant le ciel est favorable aux guerriers qui « combattent pour sa gloire !

« Le sel amoncelé sur ces rives ne pourra sauver de « la corruption les cadavres des vaincus ; ils infecteront « les plages de Calayate, de Mascate et de Djaroun, jus- « qu'au jour où les Persans domptés consentiront à « livrer en tribut les perles de Bahreïn.

« Que de palmes entrelacées par la main de la Victoire « vont ceindre le front d'Albuquerque ! que de lauriers « il va cueillir sur les remparts de Goa ! S'il abandonne « un instant sa conquête, c'est pour la ressaisir d'une « main plus assurée ; c'est pour se montrer bientôt su- « périeur à la fortune, supérieur à lui-même.

« Il revient plus terrible ; il brave et le fer et la flamme « et la balle homicide, et traverse les bataillons de l'Indien « et du Maure. Tels que des lions affamés[1] ou des tau- « reaux furieux, ses soldats se précipitent sur ses pas, « et, par des prodiges de valeur, signalent noblement « la journée où les chrétiens célèbrent la mémoire de la « vierge du Sinaï[2].

1. Comparaison fréquente chez Virgile :

Impastus stabula alta leo ceu sæpe peragrans
(Suadet enim vesana fames) si forte fugacem
Conspexit capream, aut surgentem in cornua cervum
Gaudet hians immane . . . .
Sic ruit in densos alacer Mezentius hostes.
(*Énéide*, X, v. 723, 726 et 729.

2. La vierge du Sinaï est sainte Catherine d'Alexandrie, dont la fête est le 25 novembre. D'après la légende, cette vierge, remarquable par sa science, convertit plusieurs philosophes païens, et mourut vers 312, attachée sur une roue garnie de pointes ; son corps, retrouvé en Égypte au huitième siècle, aurait été miraculeusement transporté par

« Et toi, fille de l'Aurore, opulente Malacca[1], c'est en « vain que, cachée au sein de ta mère, tu crois échap- « per à l'inévitable main du héros. Tes flèches empoi- « sonnées, tes redoutables crics, ne sauveront ni ton « peuple amolli, ni les belliqueux Javanais, du joug « que leur apportent les enfants de Lusus. »

La nymphe allait poursuivre l'éloge d'Albuquerque; mais elle se souvint d'un trait de colère qui ternit la réputation du héros. Le grand capitaine, le guerrier à qui la gloire a destiné ses plus belles couronnes, est toujours le père et l'ami de ses compagnons d'armes; forcé de punir, il frappe à regret : le sceptre du général n'est point la hache du licteur.

Quand la faim, la soif, les maladies, les dangers du champ de bataille; quand l'inclémence de l'air et la rigueur des saisons, quand tous les fléaux tourmentent la patience du soldat, il n'appartient qu'à des cœurs sans pitié de punir du dernier supplice une faute pardonnable à l'humaine faiblesse, et surtout à l'amour.

Soldat d'Albuquerque, quel était donc ton crime? Avais-tu ravi une vierge à sa mère, une épouse à son époux? Avais-tu, dans un affreux délire, outragé ta mère ou ta sœur? Non; tu n'avais offensé qu'une vile esclave réservée pour le lit d'un maître superbe. Ni l'austère discipline, ni les habitudes cruelles contractées dans les camps, ni l'excès d'un transport jaloux, ne peuvent justifier la vengeance d'Albuquerque; elle jette sur sa vie une tache ineffaçable[2].

des anges au monastère de Sainte-Hélène, sur le mont Sinaï, où un ordre militaire fut institué en 1063 pour protéger les pèlerins qui s'y rendaient.

1. Voir la conquête de Malacca dans la Notice historique, p 262.

2. L'historien Osorius a jugé la conduite d'Albuquerque avec beaucoup moins de sévérité que le poëte. Voici comment il raconte le fait : « Accidit eo tempore, ut mulieres, quas ille (Albuquercius) diligentissime servari jusserat, ut eas vel in Lusitaniam ad reginam Mariam

Apelle, amoureux de Campaspe[1], la reçut des mains de son noble rival, d'Alexandre, dont il n'avait partagé pourtant ni les exploits ni les dangers. Araspe[2] éprouva-t-il la colère de Cyrus, lui qui, chargé d'un dépôt trop dangereux pour son cœur, avait juré de rester insensible aux charmes de sa captive? L'amour se joua d'un serment téméraire; Araspe brûla pour Panthée, et Cyrus pardonna.

mitteret (erant enim eximia pulchritudine), vel christianis sacris initiatas apud Lusitanos matrimonio stabili collocaret, animos hominum quorumdam nobilium indomita cupiditate parum honestæ libidinis inflammarent. Hujus flagitii monitor et impulsor quidam Rodericus Diazius, scribæ filius, qui mulierem unam sarracenam ex illis adamabat, eique jam sæpius assueverat, extitit. Itaque omnes clam in navi prætoria nocte ad mulieres, Albuquercii imperio neglecto, ventitabant. Is ubi id rescivit, hominem suspendere jussit. Homines nobiles, qui socii criminis fuerant, ad illum adeunt, et obnixe precantur ut illi misero veniam tribuat. At cum is eorum postulata rejiceret, illi querelis et conviciis rem expedire contendunt, propter quæ necesse fuit eos in custodiam dari. Postea vero cum Albuquercius cerneret se, in tanta virorum penuria, eorum opera carere non posse, illos custodia liberari præcepit. Fremunt illi, tantamque hominibus ea nobilitate præditis illatam contumeliam indulgentia illa compensari minime posse; se nolle e custodia ullis conditionibus emitti; sed arctissimis etiam vinculis alligari, ut ita ferro vincti, in Lusitaniam deducantur et apud regem Albuquercii nomen deferant. Is ubi hoc accepit, eos insanire permisit, honoribusque privavit, eorumque præfecturas aliis viris nobilibus attribuit. » Voir la traduction de ce passage dans la Notice historique, p. 267.

1. Campaspe, célèbre par sa beauté, s'était attiré l'amour d'Alexandre le Grand, qui la fit peindre par Apelle; mais celui-ci s'éprit d'elle, et Alexandre, surmontant ses sentiments personnels, permit qu'il l'épousât. Apelle avait représenté Campaspe sous la forme de Vénus, sortant des eaux ; Ovide, qui avait vu ce magnifique tableau, y fait allusion, lorsqu'il dit :

Si Venerem Cous nusquam posuisset Apelles,
Mersa sub æquoreis illa lateret aquis.
(*De arte amatoria*, III, v. 401-402.)

2. La femme d'Abradate, roi de Susiane, Panthée, qui était d'une beauté remarquable, étant tombée au pouvoir de Cyrus, fut confiée par lui à la garde d'Araspe qui s'était vanté de rester insensible aux charmes de sa prisonnière. Cyrus, au lieu de le punir de son manque de parole, se contenta de s'accuser lui-même d'imprudence.

Le monde a vu l'audacieux[1] Baudouin enlever la fille d'un empereur. Charles de France avait à venger ses droits de monarque et de père; mais il respecta des nœuds qu'avait consacrés l'Hyménée, et la terre des Flamands devint la dot de Judith et l'apanage de Baudouin[2].

La nymphe cependant continuait son récit harmonieux, et chantait les exploits de Soarès[3]. « Il paraît sur « le golfe Arabique. La terreur le précède, et des plages « de l'Abyssinie se répand à Jedda, à la Mecque, à Mé« dine. L'opulente Zéila[4] pleure sur ses décombres, et « Barbora[5] la regarde en tremblant.

« Une île, aussi célèbre par son ancien nom que par « l'arbuste précieux qui peuple aujourd'hui ses forêts, « la Taprobane, a déjà reconnu vos lois; mais une for« teresse imposante doit en assurer la conquête. Les « tours de Colombo[6] reçoivent l'étendard lusitanien, et

1. Le mot *audacieux* ne rend pas exactement le texte portugais : Camoens applique à Baudouin l'épithète de *ferreo* par allusion au surnom de *Bras-de-Fer* que les historiens lui ont donné.

2. En opposant à la sévérité d'Albuquerque la générosité d'Alexandre, de Cyrus et de Charles le Chauve, le poëte ne se montre pas aussi judicieux qu'il l'est ordinairement dans ses rapprochements. Ces trois monarques, en effet, jouissaient d'une autorité bien reconnue, qu'un acte d'indulgence était loin de compromettre ; leur situation ne doit pas être comparée à celle d'Albuquerque, entouré d'ennemis secrets, de mécontents et de rebelles qu'un exemple de rigueur pouvait seul contenir dans le devoir.

3. Lopès Soarès succéda à Albuquerque avec le titre de gouverneur. Voir la Notice historique, p. 270.

4. Zéila ou Zeilah, sans doute l'ancienne Mozyllon de Ptolémée, située sur un îlot de la côte d'Adel, dans le pays des Somaulis, a encore aujourd'hui un port qui ne manque pas de commerce.

5. Barbora ou Berbera, également dans le pays des Somaulis, sur le golfe d'Aden, jouit maintenant d'une certaine importance et possède un assez grand nombre de maisons anglaises.

6. La ville de Colombo est située dans une petite presqu'île de la côte sud-ouest de Ceylan. Elle passa aux mains des Hollandais en 1656, et appartient aux Anglais depuis 1796. Elle compte aujourd'hui environ 40,000 habitants, est le chef-lieu du gouvernement et de l'île de Ceylan, et sert de station à la navigation à vapeur entre Suez et Calcutta.

« voient les dociles insulaires déposer aux pieds de « Soarès leurs trésors odoriférants.

« Siqueira fend les ondes Érythrées, et s'ouvre une « route nouvelle[1] vers les régions qui se glorifient d'a- « voir été le berceau de la reine Candace[2], et de cette « autre princesse qui fut éblouie jadis de la gloire de « Salomon; il visitera l'humble port d'Arquico, Ma- « zua, qui reçoit l'eau du ciel dans des citernes, et « d'autres îles lointaines dont la découverte étonnera « l'univers[3].

« Menezès le remplace. Moins terrible en Asie qu'il « ne le fut sur la côte africaine, c'est en épuisant les « trésors d'Ormuz, c'est en doublant le tribut de cette « ville orgueilleuse, qu'il la punira de sa rébellion[4]. Et « toi aussi, Gama, pour prix du dévouement qui t'a con- « duit dans ces mers d'exil et qui doit t'y ramener « encore, tu reviendras, avec un nouveau titre et des « honneurs nouveaux, régner sur ces bords que tu as « découverts.

« Mais l'inflexible destinée, la loi fatale qui n'épargne « ni le rang ni la grandeur, t'enlèvera presque aussitôt « à toutes les illusions du monde et de la vie[5]. Après « toi brille un second Menezès. Jeune encore, mais in- « struit par la sagesse, il laissera dans l'Inde un long « souvenir de son gouvernement.

1. Voir l'importance de cette route nouvelle dans la Notice historique, p 271.

2. On connaît deux reines d'Éthiopie du nom de Candace : l'une qui, après avoir fait une irruption en Égypte, au temps d'Auguste, fut ensuite attaquée chez elle et battue par le préfet Pétronius; l'autre, qui introduisit dans ses États le christianisme, qu'elle avait reçu de son grand trésorier, l'eunuque Juda, converti par saint Philippe.

3. Voir dans la Notice historique, p. 270, les expéditions maritimes dirigées jusqu'en Chine par Soarès et Siqueira.

4. Camoens fait ici allusion à la réputation d'avarice qu'avait eue Menezès. Voir Notice historique, p. 278.

5. Voir Notice littéraire, p. 105.

« Vainqueur des Malabares, il détruira les murs de « Panane et de Coulet, et marchera, tête levée, à travers « les éclats de la bombe. Il fera plus : doué de rares « vertus, il maîtrisera des ennemis plus redoutables, « tous les vices qui dégradent l'esprit et le cœur; il « triomphera de la cupidité et de la volupté, et saura « montrer, à l'âge des passions, une âme à toute « épreuve[1].

« Le ciel le redemande à la terre, et tu lui succèdes, « intrépide Mascarenhas. Si l'ambition te dispute le « pouvoir, si l'injustice te l'arrache, ta renommée n'en « sera que plus éclatante. Au défaut du bonheur, le « destin te donne la gloire, et tes ennemis eux-mêmes « sont contraints d'admirer ta valeur.

« C'est toi qui affranchiras Malacca de la longue ini- « mitié des peuples de Bintam; tu vengeras en un jour « dix siècles d'injures. Les fatigues, les dangers sans

1. Voici la traduction mot à mot de la fin de cette stance : « Avec « des vertus certainement bien rares, il parvient à vaincre les sept « ennemis de l'âme; il triomphe de la cupidité et de l'incontinence : « ce qui, dans un tel âge, est le plus haut degré de la perfection. »

— Com virtudes certo singulares,
Vence os imigos d'alma todos sete;
De cobiça triumpha, e incontinencia;
Que em tal idade he summa da excellencia.

Après avoir cherché longtemps par quelle figure de rhétorique on pourrait dire convenablement en français, et dans une épopée, que Menezès, malgré sa grande jeunesse, avait su triompher des *sept péchés capitaux*, Millié n'en a pas trouvé de meilleure que *l'énumération des parties*. Il traduit ainsi : « Il fera plus ; il saura, dans l'âge des passions, vaincre et subjuguer des ennemis cent fois plus redoutables : l'orgueil, qui nous livre aux flatteurs ; l'envie, qui méconnaît les talents et les vertus ; la colère, qui égare la raison ; l'intempérance, qui la trouble ; l'amour de l'or, qui dessèche les âmes ; la paresse, qui les engourdit, et la volupté, qui les dégrade. »

Puisque, *des sept ennemis* de l'âme, Camoens ne nomme que l'amour de l'or et la volupté, nous croyons qu'il n'est pas nécessaire, pour rendre sa pensée, de manquer à la fidélité littérale, et nous avons supprimé, dans la traduction, un développement qui n'est pas dans le texte.

« nombre, les piéges cachés sous tes pas, les défilés, les « remparts, les javelots et les flèches, rien ne pourra « s'opposer à ta marche impétueuse.

« Mais, tandis que tu triomphes au delà du Gange, « l'avarice et l'ambition règnent insolemment sur les « rivages de l'Indus; au lieu des honneurs du rang su- « prême, tu n'y trouveras que des fers. Surpris par la « violence, opprimé par un coupable compétiteur, tu « souffres, mais tu n'es point humilié : tes fers ne désho- « norent que ton rival [1].

« L'usurpateur cependant ne gouvernera pas sans « éclat. Sampayo [2] apparaît comme la foudre sur l'Océan, « que le Maure Cutial a couvert de ses vaisseaux ; il porte « le carnage et l'effroi dans Bacanor, et du bruit de sa « victoire épouvante la flotte musulmane : à demi vain- « cue par la peur, elle est détruite aussitôt qu'attaquée.

« D'autres navires, sortis du port de Diu, menaçaient « les remparts de Chaul. Un lieutenant de Sampayo, « Hector de Sylveira [3], s'avance fièrement pour les com- « battre; il en purge la mer, parcourt en vainqueur « irrité toute la côte de Cambaye, et devient aussi fatal « aux Guzarates que l'Hector troyen le fut jadis aux « guerriers de la Grèce.

« Le successeur de Sampayo, Nuno da Cunha [4], diri- « gera longtemps le gouvernail de l'Inde. D'une main, « il élève les tours de Chalé, et de l'autre, il tient en « respect la superbe Diu. La forteresse de Baçaim se « rend à ses armes : conquête sanglante et longtemps

1. Voir, pour ce qui concerne Mascarenhas, la Notice historique, p. 284.

2. Voir, au sujet de Sampayo et de la bataille dont parle ici Camoens, la Notice hisorique, p. 284.

3. Une heureuse similitude de nom permet au poëte un rapprochement qui donne plus d'éclat à l'un de ses héros. Voir Notice historique, p. 285.

4. Voir Notice historique, p. 286 et suiv.

« disputée. Mélik, le terrible Mélik, n'a cédé qu'à la « puissance du glaive.

« Noronha vient remplacer Nuno. A son approche, « Diu qu'environnaient les soldats de Soliman, Diu dont « la défense immortalise Antoine de Sylveira[1], voit fuir « épouvantés les janissaires et leur chef. Le sceptre de « Noronha est remis, après sa mort, dans les mains du « valeureux Étienne, de ton fils, qui portera la terreur « jusqu'au fond de lá mer Rouge[2].

« A ton digne rejeton succède le héros du Brésil, le « vainqueur de ces redoutables forbans que la France et « Neptune auront vomis sur la rive américaine. Amiral « et vice-roi, il escalade en plein jour les remparts de « Daman[3], et, le premier, y pénètre à travers les feux « et les traits qui pleuvent sur sa tête.

« Une heureuse alliance va l'unir au roi des Guzarates. « Pour la défense de ce monarque qu'inquiète le Mogol, « il construit la forteresse de Diu, nouveau boulevard de « la puissance portugaise. Menacé par le Samorin, il « court à sa rencontre, lui ferme tous les passages et le « force à une retraite sanglante.

« Repelin, vainement défendu par son roi, Repelin, « réduit en cendres, atteste l'impuissance de ses guer- « riers et l'intrépidité du héros. Mais un triomphe plus « éclatant va couronner tant de succès. La flotte de Ca-

1. Antoine de Sylveira s'était acquis une si belle renommée que François Ier avait voulu posséder son portrait et l'avait placé, dans sa galerie, à côté de celui de Bayard. Voir Notice historique, p. 287.

2. Voir Notice historique, p. 287 et suiv.

3. Cette ville, située à 131 kilomètres nord de Bombay, appartient encore aux Portugais. C'est là que les Guèbres et les Parsis, adorateurs du feu et sectateurs de Zoroastre, conservent dans un temple, depuis plus de 1200 ans, le feu sacré qu'ils ont apporté de la Perse quand les persécutions des musulmans les contraignirent d'émigrer. Au milieu d'une chapelle carrée, une pierre supporte un vase d'airain, dans lequel brûle une flamme, qu'on ne laisse jamais éteindre et qui est alimentée par du bois et des parfums.

« licut est rassemblée au cap Comorin. Nombreuse et « puissamment armée, elle se proclame d'avance la « libératrice de l'Asie. Le vice-roi paraît : la flotte est « frappée, anéantie, et Béadala devient la proie du vain- « queur.

« C'en est fait; il n'a plus d'ennemis à combattre. « L'Inde pacifiée obéit en silence au sceptre qui la gou- « verne. Baticala seule a levé l'étendard de la révolte; « livrée, comme Béadala, à la fureur du glaive, aban- « donnée aux flammes, elle n'offre plus qu'un désert « ensanglanté [1].

« Ce héros, dont le nom semble appartenir au dieu « Mars, c'est Martin de Souza [2]. Dans la mêlée, c'est le « dieu des batailles; au conseil, c'est Minerve. Castro « lui succède, et tient constamment déployé l'étendard « de la Lusitanie. Rivaux de gloire et de génie, si l'un a « fondé la citadelle de Diu, l'autre saura la défendre.

« Déjà le Persan belliqueux, le sauvage Abyssin, l'Ot- « toman féroce, vingt autres peuples, tous différents de « figure, de mœurs et de langage, se rassemblent sous « les murs de la forteresse : ils frémissent, ils blasphè- « ment; ils accusent le ciel, qui livre à de vils chrétiens « le territoire du prophète; ils jurent de se baigner dans « le sang portugais, d'en rougir les nattes guerrières « dont leurs lèvres sont hérissées [3].

1. Voir les exploits de Martin de Souza dans la Notice historique, p. 292 et suiv.

2. Millié traduit : « Ce héros dont le nom semble appartenir au dieu des batailles, c'est Martin de Souza, » et il fait ainsi disparaître de la traduction un jeu de mots qui existe dans le texte :

Este serà *Martinho* que de *Marte*
O nome tem co' as obras derivado.

Ce rapprochement de Mars et de Martin n'est certainement pas heureux ; mais nous devons traduire l'auteur et non le corriger.

3. La traduction littérale serait : « Ils jurent, les mécréants, de

« Le chef des assiégés, Mascarenhas [1], a fait un autre « serment; il a juré de s'ensevelir, avec ses compagnons, « sous les ruines de la place. Le bronze tonnant, la ba- « liste et le bélier, les feux souterrains, rien n'ébranle « leur courage; ils se résignent avec joie aux horreurs « d'un trépas qui leur paraît inévitable. Mais un libéra- « teur s'avance; c'est Castro. Ses deux fils le précèdent. « Partez, leur a-t-il dit, et mourez, s'il le faut, pour le « ciel et pour l'honneur.

« Fidèle aux leçons du héros, Fernand perd la vie sur « un rempart qu'une explosion subite a fait voler en « éclats. Ses membres dispersés retombent au milieu « des débris, mais son âme est dans les cieux. Alvare, « son frère, accourt pour le venger. Il marche à travers « les tempêtes, et triomphe des vents et des flots, et des « ennemis qui s'opposaient à son passage.

« Castro le suit de près, fendant les ondes avec le reste « de l'armée. Une grande bataille se livre. Le courage « et le génie forcent la victoire à se déclarer pour les « Portugais. Les uns franchissent les murailles; les au- « tres se font jour à travers les Barbares, et renversent « leurs bataillons éperdus. Mémorables exploits, que ni « Calliope, ni Clio ne sauraient dignement raconter!

« De retour à Goa, l'intrépide Castro va chercher en « plein champ le souverain de Cambaye, et dissipe d'un « regard d'innombrables escadrons. Victorieux sans

baigner dans le sang portugais leurs moustaches relevées en nattes. »

Em sangue Portuguez juram descridos
De banhar os bigodes retorcidos.

La Harpe qui, dans sa traduction, évite toutes les difficultés, dit simplement : « Ils jurent d'ensevelir tous les Portugais sous les ruines sanglantes de leur ville. »

1. Mascarenhas, qui avait succédé à Antoine de Sylveira dans le commandement de Diu, s'appelait Jean. Il ne faut pas le confondre avec l'ancien vice-roi, Pierre de Mascarenhas. Voir Notice historique, p. 296 et suiv.

« combattre, il se jette sur les terres d'Hydalcan, con-« fond son impuissante audace; et du même bras dont « il châtie Daboul[1], il va, loin du rivage, planter ses « drapeaux sur les murs de Ponda[2].

« Ces héros et d'autres encore viendront recueillir ici « le prix de leurs exploits. C'est en déployant dans les « batailles la valeur du dieu Mars ; c'est en sillonnant « des mers orageuses, en les couvrant de leurs glorieux « étendards, qu'ils arriveront à cette île fortunée, et « qu'ils trouveront à leur tour des nymphes immor-« telles et des banquets divins[3]. D'aussi nobles récom-« penses n'appartiennent point à de vulgaires entre-« prises. »

Ainsi chantait la nymphe, et toutes ses compagnes applaudissaient avec transport. C'était la fête de la gloire, l'heureux hymen de l'héroïsme et de la beauté. « Peuple vaillant, disaient-elles en chœur, que la for-« tune t'abandonne quand elle voudra : la gloire et la « renommée ne te seront jamais infidèles. »

Nourris de célestes aliments, enivrés des accords d'une divine harmonie, les enfants de Lusus contemplaient dans un religieux silence l'avenir qui brillait à leurs yeux, lorsque, pour ajouter encore aux charmes d'un si beau jour, Téthys adressa ces paroles à Gama :

« Mortel chéri des dieux, tes regards vont découvrir « ce que la vaine science de l'homme n'aperçut jamais. « Arme-toi de force et de prudence, et suis-moi d'un « pas ferme, avec tes compagnons, vers ce mont téné-« breux. » Elle dit, et guide le héros à travers une

1. Daboul ou Dabul, fait aujourd'hui partie de la province de Bedjapour. Son port est peu fréquenté.

2. Voir le gouvernement et les hauts faits de Jean de Castro dans la Notice historique, p. 300 et suiv.

3. Res gerere, et captos ostendere civibus hostes
Attingit solium Jovis, et cœlestia tentat.
(Hor., *Épît.*, I; 17 ; v. 33-34.)

forêt sombre, escarpée, et jusqu'alors inaccessible aux humains.

Bientôt ils atteignent le sommet de la montagne[1]. Là se déploie une vaste plaine, émaillée de rubis et d'émeraudes. Les guerriers de Gama crurent fouler le parvis de l'Olympe. Au milieu des airs apparaît un globe immense[2], qu'une vive lumière environne et pénètre ; le centre en est aussi visible que la surface.

La matière qui le compose, se dérobe à l'œil même de Thétys ; mais on y distingue d'autres globes, ouvrage d'une main céleste qui voulut leur donner à tous un

1. Milton, dans son poëme du *Paradis perdu*, a imité cette fiction poétique des *Lusiades*. L'archange Michel dit à Adam : « Apprends que je suis envoyé ici pour te découvrir tous les événements qui arriveront à toi, à ta race, dans les siècles futurs ; prépare-toi à contempler l'aspect du monde..... Monte sur cette colline ; laisse Ève, dont j'ai abreuvé les paupières, dormir dans ce vallon, tandis que tu veilleras pour embrasser l'avenir..... » Adam obéit avec reconnaissance....., et tous deux s'élèvent dans les visions de Dieu. Ils gravissent la montagne la plus élevée du Paradis : de ce sommet, tout l'hémisphère du globe se découvre distinctement à la vue, qui plonge à la plus grande portée de la perspective..... De là le regard d'Adam commande, quel que soit leur emplacement, aux cités d'antique et moderne renommée, aux capitales des plus fameux empires, depuis les murs destinés pour Cambalu, siége du Kan de Cathai, et depuis Samarcande, au bord de l'Oxus, trône de Témir, jusqu'à Pékin, séjour des rois de la Chine..... Il découvre le royaume de Négus, jusqu'à son port le plus éloigné, Erecco, et les petits États riverains de l'Océan, Mombaza, Quiloa, Mélinde et Sofala, qu'on dit être l'antique Ophir..... Ensuite, pour lui ouvrir de plus nobles spectacles, Michel enlève le voile que le fruit trompeur a étendu sur les yeux d'Adam ; il les humecte avec trois gouttes de l'eau puisée à la source de vie. La vertu de ce philtre pénètre si profondément dans le siége de la vie spirituelle, que, contraint de baisser sa paupière, Adam s'affaisse, et ses esprits tombent en extase ; mais l'ange tutélaire le prend par la main, le rappelle à son attention, et lui découvre alors, sur les terres qui se développent à ses regards, les diverses générations de sa race ainsi que les faits qui doivent se produire au milieu d'elles avant et après le déluge. — Toute cette fiction qui, on le voit, se rapproche beaucoup de celle de Camoens, est développée très-longuement dans le XI[e] et le XII[e] chant du poëme de Milton.

2. Voir Notice littéraire, p. 97.

centre commun. Soit qu'ils s'élèvent, soit qu'ils s'abaissent, le grand cercle qui les renferme, demeure toujours immobile : partout il présente le même aspect ; partout commence et finit ce chef-d'œuvre d'un art divin.

Uniforme, parfait, il n'a de soutien que lui-même, semblable à son éternel auteur. A cette vue, mille pensées s'élèvent dans l'âme du héros ; mais, saisi de respect, il admire et se tait. « Tu vois, lui dit la déesse, l'abrégé « de l'univers. La route que tu suis en ce moment, celle « que tu dois parcourir encore, les contrées qui te sont « connues, celles que tu désires connaître, vont se pré- « senter à tes yeux.

« Observe d'abord avec moi le grand édifice du « monde, substance élémentaire, éthérée, telle que l'a « formée l'éternelle Intelligence. Ce qui embrasse ce « globe et sa rayonnante surface, c'est Dieu : ce qu'est « Dieu lui-même, on l'ignore ; le génie de l'homme ne « saurait percer ce mystère.

« Le premier orbe, celui qui, dans son immensité, « enveloppe et retient tous les autres ; celui d'où jaillis- « sent ces torrents de lumière dont l'éclat t'éblouit, « c'est l'Empyrée, où les âmes innocentes jouissent d'un « bonheur qui ne peut être connu qu'à la source dont « il émane.

« C'est là que résident les véritables enfants de la « gloire et de la vertu. Jupiter et Junon, Saturne, Janus « et moi-même, nous ne sommes que des divinités fan- « tastiques inventées par les poëtes. Fidèles à l'art char- « mant qui nous donna la naissance, nous n'avons point « quitté la terre. Le ciel ne nous connut jamais, et cet « Olympe où nous régnons, n'est qu'un rêve brillant du « génie [1].

« L'éternelle Providence, dont Jupiter n'est que la

1. Voir Notice littéraire, p. 83.

« poétique image, gouverne l'univers par mille et mille « intelligences. Homère en a fait des dieux. Ministres de « colère et d'amour, ils protégent ou persécutent. Apol- « lon, Mars et Vénus combattent pour Hector ; Junon, « Neptune et Pallas ont conjuré sa perte[1].

« L'Épopée, qui nous charme et nous instruit tour à « tour, la noble Épopée a recueilli l'héritage d'Homère : « elle a conservé ses divinités et leurs noms. Les génies « protecteurs, les génies malfaisants, se retrouvent jus- « que dans les livres sacrés. La muse antique des Hé- « breux a revêtu de formes divines les anges de lumière ; « et, dans son langage inspiré, Moloch lui-même, l'af- « freux Moloch[2], est un Dieu.

« Mais il n'en est qu'un véritable, celui dont la main « puissante a suspendu dans l'espace tous ces globes « que nous admirons. Au-dessous de l'Empyrée, séjour « immobile de la paix et de la félicité, un globe se meut « avec tant de vitesse, que le mouvement qui l'agite « échappe à nos regards.

« Il emporte avec lui tous les autres globes, et donne « au soleil le cours régulier qui marque, pour chacun « d'eux, et les jours et les nuits. Sous cet orbe léger,

1. Au XX[e] chant de l'*Iliade*, lorsque Jupiter, après avoir réuni les dieux, a permis à chacun de secourir le peuple qu'il préfère, Homère les représente marchant au combat, divisés en deux partis : « A l'endroit où stationnaient les vaisseaux, se rendirent Junon, et Pallas-Minerve, et Neptune, qui soutient la terre, et Mercure, dont l'aide est puissante et qui est doué d'un esprit avisé ; Vulcain, plein du sentiment de sa force, les suivit, boitant et agitant sous lui ses jambes grêles. Du côté des Troyens se rangea Mars, au casque ondoyant ; et, avec lui, Phébus à la longue chevelure, et Diane, qui aime à lancer les traits, et Latone, et Xanthe, et Vénus, au gracieux sourire..... » C'est ainsi que les dieux affrontaient les dieux :

Ὣς οἱ μὲν θεοὶ ἄντα θεῶν ἴσαν· ....
(V. 33-75.)

2. Dieu des Phéniciens, des Moabites et des Ammonites, Moloch était identifié avec Baal. On lui sacrifiait des victimes humaines.

« tourne péniblement un ciel de cristal ; il accomplit à « peine sa révolution, que déjà l'astre du jour a renou- « velé deux cents fois la sienne.

« Plus bas encore, regarde le firmament émaillé de « corps radieux, qui, soumis à d'immuables lois, tour- « nent étincelants sur leur axe. Vois-le se revêtir d'une « longue écharpe d'or, où figurent douze animaux[1] « étoilés que visitera tour à tour le char de Phébus.

« Considère ce champ d'azur. Quel éclat ! quel tableau ! « Vois le jeune Arcas marchant sur les pas de Calysto, « Andromède et son père, le dragon des Hespérides, « Cassiopée si fière de sa beauté, Orion dont la tête se « couvre d'orages, le cygne qui soupire en mourant, le « lièvre sauvé par Mercure, les chiens célestes, le vais- « seau des Argonautes, et la lyre d'Orphée.

« Sous son vaste dôme, le firmament voit rouler à des « distances inégales l'antique Saturne ; Jupiter, le dieu « de la foudre ; Mars, le génie des batailles ; Phébus, le « flambeau du monde ; Vénus, qu'accompagnent les

1. L'écharpe d'or dont parle le poëte, est la zone céleste, qui fait le tour du ciel parallèlement à l'Écliptique, et qu'on appelle zodiaque. Ce nom vient du grec ζῴδιον, diminutif de ζῷον, *animal*, précisément parce que les constellations qui composent le zodiaque, avaient été figurées par des animaux, au nombre de douze, les *douze animaux étoilés*. On les a réunis dans ces deux vers latins :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

Plusieurs peuples, dont l'année était lunaire, admettaient 27 ou 28 constellations ; mais les Chaldéens, les Égyptiens et les Grecs n'en comptaient que douze. L'astronomie moderne a conservé cette division du zodiaque et le partage en douze parties égales de 30 degrés, qu'on appelle *signes ;* ces signes portent les anciens noms des constellations, mais il ne faut pas les confondre avec elles, car, par suite de la précession des équinoxes, toutes les constellations étant avancées d'environ 30 degrés, la constellation du Bélier se trouve aujourd'hui dans le signe du Taureau, celle du Taureau dans celui des Gémeaux, etc.

« Amours ; Mercure, le dieu de l'éloquence ; et, au-des-
« sous d'eux tous, la déesse au triple visage[1].

« Observe la marche variée des corps célestes. Les « uns fournissent lentement leur carrière ; les autres pré- « cipitent leur course. Ainsi l'a voulu l'arbitre du monde. « Au milieu de tous ces globes, il a placé le séjour des « humains, la terre, qu'environnennt le feu, l'air, les « vents et les frimas.

« L'eau sépare les peuples, les contrées, mais le cou-

1. Le déplacement lent du pôle céleste, qui fait que certaines constellations descendent sous le ciel, au lieu que d'autres s'y élèvent pour chaque latitude terrestre, donne une grande importance à la connaissance exacte des dénominations artificielles qui ont été attribuées dans l'antiquité aux divers groupes stellaires. La date à laquelle ces noms ont pu être donnés, devient un élément précieux et pour l'astronomie et pour l'histoire même de l'humanité. Aussi, bien que la géographie du ciel ait perdu maintenant beaucoup de sa poésie, puisque les étoiles, cataloguées par Piazzi ou par Struve, se trouvent modestement classées par numéro, tout astronome est obligé de connaître les anciennes dénominations.

Dans ses *recherches asiatiques*, Wilford raconte une conversation qu'il eut avec un astronome indien : « Je lui demandai de me montrer dans le ciel la constellation Antarmada ; il me montra immédiatement Andromède, bien que je ne lui eusse donné aucune indication préalable. Il m'apporta ensuite un ouvrage très-curieux et très-rare en sanscrit, qui contenait un chapitre sur les *Upanachatras*, ou constellations extrazodiacales, avec des dessins de Capuja (Céphée), et de Casyapi (Cassiopée), assis et tenant une fleur de lotus dans la main, avec Antarmada (Andromède) et le poisson auprès d'elle, et enfin de Paraseia (Persée), qui, d'après les explications du livre, tenait la tête du monstre qu'il avait vaincu ; du sang en découlait, et la tête, au lieu de cheveux, portait des serpents. »

Qui ne voit combien de si curieuses coïncidences sont intéressantes pour l'histoire de la mythologie ancienne ? Comme le remarque très-bien M. A. Vernier dans un article intéressant qu'il a publié récemment au nombre de ses excellentes *causeries scientifiques*, il est clair que le ciel a été considéré comme le séjour des dieux et des demi-dieux. L'imagination populaire a cherché et trouvé, dans la poussière lumineuse, des dessins qui forment comme l'image immortelle des figures qui remplissaient la pensée des hommes. Et dans l'étude qui sera faite, à ce point de vue, des constellations anciennes, il est certain que les philologues découvriront des matériaux précieux aussi bien que les astronomes eux-mêmes.

« rage de l'homme les rapproche. Accoutumé à souffrir « avec patience, et souvent avec joie, les maux qui as- « siégent sa demeure, il aime encore à braver l'incon- « stance des flots. Tu peux distinguer les grandes divi- « sions que la mer a formées. Chacune d'elles a ses « souverains, ses mœurs et ses lois.

« Voici l'Europe chrétienne. Les arts, la politesse et « les vertus guerrières en ont fait la plus noble partie du « monde. Regarde l'Afrique, terre indigente et sans cul- « ture, séjour de l'ignorance et de la barbarie. A son « extrémité, vers le sud, reconnais le promontoire d'Ada- « mastor ; il termine une vaste contrée où la civilisation « n'a pas encore porté son flambeau.

« Là se présente à nos yeux l'empire du Monomo- « tapa[1], avec ses habitants noirs et nus. Le pieux Gon- « zale[2] y cueillera la palme du martyre. C'est là que la « nature élabore ce dangereux métal, objet des vœux et « des fatigues des mortels ; c'est là qu'elle a caché ce « lac immense où le Nil et le Coama puisent leurs eaux.

« La cabane du nègre ne se ferme jamais : tranquille « retraite, protégée seulement par l'équité des chefs et « la foi du voisin. Vois-tu ces groupes errants, sembla- « bles à d'épaisses phalanges de noirs corbeaux ? Un « jour, cette sauvage multitude viendra vers Sofala, « assiéger des remparts dont l'intrépide Nhaya[3] sera « le défenseur.

1. Le Monomotapa s'étend par 15°-19° lat. S. et 27°-31° long. E., sur le plateau qui domine la côte de Sofala. Il est riche en mines d'or et de fer. Ses habitants sont de la race des Cafres.

2. Le Portugais Gonzale de Sylveira appartenait à la Société des jésuites : il se rendit en 1555 au Monomotapa où il périt après avoir opéré un certain nombre de conversions.

3. Pierre de Nhaya, en se rendant aux Indes en 1505, avait construit, dans le royaume de Sofala, une forteresse que les Cafres, à l'instigation des Maures, ne tardèrent pas à assiéger. Il lui suffit, pour repousser leur attaque, d'une petite troupe de trente-cinq hommes bien armés.

« Vois le Nil jaillir de sa source si longtemps ignorée. « Il arrose le pays des Abyssins, adorateurs du Christ ; « des Abyssins qui, sans murs, sans forteresses, n'en « savent que mieux repousser leurs ennemis. Vois-le se « peupler de crocodiles, et de ses eaux fécondes envi- « ronner Méroé. Méroé[1], si célèbre autrefois, a perdu « sa gloire et son nom ; elle n'est plus que l'humble « Noba.

« Terre de l'Éthiopie ! tu seras témoin des exploits et « des malheurs du généreux Christophe[2]. O Gama ! ce « héros est ton fils ! Mais peut-on fuir sa destinée[3] ?... « Ramène tes regards[4] sur la rive où fleurit Mélinde ; « tu n'as point oublié son roi, ni son peuple hospitalier. « Vois le fleuve Raptus[5] qui, dans le simple langage des « indigènes, prend le nom d'Oby : ses derniers flots ar- « rosent Quilmancé.

« Non loin du cap Guardafui[6], qu'on appelait jadis le « cap des Aromates, s'ouvre une mer célèbre que sem- « ble rougir le corail dont elle abonde ; elle sépare « l'Afrique de l'Asie. Mazua, Arquico et Suanquem, or- « nent les déserts de sa rive africaine.

« Suez s'élève au fond du golfe ; c'est l'antique Arsi- « noé : on l'appelait aussi la ville des héros. Elle reçoit

1. Pline rapporte qu'au temps de la guerre de Troie l'empire de Méroé comptait 250,000 guerriers et 400,000 artisans, distribués dans vingt villes. La ville de Méroé, capitale de cette contrée, eut longtemps un commerce florissant ; elle était célèbre par un oracle d'Ammon.

2. Voir l'expédition et la mort de Christophe de Gama dans la Notice historique, p. 291.

3. Stat sua cuique dies ; breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitæ ; sed famam extendere factis,
Hoc virtutis opus.....
(Virg. *Énéide*, X, v. 467-469.)

4. Voir, Notice littéraire, p. 105.

5. Aujourd'hui Doara.

6. Ce cap, à l'extrémité des côtes d'Ajan et d'Adel, portait en effet, autrefois, le nom de *Aromatum promontorium*.

« aujourd'hui les flottes de l'Égypte, et règne sur les « eaux miraculeuses que le grand Moïse ouvrit jadis à « ses tribus fugitives. Là commence l'Asie, avec ses vastes « domaines et ses royaumes florissants.

« Voici le mont Sinaï, tombeau de la vierge Cathe- « rine ; Tor et Jedda, que ne rafraîchit jamais l'eau pure « des fontaines ; les portes du détroit qui se termine au « royaume d'Aden ; enfin les montagnes d'Arzire, rochers « brûlants, qui ne transmettent point aux vallées les « eaux du ciel.

« A tes yeux se déploient les trois Arabies, avec leurs « hordes vagabondes et leurs familles basanées. Leurs « agiles coursiers défient les vents et respirent la guerre. « Remarque ce rivage qui borde l'Arabie Heureuse et « va fermer le golfe Persique, au promontoire de Far- « taque.

« Vois Dofar : les autels lui doivent leurs plus doux « parfums. Du côté de Rosalgate et de ses plaines avares, « commence le royaume d'Ormuz. Il s'étend le long de « ces ondes qui verront Castel-Branco[1] lever sa fou- « droyante épée sur les galères ottomanes.

« Vois le cap de Mozande, autrefois le cap Azabore. « Il domine l'entrée de ce grand lac qui s'avance entre « les champs fertiles de la Perse et de l'Arabie. Bahreïn « sort du sein d'Amphitrite ; le fond des eaux qui la « baignent, est semé de perles précieuses, imitant les « couleurs de l'Aurore. Plus loin, le Tigre et l'Euphrate « viennent se confondre avec les flots amers.

« Parcours des yeux l'empire des Persans ; vois leur « cavalerie belliqueuse se répandre dans la plaine. « Guerriers infatigables, ils dédaignent l'usage des fou-

1. Castel-Branco remporta une grande victoire navale près d'Ormuz, et dispersa une flotte importante composée de Maures, de Turcs et de Persans.

« dres de l'Europe, et montrent avec orgueil leurs mains « durcies par le poids des armes. Mais observe l'île de « Djaroun[1] : voisine du rivage où fut Ormuz, elle en a « pris le nom fameux. Ainsi le temps élève et détruit, « efface ou transporte les cités[2] et leurs noms.

« Là, doit éclater un jour la valeur de dom Philippe « de Menezès. Avec une faible armée, il dissipera les « légions sorties des remparts de Lara[3]. Un autre guer- « rier les poursuit et les presse; c'est dom Pèdre de « Souza[4], le destructeur d'Ampaze.

« Mais laissons le golfe Persique, et le promontoire « de Jasque, anciennement Carpelle, et les plaines in- « cultes qui furent autrefois la Carmanie; l'Indus ap- « pelle nos regards. Il roule, à flots pressés, de ces monts « lointains qu'avoisinent d'autres sommets où bouillon- « nent les sources du Gange.

« Regarde Ulcinde et ses riches campagnes, et cette « baie profonde où les flots se précipitent. Le flux les « apporte en grondant; le reflux les rend à la mer. Un

1. L'ancienne Ormuz, que Pline et Strabon appellent Armuzia, était située sur la côte qui borde le détroit. Elle tomba peu à peu, et son nom, avec sa prospérité, passa à l'île de Gérom ou Djaroun.

2. Ovide a développé cette pensée au XV[e] livre des *Métamorphoses* :

> . . . . sic tempora verti
> Cernimus, atque illas assumere robora gentes;
> Concidere has . . . .
> (V. 420-422 et suiv.)

3. De cette cité autrefois très-florissante et qui fut même, un moment, la capitale d'un royaume arabe, s'étendant des îles Bahreïn à celles d'Ormuz, il ne reste plus que des ruines et quelques huttes de terre. — Une armée nombreuse était partie de cette ville pour marcher à la délivrance d'Ormuz, lorsque Philippe de Menezès la rencontra et la vainquit bien qu'il n'eût avec lui qu'une troupe de peu d'importance.

4. Les annales du Portugal nous disent, en effet, que dom Pèdre de Souza, avant d'arriver à Ormuz, s'était signalé dans les mers d'Afrique. Il s'était emparé de la ville d'Ampaze, capitale d'un petit royaume du même nom, sur la côte de Zanguebar.

« golfe s'offre à tes yeux; il voit fleurir sur ses bords « l'opulente Cambaye et mille autres cités dont je tais « les noms. Elles attendent les enfants de Lusus.

« Suis des yeux ce rivage qui, du pays des Guzarates, « court vers le sud, et s'arrête au cap Comorin. Les « guerriers de ta nation viendront bientôt le visiter; ils « remporteront des victoires, soumettront des villes et « des royaumes, et garderont longtemps leurs con- « quêtes.

« Entre l'Indus et le Gange, que de royaumes diffé- « rents! Deux codes religieux[1], dictés par l'ange des « ténèbres, partagent ce vaste pays entre Mahomet et « Brahma. Contemple un moment la terre de Narsingue : « elle a reçu la dépouille mortelle de l'apôtre qui, de sa « main, toucha les blessures d'un Dieu.

« Là, s'élevait jadis, à quelque distance de la mer, « une cité florissante. Charmés de sa beauté, les peuples « l'appelaient Méliapor[2]. C'était le temps où des lu-

1. Le Coran et les Védas. Le Coran (mot qui signifie *lecture* par excellence) est le livre sacré des musulmans. Composé par Mahomet qui l'avait reçu, disait-il, de la bouche de l'ange Gabriel, il est divisé en 30 sections, 114 chapitres et 1666 versets. C'est un code tout à la fois religieux, moral, civil, criminel, politique et militaire. Il est écrit en arabe pur, mais le style en est si souvent obscur que les Arabes eux-mêmes sont obligés de recourir aux commentateurs dont les principaux sont Zamakchari et Beidhâwi. — Les Védas (mot qui signifie livres de la *science*) sont les livres sacrés des Hindous : ils sont en langue sanscrite et au nombre de quatre : le Rig, l'Yadjour, le Sama et l'Atharvan. Ils ont été inspirés, disent les Hindous, par le dieu Brahma, et sont attribués à Vyasa, solitaire indien, qui vécut, selon les uns, au quinzième siècle, et d'après les autres, au seizième siècle avant Jésus-Christ.

2. Selon Duperron de Castéra, Méliapor, en langue malabare, signifie *paon*. D'après le même auteur, suivi par La Harpe, l'ancienne ville de Méliapor était située à douze lieues de la mer. Cependant elle n'était pas à l'abri des inondations, ce qui détermina les habitants à construire, à une plus grande distance du rivage, la nouvelle Méliapor que les Européens nomment aujourd'hui Saint-Thomé. C'est dans les ruines de l'ancienne que les Portugais prétendirent avoir trouvé le corps de l'apôtre saint Thomas. Adrien Baillet oppose à cette préten-

« mières nouvelles, parties du sein de la Judée, com-
« mençaient à dissiper les ténèbres qui couvraient le
« reste du monde. L'apôtre Thomas, voyageur évan-
« gélique, avait pénétré jusqu'au royaume de Nar-
« singue.

« Il annonçait le Dieu vivant, guérissait les malades
« et rappelait les morts à la vie, lorsqu'un jour la mer
« apporta sur ces bords un arbre immense, arraché d'un
« lointain rivage. Sa grandeur, son vaste contour, éton-
« nent les regards. Colonne des forêts, il deviendra l'ap-
« pui d'un palais ou d'un temple : tel est l'ordre du roi.
« Les câbles, les leviers, sont déjà prêts; cent bras se
« meuvent à la fois. A leurs efforts le docile éléphant
« unit sa force et sa vigueur.

« L'énorme poids reste immobile. Mais l'envoyé du
« Christ a paru; il attache au tronc colossal son humble
« ceinture. La masse obéissante le suit à l'instant, et va
« se placer sur le sol où Thomas a résolu d'élever un
« monument à la gloire du Dieu qu'il adore.

« La Foi transporte les montagnes. Cette parole de
« son divin maître était gravée dans son cœur; elle
« vient de s'accomplir à ses yeux. Le peuple est saisi
« d'admiration; les Brahmanes étonnés s'inquiètent; les
« vertus de Thomas, ses prodiges, humilient leur orgueil
« et discréditent leurs oracles.

« Cruels et jaloux, ils inventent mille artifices pour
« lui ravir ses disciples, ou pour détruire l'effet de ses
« discours; ils osent enfin conspirer sa perte; et ce
« crime sera précédé d'un forfait plus épouvantable

tion de grandes et respectables autorités; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant l'arrivée des Portugais dans les Indes, il existait dans ce pays, aussi bien qu'en Éthiopie, des chrétiens qui se disaient de Saint-Thomas, et dont la religion était une espèce de rite grec mêlé de judaïsme. Cela justifie jusqu'à un certain point les traditions adoptées par l'auteur des *Lusiades* (M.).

« encore. O hypocrisie! est-il pour la vertu une ennemie « plus cruelle que toi?

« Le chef des Brahmanes égorge son propre fils, et « redemande au pieux apôtre le sang de la victime. De « faux témoins accusent l'innocence, et Thomas est con- « damné. Sans secours, sans appui, seul au milieu des « Barbares, il en appelle au Tout-Puissant. Le ciel exauce « sa prière; et, pour confondre le crime, la nature va « suspendre ses lois.

« Qu'on apporte ici le corps de l'enfant, s'écrie l'homme « de Dieu; que du sein de la mort, il fasse entendre la « vérité. Roi de Narsingue, et vous, peuple qui m'écou- « tez, en croirez-vous son témoignage? Il dit, et bientôt « le cadavre sanglant est déposé devant lui. — Au nom « du Dieu vivant, lève-toi. — Le jeune Indien se ranime, « et bénit la voix qui le rappelle à la vie. — Nomme « ton meurtrier. — Le voilà. — L'infortuné regardait « son père!

« Le crime est dévoilé, l'innocence triomphe, le mo- « narque idolâtre adore le Dieu des chrétiens. L'eau du « baptême coule sur son front, et son exemple entraîne « de nombreux néophytes : les uns baisent avec res- « pect les vêtements de l'apôtre; les autres publient les « louanges de son Dieu.

« Mais déjà la couronne du martyre flottait suspendue « sur sa tête : les Brahmanes avaient réveillé la pieuse « fureur d'une grossière multitude. Un jour qu'il instrui- « sait ses disciples, des clameurs tumultueuses s'élèvent « autour de lui; une grêle de pierres obscurcit les airs. « Victime résignée, Thomas succombe à la tempête: « mais il meurt trop lentement au gré de ses bourreaux : « une lance homicide termine son supplice et sa vie.

« Généreux martyr, le Gange et l'Indus te pleurent : « la terre que tes pieds avaient foulée, te pleura. Les « peuples surtout qui te devaient le bienfait de la Foi,

« donnèrent des larmes à ta mort. Mais la joie éclata « parmi les anges, et leurs divins accords célébrèrent « ton entrée dans les cieux. Apôtre saint, porte nos vœux « aux pieds de l'Éternel, et sois toujours le protecteur « des enfants de la Lusitanie.

« Et vous, qui prenez si hardiment le nom d'envoyés « du ciel, successeurs des apôtres, que n'allez-vous, « comme eux, porter au loin le flambeau de la Foi? « Ah! si rien ne peut vous arracher à ce pays où nul de « vous n'est prophète; si la vertu qui devait purifier la « terre, se corrompt dans un lâche repos, comment « régénérer les nations infidèles, et tant d'âmes infor- « tunées que d'impies novateurs ont infectées de leurs « poisons?

« Mais où m'emporte un zèle imprudent? Revenons « au tableau de l'univers[1]. — Les rivages de Méliapor, « le royaume de Narsingue, et le beau pays d'Orixa, « qui abonde en tissus précieux, sont baignés par le « golfe célèbre où le Gange apporte le tribut de ses « eaux; le Gange où l'Indien mourant croit laver toutes « les souillures de sa vie.

« Regarde ces campagnes fertiles que domine Chati- « gan : c'est le Bengale. Vois-le s'étendre sur l'autre « rive du golfe, et chercher vers le sud le royaume « d'Aracan[2]. Vois la plaine où s'élève Pégu[3]. Une femme, « jetée par la tempête sur une terre déserte, un chien,

1. C'est pour couper l'uniformité des descriptions géographiques que Camoens a introduit ici cet épisode du martyre de saint Thomas; mais il faut avouer qu'il semble assez singulier que ce récit soit mis dans la bouche de Téthys.

2. Contrée de l'Indo-Chine qui s'étend entre la rivière Nauf et les montagnes d'Yeomandong. Ce fut un royaume indépendant jusqu'en 1783, époque à laquelle il fut conquis par les Birmans, auxquels les Anglais l'enlevèrent en 1824. Il fait aujourd'hui partie de la Birmanie anglaise.

3. La ville de Pégu, capitale d'un royaume qui portait le même

« seul compagnon de sa solitude, ont peuplé cette con- « trée. Les mœurs des indigènes, leurs penchants mal « réprimés par des lois bizarres, tout décèle encore au- « jourd'hui leur monstrueuse origine.

« Vois Tavaï, dont les somptueux édifices pressent les « dernières limites du Pégu. Vois l'empire de Siam « s'avancer entre deux golfes. Là, fleurissent Tenasse- « rim[1], qui donne son nom à son rivage, et Quéda[2], si « renommée par son piquant aromate. Plus loin, c'est « Malacca; elle deviendra, sous vos lois, le centre d'un « commerce immense et le dépôt de toutes les richesses « de l'Orient.

« Une irruption des flots l'a séparée[3] de Sumatra; le « souvenir de cette grande catastrophe vit encore dans « le pays. Des mines fécondes renouvellent sans cesse « la source de ses richesses : c'est la Chersonèse d'or « des anciens, et peut-être aussi cette opulente Ophir[4] « que fréquentaient les flottes de Salomon.

nom, était située sur un affluent de l'Iraouaddy. Rasée par un empereur birman en 1757, elle fut rebâtie en 1790 et prise par les Anglais en 1824.

1. Tenasserim, autrefois la capitale de toute une contrée, est en ruines depuis plus d'un siècle. Elle dépend aujourd'hui de la Birmanie anglaise.

2. Quéda ou Kédah, signifie *enclos pour prendre des éléphants*. Ces animaux sont, en effet, très-nombreux dans le royaume qui a pour capitale la ville de Kédah, située sur la côte occidentale de la presqu'île de Malacca.

3. Virgile explique de la même façon la séparation de la Sicile d'avec l'Italie :

Hæc loca, vi quondam et vasta convulsa ruina,
(Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas!)
Dissiluisse ferunt, quum protenus utraque tellus
Una foret; venit medio vi pontus, et undis
Hesperium Siculo latus abscidit, arvaque et urbes
Littore diductas angusto interluit æstu.
(Virg., *Énéide*, III, v. 414-419.)

4. On n'est pas d'accord sur cette contrée de l'Orient, du nom d'Ophir, où les flottes de Salomon allaient chercher de l'or. On la place aussi sur la côte de Sofala, ou sur le littoral de l'Arabie Heureuse.

« De son extrémité qu'arrondit le promontoire de « Singapour, entrons dans ce long canal où se rétrécit « la route des navigateurs. Les sinuosités du rivage nous « conduisent aux royaumes de Lahang, de Patane, aux « vastes dépendances de l'empire de Siam. Le fleuve qui « les arrose, a pris naissance au lac de Chamaï.

« Sur cette immense surface sont répandues des na- « tions encore ignorées : les peuples de Lao, fiers de leur « nombre et de l'étendue de leur territoire[1] ; les Avans, « les Bramas, qui habitent une longue chaîne de mon- « tagnes. Vers les cimes les plus reculées, tu vois errer « les Guéos, hommes cruels et sauvages, qui dévorent « la chair de l'homme. Leur corps est orné de diverses « figures tracées avec un fer brûlant.

« A travers les plaines de Cambodge[2] coule le fleuve « Mécon[3], le souverain des eaux. Grossi du tribut qu'il « reçoit, en été, de mille autres rivières, il s'enfle comme « le Nil, et couvre au loin les campagnes. Les habitants « de ses rives[4] croient que les animaux ont aussi leur « Tartare et leur Élysée.

« Fleuve secourable ! un jour, tes bords hospitaliers « sauveront du naufrage un poétique trésor, déjà trempé

1. L'ancien royaume de Laos, partagé aujourd'hui entre l'empire birman, l'Annam et le royaume de Siam, s'étendait entre le Tonkin et la Cochinchine, à l'est, et le pays de Siam, à l'ouest : il avait 870 kilomètres du nord au sud, sur 365 de l'est à l'ouest.

2. Le Cambodge, partagé depuis un demi-siècle entre les Siamois et les Annamites, et dont la France possède une partie méridionale, ne comprenait pas moins de 250,000 kilomètres carrés. Il était borné au nord par le Laos, à l'est par la Cochinchine, au sud par la mer de Chine et le golfe de Siam, et à l'ouest par le royaume de Siam proprement dit.

3. Le Mécon ou May-Kong naît sous le nom de Szatchou dans le Thibet, et se jette dans la mer de la Chine, à l'est du golfe de Siam, après un cours de 2,600 kilomètres.

4. Camoens connaissait bien les habitants des rives de ce fleuve. C'est au milieu d'eux qu'il avait reçu l'hospitalité après son naufrage. Voir Notice biographique, p. 23 et 24.

« de l'onde amère ; seul débris échappé aux écueils d'un « océan perfide, aux tempêtes, aux dangers sans nombre, « à toutes les misères qui accableront cet exilé dont la « lyre harmonieuse aura plus de gloire que de bonheur.

« Mais admire avec moi les rivages de Ciampa, char- « gés de forêts odoriférantes; la Cochinchine, encore « peu renommée, et l'anse inconnue d'Ainan; la Chine « enfin, où l'abondance verse à pleines mains ses tré- « sors. Ses vastes domaines s'étendent de l'ardent tro- « pique à la zone glacée.

« Vois-tu cette grande muraille qui la sépare de ses « redoutables voisins[1] ? Elle atteste la grandeur et la « puissance de l'empire. Là, ce n'est point à la naissance « que le monarque doit sa couronne : le père ne la trans- « met point à son fils; le choix de la nation ne l'assure « qu'au courage, ennobli par la vertu.

« D'autres pays encore sont cachés dans la profondeur « du tableau : le jour n'est pas venu de soulever le voile « qui les couvre. Mais donne un regard à ces nobles « filles de l'Océan, à ces îles que la nature a comblées « de ses dons. Celle qui ne se montre qu'à demi, et qui « de loin regarde la Chine, c'est le Japon, où naît le pur « argent; il verra briller un instant le flambeau de la « Foi[2].

« Dans l'Archipel oriental, non loin de Tidor, appa-

1. Cette muraille suit toutes les inégalités de la chaîne de montagnes qui sépare la Chine de la Tartarie. Presque partout bâtie en pierre, elle a 2,400 kilomètres d'étendue, 30 pieds de haut, 15 ou 20 pieds d'épaisseur. Elle est flanquée de tours éloignées d'une portée de flèche, dans chacune desquelles étaient logés autrefois quatre soldats. Aujourd'hui il n'y a plus de soldats qu'aux portes où ils remplissent les fonctions de douaniers.

2. De nombreux missionnaires, conduits par saint François-Xavier, avaient reçu un bon accueil au Japon ; les premiers essais de prédication avaient été heureux, et déjà le pays comptait un million d'adhérents à la religion catholique, lorsque certains dignitaires ecclésiastiques suscitèrent imprudemment des conflits d'étiquette. Le

« raît Ternate[1], avec ses volcans qui vomissent des « flammes. Vois ces arbres en fleur, dont les boutons « parfumés deviendront le prix du sang de tes compa- « triotes. Suis dans son vol l'oiseau doré, qui ne touche « la terre qu'au moment où il abandonne la vie[2].

« Les îles de Banda s'embellissent des couleurs variées « de leurs fruits et du plumage éclatant de leurs oiseaux « qui, d'un bec téméraire, ravissent au muscadier sa « noix odorante. Bornéo[3] recueille les larmes du cam- « phrier[4], source de sa richesse et de sa gloire. Timor[5] « livre au commerce le sandal[6], qui embaume ses forêts.

gouvernement, jaloux de son autorité, lança alors contre eux un décret de persécution, et le christianisme naissant s'éteignit dans le sang de ses néophytes.

1. Ile volcanique, dans la mer et l'archipel des Moluques, placée aujourd'hui sous la suzeraineté de la Hollande. Camoens y avait séjourné ainsi que dans l'île de Tidor, située un peu au sud de Ternate. Voir Notice biographique, p. 21.

2. L'oiseau mouche ou colibri. « L'émeraude, le rubis, la topaze, dit Buffon, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre ; et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs..... »

3. Bornéo est une grande île de la Malaisie, dont la superficie mesure 700,000 kilomètres carrés. Elle avait été découverte en 1521 par les Espagnols de Magellan.

4. Pour extraire le camphre de l'arbre qui le produit, on divise en fragments le bois de l'arbre, on le chauffe avec de l'eau dans de grandes cucurbites de fer, surmontées de chapiteaux en terre dont l'intérieur est garni de cordes de paille de riz; entraîné par la vapeur d'eau, le camphre se sublime et vient s'attacher à ces cordes à l'état de poudre grise. Cette extraction se fait au Japon, à Java, à Sumatra comme à Bornéo. Le camphre de Bornéo, au lieu de renfermer comme les autres, le carbone, l'hydrogène et l'oxygène dans les rapports de ($C^{20} H^{16} O^2$), les contient dans les proportions de ($C^{20} H^{18} O^2$).

5. L'île de Timor, dont les Portugais possèdent encore la partie septentrionale, est située au sud des Moluques dans la mer et l'archipel de la Sonde. Elle a une étendue de 450 kilomètres sur 120 environ.

6. Le sandal ou santal est une sorte de bois que les peuples de l'Orient recherchent beaucoup et brûlent comme parfum dans des cassolettes. Les Européens s'en servent pour fabriquer des coffrets, des boîtes à parfums et de menus ouvrages de marqueterie.

« Cette terre qui s'abaisse vers le sud et dont une « partie se dérobe à nos yeux, c'est la Sonde. La nature « a placé dans ses déserts une source merveilleuse. Le « bois s'y métamorphose en caillou; mais, si d'autres « ondes viennent se mêler à la sienne, elle perd sa vertu « première.

« Observe Sumatra[1] : le temps en a fait une île. Des « flammes ondoyantes s'élèvent de ses montagnes[2]; une « huile bienfaisante[3] coule de ses rochers ; ses arbres « distillent un parfum[4] plus précieux que la myrrhe. « Avec les productions variées des autres îles, Sumatra « donne encore la soie fine et l'or pur.

« Regarde Ceylan et cette montagne sourcilleuse « dont la cime va se perdre dans les nues ; montagne « sacrée aux yeux des indigènes qui révèrent la trace du « pied d'un homme, empreinte à son dernier sommet[5]. « Du sein des flots qui baignent les Maldives, s'élève le « cocotier avec ses larges[6] feuilles, et ses fruits salu- « taires dont la vertu émousse la force des plus subtils « poisons.

« Reporte les yeux à l'entrée du golfe Arabique, et

1. Sumatra, découverte en 1508 par Siqueira, est la plus grande île de la Malaisie après Bornéo : elle a plus de 1600 kilomètres de long sur 300 de large.

2. A l'ouest de l'île, les monts Gounong-Api ou Ophir, qui ont plus de quatre mille mètres de hauteur, contiennent plusieurs volcans.

3. Barros parle d'une liqueur sulfureuse dont les habitants se servaient avec succès dans un certain nombre de maladies.

4. Il s'agit ici du benjoin, sorte de résine aromatique, qui découle par incision de plusieurs arbres, et en particulier de l'arbre qu'on appelle styrax-benjoin. Ce parfum est employé comme encens dans les églises.

5. C'est ce qu'on a appelé le *Pic d'Adam*, haut de 2,227 mètres. Sur la roche qui forme le sommet de ce pic se trouve tracée l'empreinte du pied d'un homme, et les Orientaux en parlent toujours avec vénération; les uns disent que c'est un vestige d'Adam; les autres, que c'est la trace d'un solitaire indien très-renommé.

6. Les feuilles du cocotier sont larges d'un mètre et longues de cinq ou six.

« ramène-les sur les îles nombreuses qui bordent ces ri-
« vages sablonneux que couvrent des masses de parfum [1],
« ouvrage mystérieux d'Amphitrite. Tout cet océan
« sera soumis à vos lois, depuis Socotora, qu'enrichit
« l'aloès aux sucs amers, jusqu'à Madagascar, que doit
« illustrer encore le nom de saint Laurent.

« Telles sont, heureux navigateurs, les nouvelles con-
« trées que vous donnez au monde [2]. C'est vous qui, par
« un prodige de courage, avez ouvert les portes de
« l'Orient. Mais il me reste à vous révéler encore l'ac-
« tion hardie d'un Portugais, qui, mécontent de son
« prince, ira se frayer à l'Occident une route dont
« l'existence n'était pas même soupçonnée.

« Voyez cette vaste région, qui s'étend d'un pôle à
« l'autre [3] ; elle étincelle de métaux précieux. On dirait
« qu'Apollon a secoué sur elle l'or de sa chevelure. Cent
« peuples divers en couvrent la surface : chacun d'eux

1. Des masses d'ambre flottent fréquemment à la surface de ces mers.

2. En faisant toute cette description de l'Asie, qui est comme la péroraison et le couronnement des *Lusiades*, Camoens a montré l'importance des nouveaux débouchés livrés au commerce du monde par les expéditions portugaises. Il ne pouvait, après cela, passer sous silence la précieuse découverte du détroit ouvert aux Espagnols par le portugais Magellan.

3. Le poëte ne fait qu'indiquer l'Amérique : il ne pouvait entrer dans son sujet de célébrer longuement Christophe Colomb. Si celui-ci, moins heureux que Gama, n'a pas trouvé de Camoens pour élever un monument à sa gloire, il a du moins inspiré au Tasse une des plus belles pages de la *Jérusalem délivrée*. Au XV[e] chant du poëme italien, la femme inconnue, qui conduit Ubalde, lui dit : « Un jour viendra que les colonnes d'Hercule seront une fable méprisée des navigateurs. Et ces mers lointaines, aujourd'hui sans nom, ces nations inconnues encore, deviendront célèbres parmi nous. Le plus hardi des vaisseaux fera le tour des mers : vainqueur de tous les obstacles et rival du soleil, il mesurera l'immense étendue de la terre. — Un enfant de la Ligurie osera le premier tenter cette route inconnue. Ni les frémissantes menaces du vent, ni la mer inhospitalière, ni les incertitudes du climat, aucun péril, aucune épouvante des plus terribles et des plus formidables, ne pourront entraver son généreux courage. — Tu

« a ses lois, son culte et ses mœurs. C'est aux Castillans, « vos nobles rivaux, qu'il est réservé de soumettre cette « terre indépendante et d'en recueillir les trésors.

« Vous n'êtes point exclus de ce brillant héritage. Au « centre du nouveau continent[1], à l'endroit où vous le « voyez s'élargir, vous posséderez ces belles forêts dont « les arbres recèlent la couleur de la pourpre. Les pre- « miers navigateurs qui, après vous, sortiront des eaux « du Tage, iront planter sur cette terre l'étendard de la « croix. Magellan les suivra ; Magellan, infidèle à son « pays, mais digne encore par son génie d'être compté « parmi les Portugais.

« Après avoir franchi plus de la moitié de l'espace qui « s'étend de l'équateur au pôle Antarctique, il verra la « terre des Géants[2], et plus loin, le détroit qui portera « son nom, et deviendra son guide vers un autre « océan, vers d'autres régions que l'Auster enveloppe « de ses ailes glacées.

« Vous connaissez à présent, guerriers magnanimes, « tout ce que l'avenir réserve de gloire aux hommes « courageux qui viendront[3], à votre exemple, sillonner

déploieras, ô Colomb, tes voiles fortunées vers un nouveau pôle si lointain, qu'à peine la renommée, qui a mille yeux et mille ailes, pourra suivre ton vol. Qu'elle chante Alcide et Bacchus ; il suffira pour ta gloire qu'elle te jette un seul regard. La moindre de tes actions sera digne d'inspirer le poëte et l'historien. » (St. 30, 31 et 32.)

1. Il est question ici du Brésil, découvert en 1501 par Alvarès Cabral.

2. La Patagonie fut découverte par Magellan en 1519. Les habitants de la partie méridionale de ce pays, plus particulièrement appelés Patagons ou Tehuelhets, sont remarquables par leur haute taille qui dépasse souvent deux mètres.

3. La situation de Gama devant Téthys est la même que celle d'Énée devant Anchise, au VI[e] livre de l'*Énéide*. Téthys, en effet, indique à Gama les exploits futurs de la nation portugaise dans les Indes, et ne laisse partir les compagnons de Gama qu'après avoir embrasé leur cœur de l'amour de l'immortalité. De même, dans l'*Énéide*, Anchise, après s'être placé sur une éminence pour voir défiler toutes

« les ondes orientales. Vous savez par quels travaux, « par quels nobles efforts, vous pouvez captiver vos « épouses immortelles et mériter les couronnes que leurs « mains vous préparent.

« Partez donc, enfants de Lusus. Le ciel vous sourit, « la mer vous appelle, la patrie vous tend les bras. » Elle dit, et les guerriers reprennent le chemin du rivage[1]. Leurs vaisseaux se remplissent d'abondantes provisions, doux présents de la déesse. Vous les suivrez, nymphes charmantes; vous serez encore leurs compagnes, quand le soleil aura cessé de luire sur le monde[2].

Ils s'élancent sur les flots. La mer n'a plus d'orages : un souffle pur et léger les porte vers la terre qui les a vus naître; terre chérie, dont leur cœur ne fut jamais séparé. Le

les ombres sous ses yeux et les distinguer au passage, dévoile à Énée les grandes destinées de la race de Dardanus :

Et tumulum capit, unde omnes longo ordine posset
Adversos legere, et venientûm discere vultus.
« Nunc age, Dardaniam prolem quæ deinde sequatur
Gloria, qui maneant Itala de gente nepotes,
Illustres animas nostrumque in nomen ituras
Expediam dictis, et te tua fata docebo. »
(V. 753-758.)

Il ne se sépare de son fils qu'après lui avoir montré toutes ces merveilles, qu'après avoir embrasé son cœur de l'amour de la gloire qui l'attend :

Quæ postquam Anchises natum per singula duxit,
Incenditque animum famæ venientis amore.....
Prosequitur dictis, portaque emittit eburna.
(V. 887-897.)

1. Énée, lorsqu'il a entendu son père, reprend aussi le chemin du rivage :

Ille viam secat ad naves ....
(V. 899.)

2. Duperron de Castéra observe avec raison combien les vers de cette stance prouvent une dernière fois que les nymphes de l'île enchantée ne sont que les figures de la gloire et des récompenses qui attendent le courage et la vertu des héros, même après leur mort.

Tage enfin les reçoit dans ses eaux. Guerriers modestes, ils déposent sur l'autel de la patrie, aux pieds d'un monarque adoré, les couronnes et les trophées que leur valeur a conquis.[1]

C'est assez, Muse, c'est assez[2]. Ma lyre n'a plus d'accords, ma voix n'a plus d'accents. Et pour qui chanterais-je encore? La patrie ne m'entend plus. Un voile de tristesse a couvert son noble front. Insensible au charme des arts, morne et silencieuse, l'amour de l'or est la seule passion qui lui reste.

Quelle maligne influence nous a donc ravi dans les jours de la paix cet air serein qui ne nous abandonne jamais au milieu des fatigues de la guerre? Dis-moi pourtant, toi que les décrets du ciel ont placé sur le trône; dis-moi s'il est un peuple qui, plus que le tien, ait le droit d'aspirer à tous les genres de gloire et de bonheur.

Terribles dans les combats, patients dans les travaux, tes valeureux sujets bravent la faim, les veilles, le fer et la flamme, la flèche rapide et la balle meurtrière, les climats brûlants et les régions glacées, les coups de l'idolâtre et du Maure, les tempêtes et les naufrages, les abîmes et les monstres de l'Océan.

Heureux de recevoir les ordres que tu leur adresses de si loin, ils obéissent sans murmure. Tu les regardes, il suffit : ils iraient, sous tes drapeaux, combattre les noirs

1. Ici finit l'action du poëme. — Le lecteur qui, après avoir étudié avec nous toute la poésie épique des *Lusiades*, voudra connaître les principales poésies lyriques de Camoens, fera bien de recourir à l'excellent recueil qu'a publié madame la vicomtesse de Villa Maior, la digne compagne de l'éminent directeur de l'université de Coïmbre. Ce recueil, précédé d'une introduction intéressante, est peu volumineux et a été fait avec beaucoup de goût; il est intitulé : *Poesias lyricas selectas de Luis de Camões*, et a été édité à Coïmbre en 1876.

2. Au sujet de tout cet épilogue des *Lusiades*, voir la Notice biographique, p. 35, et la Notice littéraire, p. 106.

habitants des gouffres enflammés, et la victoire ne serait pas un moment incertaine.

Que ta bonté soit le prix de leurs efforts; qu'elle tempère la rigueur des lois qui les enchaînent: c'est la bonté qui consacre les rois. Que nos vieux guerriers puissent te voir, te parler et t'entendre. Ils ont blanchi dans le métier des armes : eux seuls pourront t'indiquer le temps, les lieux et les moyens favorables au succès de tes desseins.

Récompense tous les services, encourage tous les talents; mais que chacun de tes sujets se renferme dans les vertus de son état. Que les enfants du cloître prient pour la prospérité de ton règne; que leurs saintes austérités expient les péchés du peuple. Le vrai ministre du ciel n'aspire point aux grandeurs humaines : l'or, la gloire et ses prestiges, tout est vil à ses yeux.

Honore ta vaillante noblesse. C'est au prix de son généreux sang qu'elle étend les conquêtes de la Foi et les bornes de ton empire. A ta voix, elle s'élance aux extrémités du monde; elle y triomphe à la fois et du fer ennemi et de la fatigue, encore plus difficile à vaincre.

Que la Germanie et les Gaules, que l'Angleterre et l'Italie, forcées d'admirer nos vertus guerrières, cessent de nous refuser le talent de gouverner les royaumes que nous avons su conquérir. Éloigne de tes conseils la jeunesse présomptueuse et l'ignorance indocile. La science elle-même peut s'égarer, si l'expérience ne l'éclaire.

Un savant philosophe osa, devant Annibal, discourir sur l'art de la guerre; et le savant fut raillé par le héros. L'art de la guerre ne s'apprend point dans les livres, ni dans le silence de la retraite : il faut l'étudier dans les camps et sur les champs de bataille.

Et qui suis-je, moi-même, pour oser te parler ainsi? Moi, le plus obscur de tes sujets; moi, qui n'attirai jamais ni tes regards ni ta pensée! O mon roi! pardonne à

mon audace. Je puis encore, du sein de mon obscurité, attacher la gloire à ton nom. Je ne manque ni d'études savantes, ni d'expérience, ni de génie. Juge-moi sur cet écrit.

J'ai, pour te servir, un bras fait aux armes; pour te chanter, une voix chère aux Muses[1]. Je n'ai besoin que d'un suffrage qui donne du prix à mes travaux. Ah! si le ciel m'accorde cette faveur, et qu'il te plaise un jour de tenter une entreprise digne d'être chantée... Tu la tenteras; j'en ai pour garants les présages de mon âme et la noble ardeur de la tienne.

Remplis tes grandes destinées; et quand, sur la rive africaine, Atlas épouvanté frémira devant toi; quand, aux plaines d'Alcacer, ton bras victorieux renversera les guerriers de Maroc et de Tarudant, ma muse, fière de ton estime, apprendra ta gloire à l'univers entier[2]; et,

1. Spiritum Phœbus mihi, Phœbus artem
Carminis, nomenque dedit poetæ.
(Hor., *Od.*, IV, 6, v. 29-30.)

2. Virgile dit avec la même assurance :

Fortunati ambo! si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Æneæ capitoli immobile saxum
Accolet, imperiumque pater Romanus habebit.
(*Énéide*, IX, v. 446-449.)

Lucain n'a pas été moins expressif :

O sacer, et magnus vatum labor, omnia fato
Eripis, et populis donas mortalibus ævum!
Invidia sacræ, Cæsar, ne tangere famæ :
Nam, si quid Latiis fas est promittere musis,
Quantum Smyrnæi durabunt vatis honores,
Venturi me, teque legent : Pharsalia nostra
Vivet, et a nullo tenebris damnabitur ævo.
(*Phars.*, IX, v. 980-986.)

Les grands poëtes n'ont jamais hésité à parler de l'immortalité de leurs œuvres. Horace a dit aussi :

Ne forte credas interitura, quæ
Longe sonantem natus ad Aufidum,

plus heureux qu'Alexandre, tu n'auras point à regretter, comme lui, le chantre d'Achille.

Non ante vulgatas per artes,
Verba loquor socianda chordis.
(*Od.*, IV, 9; v. 1-4.)

Et Ovide, à la fin du XVe livre des *Métamorphoses* :

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
. . . . nomenque erit indelebile nostrum;
Quaque patet domitis Romana potentia terris,
Ore legar populi, perque omnia sæcula famæ,
Si quid habent veri vatum præsagia, vivam

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE HISTORIQUE SUR LES LUSIADES.

LES LUSIADES

Traduction accompagnée de notes mythologiques et géographiques. Souvenirs d'Homère, Virgile, Lucain, Lucrèce, Horace, etc. Imitations des poëtes modernes.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.







